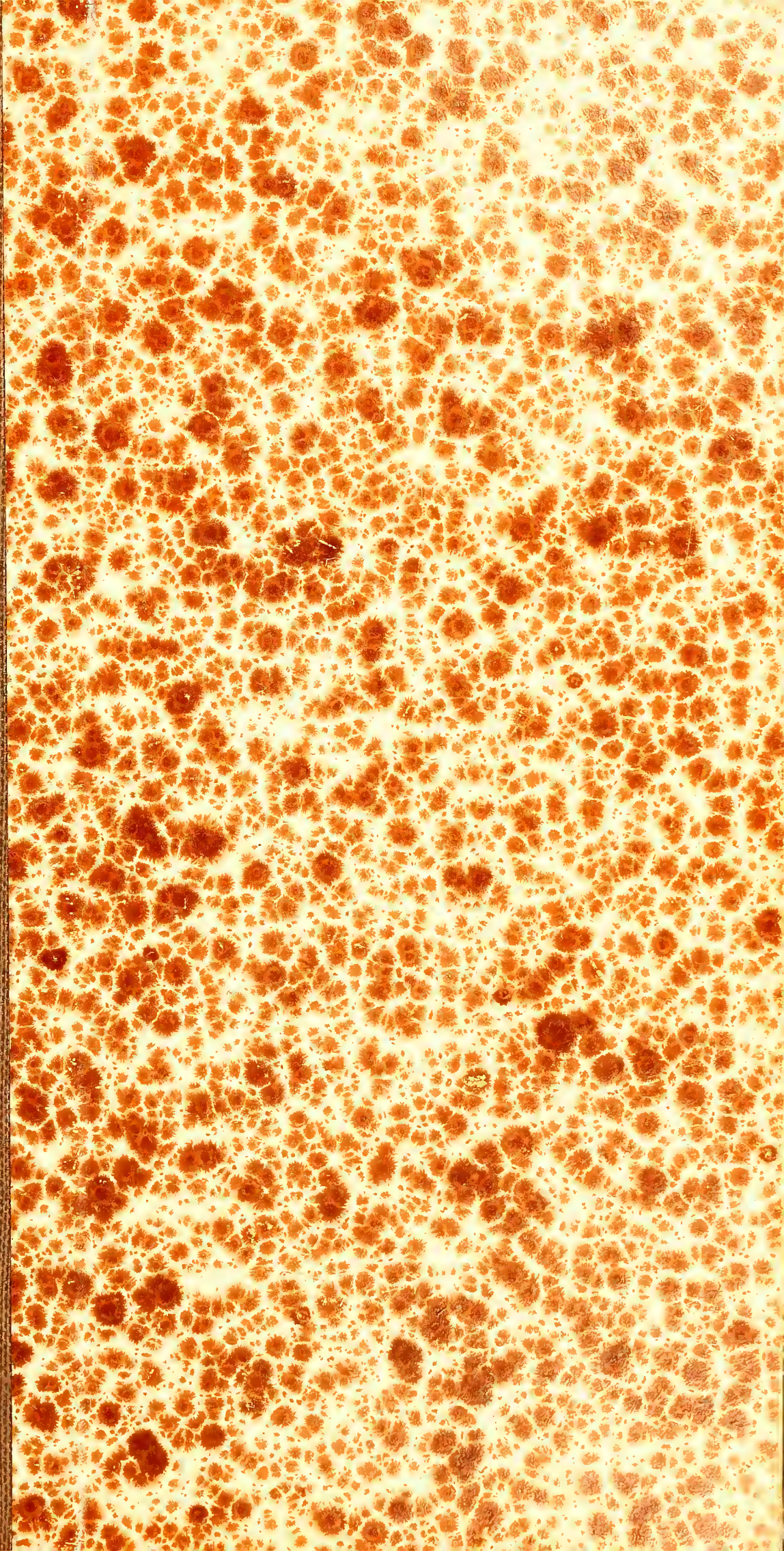


DT  
527  
B6X  
1892  
MAA





















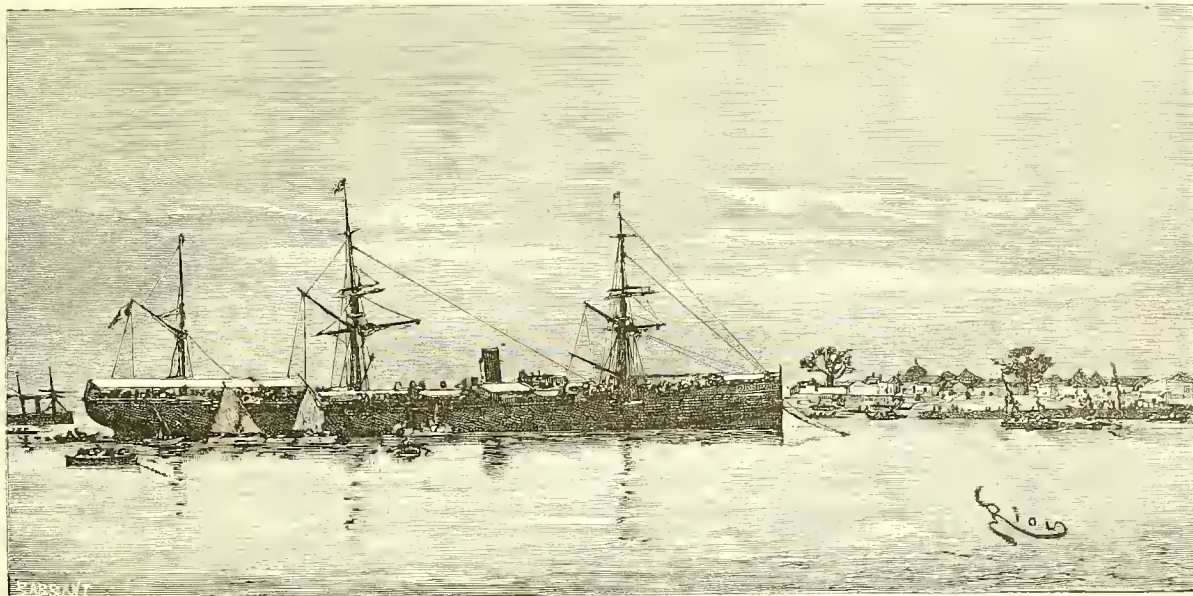




DT  
527  
B6X  
1892  
MPA

# LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



La Gironde à Dakar (voy. p. 2). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

## DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE.

PAR M. LE CAPITAINE BINGER.

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### I

But et objet de la mission. — Préparatifs de départ. — Séjour à Saint-Louis. — Formation du convoi à Bakel et à Kayes. — Lettres de recommandation du colonel Gallieni. — Rencontre d'anciens serviteurs. — Passage du Niger à Bamako. — Arrivée à Ouolébougou. — Entrevue avec Kali. — Le marché; misère des habitants. — Quelques mots sur les Dioula et les marchands. — Passage d'un convoi de ravitaillement. — Exécution de voleurs. — Le *diala* ou *cailcétra*. — Dispositions malveillantes des gens de Samory. — Le *kénicéla*. — Entrevue avec Kali. — Retour à Bamako.

Dans un moment où toutes les puissances de l'Europe jetaient leur dévolu sur l'Afrique, et où tous les jours on entendait parler d'événements qui venaient de s'y dérouler, il aurait été difficile à un officier d'infanterie de marine ayant déjà fait deux séjours au Sénégal et au Soudan français de rester indifférent et de se contenter d'enregistrer les prises de possession des nations européennes sans s'en émouvoir quelque peu.

La France avait l'avance dans cette partie du monde et il ne fallait pas la laisser distancer par ses rivaux. C'était le vœu de tous, et je m'y associais de grand cœur. Aussi caressais-je peu à peu le rêve d'aller noircir un des grands blancs de la carte d'Afrique.

Entre les deux branches du Niger et le golfe de Guinée, les cartographes, pour donner satisfaction au pu-

blic, ni a horreur du vide, avaient semé un peu au hasard, après des traditions légendaires et des informations indigènes, un certain nombre de cours d'eau indécis, de montagnes hypothétiques, de noms d'Etats et de peuples, effacés comme des souvenirs de l'antiquité.

C'est là, dans cette terre vierge d'explorations, dans le cœur de cet inconnu, que je voulais pénétrer.

Je m'en ouvris à quelques amis dévoués, qui ne réussirent pas à me faire partir. Je commençais à désespérer, lorsque, à la suite de quelques travaux linguistiques que je fis paraître au retour d'une mission topographique dans le Soudan français, j'eus le bonheur d'être attaché à la personne du général Faïdherbe comme officier d'ordonnance.

L'ancien et illustre gouverneur du Sénégal m'encouragea à persévérer dans mon idée, et un an après, à la fin de 1886, grâce à son appui, M. Flourens, ministre des affaires étrangères, et M. de la Porte, sous-secrétaire d'Etat aux colonies, me confièrent l'importante reconnaissance géographique de la boucle du Niger et la mission politique de relier nos établissements du Soudan français au golfe de Guinée.

Ce n'est pas chose facile que d'organiser une mission qui doit durer deux ans au minimum.

Je voulais marcher seul, avec le personnel le moins nombreux possible. Pour cela, il fallait me constituer une pacotille peu volumineuse, où cependant toutes les industries seraient à peu près représentées. Dans ces régions, l'échange direct n'existe pas; lorsqu'on veut faire un achat, il faut transformer les objets de la pacotille en monnaie courante acceptée dans le pays, puis acheter l'objet qu'on désire.

Pour mener à bien ma mission, deux routes s'offraient à moi : celle du Soudan français et celle du golfe de Guinée. Voici les raisons qui m'ont fait opter pour la voie Sénégal-Niger-Bammako :

1° Impossibilité de se porter à Assinie ou Grand-Bassam autrement que par des vapeurs anglais, et inconvénient d'éveiller ainsi l'attention sur mes projets de pénétration vers une région convoitée depuis longtemps par l'Angleterre;

2° Insuccès constant des explorations faites vers l'intérieur en partant du golfe de Guinée;

3° Renseignements trop vagues sur les voies de pénétration vers l'intérieur;

4° Difficulté de recruter une escorte de gens connus et dévoués;

5° Impossibilité, en partant du golfe de Guinée, de faire usage d'animaux porteurs, et obligation d'avoir recours à des noirs, qui, s'ils se révoltaient ou se mettaient en grève, me forceraient à rebrousser chemin;

6° Avantage, en traversant le Soudan français, de pouvoir emmener des hommes dévoués et dont je connaissais les langues et dialectes.

Enfin, la traversée du Soudan français et des États de Samory semblait surtout avoir cet avantage de marcher longtemps et assez loin vers l'intérieur sous la protection de chefs avec lesquels nous sommes en relation.

Le 18 février 1887, tous mes achats étaient terminés, et le 20 je m'embarquais à Bordeaux, sur le paquebot la *Gironde*, emportant avec moi toutes mes provisions et marchandises. Le 28, j'étais à Dakar, où je ne restai que le temps nécessaire au transbordement de mes bagages du quai au chemin de fer, et je partais pour Saint-Louis.

Malgré toute la hâte que j'avais de me mettre en route, je dus rester à Saint-Louis onze jours : en cette saison, où il n'y a presque plus d'eau dans le fleuve, les départs ne sont pas fréquents. M. Genouille, gouverneur du Sénégal, fit tout ce qu'il était possible pour me rendre moins pénible mon voyage vers Kayes. Sur ses

ordres, un chaland, muni d'une baraque en planches avec véranda, fut installé à mon intention. Il devait servir à ramener des malades à Saint-Louis, le cas échéant.

Le 12 mars au matin, je quittai donc Saint-Louis sur mon chaland, remorqué par le *Médine*, qui portait des approvisionnements et le courrier de France. J'emportais les vœux de réussite du gouverneur et ceux de nombreux amis qui étaient venus jusqu'au bateau me serrer la main.

Le 22 mars j'étais à Saldé, le 31 à Matam. Le mois d'avril amena des vents favorables; ma toile de tente servait de *vire* (voile), comme disent les Ouolofs, et nous gagnions 1 à 2 milles par jour environ.

C'est dans la nuit du 4 au 5 avril qu'eut lieu la première tornade sèche; le vent sévit avec violence, et notre chaland, mal mouillé, remonta le courant pendant environ 500 mètres. L'ancre traînant au fond de l'eau, je craignais de la voir s'empêtrer dans quelque bois mort, mais il n'en fut rien et ce bain n'eut pas de suites fâcheuses.

Le 9 avril, après plusieurs tentatives pour franchir les bancs de Moudiéri, je dus y renoncer et me rendre par terre à Bakel.

Le lendemain M. Largeau, commandant du cercle de Bakel, eut l'amabilité d'envoyer de petites embarcations à Moudiéri pour y prendre mes bagages.

Secondé par les camarades en garnison au poste et les traitants de Bakel, j'acquis dix-huit ânes en échange d'armes et de guinée<sup>1</sup> et j'engageai un peu de personnel.

Les traitants de Bakel sont, pour la plupart, des Ouolofs de Saint-Louis; ils savent presque tous lire et écrire le français; un d'entre eux, Boly Katy, a même fréquenté pendant quelque temps une institution à Bordeaux. Les autres ont appris ce qu'ils savent à l'école des otages de Saint-Louis, créée par le général Faidherbe quand il était gouverneur du Sénégal. Leur concours m'a été précieux. Ce sont eux qui m'ont fait confectionner les petits sacs (*tarfaûë*) qui servent de bât, et brûler par leur personnel mes bagages à la manière des ballots de gomme des Maures.

Ils m'ont initié à mille petits détails utiles à connaître; je leur adresse ici tous mes remerciements, et à mon ami Boly Katy en particulier.

Ce sont de bons Français, ils se sont vaillamment battus lors de l'attaque de Bakel par Mahmoudou Lamine; quelques-uns d'entre eux ont reçu à cette occasion des médailles d'honneur du ministre de la marine.

Arrivé à Médine le 29, j'étais prêt à me mettre en route quelques jours après: le commandant Monséguir, commandant de Kayes, m'avait facilité le recrutement de mon personnel en me cédant tous les manœuvres qui me convenaient et que je choisis exclusivement parmi les individus originaires de la rive droite du Niger et des pays mandé.

Le colonel Gallieni, commandant supérieur du Soudan français, ne tarda pas à arriver à Kayes. Il me mit

1. Colonnade légère teinte à l'indigo et fabriquée à Pondichéry.





Le chaland pendant la tornade. — Dessin de Hion, d'après un croquis de l'auteur



aussitôt en possession d'une lettre de recommandation pour l'almany Samory, dont j'avais à traverser les États, et d'une autre adressée à tous les chefs que je pourrais rencontrer dans mon voyage. Il m'y présentait comme un ami, désireux d'entrer avec eux en relations d'amitié et de commerce.

Le colonel eut la bonté de me mettre au courant de tout ce qui pourrait m'intéresser et me communiqua les derniers traités qu'il venait de signer. A Kayes j'eus la bonne fortune de rencontrer mon ancien palefrenier Moussa Diawara, qui de suite demanda à m'accompagner : comme j'avais été très content de lui pendant mon séjour ici en 1884-1885, je m'empressai de l'enrôler en lui faisant cadeau d'un fusil à pierre à deux coups, ce qui mit le comble à son bonheur.

Bien pourvu et muni de tout ce qui est nécessaire pour un voyage de dix-huit mois à deux ans, je m'acheminai vers le Niger et quittai Médine le 14 mai. Je suivis notre route de ravitaillement et arrivai à Bafoulabé le 18, à Badumbé le 24 et à Kita le 1<sup>er</sup> juin, donnant dans chaque poste deux jours de repos à mes animaux afin de ne pas les surmener.

J'avais prié par dépêche le commandant de Kita d'apprendre mon arrivée à mon ancien domestique, Diawé, un Fofana de Dogonli, en qui j'avais la confiance la plus absolue. En arrivant à Boudofo, je l'aperçus de loin qui accourait en me disant : « *Bonjour, ma lieutenant, moi qui venir*

*de suite pour servir toi, parce que moi qui trop content pour toi.* » Ce pauvre garçon était tout heureux de me revoir et de m'accompagner.

Le 21 juin j'étais à Bammako. Partout à mon passage dans les postes je reçus l'accueil le plus cordial et j'emportai les vœux de tous les camarades pour le succès de ma mission.

En arrivant à Bammako, je m'informai d'abord de ce qui se passait chez nos voisins de la rive droite du Niger.

Voici quelle était la situation :

1<sup>o</sup> Ahmadou, sultan de Ségou, venait de signer, avec le colonel Gallieni, un traité par lequel il plaçait ses États sous notre protectorat. Il était à Nioro, dans le

Kaarta, et coupé du Ségou par les Bambara du Bélé-dougou. Son fils Madané gouvernait à Ségou-Sikoro; il était en guerre contre les Bambara, commandés par Karamoko Diara, frère d'Ali Diara, ancien roi de Ségou.

2<sup>o</sup> Samory, comme on le sait, venait également de signer avec nous un traité, plaçant ses États sous notre protectorat. Lui, ses frères et son fils Karamoko étaient partis en guerre contre Tiéba, chef du KénéDougou et du Ganadougou, rive droite du Bagoé.

Si Madané me laissait passer, ce qui était plus que problématique, puisque son père était absent et que, deux fois déjà, Ahmadou avait imposé des séjours forcés à nos envoyés (à Mage en 1862 et à la mission

Gallieni en 1880), je tombais, en sortant de ses États, dans les États des Bambaras.

Si ces derniers, que nous avons toujours soutenus contre les Toucouleurs de Ségou, apprenaient que nous avions conclu un arrangement avec leurs ennemis, ils ne me laisseraient jamais passer. Or Ahmadou, très fier d'avoir traité avec les Français, s'empresserait de le leur faire savoir pour leur en imposer. La situation était loin d'être brillante de ce côté.

Samory, d'autre part, est, dit-on, bien disposé pour nous; il a parfaitement reçu nos envoyés et signé tout ce qu'on lui a présenté.

J'optai donc pour le passage chez Samory. Mes instructions, que je relisais avec soin, me prescrivaient de profiter des bonnes dispositions

de l'almany à notre égard. Enfin une autre raison l'emportait sur tout le reste : je me disais, bien justement, que ce dernier parti me promettait une plus ample récolte d'itinéraires par renseignements qu'un passage chez Madané.

Si, comme je me le proposais, je réussissais à passer à Ténétou et à Tengréla, cela me permettait :

1<sup>o</sup> Dans mon voyage du nord au sud vers Ténétou, de relier partout mon itinéraire à nos points connus du Niger, Kangaba, Kéniéra, Tiguibiri, Kankan et même Bissandougou et Sanankoro que la mission Péroz venait de visiter, et cela sans trop d'inexactitudes, puisque la distance me serait connue et que les erreurs que je pourrais commettre ne porteraient qu'entre les



Moussa Diawara et Diawé — Dessin de Riou, d'après une photographie.



lieux intermédiaires (distance d'un village à l'autre).

2° Dans mon voyage de l'ouest à l'est-sud-est vers Tengréla, je pourrais faire le même travail avec autant de sécurité sur les points Koulikoro, Nyamina, Ségou, Sansanding et Djenné.

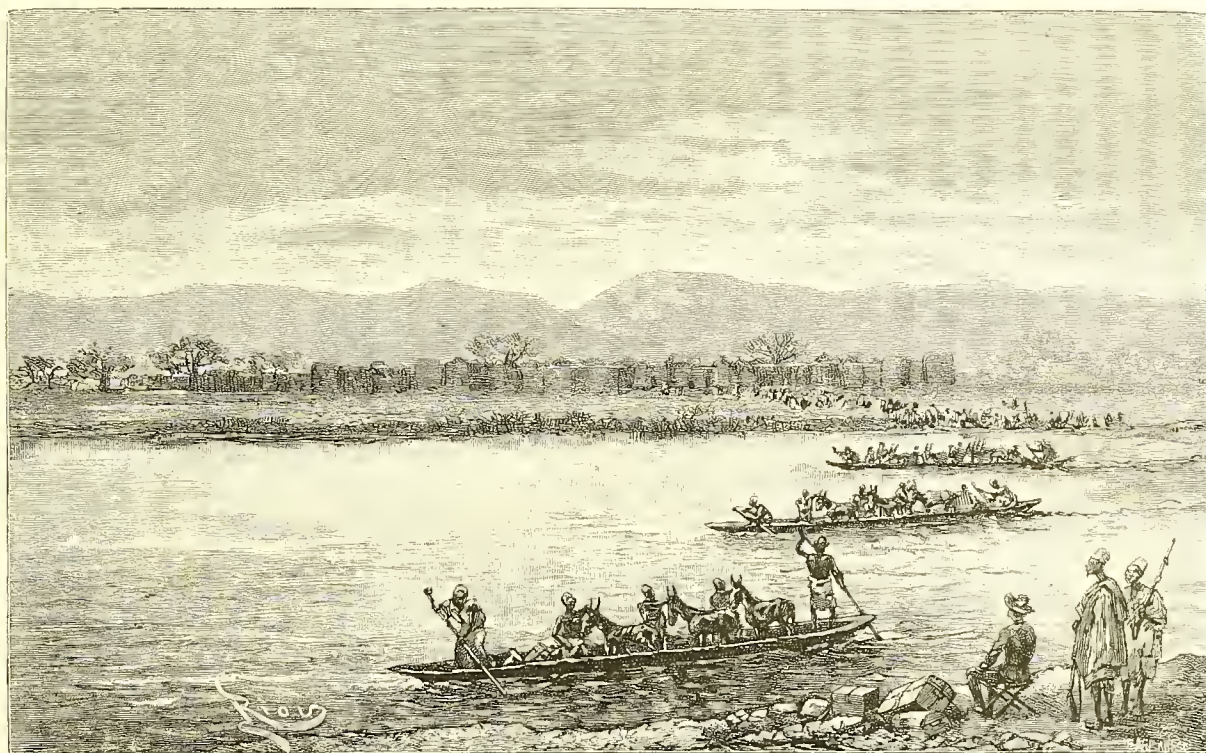
3° Si plus tard j'avais à remonter vers le nord, à Djenné par exemple, il serait encore intéressant de recouper les itinéraires précédents en opérant sur Bamako, Koulikoro, Nyamina et Ségou.

Après avoir pris auprès des indigènes quelques renseignements sur la route que j'avais à suivre pendant mes premières étapes, je fixai la date du départ au 30 juin, sept jours après la fête de la cessation du jeûne des musulmans, petite fête, célébrée le premier

jour du mois de *choual* qui suit celui de ramadan. Le 30 au matin, après avoir pris congé des camarades du poste de Bamako, je m'acheminai donc vers le Niger, sur les bords duquel mon personnel était déjà arrivé.

Le chef des *somono* avait réuni les quatre meilleures pirogues, et le passage commença aussitôt. Tout était terminé en trois heures.

Les pirogues étaient toutes en *cailcédra* (acajou indigène) et composées de trois parties reliées ensemble à l'aide d'une couture faite avec de la corde : les fissures étaient calfatées avec de vieux linges et de la terre glaise. Les embarcations avaient de 9 à 10 mètres, et portaient à chaque voyage environ 1000 kilogrammes. Les ânes sont placés dedans (trois dans chacune, tenus chacun



Passage du Niger — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

par un homme). Le trajet étant de quinze minutes, ces animaux ne peuvent l'effectuer à la nage comme les chevaux et les bœufs. Chaque pirogue est manœuvrée par deux hommes, un à l'arrière et un à l'avant; tous les deux sont armés de perches en bambou et de pagaies, la perche ne servant que tout à fait sur les bords.

Le fleuve a en ce moment 750 mètres de largeur et un très fort courant; le passage s'effectue cependant sans incidents; mes hommes baptisent les ânes au milieu du fleuve, en leur mettant un peu d'eau sur le front; c'est, paraît-il, un usage des Dioulas<sup>1</sup>.

Le reste de la journée fut employé à boucaner la provision de viande et à confectionner des muselières (*dion*) pour les ânes, afin de les empêcher de brouter les

récoltes dans les sentiers très étroits et éviter ainsi des difficultés avec les habitants.

1<sup>er</sup> juillet. — Nous nous mettons en route de bonne heure, et, aussitôt après avoir traversé les ruines de Sarakoron, nous commençons à gravir les petites collines ferrugineuses qui bordent la rive droite du Niger. Le point le plus élevé qu'on atteint est à peine à 50 mètres au-dessus de la plaine: arrivé sur le plateau, on voit cette ligne de collines se prolonger vers le nord-nord-est; au loin se dresse, en forme de bonnet de police, le point culminant de cette région, le Talikouou, qui domine Dionmansonnali. Au pied de ces collines et sur l'autre versant, on voit les ruines de Kalaba, que nous traversons quelques minutes après. Kalaba, à en juger par ses ruines, était un très gros village: son chef commandait sept villages, aux environs. Ce pays,

1. Peuple de race mandé, qui fournit beaucoup de marchands.

appelé Bolé, vivait en paix avec ses voisins, les Bambaras, et reconnaissait l'autorité d'Almadou de Ségon. Dans le courant de 1883, Kémébrama, qui s'appelait à cette époque Fabou, et qui est frère de l'almamy Samory, détruisit, le même jour, Banancoro, Sénou, Kola et Kalaba, dont le chef fut pris et décapité.

En quittant Kalaba, on traverse un grand plateau ferrugineux, boisé d'arbres rabougris, d'essences analogues à ceux de notre Soudan; par-ci par-là on en rencontre de beaux, surtout près des ruines de Kola et de Sénou.

Ce dernier village, où je passe la journée, est une ruine dans laquelle vivent deux familles, en tout vingt personnes. Il n'y a ni poules ni bétail, et ces malheureux sont dans la misère la plus profonde; la grande quantité de débris de fruits jetés partout prouve que depuis longtemps ils se nourrissent exclusivement de *ntaba*, de *saba* et de *ban*.

Le *ntaba* est une sorte de ficus qui atteint les mêmes dimensions que la plupart des autres variétés de cette même famille; ses feuilles, qui sont très grandes (de 20 à 25 centimètres), le font rechercher pour abriter les campements. Le fruit est une cosse en forme de croissant, il commence à mûrir en juin et renferme quatre ou cinq gros haricots à noyau, d'une couleur rose; ce noyau baigne dans un jus très sucré, dont les indigènes sont friands. Une double allée de ces arbres entoure le poste de Baumako.

Le *saba* n'est autre que la liane-caoutchouc; son fruit, qui est de la grosseur d'une belle pêche, renferme une douzaine de petits noyaux entourés d'une chair filandreuse, mais très juteuse. Les Européens préfèrent ce fruit au *ntaba*, parce qu'il rappelle un peu comme goût la cerise aigre.

Le fruit du *ban* ressemble par sa forme, ses dimensions et sa couleur à notre pomme de pin. Le *ban* est une espèce de palmier qui ne pousse qu'au bord des marigots et dans les endroits très frais. Son fruit, qui vient en régimes, renferme un noyau enveloppé d'une chair blanche très amère, que les indigènes mangent en temps de disette. Les branches, qui commencent au sol, sont employées à construire les charpentes des toits des cases, et des paniers ou châssis servant aux transports, connus sous le nom de *bouakha*. Avec les feuilles on confectionne des chapeaux, des nattes, des sacs à marchandises; enfin, avec la branche sèche et fendillée, on fait d'excellentes torches. C'était de celles-ci que nous nous servions généralement en route, tant pour nous éclairer le matin et charger les animaux que pour nous guider dans les fortes obscurités.

A mon arrivée à Sénou, je demandai à quel chef je devais m'adresser pour faire parvenir ma lettre de recommandation à l'almamy. On me répondit que ce territoire était commandé par Famako, qui résidait habituellement à Tenguélé, près de Ouolosébougou, mais qu'il était en ce moment à la guerre et qu'à Ouolosébougou seulement je trouverais un chef à qui parler.

La proximité de la frontière soumet cette région aux incursions des pillards venant des territoires soumis à Madané.

2 juillet. — L'étape de Sénou à Sanancoro est peu fatigante; le terrain est plat et sablonneux; je remarque qu'il y a beaucoup de *cés* (arbre à heure) dans cette région; mais, en revanche, ni baobab, ni romier, ni tamarinier.

Près des ruines de Banancoro il faut traverser un petit marigot de 2 mètres de large, mais qui est très profond en cette saison, et dépourvu de pont. On doit décharger les animaux. Aussitôt après, on entre dans les cultures de Sanancoro, qui s'étendent fort loin. Beaucoup d'entre elles sont en friche, et restent inexploitées faute de bras, Sanancoro contenant à peine aujourd'hui 300 habitants, tous Bambaras Sokho et Dambélé.

Dans l'intérieur du village il y a deux petites places carrées et entourées de cases bambara assez originales par leur ornementation. Je donne un croquis de celles qui m'ont paru le mieux ornées.

Aucune d'elles ne fait l'office d'habitation, mais dans la journée elles servent de lieu de réunion aux oisifs. Dans le creux d'une des cases sont disposés des rondins en bois qui servent de sièges aux spectateurs les jours de tam-tam.

3 juillet. — Près des ruines de Banancoro on trouve le chemin de Cisina à Tadiana, suivi par la mission Gallieni en 1880; à cette époque on évitait de passer à Dialacoro et ce chemin-là était très fréquenté. Aujourd'hui, pour le trouver, il faut savoir qu'il existe: il n'est plus frayé, toutes les communications de Cisina à Tadiana se faisant par Dialacoro.

Dialacoro est un très gros village. Famako, qui commande en temps ordinaire cette région, y habite quelquefois. Actuellement on n'y compte pas plus de 150 habitants, tous Bambaras Samanké. Le reste de la population est parti au moment de la conquête du pays par Samory. Une partie est allée se fixer à Kintan et Kéréla dans le Ségon, l'autre à Farako dans le Baninko.

Tous les hommes valides sont en guerre: les rares jeunes gens qui sont ici sont des blessés, ou des convalescents, ou bien encore des déserteurs.

4 juillet. — En quittant Dialacoro, on trouve une série de plateaux ferrugineux à végétation rabougrie, coupés par de petits bas-fonds marécageux dans lesquels sont les villages de Bananzolé et de Marako. Les *tatas* (enceintes) de ces deux villages sont mal entretenus, ce sont presque des ruines. Les habitants, tous Samanké, ont fourni 30 guerriers.

Doukourouna, où je fais étape, et ses environs sont d'un aspect désolé. Il n'y a ni bétail, ni poules, même pas de gibier: on a toutes les peines du monde à trouver des tourterelles, qui d'ordinaire affluent près des lieux habités. Un demi-litre de mil vaut en cauris 60 centimes.

Le chef de ce village m'informe que l'almamy est pré-



venu de mon arrivée par un courrier parti de Dialacoro le jour de mon entrée à Sénou.

5 juillet. — A Onolosébougou je fus reçu par Founé Mamourou, un Malinké Kaméra qui remplissait les fonctions de *dougoukounasigui* (délégué de l'almamy): il demanda dans quel village j'avais l'intention de camper, et sur ma requête fit immédiatement percer une porte dans l'enceinte; cela m'évitait de faire le tour du village pour me rendre de ma case sur la place du grand marché. Sur les quatorze cases que comporte le groupe dans lequel je demeurais, il n'y a que six habitants: les douze cases qui restent sont, ou en ruines, ou inoccupées. Tous les villages que j'ai traversés en sont là. Les cinq sixièmes de la population ont disparu depuis que le pays est sous la domination de l'almamy Samory.

Vers midi je reçus la visite des quatre personnages les plus influents de la région, pour le moment. Le premier, Kali Sidibé, chef de Faraba et du Tiaka, remplace Famako dans le commandement de la région. Le second, Fagimba, chef de Mpiébougoula, est parent d'une femme de l'almamy; il a accompagné Karamokho jusqu'à Saint-Louis. Les deux autres sont le chérif, Toncouleur du Ségo, qui sait un peu lire et écrire l'arabe, ce qui le fait considérer dans la région comme un savant, et l'almamy de Tenguelé, petit chef qui avait jadis un commandement et jouissait d'une certaine influence dans le Ouassoulou.

Ces quatre hommes étaient accompagnés de leurs *griots*<sup>1</sup> et de chefs des environs, dont la curiosité avait été mise en éveil par l'arrivée d'un blanc; tous ceux qui possédaient un cheval dans un rayon de 40 kilomètres étaient là; les sofas de Onolosébougou avaient pour la circonstance pris les neuf chevaux qui étaient à vendre dans le village. En tout ils étaient trente-deux cavaliers, dont douze avaient des montures passables, et encore! Les vingt autres étaient des squelettes incapables

de donner quoi que ce soit et tout au plus bons à être conduits chez l'équarisseur.

Kali, lui, arrive au petit galop: il est bien monté; son cheval est de petite taille, mais il a de la vigueur; derrière lui suit au pas de course un peloton de vingt-six hommes à pied; ils se tiennent groupés sans ordre, le fusil sur l'épaule gauche, la main tenant l'arme à la poignée. Kali s'arrête brusquement devant moi en levant son sabre en l'air, et ses vingt-quatre guerriers, ruisselant de sueur, font le simulacre de tirer en l'air en poussant des cris de bêtes féroces. Ils n'ont pas d'uniforme, un seul

porte une culotte en guinée. Quelques-uns ont un sabre retenu par un cordon de laine rouge; ils portent chacun un *doroké*<sup>1</sup> qui a été blanc jadis, mais qui est d'une saleté repoussante. Ils sont coiffés de bonnets de toutes couleurs et de différents types; une partie d'entre eux n'ont aucune coiffure, mais ils ont les cheveux disposés d'une façon particulière: tête rasée avec une petite touffe de cheveux laissée sur le sommet de la tête et agrémentée d'amulettes; deux autres touffes de chaque côté de la tête et une dans la nuque complètent cette coiffure d'ordonnance.

Il y a parmi ces guerriers des gamins de quinze à seize ans, je pourrais dire qu'ils y sont en majorité. Somme toute, ce que je viens de voir est une bande que j'estime tout au plus bonne à épouvanter les femmes et les enfants, et à faire prisonniers des gens sans défense.

Les exercices terminés,

tout le monde s'assied et se range en demi-cercle autour de Kali. Ce Ouassoulouké est un bel homme: au premier abord il a la figure sympathique, mais en le regardant bien on devine en lui un être dissimulé et rampant. Kali souffre encore d'une blessure qu'il a reçue à l'avant-bras gauche au combat du marigot de Kokoro (colonne du commandant Combes en 1885).

Quand il apprend que je voyage seul, sans médecin, il ne dissimule pas son étonnement; son entourage et lui se mettent à pousser une série d'exclamations se



1. Saba, rameau fructifère (feuilles et fruits).

2. N'taba (*Sterculia*), feuilles et fruits.

3. Ban (*Sagou vinifera*). { A. Portion de régime avec fruits.

{ B. Feuille.

C. Fruit.

D. Graine.

Dessin d'A. Faguet, d'après les croquis de l'auteur.

1. Sorte de blouse, de *gandoura* en cotonnade blanche.



traduisant par : « *Allah akbar!* (Dieu est grand!) » ou encore *Karakou*, qui équivaut à notre « Est-ce possible! », mais dont la traduction exacte veut dire : « Le mais est mûr ».

Après les salutations d'usage je lui donne quelques explications sur le but de mon voyage et l'informe que je suis porteur d'une lettre de recommandation pour l'almany : je le prie de vouloir bien la lui faire parvenir le plus tôt possible, et lui parle également de mon intention de pousser jusqu'à Ténétou pour y attendre la réponse de l'almany.

Kali et ses gens se retirent pendant environ une demi-

heure pour délibérer et reviennent. Je lui donne mon pli; il l'ouvre, le fait lire par le chérif, qui met une demi-heure pour le déchiffrer, une heure pour le recopier et y ajouter quelques observations. La lettre est ensuite remise sous enveloppe et donnée devant moi à un courrier.

Kali me conjure de ne pas partir : il y va de sa tête; l'almany étant très sévère, il craindrait de lui déplaire en me laissant pousser jusqu'à Ténétou, et me promet que je ne manquerai de rien pendant mon séjour ici.

La réponse doit me parvenir dans vingt jours au



Types de cases bambara (voy. p. 6). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

maximum, les courriers mettant sept jours pour faire ce trajet à l'aller.

Je suis contrarié d'être déjà arrêté, mais, comme je le prévoyais un peu, j'en prends vite mon parti.

Ténétou me tentait beaucoup : j'avais une lettre de recommandation pour un grand marabout qui y habite et qui avait beaucoup voyagé. Son fils, El-Hadj Mahmady, qui était précisément de passage ici, vint me voir.

Ce jeune homme a accompagné son père à la Mecque : il est très bien élevé, et me dit que « les regrets sont pour son père, qui a eu d'excellentes relations avec les chrétiens; que c'est avec plaisir qu'il m'aurait donné des renseignements sur le pays à traverser et que ce sera un

véritable chagrin pour El-Hadj de ne pouvoir s'entretenir avec un chrétien et un homme instruit ».

Je le quitte en le priant de saluer son père de ma part et lui promets de passer à Ténétou si l'almany m'autorise à traverser ses Etats.

Ouolosébongou se compose de trois villages : Ouolosébongou proprement dit, où se tiennent un marché quotidien et un marché hebdomadaire le vendredi; Ténétoubougoula, qui a un petit marché quotidien où l'on vend les chevaux; et enfin Dalibougou, qui n'est plus qu'une ruine, habitée par trois ou quatre familles.

Ces villages ont un aspect misérable : sur cinq cases, il y en a une d'occupée : les rues sont sales, pleines d'im-





Arrivée de Kali Sidihé à Oulolobougou (voy. p. 7). — Dessin de Riott, d'après un croquis de l'auteur



mondices; dans les cases détruites on a déposé des ordures, on planté du maïs.

Le jeudi soir, veille du grand marché, un crieur prévient qu'il est interdit d'aller faire ses besoins sur la place du marché (*sic*).

C'est en vain que j'essaye d'assainir mon campement et de tenir propre ma case en faisant mastiquer le sol avec de la terre glaise mélangée à de la bouse de vache, comme font les indigènes: il sort des asticots blancs de partout.

C'est un peu ce qui arrive dans tous les villages dont les cases sont construites en terre. Quand il n'y a pas d'argile à leur portée, les indigènes prennent dans le village même de la terre, qui renferme déjà des matières en décomposition, puis avec de l'eau croupie et pourrie ils en font un mortier et des briques; le tout répand une odeur infecte et fétide.

C'est surtout dans les habitations, dont les miasmes sont empestés, que l'Européen attrape la fièvre: il vaut bien mieux, si c'est possible, camper en plein air que d'habiter de semblables lieux. La case en paille vous abrite moins, c'est vrai, mais elle est généralement plus saine, par la raison bien simple qu'elle pourrit rapidement et que tous les ans ou à peu près on est forcé de la remettre en état en prenant des matériaux neufs.

La population de ces deux villages, qui était composée de Bambaras Samanké, comme tout le Djitoumo, s'est entièrement transformée à son désavantage par son contact avec les captifs. Les quelques hommes qui sont ici semblent encore avoir un peu de vigueur, mais les enfants et les femmes surtout sont des êtres repoussants. J'ai vu des enfants n'être plus que des pièces d'anatomie; du reste, quand on aperçoit leur mère, on se demande comment une créature semblable est capable de mettre au monde un être humain.

Chaque fois que je reviens du village, je suis écœuré: on y voit des enfants chercher leur nourriture dans les fumiers, des grandes personnes couvertes de vilaines plaies, des femmes goitreuses, et rien que des visages souffreteux et marqués de la petite vérole. Dans quelques villages on vaccine en prenant le virus dans les pustules du malade et l'on fait la piqûre au bras comme en Europe. Mais les noirs ne connaissent pas le vaccin de la vache.

Un de mes domestiques m'a raconté avoir vu un jour une femme noyer son petit enfant. Je refusais de croire à cette monstruosité et m'en allai voir Founé Mamourou pour lui demander si le crime dont on accusait cette malheureuse avait été réellement commis par elle. Il m'emmena vers la femme, qui était enfermée dans une case du village; elle m'avoua avoir volontairement jeté son enfant à l'eau pour éviter qu'il ne mourût de faim: « Je n'ai rien à manger, me dit-elle, le lait me fait défaut, et je ne puis voir mon enfant souffrir: cela me fait trop de peine. Si l'on ne me tue pas, je me jeterai aussi à l'eau. »

Quelle différence avec nos villages oulofs, où le tam-tam résonne une partie de la nuit et où, à trois heures du

matin, tous les pilons à couscous troublent votre sommeil! Ici rien de tout cela: la misère a abruti ces pauvres gens: ils ne ressentent plus ni joie ni douleur; c'est à peine si on les voit se préparer quelque nourriture.

Les marchés journaliers de Ténétoubougoula se tiennent sur deux petites places et se prolongent chacun dans une ruelle étroite, plus sale peut-être que le reste du village. Le tout est rangé par petits lots, se vendant de 10 à 80 cauris; pour 20 francs on achèterait tout le marché.

C'est dans les cases que se fait le commerce de captifs, de sel et de kolas, de guinées et cotonnades. Il n'y en a dans les deux villages qu'une dizaine de pièces en tout. Les marchands de sel vont dans les cases s'entendre avec les marchands de kolas, et au bout de plusieurs visites le marché se conclut. Quelquefois, mais très rarement, le marchand de captifs (*diontigu*) fait le tour du marché avec deux ou trois malheureux, non vêtus, mais bien enduits de beurre de cè. Après quelques *ini-tié* (bonjour) on s'abouche, on va débattre le prix et faire choix de la marchandise dans la case.

Pour la vente et l'achat des chevaux, c'est moins compliqué: il n'y a qu'un acheteur, c'est l'almamy. A-t-il besoin d'un ou de plusieurs chevaux, il envoie un sofa conduire sept, huit, neuf ou même dix captifs par cheval à Sory, dougoukounasigui, résident de Ténétoubougoula, et lui donne l'ordre d'acheter; ce dernier débat les prix et achète pour le compte de l'almamy. Le marché terminé, le sofa conduit le cheval à son maître.

Actuellement un cheval commun vaut huit ou neuf captifs.

8 juillet. — C'est aujourd'hui vendredi, jour du grand marché à Onolosébougou. Founé Mamourou, qui vient me voir, me dit que ma présence ici va attirer beaucoup de monde des environs. Vers huit heures du matin, les vendeurs commencent à arriver; à onze heures le marché bat son plein.

Les petits articles sont, en général, toujours vendus: il en est de même du sel, du beurre de cè, des kolas, dont une bonne partie est enlevée à la fin de la journée. Mais il n'en est pas de même du bétail (bœufs, chèvres, moutons), des ânes, des fusils et des étoffes: j'ai rarement vu vendre plus de deux ou trois têtes de bétail, un fusil, quelques coudées de guinée. Le petit bétail vient du Ségou par la route de Fougani-Dioummansonah et Bougoula. Les bœufs et ânes sont des animaux porteurs mis en vente par des marchands qui ont été malheureux dans leurs opérations. Les chevaux et le sel sortent des marchés du nord du Bélédougou, Banamba, Touba, Sokolo, Gombou, et passent en transit à Bamako. Les fusils sont de fabrication belge, ils arrivent de Sierra-Léone, ainsi que le calicot blanc. La guinée blene seule vient de Médine. Nous ne sommes donc presque pour rien dans le modeste chiffre d'affaires qui se traite à Onolosébougou.

Je résolu de mettre à profit mon séjour dans ce lieu en amassant le plus grand nombre possible d'itinéraires et de renseignements; aussi, dès le lende-



main, j'allai me promener à cheval dans les villages des environs, afin d'en relever l'emplacement ; je dus malheureusement cesser ces promenades quotidiennes sur les observations de Founé Mamourou, qui essaya de me persuader que je causais une grande terreur dans la région, que les gens du pays me croyaient venu pour leur faire la guerre, et que déjà beaucoup de femmes étaient parties à la colonne pour se mettre en sûreté. Tout cela était absolument faux ; ce qu'il y avait de vrai, c'est qu'on voulait m'empêcher de prendre des renseignements.

En quittant Médine, j'avais 18 âniers, 2 domestiques, 1 chef de convoi et 6 porteurs : au total, 27 hommes.

Depuis plus d'un mois que ces gens-là servent auprès de moi, chaque ânier commence à savoir conduire deux ânes : de plus la vie est assez chère ici, aussi ai-je renvoyé une partie de mes hommes, ne conservant que les bons. Mon personnel aujourd'hui ne se compose que de dix âniers non armés, d'un cuisinier, d'un palefrenier qui me sert en même temps de domestique, et de mon fidèle Diawé qui, comme homme de confiance, est investi d'une autorité sur les autres. Ces trois derniers indigènes seuls sont armés de deux fusils Beaumont et de mon fusil de chasse.

La population des trois villages se compose de 340 ha-



Marché de Ouoloscibougou. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

bitants de population fixe, et de 200 de population flottante, dont environ 80 marchands et 120 captifs.

Ce n'est pas parmi ces gens-là, qui vivent dans la terreur, que je pouvais trouver des auxiliaires. Dans ce pays, pour un oui ou un non on vous coupe le cou, sans autre forme de procès. Les pauvres Bambaras, dont la condition est très malheureuse, sont les parias de la société ; ils font toutes les corvées, et sont commandés par le premier venu d'une autre nationalité. Ces braves gens nous considèrent un peu comme leur futur libérateur ; d'instinct ils aiment le blanc, et je ne cache pas qu'ils m'inspirent beaucoup de sympathie. Quoique je ne me sois jamais ouvert auprès d'eux, pendant tout

mon séjour ils n'ont cherché qu'à m'être agréables. La nuit, l'un d'eux venait furtivement dans ma case y apporter deux ou trois œufs, une poignée de kolas, ou quelques épis de maïs. Comment se procuraient-ils ces choses si simples ? je l'ignore, car ici ils ne possèdent rien, pas même une poule. Quand, dans la journée, je rencontrais de ces malheureux dans le village, jamais ils n'osaient me dire autre chose que le vulgaire *ini-tié* (bonjour) et ils continuaient de vaquer à leurs occupations, comme si j'étais pour eux un inconnu.

C'est donc près des marchands originaires de notre Soudan ou du Ségou que j'obtins des renseignements ;



et cela au prix de quelques efforts de mémoire, car le crayon doit être exclu de l'entretien.

Quand je recevais la visite de quelques-uns d'entre eux, je ramenaï insensiblement la conversation sur la route qu'ils venaient de suivre, et, pour obtenir les distances, je me servais de comparaisons entre des étapes connues d'eux et de moi; ensuite c'était la future route qu'ils se proposaient de suivre, etc.

Cette tâche m'était rendue encore plus difficile par la grande quantité de villages qui portent le même nom, ou des noms à peu près semblables.

Dans nos possessions du Sénégal et du Soudan français, on a pris l'habitude de désigner les marchands sous le nom générique de *dioulas*: c'est une appellation impropre et qui ne peut qu'amener la confusion dans une relation de voyage.

Le mot *dioula* sert à désigner une partie très importante de la famille Mandé et n'implique en aucune façon la profession commerciale: nous ne l'emploierons donc que lorsqu'il s'agira de désigner des gens de cette race.

Les marchands du Soudan peuvent se diviser en plusieurs catégories:

1<sup>o</sup> Le marchand momentané, nègre de n'importe quelle race, qui borne son commerce de sel, de guinée ou de kola à deux ou trois voyages, juste le temps nécessaire pour se procurer une épouse ou un personnel qui suffise pour l'exploitation de ses terres et lui permette de vivre tranquillement dans son village sans rien faire. Il n'est pas marchand de profession.

2<sup>o</sup> Les *kokoroko*; ce sont généralement des *noumou* (forgerons) du Ouassoulou ou du Ouorokoro. Ils commencent par fabriquer de la poterie, des objets en bois ou en fer, de la vannerie, qu'ils vendent contre des cauris. D'autres fois ils exercent le métier de *kéniélala*, diseurs de bonne aventure. Lorsqu'ils ont un lot de quelques milliers de cauris, ils s'en vont sur les marchés à kolas, achètent une petite charge de ces fruits, et vont à 300 ou 400 kilomètres plus au nord, généralement à Ouolosébougou, Ténétou, Kangaré ou Kona, l'échanger avec un modeste bénéfice contre du sel. Le sel à son tour est porté sur la tête jusqu'aux marchés à kolas les plus éloignés, tels que Sakhalà, Kani ou Touté; là ils ont le kola à un peu meilleur marché, puis ils reviennent et font ce métier d'échange du sel et du kola jusqu'à ce qu'ils aient gagné un certain nombre de captifs leur permettant de se livrer à un commerce plus lucratif.

Peu à peu ils se procurent des animaux porteurs et quelquefois même des chevaux. Leur profession est d'être marchands, mais ils ont ceci de particulier, c'est qu'ils ne s'éloignent guère de leur pays et sont moins entreprenants que les Mandé de la région de Kong. Rarement les *kokoroko* réussissent à se créer une situation; ce terme implique presque toujours l'idée d'un marchand misérable, qui n'arrive pas à grand'chose.

3<sup>o</sup> Vient ensuite le marchand dans toute l'acception du mot, celui qui ne fait que voyager et ne craint pas

d'être absent des sept ou huit mois par année. Il est ou *dioula* quand il est Mandé, ou *marraha* quand il est Haoussa ou Dagomba.

C'est cette catégorie de gens qui font les grands et longs voyages, qui s'abouchent avec les rois et chefs, leur achètent les captifs faits pendant la guerre, leur procurent armes, munitions, et leur font quelquefois de superbes cadeaux qu'ils vont se procurer à la côte, ou directement à nos comptoirs de Médine.

4<sup>o</sup> Nous avons enfin à signaler le marchand maure. Celui-ci, dans la région qui nous occupe, voyage peu ou pas du tout; il y en a quelques-uns fixés dans le Ségou, à Nyamina et à Bamako, mais ils ne se déplacent pas et se bornent à faire faire le commerce par leurs esclaves, tandis qu'ils vivent avec un certain luxe dans la résidence qu'ils ont choisie. Ceux du nord du Bélédougou et du Kaarta font un métier plus pénible: beaucoup d'entre eux vont acheter du sel à Tichit et poussent jusqu'au Maroc pour y vendre des captifs.

Pendant mon séjour à Ouolosébougou j'ai reçu la visite de deux Songhay, marchands de Djenné; ils avaient chacun une vingtaine de captifs et se rendaient pour la première fois à Médine pour y vendre leurs esclaves et se procurer du sucre, des tissus fins, des coffrets en bois, du corail, etc.; sachant qu'ils sont très friands de thé, je n'ai pas manqué de les inviter à venir en prendre tous les soirs pendant leur séjour ici.

Interrogés sur la manière dont serait reçu un Français à Djenné, les deux Songhay m'ont répondu que c'était le grand désir des marchands de voir arriver des blancs, mais qu'ils croyaient Tidiani peu disposé en notre faveur parce qu'il a peur. Ils pensaient cependant qu'au moyen de gros cadeaux on pourrait gagner la confiance du captif de Tidiani, chef de Djenné: ce ne serait qu'ainsi qu'on pourrait obtenir quelque chose.

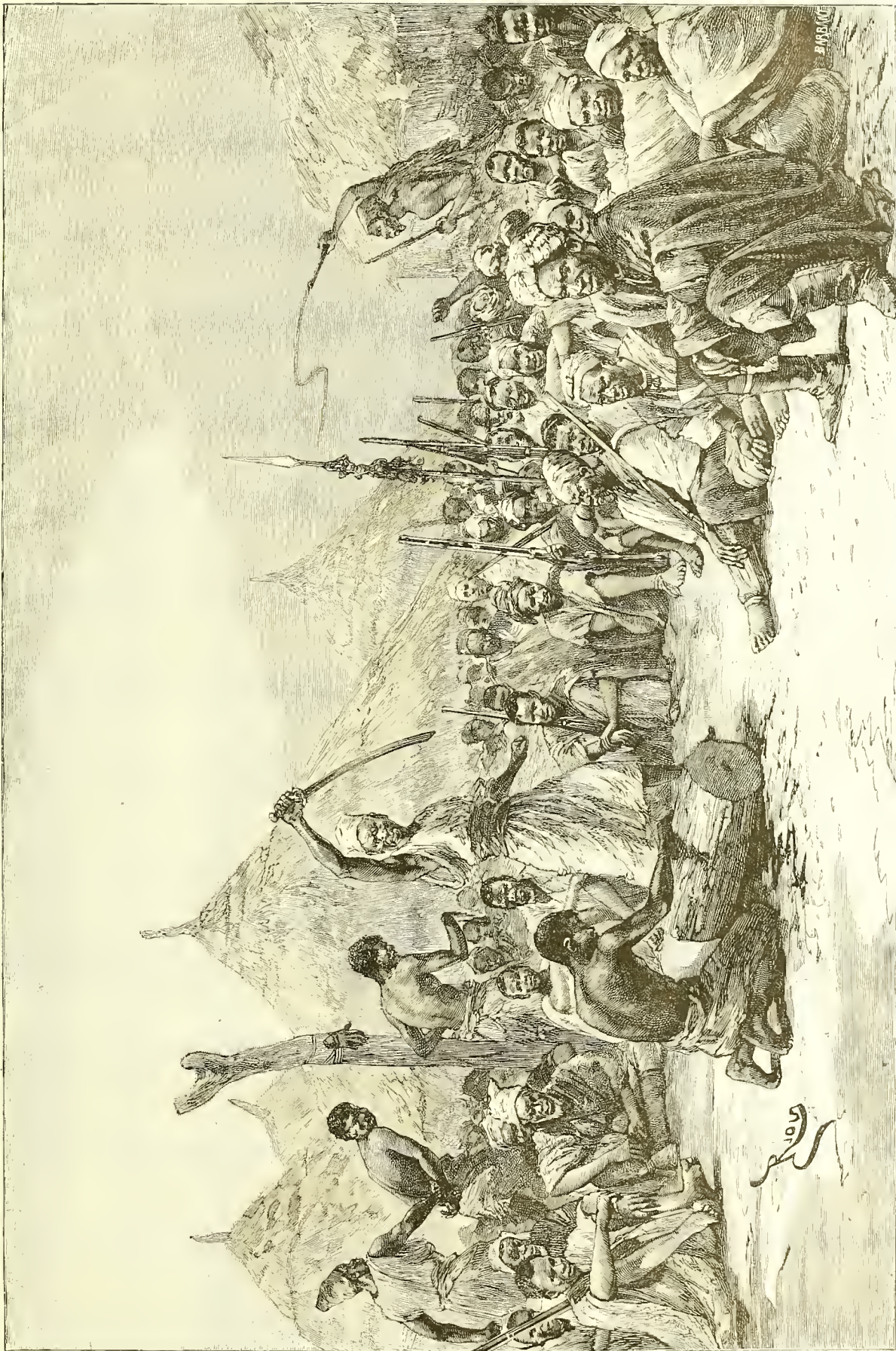
Dimanche 17 juillet. — Un convoi de ravitaillement de 62 porteurs, venant de Bougoula et des environs, se rendant à la colonne, se repose sous le grand bombax devant ma case. Ce convoi est composé de femmes et d'enfants.

Le chef, qui est armé d'un fusil, me dit que c'est la deuxième fois qu'il fait un convoi, et qu'il compte mettre 25 à 30 jours de Bougoula à Sikasso, aller et retour.

La plupart des porteurs ont en outre un petit sac contenant 3 à 4 kilos de maïs: ce sont les provisions de bouche pour cette route de 30 jours.

Le soin d'organiser et de mettre en route ces convois incombe au dougoukounasigni, dont les fonctions sont multiples. Il donne des ordres au chef du village et représente en fait l'almamy. C'est lui qui tranche les différends entre les populations et les marchands, et qui s'occupe de recruter des hommes lorsqu'on demande des renforts; il doit faire rallier ceux qu'il soupçonne d'avoir déserté (mais il s'en dispense presque toujours), fait cultiver les *lougans* dits de l'almamy, serrer la récolte, et l'envoie à l'armée ou aux femmes et gens de l'almamy comme l'ordre lui en est donné.





Mutilation de trois voleurs (voy. p. 14). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.



Dans les villages où il y a des marchés, c'est lui qui est chargé des achats pour le compte de l'almamy; enfin sa fonction principale est surtout de renseigner celui-ci sur les faits et gestes des habitants.

Dans chaque village les meilleures rizières sont pour l'almamy. Deux ou trois fois par semaine, tous les Bambara, hommes, femmes et enfants, sont rassemblés et conduits aux longans par un sofa désigné par le dougoukounasigui; les récalcitrants sont ramenés à la raison à coups de trique, s'il y a lieu.

La récolte est emballée dans les *foufous* (filets ronds tressés grossièrement en écorces d'arbres) et emmagasinée dans un village de la région. Pour les environs de Ouolosébougou, c'est Dara, près Faraba, qui est le dépôt des rivières de l'almamy.

Quelquefois, quand la récolte d'un longan cultivé par les Bambara est près de mûrir, le dougoukounasigui y place un sofa qui empêche les propriétaires du terrain d'en venir faire la cueillette; c'est ainsi que sont traités ces malheureux vaincus, qui, désespérés, ne cultivent plus rien, et vivent, comme les brutes, de feuilles, de racines, de fruits, etc.

Un sofa, en route, a-t-il besoin d'un ou plusieurs porteurs, il prend dans le premier village venu deux ou trois de ces malheureux. Arrivé à l'étape, il les fait garder à vue pour les empêcher de se sauver, et les coups de fouet et de trique remplacent la nourriture que ces pauvres êtres ne reçoivent jamais.

22 juillet. — C'est aujourd'hui grand jour de marché. Kali est venu de Faraba pour me voir, dit-il; en réalité, c'est pour faire mutiler trois hommes ayant volé des cauris.

J'avais essayé d'intercéder en faveur de ces voleurs, mais avec des barbares de ce genre il n'y a rien à obtenir. Un peu avant l'exécution, deux sofas ont à coups de trique fait taire et accroupir tout le monde; puis le chef du village, faisant fonctions de bourreau, ordonna à chaque voleur de placer sa main gauche sur une perche, et d'un coup de sabre il abattit successivement les mains, qui furent ensuite portées à Kali. L'exécution terminée, personne ne parla plus de rien. Les trois mains furent amarrées à un poteau et exposées pendant plusieurs jours.

Les trois mutilés partirent sans qu'on s'inquiât d'eux; l'un mourut le lendemain, mais les deux autres survécurent à ce terrible supplice. Il n'est pas rare dans ces pays de voir guérir les blessures de ce genre.

Il arrive fréquemment chez les noirs que l'hémorragie n'ait pas lieu, et quand elle se produit elle s'arrête avec une facilité surprenante qui paraît devoir être attribuée à une augmentation de la coagulabilité du sang.

Quand l'hémorragie se produit, les noirs font aussi quelquefois des ligatures et mastiquent la plaie avec de la terre pour arrêter le sang. Si la plaie devient mauvaise, on emploie le *diala*.

Le *diala*, plus connu au Sénégal sous le nom de *caicédra*, est un arbre qui atteint généralement de très grandes dimensions; son bois, sorte d'acajou, est très

dur et assez lourd; il est très connu de tous les ouvriers en bois du Sénégal, et sert aux Laobé et aux noumou (forgerons) à faire des pirogues, des tabourets, des massues à battre le linge, les pilons à couscou, etc.

Le docteur Borius et M. Béranger-Féraud ont signalé, il y a longtemps, l'efficacité d'une décoction d'écorce de diala pour combattre les fièvres non rebelles, mais je ne crois pas qu'aucun de ces messieurs ait parlé de son emploi pour la guérison des plaies mauvaises.

Voici comment on l'emploie :

On fait cuire un morceau d'écorce du poids de 1 kilogramme environ dans 2 litres d'eau et on laisse réduire à un 1 litre. Cette préparation sert à laver et nettoyer la plaie. Un autre morceau d'écorce fraîchement coupé est pilé dans un mortier à mil jusqu'à ce qu'on obtienne une sorte de pâte. Cette pâte est séchée au soleil, les gros résidus sont enlevés et la poudre qui reste est employée à saupoudrer la plaie après chaque lavage; la croûte qui ne tarde pas à se former est enlevée tous les jours jusqu'à ce que toute trace de suppuration ait disparu et que la plaie ait l'aspect sanguinolent. On cesse ensuite les lavages et l'on se contente de saupoudrer les parties non recouvertes de croûte. J'ai vu ce remède réussir sur un de mes mulets qui avait une plaie au côté.

Je profitai de la présence de Kali pour lui parler de mon courrier. Il me fit toutes sortes de réponses mensongères.

Le 27, Moussa, mon cuisinier, en tournée à Ténétoubougoula, vint à s'accroupir derrière un cercle d'indigènes entourant Sory, le dougoukounasigui et un sofa venant de la colonne avec quatorze captifs pour acheter deux chevaux.

Ce sofa disait : « On se bat tous les jours là-bas, et beaucoup d'hommes meurent de faim, mais c'est fini maintenant, et nous gagnerons Tiéba avant la fin des pluies. Nous avons aussi appris qu'il y avait un blanc ici; l'almamy n'est pas content du tout de le voir dans le pays, il en a encore parlé le jour où je suis parti.... » A ce moment, Sory apercevait mon cuisinier et lui demandait de mes nouvelles pour empêcher l'autre de continuer et détourner la conversation.

Dès ce jour, l'attitude de Founé Mamourou et de Sory changea complètement : d'indifférente elle devint presque hostile; l'autorisation de chasser me fut retirée, et il ne me fut plus possible de trouver un œuf ni un bol de lait : puisque leur maître n'était pas content de me voir ici, il fallait me le faire comprendre.

Quand je les interrogeais, c'étaient de grossiers mensonges que l'on me débitait; la nuit, on me faisait surveiller, de crainte que je ne m'en allasse furtivement. Toutes ces raisons me faisaient songer à mon départ, et, par moments, je me voyais dans la situation de Mage et des officiers de la mission Gallieni dans le Ségou.

D'autre part, le climat de Ouolosébougou est fort malsain; les deux marigots, qui sont de véritables marais en cette saison, et la malpropreté de ce village commençaient à éprouver mon personnel et mes animaux; ma santé aussi s'altérait de jour en jour.



Mes noirs s'inquiétaient de notre triste situation, et Dieu sait pourtant si ces gens-là sont patients !

Depuis une huitaine de jours nous avions un nouveau voisin : c'était un noumou du Ouassoulou qui était koko-roko et qui exerçait aussi le métier de *kéniélala* (de prédire l'avenir). Cet homme vint me voir plusieurs fois dans la même journée. Intrigué de ses fréquentes visites, je pensai qu'il avait probablement à me parler. Pour ne pas l'interroger brusquement, je me décidai à aller lui demander de me dire la bonne aventure. J'entraî donc dans sa case, dont il referma soigneusement la porte. Après quelques mots échangés, il me pria

d'aller chercher mon fusil et d'apporter huit kolas rouges et huit kolas blancs. Dans sa case il avait un petit tas de sable bien fin : d'un seul coup, avec un petit balai, il l'étendit devant lui en forme d'éventail.

Après m'avoir fait promettre que je ne dirais à personne ce que le *kénié* (sable) m'apprendrait, il plaça mon fusil le long du diamètre de la figure et traça rapidement dans le sable, avec le doigt, des signes cabalistiques ; puis il me fit tenir un demi-kola rouge et un demi-kola blanc au-dessus du sable. Pendant une minute environ il marmotta quelques paroles ; à partir de ce moment mon rôle était à peu près terminé, je



La bonne aventure dans la case d'un *kéniélala*. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

n'avais plus qu'à manger, séance tenante, les deux moitiés de kolas et à étendre une de mes mains au-dessus du *kénié* pendant les trois opérations suivantes : un kola rouge entier est placé au centre ; les sept kolas blancs sont rangés en demi-cercle et relevés dans l'ordre inverse ; puis la même chose est faite avec les kolas rouges.

Cela terminé, on peut demander au devin tout ce que l'on veut. Les kolas sont pour lui, c'est son petit bénéfice.

Voici ce que me raconta le *kéniélala* :

« L'almamy a reçu ta lettre le huitième jour ; il est ennuyé que tu sois là, mais il ne veut pas déplaire

aux blancs : alors il a répondu qu'on te fasse attendre ; plus tard, peut-être, il te laissera passer. »

Consulté sur mon intention de rallier Bammako, il me dit : « Le sable a parlé et a dit : « Quand le blanc sera parti, l'autre courrier arrivera, mais il faut que « tu partes. »

Somme toute, il ne m'apprenait pas grand'chose, mais confirmait mes soupçons. Comme ces gens-là par leur métier sont toujours bien informés, je considérai ses renseignements et avis comme bons ; par la suite j'ai su que ce qu'il m'avait dit était l'exacte vérité.

Le mois d'août était commencé et le courrier de l'almamy n'arrivait pas, bien que tous les jours il vint des



hommes de la colonne : je pris donc le parti de faire prévenir Kali que j'avais une communication à lui faire et le priai de venir à Ouolosebougou ou de m'accorder la permission d'aller le voir à Faraba.

Kali arrive au bout de cinq jours quoique Faraba ne soit qu'à une étape. Je lui fais part de mon désir de rallier Baumako et d'y attendre la réponse de l'almamy ; il me dit que jamais il ne m'autorisera à partir. J'insiste en lui disant que je suis souffrant et qu'il est urgent que je parte. Rien n'y fait. Voyant que mes prières n'ont aucun succès, je lui dis : « Je te prévins que je partirai demain matin ; si tu n'es pas content, tu me feras tirer des coups de fusil ». Il me quitte en me disant : « *Benta* (C'est bon) ».

Une heure après il revient et proteste de son amitié pour moi : « Jamais, dit-il, je n'aurais fait cela, et

pour bien te prouver que je suis ton ami, je t'accompagnerai à cheval jusqu'à Makhana ; et quand le courrier de l'almamy arrivera, j'irai moi-même te porter la lettre à Bammako. »

10 août. — Le lendemain de bonne heure, mon convoi se mettait en route, après avoir, par-ci par-là, distribué quelques cadeaux. J'allai avec mon domestique à Ténétonbougoula pour prendre Kali en passant, puisqu'il devait m'accompagner. Les chevaux de Kali, du chérif et de leurs griots étaient sellés ; le chérif s'entretenait à voix basse avec Kali et sa suite ; au bout d'un quart d'heure je fis demander à Kali ce qu'il attendait : il me répondit qu'il regrettait beaucoup de ne pouvoir m'accompagner, mais que « les chevaux n'étaient pas contents d'être montés ce matin ».

Je me mis donc en devoir de rallier mon convoi, et



Le départ de Ouolosebougou. — Dessin de Rieu, d'après un croquis de l'auteur.

peu de temps après j'apprenais par un marchand que Kali, accompagné de quelques hommes armés, me suivait à environ deux kilomètres.

J'ignore quel était le motif qui dictait à ce chef cette conduite étrange. Avait-il peur de moi ou craignait-il que je ne prisse un des chemins qui mènent dans le Ségou ?

Un de ses griots m'accompagna jusque sur les bords du Niger, où j'arrivai le 13 à neuf heures du matin. A midi et demi je me retrouvais au milieu de mes camarades du poste.

Mon retour ne leur causa aucune surprise. Le docteur Tautain, qui commandait le cercle, avait appris par des marchands ma fâcheuse situation à Ouolosebougou et devait le lendemain me faire prévenir par un courrier de faire tout mon possible pour revenir.

Les soins dont j'étais entouré, la bonne nourriture,

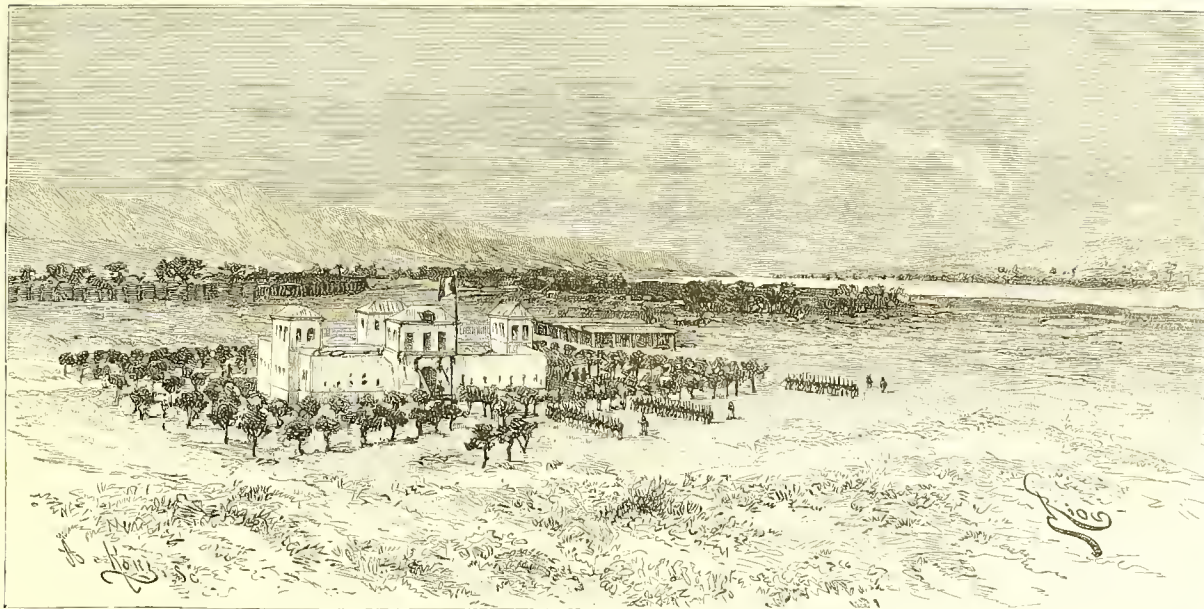
me remirent promptement, et trois jours après je prenais des dispositions pour demander à Madané, fils d'Ahmadou, l'autorisation de traverser le Ségou. La situation de ce côté était peu brillante : le Bélédougou était en lutte ouverte avec les Toucouleurs de Ségou ; il paraissait difficile au commandant du cercle de faire parvenir une lettre en ce moment, lorsqu'une dépêche de Kayes nous informa du prochain passage de deux hommes du Ségou, envoyés d'Ahmadou. Il fut décidé que nous attendrions leur arrivée pour faire partir ma demande.

Sur ces entrefaites il vint un sofa porteur d'une lettre en arabe de Samory, par laquelle il m'autorisait à traverser ses Etats.

G. BINGER.

(La suite à la prochaine livraison.)





Vue de Bammako. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur

## DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER.

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### II

Retour à Ouolossébougou. — En route pour Ténétou. — Visite à El-Hadj Mahmadou Lamine. — Le marché. — Les voyages d'El-Hadj. — Renseignements sur Mali. — El-Hadj me donne deux lettres de recommandation. — Arrivée sur les bords du Baoulé. — Deuxième lettre de Samory. — Départ pour Sikasso.

Le 3 septembre je quittai Bammako et je traversai le Niger; le 8 j'arrivais à Ouolossébougou; l'accueil de la population avait été plus franchement amical que lors de mon premier passage : dans chaque village on me fit cadeau d'aliments tout préparés ou de denrées; dans l'un d'eux on me donna même un bœuf.

A mon arrivée à Ouolossébougou, je n'y trouvai pas Kali, quoique dès Sanou je l'eusse envoyé prévenir de mon passage par un courrier.

Le lendemain je m'arrêtai à Séguésoua. Une grosse rivière, très gonflée par les pluies et au courant très rapide, affluent du Banifin, me força à rester inactif toute la journée. Comme ce cours d'eau ne commença à se dégonfler que vers quatre heures, le passage dura fort longtemps et ne fut terminé qu'à neuf heures et demie du soir.

Kali vint dans la journée; il m'apportait des provisions et je lui fis quelques cadeaux en échange. C'était un vendredi et nous rencontrâmes des femmes se rendant au marché de Ouolossébougou; quelques-unes, qui ve-

naient de Sounsouncoro, connaissaient par son nom le jeune sofa qui m'accompagnait; elles l'interpellaient en lui disant : *Kélébakha ini-tié*. Comme je savais mon gaillard originaire du Torong, cela m'intriguait. Je fis signe à Diawé, qui questionna une femme. Elle lui apprit que Kélébakha était resté une demi-lune à Sounsouncoro et qu'il n'y avait pas longtemps qu'il était parti pour Bammako, afin d'y chercher un blanc.

Quelques jours après, le jeune Kélébakha fit des ouvertures à Diawé, lui raconta qu'il ne tarderait pas à désertir, etc.; le moment était venu de l'interroger. Il m'avoua être parti du camp de l'almamy porteur de deux lettres. Arrivé à Sounsouncoro, il avait été arrêté et les deux lettres portées à Faraba.

Quelques jours après mon départ pour Bammako, on lui en avait remis une avec l'ordre de me rejoindre et de me la donner; on lui avait recommandé surtout de me cacher qu'il ne venait pas directement de la colonne.

Le kénicléala de Ouolossébougou avait été bien renseigné, comme on le voit.

Samory avait là une belle occasion de nous prouver sa reconnaissance pour la situation que nous lui avions

1. Suite. — Voyez p. 1.



créée vis-à-vis des autres souverains et chefs de la rive droite du Niger, en appelant son fils Karamokho en France et en lui faisant l'honneur de traiter avec lui. Il nous remerciait par la plus noire ingratitude.

A Séguésoua, au lieu de prendre la route la plus suivie, passant par Ourou, et dont je possédais un très bon itinéraire, je choisis un autre chemin moins frayé en cette saison et plus à l'est, afin de me rapprocher du Kéléya et du Banan, sur lesquels je n'avais que de médiocres renseignements.

Le lendemain je quittais le chemin du Kéléya à Missaguébougou (« pays des bœufs blancs »), misérable petit village ne contenant qu'une trentaine d'habitants, et je faisais étape le soir à Dialanicoro, car le passage de la Koba, autre affluent du Banifin, avait considérablement ralenti ma marche.

Cette rivière est très profonde, elle coule entre des berges escarpées, et a une largeur variant de 10 à 15 mètres. Il n'existait qu'un pont en branchages dont la partie nord s'était affaissée, entraînée par les eaux; il fallut faire des prodiges d'équilibre pour le franchir; l'opération était presque terminée lorsque le reste du pont se rompit, entraînant six de mes hommes en train de faire passer les deux dernières charges.

Mes autres noirs se jetèrent immédiatement dans la rivière pour porter secours aux malheureux que le courant entraînait; hommes et bagages furent sauvés; il n'y eut de perdu que mes allumettes, qui avaient pris l'eau, quoique soigneusement enfermées dans des boîtes en zinc fermant presque hermétiquement.

Comme Missaguébougou, Dialanicoro est sans ressources et aux trois quarts ruiné. Des femmes bambara étaient occupées à y préparer du beurre de cé ou karité, destiné à l'almamy.

11 septembre. — Dialacoroba, où je passai une heure, est un gros village, au centre duquel se trouve un *diassa* (palanquement) où réside le chef de cette région, Mahmady Lansiné. On m'apporte de la part de ce chef, qui est en guerre, un bœuf, un mouton, des poules, des œufs et du riz. Le village contient, en temps normal, environ 500 à 600 habitants: son chef vit dans l'aisance, mais les Bambara Baniokhola, qui constituent sa population, se trouvent dans les conditions les plus misérables, comme partout ailleurs.

Après avoir fait les cadeaux d'usage, je quittai ces braves gens pour faire étape au Banifin. Cette rivière est moins profonde que ses deux affluents que je venais de traverser les jours précédents: elle vient de l'ouest, traverse le Kéléya et prend sa direction sud-nord en arrivant dans le Banan. Elle est aussi connue sous le nom de *Banan-ba* (« fleuve du Banan »). Son confluent avec le Baoulé, ou Mayel-Balével, est au-dessus de Bobalé, à hauteur de Toukoro, près d'un village appelé Ouakoro.

La région que je viens de traverser est d'un aspect très monotone: pas la moindre ride, partout une grande plaine couverte de hautes herbes et parsemée de petits arbres rabougrés.

A Tiérou, où j'arrive de bonne heure, on a nettoyé à mon intention un groupe de douze cases situé à l'est du village. Ces cases, qui sont construites avec un soin remarquable, étaient destinées à recevoir l'almamy lors de son passage ici, mais il ne s'y est pas arrêté.

A partir de Tiérou jusqu'à Ténétou, le terrain se relève légèrement; à la plaine succèdent de petites rides ferrugineuses, la végétation est un peu plus dense.

14 septembre. — De loin, on prend Ténétou pour une grande ville; les cases, presque toutes carrées, sont rapprochées les unes des autres; au centre on aperçoit quelques gros banans (*bombax*). C'est la disposition en amphithéâtre qui trompe de loin: à mesure que l'on approche, on est désillusionné.

En arrivant, je me fais indiquer la demeure d'El-Hadj Mahmadoù Lamine, qui habite un groupe de cases à l'ouest du village. Bientôt un captif vient m'annoncer que je puis entrer: dans l'intervalle le pèlerin a voulu faire un peu de toilette.

C'est un grand bel homme, à la figure ouverte: il est vêtu à l'orientale: haïk, gandoura, turban et chéchia. Assis sur un tapis de Stamboul dans une case très sale, il me reçoit fort bien, et me fait asseoir sur un autre tapis placé en face de lui. Un oreiller maure, en cuir orné, à côté d'un grand flambeau de cuivre rouge dépourvu de bougies et d'un saladier en vieille faïence orné de fleurs, une bouillotte en fer battu, deux Corans et un chapelet complètent la mise en scène. Son accueil est des plus cordiaux. Ce musulman est fort poli; de la fréquentation des gens civilisés en Égypte, lors de ses trois pèlerinages à la Mecque, il a gardé un certain vernis d'éducation. Notre premier entretien fut naturellement de courte durée. El-Hadj me fit installer par le dougoukounasigui près de sa demeure, dans un diassa construit à l'intention de l'almamy.

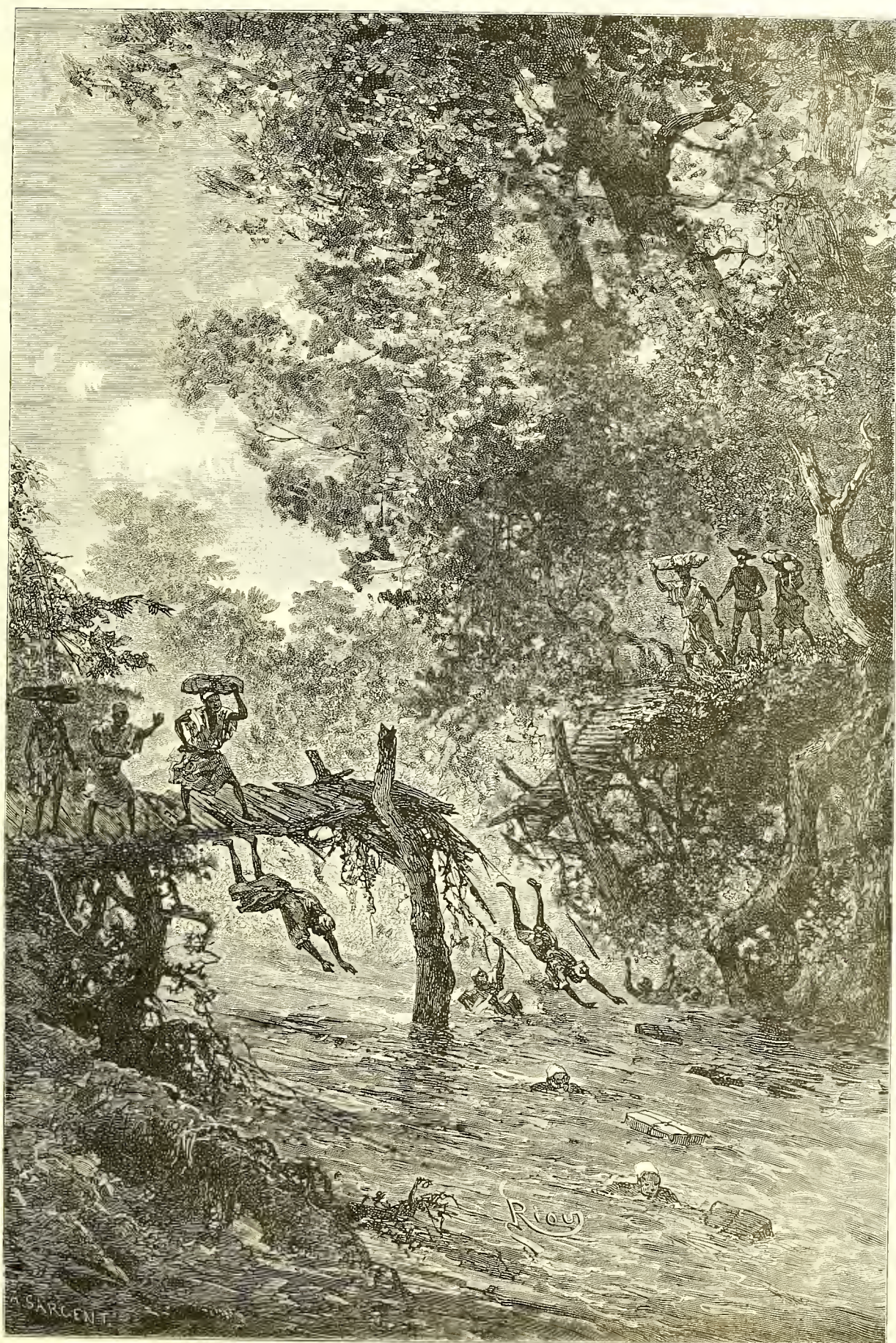
Ténétou est un grand village, d'une malpropreté excessive; ses rues étroites sont des bourbiers dans lesquels pourrissent des détritiques; la plupart des cases sont inhabitées; j'estime cependant sa population à 800 habitants, y compris une centaine de marchands de passage et environ autant de captifs. Il y règne beaucoup d'animation, grâce à sa situation exceptionnelle au centre d'une région d'où l'on peut facilement se diriger sur n'importe quel point de la boucle du Niger, et au croisement de tous les chemins fréquentés par les caravanes.

Le marché de Ténétou se tient tous les jours: il est à quelques centaines de mètres au sud du village, à droite du chemin de Niamansala. Il se compose de trois rangées d'échoppes en paillotes; quelquefois ce ne sont que des *seko* (nattes), placées sur quatre branches fichées en terre, qui constituent des abris contre le soleil, car il n'y a pas de gros arbres. Quand il pleut, acheteurs et vendeurs se retirent dans le village.

Sur le marché quotidien on trouve les mêmes articles que sur le grand marché de Ouolôsébougou, moins le bétail; cependant j'y ai vu une fois amener neuf bœufs qui provenaient du Fouta-Djallo.

Les vendeurs sont très nombreux, surtout les femmes





Eroulement d'un pont sur la Kola. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.



qui vendent le bois, car le combustible est toujours rare autour des villages un peu fréquentés. J'ai vu un morceau de sucre de la grosseur d'une noix duquel on demandait en cauris environ 50 centimes; il était noir à force d'avoir été touché; jamais il n'a été vendu pendant mon séjour, et tous les jours je le voyais figurer au même endroit, entre quatre pierres à fusil et huit aiguilles à coudre.

J'allais souvent chez El-Hadj Mahmoud Lamine; son accueil toujours bienveillant m'y encourageait du reste. Je lui fis quelques cadeaux, consistant surtout en papier, carnets, crayons, parfums, savonnets, rasoirs, ciseaux, bougies, etc., ce qui ne contribua pas peu à me concilier son amitié.

La famille du pèlerin est sonninké et originaire de Silla, près Djenné: lui est né à Sansanding, mais il a habité Bamako dès sa plus tendre enfance; Bamako est donc sa patrie, me dit-il. Il a fait trois voyages à la Mecque, et a visité Constantinople.

La fréquentation d'El-Hadj ne pouvait m'être qu'utile; malheureusement, s'il a beaucoup su, il a beaucoup oublié, et il n'apprend pas grand'chose à ceux qui, comme moi, se sont un peu occupés de ce pays, car il intervertit fréquemment l'ordre dans lequel il cite les régions traversées.

El-Hadj est peut-être très versé en jurisprudence musulmane, c'est un sévère interprète du Coran, mais j'ai été peiné de le voir d'une rare ignorance sur l'histoire et la géographie de ces contrées. Il ne connaît aucun auteur arabe donnant des renseignements sur le Soudan, ni aucun géographe arabe.

« Du temps où j'étais jeune, me dit-il, il était impossible de se procurer ces ouvrages, il fallait être excessivement riche ou passer des années à les recopier. »

Il me renseigna toutefois sur l'ancienne capitale Mali, détruite vers la fin du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle. On en trouvera l'emplacement sur la rive gauche du Niger, près de Yamina. Je ne suis pas loin de croire que ce renseignement est exact.

Avant que je quittasse Ténétou pour me diriger sur Bénékhobougoula et Tengréla, El-Hadj me remit une lettre de recommandation pour les musulmans influents que je pourrais rencontrer sur ma route.

Il m'engagea d'une façon toute spéciale à aller me recommander de lui auprès d'Alpha Mama Sissé à Tengréla et de l'almamy Saouty à Kong, ce que je ne voulais certes pas manquer de faire si j'avais le bonheur d'atteindre ces villes.

Voici la première de ces lettres, celle adressée à l'almamy Saouty de Kong; l'autre est semblable comme texte, l'imam n'a fait que changer d'adresse!

« Louanges à Dieu! Que les bénédictions et la paix de Dieu soient sur celui qui est le dernier des prophètes!

« Cette lettre émane d'El-Hadj Mahmoud Lamine, fils d'El-Hadj Mohammed Zeïn, dont le frère se nomme El-Hadj Ibrahim Silaouani, Glaive de Dieu et Glaive de l'Elu.

« Nous saluons un million de fois tous les musulmans. Or, le chrétien porteur de cette lettre, il se nomme Binger et se dirige vers Kong.

« O Dieu! ne le retiens aucunement, ne l'arrête aucunement et ne barre pas sa route tant qu'il ne sera pas arrivé à Kong. Donne-lui la sécurité et conserve-le en bonne santé!

« Nous saluons Karamokho Saouty, fils de Djam el-Imamy (l'almamy) Saouty, El-Hadj l'émir.

« Nous saluons aussi la totalité des musulmans et des *musulmanes*, chacun d'eux et chacune d'elles. J'ai fini de parler. »

Le 18 septembre je fis étape à Soukhoura, qui était, il y a cinq ans, un très gros village où se tenait un marché assez fréquenté; aujourd'hui c'est une ruine contenant une quarantaine d'habitants.

Le lendemain, après avoir traversé deux grands villages ruinés, j'arrive sur les bords du Baoulé, et commence immédiatement le passage.

Cette rivière, qui vient de Sambatiguila et reçoit de nombreux affluents, dont j'ai noté les principaux sur ma carte, coule dans une plaine en partie inondée et couverte de hautes herbes. Les rives seulement sont garnies de quelques *sounsoun* dont une partie du tronc baigne dans l'eau; son courant est aussi rapide que celui du Niger à Bamako et sa largeur est de 60 mètres; elle est très profonde, mais à partir du mois de janvier quelques gués sont praticables.

D'après les indigènes, le Baoulé serait formé de deux cours d'eau, dont l'un passe près de Sambatiguila et l'autre près de Maninian. Tous les deux sortent des hauteurs qui courent entre le Kabadougou et le Ouorokoro et se détachent du massif de Gankouna.

La rivière coule ensuite au nord, se grossissant de divers cours d'eau; au confluent du Bafing, elle s'incline vers le nord-est et coule parallèlement au cours du Niger en traversant le Ségou. En saison sèche, elle est guéable en divers endroits. Aux environs de Souroucoro, sur la route de Ségou au KénéDougou, le Baoulé se jette dans le Bagoé, dont il est le principal affluent.

*Ba-outé* veut dire en mandé « fleuve rouge »; son autre nom, *Mayel-Balécel*, a la même signification en peul.

Le service du passage est assuré par une pirogue de 5 mètres de longueur; aussi ai-je mis presque toute la journée à effectuer le passage de mes bagages et de mes animaux. Sur la rive droite, où je campe, je trouve des gens revenant de la colonne: tous sont dans un état de santé déplorable, et, parmi eux, il y a des mourants; ils se battent sur la rive à qui passera le premier. La plupart d'entre eux sont d'une faiblesse extrême, ils se sont nourris des mois entiers de tiges de maïs, de feuilles et de crudités. Maintenant ils sont relativement heureux; s'ils ne sont pas près de leur village, au moins, dans deux ou trois jours, ils auront échappé à une mort certaine, car ils seront sortis de la zone déserte qui sépare le Baoulé de Sikasso.



Les enfants bousculent des adultes sans force et les font trébucher dans la rivière; c'est indescriptible; d'autres sont assis au bord de l'eau et ne cherchent même plus à passer: ils attendent la mort. Des places, il n'y en a pas dans l'unique embarcation, et ils n'ont pas la force de gagner l'autre rive à la nage: leur air résigné me navre. J'ai hâte de quitter ces lieux.

Dans la journée, un griot m'apprit que le frère de Famoko (chef de Dialacoro, près Bamako, rive droite), revenant de la colonne, était porteur d'une lettre de l'almamy pour moi; mais, me croyant encore à Ténétou, il avait bifurqué à Ouré pour passer le fleuve à Foulaboula.

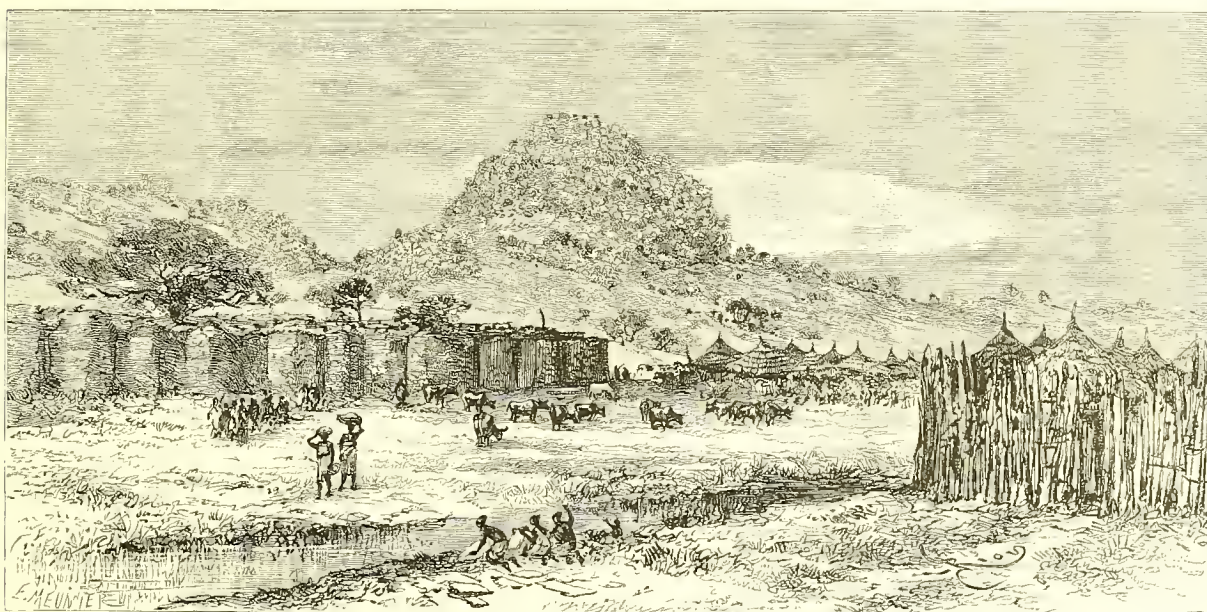
Trois heures après, cet homme arriva; il était épuisé; il y avait six jours qu'il avait quitté la colonne. Je lui fis donner quelque nourriture.

La lettre de Samory était tout simplement une de-

mande de secours. Il me priait de venir l'aider à prendre Sikasso avec 30 tirailleurs noirs, 5 blancs, et quelque chose de plus formidable (du canon probablement). Cela me rendit perplexe: je ne me souciais pas de me rendre à la colonne, mais je me décidai quand même à la rejoindre le plus tôt possible.

Je comptais proposer à Samory d'ouvrir des négociations avec Tiéba, contre lequel il était en guerre, et par ce moyen gagner l'amitié de ces deux souverains, dont je devais forcément traverser les Etats. D'autre part, une marche sur Sikasso me permettait de juger des forces dont disposait Samory et d'en rendre compte au commandant supérieur du Soudan français.

Samory venait de traiter avec nous: il me paraissait difficile de l'abandonner, même moralement. Nous étions certes en droit de lui refuser un secours avoué, mais nous ne pouvions lui refuser notre appui moral.



Vue de Ténétou. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Si je réussissais dans mes négociations, le succès de mon voyage était presque assuré, la route vers l'intérieur m'était ouverte. J'informai par lettre le commandant du cercle de Bamako de ce que je venais de décider, et le soir du 20 je partais avec deux hommes et Diawé.

### III

Départ pour Sikasso, les ruines et les chemins encombrés de cadavres. — Passage du Banifing. — Ruines de Sékana. — Rencontre d'un convoi de ravitaillement. — Arrivée sur les bords du Bagoé. — Kouroula et les Sénoufo. — Industrie et mœurs des Sénoufo. — Siège de Natinian. — Arrivée au camp de Samory. — Portrait de Samory et de son entourage. — Musulmans peu scrupuleux. — Familiarité de Samory et de son fils. — Le camp de Samory. — Les palanquements et le blocus. — Garnison des diassa ou palanquements.

Mardi 20 septembre. — Avant de quitter les bords du Baoulé, je donnai mes instructions à Moussa Diawara, mon domestique, sur la route qu'il aurait à suivre pour

se rendre avec le convoi à Bénokhobougoula, et lui fis adjoindre un sofa comme sauvegarde.

Mon départ eut lieu à quatre heures de l'après-midi. En quittant les bords du Baoulé, on chemine pendant un bon kilomètre dans des terrains inondés, couverts de hautes herbes. Les rives mêmes du fleuve sont peu boisées; aussi loin que la vue peut s'étendre, on découvre à peine un léger rideau de menus arbres.

Jusqu'à la nuit tombante nous avons contourné ces plaines submergées. Le terrain ne se relève guère qu'aux abords de Toula, village abandonné. Menacés par une tornade, nous cherchons à nous établir dans le village pour y passer la nuit. Une inspection des ruines nous force à abandonner notre projet. Hélas! dans chaque case il y a des cadavres: peut-être une centaine de malheureux sont morts de faim dans ce triste lieu: de partout il se dégage une odeur infecte. On est absolument écœuré.



Bon gré, mal gré, nous nous remettons en route, nous dirigeant sur le village suivant, qui se nomme Ouré, et où nous arrivions à neuf heures du soir.

Ouré était, avant que les troupes de Samory s'en emparassent, un très gros village : les ruines que l'on traverse avant d'atteindre la localité actuelle sont plus grandes que celles de Bammako.

Dans le village il n'y a qu'une vingtaine d'habitants, dont un dougoukounasigui (délégué de l'almamy) : on nous offre l'hospitalité dans une case d'entrée, sorte d'antichambre, nommée *boulou*, qui sert d'écurie, de parc, de corps de garde et de cuisine. C'est à peine si l'on voit clair dans cette case. A la lueur du feu, les noirs qui vivent avec moi me paraissent de vrais bandits : j'ai hâte de quitter ce lieu et ces gens, dont l'aspect est peu rassurant.

Mercredi 21 septembre. — A environ 7 kilomètres dans l'est d'Ouré on atteint le Banifing, grand affluent de droite du Baoulé, qu'il rejoint dans les environs de Tabakoroni.

En arrivant à ses bords, inondés sur une largeur de quelques centaines de mètres, nous rejoignons un convoi de vivres qui est en train d'effectuer son passage ; il utilise à cet effet deux petites pirogues, longues de 4 mètres, qui constituent tous les moyens de passage.

Le lit de la rivière est obstrué par des arbres du genre palétuvier. Sa largeur totale est de 40 mètres environ et sa profondeur atteint en ce moment 4 à 5 mètres. En saison sèche elle est cependant guéable.

Nous avons hâte de quitter cet endroit. Là aussi il y a des squelettes et des cadavres en quantité. Je ne les compte plus. Au début, en quittant Ténétou, les deux premiers jours, j'en ai compté une dizaine, mais il y en avait d'autres à quelque distance du chemin, qui se révélaient par l'odeur.

Ici, le moindre buisson abrite un mort ; sur le chemin même on trouve le squelette blanchi à côté du moribond. C'est affreux. Ceux qui vivent semblent morts debout : une canne à la main, amaigris par la faim, les yeux n'exprimant ni l'intelligence, ni l'hébétément, n'ayant plus conscience de ce qu'ils font, ils marchent ou se traînent péniblement par les chemins jusqu'à ce qu'ils tombent d'inanition. Quelques-uns mettent leur bonnet à la main pour me saluer, ils n'ont plus la force d'articuler une syllabe, ils ont déjà le rictus de la mort sur les lèvres. Ce qu'il y a de particulièrement pénible pour moi, c'est qu'il m'est impossible de les secourir ; je n'ai que le strict nécessaire en fait de vivres et nous devons nous contenter de quelques centaines de grammes de riz par jour.

Au delà du Banifing, nous traversons encore deux ruines, après lesquelles nous sommes arrêtés par un *farako*, rivière-torrent dont le lit est obstrué de branchages. Sa largeur est de 20 mètres environ ; le courant, très rapide, a enlevé le pont en branchages qui existait. Il nous faut passer à la nage.

Jeudi 22 septembre. — A quelques kilomètres de Farabakourou, nous traversons deux marigots peu pro-

fonds, mais dangereux à passer en cette saison à cause de leur fond bourbeux. Entre les deux se trouve le village ruiné de Baffa. Nous sommes arrêtés par le passage du marigot de Samé, qui n'est franchissable qu'à la nage en cette saison : les peaux de bouc sont déballées et le contenu est peu à peu passé sur l'autre rive, dans desalebasses que les nageurs poussent devant eux. Je suis obligé de marcher toute la journée pour atteindre Sékana, où je me dispose à camper. Entre le Saméko et Sékana se trouvent les trois ruines de Kokouma, Dialacoro et Kourbala.

A Kourbala j'ai rencontré un convoi de 240 porteurs du Ouassoulou, venant de Koussan et portant des vivres à la colonne. Il y a là hommes, femmes et enfants. Comme ils marchent en file indienne et assez en désordre, ils couvrent plus d'un kilomètre de chemin.

Voici ce que j'ai appris sur la formation des convois :

J'ai déjà dit que le pays de Samory était divisé en un certain nombre de provinces ou de districts correspondant à peu près à l'ancienne division en confédérations. A la tête de chaque province se trouve un chef, frère ou fils de l'almamy, ou chef de colonne, qui a sous ses ordres les chefs de village et les dougoukounasigui.

Lorsque ces gouverneurs partent en guerre avec leur escorte permanente, leurs sofas, ils procèdent à la levée dans le pays et se portent sur le théâtre de la guerre. Le chef du village le plus influent les remplace dans leur commandement territorial et organise le ravitaillement.

A des intervalles à peu près réguliers, une partie du produit du champ cultivé pour le compte de l'almamy dans chaque village est mis en route vers le théâtre de la guerre, à l'aide de porteurs. Ces vivres sont destinés à l'almamy seul, qui en dispose comme il l'entend. Le chef réquisitionne de son côté pour lui et la troupe de son chef direct, et fait les envois à la colonne ; d'autre part, tous les malheureux qui ont des parents à l'armée leur envoient quelques provisions quand ils en ont, et à la condition seule qu'ils aient obtempéré aux réquisitions faites chez eux, sans quoi leur bien est confisqué.

Les porteurs vont par convois de quelques centaines, ayant chacun une charge de 10 à 15 kilos, emballée dans un *foufou*.

Les convois marchent généralement escortés de gens de renfort qui sont envoyés à la colonne, ou bien sous la conduite de griots. La débandade la plus complète y règne.

La nuit était venue et le convoi n'était pas encore totalement rendu à Sékana ; une partie des porteurs étaient perdus dans les hautes herbes et cherchaient à rejoindre les camarades déjà campés. On entendait des cris partout.

Vendredi 23 septembre. — Après la traversée d'une rivière et de deux marigots, le chemin longe pendant environ 2 kilomètres un joli petit ruisseau bordé d'une belle végétation : on le traverse près d'une chute. Deux de ses affluents vous séparent des ruines de Dinsan,



qui comprennent plusieurs groupes assez éloignés les uns des autres. On descend ensuite dans une gracieuse petite vallée boisée; c'est le premier endroit un peu gai que je traverse depuis bien longtemps.

Le soir, nous campons dans les ruines de Tokoumana. Cette ruine n'est habitée que par un passeur et sa famille; il s'est construit une échoppe en dehors du village, car l'intérieur est encombré de cadavres. La pluie tombe tous les jours, et rend les sentiers presque impraticables.

Samedi 24 septembre. — Deux ruines, Likana et

Titiana, séparent Tokoumana du Bagoé. Avant la guerre actuelle, cette rivière marquait la limite entre les pays de Samory et de Tiéba.

Elle est bordée, à environ 1 kilomètre de distance, par une ligne de collines qui court vers le nord. Ses rives sont basses et inondées, les berges seules sont couvertes d'un rideau de verdure. La largeur du Bagoé est de 150 mètres environ, mais son courant est un peu moins fort que celui du Baoulé.

Notre traversée, malgré de grandes lenteurs, a lieu sans incidents. Comme sur les bords de tous les cours

### ITINÉRAIRE GÉNÉRAL DE DAKAR AU GOLFE DE GUINÉE (1887 - 1889).



L. Thuillier, del<sup>t</sup>

Echelle.  
0 100 200 300 400 500 Kil

d'eau, il y a quantité de malheureux qui attendent le passage. Quelques-uns sont assis là d'un air résigné, ayant abandonné probablement tout espoir de revoir leur pays; d'autres, auxquels il reste encore un peu de vigueur, se battent, comme au Baoulé, pour entrer dans les pirogues, qui malheureusement ne peuvent contenir que peu de monde.

Si jamais l'almamy était forcé de rebrousser chemin rapidement, ce serait tout bonnement sa perte : avec ce désordre, ce petit nombre de pirogues serait vite coulé, et il ne faut pas songer à traverser à la nage un cours d'eau semblable. Franchir 200 kilomètres sans villages

habités, sans nourriture, avec des passages aussi difficiles, ne serait pas possible.

La rive droite du Bagoé ou Badié est plus basse que la rive gauche, le terrain est fortement inondé, et pendant 3 kilomètres on traverse des terrains fangeux, couverts de hautes herbes. Mon mulet est à peu près fourbu en sortant de là.

Mais bientôt le terrain se relève. La végétation s'en ressent : il y a plus d'arbres que sur la rive gauche. On aperçoit quelques cultures, des cés et quelques nettés.

Sur la rive gauche du Bagoé, le pays s'appelle Sion-dougou. Ici nous sommes dans le Ganadougou. Comme



sur l'autre rive, Dioumana est habité par des Foula du Ouassoulou et quelques Bambara. Quand la colonne de l'almamy est arrivée, les habitants ont fait leur soumission.

Je reste là pendant les heures chaudes de la journée, pour laisser reposer mon mulet, et reçois la visite de deux *kokisi* de l'almamy et d'un de ses courriers, porteur d'une lettre de bienvenue. Les *kokisi* sont des captifs spécialement chargés de conserver les bœufs, chevaux, etc., pris sur l'ennemi. La lettre de Samory me prie d'arriver le plus promptement possible.

Le soir je fais le reste de mon étape; on traverse plu-

sieurs petites ruines et quelques ruisseaux sans importance. Le pays devient moins monotone; on voit dans l'est et le nord-est d'assez grandes hauteurs: nous couchons à Bassa, très grand et beau village, d'une propreté digne d'être signalée.

Dimanche 25 septembre. — Une heure et demie après avoir quitté Bassa, on arrive à Tiola, composé de trois très gros villages, entourés chacun d'un tata, mais aujourd'hui inhabités pour ainsi dire (200 habitants au grand maximum). Il s'y tenait autrefois un gros marché. Tiola n'est autre chose que le Tioula de l'itinéraire Caillié. Aujourd'hui il ne reste sur le marché de



Morts et mourants sur les bords du Baoule (voy. p. 22). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Tiola que quelques tas de bois, des condiments et du beurre de cé; la valeur totale des articles en vente n'atteint certainement pas 5 francs.

Depuis ce matin on s'est sensiblement rapproché de la ligne de hauteurs que j'ai signalée hier. C'est une série de plateaux surmontés de mamelons de forme conique; il y a de la verdure jusqu'au sommet. Kourala, où je dois coucher, est situé, dit-on, à quelques kilomètres sur l'autre versant.

Avant de gravir les hauteurs, on traverse une grande plaine en partie cultivée; au pied même se trouve une grande cuvette marécageuse assez difficile à franchir. L'ascension est peu pénible, quoiqu'il fasse très chaud.

Le point le plus élevé qu'atteint le chemin, sorte de col, est à 70 mètres au-dessus de la plaine; son altitude est de 430 mètres, mais un des cônes du plateau atteint la cote 680 mètres.

Ces hauteurs, dont j'ai relevé les principaux sommets, servent de limite entre le Ganadougou et le KénéDougou, entre les Foula et les Sénoufo.

Deux griots se rendant à la colonne nous rejoignent à une halte, et, pensant se divertir à nos dépens, ils se mettent à tirer d'un *dian-ne* et d'un *fabrésoro* des sons si harmonieux qu'au bout d'une demi-heure je suis forcé de les renvoyer. Ils comptaient extorquer quelque aumône à mes hommes.





Dans la ruine de Toula (voy. p. 27). — Dessin de H. J. d'après un croquis de l'auteur.



Le *dian-ne* est un instrument de musique très répandu chez les Bambara ; il consiste en une calebasse traversée par trois fortes lamelles de bambou, pourvues chacune d'une corde en boyau fixée à un chevalet en bois : on en joue comme d'une harpe.

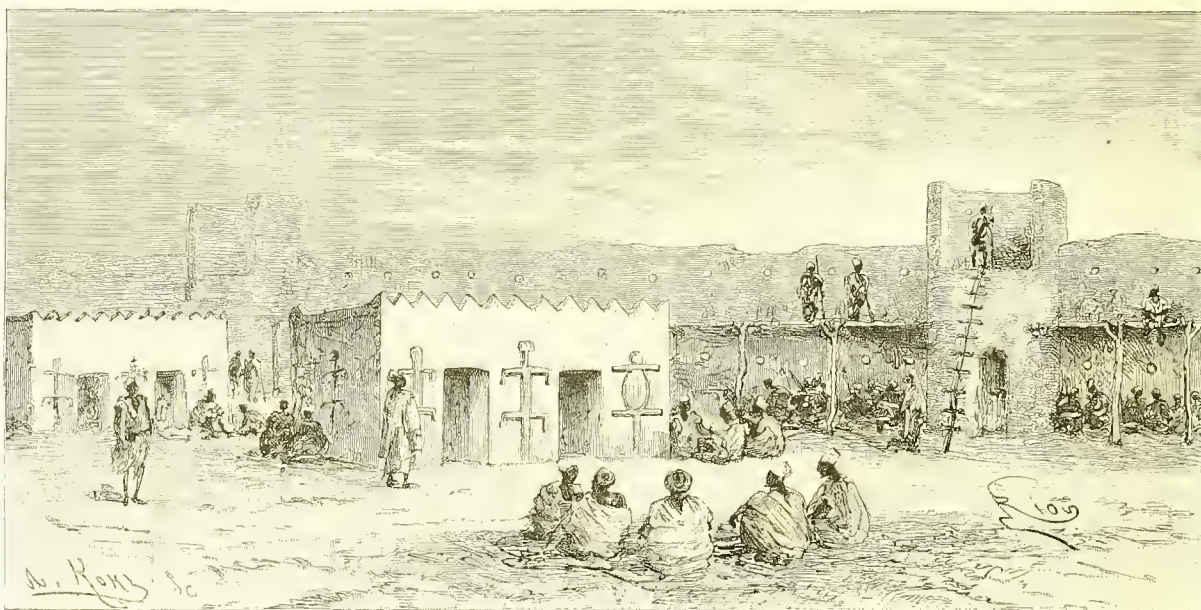
Le *fabrésoro* est plus insupportable encore que le *dian-ne* : il est construit à l'aide d'un roseau aux deux bouts duquel sont adaptées deux petites calebasses. Il donne des notes très criardes ; on en joue comme d'une flûte.

Les griots, au Soudan, nous rappellent les bardes, « ces vieux chantres de la gloire et de la religion qui avaient fait de leur lyre un instrument de honteux servage ».

A deux heures et demie je me remets en route, et à quatre heures et demie, par une pluie torrentielle, nous atteignons Kouroula, village composé de deux grands

groupes entourés de baobabs et de bombax remarquables par leur grosseur et leur hauteur ; sa construction est assez originale. Aucune rue n'est droite. Les cases sont toutes carrées et construites comme celles des Bambara, mais moins bien ; les briquettes sont rectangulaires au lieu d'être rondes, enfin les portes d'entrée sont très basses. Les rues, étroites, sont encombrées de magasins à mil en terre cuite d'une hauteur de 2 mètres sur une largeur de 1 mètre. Au milieu des rues se trouvent des poteaux de la hauteur des cases. Ces poteaux supportent une grossière charpente en branchages, et le tout est couvert de tiges de mil, de sorte que l'on est à l'ombre dans les rues. En ce moment ces toits sont en assez mauvais état, le mil n'étant pas encore récolté. Tous les habitants sont Sénoufo.

J'ai été reçu à Kouroula par un sofa de quatorze à quinze ans, faisant l'homme, lançant des coups de fouet



Vue de Bassa (voy. p. 24). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

aux curieux et gesticulant beaucoup. Il m'a présenté le chef de village, un homme d'une cinquantaine d'années. Jusqu'à présent les Sénoufo m'ont paru ressembler fort peu aux autres peuples noirs que je connais déjà.

Ma mission auprès de Samory étant toute pacifique, et comme je voulais me maintenir strictement dans mon rôle de médiateur entre les belligérants, j'ai pensé qu'il serait de la plus grande importance de faire prévenir Tiéba de ne pas s'effrayer de ma présence devant Sikasso. Le difficile était de communiquer avec lui sans éveiller la défiance de Samory. Je chargeai Diawé, mon homme de confiance, de cette délicate mission, dont il s'acquitta fort bien.

Plusieurs habitants de Kouroula parlaient le bambara ; Diawé lia conversation avec eux dans la nuit ; il leur expliqua que les Français étaient désireux de voir se terminer cette guerre désastreuse, et que je venais pour tâcher de faire la paix entre les belligérants. Les

Sénoufo ont semblé approuver entièrement ma démarche, et il n'y avait aucun doute pour moi que dès le lendemain Tiéba serait informé du but de ma visite au camp de l'almamy. Mon séjour, que je me proposais de ne pas prolonger devant Sikasso, devait lui prouver par la suite que j'avais dit la vérité à ses gens. De sorte que si plus tard j'avais à traverser ses Etats, il ne pourrait que m'être reconnaissant.

Je vis partout dans le village de la poterie en belle terre rouge et des objets en fer fabriqués avec une certaine recherche d'élégance.

Quelques femmes revenant de chercher de l'eau n'avaient pour tout costume qu'une feuille qui, pour n'être pas de vigne, n'en était guère plus grande : il n'est pas rare, dans cette région, de voir des jeunes filles et même des femmes se promener non vêtues, mais alors c'est une bande d'étoffe qui les habille ; la feuille, je ne l'avais jamais vue. Ces femmes étaient-elles Sénoufo ou



des captives venant d'un autre pays? Je n'ai pu le savoir.

La chasse me paraît être en honneur chez les Sénoufo; beaucoup de cases de Kouroula sont ornées à l'extérieur de têtes d'animaux en trophées.

Les coiffures des hommes et des femmes sont très variées: la plus commune consiste en petites touffes ou boucles sur chaque tempe et dans la nuque, ou en plumes blanches piquées dans les cheveux. Ils portent également dans les touffes, en guise de peigne, de petits stylets en corne.

Le tatouage consiste en trois entailles qui partent de

chaque coin de la bouche pour se terminer en éventail à la hauteur des oreilles.

A l'extérieur des villages, généralement sous le plus gros arbre, se trouve une petite case en terre, sans toit, de forme variable; cette case sert au *komo*, pratique de culte semblable au *nama* des Bambara.

Lundi 26 septembre. — En quittant Kouroula, on franchit une série de petits ruisseaux et plusieurs villages abandonnés, dont on n'a pu me donner les noms. Le terrain continue à se relever sensiblement et change à son avantage. Aux environs des ruines il y a de très gros arbres, baobabs ou bombax. Tous



Rencontre de deux griots. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

ces villages n'ont été évacués qu'à l'approche de la colonne.

Après avoir fait halte de midi à une heure, nous mettons en route à deux heures. Le baromètre me donne 550 mètres d'altitude. Dans la petite vallée où nous allons descendre se trouve Natié ou Natinian, dont Birayma, lieutenant de l'almamy, vient de s'emparer, il y a un mois, avec le secours de Liganfali. Natinian est un village sénoufo qui devait avoir 500 ou 600 habitants; il est situé dans une petite vallée bien cultivée, arrosée par deux ruisseaux sans importance. Il a résisté pendant quatre mois aux troupes de Birayma; j'estime qu'avec des troupes, même médiocres,

on aurait facilement pu s'en emparer de vive force dès le premier jour; au lieu de cela on en a fait le siège en règle.

En jetant un coup d'œil sur le croquis de Natinian et sur les travaux de siège que les troupes de Samory y ont exécutés, on remarque de suite que de la petite croupe située au nord et très rapprochée du village (30 mètres) on voit tout ce qui se passe à l'intérieur. D'autre part, le tata est moins solide en cet endroit; on aurait donc dû, dès le début, attaquer ce côté faible. Au lieu de cela, le lieutenant de Samory a fait construire trois *sagné* ou *diassa* (palanquements en branchages) dans lesquels il s'est installé comme dans son village, se



contentant de bloquer la place. Ce n'est que le cinquième mois que les hommes du diassa n° 1 se sont portés de nuit, et en repoussant une sortie, sur la crête de la croupe, y ont construit un abatis d'une douzaine de mètres, et se sont installés derrière, dans des gourbis : c'est de là qu'a été donné l'assaut. Les soldats de Samory parlent comme d'un fait d'armes extraordinaire de cette prise de Natinian, place qui gênait le ravitaillement de la colonne.

A ce moment-là j'étais à Ouoloscougou, où l'on a amené les femmes et les enfants pris dans le village, pour les échanger contre des chevaux. Les femmes étaient toutes vieilles, et les enfants malingres; les gens de l'almamy n'avaient pu en obtenir que huit chevaux. Les hommes, disent-ils, avaient tous été tués; or j'ai visité ce village et les environs : il n'y a pas plus de ca-

davres que dans les autres, ce qui prouverait que la plupart des habitants ont réussi à se sauver. Du reste, sur tout le tour de l'enceinte, j'ai remarqué des ouvertures au ras du sol permettant de sortir en rampant, et de se dissimuler dans les mils et maïs qui entourent le village.

Une heure après être sorti de Natinian, on atteint le point le plus élevé du plateau que l'on commence à gravir dès la sortie du village. De ce point on voit dans le lointain un grand plateau dénudé aux pentes très douces; c'est là que sont campées les troupes de l'almamy, et c'est sur l'autre versant que se trouve Sikasso. Dans l'est et dans le sud on aperçoit une chaîne de hauteurs dont j'estime les sommets les plus élevés à 1000 mètres d'altitude. A cinq heures et demie on passe deux rivières près de leur confluent : l'une est facile à travers-



Une rue de Konrouta (voy. p. 27). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

ser; l'autre, au contraire, est large et profonde. Toute la plaine environnante est inondée : hommes et animaux s'embourbent; il faut une bonne demi-heure pour arriver sur le terrain solide.

Sur les bords de ces cours d'eau il y a un premier diassa, gardé par une cinquantaine d'hommes qui ont des sentinelles sur les bords du marigot. Ce poste, dont je n'ai pas vu de suite l'utilité, est là depuis le début de la campagne; il est à environ trois kilomètres en arrière de la ligne des palanquements, et place des sentinelles face au sud : il doit être destiné à opposer un premier effort à des troupes de secours venant de la direction Tengréla. Un quart d'heure après avoir franchi ce mauvais marigot je vois arriver une quinzaine de cavaliers, parmi lesquels je reconnais Karamokho. Ce prince porte une eulotte indigène en guinée, une vareuse de tirailleur sénégalais, dont le galon en laine jaune est noir de crasse, une cuirasse et un casque avec plumet tricolore; il monte un cheval que le capitaine

Péroz a donné à son père; son armement consiste en une épée de médecin de l'armée.

Il m'aborde en me disant bonjour en français, et me demande des nouvelles de tous les officiers dont il a su retenir les noms : de temps en temps, il me dit : « France, il y a bon ».

Nous arrivons au camp à six heures un quart; l'almamy est assis près de son palanquement, entouré d'une dizaine de ses fidèles. Il me serre la main en me saluant et me dit : « Français, bonjour ».

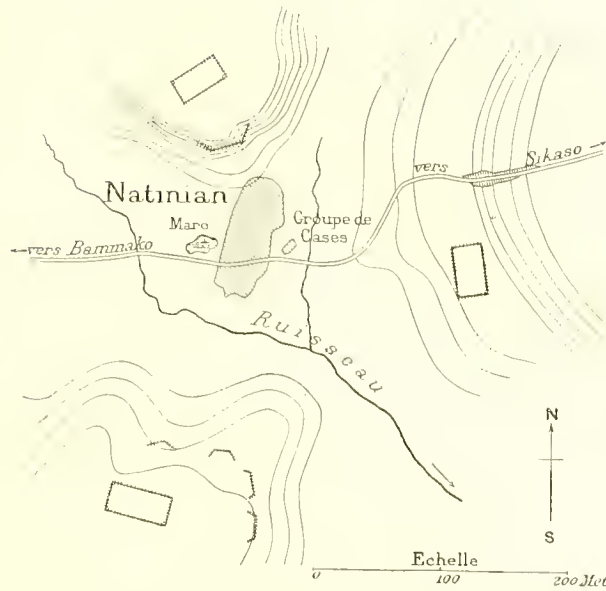
Mardi 27. — L'almamy me fait construire deux cases en paille et un abri pour mon mulet; une dizaine de sofas y travaillent toute la journée. Enfin, dans la soirée, je suis à peu près à l'abri de la pluie. Ma première visite à l'almamy paraît lui faire plaisir. Nous nous bornons à quelques propos insignifiants. Un kokisi était venu, dès le petit jour, recommander à Diawé de me tenir sur mes gardes, qu'il ne fallait parler de rien de sérieux tant que Samory ne me ferait pas



mander chez lui, ou enverrait Karamokho chez moi.

L'almamy est un grand bel homme d'une cinquantaine d'années; ses traits sont un peu durs, et, contrairement aux hommes de sa race, il a le nez long et aminci. ce qui donne une expression de finesse à l'ensemble de sa physionomie; ses yeux sont très mobiles, mais il ne regarde pas souvent en face son interlocuteur.

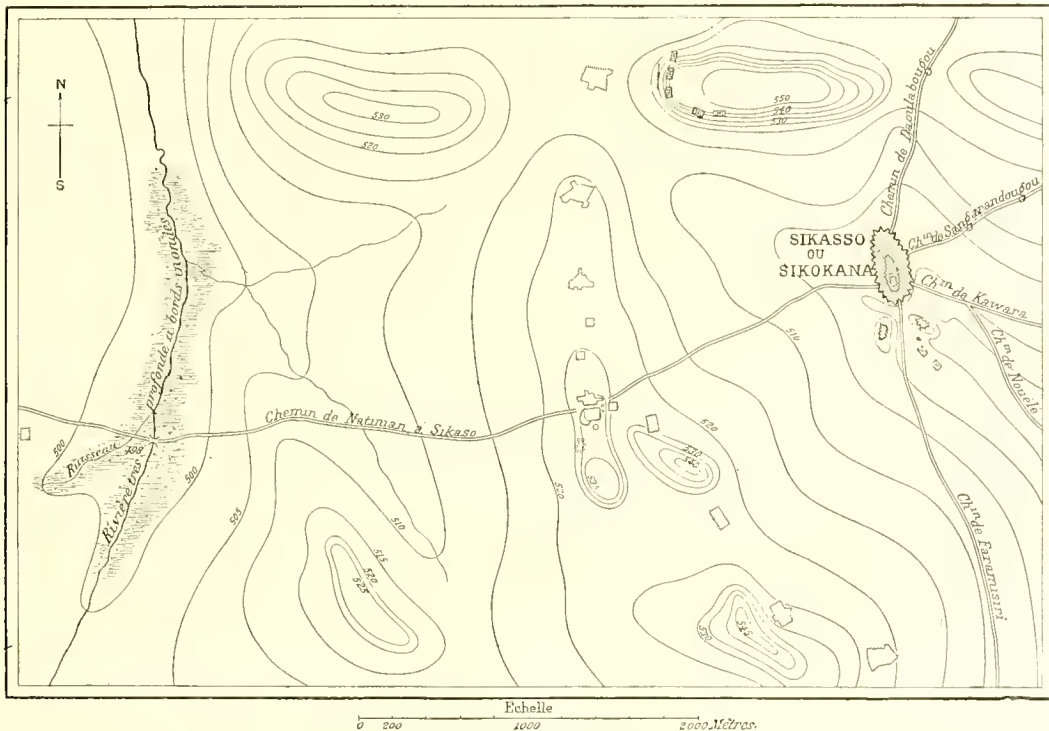
Son extérieur m'a paru plutôt affable que dur : très attentif quand on lui



Plan de Natinian. — Réduction de L. Thuillier, d'après un levé de l'auteur.

fait un compliment, il sait être distrait et indifférent quand il ne veut pas répondre catégoriquement à une question. Il parle avec beaucoup de volubilité, et je le crois capable d'avoir la parole chaude et persuasive quand l'occasion s'en présente.

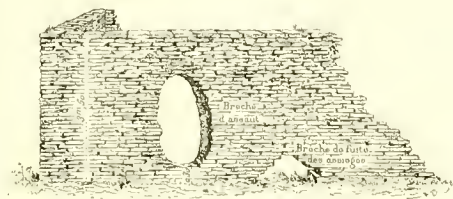
Assis dans un hamac en coton rayé de bleu et blanc qui lui a été rapporté de Paris, il tient dans ses mains, dont l'intérieur est lade, un gros morceau de bois tendre que l'on nomme en bambara *niendossila*



Carte des environs de Sikasso. — Réduction de L. Thuillier, d'après un levé de l'auteur.

ou encore *ngossé* (c'est le *sotiou* des Ouolof), et avec lequel il se nettoie les dents.

Il est vêtu d'un grand doroké en florence mauve, de qualité inférieure, et porte une culotte indigène en cotonnade rayée noir et rouge, de fabrication européenne; ses jambes, d'un brun chocolat plus clair que la figure, sont en-



Fragment de l'enceinte de Natinian.

duites de beurre de cè; il est chaussé de babouches indigènes en cuir rouge.

Sa coiffure consiste en une chéchia rouge de tirailleur, autour de laquelle est enroulé un mince turban blanc qui lui passe sur la bouche et encadre sa figure noire. Sur les épaules, il porte négligemment un baïk de bas prix.



A ses pieds sont assis un vieux kokisi qui ne le quitte jamais, deux marabouts, quelques griots et les quatre captifs préposés au hamac, à la chaise, au plat de campement dans lequel il se lave les mains, et à la bouillotte qui contient de l'eau pour se rincer de temps en temps la bouche. Ces objets et ces captifs le quittent rarement; partout où il va, cet attirail le suit. A sa portée, et sous le même abri (sorte de hangar où est amarré son hamac), deux tailleurs sont occupés à coudre de la florence jaune pour ses femmes. Un des griots porte un gros parapluie rouge, et l'autre une canne à fusil détraquée. Tous les objets que j'ai signalés sont

de fabrication anglaise, sauf le hamac et le plat de campement, qui est un plat réglementaire.

De retour à ma case, je reçois de la part de l'almamy un chaudron de riz et dix ignames; un instant après, Karamokho me fait amener un bœuf.

Je remercie Karamokho, et lui fais observer que le bœuf est de trop : « Nous ne sommes que trois, lui dis-je; je suis très reconnaissant à ton père de son cadeau, et j'accepterai volontiers un morceau de viande chaque fois que ton père fera abattre un bœuf. — Prends-le, me dit-il. Si nous étions à Bis-sandougou, mon père t'en donnerait *kémé* (80). »



Un diassa (voy. p. 32). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

L'almamy, qui n'était pas loin, entre dans ma case, et me demande d'un air confidentiel pourquoi je ne lui amène pas les soldats qu'il demandait : à cela je lui réponds qu'ayant reçu sa lettre au Baoulé, je l'avais expédiée à Bammako pour la faire parvenir au colonel Gallieni, commandant supérieur du Soudan français, qui aviserait.

Des hommes s'étant rapprochés, la conversation changea, et l'almamy me dit en riant : « Prends le bœuf, ou je t'en donne de suite dix ». Si je l'avais pris au mot, il eût été bien embarrassé : il n'y avait que sept bœufs en tout au camp.

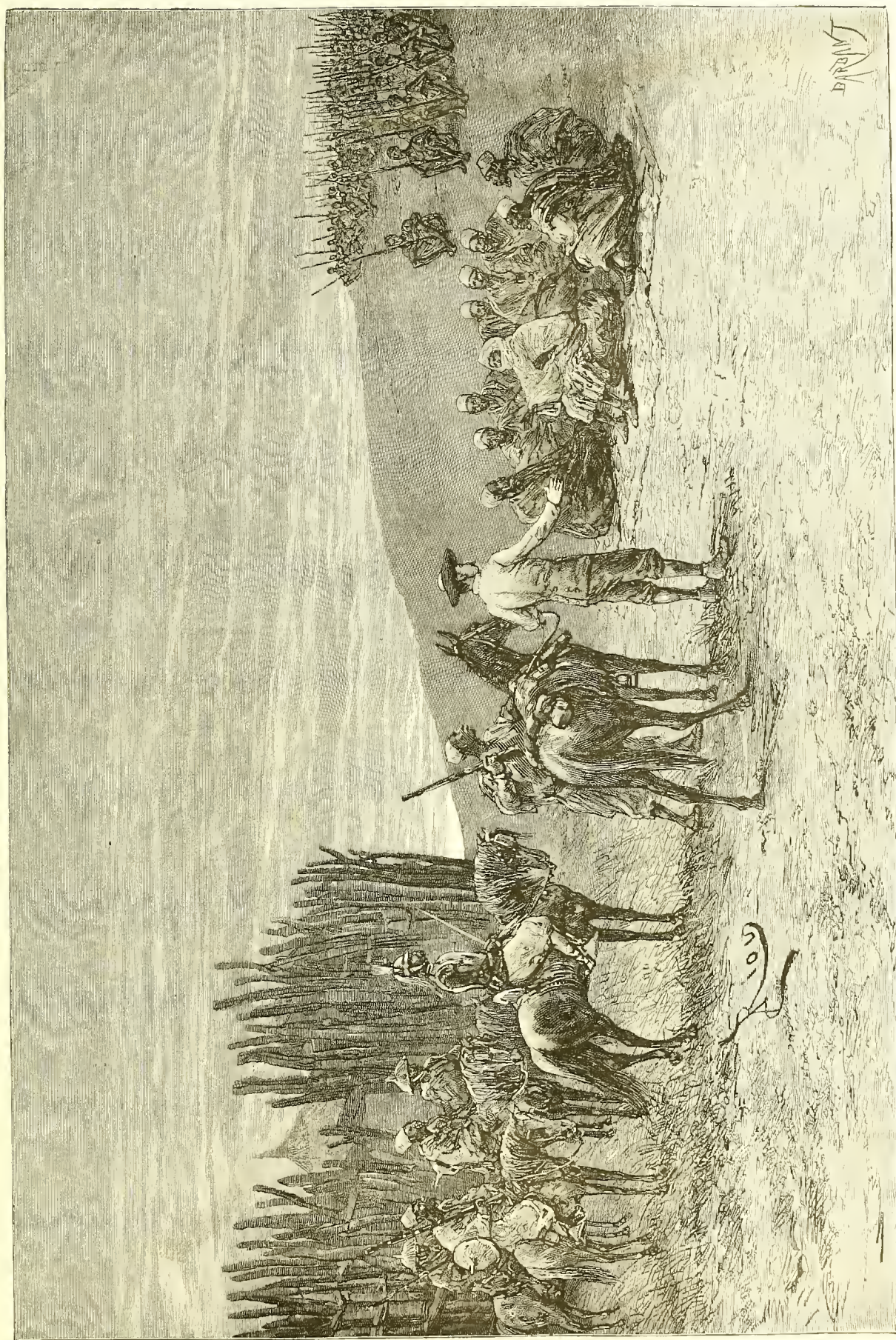
J'ai expliqué à Karamokho que, mon départ ayant

été très précipité, j'avais dû, à mon grand regret, laisser derrière moi les cadeaux que je destinais à son père, de crainte de les voir se détériorer par la pluie, puisque je voyageais sans tente. Il parut très satisfait de l'énumération que je lui en fis sommairement.

Quoique j'observasse vis-à-vis du monarque et de son fils la plus grande politesse, cette famille royale devint plus que familière dès la première entrevue. Les deux hommes n'ont de prince, bien entendu, que le qualificatif dont quelques-uns de nos journaux les ont honorés pendant le séjour de Karamokho à Paris.

Karamokho se mouche dans ses doigts devant moi; son père prend ma pipe dans la poche de mon dolman





Arrivée près de l'almamy. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.



et la porte à sa bouche; ils me demandent mon uniforme, mes éperons, etc. L'almamy, persuadé que mes deux domestiques sont des tirailleurs déguisés, leur propose de prendre du service chez lui; il leur donnera plus tard un commandement, dit-il. Enfin il fait comprendre à Diawé que sa couverture lui ferait plaisir (couverture de cheval, qui a sept mois d'usage, achetée par moi 6 fr. 75 au *Bon Marché*) : j'en suis honteux pour eux.

Karamokho, qui vient pendant que je dîne, est désappointé de me voir vivre à l'indigène, car il espérait, dit-il, me voir lui offrir du sucre, du chocolat ou des confitures, choses qui me font défaut, comme bien on pense.

Mercredi 28. — L'almamy me fait dire qu'il m'enverra Karamokho dans la journée pour que je lui parle,

et me propose d'aller rendre visite à ses frères dans les diassa.

Ces diassa ou *sagné* sont faits à l'aide de fortes branches de 2 m. 50 à 3 mètres de hauteur, plantées à environ 30 centimètres en terre et enchevêtrées les unes dans les autres, de manière à présenter deux ou trois épaisseurs. Les tireurs se placent derrière cette sorte de palanquement et font feu par les petits vides que forment les branches naturellement tordues et non équarries. Ces sortes d'enceintes sont destinées à arrêter le choc de l'assaillant et à lui faire subir des pertes sérieuses s'il veut s'en emparer. Dans l'intérieur sont disposés, sans ordre ni symétrie, des abris en chaume grossièrement faits. Les chefs seuls ont ce qu'on peut appeler des cases.

Si les diassa appartiennent à l'assaillant qui bloque



Karamokho présentant le bœuf. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

un village, ils ont rarement plus de 50 à 60 mètres de côté, et renferment un nombre d'abris qui varie entre 200 et 250 au maximum. Quand le diassa sert d'enceinte à un village, les dimensions de ses côtés sont naturellement beaucoup plus grandes.

Pour un village de grandeur moyenne, le diassa a environ 1000 mètres de développement et il n'y a en général pas plus de 300 fusils pour le défendre; à moins qu'une partie des guerriers de la contrée ne se soit portée dans la localité, et qu'elle ne constitue ainsi la dernière résistance que l'ennemi puisse opposer.

Les indigènes peuvent assiéger des diassa pendant des mois entiers sans parvenir à s'en emparer. Les Sénoufo, paraît-il, s'en approchent à l'aide de grands boucliers en bois recouverts de peau de bœuf séchée.

coupent les harts et les pieux à coups de hache et réussissent ainsi à y pénétrer. Si les diassa se flanquent mutuellement, la besogne est moins facile. Il faut faire un siège en règle, et l'on ne peut compter que sur un blocus rigoureux amenant la famine, ou bien sur une trahison.

Pour nos troupes des colonies, la prise d'une enceinte en palanquement est moins difficile, surtout quand on dispose d'une ou deux pièces de canon, pour épouvanter les assiégés, car le quatre de montagne, même à 250 mètres, est impuissant à faire brèche.

G. BINGER.

(La suite à la prochaine livraison.)





Le tata de Sikasso (voy. p. 37). — Dessin de Rion, d'après les documents de l'auteur.

## DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE.

PAR M. LE CAPITAINE BINGER<sup>1</sup>.

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### IV

Le camp de Samory. — Effectif et personnel non combattant. — Du ravitaillement en vivres, en poudre. — Vente d'esclaves. — Organisation des troupes. — Dénominations et grades. — Des insignes de commandement, des sonneries et des batteries, des pavillons et des emblèmes. — Le *Mokho Missi Kou*. — Les cris de guerre. — Pourparlers avec Samory. — Situation des armées belligérantes. — Samory essaye de me garder devant Sikasso. — Je réussis à quitter le camp. — Route de retour sur Tiola. — Saniéna et passage de la rivière de Tiékrobougou. — Arrivée à Komina. — Sur les bords du Bagoé. — Nous nous emparons par ruse d'une pirogue. — Arrivée sur les bords du Baniégué, et entrée à Bénékhouboula.

Le grand plateau sur lequel Samory a établi ses troupes est de constitution ferrugineuse; les abords sont dégagés et entièrement déboisés, presque tout le bois ayant été utilisé à la construction des diassa. Seuls les environs immédiats de Sikasso ont conservé des arbres clairsemés. La ligne des diassa est distante de 2 kilomètres du village, que l'on n'aperçoit distinctement que par un temps très clair. Le tata de Sikasso est en terre glaise; les murs paraissent très élevés; leur tracé présente une série de saillants arrondis et de rentrants ingénieusement combinés.

Dans la partie nord du village se trouve un très gros arbre; dans la partie sud, un petit monticule sur lequel

il y a quelques constructions en terre. Les derrières de la position de l'almamy ne sont pas précisément brillants. La rivière et le ruisseau sont d'un passage extrêmement difficile, et le pont est en très mauvais état; ce n'est qu'avec les plus grandes précautions qu'on peut le faire traverser aux chevaux tenus en mains.

L'intérieur du camp de Samory offre un coup d'œil très curieux: il y a là dedans, entassés pêle-mêle, chefs, guerriers, captifs, femmes, enfants, chevaux, etc., par-ci par-là des selles hors de service, et des fusils un peu partout; c'est le désordre le plus complet qu'on puisse rêver.

Un « grand » diassa contient un millier de personnes environ, calculées à raison de cinq par case, ce qui est

1. Suite. — Voyez p. 1 et 17.

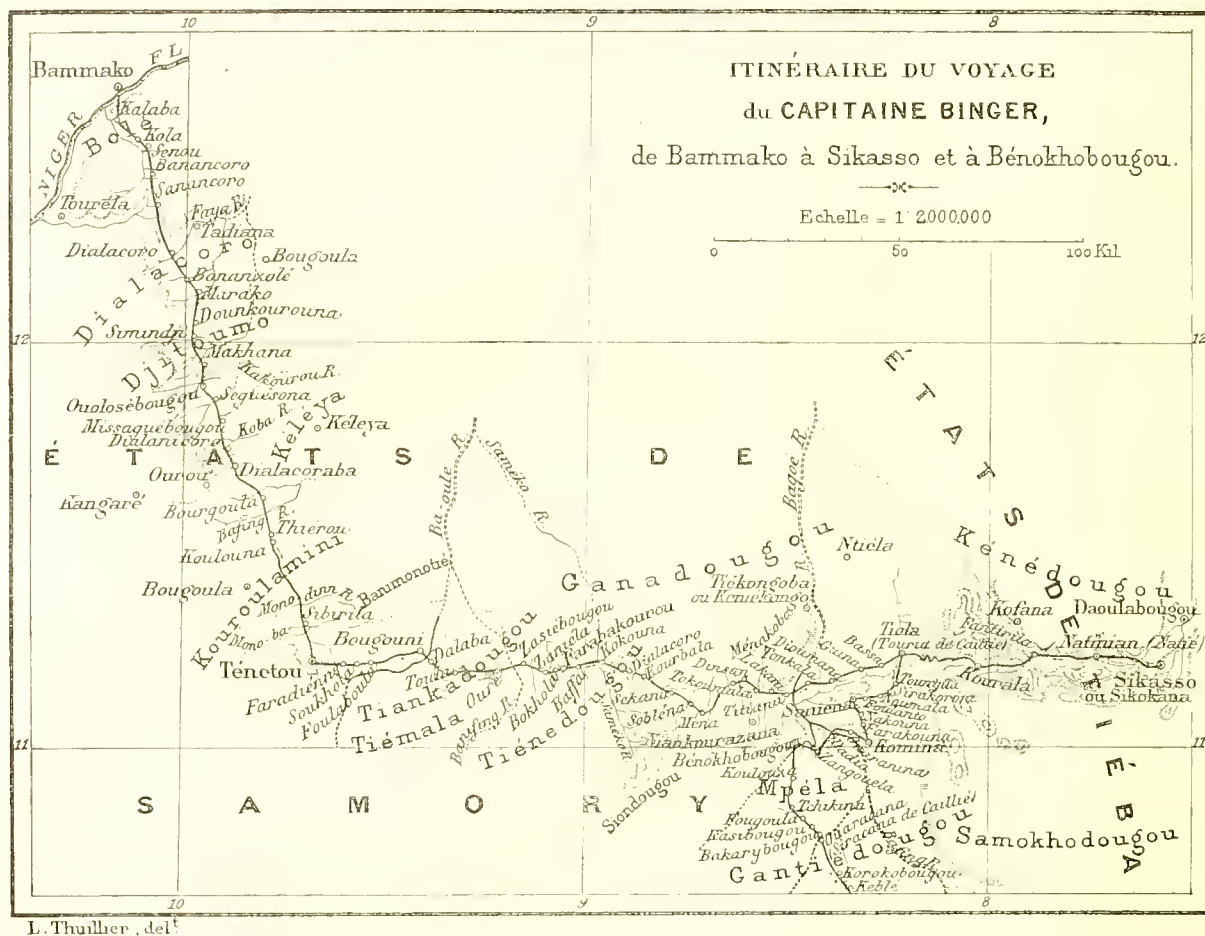


la moyenne; il faut en déduire tout le personnel non combattant, femmes, captives, gamins, palefreniers, griots, forgerons, selliers, tailleurs, les Bambara qui ne font que les corvées et ne sont pas armés, quantité de fabricants de gris-gris et autres non-valeurs qu'il serait trop long de citer; ils constituent certainement au moins la moitié de la population d'un diassa. Il resterait 500 combattants; si je porte ce chiffre à 600, je suis bien au-dessus de la vérité, car Kémébirama, qui commande un des plus grands diassa, m'a fait l'honneur de me présenter tous ses guerriers. Mon

domestique d'une part, et moi de l'autre, nous nous sommes amusés à les compter; lui en a trouvé 320, et moi 340.

En somme l'armée de l'almamy compte 5 000 hommes, sur lesquels il y en a 140 de montés; dans ce chiffre sont compris les chefs, l'almamy, les griots, etc. Comme je l'ai dit plus haut, ces montures n'ont de cheval que le nom: aucune d'elles ne serait capable de faire trois jours de suite 30 kilomètres.

Et dire qu'on a osé surprendre la bonne foi de nos meilleurs journaux de Paris, en leur faisant insérer



dans leurs colonnes que le père de Karamokho était roi de 150 contrées, et qu'il pouvait aisément mettre 50 000 hommes en ligne<sup>1</sup>.

On a été jusqu'à qualifier Samory d'« Alexandre du Soudan ». On aurait mieux fait de le traiter de pourvoyeur d'esclaves.

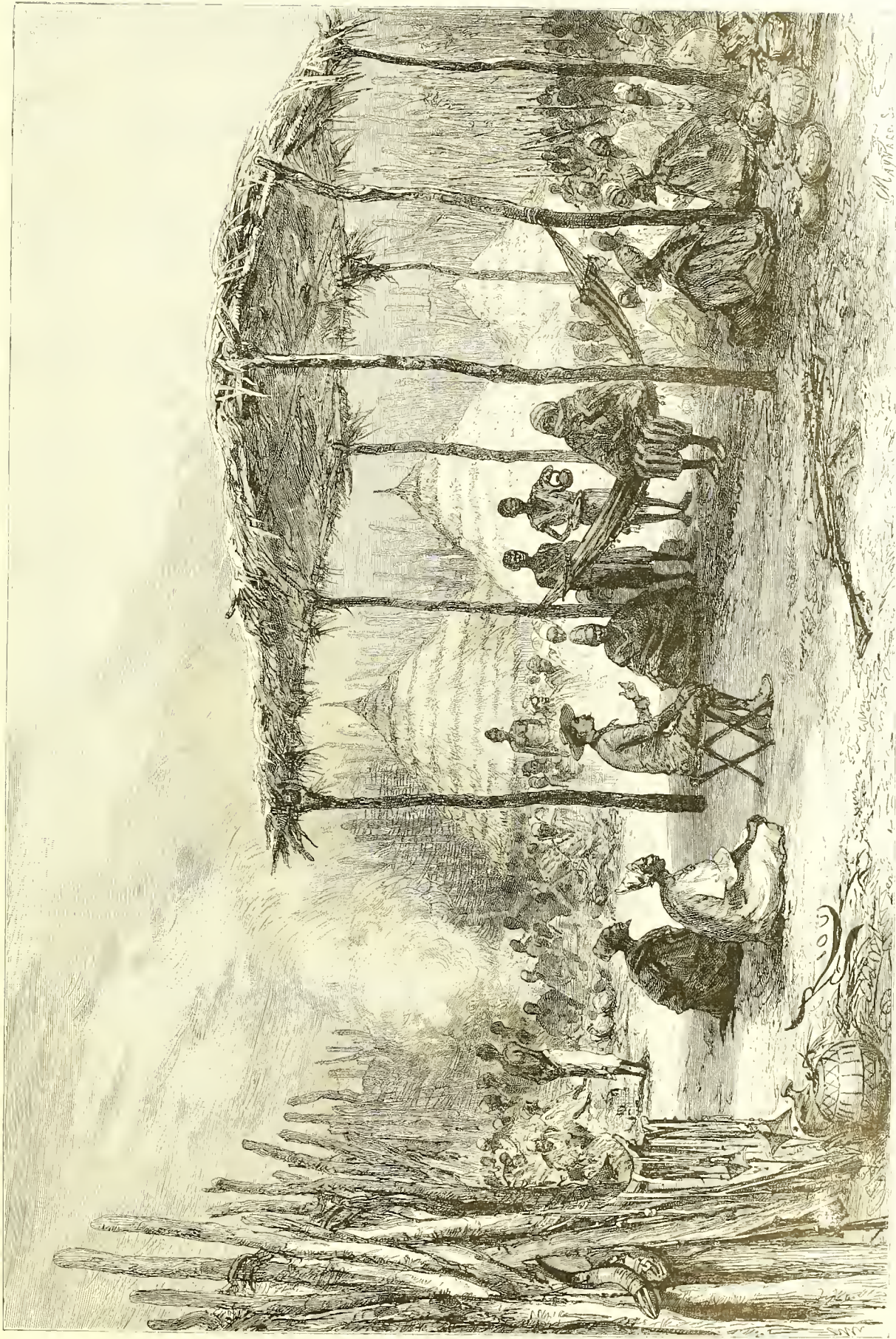
Au début de cette campagne (mois d'avril dernier), il avait bien un millier d'hommes de plus, car la mortalité a éclairci ses rangs: le feu, les déserteurs, les

blesés et surtout la famine en sont les causes principales; il devait avoir également un nombre de chevaux beaucoup supérieur, peut-être double (250 ou 300).

J'ai pu observer qu'il arrivait environ 200 *soufou-tigui* de vivres par jour, ce qui fait à peu près 2 000 kilos, qui, répartis équitablement et à raison de 250 grammes par homme (juste ce qu'il faut pour ne pas mourir), permettrait de distribuer 8 000 rations par jour. Mais il n'en est pas ainsi: beaucoup de chefs de l'entourage de l'almamy et certains autres personnages ne se contentent pas de si peu et puisent à pleines mains, tandis que 5 000 malheureux sur les 10 000 combattants et non-valeurs meurent littéralement de faim. C'est ce qui

1. La population totale des États de Samory s'élève à 280 000 habitants; quant à ses pays de protectorat, ils n'ont fourni que des contingents très faibles pendant cette guerre. Le Onorodougou n'a pas donné un homme et le Toma non plus.





Intérieur du camp de l'almamy Samory (voy p 36 et 37). — Dessin de Kiou, d'après les documents de l'auteur.



explique la grande quantité de cadavres qui jalonnent la route.

Pour vivre, ces malheureux vont par bandes dans les lougans des villages abandonnés, y coupant du *fonio*, des tiges de maïs, et errent dans la brousse pour y déterrer des *fikongo* et des racines. La nuit, ils cherchent à se voler les uns les autres, et malheur à celui qui ne se couche pas sur sa peau de bœuf ou son sac à vivres ! Du sel, l'almanj et les chefs seuls en ont.

La quantité de poudre consommée est considérable. 1 000 kilos par semaine environ. J'ai calculé que Samory a dû dépenser à peu près 800 captifs par mois pour en acheter.

Pour l'achat des chevaux, c'est encore pis : le plus bas prix d'un cheval à Ouoloulougou ou ailleurs est de 8 esclaves, et le plus élevé de 24 ; prenons seulement comme prix moyen 10 esclaves et nous atteindrons de suite des chiffres qu'il est écœurant de transcrire, surtout quand on pense que pour entretenir un effectif moyen de 150 chevaux pendant près de deux ans il faut les renouveler quatre fois.

Les troupes de l'almanj ne sont pas organisées en fractions qu'on pourrait appeler compagnie ou légion, comprenant un chiffre d'hommes toujours invariable, une sorte d'effectif réglementaire ; il n'existe pas non plus de grades bien définis. Voici les différentes appellations sous lesquelles on désigne chefs et soldats :

1° Le *bilakoro* (qui ne porte pas de pantalon, mais le *bila*, comme son nom l'indique) est une sorte de vélite.

Ces soldats sont recrutés parmi les garçons et jeunes gens pris dans des razzias de village. Une fois faits prisonniers, ils ont immédiatement la tête rasée à l'ordonnance et sont confiés à des chefs qui eux-mêmes en répartissent une partie entre leurs meilleurs *sofa*. Les gamins prennent dès lors le titre de *bilakoro*, et leur première fonction est de soigner les chevaux. Quand le maître monte à cheval, le *bilakoro* porte son fusil et le suit au pas de course ; plus tard, quand son chef est riche en fusils, on lui en donne un (vers l'âge de quatorze ou quinze ans).

2° Le *kourousitigui* est un guerrier d'un âge raisonnable ; il est marié et n'est soldat que momentanément ; il n'a jamais ou rarement un commandement.

3° Le *sofa*<sup>1</sup>. Après avoir fait plusieurs expéditions, les *bilakoro* sont autorisés à porter le pantalon ; ils suivent le chef duquel ils relèvent quand il part en expédition : quelquefois ils gagnent un cheval ou un ou plusieurs captifs à la suite d'une campagne heureuse. Plus tard, quand ils ont mérité la confiance de l'almanj, ils tiennent garnison dans les villages et n'ont d'autres fonctions que de manger le peu qui reste aux malheureux habitants. Ils deviennent quelquefois *dougoukounasigui*.

1. *Sofa* ou *soufa*, comme l'a dit le docteur Tautain, signifie textuellement « père du cheval, palefrenier ». En principe les *sofa* n'avaient que cette fonction, mais par la suite on a étendu cette appellation à tout ce qui porte un fusil.

4° Le *sofakong* (à la tête des *sofa*). C'est un *sofa* qui s'est particulièrement distingué dans une expédition : pour le récompenser, le chef lui donne quelques hommes à commander.

5° Le *kéletigui* ou *kongtigui* est un personnage : il commande le territoire en temps de paix, et en temps de guerre il emmène tout ce qui est valide et possède un fusil dans sa région.

On voit que cette soi-disant armée n'est encore qu'une bande bonne à jeter l'épouvante parmi de petites peuplades, mais et incapable d'inspirer aucune crainte à des troupes instruites à l'européenne et possédant une arme à tir rapide.

Ces guerriers ne reçoivent aucune instruction militaire, la plupart ne savent pas tirer un coup de fusil. Les charges de poudre, beaucoup trop fortes, produisent un recul très gênant : et la poudre indigène, brûlant très lentement dans le bassinet, fait long feu. Ce sont les deux causes qui font détourner la tête au tireur, de sorte qu'au moment de faire feu, l'arme n'est jamais en direction.

Tous les chefs auxquels j'ai parlé de leur ordre de combat m'ont dit que les guerriers marchaient tout simplement autour de leur chef, et tiraient des coups de fusil. Au moment de l'assaut ils poussent le cri répété de *coui ! coui !* qui rappelle celui du canard ; les chefs brandissent en l'air leur sabre ou la hache de guerre, qui sont les emblèmes de commandement.

La hache est généralement en argent et très mince : elle est toujours renfermée dans un étui en peau de chat-tigre dont la queue est cousue à la poignée et sert d'ornement. Cette hache de parade est portée par un *bilakoro*.

Quelques chefs ont des pavillons : ce sont simplement des morceaux d'étoffe (du calicot ou de la guinée), noués à un bambou ou une tige de mil. Ces drapeaux ne sont pas des emblèmes, on n'attache aucune importance à leur prise, ils ne servent qu'aux ralliements.

Les instruments servant aux sonneries sont très variés. Les plus répandus sont le *boudofo* (corne de *daqué*, sorte d'antilope, qui est simplement percée d'un trou près de l'extrémité), et le *bourou*, instrument dominant à peu près les mêmes sons et disposé de la même manière, avec cette différence qu'il est fabriqué avec une défense d'éléphant. Les griots<sup>1</sup> jouent de toutes les cornes d'animaux.

Les sonneries que l'on peut faire à l'aide de ces instruments sont naturellement très limitées, j'en ai toujours entendu tirer les mêmes sons, cependant ils sont très facilement compris, vu que le matin de bonne heure cela veut dire « En route ! » et le soir « Halte ! nous campons ici ».

Le vrai instrument avec lequel on peut donner des ordres est le *tabala*, que nous pouvons comparer à notre tambour.

Le *tabala* est tout d'une pièce, et creusé dans du

1. J'ai vu un griot parcourir une ruine avec un piston d'enfant (jouet qui se vend 1 à 2 francs dans un bazar).



diala; son diamètre varie de 40 à 50 centimètres; l'intérieur contient quelques *bassi* (amulettes). Le dessus est tendu d'un morceau de peau de bœuf qui est assujéti par des lanières; sur cette peau et vers la circonférence il y a généralement un endroit dépourvu de poils où se trouve une inscription en arabe commençant toujours par : *El-humdou'ilillahi*, « Louange à Dieu », etc.

Ce tabala est porté par deux hommes, à l'aide des deux fortes poignées en lanière dont il est muni; entre les deux porteurs marche le griot, qui des deux mains frappe du *tabala khalama* (la plume à écrire du tabala).

Ces khalama sont en fort cuir et en forme de boudin; leur intérieur est rempli de graines et de bourre de coton; deux solides lanières constituent les poignées.

Avec cet instrument les griots obtiennent une douzaine de batteries différentes pour transmettre les ordres de leurs chefs.

Le camp est très tranquille : à part des coups de fusils isolés, qui se succèdent presque sans interruption, le silence n'est troublé que par les cris de quelque captif qui reçoit une rossée. L'aspect est loin d'être celui d'un camp français, où il règne toujours un peu de gaieté, même dans les moments difficiles. Dans le



Un tabala et ses deux porteurs. — Dessin de Rion, d'après les documents de l'auteur.

diassa de Birayma on m'a cependant gratifié d'une séance de *Mokho Missi Kou*, sorte de croquemitaine ou de polichinelle qui amuse les guerriers par ses propos et ses contorsions.

Il était habillé d'un vêtement en cotonnade rouge d'une seule pièce, avec les jambes et les manches très collantes, et coiffé d'un bonnet rigide hérissé de queues de vaches. Au bonnet est cousu un morceau d'étoffe cachant la figure, qui est percé d'une ouverture pour la bouche et de deux autres pour les yeux; autour de ces trous sont brodés des ronds en cauris.

Dans une musette en guinée qu'il portait en bandoulière se trouvaient des grelots et de la ferraille. Le bas

des jambes était muni de sonnettes. Dans les mains il tenait quelques queues de vaches qu'il agitait en causant.

De temps à autre, le soir, vers huit ou neuf heures, à un signal donné par le tam-tam de l'almamy, une courte batterie de tam-tam se fait entendre sur toute la ligne : aussitôt après, tous les guerriers poussent une série de cris aigus et désordonnés qu'il est difficile de comparer à autre chose qu'à de véritables hurlements de bêtes féroces. Dès que le silence est rétabli, un seul cri d'ensemble sort à la fois de Sikasso et des diassa de Tiéba. C'est un *hou* allongé ressemblant à un rugissement; on sent qu'il sort de poitrines mâles et que les défenseurs sont nombreux.



Mercredi 28. — Dans la soirée j'ai eu la visite de Karamokho, accompagné d'un kokisi; je lui ai parlé longuement de la triste situation que son père s'est créée en commençant cette guerre contre Tiéba. J'ai essayé par tous les moyens de lui faire comprendre qu'il avait tout avantage à signer une paix qui ne pouvait qu'être honorable pour lui. Je lui proposais à cet effet d'aller voir Tiéba, et de chercher ainsi à les amener sur un terrain d'entente. Karamokho me dit : « Ce que tu dis est vrai, mais l'almamy ne voudra pas faire la paix : il m'attend, je vais lui répéter tout ce que tu m'as dit. »

Une heure après, l'almamy vint dans ma case; je recommençai mon plaidoyer en faveur de la paix; c'était du temps perdu. Il ne trouva que cette conclusion : « Si les Français sont contents de me voir finir la guerre, ils m'enverront les 30 hommes et les canons que j'ai demandés. »

Je lui fis observer qu'il avait grand tort de compter absolument sur ce renfort. « Le colonel commandant supérieur, lui dis-je, n'est pas si content de toi : tu as commencé cette guerre sans nous en parler et maintenant tu demandes brusquement du renfort; de plus, une lettre de recommandation du colonel que je t'ai adressée est restée cinquante jours sans réponse; tout ce que tu fais là est loin de prouver ta reconnaissance envers nous. » Après avoir faiblement protesté et nié avoir reçu la lettre du colonel Gallieni, il refusa formellement d'user de moi ou de tout autre comme négociateur de la paix. Il lui faut « la tête de Tiéba ».

Je priai l'almamy de bien réfléchir à tout ce que nous venions de dire ensemble, et puisqu'il ne voulait pas de mes services, je lui demandai à repartir le surlendemain pour continuer ma mission; il acquiesça à ma demande et me parla de ses bonnes relations avec des chefs dans l'est : « J'étais sûr d'être partout bien accueilli sur sa recommandation ».

J'ignore jusqu'où va mener la sotte vanité de ce souverain despote. Voici en résumé la situation des deux belligérants.

Sikasso, comme on l'a vu, n'est bloqué sérieusement qu'à l'ouest.

La place est à la porte du pays de Tiéba, et n'offre aucune difficulté pour le ravitaillement : les communications de ce chef sont libres avec presque tout son pays, et du jour où il lui plaira de s'en aller avec tout son monde, Samory ne pourra l'en empêcher : il ne le saura même pas tout de suite.

Les troupes de Samory sont du reste incapables d'enlever un diassa à Tiéba. Les assiégés sont si peu inquiets qu'ils se livrent à leurs cultures. Les garnisons des diassa de Samory n'osent placer que deux ou trois sentinelles, doubles chacune, et à moins de 200 mètres en avant de leur front. Les hommes de Tiéba les enlèvent très souvent, ainsi que les chevaux qui sont en pâture autour des diassa. Somme toute, Tiéba est maître chez lui dans un rayon de 1500 à 1600 mètres vers l'ouest, et l'est n'est pas menacé. Il ne manque pas de vivres, dit-on; ses Etats sont plus peuplés que ceux de

Samory, et il peut encore faire venir des denrées des pays de l'intérieur avec lesquels il a conservé de bonnes relations.

Le pays de Samory est pauvre, absolument dépeuplé et épuisé; si le siège se prolonge jusqu'en mars ou avril, tous les vivres auront disparu, car cette année on n'a presque pas fait de cultures.

Le Ganadougou et la région de Kouroula ne sont pas absolument soumis : au moindre revers, ces gens-là se tourneront contre Samory. En outre, je crois ses troupes moins bonnes que celles de Tiéba, qui le harcèle tous les jours et cherche à lui enlever ses diassa.

Jamais il n'osera donner l'assaut au village, et il en est à 2 kilomètres, au bout de six mois de lutte. Sur quoi compte-t-il? sur des défections probablement. Ou bien est-ce sur des alliés imprévus? je l'ignore.

Vendredi 30. — Dès le petit jour, Karamokho vient dans mon gourbi pour me dire que son père ne veut pas me laisser partir. Samory vient quelques instants après, et essaye de me retenir par des arguments sans valeur. « Avant que cette lune soit finie (quinze jours), Sikasso sera pris. Je vais recevoir des renforts, et, du reste, les hommes de Tiéba meurent de faim dans le village. »

— Si tu es si sûr de ton affaire, lui dis-je, il est inutile de nous demander des troupes de renfort et de te faire construire cinq cases en pisé; mais je ne crois pas du tout à la fin prochaine de cette guerre. Quant à la famine qui règne dans le camp de ton ennemi, tu as pu t'en rendre compte ce matin par le bras du Sénoufo que le garanké de Liganfali t'a apporté. » En effet, quelques instants auparavant, cet homme avait apporté un bras; la section était faite dans le gras, et les chairs étaient entourées d'un épais bourrelet de graisse qui était loin d'indiquer le manque de nourriture.

« Tu attendras bien huit jours ici, continua Samory, car le chef du *Pourou* (*sic*) doit venir me voir et il t'emmènera jusqu'à Kong. » Comme je n'avais jamais entendu parler de ce pays (et je m'en suis vainement informé depuis), je demandai quelques explications, et l'almamy me montra l'est, sans pouvoir me donner de renseignements ni de direction précise.

Comme Samory persistait à me retenir, je lui posai catégoriquement cette question : « Veux-tu, *oui* ou *non*, me laisser traverser ton pays et me faciliter mon voyage? »

Le but que Samory voulait atteindre en me retenant devant Sikasso ne m'échappait nullement. L'almamy, très fin, pensait que la présence d'un Européen dans son camp aurait pour effet de faire croire à Tiéba que l'avant-garde d'une troupe de soldats français était arrivée.

De longues péroraisons succèdent à ma question, à laquelle il ne répond rien : puis il me signifie qu'il ne me donnera pas de porteurs pour m'en retourner. Je prends congé de lui et de Karamokho et me retire dans mon gourbi.

Une bonne tornade venait de mettre fin à cette dis-



cussion un peu orageuse, et j'étais décidé à partir à la première éclaircie. Une demi-heure après, au moment d'enfourcher mon mulet, un kokisi m'amène sept hommes pour porter mes bagages (trois peaux de bouc). Karamokho me demande de lui envoyer divers objets et me prie de les mettre à part, pour que son père ne les lui prenne pas (*sic*).

Mon attitude énergique venait de me tirer de ce mauvais pas; j'étais libre de m'en retourner à Bénokhobougoula, où mes tribulations allaient probablement recommencer.

Notre départ eut lieu à neuf heures du matin. A une heure de l'après-midi, nous arrivons à Natinian, où une forte tornade nous oblige à passer la journée.

Samedi 1<sup>er</sup> octobre. — Comme à l'aller, j'arrive à Kouroula par une pluie battante; dans la soirée j'ai un peu rôdé dans les villages; il y règne une sourde effervescence, et un grand nombre d'hommes, me dit-on, viennent de rallier la colonne de Tiéba. Beaucoup de Sénoufo jettent en passant un coup d'œil sur ma case, mais aucun d'eux n'est obséquieux; du reste, je n'ai pas trop à me plaindre des curieux. Je lie conversation et cherche adroitement à me faire renseigner sans éveiller leur défiance.

Dimanche 2 octobre. — Je m'arrête à Tiola, où j'arrive vers midi. Dans la journée je me décide pour l'itinéraire Tiola, Saniéna, Komina, Bénokhobougoula. Saniéna et Komina avaient dans mes notes le qualificatif de grands marchés, je voulais les voir.

Lundi 3 octobre. — Je pars de bonne heure; impossible d'avoir un guide; aussi, au lieu de passer par Sankorobougou, qui est le chemin le plus court, je fais un peu trop de sud et allonge ma route de 3 kilomètres. Comme le reste du Ganadougou, le pays est habité par des Bambara et des Foula Soumantara. Ces Foula sont mélangés aux Bambara et aux Sénoufo avec lesquels ils se trouvent en contact, aussi ont-ils emprunté la façon de construire les cases aux Bambara, et la coiffure aux Sénoufo; le tatouage est mixte, il y a du Bambara et du Sénoufo. Je crois ce peuple très

travailleur; il y a quatre ans, leur pays était encore florissant, mais leur situation difficile entre Tiéba, Ségon et Samory devait les mener à la ruine.

Saniéna, où je passe, était un village d'au moins 1 000 habitants; actuellement il n'en compte plus que 40. On me dit que dans la soirée je pourrai atteindre Komina. Je traverse Tiékorobougou, village également inhabité. En sortant de cette ruine, je me trouve sur les bords d'une rivière très profonde, dont on ne m'a pas révélé l'existence à Saniéna; je la supposais exister plus au sud, c'est le grand collecteur de la région de Kouroula. Elle a 20 mètres de largeur.

J'envoie mon domestique à la recherche d'un passage. Deux heures après, il revient et me dit avoir vu déboucher un homme qui a pris la fuite en l'apercevant. Je l'accompagne, et, une demi-heure après, nous découvrons un passage dans la faite des arbres, reliés entre eux par des lianes. Des perches, sur lesquelles il faut faire des prodiges d'équilibre pour ne pas dégringoler dans la rivière, relient les branches entre elles. Si l'on tombe, on est sûr de s'empaler sur les bois morts qu'on aperçoit par-ci par-là à quelques centimètres sous l'eau.

La nuit était venue, nous couchons dans cette ruine; deux vieilles femmes m'offrent leur case, car il va tomber de l'eau. Le soir elles m'apportent quelques pistaches et une petite calebasse de fonio non pilé qui fait le régal de mon mulet.



Mokho Missi Kou (voy. p. 37). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Mardi 4. — Le lendemain de bonne heure, nous effectuons sans incident le passage du cours d'eau; sur la rive gauche se trouvent une dizaine de cases de culture qui portent le nom de Nakouna.

Nous arrivons à Komina de bonne heure. Les premières ruines que nous traversons sont peuplées de singes verts de l'espèce que nous autres Sénégalais appelons « singes de Podor », mais beaucoup plus grands. C'est la première fois que j'en vois depuis que je suis sur la rive droite du Niger. En mandé, on appelle ces singes *ouarra*.

J'ai compté dix-sept ruines à Komina: toutes sont assez grandes et devaient contenir de 200 à 300 habi-



tants. Douze ont été habitées simultanément, ce qui portait ainsi le chiffre de la population totale de Komina à près de 4 000. Sa perte date de l'arrivée dans le pays de Tari-Mori, lieutenant de Samory. Il y a quatre ans, tous les habitants ont été vendus. Actuellement on ne trouve plus qu'une cinquantaine de personnes, disséminées dans deux ruines. Deux de mes hommes m'avaient parlé de Komina comme d'un des plus grands marchés de cette région; ils y étaient venus en 1882, au moment où ce village était en pleine prospérité.

Mon hôte à Komina, qui était allé jusqu'à Saint-

Louis, il y a cinq ans, me parle de ces tristes événements. Dans la soirée, ce brave homme m'a fait apporter une grandealebasse de *to*. Le *to* est un mets indigène connu des Ouolof sous le nom de *lakhbalo*: il a un avantage considérable sur les autres, c'est qu'il n'entre pas de beurre de cécé dans sa préparation. Beaucoup d'Européens ont en horreur le goût de cette graisse. J'avoue que moi aussi j'ai été longtemps à m'y habituer.

On fabrique du *to* avec de la farine de maïs, de sorgho, de fonio ou de mil. On en fait une pâte un peu consistante, que l'on met par cuillerées dans de



Singes dans les ruines de Komina (voy. p. 39). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

l'eau bouillante comme pour les *knefft* alsaciens.

Ces galettes sont mangées avec une sauce servie à part et composée de feuilles de haricots, d'oseille, de baobab, de piments, de gombo et, si l'on est riche, de sel<sup>1</sup>. C'est délicieux quand on n'a pas autre chose.

Mercredi 5. — J'arrive de bonne heure à Ouaranina (70 habitants); une grande plaine inondée nous sépare du Bagoé, dont on aperçoit le rideau de verdure en quittant Komina. A sept heures du matin nous sommes au bord du fleuve, mais nous n'y trouvons pas de piro-

gues; mes hommes grimpent dans les arbres et hèlent le passeur: rien ne vient. Enfin, à deux heures de l'après-midi, après avoir surveillé pendant sept heures les abords du fleuve, nous voyons, à une centaine de pas, sortir de la verdure deux hommes se dirigeant sur Ouaranina; ils me disent qu'ils viennent de traverser le fleuve, que le piroguier fait le passage en cachette, l'almamy ayant défendu de prendre une autre route que le chemin de ravitaillement.

La pirogue qui leur a servi est très petite, disent-ils, trois de leurs camarades sont encore sur l'autre rive et vont aussi passer dans quelques instants. Diawé s'embusque dans les hautes herbes, le piroguier arrive bien-

1. Les patates et ignames en purée, mangées avec cette sauce sont très bonnes; c'est un plat recommandable pour l'estomac européen.





Passage de la rivière sur le faite des arbres (voy. p. 39). — Dessin de Roux, d'après les documents de l'auteur



tôt avec les autres passagers et veut aussitôt pousser au large, mais, mis en joue par mon domestique, il regagne notre rive. Je plaisante le somono sur cette aventure, et il rit de bon cœur. Après lui avoir donné une pipe et des hameçons, je suis tout à fait son ami, et il redevient de bonne humeur en nous passant.

Le Bagoé est aussi large ici qu'au chemin que j'ai suivi pour me rendre à Sikasso; il n'a pourtant pas encore reçu le Banifin, ni la grosse rivière de Tiékorobougou. Le passeur m'apprend qu'il est formé de plusieurs rivières nommées Banifin, lesquelles passent à l'ouest de Tengréla, et que le fleuve lui-même coule au nord de cette ville.

Les pirogues peuvent y naviguer partout, quoiqu'il soit guéable en beaucoup d'endroits en février; mais on évite de le traverser à gué à cause des caïmans. Le batelier dit qu'il ne connaît pas de chute et qu'il sait

que le fleuve va dans le pays de Ségo; mais c'est tout ce qu'il sait.

La rive gauche est inondée comme la droite. A 500 mètres du fleuve se trouve Dodia, deux villages ruinés, avec un seul habitant, le piroguier. Nous continuons encore notre route le soir même, et, après avoir traversé un joli ruisseau qui a son confluent à côté de Dodia, nous arrivons à Zangouéla. Ce village se compose de quatre ruines dont l'une contient une vingtaine d'habitants, et nous y passons la nuit.

Jeudi 6. — En sortant de Zangouéla on tombe dans la plaine herbeuse que traverse le Baniégoué, qu'on longe pendant trois quarts d'heure avant d'arriver au point de passage: ce terrain est difficile à traverser, il y a des endroits où hommes et animaux enfoncent jusqu'au jarret.

Un hurra de joie m'accueille à mon arrivée; mon



Le piroguier mis en joue par le domestique. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

personnel, que j'avais dirigé du Baoulé directement sur Bénokhobougoula, est sur la rive opposée et salue mon retour. Le voyage de mon convoi s'est effectué sans incident, les ânes sont relativement en bon état et les bagages ne sont pas tombés trop souvent à l'eau, mais mes malheureux noirs ont eu toutes les peines du monde à se procurer juste de quoi ne pas mourir de faim.

## V

Diverses régions qui constituent le domaine de Samory. — Histoire de Samory. — Version racontée au capitaine Péroz. — Ma version. — Résumé des conquêtes de l'almamy. — L'esclavage florissant chez lui. — Causes de la ruine et de la dépopulation de son pays. — Pourquoi il y a lieu de protéger les confédérations et de supprimer les États négres.

Les limites politiques des États de Samory, placés sous notre protectorat depuis 1887, sont : au nord, les États du Ségo, gouvernés par Madané; à l'est, les États de Tiéba, le Kantli et le Niéné; au sud, le Ouoro-

dougou et une série de petits États qui, tout en se trouvant sous le protectorat de Samory, ne sont pas occupés militairement par ses troupes, et qui s'étendent jusqu'à la république de Liberia; à l'ouest, la colonie anglaise de Sierra Leone et le Soudan français. La seule limite naturelle est le Niger, depuis ses sources jusqu'à la hauteur de Bamako.

La superficie des États de Samory occupés militairement est d'environ 160 000 kilomètres carrés; mais si l'on y ajoute les États qui lui obéissent directement, ou qui ont accepté son protectorat, on trouve 300 000 kilomètres carrés.

D'après mes calculs, la population totale des premiers serait de 280 000 habitants, qui ont fourni 6 000 guerriers au début des hostilités avec Tiéba et environ 3 000 sofa répartis sur tout le territoire, proportion moins faible qu'elle ne le paraît, si l'on pense à la quantité d'individus valides qui échappent au service.



militaire parce qu'ils font partie de castes spéciales.

Les Etats de Samory ne paraissent pas posséder de montagnes élevées. La ligne de partage entre les bassins du Niger et de l'Atlantique descend jusqu'à 7° latitude nord, pour contourner les sources du Bagoé. D'après les indigènes, les points culminants de cette chaîne se trouvent, d'une part dans le Gankouna, d'autre part dans le Ngarakhadougou. C'est de ce dernier massif que sortent le Baoulé et le Bagoé.

La végétation a, dans ces divers Etats, des aspects très différents; dans les terrains ferrugineux elle est rabougrie; on y cultive le mil et le sorgho, et les bas-

fonds seuls produisent du riz et du maïs. C'est dans cette zone que l'on rencontre abondamment le *cé* (arbre à beurre). Vers le 11°, aux cultures des céréales viennent s'ajouter les tubercules : l'igname, le taro, la patate sont cultivés sur une grande échelle; on y rencontre aussi plus d'arbres fruitiers; le bananier et l'oranger y font leur apparition à l'état isolé. Enfin, à partir de 8° 30' on entre dans la zone du palmier à huile: la végétation rabougrie fait place à la forêt dense, les tubercules remplacent complètement les céréales, et le kola l'arbre à beurre.

On peut répartir les Etats de Samory en sept groupes :



Types de Bambara et de Foula devant leurs cases (voy. p. 39). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

1° La région comprise entre le Niger et le Milo, qui se trouve sous notre influence directe depuis les campagnes du colonel Gallieni. 2° Le Bolé et le Safé, situés au nord du Ouassoulou, et pris sur le Ségon dans le courant de l'année 1882. 3° Le Diouma, le Kourbaridougou et le Kouroulamini, situés à l'ouest du Ouassoulou. Ces pays, dont les habitants se rattachent aux populations Mandé, ont été, au commencement de ce siècle, le domaine de Kankan-Mahmadou, qui tenta vainement de s'emparer du Ouassoulou. Ils ont été conquis par Samory de 1879 à 1882. 4° Le Ouassoulou, qui n'a encore été traversé par aucun Européen; Samory l'a conquis de 1874 à 1882. 5° Les provinces du

sud du Ouassoulou, qui sont le Torong, le Komro, le Konia et enfin le Onorokoro. Cette région a été le noyau de l'empire de Samory. Elle est particulièrement riche: les cultures y sont splendides, le mil et le sorgho y sont encore cultivés, mais ce sont l'igname et le maïs qui forment la base de la nourriture. 6° Un certain nombre de provinces, qui peuvent se ramener à trois subdivisions: celles qui faisaient anciennement partie du Ganadougou et étaient soumises au Ségon; celles des Siène-ré ou Sénoufo, qui n'ont été soumises à Samory que d'une façon intermittente; enfin celles du Folou, Kabadougou, Noolou et Yorobadougou. 7° Les provinces de Toukoro, Toma, Gankouna, Modioulé-



dougou et Ouorodougou, qui, tout en ne faisant pas partie intégrante des États de Samory, ont reconnu son autorité, ne payent pas d'impôts, mais fournissent cependant des contingents armés lorsque l'almamy en demande.

Dans son livre *Au Soudan français*, mon ami le capitaine Péroz donne des renseignements en général exacts sur la vie et les conquêtes de Samory. Ceux qu'on m'a fournis en diffèrent cependant sur quelques points. D'après la version contée au capitaine Péroz, Samory aurait débuté en combattant sept ans au service du marabout Sori Ibrahim, chef du Torokoto, en échange de la liberté de sa mère, emmenée comme captive. De retour dans son pays, il serait devenu maître effectif de l'armée du Torong. Une victoire remportée en 1866 contre Famodou, chef du Kounadougou, eut alors un grand retentissement dans le Konia, qui se souleva contre Sori Ibrahim et appela Samory en libérateur: seule Sanancoro lui ferma ses portes; mais il réussit à s'en emparer après un siège de six mois, et il en fit sa résidence habituelle.

Il y a là quelques erreurs de date évidente. La défaite de Famodou n'a pu avoir lieu en 1866: quant à la prise de Sanancoro, il faut la placer en 1873; de plus, dans la version que j'ai entendue, il n'est nullement question de la captivité de la mère de Samory chez Sori Ibrahim. Il n'aurait quitté ce chef que pour en avoir subi de mauvais traitements. Revenu à Bissandougou, il y aurait repris son métier de marchand, et serait simplement devenu chef du Torong à la mort de Bitikié Souané. Ce qui est certain, c'est que la prise de Sanancoro en 1873 valut à Samory une grande réputation: les provinces de Sori Ibrahim l'avaient reconnu comme chef; mais, Sanancoro n'ayant pas voulu suivre cet exemple, Samory dut l'assiéger. Ici, on le voit, les deux versions se rejoignent.

Depuis, l'agrandissement de l'empire de Samory ne s'interrompt plus, jusqu'en 1880, année où Sori Ibrahim est définitivement vaincu, fait prisonnier et condamné à la prison perpétuelle. Mais la fortune de l'almamy s'arrête devant les colonnes françaises. En 1887 le capitaine Péroz lui fait signer un traité par lequel il nous abandonne en toute propriété la rive gauche du Niger, et place tous ses pays de la rive droite sous notre protectorat.

Nous venons de voir comment Samory s'est peu à peu créé un très vaste empire: aussi croyons-nous qu'il n'est pas sans intérêt de dire comment et par quels moyens il y est arrivé, comment son pays est organisé et ce que nous pouvons espérer de cet allié.

Samory possède toutes les qualités physiques et morales nécessaires pour entraîner et fanatiser des peuples aussi crédules et aussi superstitieux que les nègres. Pour augmenter son prestige contre ceux qu'il veut soumettre, il emploie souvent la terreur. Dans son pays on ne prononce jamais son nom. Tout individu qui aurait l'audace de le désigner autrement que par le titre d'almamy aurait immédiatement la tête tran-

chée. C'est le despotisme dans toute l'acception du mot.

Son œuvre n'est pas comparable à celle d'El-Hadj Omar, qui poursuivait au moins un but, celui de créer un vaste empire musulman. Samory n'en est pas là: chez lui, l'organisation religieuse est à peu près nulle, et le Coran ne préoccupe pas outre mesure ses sujets.

Nous avons parlé déjà de l'obligation de chaque village de cultiver pour l'almamy un champ dont la surface n'est nullement proportionnée au nombre d'habitants, mais qui est laissée au libre arbitre des dougou-kounasigui et des sofa sous leurs ordres. Eh bien, les produits de ces champs ne suffisent pas au maître, à cause de l'immense gaspillage, et il lui faut encore s'emparer des récoltes sur pied de tous les malheureux Bambara sans défense, et de celles des contrées nouvellement annexées.

Un tel état de choses ne peut faire prospérer un pays. Du reste, de budget il n'y en a pas, les ressources directes ou indirectes ne sont pas organisées, et aucune fonction n'est rétribuée.

Il faut un train de maison à Samory et à sa cour, il lui faut récompenser les gens qui lui rendent service et donner à ses chefs de colonne les moyens de pourvoir à l'organisation de leurs troupes, achats de chevaux et de munitions, d'armes et d'effets.

Comment payer tout cela? En laissant tout le monde piller un peu à l'aise. En organisant des razzias d'esclaves, car c'est chez Samory le but de toute expédition. Il n'est qu'un marchand d'esclaves, le fournisseur des marchands maures du Sahara.

Dans ces dernières années et pendant le mémorable siège de Sikasso, comme il ne faisait que bien rarement des prisonniers, Samory a été forcé de vendre une partie de ses propres sujets pour se procurer des chevaux et de la poudre.

Aussi son pays n'est-il aujourd'hui qu'une immense ruine: 1.7 habitants par kilomètre carré! Je n'y connais pas un seul centre ayant 2 000 habitants, et la population, déjà très réduite, ira sans cesse en décroissant; la dernière guerre va encore la faire diminuer dans de fortes proportions.

L'état désolant de ce pays tient à l'indécision dont nous avons fait preuve dans la politique suivie au Soudan.

A la fin de la campagne 1882-83, le colonel Desbordes avait fidèlement rempli le programme qui lui avait été tracé: « Se porter sur le Niger et créer une ligne de postes reliant ce dernier fleuve au point terminus de la navigation du Sénégal ». Une nouvelle ère devait commencer, celle qui en réalité doit suivre la conquête, c'est-à-dire l'ère de l'organisation pratique des pays nouvellement conquis et de leur mise en valeur; il s'agissait de livrer à l'exploitation industrielle, commerciale et agricole les vastes territoires que trois campagnes glorieuses avaient annexés à notre vieille colonie du Sénégal.

Mais là ne devaient pas se borner nos efforts, et



parallèlement à l'ère d'organisation devait se poursuivre un autre but : continuer la pénétration.

On n'en a rien fait. Les crédits successifs demandés au pays avaient indisposé nos législateurs contre l'œuvre du haut fleuve. Aussi, de 1883 à 1889, a-t-on immobilisé sans profit dans le triangle Kayes-Yamina-Siguiri des forces qui, sous prétexte de ravitailler nos postes, appauvrirent le pays en dévorant ses ressources, tandis qu'avec la même dépense on aurait pu établir notre influence du Sénégal au Tchad et du Tchad au Congo.

Loin de nous aliéner la sympathie de tous les pays actuellement sous la domination de Samory et de Tiéba, nous aurions au contraire été reçus et accueillis par eux en libérateurs. De simples traités d'amitié et de commerce conclus avec les diverses confédérations de la boucle du Niger auraient assuré notre suprématie en

nous donnant le monopole du commerce dans toute l'étendue de cette région.

Quand comprendra-t-on que l'organisation en confédérations est la seule qui puisse assurer la prospérité des peuples noirs ? A l'aide d'alliances sagement conclues sous notre patronage, elles auraient pu étouffer l'avènement de n'importe quel aventurier et limiter sa puissance.

Chez les nègres plus que partout ailleurs, comme le despotisme existe au plus haut degré, et que l'organisation doit être substituée à la rapine et au brigandage, il ne faut pas de grosses agglomérations de territoire soumises au même individu.

Qu'un chef se fasse appeler Damel, Brack, Bour, Massa, Almamy, Naba, dès qu'il commande à une population de plus de 25 000 âmes il doit être supprimé.



Vue de Benokhobougoula. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

sans quoi il dévaste au lieu d'organiser et de régénérer.

## VI

Séjour à Bénokhobougoula. — Cadeau à Samory et à ses femmes. — Le harem de l'almamy. — Le Baniégué. — Du tabac. — Nouvelle de la colonne : difficultés à se ravitailler. — Je me décide à quitter Bénokhobougoula. — Lettre à Samory.

Ma première visite en arrivant à Bénokhobougoula a été pour le vieux Bénokho, chef du village en même temps que de la région environnante appelée Mpéla.

Le restant de la matinée est consacré à préparer les cadeaux destinés à Samory et à Karamokho. Un sofa qui m'avait accompagné se chargeait de les lui faire parvenir. Puis ce fut le tour des femmes de l'almamy, auxquelles j'envoyai le cadeau quelques instants après leur avoir fait visite.

Elles sont logées dans un petit groupe de cases entouré d'un palanquement en bois, à l'ouest et à 500 mètres du village. Elles ont à leur service quel-

ques vieilles femmes de griots, et ont comme homme d'affaires ou majordome un vieux Soninké, diawara du Kingui, qui sait lire et écrire l'arabe.

Les femmes de l'almamy sont au nombre de vingt : six d'entre elles sont mariées depuis plusieurs années, les quatorze autres sont des jeunes filles de huit à quinze ans qui attendent que leur seigneur et maître veuille bien les admettre dans son *home*. Quand l'almamy passe dans une région et qu'il remarque des petites filles qui lui plaisent, elles sont immédiatement envoyées dans un de ces dépôts. Pen d'entre elles sont filles de chefs, il puise partout. On pourrait supposer que son choix ne porte que sur des beautés exceptionnelles. Loin de là, il y en a peu de jolies parmi celles que j'ai vues au camp et ici. Leur condition n'est pas heureuse, la plupart d'entre elles ont été le jouet d'un caprice de l'almamy, puis elles sont délaissées ; mais, pour faire voir qu'il en possède beaucoup, il en emmène partout où il va. Il doit en avoir à peu près une cen-



taine : les femmes d'ici m'ont dit : un peu plus de quatre-vingts.

Ces femmes sont gardées par de vieilles *dialimouso* (femmes de griots) et placées sous la haute surveillance du vieux Sonninké du Kingui. Personne n'ose leur adresser la parole ; une simple politesse de la part d'un sujet de ce tyran est punie de mort : aussi, quand une *fama mouso* (femme de l'almamy) passe dans le village, tout le monde se range-t-il.

Deux des femmes d'ici sont enceintes ; elles m'ont confié qu'elles voudraient bien mettre au monde un garçon, la mère qui a une fille étant à peu près sûre d'être délaissée tout à fait par Samory.

Toutes ces femmes sont à peu près vêtues de la même façon : elles portent, les jours ordinaires, un pagne du pays, bleu rayé de blanc, et s'enveloppent les épaules et le haut du corps d'un morceau de calicot blanc dont la bordure est effilochée. Les jours de fête, le calicot est remplacé par de mauvaise florence, jaune, rouge, verte, violette, etc. Aux petits anneaux d'or des oreilles on substitue d'autres boucles en or, pesant 100 grammes environ. Comme ce serait gênant de porter un poids semblable suspendu à l'oreille, à chacune de ces boucles est adaptée une chaînette plate en argent, de fabrication européenne, qui se passe, celle de droite, à gauche du cimier de la coiffure, celle de gauche, à droite ; les chaînettes forment ainsi une croix sur le front.

Ces gros pendants d'oreilles sont en forme d'anneaux et hérissés de petites tiges en or semblables à des branches de corail. Cette orfèvrerie est bien au-dessous de celle qu'obtiennent nos forgerons-orfèvres du bas fleuve avec le filigrane.

La coiffure en casque est très répandue sur cette rive-ci ; elle est analogue à celle des femmes du Khasso (Soudan français), mais toutes les femmes de l'almamy l'agrémentent d'une petite tresse de cheveux qui retombe sur le front et qui descend jusque entre les deux sourcils. C'est aussi la coiffure des femmes du Sankaran. Un collier en cuir, sur lequel sont fixées des cassolètes en or ou en argent, complète cette toilette de gala.

Les effets et les parures de chacune de ces femmes représentent environ la valeur de 1 000 francs ; comme elles sont cent, elles ont donc coûté 100 000 francs à l'almamy. Que de mères ont en leurs enfants vendus et combien de villages l'almamy n'a-t-il pas détruits pour procurer ce luxe à ses femmes ! car le monarque n'a pas d'autres revenus que ceux que lui crée la chasse aux esclaves !

Je fais vendre au marché mes marchandises détériorées contre des camris avec lesquels j'achète le riz, le fonio et le sel pour mes hommes. De la viande, il est impossible de s'en procurer à n'importe quel prix. Le bétail a disparu du pays. Bénokhobougoula, riche autrefois en grain et en bétail, n'est plus aujourd'hui qu'une misérable ruine habitée par une centaine d'habitants, y compris les femmes de l'almamy. Le fond de

la population était Bambara Traouré, comme presque tout le pays entre le Baoulé et le Bagoé.

Mardi 18 octobre. — C'est aujourd'hui la nouvelle lune, celle qui doit apporter un si grand changement dans la situation de Samory et dans la mienne aussi, puisque c'est dans cette lune que je dois être dirigé, sous la recommandation de Samory, sur les pays de l'est avec lesquels, dit-il, il est en relations.

Le temps que je suis forcé de perdre ne me coûte pas trop, la saison est encore bien mauvaise et il est pénible de voyager dans un pays comme celui-ci où toute transaction semble supprimée : les sentiers doivent avoir disparu entièrement sous la végétation.

Tandis que pendant le mois d'août nous avons eu vingt-trois jours de pluie, il n'y en a eu que seize en septembre, et depuis le commencement d'octobre, sept jours de pluie et deux tornades sèches. C'est la fin de l'hivernage. Le Baniégné, qui passe à quelques centaines de mètres dans l'est du village, a baissé de 3 m. 25 en dix jours ; il est entièrement rentré dans son lit. D'après les indigènes, son niveau ne baissera maintenant qu'en décembre et il n'est jamais guéable avant la fin de l'année.

Cette rivière est formée de plusieurs petits cours d'eau qui prennent leur source dans le Bodougou, et se réunissent dans le Sibirila. Le Baniégné sépare le Siéoudougou du Mpéla et se jette dans le Badié ou Bagoé un peu en aval de Bénokhobougoula. Il est de la largeur du Baoulé à Kondou (environ 20 mètres) et coule dans une plaine herbeuse en partie inondée. Ses berges et ses rives sont garnies de verdure ; on y remarque même à certains endroits de très beaux arbres.

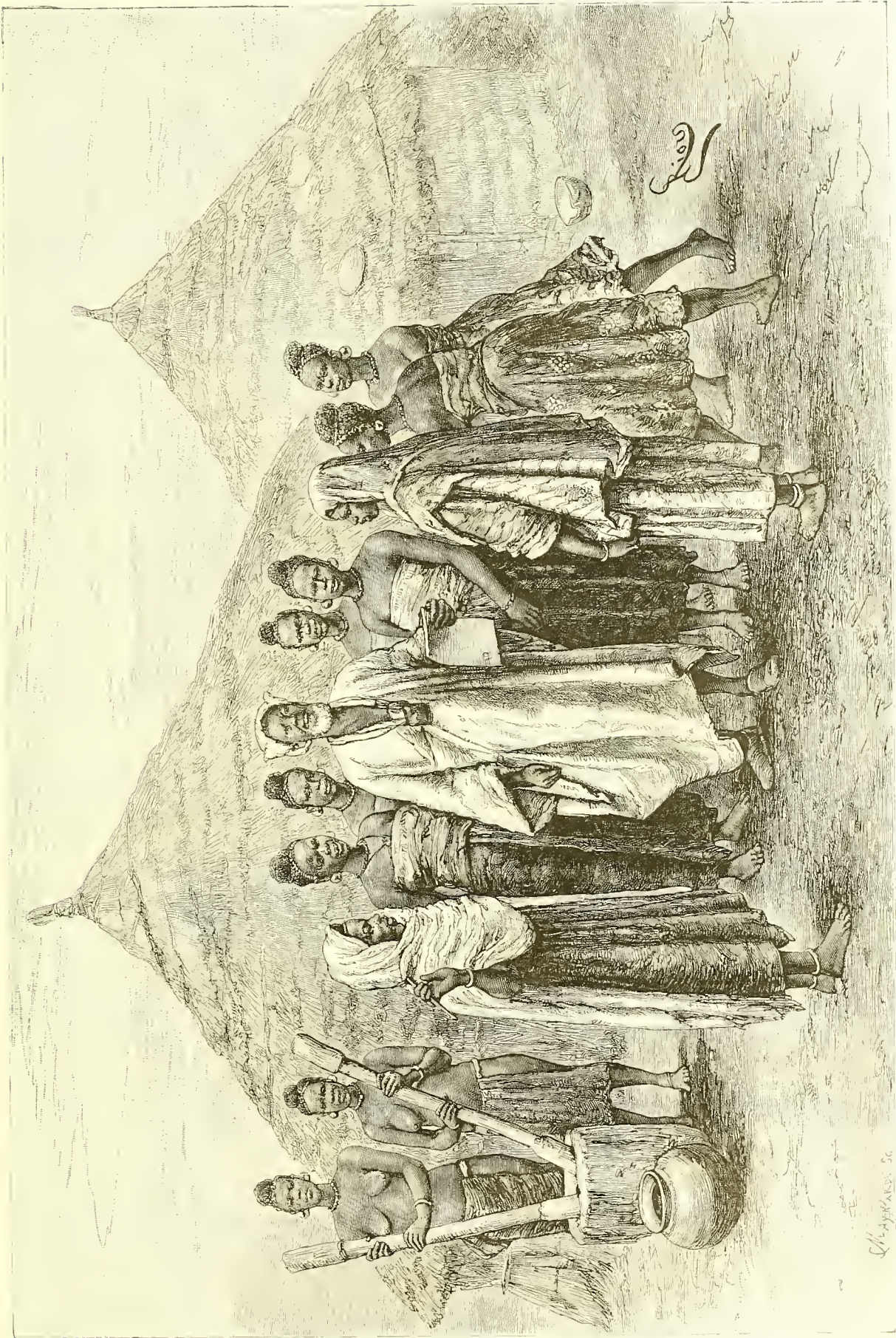
Vers midi, Makhanian, neveu de Bénokho, est venu me confier que deux hommes qui reviennent de la colonne et qu'il a hébergés, parce que ce sont de ses camarades, lui ont appris que Tiéba s'était enparé, il y a trois jours, du diassa de Baffa, que tous les hommes avaient été tués, sauf Baffa et un griot qui avaient fui à cheval. C'est le contingent fourni par la région Ténctou-Bénokhobougou qui tenait garnison dans ce diassa. Makhanian m'a recommandé le secret le plus absolu. Je remarquai dans la journée qu'il y avait plus d'hommes que d'ordinaire revenant de la colonne, des déserteurs sans doute.

Dans l'après-midi j'allai voir les femmes de Samory, qui me tinrent un tout autre langage. La guerre était sur le point de finir. Tiéba avait envoyé des bœufs et des chevaux en cadeau à l'almamy en lui demandant de faire la paix, mais Samory aurait refusé : « Dans huit jours, Sikasso sera pris et Tiéba aussi. »

Un peu plus tard un homme, que j'ai déjà vu rôder dans le village il y a deux jours, vient soi-disant de la part de l'almamy me saluer et me dire de ne pas perdre patience : « Peut-être Sikasso sera-t-il pris : tous les chemins sont coupés maintenant ; on a rapproché les diassa du tata, on est si près que l'on peut tirer dans le village. »

Yoro, un de mes noirs, renvoie cet homme en le





Femmes de Samory et leur surveillant. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur



traitant comme il le méritait : « Comment, lui dit-il, il y a quatre jours que je te vois circuler par ici, et aujourd'hui tu viens dire que tu es un envoyé de l'almamy ! Tu as de la chance que mon blanc ne te fasse pas administrer une correction à coups de corde. » Dans ce malheureux pays, le mensonge prime tout : l'almamy, du reste, en donne un triste exemple.

Dimanche 23. — Il y a dix-sept jours que je suis ici et j'attends ce chef du Pourou qui doit me conduire vers Kong en me faisant traverser son pays. Jamais l'almamy ne m'a envoyé saluer par quelqu'un ; je ne sais qu'il a reçu mes cadeaux que parce que ses femmes se pavanent avec mes étoffes dans le village : elles sont fières d'être un peu bien vêtues. Il ne m'a pas encore envoyé dire le *barka* (merci) de rigueur.

Comme cette lune-ci est déjà fortement avancée, je

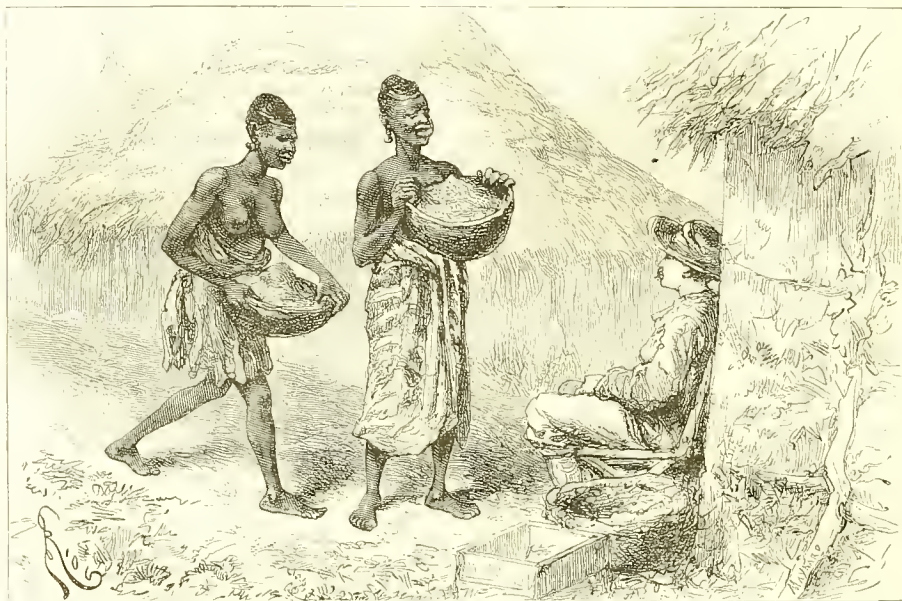
songe depuis plusieurs jours à partir ; malheureusement, il ne m'est pas possible de trouver de la nourriture pour plus de deux jours à la fois.

Fourou, où je veux me diriger, afin de me rapprocher de Tengréla, est éloigné de quatre à cinq jours de marche pour les ânes. En route, il me sera impossible de trouver quoi que ce soit.

Mes besoins sont cependant minimes : mes hommes et moi, nous nous contentons de 2 kil. 500 de riz (250 grammes par jour). Voilà plus d'un mois que personne n'a mangé de viande.

Lundi 24. — Deux femmes du village auxquelles, hier, j'ai fait voir du corail, m'ont dit qu'elles m'apporteraient ce matin de bonne heure deux grandes calebasses de fonio pour acheter chacune un collier.

Avant le jour elles me les ont apportées ; me voilà



Deux femmes du village apportent deux grandes calebasses de fonio. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

donc en possession de quatre jours de vivres (environ 12 kilos de fonio) ; c'est avec cela que je vais essayer de gagner un centre où il me sera possible de subsister. Dans la journée, vers quatre heures, je suis allé rendre visite aux femmes de l'almamy et leur ai parlé de mon départ pour Fourou. A la même heure mes hommes faisaient main basse sur la pirogue du Baniégué et commençaient à passer des bagages. Les femmes, le vieux Bénokho, le kénicéla des femmes de l'almamy, vinrent me trouver à plusieurs reprises pour me faire changer d'avis.

Bénokho revint à la nuit tombante avec son neveu Makhanian, dont j'avais gagné l'amitié, et ils me prédirent qu'il m'arriverait malheur si je partais.

Ma résolution était bien prise : il me fallait à tout

prix partir et aller de l'avant. Samory ne s'occupait pas de moi, je ne devais donc compter que sur moi-même. J'allai coucher sur l'autre rive du Baniégué après avoir écrit la lettre suivante à l'almamy :

« Louange à Dieu, etc.

« Je suis resté ici, comme il était convenu, jusqu'à ce que la lune soit finie ; il y a neuf jours que l'autre lune est commencée, et tu ne me parles pas. Tu sais pourtant qu'à Bénokhobougoula il n'y a rien à manger ; je te préviens donc que je me rends à Fourou, où il y a un marché bien approvisionné, car si je retourne à Bammako, les Français ne seront pas contents.

« Je te salue, etc. »

G. BINGER.

(La suite à la prochaine livraison.)





Dans les grandes herbes aux abords de Kouloussa. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

## DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER <sup>1</sup>.

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### VII

Départ sans guide. — Égaré dans une ruine. — Arrivé sur les bords du Banifing. — Onarakana et Caillie; traces d'éléphants. — Tiong-i. — Départ pour Tengréla. — Accueil peu encourageant à Tintchinémé. — Conversation avec un Mossi. — Des poisons. — Menaces du chef de Tengréla. — Retraite de nuit sur Gongoro. — Position difficile à Tiong-i. — Population de Tiong-i. — Les Haoussa. — On cultive le safran indien. — Retour d'un courrier envoyé à Bammako. — Mort de ma mule. — Pourparlers avec Fourou. — Nouvelles de la colonne.

Mardi 25 octobre. — Ce matin de bonne heure, nous nous mettons en route sans guide. Comme il n'y a que deux chemins et que j'en avais déjà suivi un pour venir, il n'y avait pas de doute possible. Arrivé à Kouloussa, la question changeait. Kouloussa comprend sept ou huit grosses ruines reliées entre elles par de petits sentiers. Les herbes ont 3 mètres de hauteur, il est impossible de marcher sans s'égarer dans ces végétations. Je fis arrêter mes hommes et paître les animaux sous la surveillance de quatre âniers. Les huit autres hommes, sous ma conduite, dépassèrent les ruines d'environ 1 kilomètre, et je les fis suivre une direction perpendiculaire au sentier que je cherchais. Je savais que c'était le chemin le plus à l'est qu'il fallait prendre. Une fois le chemin découvert, il est facile de savoir si c'est le bon. Toutes les directions que m'ont données les indigènes et dont j'ai noté l'angle sont bonnes à 10 degrés près au grand maximum.

C'est surtout aux abords des ruines et des villages

que l'on s'égare; les sentiers n'y sont point frayés; pour trouver un chemin, il faut parfois s'éloigner de 700 à 800 mètres du village.

Au bout d'une demi-heure la route était découverte: un de mes hommes, en vedette dans un tamarinier, aperçut vers l'est un feu dans la brousse; il s'y rendit et réussit à mettre la main sur un individu qui faisait cuire un épi de maïs. Amené auprès de moi, cet homme me raconta qu'il était captif à Tiékoungo et qu'il gardait un longan de maïs contre les singes. Ce malheureux était tout effrayé. Je le rassurai en lui disant qu'il n'avait rien à craindre de nous, mais que, le guide qu'on nous avait donné à Bénokhobougoula s'étant enfui, il fallait qu'il nous accompagnât jusqu'à Tchikina. Ce mensonge me sauva. En route, je lui donnai une pipe de tabac et une pierre à fusil.

Arrivé à Tchikina, où je fis étape, il raconta ce que je lui avais dit, et l'on me promit sans aucune difficulté un guide pour le lendemain.

Toute cette région a été pillée et ravagée à la fois par Samory et par Tiéba: tel village ruiné par Tiéba est

1. Suite. — Voyez p. 1, 17 et 33.



partisan de Samory, et *vice-versa*, de sorte qu'il ne faut parler d'aucun de ces deux personnages, sous peine de se compromettre.

Mercredi 26. — Ce matin, au petit jour, le *tiékoro* (vieillard), doyen des 4 habitants du village, était en tête de mes hommes avec son arc et ses flèches. Nous arrivons bientôt à Bakaribougou, très grand village où il n'y a plus que 30 à 40 habitants. Le chef Bakary met à ma disposition deux solides gaillards pour nous faire traverser en pirogue le Banifing ou Bafin, séparé de la localité par une plaine marécageuse de 1 kilomètre et demi. Cette rivière a 75 mètres de largeur; elle est très profonde, dans un lit encaissé: les berges seules sont couvertes de très gros arbres, presque tous des *sounsoun*.

Elle vient du Kabadougou, environs de Timé, et se jette dans le Bagoé près de Komina. Les piroguiers m'ont dit qu'ils ne lui connaissent pas de chutes et qu'elle était guéable pendant trois mois de l'année sur certains points.

Je fus très bien accueilli à Ouarakana (Sirakana de Caillié), qui se trouve au delà des terrains marécageux. Mon hôte m'offrit des patates, du maïs et du mil. Dans la soirée il apporta une bouillie de farine de mil à mon muet; c'est un indice certain d'un peu d'aisance. Mon hôte s'excusa de ne pouvoir mieux me recevoir. « Avant que le village fût détruit par Tiéba, nous avions beaucoup de bœufs et de chèvres, dit-il, il nous en restait encore pas mal il y a un an, mais les sofa qui passent ici de temps à autre nous ont tout pris; nous aurions été contents de te donner tout cela, car nous aimons les blancs, nous savons qu'ils ne font pas la guerre pour prendre des captifs, etc. »

La population de Ouarakana (120 habitants) est composée de Malinké Konaté et de Bambara Kouloubali et Traouré. Il y a ici, comme à Bakaribougou, en face sur l'autre rive, des hommes charpentés d'une façon remarquable; ils ont 1 m. 80. Leurs torsos et leurs bras bien modelés rappellent l'homme de l'âge de pierre, tel que nos peintres et sculpteurs le représentent. S'ils n'étaient pas privés de sel et de viande, ce seraient des géants. Ils portent pour tout vêtement le *bila* (bandelette d'étoffe qui passe entre les jambes).

Toute cette région que je viens de traverser est très fertile; c'est un terrain d'alluvions. Les cultures sur pied sont belles; on y voit de beaux cé, des tamaris, des bombax, des baobabs, etc., mais pas de caoutchoucs et fort peu de figes. Dans beaucoup de villages il y a des citronniers. A l'est un tout petit dos d'âne sert de ligne de partage entre les eaux du Baniégou et du Banifing. Il n'y a en fait de gibier que quelques biches de l'espèce appelée en bambara *mangarango*. Au Sénégal on les nomme vulgairement *biche-cochon*.

Jeudi 27. — De bonne heure je quitte Ouarakana, accompagné de trois hommes mis à ma disposition par le chef du village. En route je fais causer l'un d'eux, et mes soupçons se confirment: je viens bien de recouper l'itinéraire de Caillié.

De Ouarakana à Tiong-i on traverse quatre fois une jolie rivière de 10 à 12 mètres de largeur. Les deux premières fois, son passage nécessite la construction d'un pont de fortune; cette besogne est assez facile heureusement, le lit de la rivière étant encombré d'arbres de belle venue, dont on utilise les fourches comme supports.

Vendredi 28. — Cette rivière retarde ma marche d'un jour, et je suis forcé de scinder l'étape en deux et de camper à Kéblé. C'est un très grand village détruit par l'almamy. « Tous les habitants sans exception, me dit le guide, ont été vendus comme captifs. » Blénio et Nélébougou, un peu plus loin, ont eu le même sort, mais c'est Tiéba qui les a ruinés.

La végétation est un peu plus dense que dans le Gantiédougou: il y a beaucoup de bambous le long des marigots, et le rideau d'arbres s'éloigne un peu des rives. Une heure après avoir quitté Nélébougou, on entre dans les cultures de Tiong-i, qui s'étendent fort loin; on sent qu'on est près d'un gros village; sous de petits abris en chaume ou dans les fourches des arbres sont assis des gamins qui jouent de la flûte ou du *fabrésoro* pour éloigner les oiseaux et surtout les éléphants, dont on trouve partout les traces: jeunes arbres déracinés, branches tordues, etc.; ils ne doivent cependant pas être très gros: les empreintes les plus grosses que j'aie vues n'avaient que 40 centimètres de diamètre, et il n'y a que les toutes basses branches qui soient cassées sur leur passage. Personne dans le pays n'ose les chasser. Ici du reste il est rare de voir des fusils: tout le monde est armé d'arc et de flèches.

Tiong ou Tiong-i a l'aspect d'une ville: ses grandes murailles sont en terre glaise d'un gris cendré, avec de grossières tours de flanquement espacées de 25 à 30 mètres. Les toits plats qui par-ci par-là dominent l'enceinte rappellent les gravures de Viollet-le-Duc dans son *Histoire de la fortification*. C'est bien là l'enfance de la fortification et du flanquement.

Ce village, qui était le *famadougou* (la capitale) du Niendougou, a dû contenir dans le temps 3 000 habitants. Actuellement l'enceinte est loin d'être remplie; il y a, à l'intérieur, de grands terrains vagues entre les groupes d'habitations; le tata extérieur est assez bien entretenu. J'évalue la population actuelle à 500 habitants.

Le chef du Niendougou prélevait de lourds droits de passage sur les marchands, qui pour cette raison évitaient généralement de passer sur son territoire; c'est ce qui explique le détour que Caillié et sa caravane ont fait pour se rendre de Tengréla à Fala.

Me voyant tout près de Tengréla, je me demandais si je ne ferais pas mieux de tenter de m'y introduire, quoique Samory m'ait dit qu'on m'y couperait le cou, lorsque dans la soirée mon hôte Basoma me proposa d'y aller. « Puisque tu dois aller à Kong, me dit-il, passe à Tengréla; cela vaut mieux que d'aller à Fourou, car de Fourou il te faudra revenir à Tengréla: tu serais donc forcé de traverser deux fois le Bagoé, et



pour un oui ou un non les riverains ne prêtent pas leurs pirogues. » Je trouvai son raisonnement fort logique et m'empressai d'accepter sa proposition. Il fut décidé qu'il m'accompagnerait avec un homme du village.

Samedi 29. — Nous prenons un jour de repos bien gagné, et je m'occupe de trouver pour quelques jours de vivres avant de me mettre en route.

On ne voit pas d'être malingres comme ailleurs ; à Tiong-i, tout le monde, sans vivre dans l'abondance, a au moins de quoi se nourrir. Sur le marché il y a du fonio, du riz et du mil, en petite quantité, ainsi que quelques patates. A côté de ces denrées on y trouve des

ondiments, du sel et du beurre de cè : mais ni bœufs ni poulets.

En partant, nous nous dirigeons sur Gongoro (Bangoro de Caillié), parce que Basoma disait y avoir des amis. Nous y arrivons après quatre heures de marche dans une plaine presque sans rides, couverte de hautes herbes et ravagée par les éléphants.

Gongoro est composé de trois gros villages, en partie détruits par Tiéba. Ils sont à cheval sur un petit ruisseau marécageux bordé de quelques groupes de *nté* (palmier à huile). Les abords inondés sont plantés de riz et de tabac. La population totale est de 200 habi-



Les cultures de Tiong-i. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

tants, Bambara Traouré ou Sénoufo Diarabassou. Ces gens-là ont l'air de vivre en très bonne intelligence. On y parle tout aussi bien le sénoufo que le bambara. Je comprends très bien à présent que Caillié n'ait pas signalé les Sénoufo, car, quand il adressait la parole à quelqu'un en mandé, on devait lui répondre dans la même langue ; il a, du reste, peu séjourné dans ces villages : comme il allait à pied, il devait être extrêmement fatigué en arrivant. Sa qualité de Maure et de fervent musulman lui créait en outre des obligations, et l'a plus d'une fois empêché de faire le tour des villages.

De Bangoro à Sirakana je trouve 13 kilomètres de plus que mon prédécesseur. Cela s'explique aisément :

au moment où Caillié passait (en février), toutes les herbes étaient brûlées, les ruisseaux presque à sec, et comme le terrain est très plat, on franchissait rapidement de grandes distances. De plus, dans les conditions où voyageait notre compatriote, il devait lui être bien difficile de noter soigneusement ses haltes, car, même devant les personnes avec lesquelles il marchait, il ne pouvait se permettre d'écrire. Il est du reste remarquable que Caillié, dans les conditions où il voyageait, ait pu rassembler suffisamment de notes pour pouvoir construire son itinéraire avec autant d'exactitude.

A Gongoro se trouvait de passage un homme de Tengréla, nommé Fanko : il me proposa d'aller saluer



de ma part Massa, *mansa* (chef) de Tengréla, fils de feu Yanokho, et de lui demander pour moi la permission de traverser le village. J'acceptai avec plaisir; il fut décidé que j'attendrais un jour ici et que le surlendemain je me mettrais en route pour Tintchinémé, où je m'arrêteraïs.

Lundi 31. — Fanko est reparti hier pour Tiong-i; il doit revenir ce soir à Gongoro : nous ne partirons donc que demain; j'en profite pour mettre un peu d'ordre dans mes notes et mon journal de marche.

Mardi 1<sup>er</sup> novembre. — Le départ a lieu vers huit heures du matin seulement, car Fanko est long à faire ses adieux.

Basoma est constamment aux aguets; il examine avec soin la brousse; il a sorti le fusil de son étui en cuir, et en examine soigneusement la batterie. Des gens de Gongoro nous suivent en se mettant pour ainsi dire sous ma protection. Toutes les communications ayant cessé depuis l'ouverture des hostilités avec Tiéba, aucun homme des villages de Samory n'était plus entré dans Tengréla, plusieurs de ceux qui avaient tenté l'aventure ayant eu le cou coupé.

Arrivés en vue de Tintchinémé, je fais camper mes hommes sur le bord de la route menant à Tengréla et vais voir le chef de village.

Après lui avoir expliqué que j'étais tout à fait neutre dans la lutte entre Tiéba et Samory, et lui avoir montré que j'étais seul avec quelques serviteurs, je lui dis que j'étais chargé par les Français de me rendre à Kong et de saluer en passant le chef de Tengréla et les habitants. Il fit alors monter à cheval un homme, qui partit du campement à deux heures de l'après-midi.

En attendant le retour de ce messager, je me mis à causer avec le Mossi qui avait fait route avec nous. Cet homme, qui est originaire du Yatenga, a voyagé un peu partout : aussi sa conversation m'est-elle précieuse. Il est tatoué comme les Bambara Kouloubali : en outre, il porte une grande entaille circulaire partant de chaque côté du haut des narines et allant se terminer à la hauteur de la dernière molaire.

Il me parla de sa patrie, me disant qu'il y avait beaucoup de musulmans dans le Mossi et que les étrangers y circulent librement. Plusieurs chefs se partagent le commandement du pays : les plus influents résident à Ouagadougou Mani et Koupéla.

Le bagage du Mossi consistait en un panier à kola, renfermant un peu de poivre rond, une dizaine de pierres à fusil, quelques grains de soufre et une ceinture munie d'un crochet en fer pour suspendre les effets en arrivant à l'étape. Il possédait en outre un ou deux milliers de cauris. Son arc était très bien conditionné et fabriqué en bois dur. Les flèches surtout étaient faites avec soin. Lourdes, un peu allongées, les deux tranchants bien affûtés, et trempées de poison, elles doivent causer des blessures terribles.

L'arbuste qui fournit le poison à flèches, se nomme *kouna*; il croît généralement en forme de haie épaisse. Le bois ressemble au sureau. La feuille, légèrement

velue, est d'un vert presque foncé. La tige est à peu près semblable à celle du rosier, mais porte moins de piquants.

Le fruit est formé de deux grandes cosses d'un vert brun, d'une longueur de 20 à 30 centimètres. Ces cosses renferment une sorte de soie blanche dans laquelle on trouve des graines de la grosseur du café.

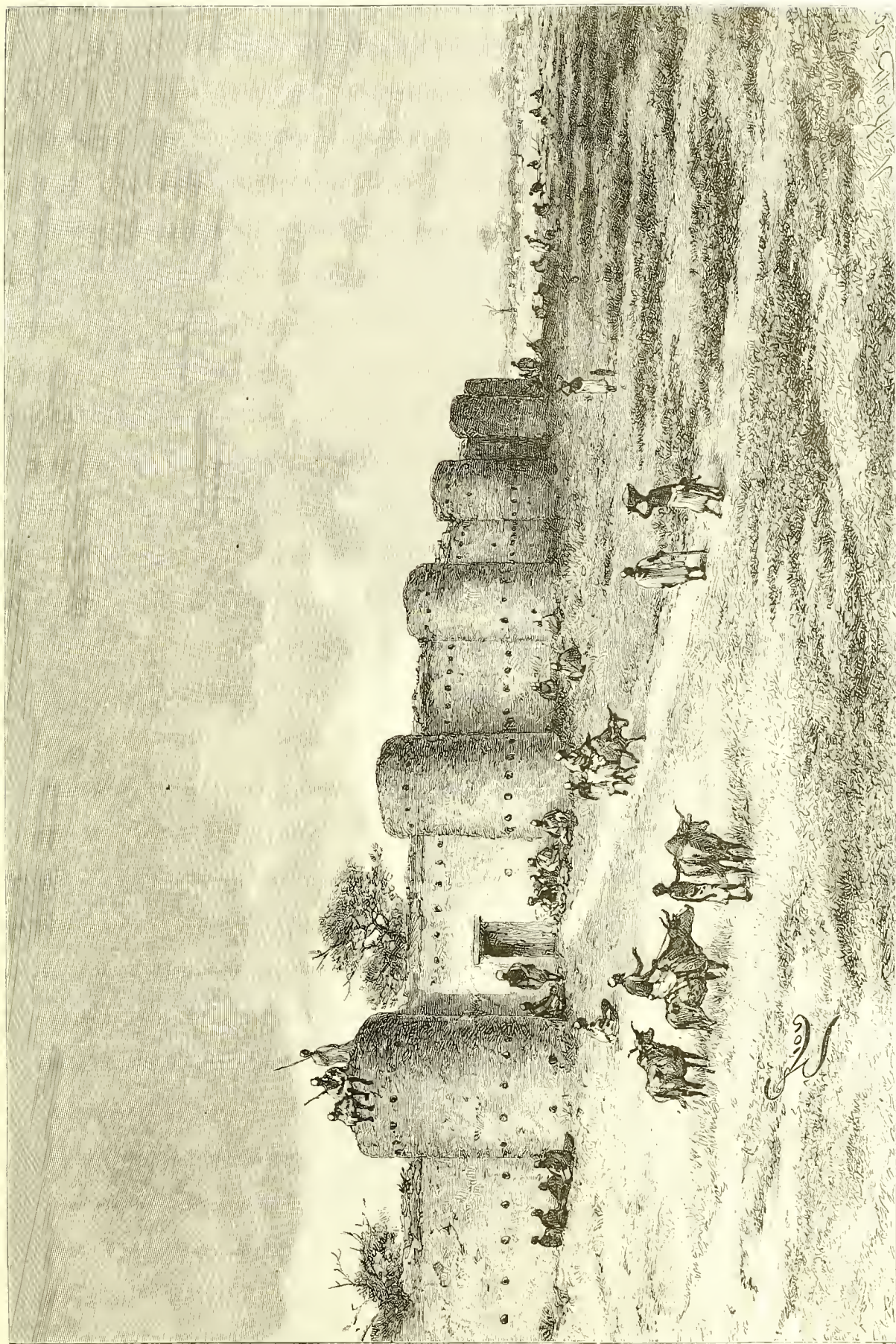
Après la cueillette, qui a lieu en décembre ou janvier, les cosses sont ficelées par petites bottes et suspendues aux solives des cases afin d'être séchées. Pour préparer le poison, on pile les graines quand elles sont bien sèches et on les laisse macérer dans de l'urine pendant plusieurs jours; le tout est ensuite cuit avec du mil et du maïs, jusqu'à ce que la préparation ait la consistance d'une pâte ressemblant au goudron, dans laquelle on trempe ensuite les pointes des flèches, des lances et même les balles.

Les blessures occasionnées par des armes enduites de kouna sont toutes mortelles quand la préparation est fraîche; mais quand il y a longtemps que celle-ci n'a pas été renouvelée, on peut en guérir en prenant une boisson qui sert d'antidote. La formule de ce contre-poison n'est connue que de peu d'individus, qui se font payer très cher les doses qu'ils administrent aux blessés; quelques forgerons et kénéiala seuls en possèdent le secret; il ne m'a pas été possible d'obtenir une seule information à ce sujet.

Le kouna a été reconnu par M. Cornu, professeur au Muséum, pour être un *Strophantus*. Son action sur le cœur se rapproche de celle de la digitaline. En dehors de ce poison pour flèches, on fait encore usage, dans le Soudan, de divers autres préparations vénéneuses.

Tout en appréciant beaucoup la conversation intéressante de mon Mossi, j'attendais avec impatience le retour du courrier de Tengréla. Je commençais à être inquiet. Diawé venait de m'apprendre que Basoma et l'autre guide s'étaient sauvés, en nous abandonnant à notre triste sort. Enfin, vers six heures et demie, le chef parut; il était accompagné de deux autres cavaliers armés, mais misérablement vêtus : ils entrèrent d'abord à Tintchinémé et bientôt revinrent, accompagnés du chef du village, pour me donner la réponse de Massa. La voici textuellement : « Tu diras à ce blanc qu'il ne marche pas plus loin, et qu'il s'en retourne immédiatement d'où il vient, car s'il n'est pas parti ce soir, je lui fais couper le cou. Jamais, tant que Tengréla nous appartiendra, un blanc n'y passera : nous ne voulons plus entendre parler d'eux. Ils ont fait la paix avec Samory et emmené son fils Karamokho en France. Qu'ils aient fini la guerre, nous le comprenons, car on ne peut pas se battre toujours, et puis Samory a donné aux blancs le pays qu'ils demandaient, mais ils n'avaient pas besoin de conduire son fils en France. Nous étions beaucoup qui luttions contre Samory et il ne pouvait pas nous vaincre, mais quand on a appris que vous aviez emmené son fils en France, beaucoup de petits pays qui étaient hostiles à Samory se sont mis avec lui en nous disant : Vous voyez, les blancs ont porté Ka-





Tongi (voy. p. 50). — Dessin de Rion, d'après les documents de l'auteur



ramokho en France, leurs soldats lui aideront, nous sommes perdus si nous ne disons pas que nous sommes contents de lui. C'est ainsi que nous restons seuls avec Tiéba, le Kuntli, le Niéné, le Follona et Dioma. Si Samory arrive à prendre Sikasso, nous sommes perdus ; mais nous lutterons, et avant qu'il prenne nos femmes et nos enfants, il faut que nous lui tuions quelques centaines de soldats. Si nous faisons la paix, c'est pire : nos femmes et nos enfants seront vendus pour des chevaux et nous ne serons pas vengés. Quand les blancs de Bamako verront nos femmes et nos enfants passer le fleuve, ils pourront dire : C'est nous Français qui avons fait cela.

« Ah ! si les Français étaient venus il y a trois ou quatre ans, nous aurions été contents de leur donner notre pays et Tiéba aussi. Il est vrai que vous n'avez pas aidé Samory avec des soldats, mais vous avez fait plus de mal en emmenant son fils en France.

« Dis à ce blanc que nous le connaissons ; il y a déjà quelque temps qu'il voyage dans le pays : des Dioula l'ont vu ; nous savons très bien qu'il ne vient pas pour autre chose que pour nous faire voir ses marchandises ; il aurait pu tout vendre ici, car nous n'avons ni étoffes, ni pierres à fusil, ni perles, ni rien ; ce n'est pas pour lui que nous refusons de le laisser entrer, car ce blanc n'est pas un mauvais homme, il connaît notre parler et on l'appelle *Diara* (c'est un nom dont on m'avait affublé pour mystifier un brave Kouloubali à Ouolosebougou) ; mais c'est pour faire voir aux blancs de Bamako que nous ne voulons plus entendre parler d'eux. Partout où il voudra passer, ce sera la même chose, nous avons tous dit que maintenant c'était fini pour les blancs. »

La façon calme et réfléchie dont cet homme me débitait tout ce que ces pauvres gens ont sur le cœur m'impressionna vivement ; j'essayai de lui faire comprendre que les blancs n'attachaient pas grande importance au voyage d'un fils de chef en France, que c'étaient eux qui exagéraient la portée de cet acte, que nous étions disposés à faire quelque chose pour eux, et que leur chef avait grand tort de ne pas vouloir me donner une audience.

Le chef de Tintchinémé fut inébranlable : il avait une consigne qu'il observait avec la plus grande discipline. Je voyais même qu'il en ressentait un réel chagrin, car ce n'était pas un mauvais homme. Il fallut donc me décider à m'en retourner.

Il faisait nuit noire, il pleuvait légèrement, nous n'avions rien mangé ; notre riz n'étant pas cuit, je tentai de retarder mon départ. Toute mon éloquence fut impuissante à fléchir ces gens, qui restèrent en selle, surveillant nos préparatifs.

Vers huit heures, sans guides, par une pluie battante, nous nous mettions péniblement en route pour revenir sur nos pas. Cette marche de nuit fut particulièrement fatigante ; l'étape du matin avait été longue et pénible à cause des hautes herbes, qui atteignaient de trois à cinq mètres de hauteur.

A distance nous étions suivis par les cavaliers. A plusieurs reprises nous faillîmes nous égarer ; le sentier se perdait dans les herbes, et nos hommes étaient forcés de s'appeler pour ne pas se perdre. Vers deux heures du matin, les cavaliers s'en étant retournés, je fis arrêter le convoi dans une petite clairière et je l'installai en halte gardée : ânes entravés et bagages disposés en croix, pour pouvoir au besoin nous servir de retranchement.

Les hommes en sentinelle signalèrent dans la nuit des individus venant rôder autour du bivouac, mais qui, en nous voyant faire bonne garde, n'osèrent pas nous attaquer<sup>1</sup>.

Mercredi 2 novembre. — En atteignant Gongoro, j'ai trouvé Basoma et l'autre homme de Tiong-i : je ne leur ai fait aucun reproche de s'être sauvés, car s'ils avaient mis le pied dans le village, ils étaient sûrs de leur affaire et tués comme « hommes de Samory ».

Cet échec sera bien difficile à réparer.

Que de renseignements j'aurais pu obtenir pendant un séjour d'un mois à Tengréla ! Les directions et les itinéraires sur toute la région Foulou, Kabadougou, Boudougou, Noolou, Fadougou, sur le Ouorodougou, le Follona, le Kouroudougou, etc., tout cela est perdu, et jamais je ne pourrai retrouver cette occasion.

Ma situation est loin d'être brillante ; en attendant, le plus sage parti à prendre est de faire retour à Tiong-i.

Jedi 3 novembre et jours suivants. — Zan, le chef de Tiong-i, que je vais voir souvent, m'abreuve de mensonges. D'après lui, il paraît que l'almamy vient de lui défendre de me laisser traverser le Bagoé si je voulais me rendre à Fourou. Ce dernier village aurait, du reste, reçu l'ordre de me refuser l'hospitalité si je m'y présentais. Il m'est également interdit d'y envoyer mes hommes au marché.

L'almamy n'envoie personne pour me saluer, ne répond à aucune de mes lettres : son seul désir serait, je crois, de me voir m'en retourner volontairement vers Bamako, car il n'ose pas m'en donner l'ordre. Il est absolument convaincu que jamais il ne pourra m'être utile pour mon voyage, quoiqu'il parle avec emphase de ses bonnes relations dans l'est.

7 novembre. — Dans la journée j'ai reçu la visite de Toumané, chef des sofa de Fourou ; il me dit revenir de la colonne, où l'almamy l'avait appelé. Samory lui a appris que j'étais en route pour me rendre à Fourou. Il lui a donné l'ordre de m'installer provisoirement dans le village et d'envoyer demander au chef de Niélé l'autorisation de passer. Niélé est un grand village dans l'est, sur la route de Kong ; il m'a déjà été signalé par El-Hadj Mahmoud Lamine de Ténétou. Si Toumané obtient cette autorisation, il devra me faire escorter jusque-là.

Un marchand Diabi de passage vient me saluer. Il

1. C'est cet incident qui donna naissance au bruit de ma mort, colporté par les noirs avec un tel luxe de détails, qu'il parvint à nos postes du Soudan français et en France, où cette fausse nouvelle plongea ma mère dans un cruel deuil de six mois.



me propose de parler aux gens de Tengréla, et me conseille de patienter; peut-être réussira-t-il mieux que moi.

Tengréla, d'après ce Diabi et mes hommes, est un peu plus grand que Tiongi, et bâti dans le même genre, mais sa population est plus dense, quoiqu'il y ait autant de terrains vagues. En estimant à 1 500 le nombre de ses habitants on ne doit pas être bien éloigné de la vérité.

Tengréla est habité par des Bambara forgerons, des Siène-ré et surtout des Mandé Dioula. Massa, fils de Ianokho, n'y a, paraît-il, pas grande influence; le vrai chef serait Bakémory, qui est à la tête du parti mandé-dioula.

8 novembre. — En attendant le résultat des démarches du Diabi à Tengréla et le départ de Toumané pour Fourou, je me suis installé chez Basoma, qui a mis à ma disposition une case assez confortable, mais cependant un peu obscure. Dans le toit on a ménagé une ouverture pour la fumée, qui s'évacue par un tuyau en terre, recouvert d'une vieille poterie quand il pleut. A Gongoro j'ai vu une vraie cheminée qui fait saillie à l'extérieur de la case: elle a environ 70 à 80 centimètres de largeur; sa hauteur est celle de la case. Le feu se met devant, la fumée s'introduit dans la cheminée par une ouverture de 60 centimètres de hauteur en forme de T renversé. A 1 m. 20 à peu près au-dessus du sol, on a ménagé une ouverture demi-circulaire qui permet de placer la viande à boucaner sur un gril en rondins. Pour que la pluie ne pénètre pas dans la cheminée, le haut est fermé par des rondins de bois, recouverts de terre glaise comme le toit de la case; la fumée s'échappe soit par une ouverture ménagée sur un des flancs, soit encore sur le grand côté extérieur: cela dépend de l'orientation. On appelle ces cheminées *dibi*.

La population de Tiongi se compose de Bambara Kouloubali et Traouré: il y a aussi quelques familles siène-ré ou sénoufo; ces derniers sont les plus anciens habitants du village. Les Bambara ne sont venus du Ségou qu'avec Ali-Diara, leur dernier roi national dans ce pays, qui vint faire des incursions dans le Niéné vers 1845. La domination des Bambara du Ségou à Komina et dans le Gantiédougou n'a cessé que vers 1860. Barth la trouva subsistant encore en 1852.

Les habitants de Tiongi, sans être riches, ne vivent pas dans la gêne, et la plupart de Siène-ré et des Bambara sont forts et robustes. J'ai vu cependant deux femmes atteintes d'éléphantiasis très prononcée: il y a

aussi dans le village une dizaine d'enfants et d'hommes qui, sans être albinos, sont d'un rouge terne, et ont les cheveux roux sale. On désigne ces gens-là sous le nom de *diabiyang-é* en sarakollé et de *bala* ou *gouambélé*, ou *gouangouélé*, en bambara, par comparaison avec la couleur gris roux d'une variété d'ânes, dont je parlerai plus loin, très remarquable par sa vigueur et sa sobriété. Ces bala ne constituent pas une race: on ne constate pas non plus leur naissance plus ou moins fréquente parmi telle ou telle tribu; il en vient au monde indifféremment dans n'importe quelle famille, et, contrairement aux *founé* (albinos), on n'attache aucune croyance ni superstition à la naissance d'un de ces êtres.

On peut voir, à partir de Bénokhobougoula jusqu'à Tengréla, toutes les coiffures imaginables chez les deux sexes. Celle de nos clowns est une des plus répandues.

Beaucoup de femmes ont la tête entièrement rasée.

Les femmes sont laides sans exception: elles ont toutes la lèvre inférieure percée par une pointe en argent ou en fer qui y est introduite à l'âge de neuf ou dix ans, et qui peut se retirer à volonté. A peu d'exceptions près, tout le monde est nu ici: les jeunes filles, les femmes mariées, même les vieilles femmes, ne portent que le *bila*, ceinture en coton de trois doigts de largeur qui passe entre les jambes; ce *bila* est commun aux deux sexes. Les hommes ainsi vêtus se nomment *bilakoro*, les femmes *wakoro*.

Le bien-être relatif qui règne ici ramène le soir un peu de gaieté parmi cette population déshéritée; les petits enfants dansent jusque vers neuf heures.

Basoma, mon hôte, en a bien une vingtaine à lui et à ses *woulousou* (captifs de cases). Il leur fait un peu de musique avec une sorte de petite harpe montée suralebasse, qu'on appelle *nkoné* et qui est pourvue de cinq cordes en boyau, tendues sur un arc en bois.

9 novembre. — Hier, dans la soirée, Toumané et le Nason, fils du chef de Fourou, sont venus m'annoncer leur départ pour ce matin et prendre congé de moi.

Si dans quinze jours il n'y a rien de décidé, j'aviserais. En attendant, j'ai prié Nason de m'acheter un bœuf pour du calicot et lui ai donné deux de mes hommes pour le ramener. Ce garçon m'inspire confiance, mais j'ai été trop souvent trompé pour ne pas conserver des doutes sur les prétendues démarches qu'il va faire.

Il y a ici deux Haoussa, nommés Ahmadou et Abd-er-Rahman: le premier est de Yendi, le second d'Abéokouta: j'ai souvent des entretiens avec eux sur les pays que je me propose de traverser.



*Dibi*, type de cheminée des environs de Tengréla.  
Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.



Ils parlent le haoussa entre eux, mais comprennent également le foulbé, le mandé et le mossi. Ahmadou parle aussi le *nago*. Ce sont des gens de ressource pour moi, malheureusement ils ne veulent pas m'accompagner. C'est auprès d'eux que j'obtiens les premiers renseignements sur Kong.

La date de la migration de ces Haoussa vers le Dagomba et le Yorouba ne leur est pas inconnue : ils m'ont dit qu'elle datait de quatre-vingts ans : je pense qu'il faut la reculer vers 1802, époque des guerres du cheikh Othman.

Ce sont ces Haoussa émigrés de leur pays qui four-

nissent des soldats aux troupes britanniques en garnison à Lagos et sur la côte.

Dans la case de ces Haoussa ou Marraba, comme les appellent les Mandé, j'ai vu une petite fille captive du Yorobadougou qui portait en guise de *doroké* (surtout) une sorte de fichu en coton à petites mailles de filet, dont le bas est garni de pampilles en coton de couleur. Cet ouvrage, que j'ai examiné de très près, est fort bien fait : il est cependant facile de reconnaître sa fabrication indigène.

Ces Marraba ont dans leur cour quelques pieds d'une plante qu'on nomme *saouaran* et qui n'est autre



Bivouac de nuit (voy. p. 54). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

que le safran indien, le *curcuma* de la Martinique. Elle est, dit-on, fort répandue dans le Ouorodougou et a été rapportée de ce pays.

Mercredi 16. — Je profite de mon séjour ici pour apprendre un peu de sénoufo; malheureusement je me trouve très mal servi comme auxiliaire, et je suis encore dans une période de tâtonnements quant au mécanisme de la langue; les mots aussi me donnent beaucoup de mal : il y a dans cette langue cinq idiomes différant assez sensiblement l'un de l'autre pour ne pas être reconnus de suite par un profane comme moi.

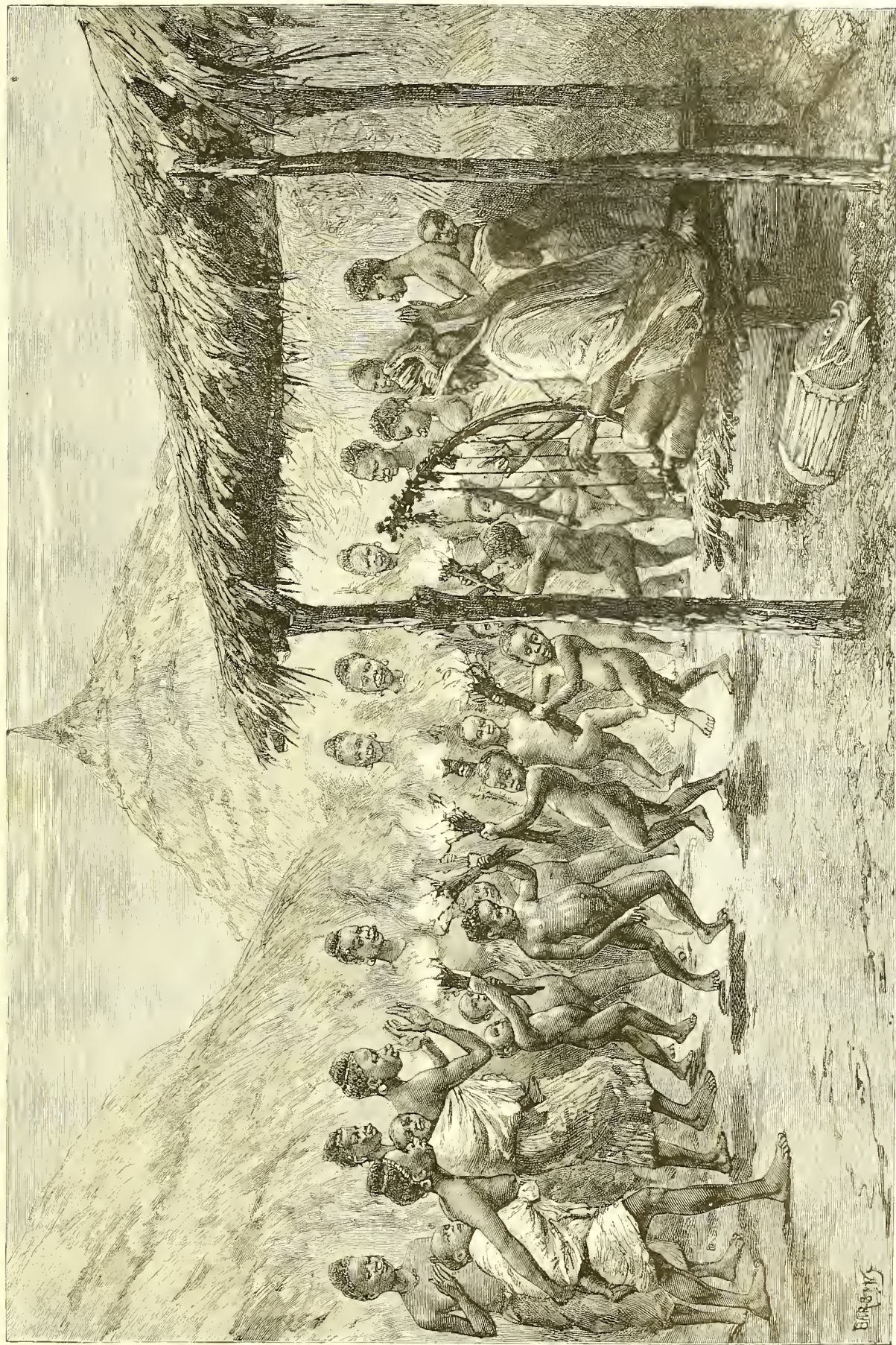
Un captif libéré que j'ai envoyé de Bénokhobougou à Bammako vient d'arriver. Il apporte une longue

lettre du docteur Tautain, me donnant quelques nouvelles et m'annonçant l'envoi d'un courrier antérieur qui, malheureusement, ne m'est pas encore parvenu; les lettres de France, de ma famille et de mes amis font défaut. Il ne peut en être autrement : tous doivent me croire en pleine boucle du Niger. Hélas! il n'en est rien.

Les camarades de Bammako m'envoient par la même occasion tous leurs journaux jusqu'au 31 août, et une bouteille de vin.

Dans la soirée, la mort de ma mule vient tristement troubler le bonheur que je goûte à lire les journaux. Ma pauvre bête était en pleine santé, et depuis mon





Basoma fait danser ses petits enfants (voy. p. 55). — Dessin de Ition, d'après les documents de l'auteur



séjour ici je pouvais lui donner sa ration de mil. Vers cinq heures et demie elle broutait le long du tata lorsqu'elle a été foudroyée par un accès pernicieux. En moins de dix-sept minutes elle expirait, malgré tous les soins que j'ai pu lui donner: il m'est impossible de me procurer une autre monture, il n'y a pas un cheval dans toute la région.

Vendredi 18. — J'envoie ce matin Diawé à Fourou pour informer le chef de mon arrivée prochaine, car de jour en jour la vente de mes marchandises devient plus difficile: il n'y a, pour ainsi dire, pas d'étrangers qui passent ici, et, une fois que le village même est pourvu de ce qu'il lui faut, il est difficile de réaliser plus d'un millier de cauris par jour; si je n'avais pas un assortiment très complet de tout ce qui peut se vendre dans ces régions, il y a longtemps que j'aurais été forcé de tout céder à prix coûtant pour réaliser les cauris nécessaires à l'achat des subsistances quotidiennes.

J'ai dû interrompre pendant quelques jours mes leçons de sénoufo: le Follona qui me servait de professeur vient de quitter pour un mois Tiong-i. Alléchés par les cadeaux que je faisais à cet homme, des Sénoufo du village sont venus me proposer de m'apprendre le sénoufo parlé dans le Kompolondougou. J'ai naturellement accepté: cela me permettra peut-être plus tard de comparer ces deux idiomes entre eux. J'ai déjà une centaine de phrases usuelles et tout à fait élémentaires, mais je ne les tiendrai pour bonnes qu'après les avoir contrôlées au moins encore une fois.

Dimanche 20. — Diawé revient de Fourou: il a été bien reçu par Iawakho, le chef du village. Toumané, le chef des sofa, me prie d'attendre encore quelques jours à Tiong-i; il m'enverra chercher quand il aura une réponse de Pégué, chef de Niélé (Nouélé, Ngiélé).

D'autre part le Sonninké Diabi, parti le 8 pour Tengréla, ne m'a rien fait dire au sujet des démarches qu'il a dû tenter pour obtenir mon passage; décidément on ne peut avoir confiance en personne dans ce maudit pays!

Je n'ai aucune nouvelle de la guerre. Samory se fait envoyer des renforts de partout; hier une cinquantaine d'hommes, dont la moitié est armée de fusils, passait ici, venant des environs de Maninian. Des sofa qui viennent chercher des vivres pour Kélifa, chef de Tiong-i, me disent que Sikasso est entièrement cerné par les diassa de l'almamy. Le même soir un bilakoro que j'ai vu à la colonne me dit qu'on a reconstruit le diassa de Baffa, mais qu'à part cela la situation est toujours la même.

Vendredi 25. — J'envoie trois de mes hommes au marché de Fourou avec des marchandises, car ici je n'arrive décidément plus à vendre assez pour me procurer des vivres. Diawé, mon domestique, doit également demander à Toumané si oui ou non je puis me rendre à Fourou. Je ne peux pas indéfiniment rester ici; il y a longtemps que je devrais être à Kong, et j'y serais sans le mauvais vouloir de Samory.

Mardi 29. — Mes hommes sont revenus avec 7 000 cauris et l'autorisation d'aller à Fourou. Toumané leur a dit qu'il serait enchanté de me voir ici. C'est à n'y rien comprendre. Je m'empresse de profiter de cette autorisation et prépare tout pour mon départ, fixé à demain soir.

## VIII

Départ pour Fourou. — Le dolo, superstition de mon hôte. — Arrivée sur les bords du Bagoé. — Fourou, description de la ville, de ses fortifications. — Le culte des morts. — Le marché. — Histoire de Fourou. — Concours de beauté. — Le bois sacré. — Les Siène-ré. — Excursions aux environs. — Je réussis à me faire conduire chez Pégué, chef de Niélé (Follona).

Mercredi 30 novembre. — A neuf heures du soir, par un magnifique clair de lune, je me mets en route à pied. Une bonne partie du village de Tiong-i a voulu me faire ses adieux; femmes, enfants et vieillards sont devant la porte du village pour me serrer la main et me souhaiter bon voyage. Je réponds à toutes ces marques de sympathie par le mot consacré: *amina*, qui veut dire *amen*.

Quelques vieilles femmes disent à voix basse: « Le pauvre blanc, jamais il ne reverra son pays: son village est déjà trop loin, et il va encore dans des pays que nous ne connaissons même pas. »

J'ai été frappé de trouver tant de sympathie parmi une population aussi arriérée et sans religion, car il y a fort peu de musulmans. Tous les hommes portent cependant un chapelet en grossière verroterie, comprenant un nombre variable de grains. A ce chapelet sont fixés le petit pinceau à tabac à priser, la petite spatule à tabac et un petit crochet en fer ou en cuivre qui sert à se nettoyer le nez. Ces trois objets font essentiellement partie du costume des Bambara de ces régions, même quand ils n'ont pas de pantalon. Des prières, ils n'en connaissent point, et personne ne fait le salam. Comme partout ailleurs, il est défendu par l'almamy de fabriquer du *dolo* (bière de mil): les habitants ne s'en consolent pas facilement, et souvent les vieux se plaignaient à moi de l'ennui que leur causait une pareille privation. Un jour que Basoma gémissait plus que de coutume, je lui proposai de faire du dolo pour moi; il saisit cette occasion et dit aux autres hommes qui l'approuvaient: « En effet, l'almamy nous a défendu, à nous, de boire du dolo; mais la défense ne peut pas s'étendre à ce blanc, puisque dans son pays on boit beaucoup de dolo. »

S'appuyant sur cette bonne raison, maître Basoma me faisait de temps à autre une calebasse de dolo. Ces jours-là, je recevais la visite de tous les vieux, qui, dans un coin de ma case, en buvaient un verre avec bonheur.

Jeudi 1<sup>er</sup> décembre. — Ce matin de très bonne heure deux coups de fusil attiraient l'attention du passeur, qui commençait bientôt le transbordement avec son unique pirogue. Le Bagoé, ici, est un peu moins large que le Banifing à Ouarakana: il n'a que 65 mètres.



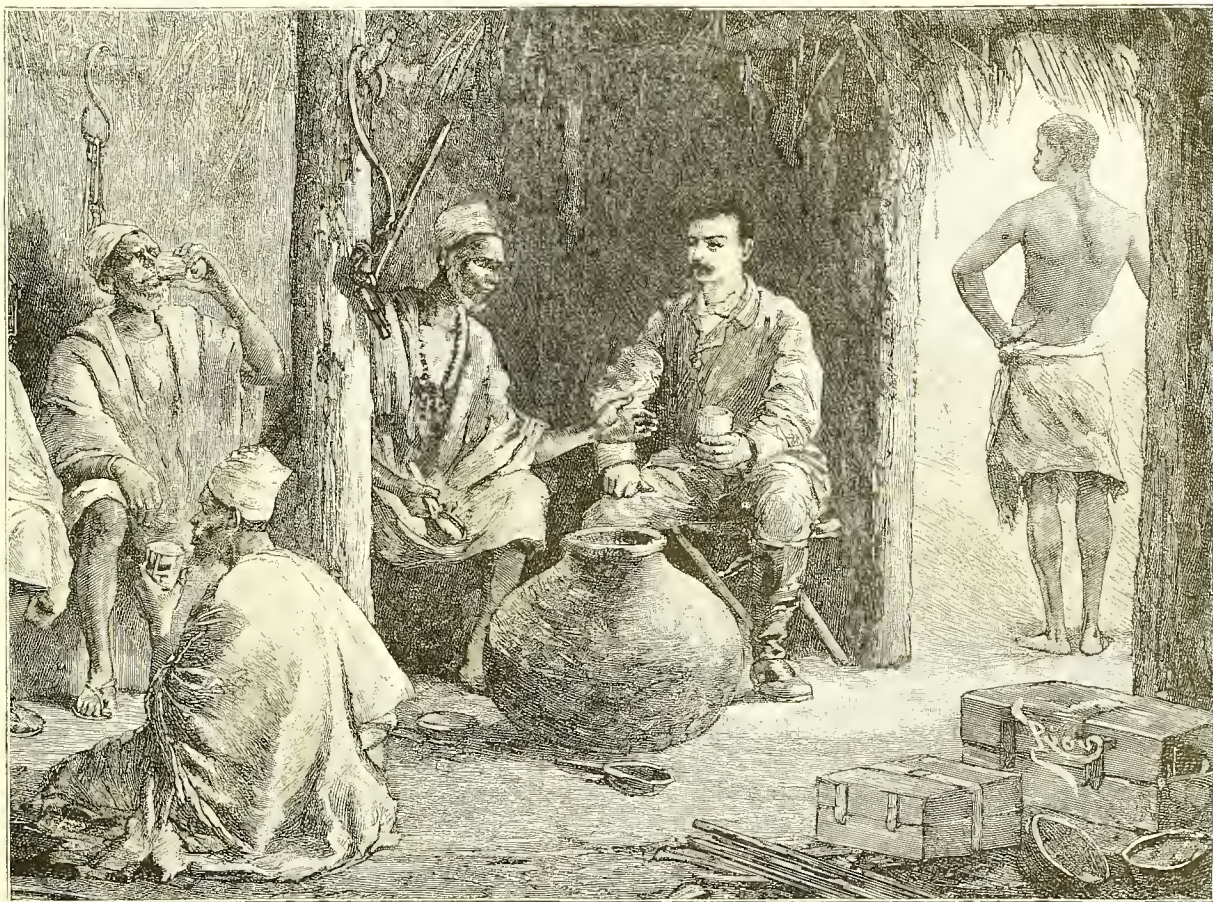
Il est très profond et beaucoup plus long que son plus grand affluent, le Baoulé. Il traverse tout le Ouorodougou et vient des environs de Touté; le passeur me dit qu'il n'avait pas entendu parler de chutes, ni en amont ni en aval; mais il ne se fait aucune communication par eau dans toute cette région.

En sortant du Ouorodougou, le Bagoé sépare les Etats de Tengréla du Follona, le domaine de Tiéba de celui de Samory, et se dirige sur le Ségou. Un peu en amont du gué du Kouralé, le Bagoé se joint au Baoulé. A eux deux ils forment le bras secondaire du Niger, qui atteint le cours principal à Mopti.

Je quittai de bonne heure les rives du Bagoé afin d'arriver à Fourou avant la grande chaleur. Comme ailleurs, il n'y a des arbres que sur les berges mêmes de la rivière; la rive droite, plus élevée, n'est jamais inondée, et le pays n'a pas l'aspect désolé de la rive gauche.

Du Bagoé jusqu'à Fourou, les cultures se succèdent presque sans interruption; elles sont cependant coupées d'espaces dévastés par une espèce de termites qui habite dans des terrains d'argile grisâtre et qui construit des termitières en forme de champignon.

En arrivant à Fourou, Toumané, le chef des sofa, me



Vieux Bambara buvant du dolo. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

fit installer dans le village de Iawakha, chef de Fourou. L'accueil que me fit la population, sans être enthousiaste, était cependant bienveillant; on m'envoya quelques cadeaux.

La ville de Fourou, distante du Bagoé de deux petites heures de marche, est composée de trois villages, dont un très gros et deux plus petits. La densité de la population est considérable; les cases sont bondées d'habitants. Comme à Kouroula, les rues sont très étroites. A tous les carrefours il y a des abris couverts où se rassemblent les oisifs pendant les heures chaudes de la journée et jusque dans la soirée. La population totale des trois villages s'élève à 3 000 habitants au moins.

Les deux petits villages sont simplement entourés d'un tata ordinaire; quant au village principal, son système de défense est plus compliqué: tous les groupes de cases sont fortifiés. En différents endroits il y a deux ou trois murs d'enceinte; vers le sud on a ménagé deux secteurs formés par une large coupure qui permet aux assiégés de se mettre rapidement à l'abri en s'écoulant sur chaque flanc de la coupure après une sortie malheureuse. Un petit bois traversé par un ruisseau met le village absolument à l'abri d'une attaque par l'ouest; jamais l'assaillant n'oserait s'aventurer dans cette forêt vierge, d'abord parce qu'il est extrêmement difficile d'y circuler, ensuite parce que les gens de



Fourou ne négligeraient pas d'y tenir constamment des hommes armés. Entre les enceintes sont disposés cinq pares à bœufs; ils contiennent ensemble 800 têtes de bétail.

Comme presque tous les villages, Fourou est remarquable par la malpropreté de ses voies de communication : il y a des amas d'eau croupie et des tas d'ordures de tous côtés; les habitants sont cependant assez propres.

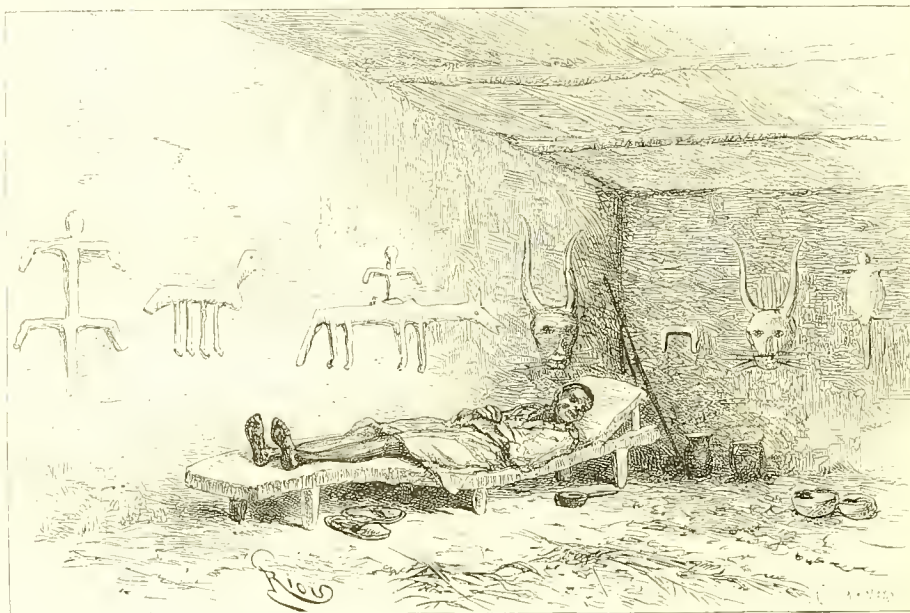
A l'entrée de quelques groupes de cases se trouve une construction en terre qui comporte généralement deux petites cases de 1 m. 50 de hauteur, ornées sur toutes les faces de grossières têtes de bœuf en relief.

La première de ces cases n'est, en quelque sorte, que le vestibule de la seconde: l'entrée n'est pas fermée, et à droite et à gauche sont placées quelquesalebasses et poteries. Elle communique avec la case ronde par une

petite porte en bois fermée à clef: dans cette seconde case est suspendu un gros sac en cotonnade du pays qui renferme les os et les plumes des poulets égorgés à l'occasion des repas funéraires: lesalebasseservent à apporter les mets préparés à l'intention des morts, dont le culte paraît exister chez toute la famille mandé.

Les cases servant d'habitation sont, ou rondes à toit de chaume, ou carrées avec toit plat, mais moins bien soignées que celles des Bambara que j'ai vues à Sanancoro. L'extérieur n'est pas ornementé du tout; à l'intérieur seulement il y a quelques dessins en relief, parmi lesquels la tête du bœuf domine. Ceux que je reproduis représentent un homme à cheval, un oiseau à quatre pattes, un homme, une gneule-tapée (sorte d'iguane), et un siège.

J'ai peu vu de meubles chez le chef du village; il y a cependant six lits en dila, d'une seule pièce, dont je



Figures dans l'intérieur des cases et lit. — Dessin de Rion, d'après un croquis de l'auteur.

donne un croquis. Ils sont grossièrement équarris, mais le dessus est d'un poli rendu brillant par l'usage.

Iawakho, le chef de Fourou, auquel j'ai déjà fait visite plusieurs fois, m'a envoyé une belle génisse. Quand je me promène, tous les habitants me saluent par le mot *Diwabassou* (c'est le *Diara* du Sénoufo). Décidément ce surnom me suivra pendant tout mon voyage.

Je n'inspire pas la défiance à ces braves gens, mais quelques amis parlant le mandé sont venus me confier qu'il me fallait éviter de regarder dans les puits, quelques femmes craignant que je ne sois capable de jeter un sort au pays. On m'a également prévenu de ne laisser traîner aucun papier aux abords du village et de n'en faire usage sous aucun prétexte; c'est ainsi qu'une pièce d'étoffe offerte au chef et qui était munie d'une belle étiquette m'a été retournée. On ne l'a reprise que dépourvue de cet appendice. L'explication de ce refus

était pour eux bien simple: ils craignaient que l'étiquette et l'écriture ne leur portassent malheur.

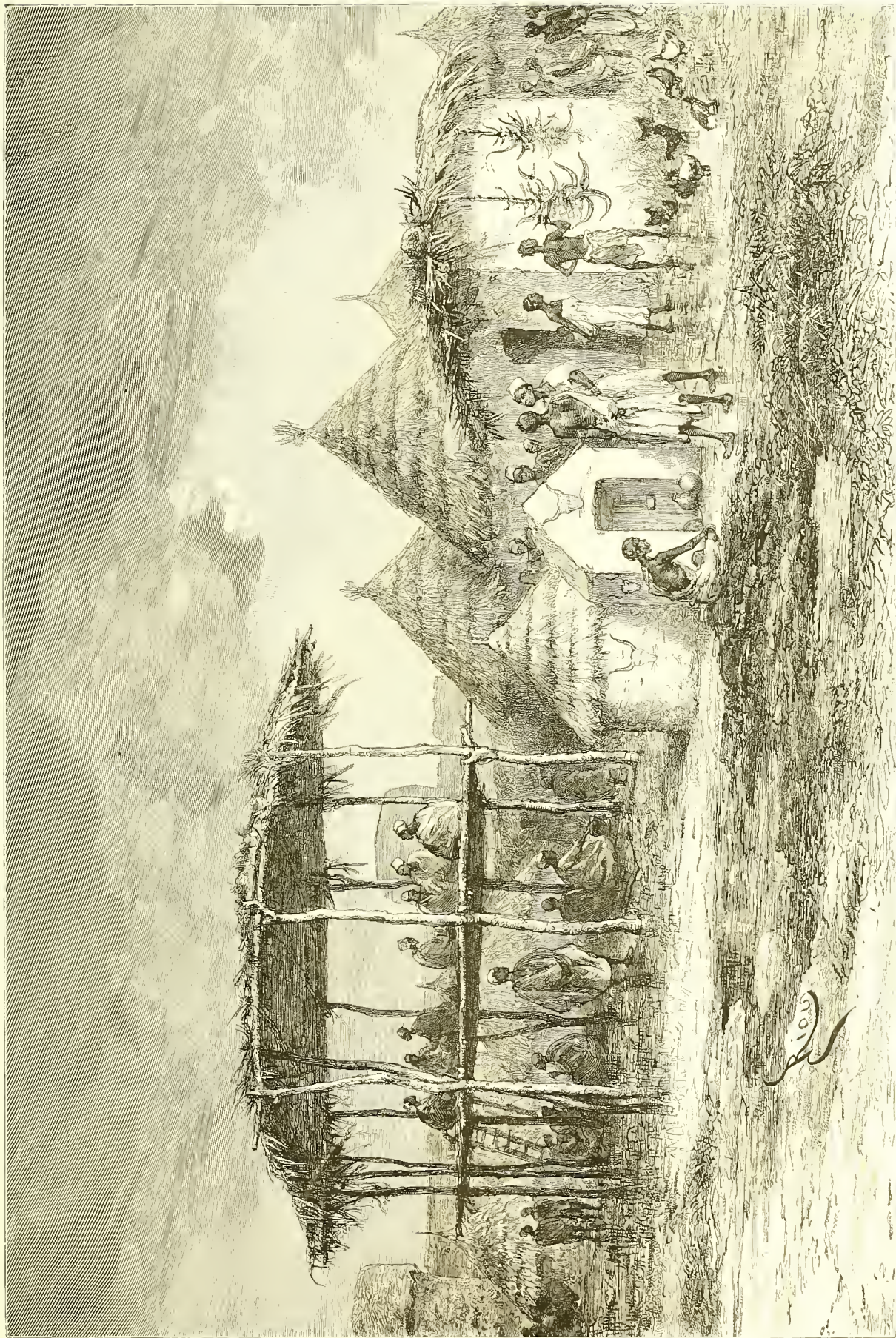
Lundi 5 décembre. — C'était aujourd'hui grand marché, il régnait ici beaucoup d'animation. Pendant toute la matinée, des vendeurs et des acheteurs arrivaient en foule. A midi le marché battait son plein, il y avait à ce moment un millier de personnes (acheteurs et vendeurs).

Il se tient aussi un marché journalier, où l'on trouve surtout des condiments, du sel et du bois. Le bois est coupé en bûches régulières de 80 centimètres de longueur environ et d'un équarrissage de 5 à 6 centimètres; il se vend à très bon marché.

En résumé, le village offre de grandes ressources, et l'on peut y vivre à des prix raisonnables. Quelle différence avec les pays ruinés que je viens de traverser!

Fourou, de même que ses deux villages alliés (Lolé et Garamoukonrou), avait gardé pendant bien long-





Un carrefour de Fourou (voy. p. 59). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.



temps son indépendance grâce à sa situation géographique, qui lui donne pour limites, à l'ouest et au sud le Bagoé, au nord et à l'est une grosse rivière, le Banifing. Ce dernier cours d'eau traverse une large bande de terrain dont les villages, situés à l'extrême limite des Etats de Tiéba, ont été rarement mêlés aux luttes qui se soutenaient entre Tiéba et Pégué, le chef de Niélé.

Iawakho avait dû se faire craindre aux environs, et les gens de Fourou ont gardé la réputation de n'être pas commodes.

Depuis le commencement de la guerre avec Tiéba, Samory avait fini par gagner l'amitié du fils du chef de Fourou, Nason, un jeune homme de vingt-quatre ans; celui-ci influença son père, qui est très âgé, et bientôt survint une sorte d'accord entre lui et l'almamy, qui, en échange de la neutralité, promit de laisser vivre en paix les gens de Fourou et de ne pas toucher à leurs biens.

Quelque temps après, Samory, sous prétexte de protéger Fourou contre les entreprises des gens de Tengréla, alliés de Tiéba, envoya Toumané avec une dizaine de sofa y tenir garnison. Ce Toumané, un Onasoullouké Sankaré, est le frère de Kélifa, dougoukoumasigui de Tiong-i. Les sofa et Nason emmenèrent, il y a quelques mois, une cinquantaine de guerriers à la colonne; ils n'y restèrent que quelques jours et désertèrent dès que l'occasion s'en présenta. Enfin, dernièrement, sur les instances de Samory, un frère de Nason est allé faire des ouvertures à Pégué pour l'engager à seconder l'almamy contre Tiéba ou au moins obtenir sa neutralité. Pégué, qui a été battu par Tiéba il y a un an environ, est, dit-on, sur le point d'accéder aux désirs de l'almamy.

Hier sont arrivés six hommes de Niélé; ils se rendent à Sikasso pour ramener à l'almamy deux femmes de chef prises par Tiéba et vendues à Niélé. Le chef de ces envoyés, un Ouattara qui porte une barbe de sapeur, est venu me voir; il ne m'a pas surpris en me disant que Toumané n'avait rien fait pour moi et que c'était tout à fait par hasard, à Dioumanténé, qu'il avait appris mon séjour à Fourou. De sorte qu'à l'heure qu'il est, ma situation est la même qu'il y a trois mois: l'almamy n'a rien fait et ne fera rien pour moi. Il m'est impossible de quitter Fourou dans ces conditions; moins que tout autre, grâce à ma qualité de blanc, je ne pourrais me passer l'appui de Pégué pour atteindre Niélé, car nous sommes tellement redoutés dans ce pays, que notre bravoure frise la légende: pour ces gens-là, un blanc, fût-il tout seul, vaut une armée!

Ce Ouattara part le 9; il mettra cinq jours pour aller à Sikasso, y restera probablement une huitaine de jours en pourparlers, ce qui mettra son retour ici vers la fin du mois. « Alors, dit-il, je partirai demander à mon maître la permission pour toi de passer, et je crois que tu l'obtiendras, car nous sommes déjà amis avec toi. » Tout cela est très joli, et si je suis sorti du pays de l'almamy pour le 1<sup>er</sup> février, j'en serai encore fort aise. Pourvu que Samory, pour se venger de ne pas rece-

voir de renforts de Bamnako, n'aille pas influencer ces braves gens!

Mercredi 7. — Trois ou quatre fois par an il y a ici une sorte de concours de beauté. Un tam-tam orné de sculptures est spécialement destiné à ces fêtes. Ces jours-là, tout le village s'habille, car en temps ordinaire presque tout le monde est à peu près nu; les jeunes filles se parent de leur mieux et mettent des bijoux en cuivre et en or. Les spectateurs sont rangés derrière le tam-tam, sur la place du grand marché, du côté opposé aux jeunes filles: l'une après l'autre, elles doivent traverser la place en dansant. Celles qui sont séduisantes par leur beauté et par leurs parures sont longuement acclamées; les autres au contraire sont huées sans pitié par toute la foule.

La population de Fourou est composée d'un tiers de Foula et de deux tiers de Sénoufo; il y a aussi quelques familles Mandé Dioula et une famille de Samokho venue de Pananzo, rive gauche du Banifing de Loufiné.

Les Foula sont si intimement mêlés aux Sénoufo ou Siène-ré, qu'ils pourraient très bien passer inaperçus à un voyageur ne séjournant ici que quelques jours. Tatoués comme les Sénoufo, habillés comme eux, parlant leur langue, ayant totalement oublié la leur, et se livrant aux mêmes occupations que leurs concitoyens, ils ne sont réellement reconnaissables que chez quelques rares types, ayant conservé le nez droit et mince et les membres grêles, signes distinctifs de leur race.

J'en ai interrogé beaucoup, aucun d'entre eux ne connaît le pays d'origine de leur race, mais tous sont d'accord pour affirmer qu'il y a très longtemps ils habitaient le nord du Ganadougou, à peine à quatre journées de marche d'ici.

Ils ne s'occupent pas spécialement des troupeaux et sont du reste fort ignorants sur les questions d'élevage. Les bœufs de Fourou offrent beaucoup d'analogie avec ceux du Bambouk: leur taille est petite; leurs membres sont grêles, mais bien musclés; les jambes sont très courtes; la robe est presque uniformément noire, mouchetée de blanc. Les bœufs ont les cornes très minces, même à la base, et recourbées en avant comme les chamois. Le veau est très petit quand il naît; mais il se développe rapidement. La race ovine n'est représentée ici que par une centaine de moutons de petite taille, caractéristiques par la tête et l'encolure noires.

23 décembre. — La fin du mois approche, et les hommes de Niélé partis à Sikasso ne sont pas de retour: je passe mon temps à me familiariser avec le langage des Siène-ré et à prendre des renseignements sur la région. Tous les matins, avant la forte chaleur, je vais chasser aux environs. Le petit bois est le lieu favori de mes excursions. Bien qu'il soit à côté du village, il renferme beaucoup de gibier, les indigènes ne mangeant rien de ce qui en vient parce qu'ils y enterrent leurs morts et y font leurs sacrifices.

C'est sous des arbres de diverses essences que l'animal à sacrifier est égorgé. Les abords d'un arbre fétiche sont



soigneusement nettoyés et les herbes enlevées; il en est de même des avenues qui y conduisent. Une fois l'animal tué, on l'emporte dans le village pour le manger. La tête est ensuite rapportée sous l'arbre et placée dans une fourche ou suspendue à des branches. Autour de ces arbres fétiches il y a quantité de chaudrons en terre de formes diverses, de vieux manches d'instruments d'agriculture, et autres objets hors de service, tels que vieux linges,alebasses de diverses dimensions, queues de vache, etc.

Les Siène-ré se reconnaissent à trois incisions de 4 centimètres de long qu'ils se font de chaque côté de la

bouche; elles ne sont pas absolument parallèles et s'écartent légèrement en éventail vers leur extrémité, qui atteint le milieu de la joue. Certains d'entre eux ajoutent à ces entailles une marque de chaque côté du nez et quelquefois deux ou trois entailles de 2 centimètres seulement de chaque côté de l'œil.

Ces trois marques de chaque côté de la bouche se retrouvent dans tous leurs dessins ou moulures en relief, chaque fois qu'ils représentent une tête de bœuf ou de fauve : elles doivent figurer la moustache d'un lion ou d'une panthère.

Les femmes ont, pour la plupart, un petit anneau



Un arbre fétiche. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

dans le nez; celles qui ne sont pas assez riches y introduisent, en attendant, un petit fil de laine ou de coton. Elles ont aussi la lèvre inférieure percée, comme à Tiong-i. On rencontre souvent chez elles des types qui ne seraient pas laids, n'était cette vilaine coutume de se défigurer.

Les hommes sont bien bâtis et ont le physique agréable: quand ils sont jeunes, ils ont la figure ronde et de grosses joues, et respirent la santé. Dans un âge plus avancé, leur physique se modifie d'une manière étonnante: la face devient anguleuse; ils laissent souvent pousser la moustache, la barbe et même la barbièche, ce qui leur donne un air de vétérans.

Les mœurs sont excessivement légères: les jeunes filles ont presque toutes eu un enfant avant de se marier. Quand une jeune fille ou jeune femme meurt sans enfant, il s'attache réellement une grosse superstition à sa mort et l'on a toutes les difficultés du monde à trouver des gens de bonne volonté pour procéder aux cérémonies habituelles.

Les Siène-ré semblent avoir de tout temps habité à peu près le pays qu'ils occupent en ce moment: ce qui me fait penser cela, c'est qu'ils désignent le nord par le mot *Soummou-Klou* (Pays du Sel) et le sud par *Ou-rrou-Klou* (Pays des Kolas). Ils ont donc dû, de tout temps, habiter un pays intermédiaire entre celui du



sel et du kola, puisqu'ils ne possèdent pas d'autre terme pour désigner le nord et le sud.

Leur véritable nom est Siène-ré, mais les Mandé les appellent *Siénou-fo* ou *Sénoufo*, ce qui veut dire : « ceux qui disent *siène* » (quand ils désignent un homme).

Leur langue, dont je rapporte les éléments nécessaires pour la construction d'un petit essai de grammaire, est encore presque monosyllabique. Elle commence à peine à s'agglutiner.

1<sup>er</sup> janvier 1888. — J'ai commencé la nouvelle année en priant Dieu de continuer à me conserver la santé, et de me faire sortir du pays de Samory, afin de mener à bonne fin la mission qui m'a été confiée. Ce matin dès six heures mes hommes, prévenus par Diawé, sont venus me souhaiter la bonne année : tous avaient mis leurs vêtements propres, et mon intérieur présentait un air de fête : ces pauvres noirs m'ont pas fait de phrases et m'ont dit simplement qu'ils seraient tous contents de me voir « gagner » un chemin et de conserver une bonne santé.

3 et 4 janvier. — Le bruit court que des cavaliers de Tieba ont été vus en nombre à Gouéné et qu'ils veulent tenter une razzia sur Fourou : pendant ces deux jours, personne ne va dans les champs, ni chercher du bois. Je commençais déjà à être inquiet pour ma future route, lorsque, le 4 au soir, j'eus l'explication de cette rumeur par l'arrivée de vingt nouveaux sofa destinés à tenir garnison ici. Comme une bonne partie de la population ne voit ce protectorat de Samory qu'avec défiance, on use de tous les moyens pour lui faire accepter la nouvelle charge que Samory lui impose, car il va falloir non seulement loger ses soldats, mais encore les nourrir, eux et leurs captifs !

En même temps que ce renfort, arrivaient les envoyés de Pégué, de retour de Sikasso ; ils sont restés onze jours à la colonne et reviennent avec quelques cadeaux pour leur maître, parmi lesquels je vois figurer divers objets et étoffes offerts par moi à Samory.

Ce n'est que le lendemain 5 que je reçois leur visite. Le vieux Ouattara me dit que l'almamy ne lui a pas parlé de moi. « Mais, ajoute-t-il, cela ne fait rien, je te donne ma parole de te mener à Niélé dans deux ou trois jours ; nous partirons ensemble. »

Malheureusement les choses n'allèrent pas si rondement qu'on pouvait le supposer. Toumané, le chef des sofa, ne m'avait fait venir ici que pour s'approprier de mes armes, des étoffes et autres articles, espérant me les échanger contre des captifs. Il n'était pas un jour où ce triste personnage ne viut me proposer de lui acheter un ou deux de ces derniers. Je le renvoyai sans le froisser, lui conseillant de convertir sa marchandise humaine en cauris. Je lui vendrais, lui dis-je, tout ce qu'il désirait, contre cette monnaie.

Comme Toumané n'arrivait pas à se défaire avantageusement de ses captifs, il retardait tous les jours sous un prétexte quelconque le départ des gens de Pégué, afin de retarder le mien aussi.

Sur les instances des gens de Pégué, qui comme moi étaient désireux de quitter Fourou, je dus céder à Toumané, pour un prix dérisoire (quelques milliers de cauris), les marchandises qu'il convoitait. Il m'imposa en outre un compagnon de route qui devait me servir de guide et me faciliter mon passage à travers le pays Pomporo. Il me fallut donner pas mal de marchandises aux femmes du guide, pour se nourrir pendant l'absence

de leur mari, etc. Comme on voit, ma sortie des États de Samory fut loin d'être gratuite.

Le départ, qui avait été fixé au 8, fut de jour en jour retardé jusqu'au 12. Le 11 au soir, je me rendis chez Toumané pour lui dire que je ne tarderais plus d'avantage et que j'étais décidé à partir le lendemain, avec ou sans son assentiment : le vieux Ouattara en fit autant de son côté, et Toumané nous affirma que nous nous mettrions en route le jour suivant.

G. BINGER.

(La suite à la prochaine livraison.)



Toumané. — Dessin de Binger, d'après une photographie de l'auteur





Toumané enlevant des captifs. — Dessin de Riou, d'après un document de l'auteur.

## DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER<sup>1</sup>.

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### IX

Départ de Fourou. — Les frontières de Samory. — Enterrement de Siène-ré. — Dioumanténé. — En route pour Niélé. — Tieba et son histoire. — Les États de Tieba. — Campements et nourriture. — Les ruines du vieux Niélé. — Le *kousonkansan*. — Les baobabs.

12 janvier 1888. — Nous quittons Fourou un peu avant sept heures; comme à Tiong-i, une partie du village vient me faire ses adieux. Je prends la route de Kadiolini sans m'inquiéter du guide, qui n'est pas là, et, accompagné du vieux Ouattara, qui, lui, ne manque pas à sa parole, j'atteins bientôt un tout petit village nommé Kadiolini.

C'est une des rares localités que Toumané épargne dans ses excursions: car, tous les deux ou trois jours, ce misérable part de nuit avec quelques sofa, s'embusque à une certaine distance d'un village des environs, et lorsque, vers sept heures du matin, femmes et enfants sortent pour aller chercher du bois mort ou rapporter des charges d'iguames, il tire quelques coups de fusil pour les épouvanter, et les enlève. Jamais ces bandits ne reviennent à Fourou sans ramener quatre ou cinq

de ces malheureux, mères sans enfants ou enfants sans mère.

C'est ce qui se passe sur toutes les frontières de Samory: ou bien les villages sont annexés, ou bien ils sont traités en pays ennemis; il n'y a pas de juste milieu chez ces gens-là. La neutralité n'existe pas.

Dans les deux cas, du reste, le sort des villages frontières est le même. S'ils se font annexer par Samory, les habitants sont ou vendus par lui, ou razzisés par leur ancien chef; de telle façon qu'en sortant d'un pays on traverse toujours une zone, variant entre quarante et cinquante kilomètres, dans laquelle les habitants ne savent trop de qui ils sont les sujets; cette zone est toujours soumise au pillage, soit par des bandits des environs, soit par les habitants des villages frontières.

J'ai souvent essayé de détourner Toumané de ces chasses à l'homme, lui conseillant, s'il tenait à se battre, de se rendre utile en surveillant la route de Tiong-i à

1. Suite. — Voyez p. 1, 17, 33 et 49.



Fourou, qui est sans cesse pillée par des gens de Nangalasou ou de Papara, sujets de Tiéba. Il n'était pas une semaine qu'on n'enlevât une dizaine de personnes se rendant au marché de Fourou ou en revenant : mais il me répondait sans hésiter : « Les gens qui pillent sur cette route sont peut-être en force et ont des fusils, je ne tiens pas à recevoir des balles par là : ici, tu vois, je n'ai rien à craindre et je gagne toujours quelques captifs. »

On ne peut être plus lâche et plus cynique à la fois.

Ce ne fut qu'à Kadiolini que je commençai à respirer. On ne s'imagine pas ce qu'il y a de bonheur à se sentir libre après une captivité de sept mois comme celle que je venais de subir.

De Kadiolini, trois chemins conduisent à Dioumanténé : nous prîmes celui du centre, qui passe à Sasiébougou (groupe de cinq villages environ, 1 000 habitants au total) et Safiguébougou (petit village). A quatre heures du soir nous arrivâmes à Katon, où il fut décidé qu'on passerait la nuit.

En approchant du village on entend des coups de fusil qui partent de tous côtés ; mes hommes ne se sentent pas de joie : c'est un enterrement. Il paraît que rien de meilleur n'aurait pu nous arriver. « C'est très bon signe, me dit Diawé d'un air demi-sérieux : tous les noirs disent que c'est trop bon quand en partant on campe dans un village où il y a un mort. »

Les enterrements chez les Siène-ré donnent lieu à de véritables orgies. A Fourou, où il mourait du monde tous les jours, j'ai pu suivre toutes les phases de ces fêtes, et puisque j'en trouve l'occasion ici, je vais décrire de mon mieux l'enterrement d'un Siène-ré.

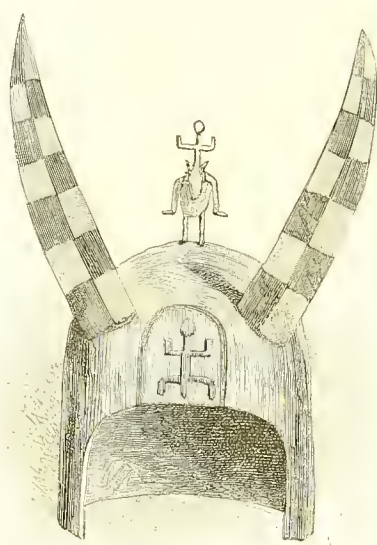
Dès qu'une personne meurt, les parents revêtent leurs plus beaux habits et les hommes vont par le village annoncer la nouvelle à leurs amis : ceux-ci se réunissent en armes près de la demeure du défunt et tirent des coups de fusil tant qu'il y a de la poudre. De vieilles femmes se rendent à la case mortuaire, lavent le cadavre à l'eau chaude et au savon, et le couchent sur une natte propre au milieu de la plus grande case. Pendant ce temps tous les joueurs de balafon, de flûte, de tam-tam et d'instruments à cordes se réunissent et commencent un concert qui dure deux, trois, quatre et même cinq jours de vingt-quatre heures sans interruption. De gigantesques marnites de *tô* (plat national) et de *dolo* sont préparées. Les amis et parents commencent leur repas quelques heures après et mangent accroupis autour du cadavre, auquel on a soin d'offrir de tous les plats avant de les entamer.

On danse dans la cour ou, si cet emplacement est trop exigü, sur une place du village. Les visiteurs affluent de tous les villages voisins. La table est ouverte en permanence et le *dolo* coule à flots. Le chef de famille distribue, en outre, des denrées non préparées et des cauris à tous les visiteurs. Cette fête se prolonge d'autant plus que le défunt était plus estimé de ses concitoyens.

C'est vers onze heures ou minuit qu'il faut aller voir une de ces saturnales. D'un côté les jeunes gens exécutent des pas, des sauts, des pirouettes avec armes, la tête ornée de plumes de vautour et de poulet. La danse des jeunes filles consiste à sauter en l'air à pieds joints, aussi haut que possible, en se frappant les fesses d'un coup de talon. Tout ce monde ne se repose que pour boire ou pour faire place à quelque personne âgée : pendant que celle-ci danse, et en signe de respect,

les habitants viennent successivement soulever son bras droit en l'air. Toute la scène est éclairée par un ou deux feux de bois près desquels se tiennent généralement les musiciens, le torse ruisselant de sueur et rythmant avec acharnement sur leur tam-tam ou leur balafon un air, toujours le même.

Enfin, la veille de l'enterrement, le chef de famille va annoncer partout le moment fixé pour la cérémonie. Le jour même, après quelques coups de fusil, les balafon se rendent à la porte du village, tout le monde se rassemble vêtu de linge propre, les guerriers en costume de guerre, le chapeau orné de plumes. Au moment où le corps passe, ficelé dans une natte et porté sur la



Le casque de Katon. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur

tête par deux hommes vigoureux, tout bruit cesse et tout le monde se range sur son passage. Le corps est toujours précédé de femmes qui chantent les vertus du défunt et portent dans la main droite une queue de vache qu'elles tiennent un peu en l'air. Peu de personnes suivent, les parents et les fossoyeurs seulement. Dès que le corps est sorti du village, la fête recommence jusqu'au lendemain matin. Alors a lieu une seconde visite du chef de famille, qui vient dire que tout est terminé.

Les malheureux ou les étrangers sont enterrés sans cérémonie. Il en est de même des jeunes filles ou femmes mortes sans avoir eu d'enfants. En pareil cas il est difficile de trouver des femmes qui veuillent bien procéder aux ablutions, car cette mort doit amener toutes sortes de maux sur les personnes qui s'y mêlent d'une façon quelconque.

Parmi les hommes assistant à l'enterrement des gens de Katon, j'ai vu un jeune homme porter une coiffure





Un enterrement chez les Sierré. — Dessin de Liou, d'après un document de l'auteur



bien originale. C'était un casque en bois noirci au feu et fait d'une seule pièce; sur le devant il y avait une sorte de niche dans laquelle se trouvait sculptée en relief une image représentant un homme, bras et jambes écartés; de chaque côté de cette niche partait une grande aile ou corne de 40 centimètres environ, sur laquelle étaient peints des carrés blancs formant damier avec le bois noir; enfin le cimier était surmonté d'une sculpture représentant un cavalier et sa monture. Le tout était très grossièrement travaillé et peu symétrique.

Katon est composé de deux villages, séparés par un joli ruisseau, affluent du Banifin de Loufiné. La population totale, composée de Dioula et de Siène-ré, s'élève à environ 800 ou 900 habitants.

Vendredi 13 janvier 1888. — De Katon à Dioumanténé, où nous devons nous arrêter, il n'y a que deux heures de marche. On ne traverse qu'un très petit village, entouré de rizières, qui se nomme Tiémédougou. Comme Katon, Dioumanténé se trouve sur le grand chemin Mbengé-Ngokho-Sikasso, ou Tengréla-Ngokho-Sikasso. Pour ce dernier le passage du Bagoé a lieu à Kanakono. Toute la région se nomme le Pomporo; elle est limitée au sud par le Bagoé et au nord par le Samokhodougou. Le fond de la population est Siène-ré, mais partout il y a de nombreux Mandé Dioula fixés dans les villages; ils semblent même jouir ici d'une grande influence. Le Pomporo est une conquête récente de Tiéba; il y a cinq ans encore, ce petit pays était soumis à un chef résidant à Dioumanténé; actuellement, par leur position neutre entre Tiéba et Samory, les gens de Pomporo se tiennent sur une certaine réserve: si Samory prend Sikasso, ils se diront ses amis; dans le cas contraire, ils resteront sujets de Tiéba, quoiqu'ils ne soient pas absolument ses partisans, ce dernier ayant, lors de la conquête, ravagé et saccagé tout le pays.

Samory, du reste, leur fait actuellement des avances, un peu par crainte, car ce pays est encore relativement très peuplé, et aussi pour se ménager une communication avec Pégnyé, dont il recherche l'alliance, comme je l'ai dit.

Au nord du Pomporo, et entre ce pays et le Kénéldougou se trouve le Samokhodougou, ou pays des Samokho. Comme le succès de mon entreprise dépendait de la rapidité de ma marche, je ne pouvais songer à le visiter.

Dans cette enclave ne sont fixés que des Samokho. J'en ai vu quelques-uns à Fourou; ils parlent un dialecte particulier, dont je me promets de prendre un vocabulaire à Niélé si j'en ai l'occasion. Dès maintenant je puis dire que dans les dix premiers noms de nombre j'en ai trouvé cinq identiques ou offrant de l'analogie avec les noms sonninké.

Leurs noms de tribus sont Kouloubali et Sokhodokho. S'ils ne sont pas de même origine que les Sonninké, ils ont au moins vécu à leur contact; depuis longtemps cependant ils n'ont plus aucun rapport avec

eux, et il est absolument impossible à un Sonninké et à un Samokho de se comprendre; on n'arrive à trouver des racines identiques qu'après une étude scrupuleuse des deux langues. Je croyais ce peuple plus nombreux qu'il ne l'est réellement: il comprend à peine une quarantaine de villages.

Dioumanténé se compose de trois grands villages, dont la population totale est supérieure à celle de Fourou: elle doit dépasser trois mille habitants. Les environs sont couverts de ruines, qui étaient toutes habitées avant la conquête du Pomporo par Tiéba. Le vieux Ouattara et le guide, qui nous a rejoints la veille en route, me dirigent sur le village du centre, où ils ont des amis.

Mon arrivée, annoncée la veille, a mis toute la population sur pied, et tout le pourtour du tata est couronné de têtes; des gamins sont perchés sur les banans du village, et quantité de femmes sont juchées sur les *argamaces* des cases.

Sur la place du marché, où je fais camper mes hommes, se trouve un petit bassin d'une eau très claire, couvert de nénuphars; il est alimenté par une source qui sort de blocs de grès ferrugineux. Des canards de l'espèce dite canard de Barbarie y prennent leurs ébats, et des bandes de pigeons domestiques y viennent boire. N'étaient la grande chaleur et toutes ces faces noires, on se croirait dans quelque village de France.

Des pintades grises au ventre blanc rappellent de tous côtés: comme en France, elles sont un peu vagabondes; on les voit perchées sur les toits et sur le mur du tata: de temps en temps, effrayées par les vautours, elles viennent s'abattre au milieu des cases, renversant les calebasses et faisant voler la farine de mil de tous côtés, au grand désespoir des ménagères noires.

Le tata a 3 m. 50 de hauteur; il est pourvu intérieurement d'une banquette en terre pouvant recevoir deux rangs de tireurs. En en faisant le tour je me suis trouvé dans une jolie bananeraie qui renferme environ un millier de pieds de bananes: c'est la première fois que je rencontre ce fruit depuis mon départ de Bammako.

Les Mandé Dioula qui sont fixés ici font tisser par leurs captifs de la cotonnade blanche rayée de bleu analogue à celle de Fourou; dans le village où j'ai campé il y avait dix-sept métiers en activité.

Le coton se récolte ici; il y a des champs partout, mais je n'ai vu nulle part d'indigo; le village cultive aussi du maïs et différentes variétés de mil et de sorgho, quelques arachides et beaucoup de riz.

Le marché, qui se tient le mercredi, est très fréquenté et bien plus important que celui de Loufiné, qui se tient le jeudi. J'ai eu beaucoup de peine à décider le vieux Ouattara et le soi-disant guide à partir demain matin: ces pauvres gens ont une peur atroce des hommes de Tiéba, dont il faut traverser le chemin de ravitaillement entre Nafégné et Karamadara. Ce chemin relie Mbengé et Ngokho à Sikasso.

Devant une telle peur et des craintes aussi peu justifiées je suis amené à leur dire que je me passerai d'eux



et qu'il me suffit d'un homme pour me mettre dans le bon chemin.

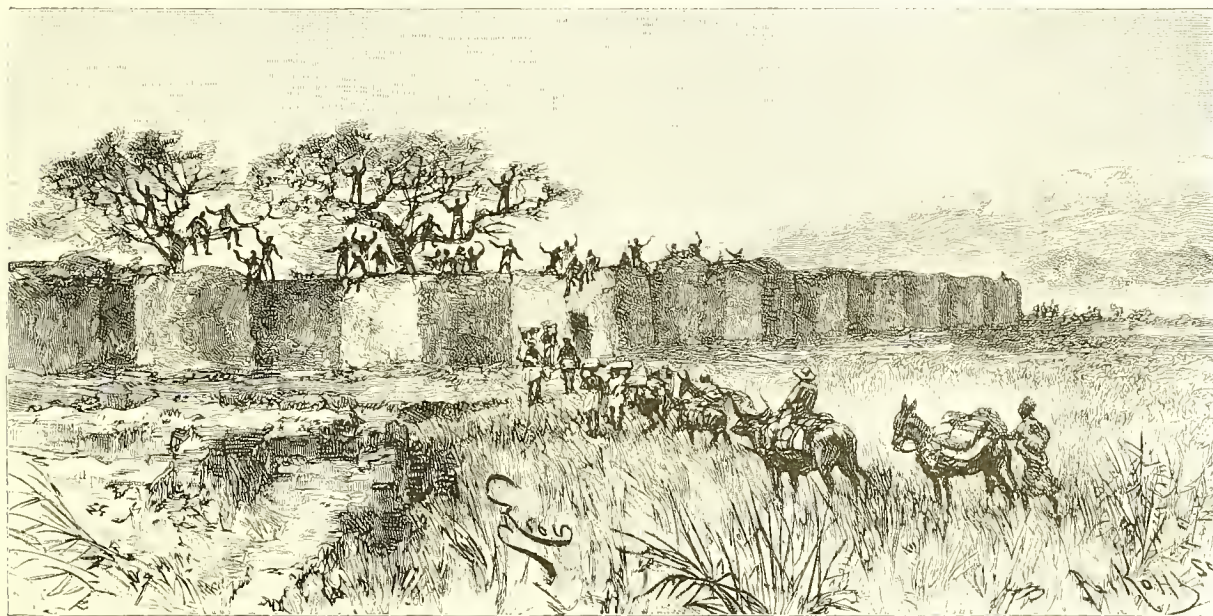
Samedi 14 janvier. — Le départ a lieu vers sept heures du matin seulement; mes compagnons de voyage se font tirer l'oreille, c'est avec défiance et crainte qu'ils se mettent en route. J'organise un peu la marche du convoi, car nous sommes en tout une cinquantaine de personnes; je prends la tête avec mon domestique, des femmes, des enfants et quelques hommes armés se rendant à Niélé. Les ânes suivent à quelques pas en arrière sous la conduite de mes hommes et la surveillance de Diawé.

Quelques heures après, nous campions en halte gardée sur la rive gauche d'une jolie petite rivière à eau limpide; elle coule vers le sud et passe près de Mbeng-é. Actuellement elle n'a qu'une vingtaine de centimètres d'eau, mais en hivernage son passage n'est

pas commode, à cause de la rapidité de son courant et de l'escarpement des berges. D'après mes informateurs indigènes, cette rivière serait une des sources du Bandamma (rivière de Lahou). Après avoir arrosé le Follona, elle entrerait dans le Kouroudougou. Jadis cette rivière servait de frontière entre les Etats de Fan, père de Pégué, et le Pomporo. C'est là que se terminent les Etats de Tiéba.

Tiéba, le souverain qui a placé sous sa domination toute la région comprise entre les Etats de Samory et ceux de Kong, est un Mandé Dioula Traouré, originaire du Follona.

Son père se nommait Daoula et dans l'origine était chef du village de Daoulabougou, situé à une étape au nord de Sikasso. Quelques expéditions heureuses contre des villages inoffensifs des environs l'avaient bientôt placé à la tête de plus nombreux contingents, avec les-



Vue de Dioumanténé. — Dessin de Riou, d'après un document de l'auteur.

quels il avait razié successivement le Menguéra, le Follona et tout le KénéDougou.

Il mourut en 1877, laissant cinq fils et une fille, nommée Momo. Tiéba était le plus jeune de ses frères, mais il était aussi le plus remuant: il trouva bientôt l'occasion de se faire acclamer comme successeur de son père, à la suite d'une campagne dans le Mienka, où il battit l'ennemi une première fois entre Ouattara et Djitamana, et une seconde fois près de Tiéré.

En 1882 il ravagea une partie de Follona, battit Fan, père de Pégué, et fit détruire sa capitale, Niélé. En 1883 il fit la conquête de la partie du Ganadougou située à l'est de Bagoé et tua Dansénou, chef de ce pays, résidant alors à Koumian (rive droite du Bagoé), puis il s'empara du Pomporo et poussa ses conquêtes jusque dans le Niéné et le Kantli, en s'emparant de Papara.

Enfin, en 1884, 1885 et 1886, les incursions que firent ses troupes sur la rive gauche du Bagoé donnè-

rent naissance à la guerre de Samory, dont l'épilogue est le siège de Sikasso.

Tiéba est un homme de trente-cinq ans; il a la réputation d'être très intelligent. Un homme du Dafina qui le connaît particulièrement m'a donné sur lui quelques détails. Il est vêtu généralement de blanc. Dans les audiences qu'il donne et dans les palabres, il est toujours accompagné de sa première femme, qui s'assied à côté de lui. Tiéba inspire une grande terreur à tous ceux qui l'approchent, et ses décisions sont, paraît-il, irrévocables. Il est d'une générosité proverbiale et il n'y a pas de jour où il ne fasse une largesse.

Dans les réunions, quand Tiéba fait mine de cracher, tout le monde se précipite vers lui en étendant son *doroké* pour y recevoir le crachat royal. Quand le palabre est terminé, Tiéba rentre chez lui, change de vêtement et donne le costume qu'il vient de quitter au courtisan dont il a souillé le boubou. Il y a des jours où



le roi crache beaucoup : c'est alors tout bénéfice pour l'auditoire; mon informateur m'a affirmé que dans une seule matinée il avait vu le fait se renouveler sept fois.

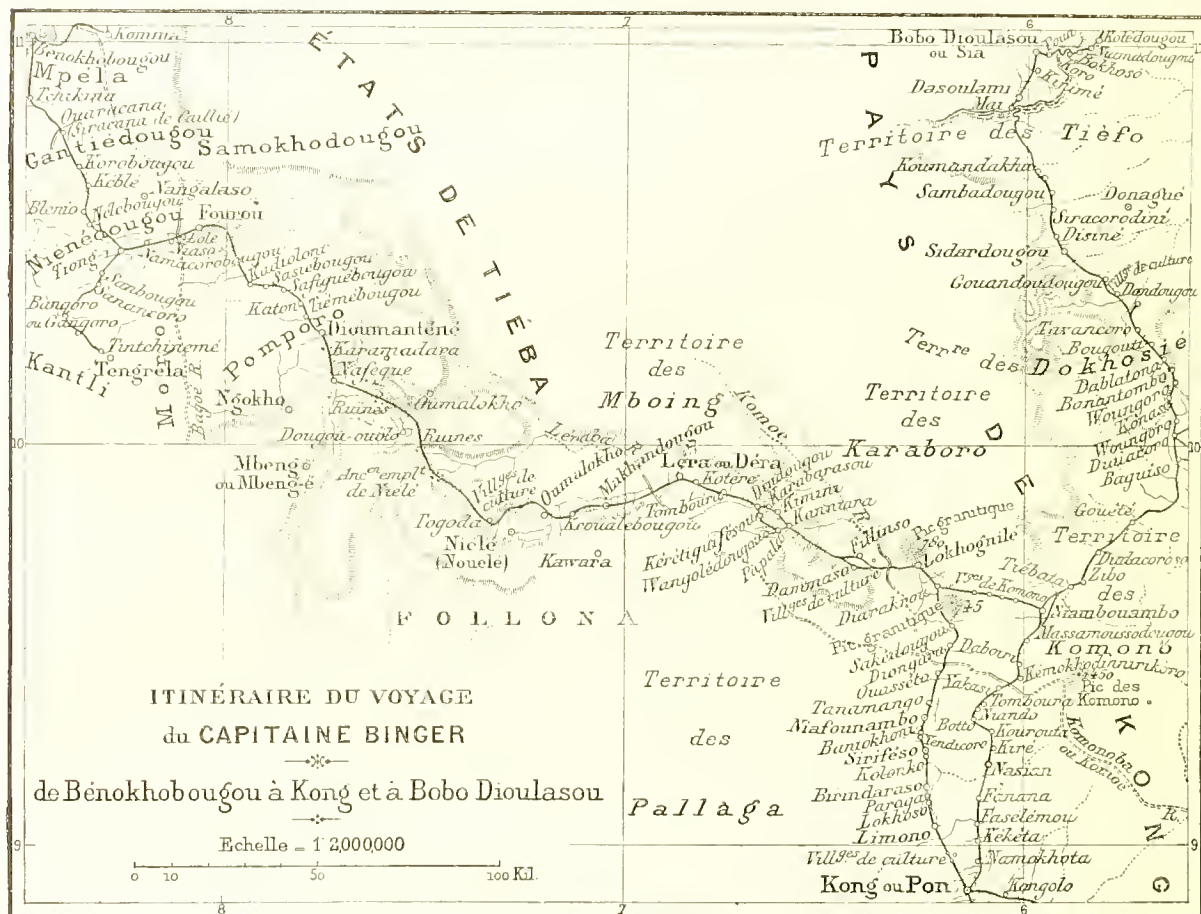
Les limites du pays de Tiéba sont : au nord, le Diomadougou et le Bendougou, qui ont accepté son protectorat; à l'est, les Etats de Kong; au sud, le Follona; à l'ouest, les Etats de Samory.

Les Etats de Tiéba se divisent en pays soumis et administrés directement par lui et en pays de protectorat. Les premiers sont le Mienka, le Kénédougou, le Samokhodougou et le Pomporo.

Les pays de protectorat sont : au nord, le Diomadou-

gon et le Bendougou; au sud, le Kantli, le Moro et le Niéné (provinces de Tengréla), enfin les confédérations Follona de Ngokho et de Mbiengé.

C'est dans les Etats de Tiéba que se trouve le nord orographique le plus important de la boucle du Niger. Nous le nommerons massif Natinian-Sikasso. Il est constitué par une série de plateaux et de mamelons ayant un relief maximum de 400 mètres au-dessus du terrain environnant. La plus forte cote est celle du pic de Faramisiri, qui atteint 780 mètres, tandis que la plaine n'est qu'à 340 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les sommets des mamelons sont ou arrondis ou



en forme de bonnet de police. Ils sont formés de grès gris et d'argile sablonneuse, fortement mélangée de granules de fer. L'action des pluies a désagrégé les flancs de quelques-unes de ces hauteurs et produit des éboulis de grès qui enserrant leur base. Les flancs et le sommet sont couverts de végétation; seul le pic de Faramisiri est complètement dénudé. De loin, vers le sommet, il a l'aspect d'une antique forteresse.

De son versant nord sortent les eaux qui vont former la rivière de Kouoro ou Koba-Diéla, dernier affluent important du Niger, le même que Gaillié a traversé entre Kouoro et Dougassoni, dans sa marche sur Djenné en 1827.

A l'est, les eaux du massif Natinian-Sikasso for-

ment la branche occidentale de la Volta; enfin, du versant sud sortent les deux rivières qui forment le Gomô ou rivière de Grand-Bassam.

Une région aussi bien arrosée ne peut être que fertile et bien peuplée, malheureusement les guerres qui s'y sont livrées et qui s'y livrent encore actuellement ont fait disparaître une partie de la population. Certaines régions, comme celle de Dioumanténé à Niélé, étaient couvertes de villages, les cultures se touchaient, la densité de la population devait dépasser 40 habitants par kilomètre carré. Aujourd'hui, dans les Etats de Tiéba, la moyenne est d'environ 12 à 15 habitants par kilomètre carré.

Les principales communications à travers le pays ont



lieu du nord au sud; elles relient le Ségou et le Djenné au Ouorodougou; ce sont des routes de sel et de kola comme chez Samory.

Sikasso, par sa position au centre orographique de cette région et à la naissance de toutes les vallées qui vont rayonner par les quatre points cardinaux, nous semble tout indiqué pour devenir le siège d'un commandement important et recevoir un fort, dès que l'on voudra résolument poursuivre l'œuvre de pénétration.

Nous quittons la petite rivière Bandamma vers deux heures et demie; partout, aussi loin que la vue peut s'étendre, on ne distingue que des ruines, dont la présence se trahit par des groupes de gigantesques baobabs. Les ruines sont trop nombreuses pour être toutes relevées. Quoique chacune d'elles n'eût de place que pour une ou deux familles, on peut voir que la densité de la population devait être très grande. Depuis

Dioumanténé ce ne sont que rizières et cultures de mil abandonnées; partout subsistent encore les petites levées de terre qui endiguent les rizières et les sillons des champs de mil. Dans la soirée on aperçoit vers le sud-est le sommet bleu d'une petite montagne que les indigènes m'ont nommée Oumalokho konkili. Vers quatre heures nous traversons un marécage d'une cinquantaine de mètres de largeur où il y a encore 1 m. 20 d'eau et de vase; enfin, deux heures après, à la nuit tombante, nous campons dans un endroit découvert, non loin d'un petit bas-fond où il y a un peu d'eau.

Maintenant que nos hommes y sont bien habitués. L'établissement du campement se fait sans que j'aie besoin de m'en mêler. En un clin d'œil les bagages sont rangés en fer à cheval sur de grosses pierres, ce qui les met à l'abri des termites. Les animaux, entravés, sont menés brouter aux abords du camp. Des hommes



Obligés d'éteindre le feu des herbes (voy. p. 72). — Dessin de Riou, d'après un document de l'auteur.

vont chercher du bois pour les feux de nuit, tandis que d'autres et les femmes se mettent en devoir d'allumer des feux de cuisine et de préparer le riz ou les ignames.

Mon domestique établit ma natte sur une brassée de feuilles et de rameaux. Un pagne en coton me sert de drap, une couverture en laine doit me couvrir, au petit jour, quand il fait froid. La peau de bouc constitue l'oreiller. La moustiquaire est l'objet le plus utile dans ce pays; non seulement elle vous défend contre les moustiques, mais, bordée en dessous de la natte, elle empêche les fourmis, araignées, scorpions et autres animaux de vous atteindre. Elle préserve en même temps de la rosée.

Depuis environ trois mois je suis tout à fait acclimaté et habitué à la nourriture indigène, que j'améliore en me procurant le plus souvent possible des viandes, du gibier et des volailles, etc. Comme les indigènes, je mange le matin, avant de me mettre en route, les restes

froids de la veille, ce qui me permet de supporter vaillamment mon étape et d'attendre sans crampes d'estomac l'heure du déjeuner. Dans cette région nous sommes particulièrement favorisés, car nous y trouvons l'igname, qui est une grande ressource, puisqu'elle remplace la pomme de terre, et qu'elle peut être mangée bouillie à l'eau ou grillée au feu, et froide ou chaude. L'igname n'a qu'un seul défaut, c'est d'être d'un poids trop lourd pour qu'on puisse en emporter de gros approvisionnements. Il faut au moins 3 kilogrammes d'ignames par indigène et par jour, tandis que 500 grammes de riz font le même office.

Dimanche 15 janvier. — Notre petite caravane se met en route au petit jour. Le terrain est toujours le même, les ruines sont encore très nombreuses. Vers dix heures nous atteignons une jolie petite rivière à eau ferrugineuse; elle se nomme Bani. « petit fleuve »: c'est le second cours d'eau que nous rencontrons qui ne soit



pas tributaire du Niger. Les indigènes me disent que c'est un des bras de la rivière de Léra. Les rives sont boisées, les abords marécageux, difficiles à traverser. Il y a des traces de jeunes hippopotames, ce qui semble indiquer qu'un peu plus en aval se trouve un bief plus profond; ici l'eau n'a que 30 centimètres.

La marche de l'après-midi est très pénible : à l'ardeur du soleil viennent s'ajouter la réverbération excessive et la chaleur de l'air chauffé par l'incendie de la plaine; partout les hautes herbes sont allumées, et à plusieurs reprises la caravane se voit obligée de s'arrêter pour couper des branches vertes et éteindre le feu qui nous

environne. Le passage des endroits marécageux est rendu très pénible par des trous profonds de 30 à 40 centimètres qu'ont laissés des troupes d'éléphants.

A quatre heures nous atteignons les ruines de l'ancien Niélé, qui s'élevait sur un petit dos d'âne entre un marécage et un ruisseau: pendant près d'une demi-heure on chemine dans des débris de construction, de poterie, etc. Une cinquantaine de baobabs et de bombax gigantesques indiquent l'emplacement des places du village. Le vieux Ouattara m'indique son ancienne case et me raconte que c'est en 1882 que Tiéba et Niamana, chef de Mbeng-é, ont détruit sa ville, après



Ruines de l'ancien Niélé. — Dessin de Riou, d'après un document de l'auteur.

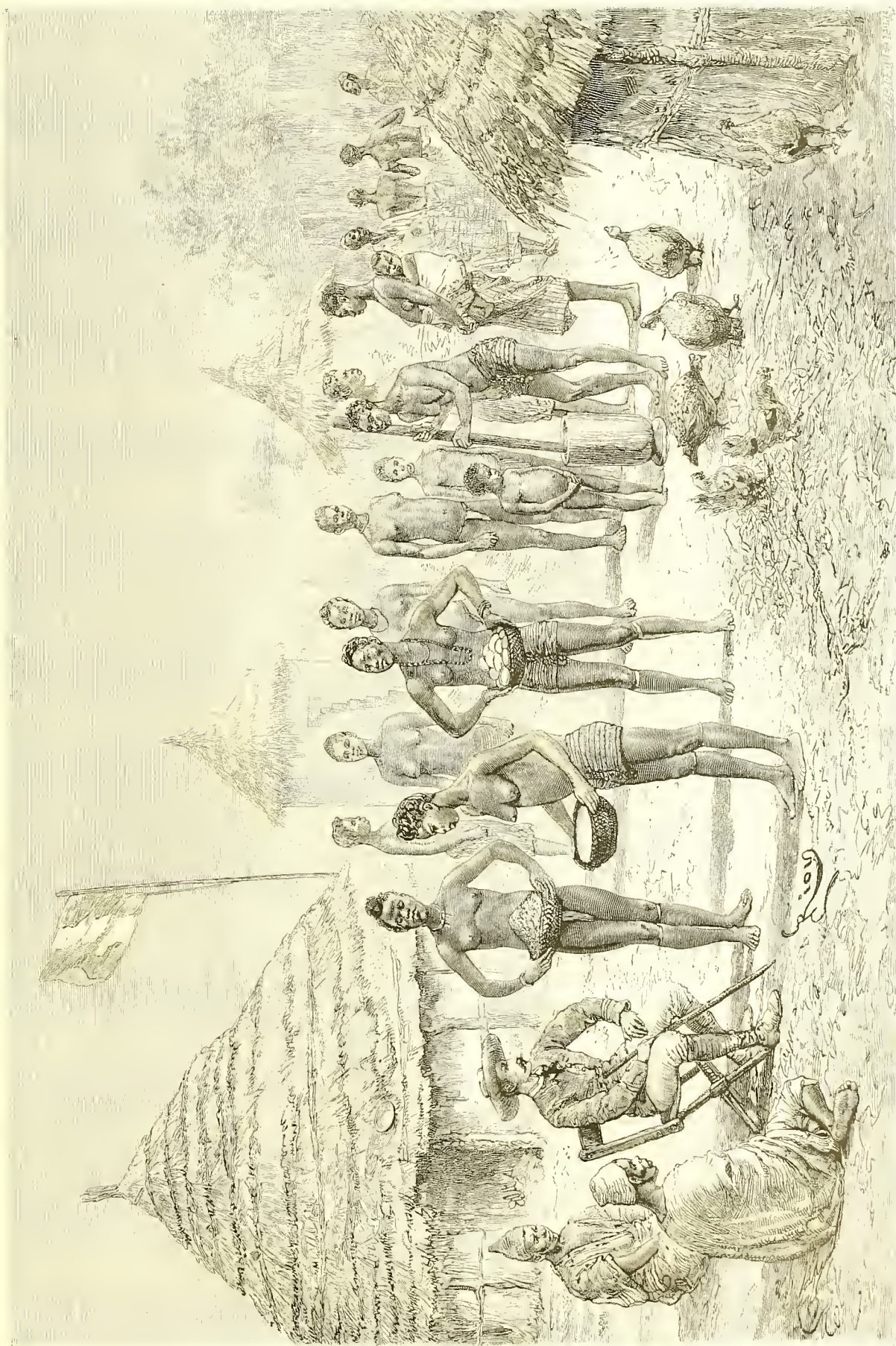
avoir vaincu Fan, père de Pégué. C'est également de cette époque que date la ruine des nombreux villages que nous venons de traverser. Sur la rive gauche du Bagoé c'était l'œuvre de Samory : ici nous sommes en présence de l'œuvre de destruction de Tiéba. Ils ne sont pas meilleurs l'un que l'autre.

Nous campons et passons la nuit sur la rive droite d'un joli petit ruisseau qui coule vers le nord; ce qui m'a frappé, c'est que parmi toute la verdure dont les cours d'eau sont agrémentés ici, il n'y ait ni bambous, ni palmiers d'aucune espèce. Nous sommes pourtant plus au sud qu'à Tengréla, dont les environs sont parsemés de palmiers à huile et les ruisseaux bordés de

bambous. La cause en est peut-être dans la différence d'altitude: cependant le bambou pousse au sommet de toutes nos montagnes du Soudan français.

Vers dix heures et demie il s'élève une altercation entre mes hommes à propos d'empreintes relevées sur le sol pendant l'étape. Ces empreintes étaient attribuées par les uns au bœuf sauvage (sorte de buffle, nommé *sigui* en mandé) et par les autres à un animal que je n'ai jamais vu, parce qu'il est très rare, mais dont pas mal de noirs m'avaient déjà parlé. Cet animal est appelé en mandé *kousonkansan*. C'est une bête affreuse, plus hideuse que le caïman, dont elle a presque l'aspect. Elle n'a toutefois que 2 mètres à 2 m. 50 de longueur.





Un togoda (voy. p. 74). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.



Sa largeur à hauteur des pattes de devant est de 60 à 70 centimètres, et tout son corps est recouvert d'écailles excessivement dures. Sa formidable carrure lui permet de briser les jambes des plus grands animaux, en se ruant sur eux. C'est sa seule défense. Sa tête diffère légèrement de celle du caïman; elle est plus courte, et sa mâchoire est disposée en fer à cheval; ses dents sont également beaucoup plus petites.

Les empreintes que laisse cet animal sont très larges. Ses pattes de devant sont excessivement puissantes et presque de la grosseur d'un sabot de cheval; il n'a pas de griffes, mais un sabot fendu.

Il a été signalé par El-Békri. Barth prétend qu'il ne vit que dans l'eau. Les indigènes m'ont affirmé, au contraire, qu'il vivait presque exclusivement sur la terre. On le rencontre surtout dans les grottes et les anfractuosités de rochers. Les kousoukansan vivent par paire. Quand l'un des deux meurt, le survivant vient tous les jours, une ou deux fois, à l'endroit où son compagnon est mort.

Diawé en a vu un mort et un vivant à Sélé dans la Kaarta, et un de mes hommes possédait deux écailles de kousoukansan qu'un forgeron avait enlevées en sa présence du dos d'un de ces animaux; il y attachait un grand prix et n'a jamais voulu me les céder, tant il avait foi dans leur vertu.

Lundi 16 janvier. — Le terrain change d'aspect. A la monotonie de la plaine succèdent de petites croupes boisées, séparées les unes des autres par des vallons pleins de verdure. Dans quelques-uns de ces vallons il y a de l'eau, ce qui attire beaucoup de gibier; pendant toute la matinée on entend crier en mandé et en siène-ré : *Sokho! Sokho! Kari! Kari!* « De la viande! de la viande! »

Mes hommes poursuivent des *tankho* (antilopes à bosse), des *dagué* (textuellement : « bouche blanche »), autre grande antilope, connue vulgairement sous le nom de *koba*. Diawé tire deux coups de fusil sur un énorme éléphant, mais ce dernier continue paisiblement sa route, se contentant de se jeter avec sa trompe une grosse motte de terre sur le dos.

Sur la plupart des croupes il y a des ruines entourées de baobabs. Cet arbre me paraît être particulièrement affectionné par les Siène-ré, qui le nomment *siène tchi-gué* (« l'arbre de l'homme »). Il leur rend en effet de très grands services.

Le bois du baobab ne vaut rien pour le chauffage; il est trop spongieux pour être travaillé, mais on utilise sa cendre comme mordant dans les teintures à l'indigo et comme potasse dans la fabrication du savon. L'écorce sert à faire de la ficelle, des cordes, des filets, des hamacs, etc. La feuille est employée comme condiment dans presque toutes les sauces qui se mangent avec le tô.

La coque du fruit est employée dans certaines régions comme bouteille; dans d'autres, on la brûle pour obtenir des cendres, dans lesquelles on passe l'eau qui sert à la préparation du tô; avant maturité, elle renferme

un liquide frais, dont quelques indigènes sont très friands. La farine blanche que renferme le fruit à maturité entre, mélangée avec de la farine de mil, dans la préparation de quelques plats indigènes et dans quelques boissons; avec le noyau lui-même, cuit, séché et pilé, on fait une sauce de conserve que l'on nomme *kondoro*. Enfin l'arbre, quand il est vieux, offre beaucoup de creux, dans lesquels les abeilles se logent très volontiers. Le tronc, qui atteint généralement des dimensions extraordinaires, est facilement escaladé à l'aide de fortes chevilles en bois que l'on enfonce dans l'écorce et qui servent d'échelons et de marchepieds.

A midi nous campons sous un figuier à côté d'un des trois villages de culture de Pégué. Ces petits villages sont entourés d'enceintes en terre glaise et séparés les uns des autres par un joli petit ruisseau; ils ne portent pas de nom particulier, on les appelle *Pégué-togoda* (campements de culture de Pégué).

Nous devons ici être éloignés de 6 kilomètres environ de Niélé, ce qui porte la distance totale de Dioumanténé à Niélé à 90 kilomètres environ.

## X

Séjour au *togoda*. — Je tombe malade. — Vêtements et mœurs des Siène-ré. — Pégué et les sorciers. — Histoire du Follona de Pégué. — Niélé et son marché. — Cadeaux à Pégué. — Départ pour le pays de Kouz. — Oumalokho. — Forgerons et hauts fourneaux. — Un musulman qui m'attendait. — Arrivée à Léra. — Les Gouin(g) ou Mbouin(g).

Mercredi 1<sup>er</sup> février. — Deux heures après mon arrivée au *togoda*, j'ai été atteint d'un accès bilieux hématurique; grâce à de fortes doses de quinine que je m'étais administrées la veille et le matin même, je n'ai pas perdu connaissance un seul instant et j'ai pu me soigner; le cinquième jour j'allais déjà mieux, et dès le neuvième jour je pouvais faire une promenade d'une centaine de mètres au bras de Diawé. Ma convalescence fut assez rapide; l'appétit revenait; néanmoins il m'était impossible de me mettre en route et de songer trop tôt au départ; les fortes doses de quinine que j'avais absorbées (12 grammes environ en sept jours) m'avaient occasionné des douleurs de cœur qui m'empêchaient de marcher.

Le *togoda* où j'habitais était heureusement bien situé; nous étions par 620 mètres d'altitude. Dans la matinée, le plateau était balayé par des vents frais, et jusque vers sept heures et demie on aurait pu se croire en France, au mois de juin. Mais de dix heures à deux heures il faisait une chaleur atroce, insupportable surtout parce que les cases étaient excessivement basses et petites.

Pendant le cours de ma maladie, Pégué a fait tous les jours prendre de mes nouvelles, et dès que le mieux s'est fait sentir il m'a envoyé un bœuf, du lait, des œufs, du miel, des poules, du beurre et des papayes; en outre, on a délivré tous les jours à mes hommes du riz, du maïs ou des ignames et quelquefois du dolo.



Pégué a installé d'une façon très intelligente ses captifs dans son pays : ils sont groupés, hommes, femmes et enfants, par cinquantaines environ, sous les ordres d'un chef qui commande le togoda. Ces captifs reçoivent comme première mise quelques têtes de bétail, des animaux de basse-cour et des graines, et mettent en exploitation les terrains des environs ; chaque togoda constitue ce qu'on pourrait appeler une ferme, dans laquelle Pégué puise ses approvisionnements. Malheureusement tout cela n'est pas administré avec beaucoup de méthode : comme chez tous les noirs du reste, le gaspillage l'emporte sur l'économie.

On cultive ici plusieurs variétés de *kou* (ignames), du maïs, de qualité inférieure, des arachides et des patates de très bonne qualité ; de plus, une variété de mil, le *sanio*, et une de sorgho, le *bimbiri* rouge. Toutes ces denrées sont emmagasinées en grappes ou en épis,

ce qui nécessite beaucoup de magasins. Dans la plupart de ces villages il y a plus de greniers que d'habitations.

J'ai remarqué dans les environs beaucoup de *cé* (arbres à beurre), mais l'arbre le plus répandu est le *netlé* ou *néré* (*Bassia biglobosa*). C'est un arbre de ressource pour l'indigène : la farine jaune que contiennent les cosques sert d'aliment, et de ses noyaux on confectionne le *soumbala* ou *simbala*, qui constitue la base de presque toutes les sauces.

Les bœufs sont très vigoureux et pourraient servir d'animaux de trait, mais ils sont en moins bon état que ceux de Fourou, remarquables par leur structure râblée, et qui constituent plutôt le véritable animal de boucherie du Soudan.

Les captifs des togoda des environs sont tous laids sans exception et aucun d'eux n'est vêtu. Les femmes



Niéle. — Dessin de Rion, d'après un document de l'auteur.

s'enroulent autour des reins une vingtaine de cordelettes en peau composées chacune de trois lanières de la grosseur d'une forte feuille. A ces cordelettes sont suspendus des petits objets en cuivre fondu représentant une tortue, un lézard ou un cheval ; ils sont confectionnés par les *lokho*, caste de forgerons, dont les femmes sont réputées fort belles : cette caste d'artisans n'est pas méprisée comme les autres.

Les captifs sont relativement bien stylés : les hommes ne m'ont jamais parlé sans s'incliner profondément et enlever leur bonnet ; pour saluer, les femmes s'agenouillent devant moi, face en arrière, c'est-à-dire en me présentant le dos.

Les hommes n'ont actuellement pas grande occupation : presque toutes les récoltes sont rentrées. Dans les togoda que j'ai visités, ils bâtissaient de nouvelles cases

1. Ces amulettes ont la vertu, disent les Siène-ré, de donner beaucoup d'enfants.

et réparaient l'enceinte. Quant aux femmes, à part la corvée de bois ou la cueillette du coton qu'elles font tous les matins, elles sont occupées dans la journée à préparer les aliments, à piler ou à mouler du grain, ou encore à cuire du dolo, car le village n'est pour ainsi dire qu'une grande brasserie.

Dans la soirée seulement, pendant que les hommes s'enivrent, les femmes filent le coton soit à la lueur de feux, soit au clair de lune. Outre cette population, mon togoda renfermait une famille de *fono*, sorte d'orfèvres dont j'ai déjà parlé à propos de Fourou. Pendant la journée leurs femmes étaient occupées, dans un gros trou recouvert de branchages, à faire de la vannerie et à confectionner des chapeaux de paille. Les *fono* forment une sorte de caste très redoutée. Les Siène-ré les disent sorciers et les évitent absolument, comme dans le Kaarta et le Belédougou on évite les *koulé* (raccordeurs de calebasses).



Au bout de quelques jours j'envoyai le chef du togoda demander à Pégué la permission de rentrer dans son village. Le soir il revint en me disant que le *fonfollo* (roi) allait faire une expédition de trois ou quatre jours, qu'il n'avait pas le temps de s'occuper de moi pour le moment, mais que dès son retour il m'enverrait chercher, et que je pouvais être persuadé de son amitié sincère, sans laquelle il ne m'aurait pas offert l'hospitalité dans un de ses villages.

Le délai étant largement écoulé et les visites des gens de Pégué se faisant rares, je me décidai à envoyer Diawé en reconnaissance à Niélé: il revint au bout de quelques heures et me raconta son entrevue avec les gens de Pégué. Ce brave souverain refusait absolument de me voir ou de me laisser entrer dans son village, il ne désirait même pas recevoir mon envoyé, mais en revanche il protestait de son amitié pour les Français et pour moi en particulier; j'obtiendrais de lui, disait-il, tout ce que je demanderais et il me donnerait un guide.

Toutes les tentatives que je fis encore restèrent sans résultat: il me fallait renoncer à avoir une entrevue avec Pégué et à entrer à Niélé. Je m'empressai, puisque d'autre part il était plein de bonnes dispositions à mon égard, de lui faire parvenir un riche cadeau d'armes et d'étoffes, d'une valeur de 500 francs environ.

Son envoyé, qui vint me remercier, me raconta que le roi avait réuni tous les habitants du village pour leur faire voir les présents qu'il venait de recevoir des Français. Jamais personne ne lui en avait donné d'aussi riches; «aussi, avait-il ajouté, chaque fois qu'un Français seul demandera à traverser mon pays, je lui faciliterai son voyage en lui donnant de mes hommes». Je crois qu'il tiendra sa parole, pourvu que le voyageur qui passe chez lui ne soit pas à cheval, il l'a formellement dit. Quant à nos marchands, qu'il laissera, dit-il, venir, librement commercer, je ne crois pas qu'ils entrent jamais à Niélé sans payer un lourd droit de passage.

Si Pégué ne me reçut pas, ce fut sans doute, comme je fus amené plus tard à le supposer, à la fois par une sorte de crainte superstitieuse, exploitée par ses marabouts et kénéélala, et aussi à cause de mon passage chez Samory.

Le pays de Pégué traverse un mauvais moment, car, quelle que soit l'issue de la guerre, il sera ravagé. Si Samory s'empare de Sikasso, il viendra dévaster le Pomporo et poussera certainement jusque dans le Follona; dans le cas contraire, ce sera Tiéba qui s'emparera de Niélé. Pégué n'a actuellement qu'une chance d'échapper à la ruine, c'est d'être le fidèle allié de Tiéba: malheureusement l'opinion publique de son pays est contraire à cette politique, Tiéba ayant fait si souvent des incursions dans cette région, que tout le monde lui est hostile.

Nos prévisions se sont depuis confirmées: Tiéba a annexé le Follona, de sorte que ce pays est placé par contre-coup sous notre domination.

Le refus de Pégué de me laisser pénétrer dans sa

capitale me cause beaucoup de chagrin. Niélé par lui-même n'offre rien de particulier, mais je crains que d'autres chefs ne me fassent le même accueil.

Le croquis de la ville est la fidèle reproduction du dessin que Diawé m'a fait dans le sable à son retour au togoda. Le village principal est à peu près au centre de l'enceinte extérieure et est séparé d'un autre groupe d'habitations, où la population est moins dense, par une rivière bordée d'une très belle végétation. Ce cours d'eau, quoique près de sa source, est déjà profond et on le traverse sur deux petits ponts en bois: le petit affluent qu'il reçoit à droite n'est composé que d'amas d'eau stagnante, non potable, et traverse une bananeraie contenant environ deux fois autant de bananiers que celle de Dioumanténé (près de 2 000 pieds), mais tous sont très jeunes et n'ont pas encore de régimes.

C'est dans les terrains vagues qu'on a pris les terres nécessaires à la construction d'un mur d'enceinte et des habitations, qui sont ou rondes ou carrées. L'enceinte en pisé, haute de 3 m. 50 environ, est tracée un peu en crémaillère: comme à Dioumanténé, une banquette en terre permet aux tireurs de faire feu par-dessus la crête. Dans quelques endroits, le mur est percé de petits créneaux de forme triangulaire.

En dehors du fond de la population, qui est Siène-ré, il y a quelques Mandé Dioula, qui sont musulmans et s'occupent de commerce; je ne crois pas qu'au total le chiffre de la population dépasse 3 000 à 3 500 habitants. C'est cependant le plus grand centre de toute cette région de Sikasso.

Il s'y tient quotidiennement trois petits marchés; le lundi il y a grand marché, au sud de la ville et à l'extérieur, sur une place où il y a quelques bombax; deux de mes hommes, que j'y ai envoyés pour acheter du sel, m'ont dit n'avoir vu aucune marchandise d'Europe; il y avait beaucoup de monde, paraît-il, mais pas plus de denrées à vendre qu'à Fourou.

Le sel (valeur 8 fr. 50 le kilo), la poudre et les chevaux viennent de Kong. Les tissus et marchandises d'Europe sont également apportés de temps à autre par les marchands de cette ville, qui les achètent à Salaga ou à Bondoukou. Le marché n'est donc pas tributaire du Sénégal, car on ne trouve rien à Bamako, et Médine est trop éloigné.

Niélé, d'après la légende, aurait été fondé par des chasseurs presque blancs, venus du nord: des Arabes, dit-on, qui, ayant obtenu des chefs siène-ré l'autorisation de s'établir là, le nommèrent Nonélé, ce qui dans leur langue voulait dire: «qui nous est donné». Au bout de nombreuses années, la population s'étant accrue, et le gibier faisant défaut, ils procédèrent de la même façon et fondèrent plus dans l'est un autre village, qu'ils nommèrent Kabara. C'est le Kawara actuel.

Vendredi 3 février. — Le guide de Pégué vient me prendre au togoda à huit heures du matin et le départ a lieu un quart d'heure après. Dès le premier kilomètre, ce guide me fait quitter le chemin qui conduit à Niélé pour contourner la ville par le nord, et me fait



traverser plusieurs togoda et passer en vue d'autres. Comme tous sont reliés à Niélé par un large sentier, j'en ai pris la direction à la boussole et ai pu ainsi déterminer l'emplacement de Niélé par recoupement, à quelques centaines de mètres près. Ayant suivi, la plupart du temps, en guise de chemin, des sillons de champs de mil, je n'arrivai à Oumalokho que vers midi.

Mon guide Ndo (le vieux Ouattara) et quelques hommes de Pégué étaient à l'entrée du village principal et m'avaient choisi un campement et une case à proximité; pendant que mon domestique me préparait à déjeuner, je fis le tour du marché, qui se tient au sud.

Oumalokho se compose de trois villages assez grands non fortifiés : l'un est habité par des forgerons de Pégué, l'autre par des Mande Dioula musulmans et leurs captifs, le troisième par des Siène-ré.

Devant le village des forgerons sont alignés quinze hauts fourneaux, dont cinq sont en activité; je suis même assez heureux pour en voir déboucher un, ce qui, d'après mes noirs, est de très bon augure.

Ces hauts fourneaux sont construits avec une certaine élégance, ils me paraissent particulièrement bien conçus pour la facilité du bourrage et surtout du tirage : chacun d'eux est pourvu de douze bouches de tirage



Hauts fourneaux et forgerons. — Dessin de Riou, d'après un document de l'auteur.

mobile, qui sont toutes en place au début et retirées au fur et à mesure de la combustion. Les forgerons, très nombreux autour de chaque fourneau en activité, semblent ne pas perdre de vue un seul instant leur besogne.

Dans la soirée, le fils du chef de Makhandougou vient me voir. Ce jeune homme, qui s'appelle *Ardjouma*, « Vendredi », me souhaite le bonjour de la part de son père, grand marabout de la région, auquel, me dit-il, j'étais apparu en rêve il y a plus de six mois et qui avait tout préparé pour bien me recevoir. Il a fait châtrer un bouc à mon intention et l'a engraisé. Je trouverai aussi un logement propre tout préparé à Makhandougou.

Samedi 4. — Le départ a lieu au clair de lune. Après avoir dépassé le dernier des villages d'Oumalokho, nous avons eu quelques difficultés à traverser un ruisseau marécageux. Il a fallu décharger les animaux; mais à part cela la route a été partout bonne, à travers une région peu accidentée : on ne franchit que de petits plateaux séparés les uns des autres par des bas-fonds marécageux, actuellement presque tous à sec. Les cultures d'ignames sont remarquables par le soin qu'on a mis à isoler et à aligner les pieds. Les cultures de coton sont belles aussi, mais aucune n'est en plein rapport.

Une demi-heure avant d'entrer à Makhandougou, on



passé en vue de nombreuses ruines, dont quelques-unes sont très grandes; elles datent toutes de la même époque (1883). Les habitants ont à peu près tous été emmenés en captivité par Tiéba et ses gens, et il ne reste à Makhandougou que le marabout, sa famille et une centaine d'autres indigènes.

À mon arrivée, Ardjouma me conduit directement chez son père, qui habite la partie est des ruines du village principal, près du chemin de Léra. Après m'avoir souhaité la bienvenue, le vieillard me mène par la main dans le local qu'il avait installé à mon intention; il me fait dire que je dois me considérer comme chez moi et ne m'inquiéter de rien; il donne devant moi ses ordres à ses captifs, qui m'ont paru très soumis et relativement bien élevés. Quelques instants après, un de ses hommes m'apporte la bête qu'il avait engraisnée pour moi, un chapon, du lait, du riz, vingt œufs de pintade, du mil et des papayes.

Le local qui m'a été préparé est une construction à un étage; elle est carrée et a 5 mètres de hauteur. La distribution intérieure est très simple: une chambre au rez-de-chaussée et une au premier étage. La cage de l'escalier, ou plutôt la rampe qui sert à se rendre au premier étage, est prélevée sur les chambres, de sorte que chacune a 2 m. 50 de côté sur 2 mètres.

Le vieux marabout, originaire de Kawara, n'est pas un lettré, il sait tant bien que mal lire son Coran; cependant, il a réussi à acquérir dans la contrée un certain renom par sa piété et par la stricte observation des pratiques religieuses. J'allai le voir dans la journée et lui envoyai en cadeau un beau pistolet à deux coups, de la coutellerie, des étoffes, des glaces, des fournitures de bureau, etc.

Il parut très satisfait, et le soir, après le dîner, se mit amicalement à ma disposition. Il ne m'apprit rien de nouveau, mais il me parla de ses inquiétudes au sujet de la guerre entre Tiéba et Samory.

Il me raconta que je n'étais pas pour lui un inconnu et qu'il m'avait vu en rêve. « Le pays dans lequel tu vas entrer est difficile, me dit-il, mais pour que tu sois venu jusqu'ici, il faut que tu aies beaucoup de force dans la tête (de volonté), et tu passeras partout avec l'aide de Dieu; je te le souhaite de tout cœur. » Sur ces mots il prit congé de moi, me donna sa bénédiction et ordonna à son fils Ardjouma de m'accompagner jusqu'à Déra et au besoin jusque chez Yamory.

Dimanche 5 février. — Je me mets en route à trois heures du matin par un beau clair de lune; il n'existe aucun village ni sur la route, ni à droite, ni à gauche: le pays est presque plat; on traverse cependant plusieurs bas-fonds marécageux, dont l'un est ombragé d'un groupe d'une vingtaine de palmiers: ce sont les premiers que je vois depuis fort longtemps. Le terrain est un peu boisé. Les arbustes rabougris deviennent rares et font place à de beaux arbres de haute futaie. Bientôt on aperçoit sur la gauche la bordure verte d'un gros cours d'eau qui porte les eaux des environs de Niélé à la rivière de Léra.

Cette rivière vient du Kénéldougou et coule vers le sud-est; elle sert ici de limite entre les États de Pégué et le pays de Kong. Sa largeur est de 50 mètres quand son lit est plein; actuellement elle n'a que 20 mètres de largeur d'eau et sa profondeur au gué est de 80 centimètres. Son courant est assez fort ici, car en amont, près de son confluent avec l'autre rivière, il y a une chute.

La rive gauche est bien moins boisée que la droite; elle se relève rapidement, et bientôt on atteint des champs; deux heures après on est à Léra (ou Déra). Cette petite ville est composée de quatorze villages, dont onze situés sur un même plateau; les trois autres sont de l'autre côté d'une vallée marécageuse, dans laquelle les gens de Léra vont prendre l'eau.

Le marché se tient sur un petit éperon près du marais; il est ombragé de nombreux bombax. Aujourd'hui il semblait très animé, et longtemps avant d'arriver nous entendions les clameurs des acheteurs et des vendeurs.

Le chef me donna une case pour passer les heures chaudes de la journée; mes hommes durent camper sous un ficus près de ma case.

Des gens de Kong, qui sont ici, et auxquels je fais part de mes intentions, me conseillent de ne pas quitter Léra sans avoir un bon guide et surtout sans me faire accompagner jusque chez Yamory par des hommes du chef de Léra. Le grand chemin Léra-Sandergou-Kapi est en ce moment soumis au pillage des Pallaga; on ne peut songer à le suivre.

Je me vois donc forcé de rester à Léra demain, de m'occuper de trouver un guide complaisant, et surtout de lier plus ample connaissance avec les Mandé influents du village afin d'assurer ma ligne de retraite pour le cas où Yamory refuserait de me laisser passer. À cet effet, je rends de nombreuses visites, distribuant partout quelque petite chose afin de me faire des amis.

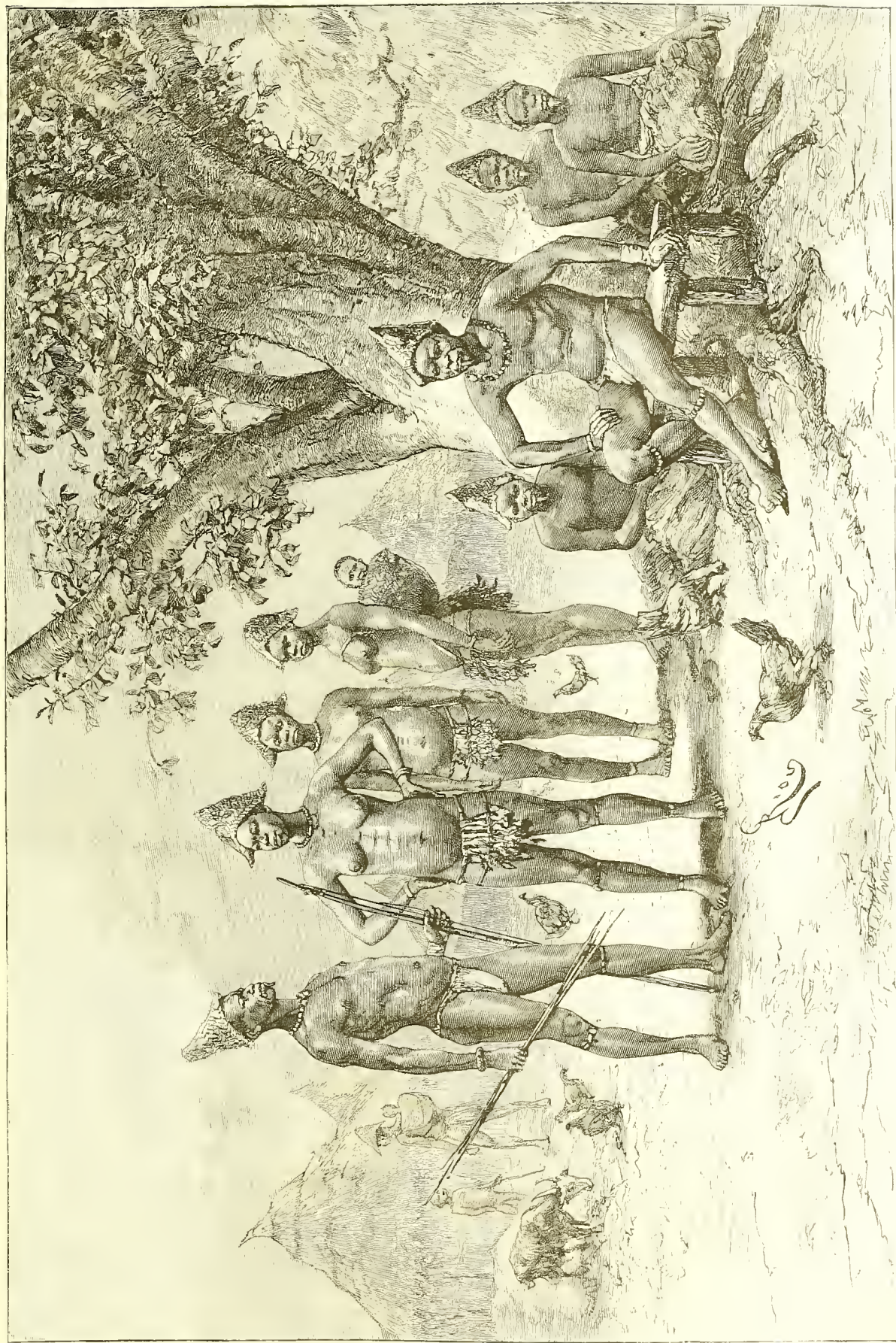
Léra n'a pas plus d'un millier d'habitants, dont une cinquantaine de Mandé musulmans venus de Kawara après la destruction de leur village par Tiéba. Le reste de la population est composé exclusivement de Gouin(g).

Les Gouin(g) ou Mbouin(g) ne font pas partie de la famille Mandé; ils n'en ont ni le type ni les mœurs, ils parlent une langue qui n'est pas comprise par les Mandé de Kawara qui habitent ici, mais qui, d'après eux, offre de l'analogie avec celle des gens du Lobi. Ce peuple m'a paru vivre encore dans un état voisin de celui de la brute: ce sont des sauvages dans toute l'acception du mot.

J'ai cherché à leur découvrir un type, mais je n'ai pas trouvé deux figures offrant entre elles un trait de ressemblance: hommes et femmes sont d'un noir terreux et ont la tête rasée: l'homme porte pour tout vêtement le *bila*, un collier de cauris autour du cou et deux jarretières en cauris; il est coiffé d'un chapeau de paille qui a la forme de ceux de nos clowns.

Tous les Gouin(g) sont armés d'arcs en bois dur-





A Lera — Dessin de Kion, d'après un document de l'auteur



analogues à ceux du Mossi, mais moins bien faits, et de flèches légères semblables à celles du Ganadougou, des Bambara et des Siène-ré du Follona. Le poignet de la main gauche est muni d'un bracelet en peau, sorte de bourrelet contre lequel vient buter la corde de l'arc quand elle se détend, ce qui évite les blessures. Le tatouage consiste en une, deux ou trois très petites entailles au coin de la bouche, et les hommes seulement ont la lèvre inférieure percée et traversée par une pointe en bois, en fer ou en plume, etc., absolument comme les femmes des environs de Tengréla. Le chef de Léra, qui est un Gouin(g), est aussi nu que ses concitoyens.

Le costume des femmes n'est pas plus compliqué que celui des hommes. Le bila est remplacé par une ceinture en cuir à laquelle sont accrochés par devant

et par derrière, en forme de bouquet, des rameaux pourvus de feuilles. Elles maintiennent leur enfant dans le dos à l'aide d'une petite natte pourvue de deux cordellettes en peau, dont l'une se noue à la ceinture et l'autre par-dessus les seins. Un chapeau en paille semblable aux chapeaux en papier qu'on fait pour amuser les gamins sert alternativement à la femme ou à l'enfant.

Les Gouin(g) vivent beaucoup de pillage et d'assassinat. Il paraît que si quelqu'un venait à s'aventurer ici sans être accompagné par un homme connu dans le pays, il serait infailliblement tué pour être volé. Les Gouin(g) ne sont pas anthropophages, comme on me l'avait dit; leurs morts sont immédiatement lavés, graissés et ensevelis dans la brousse, sans cérémonie.

Ces sauvages ne cultivent que du mil, du sorgho et



Indigènes buvant le dolo au marché de Wangolédougou. — Dessin de Riou, d'après un document de l'auteur.

des piments et changent très souvent l'emplacement de leurs villages. Dès que la terre est un peu appauvrie, ils l'abandonnent et vont défricher ailleurs.

Mardi 7. — Hier j'ai trouvé un Dionla qui veut bien me mener chez Yamory. Le chef de Léra m'a envoyé également deux guides pour aller jusqu'au village voisin.

Avant le lever du soleil, nous dépassons Kotéré et bientôt nous sommes en vue de Toumbara, gros village exclusivement peuplé de Mbouin(g). Plus loin nous campons à Karabarason. J'envoie demander à Yamory la permission d'aller le voir. A cinq heures et demie, le courrier me la rapporte.

Mercredi 8. — Tiéba, chef de Karabarason, me conduit à quelques kilomètres au sud de son village, chez son frère Ali, chef de Wangolédougou. C'est un grand

bel homme, qui me reçoit fort bien, et me force à passer la journée chez lui.

C'était jour de marché. Dans l'après-midi, le village, très petit, était rempli des gens de environs, réunis pour boire du dolo. Ici tous les Mandé Dioula sont musulmans et font religieusement le salam, mais la grande majorité d'entre eux boivent du dolo; ceux qui n'en boivent pas et qui observent exactement les pratiques religieuses portent tous le titre de *karamokho*. « homme instruit »; ils sont bons musulmans, mais tolérants, et n'ont rien du fanatisme des musulmans foubé du Macina ou des Toucouleurs.

G. BINGER.

(La suite à la prochaine livraison.)





Ali me présente à Yamory. — Dessin de Rion, d'après les documents de l'auteur.

## DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER.

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XI

Chez Yamory. — Lokhognié. — Les Bokhosié. — Les Karahoro. — Le Gomoé. — Arrivée chez Dakhaba. — En vue de Kong.

Jeudi 9 février. — Ce n'est pas sans anxiété que je me mets en route ce matin. Jusqu'à présent j'ai eu tellement peu à me louer de mes relations avec les chefs des pays que j'ai traversés, que je conserve toujours des craintes pour le sort de mon expédition.

En arrivant, on me met en possession d'une case préparée pour moi à côté de celles de Yamory et l'on m'y installe. Ali me présente ensuite à Yamory, qui est un grand bel homme, ayant quelque ressemblance avec nos traitants ouolof; il est malheureusement un peu défiguré par le tatouage des Mandé Dionla, qui consiste en trois grandes entailles partant des tempes et de l'oreille et venant rayonner aux coins de la bouche.

Dès les premières paroles je fus rassuré : Yamory m'informa que depuis fort longtemps on lui avait annoncé ma présence d'abord chez Samory, ensuite chez Tiéba et chez Pégué. « De mauvais bruits couraient

sur ton compte, me dit-il. Samory avait raconté partout que tu commandais beaucoup de soldats et que tu venais l'aider. Quoique nous sachions que les blancs n'ont aucune raison de faire la guerre, puisqu'ils ne font pas de captifs, nous avons eu devoir contrôler un peu ces nouvelles et surveiller tes actes. Partout où tu as passé, tu as laissé de bons souvenirs, la route t'est ouverte; tu entreras à Kong ainsi que tu le désires, et de là tu iras où bon te semblera. Je te promets notre appui. »

Dans la journée, après avoir envoyé à Yamory un beau cadeau, consistant en armes, vêtements et menus objets, j'allai le remercier de nouveau de son accueil sympathique. Je lui expliquai le but de mon voyage et lui parlai longuement de nos établissements commerciaux qui tendaient de jour en jour à se rapprocher de son pays, ainsi que de ceux de la côte d'Assinie et de Grand-Bassam. Il prit grand intérêt à tout ce que je lui expliquai, me demanda des renseignements complé-

1. Suite. — Voyez p. 1, 17, 33, 49 et 65.



mentaires sur la France et notre situation politique en Europe, et m'affirma que je serais bien accueilli partout.

Yamory est un Ouattara, neveu de Karamokho-oulé Ouattara, chef de Kong; il réside, en temps ordinaire, à Birindarason, à une journée de marche au nord de Kong; mais, depuis l'ouverture des hostilités entre Tiéba et Samory, il s'est porté sur la frontière pour surveiller les événements. Toute cette région est soumise aux chefs de Kong, dont toutes les peuplades voisines reconnaissent la suzeraineté.

Samedi 11 février. — Départ à cinq heures et demie. Le *siratigui*<sup>1</sup> et deux hommes m'accompagnent. Nous dépassons bientôt les cultures, qui ne s'étendent pas bien loin, Kanniara étant un tout petit village, et nous entrons dans la brousse. Bien que nous soyons en saison sèche, la végétation semble être plus belle que

dans les régions que j'ai traversées jusqu'à présent; de temps en temps on est absolument sous bois; partout il y a des cé et surtout des netté; des femmes et des enfants veillent sur les arbres dont le fruit est à maturité et lancent des pierres pour en éloigner les peruches et les autres oiseaux. Dans les bas-fonds il y a quelques maigres palmiers à vin et quelques bouquets d'une sorte de dattier sauvage.

Les guides me font camper à Fillinson. C'est le dernier village que j'ai traversé où il y ait des Mbouin(g).

Dimanche 12. — En quittant Fillinson on traverse deux petits villages de culture, et, bientôt après, une végétation plus puissante annonce la proximité d'un grand cours d'eau.

A sept heures et demie nous atteignons la rivière. Elle est plus importante que celle de Léra. Sa largeur ici est de près de 80 mètres. D'après mes guides, elle



Femmes et enfants veillant sur les arbres à neré. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

vient des environs de Sikasso et coule vers le sud. On la traverse encore une fois avant d'arriver à Kong. C'est la branche principale du Comoé.

Les rives sont bien boisées, surtout la rive droite, dont la végétation s'étend à quelques centaines de mètres. Quoiqu'il n'y ait pas plus de 80 centimètres d'eau, il nous faut décharger les animaux, les berges étant trop escarpées. En aval du gué on trouve un bief assez profond où il y a des hippopotames. Le fond est de sable mélangé de nombreux fragments de quartz. Le courant est d'environ 3 à 4 milles à l'heure.

Je fais étape à Lokhognilé, groupe de trois villages (800 à 900 habitants environ), couronnant le sommet

d'un grand plateau granitique dont la base commence non loin du fleuve, les villages suivant une ligne nord-sud. Le plus grand (celui du nord) est séparé de celui du centre par des amas de granit et n'a rien de remarquable. Tous deux sont habités par des Mandé Dioula. Le village du centre offre un très joli coup d'œil : les toits en chaume, tout neufs, sont dominés par quelques dattiers, les deux minarets de la mosquée et un groupe de ficus; vers l'est il y a également un groupe de palmiers-rôniers à deux branches (*palmier doum*).

Le village du sud est habité par des captifs commandés par le Ouattara Birahima-Sory. Ces captifs sont des Kéréboro ou Karaboro, peuplade à peu près disparue et qui offre, comme type, de la ressemblance avec les Mbouin(g).

Mon hôte Sory-Birahima et sa femme furent pleins de prévenances pour moi et refusèrent absolument de me laisser partir le lendemain. Je projetais une excursion

1. Ce nom est donné ici à des fonctionnaires placés sous les ordres de chefs qui commandent aux frontières; ce sont eux qui ouvrent les communications avec les pays voisins, règlent les questions des captifs évadés, etc. Ils sont bien connus dans la région. Accompagnés par eux, les voyages sont plus faciles; leurs hommes sont de véritables sauf-conduits.



sion à la montagne de Lokhognilé, située à 6 kilomètres environ dans le nord et qui domine toute la région (altitude 1150 m.); mais au moment de me mettre en route, Birahima s'y opposa, me disant qu'il valait mieux m'en abstenir, pour ne pas éveiller les soupçons de gens aux yeux desquels un étranger est toujours un être suspect.

Comme compensation à cette promenade manquée, j'allai visiter la mosquée en compagnie de quelques fidèles qui ne firent aucune difficulté pour m'y laisser pénétrer. Cet édifice est carré et a environ 10 mètres de côté; sa hauteur est de 5 mètres, et les minarets dé-

passent la terrasse de 3 mètres: son style est celui des cases bambara. Les minarets ont la forme de pyramides, et des pièces de bois sont fichées dans toutes les faces pour permettre au marabout de se hisser, les jours de grande fête, jusqu'au sommet, et d'y appeler les fidèles. L'un des minarets est surmonté d'un œuf d'autruche apporté de Djenné. La disposition intérieure est très simple: deux petits murs divisent la nef en trois compartiments, ayant chacun une destination spéciale.

Au nord du pic de Lokhognilé habitent les Karaboro, puis les Tourounga. On a peu de renseignements sur



Mosquée de Lokhognilé. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

le premier de ces peuples. Mais les Tourounga sont plus connus; ils se rattachent, me dit-on, à la famille des Siène-ré, tout en construisant des habitations semblables à celles du Gourounsi. Les gens de Bobo Dioulasou sont en rapport constant d'affaires avec les Tourounga, qui leur vendent, avec les Dokhosié et les Tiéfo, la ferromerie, exportée ensuite de ce marché vers le sud. Ce sont les Tourounga qui ont la réputation d'être les meilleurs forgerons de cette partie du Soudan; ils peuvent rivaliser comme travail avec les Siène-ré du KénéDougou et ceux du Follona de Pégué.

Mardi 14. — A quelques kilomètres au delà de Dia-

rakrou (deux petits villages d'aspect misérable), on atteint Sakédougou, village habité par quelques Mandé Dioula, leurs captifs et des Dokhosié, qui portent le nom de Bambadiendokhosié.

Aux cases rondes, en terre ou en paillote, à toit en chaume, succèdent de grandes constructions rectangulaires à véranda. Le toit, incliné, est formé d'une série de fortes branches sur lesquelles on place de la paille disposée perpendiculairement. La couche de paille est elle-même recouverte de mottes de gazon découpées en forme de rectangle et placées sur la paille, le gazon en dessous. Ces cases sont spacieuses: elles ont quelquefois 10 mètres de long sur 3 mètres de large: elles sont



confortables, et l'on y est absolument à l'abri du soleil.

La contrée est relativement belle, et partout la couche de terre végétale est assez épaisse pour donner de belles récoltes; malheureusement la densité de la population est faible. La guerre n'a cependant pas dévasté le pays, car depuis que j'ai quitté le Follona, je n'ai pas vu une seule ruine, ni même un village fortifié, mais c'est l'eau qui manque. Partout le sous-sol est formé de granit, et l'indigène ne peut le percer, comme il perce la roche ferrugineuse, par exemple aux environs de Niélé, où j'ai vu des puits de 4 à 5 mètres de profondeur creusés dans la roche.

Certains villages, comme Lokhognilé, s'alimentent d'eau à un marigot situé à 2 kilomètres de distance; d'autres, tels que Diarakron, Sakédougou, etc., boivent, pendant toute la saison sèche, de l'eau croupie d'un bas-fond, et quelquefois d'une grande excavation dont les indigènes ont extrait la terre pour construire leurs cases; aussi chacun sans exception est-il atteint tous les ans du *séguélé* (fièvre de Médine).

Jeudi 16. — J'ai été hier induit en erreur par mes guides, qui m'ont fait coucher à Diongara, petit village de Dokhosié, dans lequel il faisait une chaleur étouffante, au lieu de pousser à 4 kilomètres plus loin et de me faire camper sur les bords du fleuve (branche principale du Conoé), que nous n'avons atteint que ce matin à six heures et demie.

J'étais d'autant plus vexé qu'ici les rives sont splendides, bien ombragées et surtout très giboyeuses. Ce fleuve, le même qu'on traverse avant d'arriver à Lokhognilé, a ici 100 mètres de largeur, il a reçu la rivière de Léra à quelques kilomètres en aval du gué, et coule vers le sud. Au gué il y a 1 mètre d'eau; en amont et en aval on voit émerger à la surface quelques gros blocs de grès et de granit, mais il serait accessible à une embarcation du genre de nos chalands de traite qui remontent le Sénégal. Sur la rive gauche se trouvent des arbres très hauts et droits d'une espèce que je n'ai pas encore rencontrée. J'en ai vu dont les premières branches ne commençaient qu'à 15 mètres du sol: les indigènes m'ont dit qu'on les utilisait pour la construction de pirogues et qu'on les nommait *ba-iri* (arbres des fleuves).

Dans l'après-midi je pousse jusqu'à Tanamango, tout petit village caché dans un fouillis de verdure. J'y ai vu des bananiers, citronniers et papayers. Des gens de passage ici, conduisant à Pégué trois chevaux à vendre, m'ont appris que mon arrivée est depuis fort longtemps connue à Kong, mais ils n'ont pas jugé à propos de me dire si j'y serais bien ou mal accueilli.

Vendredi 17. — Entre Niafounambo et Limono nous avons traversé huit petits villages, et il y en a d'autres à droite et à gauche du chemin. Ils appartiennent aux gens de Kong, qui avec leurs captifs créent des villages de culture comme Pégué; ici ils ne portent plus le nom de togoda, on les appelle *konkosou* (textuellement « village de la brousse, des champs »); pour les distinguer les uns des autres et éviter la con-

fusion, on fait précéder ce mot du nom du propriétaire.

Chacun de ces villages possède quelques gros bombax; on y voit aussi quelques rôniers, dattiers, palmiers doum, des bananiers et surtout des *insan*. En revanche le baobab devient très rare. Le ré et le netté ou néré se trouvent partout, sans être très abondants.

Comme il était plus de midi quand j'atteignis Limono, je me bornai ce jour-là à faire une visite de politesse à Dakhaba, frère de Yamory, et à Sabana, fils de ce dernier, qui résident tous les deux dans cet endroit. Je remis au lendemain matin l'entrevue dans laquelle je devais leur exposer le but de mon voyage: cela me permit d'ouvrir quelques ballots et d'offrir à ces deux personnages quelques cadeaux qui devaient les bien disposer en ma faveur.

A Dakhaba, qui est un homme de soixante-dix ans, aveugle et presque paralytique, je fis cadeau de trois pièces d'étoffe, d'un pistolet à deux coups et de deux pistolets à silex. A Sabana, jeune homme d'une trentaine d'années, je donnai un fusil double à silex et quelques menus objets, glaces, perles, rasoirs, portemonnaie, etc.: tous deux furent très satisfaits de mes cadeaux et m'envoyèrent remercier à plusieurs reprises.

Ma cause était gagnée d'avance, car le lendemain, après les premières paroles échangées, Dakhaba me rassura en me disant que c'était par simple curiosité qu'il me priait de lui dire ce que je venais faire dans son pays, que je pouvais être persuadé qu'il ferait tout son possible pour m'aider.

J'eus avec lui la même conversation qu'avec son frère Yamory; il parut s'intéresser à mes projets, et avant de me quitter il me remit entre les mains de Sabana, qui, dès le lendemain, devait me conduire à Kong.

Lundi 20 février. — Comme il était convenu, je me mis en route en compagnie de Sabana avec tous les souhaits de réussite de la petite population de Limono. Après avoir traversé ou laissé sur mes flancs plusieurs petits villages de culture, j'atteignais bientôt une grande plaine découverte. Les approches d'un grand centre se faisaient sentir: partout le bois était coupé dans un rayon de 5 ou 6 kilomètres. Avant qu'on arrive en vue de Kong, il n'existe plus le moindre arbuste, les terrains sont incultes, épuisés par plusieurs siècles de culture. A l'horizon on n'aperçoit même pas une ride de collines: la chaîne des montagnes de Kong n'a jamais existé que dans l'imagination de quelques voyageurs mal renseignés.

Comme nous arrivions sur les bords d'un petit ruisseau, Sabana fit arrêter mon convoi et me montra au sud une ligne de grands bombax et quelques dattiers, dans les éclaircies desquels j'aperçus les minarets de plusieurs mosquées et le sommet de quelques toits plats: c'était Kong.

Sabana dépêcha ensuite un de ses hommes vers la ville pour avertir Karamokho-oulé de mon arrivée. Une demi-heure après, il était de retour, disant que tout était prêt pour me recevoir.





Une vue de Lokhognile (voy. p. 85) — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur



## XII

Avantages et inconvénients des déguisements pour l'explorateur. — Entrée à Kong. — Réception des autorités. — Curiosité de la population. — Je suis obligé de parler en public pour dissiper les craintes que mon arrivée avait excitées. — Bienveillance des Ouattara. — Discours des chefs. — Description de la ville. — Division administrative et répartition du pouvoir. — Mosquées. — Population. — Esprit tolérant des musulmans. — Le commerce à Kong. — Mœurs, divertissements, costumes masculins et féminins. — Du sel. — Des différents objets de commerce. — Lieux d'importation et d'exportation. — Le marché. — Achat d'un cheval et articles d'Europe que j'ai vendus. — Avenir commercial de Kong. — Histoire de Kong. — Rôle de l'imam. — Dispositions pour le départ. — Choix d'une route et d'un itinéraire vers le Mossi. — Saut conduit délivré par les autorités de Kong. — Départ et composition de la mission.

Mes hommes m'avaient suggéré de me déguiser en musulman pour faire mon entrée à Kong. Mais comme je ne voyais aucun avantage à cela et que je n'étais présenté partout comme Français et comme chrétien, je ne donnai aucune suite à cette idée. Du reste, les déguisements sont toujours dangereux : quel est celui de nous qui peut se vanter de parler assez bien l'arabe pour tromper les indigènes et se faire passer pour Arabe ou Peul (les deux seules races bistrées qui existent au Soudan)?

Et quand cela serait, peut-on répondre que dans un accès de colère ou dans un moment d'émportement, on ne lancera pas un énergique juron qui sûrement sera dans la langue maternelle? Et pendant les accès de fièvre, dans les rêves, pensez-vous que l'on va s'exprimer en arabe? Une fois la supercherie découverte, la méfiance s'éveille chez l'indigène, on est suspect et il en résulte des inconvénients pouvant faire échouer l'explorateur.

Du reste, quel avantage sérieux tire-t-on d'un déguisement. Il faut se soumettre aux pratiques musulmanes, s'astreindre à ne jamais s'informer de rien, puisqu'on est censé tout connaître dans le pays. Plus d'itinéraires, plus de renseignements, et aucune compensation. Le blanc a partout un prestige que n'a pas le musulman : il a la réputation, bien justifiée, d'être plus instruit que n'importe quel pèlerin de la Mecque. Le musulman respecte les gens instruits : tout en discutant théologie avec eux, on peut leur parler de notre armée, de notre forme de gouvernement, de la façon dont se rend chez nous la justice, de notre commerce, de notre industrie, et ils savent bien nous apprécier.

Si Caillié a réussi à traverser l'Afrique, c'est grâce à sa connaissance du mandé et surtout à l'intelligente fable qu'il avait imaginée, en se donnant comme fils de musulmans élevé par des chrétiens et ne connaissant que médiocrement les pratiques religieuses.

Evidemment, se faire passer pour musulman dans ces conditions, savoir réciter une ou deux prières n'est guère malaisé. J'étonnerai beaucoup en disant que ce que je considère le plus difficile est de savoir faire ses ablutions et se laver des pieds à la tête avec 25 centilitres d'eau, comme le font les musulmans. Mais si Caillié a réussi à se faire passer pour musulman, c'est cela même qui l'a empêché de préparer son itinéraire,

de rapporter les noms des pays traversés et surtout de conclure traité ou convention. Il est donc préférable de rester ce que l'on est. Marcher sans dissimuler sa religion et sa nationalité est une audace qui inspire le respect aux noirs et leur prouve notre force.

Un an, jour pour jour, après mon départ de Bordeaux, je fis donc mon entrée dans Kong, modestement monté sur un bœuf porteur, au milieu d'une population ni bienveillante ni hostile, mais avide de voir un Européen. Les toits des cases, les rues, les carrefours étaient couverts de gens qui se battaient pour se trouver sur mon passage, et ce n'est que grâce à une dizaine de vigoureux gaillards, des captifs du chef, armés de fouets, qui rossaient les curieux encombrant les rues et les carrefours, que je parvins à gagner une petite place où l'on fit arrêter mon convoi.

Un des fils du chef vint me prendre pour me conduire à son père sur la place du marché. Sous deux grands arbres et sur des chaises étaient assis vis-à-vis l'un de l'autre, à droite le roi Karamokho-oulé Ouattara, entouré de ses amis et partisans, à gauche Diarawary Ouattara, chef de la ville de Kong, entouré également de ses créatures.

Il régnait un grand silence dans ces deux groupes, que j'évalue chacun à un millier de personnes. Tous étaient accroupis sur des nattes et des couvertures, et tous sans exception étaient bien et proprement vêtus. Cette réception avait un caractère grandiose et imposant, avec lequel s'harmonisaient bien le costume oriental et les faces noires à barbe blanche de cette réunion de patriarches.

Sabana me présenta d'abord à Karamokho-oulé, qui me souhaita la bienvenue au nom de tous ceux qui étaient assis près de lui. Je fus ensuite remis entre les mains de Diarawary Ouattara, dont l'accueil fut très bon, et aussi qui me confia de nouveau à Karamokho-oulé, qui avait demandé à m'offrir l'hospitalité.

Karamokho-oulé me fit de suite conduire dans un groupe de cases voisines de son habitation et mit à ma disposition son chef de captifs, nommé Mokhosia Ouattara, et un de ses hommes, Bafotigué Daou, en lui donnant l'ordre de me pourvoir de tout ce dont je pourrais avoir besoin. Il était près de trois heures de l'après-midi quand je pus gagner ma case, et malgré toutes les protestations des personnes qui étaient à ma disposition, il ne fut possible qu'à la nuit tombante de me soustraire à la curiosité de cette nombreuse population. Même plusieurs jours après mon arrivée, je devais encore subir la curiosité de ces gens-là.

Le lendemain matin et dans la soirée, conduit par Bafotigué, j'allai rendre visite aux chefs des *qbaila* et aux notables de la ville. J'avais revêtu un uniforme propre et jeté sur mon épaule un burnous en soie blanche de l'espèce dite *el-halleli*, qui fit l'admiration de toute la ville.

Dans la journée je reçus la visite de Diarawary Ouattara et de Karamokho-oulé, accompagnés des chefs de *qbaila* et de nombreux notables, tous musulmans



lettrés. Ils venaient me prier d'expliquer en public les motifs qui m'avaient amené à Kong.

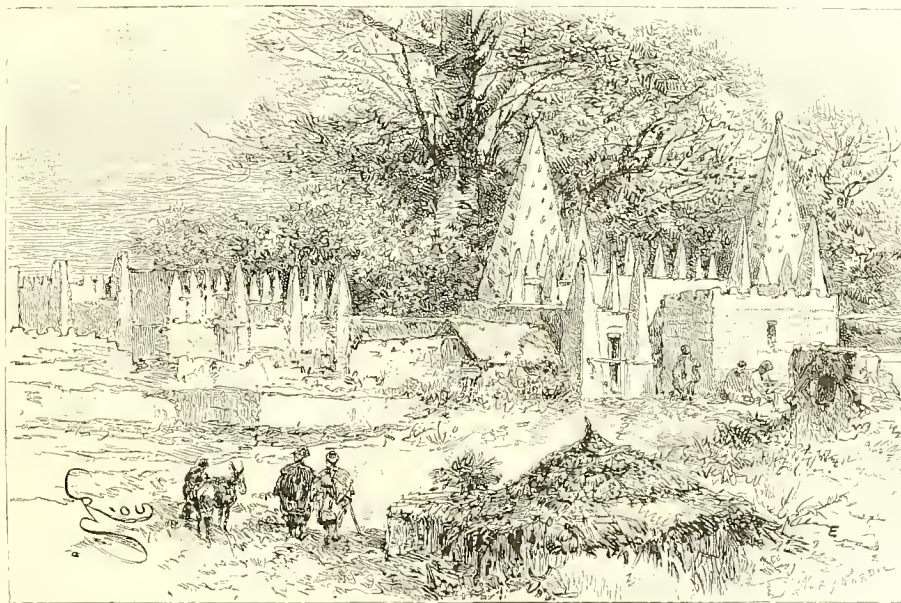
Je me mis à leur disposition et commençai à leur parler de la France, de l'établissement des Français sur le haut Niger, de la création de postes fortifiés destinés à protéger les marchands qui circulent sur le grand chemin reliant le Sénégal au Niger.

« Depuis fort longtemps, leur dis-je, les Français connaissent le nom de la ville de Kong; nous savons aussi que le pays est commandé par une famille de Ouattara, que les habitants sont paisibles et ne font jamais la guerre, qu'ils sont actifs et commerçants, et que ce sont eux qui drainent dans toute la boucle du Niger les produits européens. Ce sont ces qualités qui ont décidé mon gouvernement à vous envoyer quelqu'un pour nouer avec vous des relations plus étroites.

« J'ai aussi pour mission de voir quels sont ceux de

nos produits, tissus, armes, perles, etc., qui plaisent le mieux aux habitants, afin d'informer nos fabricants à mon retour en France de ce qu'il convient d'envoyer ici soit par le Niger, soit par la côte. Mais avant de faire charger de grands bateaux de nos produits, il me faut connaître aussi ce que l'on peut obtenir en échange, séjourner quelques semaines à Kong, et voir ensuite les autres grands centres commerciaux de la boucle du Niger. Je me propose donc de visiter surtout le Mossi, mais comme je n'ai que fort peu de renseignements sur cette région, je ne suis pas fixé sur ma route. Je voudrais pouvoir commencer par le Yatenga ou Waghadougou, et ensuite faire retour à Kong, pour de là gagner, si possible, la mer par Bondoukou et Koinjaho.

« Les Français ne veulent pas s'emparer du pays des noirs. Vous savez tous que nous n'avons pas besoin d'esclaves, vous savez aussi qu'il y a plusieurs siècles



Une mosquée de Kong (voy. p. 84 et 90). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

que nos bateaux viennent porter nos produits à la côte sans que nous ayons cherché en aucune façon à nous emparer des pays voisins, ce qui nous serait cependant facile avec les forces militaires dont nous disposons. »

Réponse de Karamokho-oulé :

« Nasara (chrétien), ton parler est celui d'un homme qui parle droit, nous avons tous compris ce que tu viens de dire, je te remercie au nom de tous; mais j'ai encore quelque chose dans le cœur qu'il faut que je te dise, c'est pour cela que nous nous sommes réunis. De mauvais bruits ont couru sur ton compte, on te soupçonne d'être un émissaire de Samory; donne-nous quelques explications à ce sujet. »

Je n'eus pas de peine à prouver que je n'étais pas aux ordres de Samory et que si j'étais allé à Sikasso c'était simplement pour lui demander l'autorisation de traverser son pays. Tout le monde se déclara satisfait, d'autant plus qu'un interrupteur cria : « Si ce blanc

est un mauvais homme, est-ce que Pégué, qui est notre ami, l'aurait remis entre les mains de Yamory? »

Karamokho-oulé déclara ensuite qu'il était très heureux que j'eusse pu prouver mon innocence; pour son compte, il était convaincu qu'un blanc ne faisait pas de métier semblable. C'est pourquoi, sans m'interroger et m'avoir vu, il m'avait pris sous sa protection. « Si Dieu l'a laissé traverser tant de pays, c'est que c'est sa volonté; ce n'est pas nous qui pouvons agir contre la volonté du Tout-Puissant. »

Alors Diarawary Ouattara (le maire) me souhaita, à son tour, la bienvenue dans la ville.

Ces explications étaient absolument nécessaires, car quelques personnages avaient cherché à amener la population contre moi, mais, après une longue délibération, provoquée par les Ouattara, ceux-ci avaient déclaré qu'ils me prenaient absolument sous leur protection. « Il sera toujours temps de l'exécuter, avaient-il



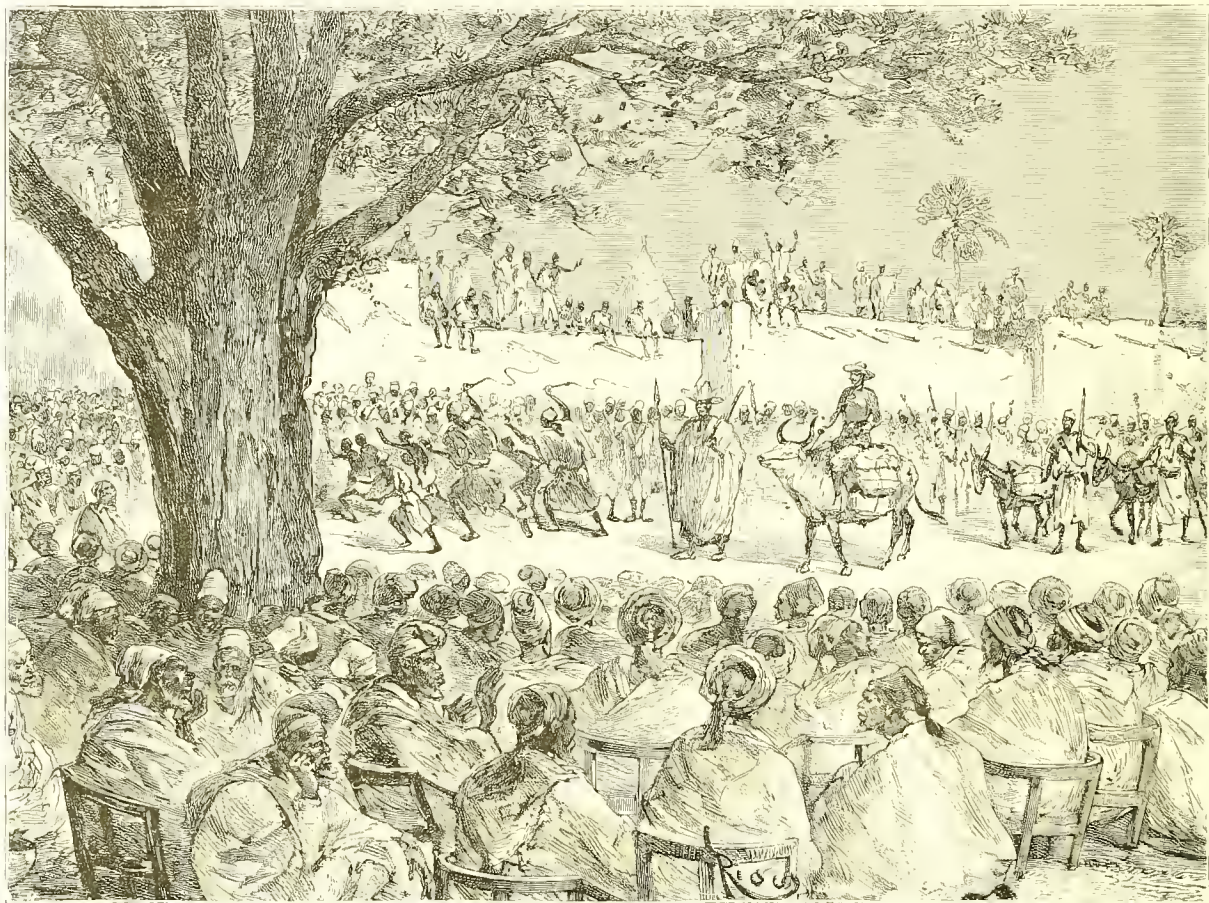
dit, s'il ne nous donne pas d'explications suffisantes. »

Je reçus pendant les trois premiers jours une quantité de cadeaux, consistant surtout en mil, sorgho, ignames, poulets, viande, etc. Je fis le généreux de mon côté, ce qui ne contribua pas peu à m'assurer la sécurité de mon séjour.

J'avoue franchement qu'à mon entrée dans Kong je n'ai éprouvé aucune de ces émotions qu'ont eues Barth et d'autres voyageurs en apercevant le Niger ou Tombouctou. Cela tient à ce que jamais aucun indigène ne m'en a parlé avec emphase. Kong ou Pou<sup>1</sup> est bien ce que je me représentais; cependant cette ville et ses soi-

disant montagnes ont intrigué maintes fois les géographes, et sa position a donné lieu à beaucoup d'hypothèses et surtout à de nombreuses ouvertures de compas.

Kong est une ville ouverte, ayant la forme d'un grand rectangle et s'étendant de l'est à l'ouest. Toutes ses habitations sont construites en terre, avec un toit plat. Au centre se trouve la place du marché, qui a environ 500 mètres de longueur sur 200 mètres de largeur; comme les cinq ou six arbres qui s'y trouvent ne donnent pas assez d'ombre, beaucoup de marchands se sont construit des échoppes en paillote, dans lesquelles ils se tiennent les jours de grand marché.



Arrivée à Kong (voy. p. 86). — Dessin de Rion, d'après les croquis et les documents de l'auteur

La ville est divisée en sept quartiers ou qbaïla. Il y a, en outre, de petits groupes d'habitations séparés du gros de la ville par des jardins; ce sont en quelque sorte des faubourgs. Au nord Kokoson (groupe de villages) fait partie du quartier Sakhara; à l'est Marrabason (groupe de trois villages) fait partie de la qbaïla Soumakhana.

La ville n'est pas bâtie régulièrement. Les ruelles

<sup>1</sup> D'après une règle phonétique appliquée dans toutes ces régions, le *g* devant *a* ou *o* se dit *b*, et le *k* se prononce *p*. Ainsi Kong se dit Pou. Pour bien le prononcer il faut brusquement ouvrir la bouche. L'étymologie de Kong semble être « tête » (capitale) en mandé-dioula; en soso Kong veut dire « bien habité ».

sont tortueuses et étroites. Sur quelques petites places il y a un figier, un dattier ou un bombax couronné de nids de cigognes; çà et là on trouve aussi des terrains vagues dont on a extrait de la terre à bâtir. Les moutons, les chèvres et la volaille errent dans les rues, et partout où il y a un petit espace libre on s'en est emparé pour y construire des cages de tisserands. Dans le quartier de Daoura et à Marrabason, sur les petites places et dans les carrefours, on voit 150 fosses à indigo qui répandent une très forte odeur. Ces fosses sont des puits ronds de 1 m. 80 à 2 mètres de profondeur sur 1 m. 20 de diamètre. Les parois en sont rendues imperméables par un enduit de ciment ou de





Une vue de Kionga — Dessin de Liton, d'après un croquis de l'auteur



pouzzolane fabriqué à l'aide de terre calcinée. Entre la ville et les faubourgs il y a des jardins où l'on cultive du mil, du maïs ou du tabac. Aucune habitation ne mérite une description particulière.

Il y a cinq mosquées à Kong. L'une, commune à toute la ville, se trouve sur la place du marché; on la désigne sous le nom de *Misiriba* (grande mosquée).

Ces mosquées ont deux minarets et sont en tout semblables à celle que j'ai décrite à Lohoguilé. La principale, seule, a des dimensions beaucoup plus grandes : elle mesure de 20 à 25 mètres de côté. Devant sa face sud s'élève une pyramide en terre de 2 mètres de hauteur; j'ai supposé d'abord que c'était la tombe d'un marabout vénéré, mais tout le monde m'a affirmé que non, que ce monument ne signifiait rien.

Les trois qbaïla qui n'ont pas de mosquées ou minarets ont chacune une grande case où se font les prières et dans laquelle ont lieu les réunions des marabouts lettrés; on les nomme ici *bourou*. Marrabason et Kokosou ont chacun un bourou seulement.

J'évalue la population de Kong à 15 000 habitants Dioula Mandé et leurs captifs. On n'y parle que le mandé, qui est, à peu de chose près, analogue au dialecte de ma grammaire bambara; comme différence sensible le *a-kha* auxiliaire, qui régit beaucoup de verbes, se dit *a-ka* à Kong.

Presque toute la population est musulmane et se divise en trois classes : les musulmans lettrés, qui constituent la classe éclairée et dirigeante; les musulmans non lettrés, mais stricts observateurs des préceptes du Coran; les musulmans qui boivent du dolo.

Tous les musulmans sont très tolérants; aucun d'eux n'est assez fanatique pour ne pas prêter une marmite ou une calebasse à un infidèle, comme cela a lieu dans quelques contrées habitées par des Foulbé musulmans. Ils savent également qu'il y a trois religions principales, qu'ils nomment *Mouça Sila*, *Insa Sila*, *Mohammedou Sila*<sup>1</sup>. Ils m'ont souvent interrogé sur les analogies qu'offrent entre elles ces trois religions, mais aucun d'eux n'a été assez sot pour me dire que la religion musulmane est la meilleure; plusieurs d'entre eux m'ont affirmé qu'ils les considéraient toutes les trois comme identiques parce qu'elles mènent à un même Dieu; toutes les trois renfermant des gens de valeur, il n'existerait, d'après eux, aucune raison de proclamer l'une meilleure que l'autre.

Beaucoup de ces Dioula vivent dans l'aisance. Leurs captifs peuplent quelques konkosou, d'où ils reçoivent leurs approvisionnements. A côté de ces ressources, leurs enfants, accompagnés de deux ou trois captifs, font un ou deux voyages par an, soit du Gottogo et Bohodioulason à Djenné, soit dans d'autres régions. Le Dioulé qui ne voyage plus s'occupe lui-même un peu, soit en achetant tous les ans aux gens du Dafina qui viennent ici un ou deux poulains ou pouliches, qu'il élève et met en vente à l'âge de deux ou trois ans.

chez Pégnyé, Samory ou Tiéba. Il gagne ainsi deux ou trois captifs par an. D'autres Dioula emploient, à Kong même, une partie de leurs captifs au tissage ou à la teinture. Les filles de l'âge de six ou sept ans vendent et colportent dans la ville des kolas, du miel, des *ntokho*<sup>2</sup>, des sucreries faites avec le miel, des *bakho-dara*<sup>3</sup>, des bananes, des papayes, etc., et à l'instar de nos marchands ambulants de Paris, elles crient pour annoncer leurs marchandises.

Il y a aussi des bouchers. Leurs troupeaux ne sont pas dans la ville même, mais à Marrabason, Kokosou ou dans les faubourgs. Presque tous les jours on peut se procurer de la viande fraîche à des prix raisonnables.

Les femmes des petits marchands, qui sont forcées de passer au loin une partie de l'année, vivent, pendant l'absence de leur mari, en vendant des niomies, des kolas, etc. Les malheureux vont chercher du bois dans la contrée et viennent le vendre au marché.

Des barbiers ambulants rasant dans les rues, les carrefours, et font des tournées dans les habitations. Comme en France, ils s'en rapportent souvent à la générosité du client, qui leur paye 10 ou 20 cauris pour s'être fait martyriser la figure pendant un quart d'heure; l'opération terminée, on a même la friction par-dessus le marché : dans une bouteille ayant renfermé du gin, se trouve un mélange d'eau et d'huile de palme, dont le client a la faculté de s'enduire le crâne et les joues.

Quelques vieux musulmans lettrés pratiquent la médecine, cautérisent et soignent les plaies occasionnées par la filaire de Médine.

Les amusements du soir, les divertissements de la jeunesse ne consistent pas en danses, comme dans les autres régions que j'ai visitées. Jeunes gens d'un côté, jeunes filles de l'autre chantent des chœurs qui ne manquent pas d'harmonie; tantôt ils se forment en procession et font lentement le tour de la place principale de la qbaïla, tantôt ils se rendent tout en chantant dans d'autres quartiers. J'ai écouté quelques-uns de ces airs avec plaisir, malheureusement l'accompagnement au tam-tam et à la clochette double laisse à désirer.

Le lendemain d'un enterrement de quelque personne de marque, les écoliers (*karamokhodinn*) parcourent la ville en chantant. Ils s'accompagnent eux-mêmes à l'aide de clochettes doubles et de calebasses en forme de gourdes, recouvertes de drap rouge, renfermant des graines. Ces calebasses sont agitées en mesure pendant le chant, et ce bruit ne choque pas trop l'oreille.

Le soir des jours de grand marché, les écoliers, deux par deux, vont à leurs quartiers respectifs chanter une prière dans les cours des maisons. Dès qu'ils se présentent, on entend partout crier : *Karamokhodinn, na* (écolier, viens), et de leur donner deux cauris, afin de s'en débarrasser. C'est en quelque sorte un impôt pour l'instruction publique. En rentrant, ils remettent tout le produit de la quête à l'instituteur,

1. Chemin de Moïse, chemin de Jésus, chemin de Mahomet

1. Sorte d'arachide.

2. Petits pains d'épice faits avec du mil, du miel, des piments.



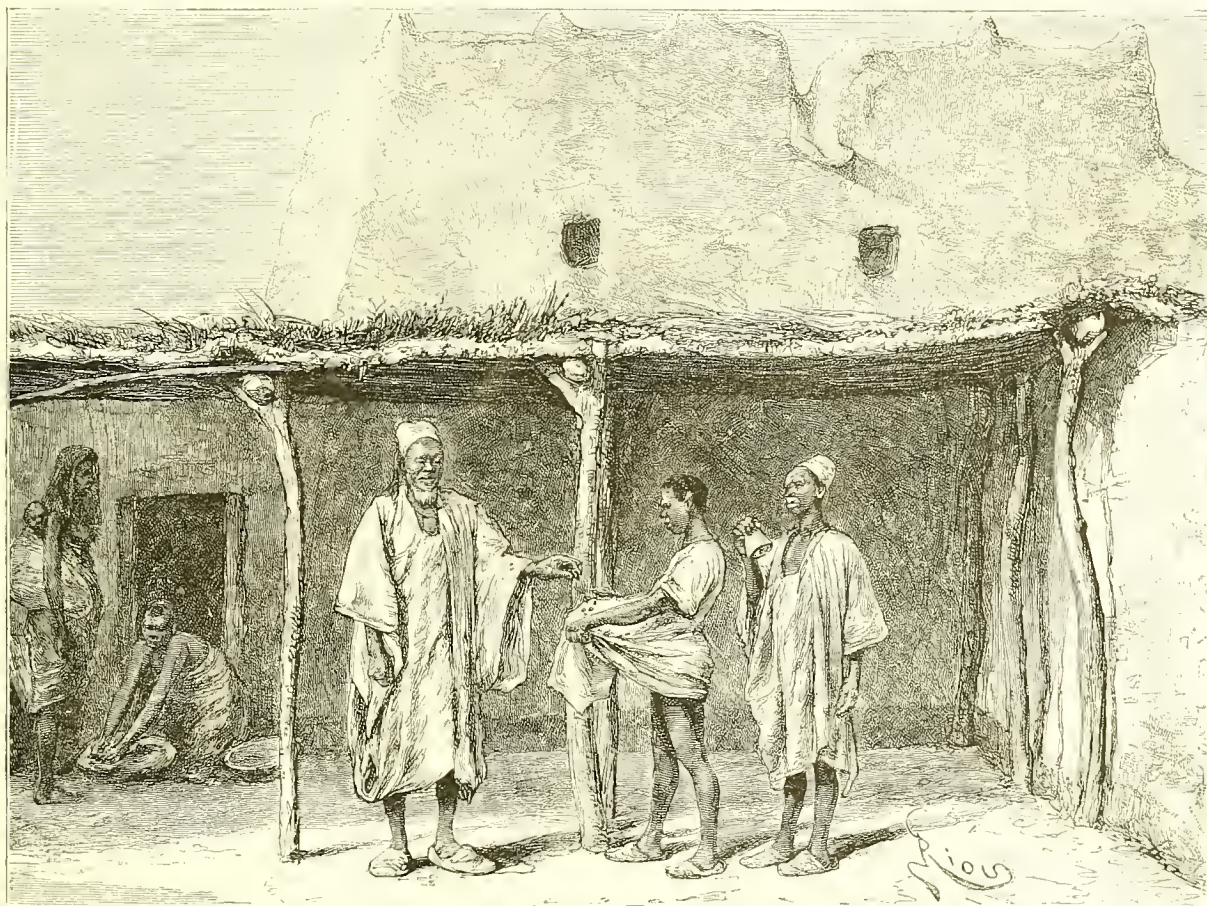
qui se fait payer ainsi l'encre, le papier et sa peine.

La police est confiée aux *dou*. A partir de dix heures du soir, ils circulent dans les rues, font taire les conversations bruyantes à l'intérieur des habitations et s'emparent de tous ceux qui se promènent sans motif plausible. Les gens arrêtés sont conduits sur la place du marché, et ils n'obtiennent leur liberté le lendemain qu'après avoir payé une amende s'élevant à 400 cauris. Ces policemen portent le nom de *dou*, parce que ce mot signifie « rentrer » et que leur fonction est de faire rentrer chacun chez soi. Pour épouvanter le peuple, ils se déguisent le soir et poussent

des cris de fauve : d'autres fois ils se servent de cornes, dont ils tirent des sons étranges.

A Kong, personne ne circule dans les rues armé d'un fusil ou d'un sabre. Mais j'ai vu très souvent des personnes armées de lances et d'une autre arme, sorte de baïonnette de 60 centimètres de long, ayant un coude au milieu pour s'emboîter sur l'épaule : elle se nomme *sanégué*, « fer en forme de serpent ». Ces deux armes sont plutôt des armes de luxe, car une simple trique vaut mieux pour l'attaque ou la défense.

Le costume national des habitants de Kong consiste, pour les hommes, en une culotte très large sans plis,



Ecoliers chantant une prière dans la cour d'une maison. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

tombant à 10 centimètres environ au-dessus de la cheville. Le bas des jambes est toujours orné de quelque broderie en coton rouge ou blanc. La culotte, toujours en cotonnade indigène, est rayée bleu-blanc-rouge, ou bleu-blanc. On peut dire que ces trois couleurs sont les couleurs nationales de Kong. Le *doroké*, ou surtout, est long. La poche et le tour du col sont en général ornés d'une broderie dite *lomas* ; cette broderie est en coton blanc ou rouge ou blanc, ou encore en soie ; on la nomme alors *hanniki-lomas*. Par-dessus le *doroké*, ou jeté négligemment sur les épaules, se porte le burnous, appelé ici *bouroumoussou*. Il est confectionné soit en *kassa* (laine provenant de Djenné), soit

en forte cotonnade blanche ou bleue fabriquée à Kong. La bordure est en franges de couleurs différentes, ainsi que les ornements du capuchon. Quelques burnous sont teints en jaune à l'aide de *souarar* (safran). Les gens aisés portent la chéchia de tirailleur ou encore le bonnet en velours ; mais la coiffure que l'on voit le plus fréquemment est le bonnet napolitain en cotonnade rouge, fabriqué dans le pays : il remplace le bonnet à deux pointes dit *bammada*, « gueule de caïman », porté dans le Pomporo et le Follona. Les jours de fête, cette coiffure est complétée par un turban blanc ou bleu. Tout le monde sans exception est chaussé soit de bottes jaunes, soit de babouches ou sandales confectionnées ici.



J'ai vu quelques chaises en palmer *ban*, mais le siège favori est la natte dite *debé*, en fibres de *ban*, et mieux encore le *kassa*, en laine blanche du Macina, qui est étendu par terre et sur lequel on place un coussin en cuir rembourré.

Le Mandé Dioula de cette région est un grand gaillard du type de nos Ouolof de Saint-Louis, mais le port de la chéchia, de la barbe, de la moustache ou du fer-à-cheval lui donne un air de vieux soldat d'Afrique. On croirait voir de nos vétérans.

Le costume de la femme se compose d'une pièce d'étoffe enroulée autour des reins (le pagne) et tombant jusque sous le cou-de-pied. Sa hauteur est de douze, treize ou quatorze bandes de 10 centimètres ou 1 m. 20, 1 m. 30, 1 m. 40 : sa largeur est invariablement fixée à 1 m. 75. Les pagnes les plus estimés sont les *ponguisé* et *kébégisé* à dessins rouge et blanc, avec filets jaune et bleu, ou encore le pagne uniformément bleu indigo, qui se termine toujours par une bande rouge dans le bas.

Les épaules sont couvertes d'une pièce d'étoffe blanche ou teinte à l'indigo : ce tissu très léger est fait pour imiter la gaze, mais il ressemble plutôt comme travail à de la toile d'emballage. Les femmes portent aussi de la colonnade européenne, calicot non écreu, teint à l'indigo ici-même.

Les coiffures sont naturellement très variées. La plus répandue consiste en un cinnier très aplati et une touffe de cheveux en boule sur le front, qui est toujours ceint d'un *fattara*, bandelette d'étoffe de couleur pour les jeunes filles et noire pour les femmes mariées. Le *fattara* en soie noire ou coton et soie noire est le comble de l'élégance. Les femmes portent à chaque oreille deux petits rouleaux de corail longs. Les bijoux en or au cou et aux oreilles ne sont pas rares ici : j'ai vu une jeune mariée couverte d'or ; elle avait en outre une légère chaînette en filigrane d'argent enroulée autour de la figure et des cheveux. Comme les hommes, les femmes sont toutes chaussées.

C'est dans la matinée qu'elles font les visites ; elles sont d'une politesse extrême, saluent toujours avec une révérence, et accompagnent leur salut d'un vœu : « Que Dieu te donne une longue vie ! » « Que Dieu te rende à ton village ! » etc.

Suivant que la femme est jeune fille, mariée, veuve ou divorcée, elle porte un costume différent. Ainsi les jeunes filles ne portent jamais de voile : elles se promènent généralement le torse nu, simplement couvertes d'un pagne, ou bien se vêtent d'une *coussabe* toute courte, descendant un peu au-dessous de la taille. Les femmes mariées portent toutes le voile, mais sans s'en couvrir la figure ; il est simplement placé sur la tête comme une mantille. Quant aux veuves ou femmes divorcées, elles portent une grande coussabe d'homme, ce qui les fait reconnaître tout de suite.

En dehors du kola, article très précieux, dont le véritable habitat est entre 6 et 7 degrés lat. N. pour les régions qui nous occupent, les gens de Kong

portent encore quatre autres articles à Djenné pour y acheter du sel et les burnous en laine ; ce sont, par ordre d'importance : le tissu rouge et blanc fabriqué en bandes à Kong et cousu en pagnes pour les femmes ; le piment rouge (provenance Niélé, le Follona, Léra) ; le *niamakon*, espèce de poivre renfermé dans des coques de la grosseur de grosses noix et provenant du Djimini, de l'Anno et du Gottogo ou Bondoukou ; enfin l'or : la majeure partie de la poudre d'or qui se trouve entre les mains des gens de Kong provient du Lohi, où l'on se la procure en échange de cuivre en barres ou d'esclaves, à bien meilleur compte que dans le Gottogo.

Sur Bobodioulason on exporte, outre les mêmes articles que sur Djenné, un pagne pour femme, confectionné en mauvais calicot écreu (venant de Salaga), puis le voile dont j'ai parlé. Ces deux articles sont surtout échangés à Bobodioulason contre la ferronnerie, bèches, haches, lances de luxe, marmites en fer battu, etc., venant du pays de Tiéba et fabriqués par les Tonsia et les Tourounga, peuples vivant à l'ouest des Komono et des Dokhosié. Dans les environs de Kong il n'y a ni fer ni forgerons.

Tous ces articles en fer, plus le beurre de cé venu des Dokhosié et du Lohi, sont portés sur le Djimini et l'Anno (Mango), d'où l'on rapporte beaucoup, en dehors du kola, un grossier tissu blanc rayé de bleu.

Les achats de kolas ou de marchandises de provenance d'Europe à Salaga ou à Bondoukou se font avec des pagnes en bandes bleu et blanc de divers dessins, appelés ici *logué*, et surtout avec une couverture en coton bleu blanc imitant le *dampé* de Ségou, mais bien moins bonne et moins chère, qu'on appelle *siriféba*. Ces deux articles sont exclusivement fabriqués à Kong et par les gens de Kong établis aux environs.

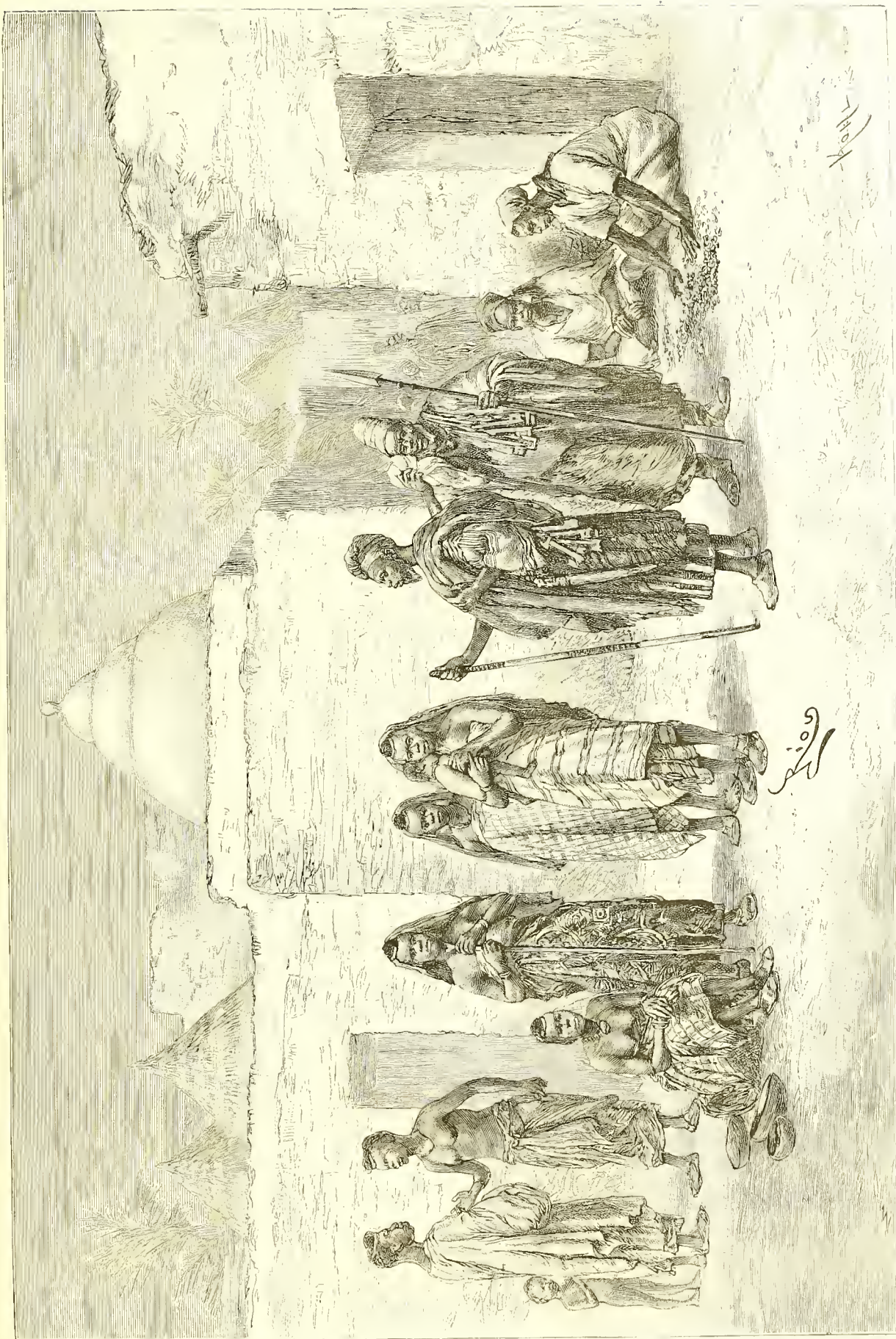
C'est sur la route Salaga, Bouna, Bondoukou, Kong, Bobodioulason et Djenné que se fait le plus de commerce. L'autre débouché par ordre d'importance s'étend vers les régions belliqueuses de l'ouest : les pays de Pégué et de Tiéba, sur lesquels les gens de Kong dirigent chevaux, fusils, poudre, silex, etc., qu'ils se procurent à Groumania et échangent exclusivement contre des esclaves.

On peut dire que le commerce d'ici est exclusivement entre les mains des gens de Kong. Je l'ai déploré bien des fois, car cet état de choses est un obstacle sérieux pour l'Européen qui voyage. Quand on est forcé de s'informer auprès des gens mêmes du pays, on n'est jamais aussi bien renseigné que par les étrangers, qui ne mettent aucune défiance dans leurs réponses.

Les gens de Kong voyagent beaucoup ; on en trouve un peu partout dans la boucle du Niger. Ceux qui ont eu des revers de fortune en route se fixent momentanément dans le pays qu'ils traversent ; aussi ne voyagent-ils jamais sans emporter un métier portatif, car tous, sans exception, savent tisser.

Il y a relativement peu d'animaux de bât ici ; les transports se font en général sur la tête ; si ce mode





Costumes et types de Kong (voy. p. 91). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.



de transport est plus pénible, il est bien moins coûteux et presque plus rapide.

Tous les jours on trouve à acheter matin et soir ce qui est nécessaire à la vie, ainsi que le coton et l'indigo; le soir, vers cinq heures, le marché est très animé. A cette heure-là il y a toujours au moins un millier d'acheteurs et de vendeurs sur place.

Quant au marché, qui a lieu tous les cinq jours, c'est une vraie foire. Le côté nord et les échoppes sont appelés *mokholokho* (marché des hommes); c'est là que se vendent les tissus, couvertures, fusils, bonnets, glaces, perles, aiguilles et autres objets de provenance européenne, tels que vaisselle en cuivre, saladiers en faïence, calicot écriu, foulards, etc. La partie sud du marché est appelée *moussolokho* (marché des femmes); c'est là qu'on trouve les denrées, le coton, l'indigo, les fruits, le bois, les marchandises de niomies.

On abat tous les jours un ou deux bœufs, et les jours de grand marché plusieurs. Les rognons appartiennent de droit à Diarawary. Certains jours il m'envoyait en cadeau jusqu'à douze rognons.

On ne débite pas de dolo sur le marché. Les visiteurs vont boire dans le quartier de Soumakhana. Là se trouve un groupe de cases où les femmes n'ont d'autre occupation que la préparation et la vente de cette boisson: les jours de grand marché il s'en débite plusieurs hectolitres. Les buveurs sont assis dans les cases et se font servir dans desalebasses plus ou moins grandes; le litre coûte environ 20 à 25 centimes. Ce qu'il y a de bien curieux, c'est que le monopole de la brasserie de dolo appartient à un groupe de fervents musulmans.

Comme il y a une cinquantaine de chevaux dans la ville, je priai mon hôte Karamokho-oulé de vouloir bien me chercher une monture passable à un prix raisonnable. Il me trouva bientôt un cheval de cinq à six ans, qui me coûta 400 000 cauris (environ 800 francs). Son propriétaire venait de Dafina et voulait le vendre contre des captifs à Pégué.

Pour réaliser la somme de cauris nécessaire je vendis un certain nombre de mes marchandises, étoffes, parures, objets divers. L'aisance des habitants est manifeste; on peut vendre des étoffes jusqu'à 10 et 15 francs le mètre. On m'a beaucoup demandé aussi des tapis de Stamboul, le Coran, les autres livres saints, le foulard algérien, soie et or, dit *lagan*, les ombrelles, lunettes, revolvers, bougies, et même des montres, des balances et des mètres. Je puis dire qu'il est possible de vendre ici presque tout ce qu'on veut, à condition de pouvoir en démontrer l'utilité et l'emploi.

Un des désirs des gens de Kong, c'est d'avoir une bonne et courte route vers un comptoir européen plus rapproché que Salaga. Je pus voir que pour diverses raisons ce comptoir ne sera jamais Bammako. Mais si nous leur portons des produits dans le Bondoukou ou à Groumania, dans l'Anno, ils créeront immédiatement une route sûre, en envoyant de leurs gens s'établir dans tous les gîtes d'étapes, et abandonneront Salaga, beaucoup plus éloigné que Bondoukou. Nos marchandises

sont plus prisées que celles des Anglais et des Allemands; la qualité inférieure de ces dernières ne les fait accepter qu'à défaut d'autres. Toutes mes marchandises sans exception étaient de fabrication française et elles ont été proclamées par tout le monde de première qualité.

Si nos maisons françaises ont un peu d'énergie, elles créeront des comptoirs à Bondoukou, à Groumania, ou dans les environs, et enlèveront ainsi une bonne partie du commerce à Salaga.

J'espérais beaucoup trouver à Kong un document historique quelconque ou quelque légende sur l'établissement des Mandé Dioula dans la région, et les péripéties qu'ont traversées jadis le pays et les Etats voisins. Il n'existe malheureusement rien de semblable ici<sup>1</sup>.

Voici toutefois ce que j'ai appris: Kong aurait été fondé à la même époque que Djenné (1043-44): ce n'est pas impossible, mais j'en doute fort, car dans aucune histoire arabe il n'est fait mention de l'existence de cette ville, et les premiers voyageurs qui révèlent l'existence de montagnes de Kong et d'un pays portant ce nom sont Mungo-Park et Bowdich. Barth, lui, parle de l'existence d'une ville de Kong.

Avant l'arrivée des Mandé Dioula dans la région, Kong existait déjà, mais était une petite localité sans importance. Les Mandé Dioula n'obtinrent pas des autochtones l'autorisation de s'y fixer, mais ils habitèrent Ténenguéra et un petit village disparu aujourd'hui (à deux ou trois kilomètres de la ville) que l'on nommait Limbala.

Les Mandé sont venus de deux directions différentes, les uns du nord, de la région Ségou-Djenné, les autres de la région Tengréla-Ngokho et surtout des villages situés sur la route du Ouorodougou à Tengréla (de Tengréla à Tombougou).

Leur apparition ne se fit pas en masse et ne peut être comparée à une migration générale; c'est au contraire par petits lots qu'ils sont venus, comme le font les Foulbé. Plus intelligents que les autochtones, très actifs et généralement musulmans, ils ne tardèrent pas à se créer de belles situations dans le pays et à acquérir de l'influence.

Sous le règne de Sékou, grand-père du chef actuel, les Kouroubari avaient réussi à fixer leur résidence dans Kong même, mais ils n'y étaient pas les maîtres. Profitant d'un jour de grand marché, et de connivence avec les Kouroubari, les Ouattara de Ténenguéra, ayant à leur tête Sékou, et comme alliés les Barou et les Daou, s'emparèrent de la ville par un hardi coup de main, massacrèrent les chefs des Falafalla et substituèrent leur pouvoir à celui des autochtones.

L'avènement de Sékou date de la fin du siècle dernier environ. A sa mort, ses douze fils se partagèrent le pouvoir et s'établirent un peu partout, mais surtout sur les grandes routes rayonnant vers Kong. L'un d'eux,

1. Cependant, à mon second séjour, j'ai cru surprendre dans une conversation qu'il existait des registres historiques sur lesquels on transcrivait les événements saillants, registres tenus scrupuleusement à jour.



généralement le plus âgé, exerçait le pouvoir suprême.

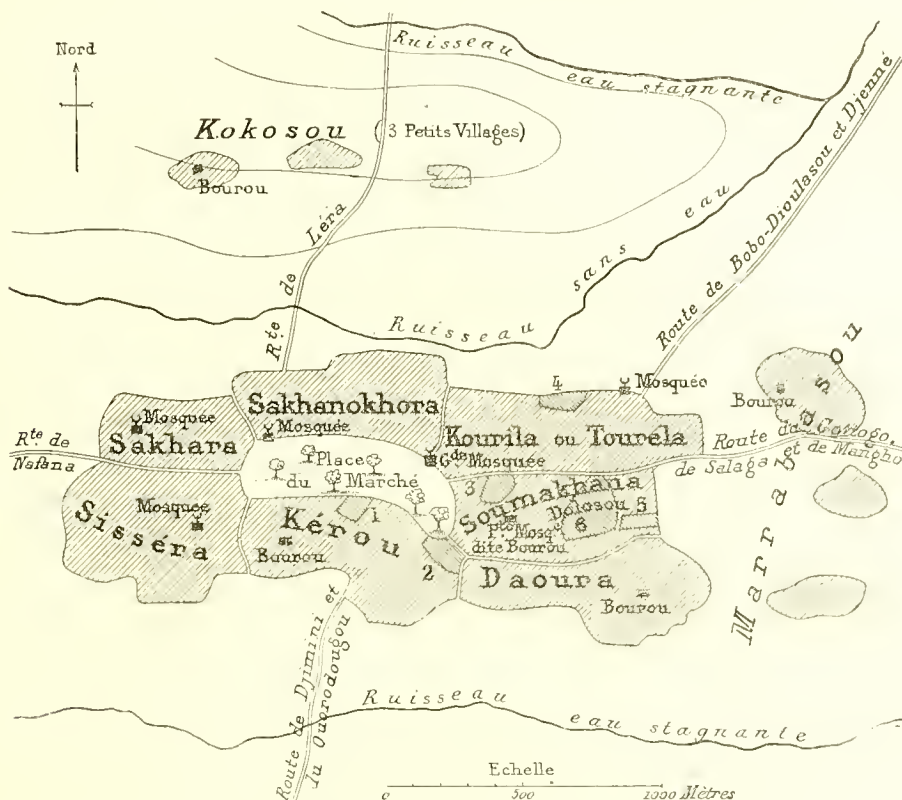
Depuis une quarantaine d'années, le pouvoir est entre les mains de Karamokho-oulé Ouattara, et sa résidence est Kong.

Diarawary, chef de village, est également un Ouattara, mais pas de la famille des souverains de Kong; c'est un Mandé d'origine veï ou kalo-dioula, comme on les nomme ici.

Karamokho-oulé tire son surnom de *oulé* (rouge)

de son teint clair, presque celui d'un Peul pur sang. Il est de taille moyenne, porte un collier de barbe blanche et a une figure tout à fait sympathique; ses traits ne sont pas d'un nègre, ni son intelligence non plus.

Sékou a laissé de nombreux descendants, répartis sur tout le territoire, et qui ont tous un petit commandement, ce qui ne les empêche pas de reconnaître l'autorité absolue de Karamokho-oulé et de la *djeminda* de Kong, sorte de conseil des anciens dont Karamo-



- N° 1. — Habitation de Diarawary Ouattara, chef de Kong.  
 N° 2. — Habitation de Mokhosia Ouattara, chef des captifs de Karamokho-oulé Ouattara.  
 N° 3. — Habitation de Karamokho-oulé, mon protecteur, souverain du pays.  
 N° 4. — Habitation de l'almamy Sitafa, chef religieux de Kong.  
 N° 5. — Habitation de Fotigné Daou, chez lequel je logeais.  
 N° 6. — Seul groupe de cases où l'on fabrique du dolo. (*Dolosou* veut dire « village du dolo »).

Croquis à vue de la ville de Kong. — Echelle au 1/20 000.

Les sept qbaïla ont chacune un chef; j'en donne les noms ci-dessous :

- Kourila.** Chef : Almamy Sitafa Sakhanokho.  
**Soumakhana.** Chef : Karamokho-oulé Ouattara, souverain des États de Kong.  
**Daoura.** Chef : Karamokho Moukhtar Traoure.  
**Sakhanokhoro.** Chef : Mfa Sabana Barou.  
**Kérou.** Chef : Diarawary Ouattara, chef de Kong.  
**Sakhara.** Chef : Yaya Konate.  
**Sisséra.** Chef : Seri Biandé.  
 A Marrabason, l'individu le plus influent se nomme Sory Traoure.

kho-oulé est le président et le pouvoir exécutif. Il veille à ce que ses parents ne se livrent pas au pillage et n'engagent aucune guerre; aussi peut-on dire que, grâce à cet homme intègre et juste, estimé et aimé de tous, les États de Kong vivent dans la plus parfaite tranquillité.

Le chef religieux de Kong est l'almamy Sitafa-Sakhanokho; il semble ne jouer aucun rôle politique et a beaucoup moins d'influence que n'en avait son pré-

décesseur l'almamy Saouty, qui était pour ainsi dire le vrai chef de Kong. Il est en quelque sorte le ministre de l'instruction publique et il a sous son autorité les écoles arabes (au nombre d'une vingtaine). Lui-même fait un cours aux adultes et aux hommes âgés. Karamokho-oulé et tous les anciens, du reste, vont deux ou trois fois par semaine assister à des conférences qu'il donne sur le Coran, l'Évangile et le Pentateuque.

L'instruction est très développée à Kong; il y a peu de



personnes illettrées. L'arabe qu'on y écrit n'est pas ce qu'il y a de plus pur; on est cependant étonné de voir les habitants si instruits, car aucun Arabe n'a jamais pénétré jusqu'à Kong. L'instruction est donnée aux écoliers par des Mandé Dioula qui en ont rapporté les éléments ainsi que quelques manuscrits de la Mecque.

Si les gens de Kong ne font pas la guerre, cela ne les empêche pas de faire des conquêtes; ils y procèdent avec un ordre et une méthode remarquables, en envoyant le trop-plein de la population de la ville s'établir sur toutes les routes qu'ils ont intérêt à tenir.

On voit, par tout ce que j'ai eu l'occasion de dire sur Kong et ses habitants, que les Mandé Dioula constituent une population active, laborieuse et intelligente. J'ajouterai que le fanatisme religieux est absolument

exclu de chez eux et que l'esprit de caste a presque disparu. Ainsi on ne voit pas un seul griot chez les Dioula, et tout le monde s'occupe du tissage et de la teinture, tandis que chez les autres peuples que j'ai visités, tout ce qui n'est pas cultivateur et guerrier fait partie d'une caste inférieure et méprisée. C'est à peine si tous les vingt ans on trouve à Kong un pèlerin de la Mecque.

Dès que l'achat de mon cheval et des pagnes fut terminé, je priai Karamokho-oulé de vouloir bien conférer avec moi sur le choix de la route à prendre pour gagner le Mossi. J'optai pour la route Kong-Djenné, qui est très fréquentée et beaucoup plus courte que les autres. Elle passe à Bobo-Dioulasou, et se dirige ensuite vers le nord-est à travers le Dafina sur Waghadougou.

Je me réservais, après avoir visité le Mossi et tou-



Une plantation de kolas (voy. p. 92) — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

ché à l'itinéraire de Barth vers le Libtako, de prendre une des autres routes pour retourner à Kong, d'où je pourrais peut-être, comme on me le faisait espérer, gagner facilement la côte.

J'allais quitter la ville dans d'excellentes conditions: mon séjour m'avait été profitable au point de vue des renseignements géographiques; j'avais pu faire une ample moisson d'itinéraires.

Mon départ est fixé au lundi 12 mars, d'accord en cela avec Diarawary et Karamokho-oulé; ils me remettent une lettre de recommandation, sorte de sauf-conduit qui doit me permettre de passer partout et qui assure ma route jusqu'à la limite nord des Etats de Kong. Le dernier chef qui devra me protéger vers le Mossi est *Kongoudim*, « enfant de la brousse », un des petits-fils de feu Sékou Ouattara. Un de ses

hommes qui est en ce moment à Kong doit me rallier en route et me servir de guide.

12 mars. — Départ à cinq heures du matin. Karamokho-oulé, son frère, son fils, Mokhosia, des habitants influents, m'accompagnent jusqu'à environ un kilomètre de la ville et me font leurs adieux sous un gros arbre vert, comme il est d'usage ici.

Karamokho-oulé me fait accompagner plus loin par mon hôte Bafotigué et un jeune homme; ils ne doivent me quitter qu'après m'avoir remis entre les mains de Bakary, roi des Komono. Mon convoi, au départ, comprend, outre ces deux guides, 8 hommes, 10 ânes porteurs de marchandises et bagages et 1 cheval.

G. BINGER.

(La suite à la prochaine livraison.)





Grandes cases des Komono (voy. p. 98). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur

## DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE.

PAR M. LE CAPITAINE BINGER.

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XIII

Départ de Kong. — Flore des Komono. — Troisième traversée du Comoé. — Séjour dans la capitale des Komono. — Départ d'un courrier pour la France. — Comment les noirs de Kong connaissent le général Faidherbe. — En route pour le pays des Bokhosié. — Coutumes des Komono. — Arrivée chez les Bokhosié. — Hostilité de Sidarougou. — Accueil d'El Hadj Moussa. — Arrivée chez les Tiéfo. — Vie accidentée des marchands. — Ascension de la montagne de Dioulasou. — Superstition des habitants. — Le vin de palme et les cultures. — Arrivée à Dasonkami.

La route de Djenné jusqu'au fleuve de Diongara, branche principale du Comoé, est parallèle à celle que j'ai suivie pour venir; elle se trouve à quelques kilomètres seulement plus dans l'est.

La région que l'on traverse est en général plus boisée que toute la rive gauche du Bagoé. Il y a aussi beaucoup de gibier, surtout des biches et des petites antilopes. Les cultures ne comportent qu'une variété de mil, le *sanio*, petit mil en épis qui se récolte en décembre et janvier, et une variété de sorgho, le *bimbiri*, gros mil rouge et blanc, qui se récolte en novembre. La base de l'alimentation est le *kou* (igname), dans ses diverses variétés. On ne cultive presque pas d'arachides, juste ce qu'il faut pour préparer quelques sauces de temps en temps. On rencontre les mêmes essences d'arbres que dans le Soudan français. J'ai cependant constaté que le gommier est très abondant et de plusieurs variétés.

Les deux indigènes de Kong qui m'accompagnaient

m'ont de suite demandé si nous achetions de la gomme, se promettant, quand il y aura un chemin sûr vers la côte, d'en faire transporter des charges par leurs captifs.

En quittant Kong, le terrain se relève sensiblement vers l'est, et l'horizon est borné par plusieurs rangées de collines boisées, derrière lesquelles on voit, après quatre jours de marche, émerger le sommet et les flancs d'une montagne dénudée dont j'évalue l'altitude à 1800 mètres. Cette montagne n'a pas de nom particulier, on l'appelle Komono-konkili (montagne des Komono).

Le granit est toujours abondant ici, mais on trouve aussi, parsemées dans toutes les terres végétales, des paillettes de mica de 25 à 30 centimètres carrés de surface qui brillent d'un vif éclat au soleil.

Aucun des villages où je fis étape ne mérite une description particulière: ce sont presque tous des *konkosou* (village de culture) de 25 à 100 habitants; il n'y a que Nasian et Farakorosou qui soient des villages un peu peuplés (environ 500 habitants). Jusqu'au fleuve les habitants sont des Mandé Dioula. Passé le

1. Suite. — Voyez p. 1, 17, 33, 49, 65 et 81.



fleuve, on entre dans le pays des Komono; les cases rondes font place à de grandes cases rectangulaires pareilles à celles des Dokhosié. Les vêtements décents des Mandé sont remplacés par le *bila*, et bien souvent par rien du tout chez les personnes de tout âge et des deux sexes.

Je traversai le fleuve pour la troisième fois entre Yakasi et Kémokhodianirikoro. Le gué est très mauvais: il est oblique: après avoir traversé un chenal de 1 mètre de profondeur, on fait un grand détour pour gagner un banc d'alluvions à quelques centaines de mètres en aval. Les berges sont profondément érodées,

surtout celle de la rive gauche, qui est à pic et actuellement à plus de 20 mètres au-dessus du niveau du fleuve. En aval du gué, il existe un bief très long et très profond, dans lequel je me suis amusé à tirer sur des caïmans, afin de donner une idée de la portée de nos armes aux gens qui nous accompagnent.

Le Comoé me paraît navigable pour les pirogues pendant toute l'année, mais les indigènes ne l'utilisent nulle part: les villages riverains ne possèdent chacun qu'une ou deux pirogues, destinées à faire les passages, mais trop mal construites pour effectuer de longs trajets.

Samedi 17 mars. — A mon arrivée à Niambouanbo,



La famille royale de Niambouanbo. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Bakary, chef des Komono, me fait installer une case relativement propre et m'envoie deux paniers de mil et une chèvre; de mon côté, je lui fais cadeau d'une pièce d'étoffe et d'un pistolet, ce qui le comble de joie; mais là se bornent nos relations. Ce souverain, comme Pégué, a peur que la vue d'un Européen ne lui cause malheur; je ne communique avec lui que par son griot.

Niambouanbo est situé un peu à l'ouest de la route de Djenné. C'est ici que je dois attendre, pour continuer ma route, un captif de Kongondinn, que m'a promis Karamokho-oulé.

La plus grande préoccupation des habitants du village est de s'enivrer; dans la matinée ils sont encore

abrutis par les libations de la veille, et à partir de midi tout le monde est ivre; cette race, qui n'occupe plus qu'une quarantaine de villages, est appelée à disparaître sous peu; les enfants s'enivrent à la mamelle, et les vieux vivent dans un état d'abrutissement complet; je n'ai pas vu une seule face, un seul regard, ayant une expression intelligente.

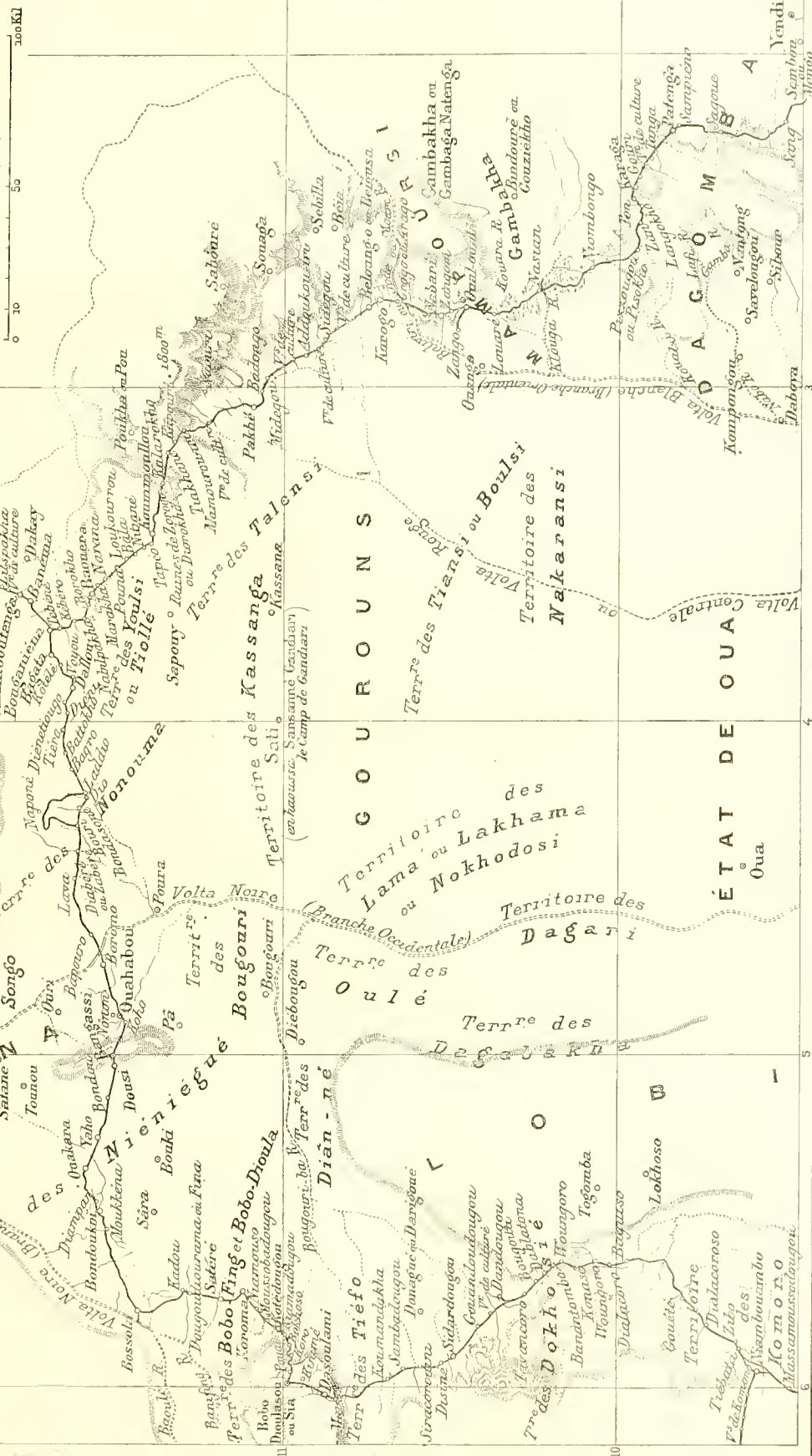
Lundi 19 mars. — Avec l'autorisation de Karamokho-oulé, j'ai expédié ce matin mes deux hommes en courrier vers Bammako<sup>1</sup>. Ils sont porteurs d'un pli

1. Ces deux hommes sont arrivés à Bammako quatre mois et demi après leur départ de Niambouanbo. Ils ont fait la route sans armes; les plis qu'ils portaient leur ont servi de sauf-conduit.



de Niambouambo à Waghadougou  
et à Yendi.

Échelle - 1 200 000





pour le commandant supérieur du Soudan français et de lettres destinées à ma famille. Karamokho-oulé a voulu envoyer de sa main le salut au général Faidherbe, dont le nom a pénétré jusqu'ici. A Kong on n'ignore pas que c'est lui qui a abattu la puissance d'El-Hadj Omar à Médine.

Dimanche 25. — Après une courte étape, j'arrive à Tiébata, village habité par des Komono et deux ou trois familles de Mandé Dioula. Je suis bien accueilli dans ce village: le soir même on m'envoie un guide pour me permettre de me mettre en route le lendemain de bonne heure.

Lundi 26. — A 2 kilomètres de Tiébata, nous traversons un petit village appelé Zibo, situé dans un endroit charmant, plein de verdure. Partout de beaux *fusans* au feuillage touffu m'invitent à me reposer: et dire que la veille j'avais eu tant de mal à trouver un campement convenable et que j'ai été forcé de camper au milieu de tombes mal fermées et creusées à la hâte comme pendant une épidémie!

Les Komono enterrent leurs morts à l'extérieur du village, tandis que les Mandé Dioula, comme tous les Malinké, creusent les tombes dans le village même et quelquefois dans la case du défunt, comme je l'ai vu faire chez les Sissé.

Je fais étape à Dialacorou, petit village exclusivement habité par des Komono.

Mardi 27. — Cette route de Djenné, pour être assez fréquentée et établie depuis fort longtemps, n'en est pas moins tracée d'une façon peu logique: c'est la première fois que je vois une route indigène faire tant de circuits inutiles et rendre ainsi les étapes longues et fatigantes. Nous n'entrons à Gouété que vers dix heures, par une chaleur atroce. Gouété est aussi appelé Goté. Il n'a qu'une vingtaine de cases, habitées par deux familles de Komono. Quoique accompagné par un homme de Dialacorou, je suis mal reçu et mes hommes ont toutes les peines du monde à se procurer un chaudron: ils sont obligés de moudre et de préparer leur nourriture eux-mêmes, aucune femme du village n'ayant consenti, à aucun prix, à leur faire la cuisine. Le chef me refuse un guide, disant que la route est sûre et qu'il est impossible de s'y égarer.

Mercredi 28. — Après quelques heures de sommeil, je mets mon convoi en route à minuit et demi par un beau clair de lune. Vers quatre heures du matin nous atteignons les bords d'une rivière qui conserve de l'eau toute l'année. Elle a de 5 à 8 mètres de largeur et sert de limite entre le territoire des Komono et celui des Dokhosié. Des marchands étaient campés sur les deux rives, où ils avaient passé la nuit. Rien n'est pittoresque comme le campement d'une caravane dans la brousse, vu au petit jour: tandis que les hommes, couchés sur des nattes et enroulés dans leurs couvertures, sommeillent encore sous de grands arbres, autour des feux à moitié morts que ravivent les enfants plus frileux, les femmes empilent calabasses sur calabasses et sont occupées au *doni-siri* (arrimage des charges). Quand tout

est prêt, les hommes font religieusement leur salam et mettent ensuite tout leur monde en route au son de quelques notes tirées de la traditionnelle flûte ou de la clochette.

Trois heures après, on atteint, à quelques centaines de mètres d'un ruisseau, un groupe de cases habitées par une famille de Mandé dont le chef se nomme Bagui. C'est pourquoi ce lieu s'appelle *Baguisou*, cases de Bagui. Comme il n'y a pas un seul arbre pouvant donner de l'ombre, j'avise une vieille femme qui sans difficulté me donne sa propre case pour me permettre d'y passer les heures chaudes de la journée.

J'ai 29 à dimanche 1<sup>er</sup> avril. — En quittant Baguisou, on atteint bientôt un autre petit village, nommé Dialacoro, d'où part un chemin sur le Lobi.

Les jours suivants, je fais étape successivement à Banatombo, Bougouti et Dandougou. Tous ces villages, ainsi que d'autres que j'ai traversés, sont de création récente et l'on n'y trouve pas d'arbres assez gros pour y camper convenablement.

J'arrive de bonne heure au village nord de Dandougou et suis très étonné d'y trouver deux Mandé qui me disent de me dépêcher de choisir une case et de m'y installer. « Ce village appartient aux *lamokho* (voyageurs, marchands), me disent-ils, ce sont eux qui l'ont construit. Si tu trouves une bonne case et qu'il y ait d'autres gens que des *lamokho* installés dedans, dis-leur d'en sortir; ils ne feront, du reste, aucune difficulté. » Sans avoir besoin de me livrer à cette extrémité, je pris possession d'une jolie et riante habitation rectangulaire à véranda, proprement blanchie à la cendre, et ne laissant pas passer le moindre rayon de soleil.

Lundi 2 avril. — Un petit village de culture sépare Dandougou de Gaudoudougou. Ce dernier village est composé de deux groupes, l'un de formation récente, l'autre plus ancien, dans lequel je fus installé. Les constructions sont enfoncées dans le sol, et l'on descend toujours deux ou trois marches pour entrer dans la chambre principale, qui est basse et sombre et ressemble à un souterrain. Là dedans grouillent enfants, poules, chèvres, vieilles femmes préparant les aliments, le tout d'une malpropreté révoltante. Cette chambre basse est elle-même surmontée d'une case constituant le premier étage ou plutôt un rez-de-chaussée élevé. A cause de sa saleté et de la vermine, cette habitation n'est, pour ainsi dire, pas habitable pour un Européen. Les indigènes chassent bien de temps à autre les punaises en allumant plusieurs bottes de paille dans l'intérieur des cases à toit en terre, mais la vermine subsiste toujours. La flamme surchauffe les parois et fait mourir la plupart des punaises, mais celles qui sont nichées un peu profondément dans les murs se trouvent hors d'atteinte et ne meurent pas. Ce procédé est employé à Kong, où tous les soirs, sur le marché, il y a en vente une cinquantaine de grosses bottes de cette paille, qui est appelée *samakourou bing*, « paille à punaises ».





Campement d'une caravane dans la brousse. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.



Dans les villages de formation récente, les Dokhosié construisent des cases carrées en terre, recouvertes d'un toit en chaume. La porte, protégée par une véranda, est fermée par une petite natte en bambou. Cette construction est assez confortable, c'est un des types d'habitation des Mandé Dioula, qui y disposent en outre à l'intérieur quelques rayons en terre pouvant supporter de menus objets, et un petit mur en paravent destiné à cacher le lit.

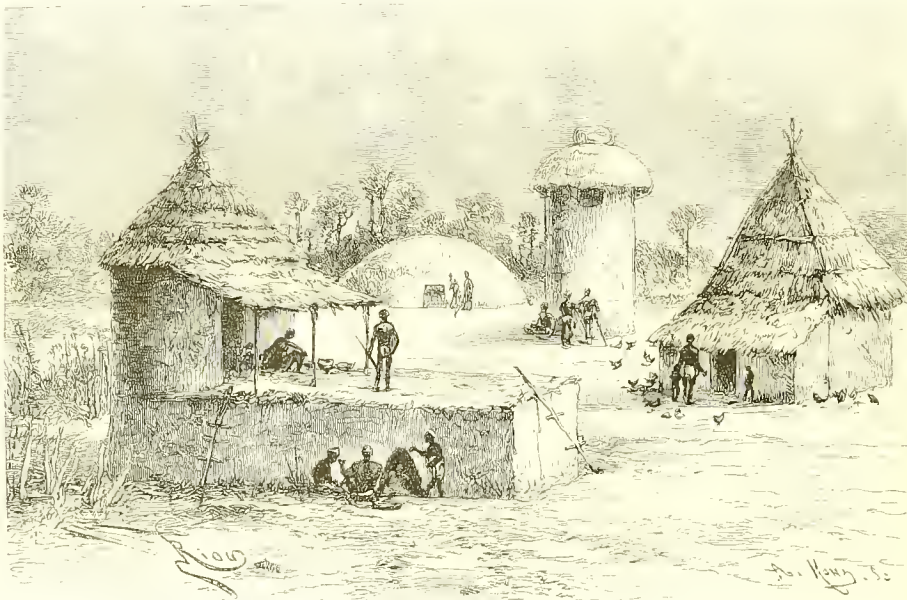
Dans le village où je me trouve, il y a plusieurs grands cônes en terre ornés de plumes. Ces cônes sont destinés à protéger les habitants contre les esprits mal-faisants. Les magasins à mil sont recouverts d'un toit sphérique en terre surmonté d'une grosse pierre plate, qui doit empêcher le vent de les décoiffer.

Mardi 3 avril. — Ce matin, après le départ de tous les lamokho, le chef du village est venu me voir et

m'annoncer que Karamokho-koutoubou, que j'avais fait prévenir de mon passage, lui avait envoyé quelqu'un dans la nuit pour lui dire qu'il se rendrait directement à Sidardougou sans passer ici, et qu'il était inutile de l'attendre : je n'avais donc qu'à me mettre en route. Comme il était encore relativement de bonne heure, je fis partir mon monde tout de suite.

En prenant congé de mon hôtesse je remarquai que, chaque fois qu'elle voulait me parler, quelqu'un lui coupait brusquement la parole. Cet incident, l'étrange hésitation que mettait Karamokho-koutoubou à me recevoir, et la rencontre de deux indigènes qui se détournèrent du chemin pour ne pas avoir à me saluer, éveillèrent ma défiance ; il me sembla que je courais quelque danger et je pris, séance tenante, des précautions pour éviter toute surprise.

J'appris bientôt par mes éclaireurs qu'un groupe



Intérieur d'un village de Dokhosie — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

d'une centaine d'hommes m'attendait sur la droite du chemin ; je fis arrêter mon convoi, mais au bout d'une demi-heure on vint m'avertir que ces gens armés avaient rebroussé chemin ; je ne crus pas utile de suspendre davantage ma marche et continuai de me diriger sur Sidardougou, où j'arrivai une heure après sans incidents.

Le village, qui est très grand, semblait désert : pas un habitant ne circulait aux environs et je ne trouvai personne à qui demander seulement de l'eau ou acheter des vivres.

Dans la journée une pauvre vieille femme m'apporta deux grandesalebasses d'eau. Je ne vis pas d'autres habitants jusqu'à trois heures et demie, heure à laquelle apparut El-Hadj Moussa, fils de Karamokho-koutoubou. Il s'avancait vers le village, précédé de deux jeunes gens carillonnant sur des clochettes, et d'une vingtaine d'écoliers suivant à la file indienne en chantant un air

religieux, dans lequel se répétaient fréquemment les mots *mohammadou*, *mohammadly*, etc.

El-Hadj Moussa, qui a accompagné son père à la Mecque, pouvait avoir vingt-cinq à trente ans ; il était vêtu très simplement, comme les Mandé Dioula jouissant d'un peu d'aisance, et cherchait à se donner une contenance à l'aide d'une ombrelle à franges d'une dimension ridiculement petite, rapportée d'Égypte (comme celles qu'ont les fillettes de six à sept ans).

Une heure après, par une pluie battante, on me fit prier de me rendre au *bourou* (petite mosquée), où les hommes du village se trouvaient rassemblés. J'y allai tout de suite, et après m'avoir fait asseoir, le fils du pèlerin commença un petit discours, qu'il débita ou plutôt qu'il récita comme un écolier de huit ans qui répète sa leçon. En voici le résumé :

« Mon père a appris qu'un *nasara* (chrétien) venait le voir. Mon père n'a pas besoin de voir ni d'avoir de



relations avec ce blanc-là, car on ne sait pas ce qu'il vient faire dans le pays. Il ne vient pas y chercher du *nafooulou* (des richesses), puisque tous les nasara sont plus riches que nous et que c'est de chez eux que viennent les armes, la poudre, les étoffes, les couteaux, les miroirs, etc. Mon père m'a envoyé pour le remplacer et demander à ce blanc ce qu'il veut. J'attends qu'il parle. »

Cet insipide discours d'un être fat et borné me mit hors de moi ; j'eus toutes les peines du monde à conserver mon sang-froid ; je réussis cependant à me calmer et à lui faire d'un ton modéré la réponse suivante :

« Quand je suis entré à Kong, j'ai fourni aux chefs toutes les explications sur les motifs qui m'amenaient dans le pays : je n'ai donc pas à les renouveler ici puisque Sidardougou ne commande pas Kong, et que c'est le contraire qui a lieu. Une lettre de recommandation émanant de Diaraway Ouattara et contresignée par Karanokhooulé, chef de Kong, donne l'ordre à Karanokhokoutoubou de me faire conduire à Kotédougou : c'est tout ce que je viens demander ici. Voici cette lettre, qu'on en prenne connaissance. »

La lecture de ce document et sa traduction prirent un certain temps, après lequel on me pria de me retirer



Arrivée d'El-Hadj Moussa et types de Dokhosié. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

pour qu'on pût délibérer. Enfin, une heure plus tard, l'insolent El-Hadj Moussa vint me dire que le lendemain matin un homme me conduirait à Dissiné, comme on le demandait à son père.

J'avais encore à subir cette vexation de me voir contraint de partir le lendemain sans l'avoir demandé, car il est d'usage chez ces peuples de n'obtenir son départ qu'après l'avoir officiellement sollicité.

Mercredi 4 avril. — Après une heure de marche, j'arrive à Dissiné, où je me décide à faire étape pour permettre à mes hommes de faire sécher les bagages et leurs effets, car il a plu à torrents pendant toute la nuit.

L'accueil de la population est bien différent de ce qu'il a été à Sidardougou : on m'installe tout de suite dans une case : le chef du village et l'imam viennent me voir et me souhaiter la bienvenue.

Dissiné est le dernier endroit où l'on trouve quelques Dokhosié. Cette région ne me paraît pas habitée depuis bien longtemps, la plupart des villages sont de formation récente et placés en pleine brousse, que l'on commence seulement à défricher.

Le Dokhosié n'a pas les traits rudes : comme le Komo, il a moins l'air d'une brute que son voisin ; mais, comme lui, il circule tout nu, n'ayant pour tout vêtement qu'un petit sac en coton dans lequel il ren-



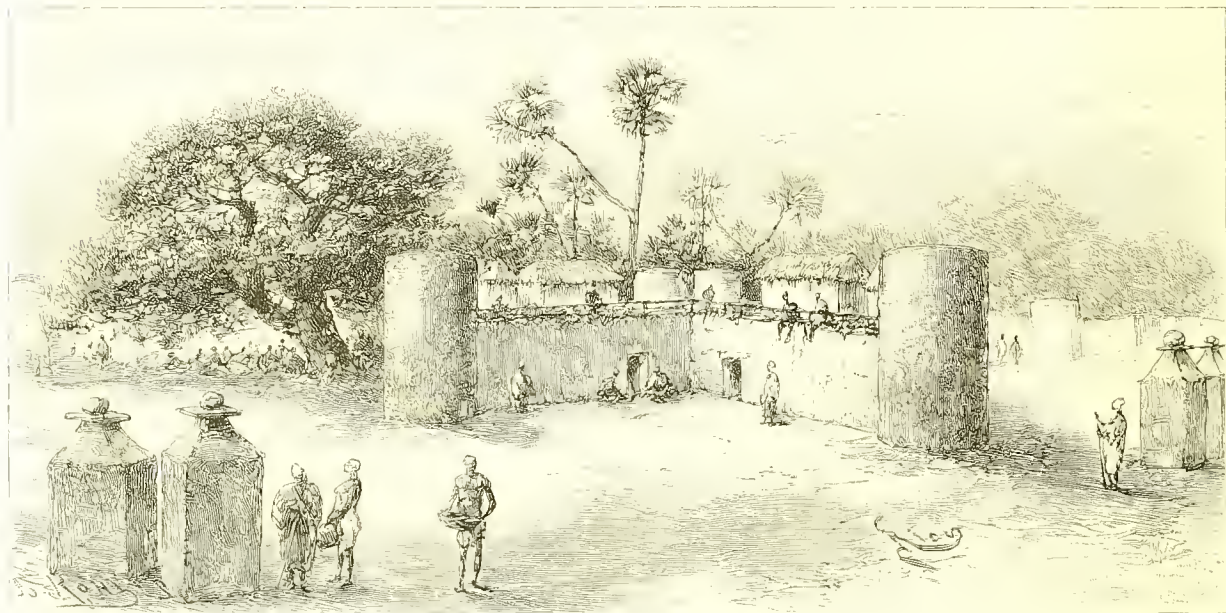
ferme ce qu'il a à cacher, et par-dessus lequel il porte un bila. Les hommes de la classe aisée se couvrent, le matin ou le soir, d'une méchante couverture en coton, dans laquelle ils se drapent fièrement comme dans un plaid. Ils portent généralement les cheveux très longs, en grosses tresses, et se coiffent soit du bonnet dit *bammada*, soit d'un petit chapeau en paille aussi plat qu'une assiette creuse, dont les bords sont ridiculement petits et ornés de grandes plumes de poules. Les femmes et les jeunes filles sont à peu près nues; comme les Komono, elles ont toutes la tête rasée.

On trouve dans les villages dokhosié un peu de petit mil (*saniu*), rarement du sorgho (*bimbiri*), quelques ignames, des poulets et même quelques boeufs et des chèvres. La véritable industrie de ce peuple est l'api-

culture. Dans tous les villages les vieillards sont occupés à confectionner des ruches.

Bien qu'ils soient nus et qu'ils aient toutes les allures d'un peuple encore sauvage, les Dokhosié sont en train de se civiliser. Les hommes sont tous circoncis et s'enivrent moins que les Komono. Comme ces derniers, ils oublient peu à peu leur langue pour adopter le mandé-dioula, qu'ils connaissent déjà tous. Les villages neufs sont en outre très propres, ce qui est certainement un progrès.

Tous les Dokhosié reconnaissent l'autorité des Ouattara, qui les emploient actuellement à réprimer quelques désordres et à châtier quelques villages rebelles du Tagouara. Leur chef de colonne se nomme Sabana Ouattara: il est Mandé Dioula, et réside pour le moment avec les guerriers dokhosié à Dandé (route de Dioula-



Habitations et magasins de mil des Tiéfo (voy. p. 106). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

sou à Djenné). Tous les Dokhosié sont armés de fusils.

Les Komono, les Dokhosié et les Tiéfo appartiennent de leur propre aveu à une seule et même famille ethnographique et linguistique, à laquelle se rattachent encore deux peuplades moins importantes et presque disparues: les Gran-ne, qui habitent au sud du Lobi, et les Dian-ne, qui sont établis au nord de ce même pays, dans le triangle formé par le territoire des Bobofing, le Dafina, le territoire des Bougouri, et le Lobi.

Samedi 7 avril. — Après avoir passé à Sambadougou je suis arrivé à Koumandakha; j'y vois des forgerons pour la première fois depuis mon départ de Kong.

Le pays où je suis est pénible à traverser. La chaleur est étouffante. Le sol, en général formé de granit, est, dans beaucoup d'endroits, dépourvu de végétation: il renvoie la chaleur, c'est une réverbération pénible à supporter, et l'Européen est continuellement en danger d'accès pernicieux. A partir de sept heures du

matin, les animaux avancent déjà péniblement, s'arrêtent sous les arbres qui offrent un peu d'ombre, espérant y camper: comme nous, ils souffrent énormément de la chaleur. Dans l'après-midi on goûte difficilement du repos.

Quoique les *sadioume*<sup>1</sup> soient arrivés, l'hivernage n'est pas encore établi; l'air est saturé d'électricité; on subit les désagréments de l'orage qui approche, mais on n'en a pas le bénéfice: l'eau ne tombe pas encore fréquemment et l'on ne jouit pas de l'abaissement de la température qui suit d'ordinaire la tornade.

Dimanche 8 avril. — Les Tiéfo de Lanfiala et de Nidodougou se sont emparés du sel de quelques Dioula; afin de ne pas être mêlé à ce conflit, je crois prudent de changer mon itinéraire et de prendre un chemin plus à l'est pour me rendre à Dasoulami.

1. Les *sadioume* sont des échassiers noirs et blancs qui, à l'approche de l'hivernage, viennent nicher sur les gros arbres des villages; on les appelle vulgairement « oiseaux d'hivernage ».





Aspect des hauteurs à parois verticales au plateau de Dasoulami et de Bobodioulason (voy. p. 106). — Dessin de Rion, d'après un dessin de l'auteur.



Le chemin dont je fais choix est en réalité plus court que celui de Ndodougou, mais l'ascension de la montagne est, paraît-il, très pénible avec les animaux. Comme l'étape est longue et fatigante, je me mets en route à quatre heures du matin en compagnie du fils du chef de Koumandakha. On chemine d'abord sur un plateau ferrugineux, auquel fait suite une large bande de terre végétale cultivée par les gens de Ningabé, petit village qu'on laisse à gauche sans l'apercevoir.

Au petit jour nous avons à quelques kilomètres devant nous une grande ligne bleue : c'est sur ce plateau que se trouvent Dasoulami et Bobodioulason. A sept heures et demie nous arrivons au pied de ce soulèvement, qui a beaucoup d'analogie avec celui de Solinta (Soudan français), mais il est un peu moins élevé, et l'on peut monter assez haut dans les éboulis sans décharger les animaux.

Comme toutes les hauteurs à parois verticales, celle-ci offre à l'œil complaisant toutes les combinaisons et toutes les figures géométriques imaginables : à droite on croit voir les vestiges d'un château moyen âge, des donjons à demi écroulés; ailleurs des courtines à moitié désagrégées avec une large magistrale qui a victorieusement résisté au temps. C'est entre deux de ces prétendus donjons que monte le sentier. Pendant que mes hommes hissent, avec des cordes, bagages et animaux sur le plateau, je jette un coup d'œil d'ensemble sur la région que je viens de traverser. On jouit, de ces hauteurs, d'une vue splendide.

Cette première ascension terminée, on continue à s'élever en gravissant de larges terrasses de grès stratifiés formant comme un escalier par lequel on s'élève progressivement jusqu'au sommet du plateau. Puis on atteint Mai, joli village tiéfo enfoui dans une belle forêt de rôniers. Cette deuxième ascension nécessite encore le déchargement des animaux. Du pied du soulèvement au sommet, la différence de niveau est de 80 mètres (Mai : altitude 780). Mai offre le vrai type du village tiéfo.

Le logement d'une famille de Tiéfo se compose d'une construction en terre glaise d'une quinzaine de mètres de long sur 8 à 10 mètres de largeur et comporte un rez-de-chaussée et un premier étage. La distribution intérieure varie naturellement selon le caprice du propriétaire, mais le type général est celui dont je donne le croquis et la légende.

Ces constructions permettent aux Tiéfo, qui ne sont pas vêtus, de séjourner dans des endroits offrant des différences de température assez sensibles entre elles, les différentes parties de ces constructions étant plus ou moins exposées au soleil, à la fraîcheur de la nuit ou à la brise.

Mai comporte une dizaine de groupes de deux familles disséminés sur le plateau et séparés entre eux par des rôniers ou des groupes de bombax, de ficus, de finsan. Sous ces arbres sont disposées, en guise de nattes, de larges dalles de grès prises dans la montagne et sur lesquelles les Tiéfo flânent pendant les

heures chaudes de la journée. Ce qui donne encore un cachet particulier à Mai, ce sont les magasins à mil, qui ont exactement la forme de flacons de pharmacie.

De Mai on aperçoit les toits en paille de Dasoulami; j'atteins ce dernier village vers onze heures du matin et suis immédiatement installé chez le chef de village, Karamokho-dian Barou.

Il m'assure que d'ici je pourrais gagner sans difficulté Bobodioulason et Kotédougou, mais que la prudence me commande de séjourner ici quelques jours afin de lui permettre de préparer mon entrée dans ces villages. « Personne n'a vu de blanc dans ce pays, me dit-il; on te craint parce qu'on a peur que tu ne jettes un sort au pays : les blancs sont si intelligents et connaissent tant de choses, que nous en avons peur. »

C'est ridicule, mais absolument vrai : ces gens-là, Dioula et autres, nous considèrent comme des êtres surnaturels; j'ai vu de braves gens avoir tellement peur de ma table qu'ils venaient me prier de manger par terre.

Des musulmans lettrés sont venus à plusieurs reprises me demander si nous vivions dans l'eau comme les poissons; comme j'essayais de leur prouver que non, l'un d'eux me dit brusquement : « Tu n'oses pas l'avouer, mais toi-même, on t'a vu te glisser dans un grand linge plein d'eau et respirer. » J'ai tout de suite pensé à mon tub, qui contient environ 15 à 20 litres d'eau. Je le leur ai fait voir, mais ne les ai pas convaincus.

La flore est ici la même que celle de notre Soudan; le baobab cependant est devenu très rare, il est remplacé par le rônier, dont les indigènes tirent un vin de palme. Les Mandé Dioula nomment cette boisson *mboin*. Ce palmier, de très belle venue en Casamance et même dans le Cayor, est ici beaucoup plus chétif; dès qu'il a 1 mètre de hauteur il est mis en perche; quand il est plus grand, les indigènes enfoncent dans le tronc de solides chevilles en bois pour qu'on puisse atteindre sans fatigue son sommet et y accrocher les *boulines* (calebasses) destinées à récolter le vin.

18 avril. — Arrivé le 8 avril à Dasoulami, j'ai dû, à cause du caractère superstitieux de la population, y prolonger mon séjour jusqu'au 17 du même mois.

Il se tient ici, tous les cinq jours, un marché assez fréquenté; c'est un marché de denrées seulement; on trouve cependant à y acheter des bandes de coton blanc venant du Tagouara; j'y ai vu aussi des boules de tiges d'oignons, sorte de julienne d'oignons qui est apportée de Bouna et vendue aux ménagères pour être mise dans les sauces.

Les gens de Dasoulami font un commerce de transit avec le sel, les kola, la ferronnerie et le koyo ou guisé, mais il est difficile d'apprécier l'importance de ce mouvement commercial; je puis cependant avancer que les cauris sont rares ici et que deux ou trois familles seulement vivent dans une aisance relative. Je reviendrai, du reste, sur le commerce de cette région à propos de Bobodioulason.



C'est à Dasoulami que j'ai vu pour la première fois des lépreux; il y en avait trois dans le village, on ne semble pas en redouter la contagion. Ces hommes, quoique ayant les extrémités des mains et des pieds rongées, ne mangeaient pas à part et allaient et venaient parmi les autres personnes comme si de rien n'était.

## XIV

Entrée à Bobodioulasou. — Description de la ville. — Le marché. — Commerce sur la route. — Importance commerciale de Bobodioulasou. — Difficulté de voyager. — Arrivée à Kotédougou. — Désordre géologique. — Les *dou*. — Apparition des Foulbé. — Choix d'une route vers le Mossi.

Mardi 17 avril. — J'ai quitté Dasoulami accompagné par le frère de Karamokho-dian, qui doit me conduire près de Diongni, sa sœur aînée. Cette femme, qui est la

veuve d'un chef, jouit, paraît-il, d'une grande considération dans la région: c'est elle qui doit m'introduire auprès du chef des Bobo.

La route est monotone; on marche d'abord sur un plateau presque dénudé, on coupe quelques oasis de jeunes rôniers et l'on traverse deux ruisseaux à eau courante; vers le nord-ouest le pays se relève assez sensiblement; on aperçoit dans cette direction une double ligne de collines.

En approchant de Bobodioulasou ou Dioulasou, nous laissons à droite un village bobo nommé Kiminé; peu d'instants après, nous passons devant le premier village qui fait partie de Dioulasou, et l'on m'installe sur la rive droite du ruisseau, dans le village des Dioula et des Dafing. A mon arrivée, la veuve Diongi fait les démarches nécessaires pour me présenter au chef de Dioulasou, qui consent à recevoir ma visite; mais, comme je



« L'heureux loustic » (voy. p. 108). — Dessin de Rion, d'après les documents de l'auteur.

me dispose à entrer dans son village pour le saluer, des hommes qui se tiennent sur les *argamaces* (toits plats) me crient de m'en aller immédiatement, que le chef refuse de me voir et de me laisser pénétrer dans son village; certains d'entre eux brandissent des fusils et des sabres pour me faire peur. Je n'ai qu'à m'en retourner et à attendre avec patience l'arrivée de l'imam qui doit être de retour jeudi prochain: je le prierai de me faciliter une entrevue avec le chef; peut-être que les efforts de ce saint homme ne resteront pas stériles.

Bobodioulasou est composé de cinq villages séparés par un ruisseau qui n'a qu'un filet d'eau courante et qui prend sa source un peu au delà de Kiminé. Son lit est formé de larges dalles de grès et ses berges sont par endroits profondément encaissées. Il y règne continuellement une grande activité: les femmes y lavent et y puisent l'eau; des bandes d'enfants sont en permanence en train de s'y baigner; les ânes, chevaux, etc.,

y sont menés à l'abreuvoir, et quantité de canards, de poules, de pintades y prennent leurs ébats. C'est l'eau de ce ruisseau que boit la majorité des habitants, car il n'existe qu'un seul puits, près de Marrabasou (village des Haoussa).

Sur la rive droite sont disposés une série de locaux souterrains dans lesquels on descend par une ouverture ronde de 50 centimètres de diamètre et un tronc d'arbre entaillé en guise d'échelle; des Bobo sont installés au fond de ces tanières et y font de la vannerie.

La population fixe du village peut être de 3 000 à 3 500 habitants, auxquels il faut ajouter 1 000 à 1 500 étrangers du pays de Kong, du Haoussa, du Mossi, du Tagouara, etc., tous gens de passage ou momentanément fixés dans cette localité, mais n'y possédant que leurs marchandises et quelquefois rien du tout.



J'ai été frappé du petit nombre de gens de Djenné que l'on rencontre ici. C'est que le commerce avec Djenné est à peu près exclusivement entre les mains des Mossi et des Haoussa. Ces derniers sont très nombreux ici; ils apportent tous du sel sur leurs ânes pour emporter des kolas.

Le marché de Bobodioulasou a lieu tous les cinq jours et la veille du marché de Dasoulami; on y trouve tout ce qui est nécessaire à l'existence, et, en ce sens, il est bien approvisionné. En fait de marchandises européennes, il s'y vend le foulard rouge imprimé, à très bon marché; quelques colliers de corail; des pierres à fusil et quelques verroteries; on y trouve aussi des bandes de coton du Tagouara, des fibres d'ananas éternes, rougies au kola ou teintes à l'indigo, pour broder les vêtements.

Il ne manque pas non plus de barbiers ambulants, ni de pédicures-manicures. Cette dernière profession est exercée par des gamins qui, à l'aide d'une méchante paire de ciseaux, coupent les ongles des pieds et des mains, à raison de 4 cauris par individu. L'opération terminée, le pédicure remet au client les rognures des ongles, que ce dernier a soin d'enterrer dans un petit trou.

Mais la coutume qui m'a paru la plus singulière est la promenade, à travers le marché, d'un morceau de bois de 1 m. 20 de long, entouré de chiffons, sur lesquels sont fixées des plumes de poule, le tout porté par un individu qu'accompagne un joueur de tam-tam, avec de nombreux gamins formant cortège.

Le porteur du gris-gris le pose par terre devant chaque étalage, et puise à l'aide d'une petite calebasse à manche, qui peut contenir un litre environ, dans la calebasse du vendeur, sans que celui-ci proteste. L'heureux loustic s'empare ainsi de tout ce qui lui convient, mil, riz, piments, sel, savon, graisse, etc., et dépose sa récolte dans les grandes calebasses que portent des gamins.

C'est en vain que j'ai demandé aux Mandé ce que cette coutume signifiait: ils m'ont tous répondu qu'elle existait déjà quand ils sont venus se fixer ici: ils ne s'en préoccupent pas autrement. Il est probable que le possesseur du fameux gris-gris les prévient, moyennant une petite gratification, quand il se dispose à faire un tour au marché.

Le commerce de transit a lieu dans les cases: il est, à cause de cela, difficile d'en apprécier l'importance. Ce commerce consiste dans l'échange de sel, ferronnerie, bandes de coton, contre des kola. Ce sont là les principaux articles: il y en a bien d'autres, les

mêmes qu'à Kong, mais en moins grande quantité.

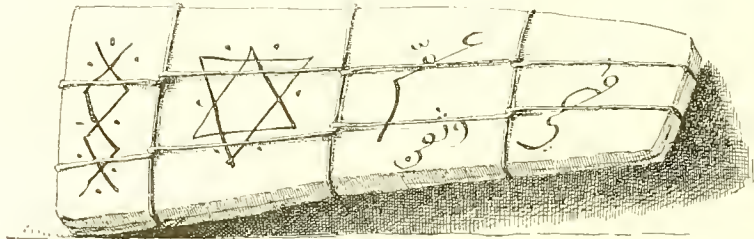
Je crois être au-dessous de la vérité en évaluant à 1 200 000 francs la somme des importations vers Kong pendant une année sur cette seule route de Kong à Bobodioulasou.

J'ai trouvé ici deux mots français en usage: le mot *carda*, qui désigne la carde à carder le coton, et le mot *barifiri* (barre de fer), qui désigne la quantité d'or qu'il fallait jadis porter à la côte pour obtenir une barre de fer. Le barifiri pèse 4 *miktal* (environ 17 grammes d'or), et coûte 120 à 150 *sira* de cauris. C'est une façon de parler que de donner ainsi le prix de l'or: « Je n'ai pu en trouver une seule *barifiri*, même en en offrant 150 *sira* », d'où l'on peut inférer que s'il y a un peu d'or ici, il n'y en a pas suffisamment pour le faire entrer en ligne de compte comme objet de commerce.

Contrairement à ce que nous supposions, il existe au Soudan cinq variétés de sel, de provenances bien diverses.

Tout le sel qui est consommé dans cette région jusqu'à Kong et au delà vient, d'après les Haoussa et les gens de Djenné que j'ai interrogés, des mines de sel

gemme de Tao-dini par Tombouctou à Djenné. Ce qui m'a frappé, c'est qu'il est absolument blanc, d'un grain très fin, et qu'écrasé il ressemble à notre sel fin de table. Le sel gemme en barres



Barre de sel. — Dessin de Lancelot, d'après un croquis de l'auteur.

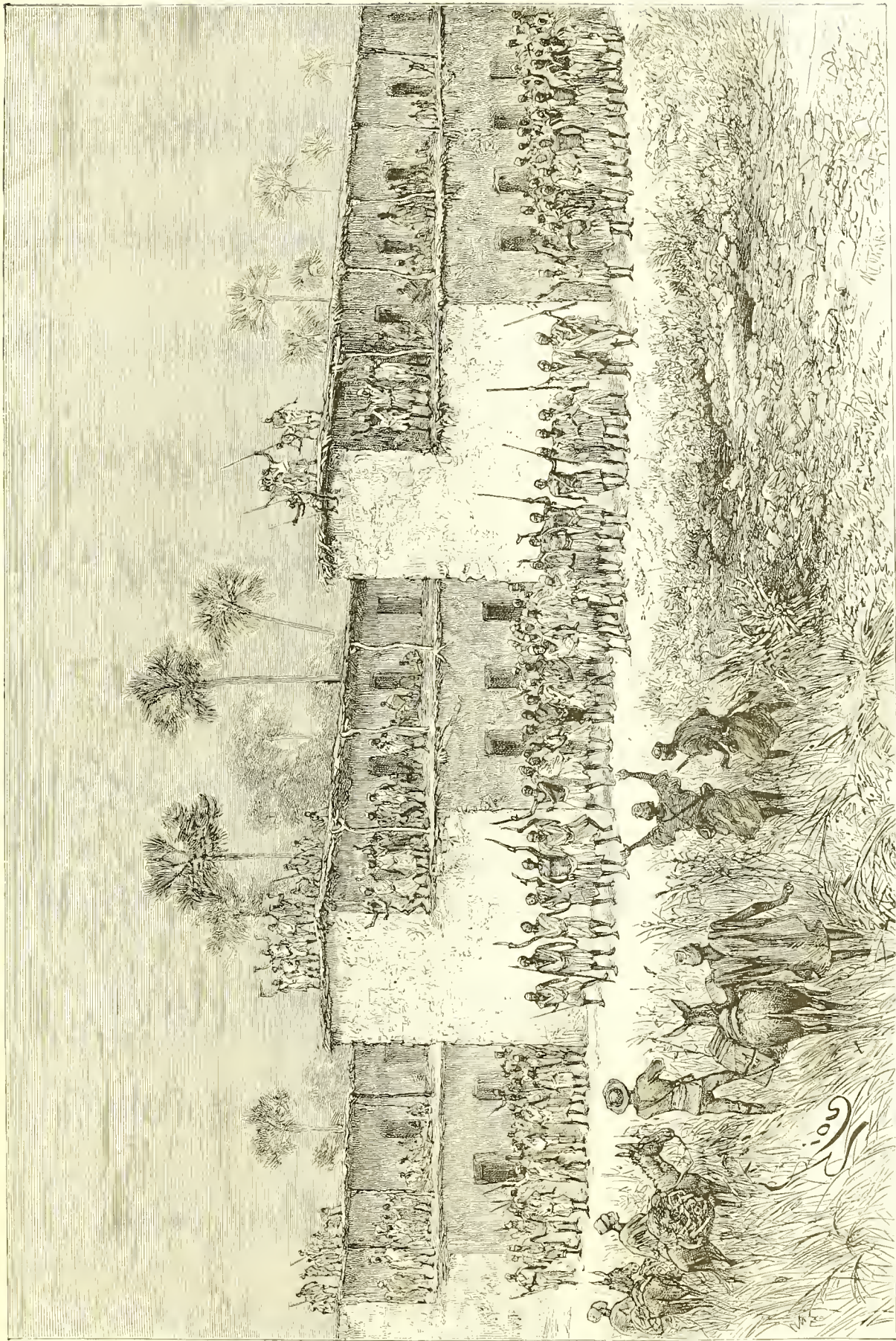
de provenance de la sebkhia d'Idjil vient par l'Adrar et Tichit dans nos possessions du Soudan français; dans l'est, les marchés extrêmes sont Sansanding et le Ségon: il alimente les Etats de Madané, de Samory, le Ouorodougou et le Follona occidental.

Les trois autres espèces sont: le sel en poudre de Daboya; le sel marin de la Côte d'Or anglaise qui d'Accra remonte la Volta; enfin, le sel marin fabriqué par les peuples de race agni, habitant la côte entre les lagunes et la mer (environs de Grand-Bassam et d'Assinie).

Dès mon arrivée à Dioulasou, je m'informais de Kongondinn, le chef auquel j'étais adressé de Kong, et envoyais Diawé saluer celui qui le remplace à Kotédougou, car ce Ouattara est absent depuis des années. Il habite un village frontière du Tagouara, pays avec lequel il a maille à partir depuis plus de vingt ans et qui n'est pas encore absolument soumis.

Diawé ne trouva à Kotédougou que Mamorou, connu sous le nom de Morou, un Ouattara, fils de Kankan, parent de Karamokho-oulé, chef de Kong. Morou fit quelques difficultés pour me recevoir, mais quand il eut pris connaissance de mon sauf-conduit, il n'hésita plus; d'après la lettre, c'était bien chez lui que je devais me





Des hommes sur les toits s'opposent à l'entrée du capitaine à Dioulasou (voy. p. 107). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.



rendre et passer pour aller dans le Mossi. Lorsque Diawé lui demanda pour moi un homme qui me conduisit chez Kongondinn, afin de conférer avec ce chef sur le chemin à suivre, il avoua que ce dernier lui avait ordonné de faire le nécessaire pour que je gagnasse le Mossi, et qu'il ne désirait pas me voir, de peur de mourir en voyant un blanc, etc. Ce refus me contraria beaucoup, d'abord parce qu'il m'enlevait l'occasion de relever les deux rivières qui forment la branche occidentale de la Volta et d'amorcer les routes de Djitamana et de Djenné. Depuis ma sortie de Kong c'était le cinquième chef qui refusait d'entrer en relations avec moi et de me voir.

A Dioulason j'ai été, plus qu'ailleurs, obsédé par des gens qui me demandaient des médicaments ; s'il y a une sollicitation dont il faut se méfier, c'est bien celle-là.

Qu'un malade auquel on aurait administré un médicament absolument inoffensif, pour se débarrasser de son obséquiosité, vienne à mourir, l'Européen sera sûrement accusé de lui avoir jeté un sort ou d'avoir précipité sa mort.

C'est ainsi que le major Laing, qui soignait une vieille femme, près d'El-Arouan (au nord de Tombouctou), fut accusé par les Bérabich de l'avoir empoisonnée et fut assassiné.

Voici comment je me tirais d'embarras ; cette méthode m'a toujours réussi et me procurait, outre l'avantage de m'éviter des clients, celui de me concilier l'amitié de la plupart des indigènes.

Je répondais invariablement aux solliciteurs :

« C'est vrai, les blancs connaissent beaucoup de médicaments, mais qui sont propres à leur pays. Allah a donné à chaque pays et à chaque peuple les remèdes et les plantes qu'exige le climat. Nos médicaments, qui sont bons pour nous, seraient certainement dangereux pour vous. Pourquoi me demandez-vous cela, à moi qui suis étranger ? Vous avez ici des vieillards à barbe blanche qui voyagent depuis plus de cinquante ans dans la brousse et qui connaissent tout : ce sont eux qu'il faut consulter ; leurs conseils ne vous feront pas défaut ; adressez-vous à eux, Allah vous aidera. »

Les anciens, accroupis autour de moi, et l'auditoire entier ne manquaient jamais de dire en forme de conclusion : « Ce blanc parle bien, et ce qu'il dit est vrai », « *ini-sé* », merci.

L'imam de Dioulason, lui aussi, venait me demander des remèdes et des préservatifs contre les maladies, la guerre, les revers de fortune. Ce qu'il tenait surtout à savoir, c'était le nom des deux femmes d'Abraham.

« Si tu me les apprends, me disait-il, ma fortune est faite, parce que j'ai rêvé cela la nuit ; j'ai absolument besoin de le savoir, sans quoi je ne réussirai nulle part. » Un autre musulman me prie instamment de lui révéler le nom de la femme de Jacob.

Ces malheureux sont d'une naïveté, d'une crédulité dont rien n'approche. Heureusement qu'ils n'ont pas

affaire à une société plus avancée qu'eux, sans quoi ils se feraient joliment exploiter.

Mercrèdi 25 avril. — Le départ de Bobodionlason a lieu sans incidents : l'imam et quelques musulmans m'accompagnent jusqu'à la sortie du village.

Après avoir traversé Goua, village bobo, on atteint l'extrémité du plateau Dasoulami-Dioulason, dont la descente a lieu assez facilement et ne nécessite pas le déchargement des animaux. On chemine ensuite le long de la base de ce soulèvement. Dans la plaine on ne découvre que quelques collines mamelonnées peu élevées, isolées, semées au hasard, et n'ayant l'air de se rattacher à aucun système orographique. Sur une de ces collines est perché un village bobo nommé Koro, au pied duquel passe la route de Bouna.

Partout autour de la base du plateau se trouvent entassés de gros blocs de granit arrondis ; ailleurs ce sont des grès anguleux, disposés et amoncelés d'une façon bizarre : on se croirait presque dans le lit d'un ancien glacier. Il n'en est rien pourtant, car nulle part je n'ai remarqué des traces d'affaissement et des vestiges de moraines. Les couches de grès sont horizontales et disposées régulièrement. Ce désordre géologique est plutôt dû à l'action des eaux, qui, aidées des agents atmosphériques, ont à la longue désagrégué une partie de ce grand plateau.

A Bokhodougou on s'éloigne légèrement du plateau pour s'en rapprocher un peu plus loin. A la sortie de Niamadougou, on franchit le dernier contrefort par un petit col d'où l'on aperçoit Kotédougou.

En approchant du village, je fus frappé de l'animation qui régnait aux abords ; je me demandai ce que cela signifiait, lorsque Diawé, qui sa meilleure vue que moi, me dit : « *Ici, ma lieutenant, jamais des dou qui fini* », ce qui dans son langage veut dire : « Il ne manque pas de *dou* par ici. »

Il y en avait, en effet, partout, autour des cases, sous les arbres, dans les champs, dansant, faisant la roue, marchant sur les mains et courant de temps à autre après les spectateurs. J'avais déjà vu de ces êtres grotesques à Dioulason, et je vais dire ce que j'en sais.

Les *dou* sont des individus ridiculement déguisés, portant des vêtements sur lesquels on a cousu du *dafou* (chanvre indigène), des fibres et des feuilles de palmier *ban* ; comme coiffure, ils ont un bonnet ou une calotte également en *dafou*, surmontée d'un cimier en bois rougi à l'ocre, ou quelquefois munie d'un bec d'oiseau aussi en bois. Deux trous y sont ménagés pour les yeux.

Ces *dou* sont abreuvés gratuitement de dolo par la population, qui leur fait cortège ; nuit et jour ils circulent dans le village, dans les champs, et rossent d'importance les gamins et quelquefois les grandes personnes, quand ils en rencontrent d'assez naïves pour avoir peur d'eux. Habillés de la sorte, circulant par la grande chaleur et buvant force dolo, on a vu de ces individus, en proie à une ivresse furieuse, assommer des gens à coups de trique.



C'est une coutume des Bobo : à la nuit tombante et au petit jour, les hommes suivent les *dou* en chantant en chœur à pleins poumons un air grave qui n'est pas sans harmonie. Malheureusement ce chant est entrecoupé par des cris de bêtes féroces que pousse ce peuple à demi sauvage.

Cette promenade des *dou* n'a lieu que rarement. Les Mandé, qui ne sont pas observateurs, ne m'ont pas renseigné, mais je crois pouvoir affirmer que c'est surtout à l'entrée de l'hivernage qu'ont lieu ces cérémonies. Pour eux, les processions dans les lougans ont peut-être pour but d'en chasser les esprits malfaisants au

moment de la culture, ou bien encore de faire pleuvoir.

Kotédougou était encore il y a une trentaine d'années un village peuplé exclusivement de Bobofing. Quand Kongondinn Onattara et son frère Pinetié vinrent s'y fixer des environs de Kong (route de Djimini) avec leurs captifs à leur suite, les Mandé suivirent, et peu à peu les immigrants formèrent deux villages. Le groupe total prit alors le nom mandé de Kotédougou.

Les étrangers, qui sont ici les plus anciens et en même temps les moins nombreux, sont les Foulbé<sup>1</sup>, représentés par une dizaine de familles, dont quelques-unes



Promenade des *dou*. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

possèdent des captifs ; d'autres moins heureuses n'ont ni captifs ni troupeaux, et celles-là élèvent le bétail pour le compte des Bobo et des Mandé, dont ils sont en quelque sorte les métayers. Cependant aucun d'eux n'est captif, comme je l'ai constaté dans le Follona, à Kong, chez les Komono et les Dokhosié.

Les Foulbé de Kotédougou ne vivent pas dans le village même : ils se sont établis dans des cases en paille très confortables, à quelques centaines de mètres à l'ouest et au sud des villages bobo et mandé. Leurs petites propriétés sont entourées de haies vives ou de haies artificielles en épines. L'intérieur de leurs demeures est d'une propreté remarquable. Les abords

sont dépourvus d'herbe et sablés. Les Foulbé vivent ici sous l'autorité des chefs du pays, mais règlent leurs différends en les soumettant au plus ancien des leurs : dans certains cas ils en réfèrent à Wouidi, qu'ils considèrent un peu comme leur souverain. Ce chef réside à quinze jours de marche vers le nord, à Barani ou Baréni (route de Dioulason à Bandiagara).

Les hommes sont uniformément vêtus d'un grand doroké blanc en cotonnade du pays. Moins ample que ceux des noirs musulmans, ce vêtement a beaucoup d'analogie avec la gandoura arabe. Ils ont adopté

1. Pluriel de Poul. Synonymes de Poul : Foulta, Fellata, Foulbé, etc.



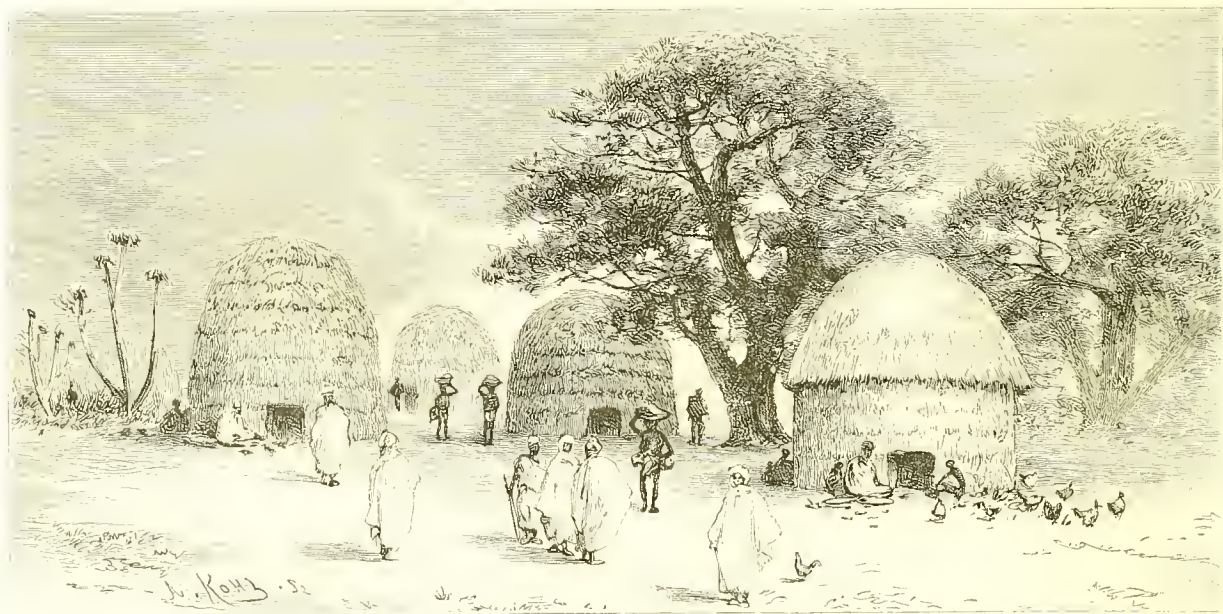
comme confire le bonnet mandé à deux pointes dit *banmada*, également en cotonnade blanche. Ils sont peu métissés et presque blancs. Tous sans exception sont musulmans, mais ivrognes dans toute l'acception du mot. Vers cinq heures du soir il n'est plus possible d'avoir un entretien sérieux avec eux : jeunes gens, adultes et vieillards sont ivres.

En arrivant à Kotédougou, je tombai très gravement malade d'une fièvre bilieuse hématurique. La nouvelle s'en répandit bientôt dans la région, et je reçus à cette occasion des cadeaux en vivres des gens de Dasoulami et de Dioulason, qui en même temps envoyèrent souvent prendre de mes nouvelles. Si, un peu plus haut, j'ai porté un jugement téméraire sur les gens qui se disaient mes amis, je m'empresse ici

de leur rendre justice : quelques-uns d'entre eux m'ont prouvé qu'ils avaient une réelle affection pour moi.

Dès que je me sentis hors de danger, je fis des démarches auprès de Morou pour partir. Ce chef a malheureusement peu d'influence, il est apathique et presque abruti, quoique étant tout jeune. N'étant jamais sorti de Kotédougou, c'est à peine s'il connaissait quelques villages aux environs et le nom de leurs chefs. Il s'adressa tout d'abord aux Foulbé pour me faire conduire par l'un d'eux auprès de Wouidi, à Baréni, en priant ce chef de me faire gagner le Mossi. Aucun de ceux-ci ne voulut s'en charger, donnant pour prétexte la sotte légende de la mort de Tidiani, causée par la visite récente de Caron.

Ce refus ne me contraria pas, au contraire : Baréni



Habitations des Foulbé de Kotédougou. — Dessin de Rieu, d'après un croquis de l'auteur.

est loin d'ici et n'est séparé du Fouta que par deux villages du Dafina : de plus Wouidi est parti pour une expédition dans le Djimballa ; une fois entré dans ce pays, je n'en serais plus sorti de longtemps.

Morou, pressé par moi, se renseigna auprès des Dafina ; de mon côté, je m'entourai de renseignements sur la nouvelle région que j'avais à traverser, et il fut décidé qu'on m'adresserait à Douliné, chef des Bobo Niéniégué de Bondoukoï. Ce chef devait se charger de me faire gagner le Yatenga par le Dafina.

Trois jours avant mon départ, Diawé me présenta un homme originaire de Gadiaga, qui demandait à me parler. Ce malheureux avait été fait captif tout jeune par les gens d'El-Hadj Omar et conduit à Djenné et Bandiagara, où il avait été plus tard rendu à Ahmadou

Baron, chef de Gbaïba, à Kong, qui l'avait libéré : il fait de nombreux voyages dans ces régions, mais il n'a jamais réussi à se créer des ressources suffisantes pour regagner son pays. Ce pauvre homme n'était pas vêtu ; il me supplia de le prendre à mon service et de lui faire gagner plus tard Bakel. Sur ses instances je me décidai à l'engager, comptant l'utiliser plus tard comme courrier. Il me donna d'utiles renseignements sur ces régions et surtout sur Bandiagara, Djenné et les chemins qui y conduisent. Il me confirma l'exactitude des itinéraires que j'avais réussi à me procurer à Dioulason et pendant la route.

G. BINGER.

(La suite à la prochaine livraison.)





« Des femmes m'offrent de l'eau et du dolo ». — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

## DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER <sup>1</sup>.

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XV

Second sauf-conduit. — Arrivée chez Sélélou. — Les Bobo Dioula. — Satéré. — Un jeu bien innocent. — Des Bobo en général et de leurs diverses fractions. — Habitations de transition. — Ils étaient troglodytes il n'y a pas bien longtemps. — Arrivée à Bossola. — Chasse à courre et pêche. — Départ pour Bondoukoï. — Un ami gênant. — Les collines du Niéniégué. — Caravanes. — Quelques mots sur Wouldi. — Arrivée à Yaho. — Difficultés avec les guides. — Bangassi. — Traces de terrains aurifères. — Arrivée à Ouahabou. — La mosquée. — Audience chez Karamokho-Mouktar. — Choix d'une route vers le Mossi. — Réflexions sur les Taling. — Industrie de la soie. — Quelques mots sur les Niéniégué, les Bobofing et les Bobo Oulé. — Je renvoie un domestique.

Mercredi 9 mai. — Morou m'a apporté hier soir un sauf-conduit écrit au nom de Kongondinn, par lequel il me recommande à Sélélou, chef de Koroma.

Ce n'est pas sans une certaine satisfaction que je me suis mis en route ce matin; ma santé est revenue, j'ai des ânes bien portants et vigoureux, un cheval qui peut encore me faire un ou deux mois de service, ce qui me permettra d'atteindre le Mossi, où je pourrai m'en procurer un autre.

Après avoir franchi quelques amas de roches granitiques qui se trouvent à la sortie du village, on chemine dans un terrain peu accidenté où l'on voit tour à tour émerger le fer, le grès ou le granit; la population des

deux villages Bobofing, Moussobadougou et Niamouso, prévenue de mon arrivée, est perchée sur les toits des cases; les enfants se pressent sur mon passage; toute cette gent nue est avide de voir un Européen: des femmes m'offrent de l'eau et du dolo.

A Koroma, Sélélou, le chef de village, est assis sur une peau de bœuf, à l'ombre d'un gros finsan. En arrivant, il me souhaite la bienvenue et m'installe de suite dans un groupe de cases neuves isolées, au nord du village, chez une famille de Bobo Dioula, venue de Douki, où l'on me fait fort bon accueil.

Sélélou, avec quelques autres familles de Bobo Dioula, ses captifs, un troupeau et quelques chevaux, est venu des environs de Fo et de Dimah (route Dioulasou-Djenné) il y a une vingtaine d'années et s'est fixé à

1. Suite. — Voyez p. 1, 17, 33, 49 65, 81 et 97.



Koroma, afin de s'éloigner du voisinage des Tagourra, qui razziaient trop souvent son village : il a des captifs de toute nationalité. A côté de cette population étrangère à la région, il y a les autochtones, les Bobofing, plus trois familles de Foulbé.

Les Bobo Dioula sont en général musulmans, mais non lettrés : ils portent le *doroké* court du Malinké, teint en jaune-brun à l'aide du *basi* (*raat* en poular), une culotte longue, très collante, tombant jusqu'à la cheville, et le bonnet du Mandé Dioula.

Sélélou gorgea mes hommes de victuailles et refusa de me laisser partir le lendemain, ayant fait mander ses frères aux environs

pour me saluer et tuer un bœuf en mon honneur. Il est impossible de décrire quel bonheur ce brave homme avait à posséder un blanc comme hôte. Il me questionna sur mes nom, prénoms, etc., me demandant de les lui inscrire en arabe sur un chiffon de papier. Le surlendemain, je quittais Koroma, accompagné d'un frère de Sélélou et de deux captifs devant me conduire jusqu'à Bossola.

Vendredi 11 mai. — Satéré, où je fais étape, est un grand village de 700 à 800 habitants, dont la majeure partie est Bobo Dioula.

A Satéré aboutissent deux chemins, venant de Bandiagara et Djenné par Bossola. Cette situation donne un peu de mouvement au village ; il y passe tous les jours environ une vingtaine d'étrangers, marchant dans un sens ou dans l'autre. Le jour de mon arrivée, des marchands mossi, de Yaho, étaient de passage : avec leur large pantalon à la zouave tombant sur le cou-de-pied et leur immense turban, ils faisaient contraste avec la population bobofing, entièrement nue.

Quoique accompagné du frère de Sélélou, je fus froidement accueilli. Mon *diatigué* et quelques habitants m'offrirent cependant un peu de mil et des œufs.

Les Bobo Dioula ont un jeu favori : sur une tablette en bois contenant trente-six creux, les deux adversaires posent alternativement, en guise de pions, un haricot rouge ou un blanc. La science de ce jeu consiste, une fois tous les jetons posés, à en aligner trois perpendicu-

lairement à un des côtés de la tablette, ce qui donne le droit de prise, au choix, d'un pion à l'adversaire.

Un des joueurs, me voyant suivre des yeux ce jeu naïf, me proposa une partie, que je lui gagnai, ce qui me fit passer auprès de ces gens simples pour un joueur de première force.

Samedi 12. — Sous la conduite des deux guides que me donne Sélélou, je gagne de bonne heure Kadou, un des derniers villages des Bobofing en allant vers le nord. Il est tout petit, mais bien situé auprès d'un joli ruisseau à eau courante, et il devrait rapidement se développer ; malheureusement personne ne vient s'y

fixer, ses habitants vivent dans des transes continues causées par le voisinage de Sâra, fort village niéniégué situé dans le nord-est et qui est toujours en hostilités avec eux. Il y a là toute une région où la cruauté des habitants est de notoriété publique ; personne n'y pénètre, quoique la route directe pour se rendre de Koroma ou Satéré à Ouababou et dans le Dafina passe par Sâra, Bouki et Pa. Pour éviter cette région, le chemin actuel décrit un grand arc de cercle vers l'ouest et passe à Bossola, Bondoukoï, Ouakara et Yaho.

Pourquoi appelle-t-on les Bobo dont je viens de traverser le pays, *Bobofing*, nom qui veut dire « Bobo noir » ? Ce n'est certes pas à cause de la nuance de leur peau, car si l'on peut observer chez eux plus de dix teintes différentes, depuis le rouge-brun sale jusqu'aux cou-

leurs terreuses les plus variées, aucun de ces tons n'approche du noir des Ouolof. On a dû leur donner ce nom de Bobofing tout simplement pour les distinguer des Bobo Dioula, des Bobo Niéniégué, et des Bobo Oulé, absolument comme on distingue, dans tous les pays mandé, les divers cours d'eau par trois désignations invariables : *Ba-fing*, *Ba-oulé*, *Ba-dié*, « rivière noire, rouge ou blanche ».

De même qu'on remarque chez eux toutes les nuances, on voit aussi tous les profils, depuis le nez épaté jusqu'au nez fin, caractéristique du Peul. J'ai cependant constaté que le nez épaté ainsi que les grosses lèvres lippues ne se rencontrent que chez peu d'individus. Ils se mar-



Un marchand mossi. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.



quent sur les joues de trois très petites entailles parallèles. Tous sont d'une belle taille (1 m. 72 en moyenne).

La plupart de ces gens sont absolument nus, peu d'individus des deux sexes portent le bila. Cette bande d'étoffe n'est employée que par les vieillards; chez les femmes âgées, elle est remplacée par un bouquet de feuilles. A Dioulasou et à Kotédougou, les quelques jeunes gens à qui j'ai vu un bila l'agrémentaient d'une queue en cotonnade noire se terminant par une houpette. Vu à une certaine distance, cela imite parfaitement une queue de bête.

En dehors de ce bila à queue, porté seulement par

quelques élégants, l'accoutrement des Bobofing consiste en un collier à double ou triple rangée de cauris, une paire de jarretières en peau et une feuille de palmier bien enroulée autour de chaque pied un peu au-dessus de la cheville; comme autres bijoux, une ou deux boucles d'oreilles en fer et une flèche en corne traversant le nez. Ces deux ornements sont assez souvent remplacés, les boucles d'oreilles par deux longues épines de porc-épic et la flèche du nez par un simple roseau de 10 à 15 centimètres de longueur.

Les Bobofing portent peu les cheveux en tresse, presque tous ont la tête rasée ou les cheveux courts et les



Hommes et femmes bobofing. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

dents taillées en pointe. Sur l'épaule droite et pendu par devant, ils ont un petit fouet en cuir, auquel sont attachés des gris-gris en peau de singe, échines de poissons, sonnettes en fer, osselets, etc., qui retombent dans le dos. Sur l'épaule gauche est toujours placée une sorte de massue en bois, servant plutôt de tabouret que d'arme.

Comme armes, ils possèdent l'arc, les flèches et une hache. Ils ont comme religion un obscur fétichisme et consultent surtout les kéniclala. La circoncision n'existe pas chez eux. A Niamouso et à Moussobadougou, quelques individus avaient le buste enduit d'ocre rouge mêlé à du beurre de cé. Tous les hommes fument la

pipe du modèle que j'ai déjà décrit chez les Dokhosié.

La femme est laide, dans toute l'acception du mot: elle se distingue des autres peuples voisins par la longueur démesurée du buste et par sa lèvre inférieure percée d'un large trou dans lequel est passé un morceau d'albâtre de 3 centimètres de longueur et de la grosseur d'une bougie: celles qui n'ont pas le bonheur de posséder cet ornement portent dans la lèvre un petit rouleau de feuilles.

La femme ne possédant pas le moindre chiffon, elle porte son enfant dans le dos, comme les femmes des Mboin(g), enveloppé d'une natte ou d'une peau nouée



autour de la ceinture et par-dessus les seins à l'aide de quatre fortes lanières en cuir.

Comme usages ou cérémonies, je n'ai vu chez ces Bobo que les *dou*, dont j'ai longuement parlé déjà, et un enterrement. Le cadavre, enroulé dans une natte en branches de palmier, était porté sur la tête par un individu et enterré à l'intérieur du village. Presque tous les habitants suivaient en pleurant et poussant des cris.

Les habitations des Bobofing sont très diverses; à Bobodionlasou, par exemple, elles sont à peu près toutes construites d'après un même type, qui comprend un grand rez-de-chaussée, sur une partie duquel seulement est élevé un premier étage; les habitations sont accolées ensemble et à peu près alignées; elles forment des rues perpendiculaires au ruisseau et l'on peut circuler dans toute la rangée, soit par les argamaces du rez-de-chaussée, soit par celles du premier étage.

A Koroma les cases sont à peu près semblables, mais surmontées d'un petit réduit de 2 m. 50 de longueur sur 1 m. 50 de large, dont la porte s'ouvre face à l'ouest. Quelques-unes n'ont pas de porte; elles renferment alors des gris-gris destinés à préserver les habitants de tous les maux. A Kotédougou et dans d'autres villages que j'ai traversés, l'habitation est plutôt un antre qu'une demeure. La case du rez-de-chaussée n'a bien souvent pas de porte. On monte sur le toit par un morceau de bois ne portant qu'une ou deux entailles, car le rez-de-chaussée est en contre-bas du terrain, on descend par un trou de 50 centimètres de diamètre. Dans ces sortes de cavernes il règne une demi-obscurité, le jour ne pénétrant bien souvent que par en haut. C'est là que se trouvent les provisions, la cuisine, et qu'habitent les femmes, les hommes se réservant le premier. La vermine pullule; il y a là dedans des rats, des punaises, des asticots et jusqu'à des scorpions.

Ces constructions à demi souterraines constituent l'habitation de transition entre le trou et la case. Je ne suis pas éloigné de croire qu'il y a seulement quelques siècles, ces gens-là étaient encore troglodytes; ils n'ont cependant jamais dû habiter les cavernes, car le Soudan n'est pas riche en montagnes et encore moins en grottes. Ils devaient se creuser des trous comme ceux que j'ai vus aux environs de Niélé et à Bobodionlasou. Ces trous ne sont plus habités, les femmes seulement y passent la journée à faire de la vannerie.

Nous pensons que les noirs n'habitent cette région que depuis un nombre de siècles relativement court. Il y a une vingtaine de siècles, cette partie de l'Afrique devait être à peine peuplée et les habitants excessivement disséminés. On a beau chercher des vestiges d'une occupation ancienne, rien ne vient à votre secours; à part les ruines relativement récentes, on ne rencontre aucun indice qui puisse jeter la lumière sur le passé de ces pays. S'il n'y avait pas de terrains cultivés à côté des villages, la région tout entière aurait l'aspect vierge et imposant de la nature primitive.

Dimanche 13. — De Kadou à Bossola il y a deux chemins : le vieux chemin, qui est direct et que j'ai

suivi, et un nouveau sentier plus long, à l'ouest du premier, que l'on prend vers Dougoudiourama; il n'est suivi que lorsque les pillards de Sâra sont signalés aux environs.

Bossola, village de 500 habitants, qui sont Bobo Dionla ou Niéniégné, est situé dans une grande plaine; à l'ouest et au nord-ouest, l'horizon est limité par une ligne de collines basses, au pied desquelles on aperçoit un épais rideau d'arbres qui masque le cours d'une rivière.

En arrivant, les deux guides me conduisent au chef Mamourou, frère aîné de Sélélou. Après m'avoir fait escalader une case, on me promène sur les toits par-dessus tout le village avant d'arriver chez lui. Pendant ce temps-là il rassemble tous ses amis pour me recevoir. Mamourou est un beau vieillard, taillé à coups de hache; il a le fer-à-cheval et la moustache tout blancs, ce qui lui donne l'air d'un vieux sergent retraité. Assis sur une peau de bœuf, il est occupé à fumer une énorme pipe en cuivre fondu, de fabrication indigène. Cette pipe est armée d'un long tuyau; un gamin est chargé de veiller à l'entretien du feu; de temps à autre, à l'aide d'une longue pince en fer, il renouvelle la braise éteinte, car le tabac n'est pas menu, et l'on fume arête et tiges.

Après m'avoir souhaité la bienvenue par l'intermédiaire d'un de ses hommes qui parle le mandé, Mamourou fait venir quatre grandesalebasses de dolo et m'en offre une. Pour son compte, il en boit environ un litre d'un seul trait. Il me promet un guide pour Bondoukô et me conseille de ne partir que demain dans l'après-midi, puisque de toute façon l'étape est trop longue pour être faite d'une seule traite.

Lundi 14. — Comme je ne pars que dans l'après-midi, je fais seller mon cheval pour aller reconnaître le cours d'eau voisin. Afin de n'éveiller aucun soupçon, je distribue à deux de mes hommes des hameçons et de la cordelette, de sorte que mon excursion n'a, aux yeux de la population, que la pêche pour but.

Nous traversons une plaine de 4 kilom. 500 de largeur, inondée pendant les hautes eaux et dans laquelle brouillent des bandes d'antilopes de l'espèce appelée en mandé *son*. Nous rejoignons la rivière au gué de Sioma, par lequel on passe pour se rendre dans le Tagouara. Mes hommes, arrivés avant moi, ont déjà, en se servant de boyaux de perdrix comme appât, pris deux beaux poissons à tête plate, sorte de mâchoirons dont la chair ne sent pas la vase et ressemble à celle de l'anguille.

La rivière vient du sud-sud-ouest et coule vers le nord-nord-est. Sa largeur est de 25 mètres environ au gué, et sa profondeur de 70 à 80 centimètres. Le fond est de gravier, il n'y a de roches ni en amont ni en aval; elle est bordée d'un épais rideau d'arbres offrant de jolis campements. A 5 kilomètres en aval de ce gué se trouve celui d'Aléarason, par où passe la route Bossola-Douki-Djenné. Pendant les hautes eaux ces deux gués sont desservis chacun par une pirogue.

La rivière est formée des deux cours d'eau qui pas-



sent au nord de Dionlason, et qu'on traverse pour se rendre à Djenné, l'un à Bama, l'autre à Samandini. Leur confluent est à quelques kilomètres en amont du gué: elles forment, comme je l'avais supposé, la branche occidentale de la Volta.

De Bossola la rivière décrit un grand arc de cercle vers le nord pour couler ensuite, me dit-on, vers le sud-est. Ce renseignement me paraît exact, car chez les Tiéfo et ensuite à Kotédougou et à Kadou j'ai relevé des ruisseaux à eau courante coulant vers l'est-sud-est.

Les deux rivières de Bama et de Samandini ont chacune 20 mètres de large, mais il n'y a plus actuellement

qu'un filet d'eau: j'ai du reste constaté que le lit de la rivière de Bossola était beaucoup trop petit, puisqu'en hiver l'eau couvre d'une nappe de 40 à 50 centimètres de profondeur une plaine de 4 kilom. 500 et qu'elle s'est en outre creusé un lit secondaire parallèle, actuellement à sec, mais qu'on traverse pour se rendre à la rivière. Dans ce marigot sont construites, de 50 en 50 mètres, des huttes en forme de termitières, par les créneaux desquelles les chasseurs tirent le gibier qui vient y boire ou le traverser pour aller à la rivière.

Mardi 15 mai. — Partis de bonne heure, nous dépassons au petit jour le campement des marchands.



Sur les toits des habitations des Bobofing. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

Sur l'autre rive du ruisseau commencent les cultures de Bondoukoï, qui s'étendent très loin.

En arrivant à ce village, Doufiné, mon hôte, me prend par la main et me fait loger dans une de ses propres cases; bientôt après il m'envoie quelques provisions et du dolo.

Jusqu'à présent le territoire des Bobo Niéniégné me paraît être étendu et bien peuplé, mais je ne suis pas encore en mesure d'en donner les limites exactes. Il n'est pas placé sous l'autorité d'un seul souverain, mais divisé, comme le Bélédougou et d'autres pays mandé, en confédérations plus ou moins grandes qui prennent le nom du village principal: tels sont Bon-

doukoï, Ouakara, Sâra, Bouki, Pa, Bangassi, etc.

Le chef de la confédération de Bondoukoï est un vieillard aveugle, sans autorité; il possède peu, de sorte qu'il n'est pas considéré: c'est Doufiné qui est le vrai chef: il me paraît aimé et craint de tout le monde.

Bondoukoï est composé d'un groupe central de cinq villages, d'un village nommé Tanfi, situé à 1 kilomètre dans l'ouest, et d'un autre, à 1 kilom. 500 dans l'est, appelé Diampan. L'ensemble a de 2 500 à 3 000 habitants. A côté de la population niéniégné vivent une colonie de Dokhosié (environ 150 personnes) et 11 familles foulbé de même origine que celles de Kotédougou.

Nous sommes à peine arrivés dans le village, que



des femmes foulbé viennent nous vendre du lait, du couscous tout frais, du beurre, du sorgho pour les animaux, des ignames et des cés. A ma grande satisfaction j'ai pu varier un peu mon menu, qui n'a pas changé depuis plus de deux mois que j'ai quitté Kong : matin et soir du *sanio to* avec la même sauce de feuilles de baobab et un poulet cuit à l'eau et au *soumbala* (sauce faite avec le noyau du netté).

Jusqu'à présent je n'ai encore rencontré que chez les gens de Kong des êtres aussi curieux et importuns que les Niéniégué : ils n'ont quitté les abords de ma case que quand le clair de lune a cessé. Deux Mandé allinois, de passage ici, ont été par la même occasion très ennuyés : les Niéniégué, après m'avoir bien examiné, se rendaient auprès de ces deux malheureux, et faisaient des comparaisons entre la couleur de leur peau et celle de la mienne. J'ai même cru comprendre qu'ils étaient un peu la risée de cette population, qui les plaisantait probablement d'une manière peu polie, car ces deux individus se sont fâchés à plusieurs reprises, et il a fallu l'intervention de Doufiné pour faire cesser la sotte aventure qui leur arrivait.

Doufiné est certes un brave homme, mais qu'il est gênant ! Il abuse, en outre, du dolo et, sous prétexte que je suis son meilleur ami, il ne me quitte que pour revenir m'ennuyer cinq minutes après. A dix heures du soir, ce trop bienveillant ami me réveille pour me souhaiter bonne nuit : *Allah man sira!* « Que Dieu te donne un bon sommeil ! » me crie-t-il de toutes ses forces.

Jendredi 17. — Doufiné m'accompagne à cheval jusqu'à Ouakara, afin de prendre langue avec des Dafing qui y sont de passage, et me mettre en bon chemin. A la sortie de Diampan, il me fait voir à l'horizon une ligne de hauteurs, collines ferrugineuses de 40 à 80 mètres de relief, courant du nord au sud, et en avant de laquelle se trouve Bangassi, sur la limite du Niéniégué et du Dafina.

Ouakara est un très gros village, comme Bondoukoï. L'élément peul n'y est représenté que par quatre familles. Il fait le commerce de chevaux avec le Dafina et le Yatenga, et également un gros trafic en sel et en kola.

Je m'informe, auprès des gens de passage, de la route que j'ai à prendre, car c'est ici qu'il me faut choisir entre les quatre chemins qui mènent dans le Mossi. J'opte, après réflexion, pour Ouahabou, territoire Dafina soumis à Karamokho-Mouktar, qu'on me vante partout comme un brave et honnête homme.

Vendredi 18 mai. — En arrivant à Yahoo, qui n'est éloigné que de 12 kilomètres de Ouakara, je suis conduit au chef, comme il avait été convenu la veille. Ce chef doit m'assurer le chemin jusqu'à Bangassi. Il me reçoit bien ; mais que cette population niéniégué est curieuse et gênante ! Mon campement a été jusqu'à la nuit noire entouré de toute la population ; environ un millier d'habitants me suivaient à une centaine de mètres de distance quand je me déplaçais pour aller chez le chef, ou me promenais aux environs des trois campe-

ments foulbé qui sont au nord du village niéniégué.

Samedi 19. — Comme l'étape que j'ai à franchir doit être longue, mon personnel est sur pied à trois heures du matin ; le chef du village assiste en personne au chargement des ânes, disant que le guide est prêt et m'attend à l'origine du chemin.

Mais comme nous nous mettons en route, ce Massatié<sup>1</sup> vient me dire que la femme du guide venait de mourir, qu'il fallait retarder mon départ d'un jour. J'étais fort ennuyé de ce contretemps, et j'insistai auprès de ce personnage pour obtenir un autre compagnon de route. En me fâchant un peu, j'eus gain de cause et nous partîmes deux heures après. C'était naturellement un grossier mensonge que cette mort subite.

A proprement parler, il n'existe pas de sentiers de Yahoo à Bondou, où je dois passer ; on chemine tantôt dans des terrains ferrugineux où toute trace de passage est effacée, tantôt dans des cultures où la terre du chemin a été travaillée, car les indigènes s'emparent de toute parcelle de terre végétale pour la cultiver.

Après avoir dépassé Boundou, comme nous cheminions dans un terrain assez couvert, à environ 2 kilomètres de Dousi, je fus en un clin d'œil entouré à une centaine de mètres de distance par environ 200 hommes armés qui couraient sur nous l'arc bandé et deux flèches à la main ; j'eus heureusement le temps de défendre à mes hommes de tirer, deux d'entre eux apprirent déjà les armes. J'avais vu les vieillards qui conduisaient cette bande armée faire des efforts pour empêcher les jeunes gens de nous courir sus. C'était tout simplement une battue conduite par des hommes de Dousi et de Bangassi. Les jeunes gens ne couraient sur nous que par simple curiosité, pour nous voir plus vite. Les vieux comprirent bien le danger : ils firent preuve d'esprit, en cette circonstance, et, après avoir réprimandé ces jeunes imprudents, ils vinrent me serrer la main et probablement me souhaiter la bienvenue, car je ne les comprenais pas, et le guide qui m'accompagnait ne connaissait pas assez le mandé pour me traduire ce qu'ils disaient.

Bangassi, que nous atteignons à cinq heures du soir, est un gros village de 1 000 à 1 500 habitants, tous Bobo Niéniégué. Les habitants m'ont paru avoir quelque aisance. Ce village a des cultures très étendues et un beau troupeau de bœufs (environ 300).

Cette région est très pauvre en eau : comme il n'y a pas de ruisseau ni de rivière, on prend l'eau dans de nombreux puits situés quelquefois à près d'un kilomètre des villages. A Bangassi, pendant toute la nuit, les femmes ne font que puiser et porter l'eau : aussi est-il difficile de se reposer ! et, vers deux heures du matin, mes hommes, renonçant au sommeil, me prient de les faire partir.

Dimanche 20. — Au départ de Bangassi on fait un peu de sud-est pour contourner les collines ferrugineuses aperçues de Diampan, puis la route se redresse et revient vers l'est-nord-est. On traverse un terrain fer-

1. Textuellement : « homme faisant fonction de roi ».





« Je fus en un clin d'œil entouré par deux cents hommes armés ». — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur



rugineux légèrement ondulé et quelques bas-fonds marécageux actuellement à sec. La végétation n'est pas brillante et les terrains stériles couverts de termitières sont nombreux. C'est un pauvre pays.

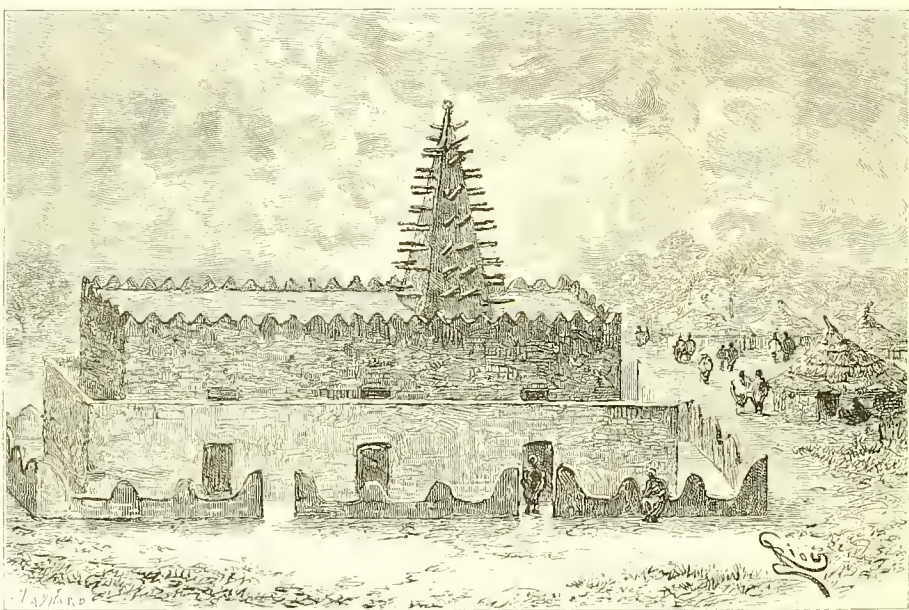
Les gens de Doussi, de Bangassi et des villages voisins exploitent les terres environnantes pendant la saison des pluies et en extraient de l'or en grande quantité, d'après le dire des indigènes. Les puits à or sont nombreux dans les vallées que forme la série de collines d'où sortent les affluents de la Volta.

Ce bassin aurifère semble se prolonger jusque sur la rive gauche de la Volta. Les villages du Gourounsi que j'aurai à traverser se livrent également à l'exploitation de l'or. Le métal de ces régions est d'un beau jaune, mais légèrement plus pâle que celui du Lobi, qui est lui-même plus pâle que celui du Gottogo.

Ouahabou est très étendu et renferme quantité de

terrains vagues. Le village s'étend de l'est à l'ouest et a environ 1 500 à 1 800 mètres de longueur, tandis que sa largeur du nord au sud n'excède pas 500 mètres. Le *tata* qui l'entoure consiste en un petit mur d'enceinte à moitié détruit, d'une hauteur maximum de 1 m. 50 aux endroits où il est encore en état. A l'est et presque contre le tata s'est élevé un autre petit village. La population de ces deux groupes n'excède pas 700 à 800 habitants.

Il n'y a de remarquable à Ouahabou que la mosquée. Elle est séparée de la place qui l'entoure par un premier mur d'enceinte assez élevé pour qu'on ne puisse voir dans la cour, et par un second petit mur en bornes reliées entre elles. Ces bornes servent à limiter l'endroit jusque auquel le public peut venir causer sans déranger les fidèles. Les deux cours sont proprement sablées d'un beau sable rouge, et les murs d'enceinte, la mos-



La mosquée de Ouahabou. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

quée et le minaret blanchis à la cendre. L'ensemble de cette construction est sévère.

Ouahabou est le village dafina situé le plus au sud sur la frontière du Niéniégué. Il y a une cinquantaine d'années, il n'était, pour ainsi dire, habité que par des Bobo Niéniégué et fort peu de Dafing, lorsqu'un marabout originaire des environs de Saro, El-Hadj Mohammadou-Karanta, vint s'y fixer et y entreprendre la conversion à l'islamisme des peuplades païennes de la région. Après quelques succès achetés facilement en capturant les habitants de plusieurs petits villages niéniégué voisins, de fervents musulmans du Yatenga et du Mossi, des Mandé du Dagomba et du Haoussa vinrent se grouper autour du pèlerin, dans le double espoir de gagner à la fois beaucoup de captifs et le paradis pour l'éternité.

Les Dafing de cette région qui se joignirent à El-Hadj Mohammadou furent peu nombreux. Depuis

longtemps dans le pays et vivant en bonne intelligence avec les Bobo Niéniégué, ils ne voulurent pas, en général, prendre part aux expéditions. Se trouvant par ce fait, après les victoires d'El-Hadj, dans une fausse position, ils émigrèrent en partie et se fixèrent à Dasoulani et à Bobodionlasou.

El-Hadj Mohammadou se créa peu à peu un petit Etat, à cheval sur le fleuve de Boromô, comprenant une dizaine de villages gourounsi et niéniégué, avec Ouahabou comme capitale. A sa mort on confia le pouvoir à son neveu Karamokho-Mouktar, qui est actuellement encore chef de ce petit Etat, lequel ne comprend plus, en dehors de Ouahabou, que trois villages.

Karamokho-Mouktar voulut bien m'accorder une audience quarante-huit heures après mon arrivée. Ce saint homme me produisit une fâcheuse impression. Il était vêtu d'un doroké blanc d'une malpropreté excessive, coiffé d'un lambeau de chéchia autour duquel il





Les assistants rendent leurs devoirs à Karamokho-Mouktar (voy. p. 122). — Dessin de Rion, d'après les documents de l'auteur.



avait enroulé une bande de cotonnade blanche également très sale. Sur son épaule gauche il portait une loque qui avait dû être jadis un burnous: devant lui, couché par terre, était son bâton de pèlerin en fer et se terminant par une poignée en enivre. De la main droite il égrenait son chapelet avec une rapidité extraordinaire et remuait de temps à autre les lèvres, tout en levant furtivement les yeux sur moi. Karamokho-Mouktar peut avoir de cinquante-cinq à soixante ans: l'extrémité de sa barbe commence à grisonner. Tout en ayant des traits et un regard qui dénotent une intelligence au-dessus de la moyenne chez les noirs, l'ensemble de sa physionomie m'a aussitôt arraché cette réflexion: « Ce saint homme m'a tout l'air d'être une franche canaille. »

A sa gauche et à sa droite étaient accroupis deux petits captifs nus, tenant chacun un pistolet entre les mains, armes peu dangereuses, vu qu'elles étaient privées non seulement de chien, mais encore de platine.

Dès que tous ses amis furent arrivés, il me souhaita la bienvenue et s'excusa de m'avoir fait attendre un peu, puis il ajouta: « Ne vois en moi qu'un ami; tu peux compter sur moi pour tout ce dont tu auras besoin. » L'heure de la prière du coucher du soleil (*fittiri*) s'approchant, il me pria de vouloir bien revenir le lendemain pour parler de mon départ.

Au moment où il se levait pour rentrer chez lui, des assistants se précipitèrent sur lui, le soulevèrent en le tenant au-dessous des bras, tandis que d'autres lui baisaient les pieds et lui chaussaient ses sandales.

Il fixa mon départ au 26, me promettant de me faire conduire aux Mossi de Boromo, qui, par leurs relations et la connaissance de la rive gauche du fleuve, me feraient gagner sans difficulté, à mon choix, soit le Yatenga et Ouadiougué sa capitale, soit le Mossi et Waghadougou.

La population entière du Dafina n'est composée que de *diamma* ou de *lounta* ou *louma*: ces deux mots signifient en mandé « étrangers ». Elle se compose de deux éléments principaux venus à différentes époques. La première migration importante dont les gens du pays se souviennent est celle qui a suivi la désagrégation de l'ancien empire de Mali (vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle).

A cette époque, des familles d'origines diverses ont quitté les villes des bords du Niger, entre autres Nyamina, Ségou, Sansanding, Saro et Djenné, et se sont portées, d'abord vers Djenné, puis de là vers le Dafina actuel, où elles ont trouvé déjà établies parmi les Bobo Niéniégué d'autres familles de même origine qu'elles, venues antérieurement dans le pays et déjà un peu mélangées avec les anciens habitants. Sur l'époque de l'arrivée des premiers Dafing je n'ai rien pu apprendre. Quand on cherche à éclaircir un fait qui a plus de deux siècles d'existence, il n'est pas possible de rien obtenir de précis chez ces peuples sans traditions ni histoire: ils n'ont souvenir que d'une chose, c'est qu'ils viennent de l'ouest.

Le deuxième élément qui a fourni un appoint sérieux à cette population est arrivé ici au moment des guerres d'El-Hadj Omar, de 1850 à 1862. Tout ce qui se dit Dafing à Ouahabou vient du Fouta sénégalais, du Bondou, Bambouk, Khasso, Logo, Bakel, Guidimakha, Dialafara, Kingui, Kaarta, Bakhounon, etc.

A Ouahabou, il n'y a ni commerce ni industrie, c'est à peine si l'on fabrique quelques étoffes en bandes blanches ou rayées bleu et blanc, pour les besoins locaux. Le sel et le kola viennent de Ouaranko et ne sont obtenus pour cette raison qu'à un prix exorbitant. Les Dafing de Ouahabou vont commercer sur les routes Djenné et Bandiagara-Dioulassou: quand ils ont acquis un ou deux captifs, ils s'occupent de leur culture et ne voyagent plus que rarement.

On m'avait parlé d'une industrie spéciale au Dafina, de la préparation de la soie en écheveaux et d'un tissu en soie appelé *tombo foroko fani*<sup>1</sup>. Voici en quoi consiste cette industrie: le ver à soie existe dans le Soudan et a été signalé par presque tous les voyageurs, mais les noirs ne connaissent pas l'élevage de ce précieux insecte. Ils se bornent à récolter les cocons sur les tamariniers et sur les mimosas, dont le ver à soie mange la feuille. Les cocons sont récoltés dans les forêts du Gourounsi et achetés par les Dafing, qui filent la soie comme ils préparent le coton. On en fait une grossière étoffe, qui, teinte à l'indigo, est portée comme pagne par les femmes: elle ne ressemble en rien à une soierie, l'œil le plus exercé ne la distinguerait d'un tissu en coton qu'après un examen attentif. Ce pagne coûte pourtant très cher, 20 à 30 000 cauris, et semble être recherché par les femmes du Dafina.

Quand on n'en confectionne pas de tissu, la soie est préparée en écheveaux et vendue écrue à Djenné ou Sira. Cette soie, teinte en plusieurs nuances, sert en partie à broder les doroké et à les orner de *lomas*<sup>2</sup>.

Les Dafing élèvent quelques bœufs, qui sont de même race que ceux de Fourou, Niélé, Kong, etc. La race ovine est représentée par un magnifique mouton à poil ras. Il existe aussi dans cette région une variété d'ânes à robe grise de l'espèce nommée en mandé *sarfatté*, mais qui offre cela de commun avec les ânes du Bakhounon et du Macina, qu'ils ont tous le museau noir. On les appelle *dafing*<sup>3</sup>. C'est, m'a-t-on dit, cette variété d'ânes qui a donné le nom de Dafina au pays, et de Dafing aux gens qui l'habitent. Cette étymologie me paraît fort hasardée.

Nous avons déjà parlé des Bobofing et des Bobo Dioula; il nous reste à dire quelques mots des Bobo Niéniégué et des Bobo Oulé.

Les Niéniégué diffèrent peu de leurs voisins les Bobofing. Comme chez ces derniers, on peut observer chez eux toutes les faces, tous les profils et toutes les

1. *Tombo* (chenille), *foroko* (outre, peau de bouc), *fani* (étoffe) : étoffe en outre de chenille.

2. Le *lomas* est une broderie particulière, de trois doigts de largeur.

3. Bouche noire.





Un caiman tue par le capitaine (voy. p. 123). — Dessin de Roux, d'après les documents de l'auteur.



nuances de peau; ils ont la même coiffure et les mêmes dents taillées en pointe. Ils sont également tous de belle taille.

On les reconnaît cependant facilement à leur tatouage dans lequel figurent les marques du Mossi, du Dafing, du Nonouma, du Siène-ré, du Mandé, etc. Leur face n'est plus qu'une vaste cicatrice: ils ne sont pas marqués de même, on distingue trois tatouages.

Le caractère de ce peuple est belliqueux: ils sont redoutés non seulement par les Bobofing, mais encore par les Dafing et les Bobo Dioula, dont ils sont voisins. Leurs cases sont mieux conditionnées et tenues plus proprement que celles des Bobofing. On s'élève sur le toit par un escalier en terre, au lieu d'un simple morceau de bois entaillé.

Il existe encore une autre famille de Bobo, appelée Bobo Oulé, mais je n'ai traversé aucun de leurs villages, situés plus dans le nord. D'après les Dioula et les gens de Ouahabou, ils ne seraient autre chose que des Niéniégué, mais de mœurs plus douces; ils vivent en bonne intelligence avec leurs voisins et n'inquiètent pas les marchands qui traversent leur pays pour se rendre de Dioulason à Djenné ou Bandiagara. C'est probablement le contact avec les étrangers qui les a mis sur la voie de la civilisation; on ne voit plus chez eux de personnes nues et ils s'occupent un peu de tissage et de la confection d'objets en cuir, qu'ils vendent à Djenné. Leur langue est l'idiome des Bobo Niéniégué.

Maintenant que nous avons passé en revue les diverses variétés de Bobo, il nous reste à les examiner au point de vue ethnographique et à voir à quelle famille noire il faut les rattacher. Avant tout, il y a lieu d'écartier tout de suite les Bobo Dioula, qui ne sont que des étrangers. Je n'hésite pas à affirmer que ce sont des Malinké, venus dans cette région à la suite de quelque guerre.

Restent les Bobo Niéniégué, Bobo Oulé et Bobofing. Comme on m'a affirmé que ces deux premières variétés faisaient partie de la même famille, on peut dire que les Bobo sont ou bien les Bobo Niéniégué, ou bien les Bobofing.

Les Bobofing portent les colliers, bracelets-jarrettières des Mboin(g); leurs femmes portent leurs enfants, comme les Mboin(g), dans une natte ou une peau, et leur tatouage est absolument semblable; de plus, ils adorent le vin de palme et cultivent le rônier; or le vin de palme est appelé *mboin(g)* en mandé: Mboin(g) ne serait-il que le surnom du peuple dont j'ai traversé quelques villages, et Bobo serait-il leur vrai nom? Je l'ignore. Toujours est-il que les deux peuples offrent assez de traits de ressemblance pour qu'on puisse les apparenter ou au moins supposer qu'ils ont longtemps vécu côte à côte dans une même région.

Les Niéniégué, au contraire, se rapprochent beaucoup plus de la famille Siène-ré. S'ils ne sont pas des Siène-ré, ils vivent à côté d'eux depuis fort longtemps. Actuellement encore les Niéniégué-Bobo-Oulé touchent

au Mianka, pays où l'on ne parle que le siène-ré. En tout cas, ils offrent beaucoup plus de ressemblance avec ce dernier peuple qu'avec les Bobofing, dont ils paraissent avoir vécu assez éloignés.

Avant de quitter Ouahabou je dus, à mon grand regret, congédier Moussa Diawara, un de mes deux domestiques, qui m'avait jusque-là servi avec beaucoup de dévouement. A la suite d'une réprimande méritée, il demanda à me quitter, ce que je lui accordai. De Ouahabou il pouvait gagner sans danger Djenné et le Ségou, son pays natal. Je lui payai ses gages, partie en argent monnayé, partie en poudre d'or et en marchandises.

Le même jour je trouvais à me défaire avantageusement d'un de mes ânes qui commençait à dépérir, de sorte que je me mis en route le 26 mai avec un convoi de neuf ânes, un domestique, un palefrenier et cinq âniers: au total sept hommes.

## XVI

Passage de la Volta Noire, chasse au caïman — Entrée dans le Gourounsi. — Habitations bizarres. — Arrivée à Ladio. — On me vole trois ânes. — Poursuites et vaines recherches sur les frontières du kipirsi. — Départ de Ladio dans de pénibles conditions. — On ne nous attaque pas, mais la population est partout sur pied. — Arrivée à Ballou. — Colonies mossi. — Bouganina. — Arrivée chez Boukary Naba. — Quelques mots sur la partie du Gourounsi que je viens de traverser: sur les Nonouma et leurs mœurs. — Soins de propreté bizarres donnés aux enfants. — Le dolo fait avec le *kountin* (prunier sauvage). — Les Sommo — Les Kipirsi.

Samedi 26 mai. — Karamokho-Mouktar me donne une véritable escorte: son fils et trois cavaliers. A Boromo, on me fait descendre chez un riche musulman du Mossi, nommé Abder-Rahman, qui m'accueille fort bien. C'est un homme qui a beaucoup voyagé; il parle fort bien le mandé-dioula.

Boromo comprend quatorze villages, répartis sur un espace de 1 kilom. 500 et comptant environ 1 200 habitants. La localité m'a paru assez prospère; il y a beaucoup de bœufs, de moutons, et quelques chevaux. Les habitants s'occupent de culture et accessoirement de tissage et de commerce.

Dès notre arrivée, les gens de Karamokho-Mouktar se mirent en relation avec les Mossi influents, afin de me faire traverser le Gourounsi. Ce pays est fort peu connu actuellement. Il est sillonné par les guerriers de Gandiari, qui, à la tête des Songhay du Zaberma (rive gauche du Niger, nord du Haoussa) et de quelques bandes d'aventuriers de toute nationalité, met depuis plusieurs années le pays à feu et à sang. Il m'est difficile de trouver une route offrant quelque sécurité.

Trois chemins conduisent de Boromo vers le Mossi. Je choisis comme le plus court et le plus sûr celui de Baporo-Ladio.

Lundi 28. — Mon hôte m'a offert deux guides, qui viennent me prendre de bonne heure.

Vers sept heures nous atteignons les bords d'une grosse rivière venant du nord-ouest et coulant vers le



sud-est; c'est la branche occidentale de la Volta, ou la Volta Noire, celle qui passe à Bossola.

Les rives sont bien boisées aux abords du gué; le sentier qui y mène, n'étant guère fréquenté que par quelques chasseurs de Boromo, est obstrué par la végétation, et c'est à coups de sabre qu'il faut se frayer un passage. Quoique les berges soient très escarpées, le transbordement des bagages s'effectue facilement. Le fond de la rivière est uni dans toute sa largeur, 35 mètres environ: il y a 80 centimètres d'eau et le courant est d'environ 3 milles à l'heure.

Quelques instants après le passage, j'ai le bonheur

d'atteindre d'une balle, à environ cent mètres, un caïman qui sommeillait et se laissait aller au fil de l'eau, puis je tire un coup de fusil Beaumont et deux coups de revolver dans le lit de la rivière pour faire voir aux indigènes la portée et la rapidité de nos armes. Cette petite démonstration ne manque pas de les rassurer et c'est pleins de confiance qu'ils m'accompagnent.

Nous campons à Baporo, tout petit village, dont les habitants me font fête: bien qu'ils n'aient que peu de ressources, ils me donnent du mil, des cé et une calbasse d'huîtres sèches, pêchées dans la rivière.

Mardi 29 mai. — Diawé, piqué hier par un scorpion,



A la recherche des ânes (voy. p. 126). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

se trouve heureusement ce matin tout à fait remis: nous quittons Baporo et bientôt nous traversons un terrain rempli de quartz ferrugineux que les indigènes lavent et d'où ils tirent de l'or. Il existe ici tout un bassin aurifère, qui commence sur le versant oriental des collines de Bangassi pour s'étendre jusqu'à Baporo et Lava, mais il n'est exploité que par les Niéniégué de Dousi et de Bangassi, et les Nononma de Baporo et de Poura.

A mi-chemin de Lava, et au moment de traverser un bas-fond plein de verdure, on me signale, à environ 100 mètres en avant, la présence de quelques hommes armés se faufilant à travers la brousse. Isa, l'un de

nos deux guides, les ayant reconnus pour des Mossi de Boromo, nous continuons à avancer et les laissons défiler sur notre flanc droit, l'arc bandé et les flèches à la main, prêts à tirer. Ils reconnaissent à leur tour Isa et son frère et viennent leur souhaiter bonne route. Comme je manifeste mon étonnement d'avoir vu ces quatre voyageurs nous approcher avec tant de méfiance, Isa m'explique que jamais deux partis ne se rencontrent dans le Gourounsi sans respectivement se détourner du chemin par précaution et apprêter leurs armes. Quand on se connaît, on se serre la main; dans le cas contraire, on continue sa route en surveillant ses derrières et ses flancs.



Laya, où nous passons la journée, est un petit village à demi abandonné. Les habitants nous reçoivent bien et leur vieux chef me donne un peu de mil, du tabac et un guide pour demain.

Mercredi 30 mai. — Nous arrivons de bonne heure à Diabéré ou Zabéré, endroit très curieux à visiter, qui se compose d'un village ordinaire et d'un village souterrain : les rez-de-chaussée sont partout si bien enterrés et les ouvertures si bien dissimulées qu'il peut arriver de loger au premier sans le savoir. On entre dans le village souterrain par une seule ouverture visible, près de la case du chef, dans une rue centrale, mais de toutes les cases on y pénètre par un trou rond de 50 centimètres de diamètre, semblable aux bouches de monte-charges des navires de guerre. On peut communiquer partout souterrainement et il est facile de s'égarer dans ce dédale de chambres mal éclairées, ne recevant qu'un jour douteux. Pour des noirs il doit être très malaisé de s'emparer d'un village construit de cette façon et d'y faire prisonniers les habitants, surtout si ces derniers se sont ménagé quelques issues bien dissimulées sur la campagne.

La partie souterraine est réservée aux femmes, qui y font la cuisine, y remettent les provisions de bois, d'eau et les graines. Le premier étage, ou, a proprement parler, le rez-de-chaussée, car on ne peut comparer le souterrain qu'à une cave, est habité par les hommes, qui s'y tiennent aux heures chaudes. Le soir, à partir de cinq heures, tout le monde s'installe sur les argamaces et y passe la nuit quand la température le permet.

La fumée s'évacue par des trous ménagés dans les parties du village non surélevées d'un rez-de-chaussée. Quand il tombe de l'eau, on recouvre ces ouvertures-cheminées d'une poterie hors de service, ou encore d'une fermeture spéciale, sorte de chaudron en terre comportant deux anses et percé de deux trous au-dessous des anses, pour laisser échapper la fumée.

Jeudi 31 mai. — A Ladio, où j'arrive assez tôt dans la journée, deux guerriers songhay m'informent que je viens de croiser les troupes de Gandiari.

Elles avaient quitté récemment Sati, et pendant que je gagnais Ladio, par Baporo, elles marchaient sur Poura et le fleuve, qu'elles se proposaient de passer pour envahir Boromo, Onahabou, le Dafina et les pays niéniégué<sup>1</sup>.

Ladio vit en mauvaise intelligence avec ses voisins; j'ai du reste remarqué déjà que, dans le Gouroumsi, les relations ne s'étendent pas au delà du premier village qu'on rencontre dans n'importe quelle direction.

Pendant la nuit un violent orage se déchaîne sur Ladio, l'eau tombe à torrents. L'orage s'annonçait déjà dans la soirée, et j'avais fait mettre hier soir mes bagages à l'abri; mes ânes seuls étaient restés attachés dans le village même. Pendant l'orage, la surveillance s'est relâchée, et le matin, vers quatre heures, je m'aperçois de la disparition de mes quatre plus beaux

ânes. Un examen attentif des entraves me fait voir qu'elles avaient été coupées au couteau. Pendant que cinq de mes hommes cherchent la piste à l'aide de torches en paille, je selle mon cheval, laissant la garde de mes bagages à trois de mes hommes armés chacun d'un pistolet à deux coups.

C'est alors une course folle à la poursuite des voleurs. Tant que les ânes ont traversé des terrains mouillés par l'orage, la besogne est facile, mais, vers trois heures de l'après-midi, il ne nous est plus possible de suivre leurs traces, malgré la perspicacité d'un de mes âniers, nommé Mamoura Diara, véritable trappeur. Les fugitifs se sont dirigés sur des terrains ferrugineux, où toute trace de passage a disparu. Ne connaissant pas le pays, et craignant de me voir surpris par la nuit, je donne l'ordre de cesser les recherches. Vers quatre heures nous tombons sur les ruines de Bouré, que la veille nous avions traversées de nuit. Quelques Kipirsi maraudeurs erraient dans les ruines, et d'autres, postés sur les argamaces, nous menaçaient de tirer si nous continuions à avancer. Je les calme par gestes, demandant le chemin de Ladio. L'un d'eux, ayant compris, me fait voir la direction demandée, et à la tombée de la nuit nous sommes de retour à Ladio.

J'ai perdu toute espérance de retrouver mes bêtes. Un séjour plus long ici ne peut que devenir dangereux, il s'agit d'aviser aux moyens de sortir au plus vite de cette situation. Tous mes ballots sont remaniés; je répartis les quatre charges entre les six ânes qui me restent et mes sept hommes, et nous nous empressons de quitter Ladio.

Dimanche 3. — Hier l'étape a été pénible; aujourd'hui elle l'est davantage encore; il y a trois villages à traverser, et dans chacun d'eux il faut changer de guides, car ceux-ci ont une telle peur de se voir capturer par leurs voisins, qu'ils s'en retournent en coupant à travers la brousse. Ce n'est qu'au bout d'une demi-heure et même d'une heure de halte dans chaque endroit qu'on obtient un nouveau guide. A Diéni, tous les hommes sont devant le village et sur les toits, munis de leurs arcs et prêts à nous dérocher des flèches empoisonnées, déjà sorties du carquois. Notre guide, par quelques paroles, rassure la population, et tout rentre dans l'ordre.

Dallou, que nous atteignons à onze heures et demie, comprend deux grands villages, l'un gourounga et l'autre mossi. Le chef gourounga, à mon arrivée, m'explique que je serai mieux chez les Mossi, et me fait conduire, à ma grande satisfaction, à leur chef, Moussa Safo. Il est une heure de l'après-midi quand nous arrivons, et ce n'est pas sans une grande satisfaction que nous entrons dans ce village à toits en paille. Nous nous sentons dès lors plus à l'aise et comme en pays ami. Notre diatigué parle très bien le mandé; il nous reçoit de son mieux, et s'occupe de nous trouver soit un âne, soit quatre ou cinq porteurs pour après-demain.

Mardi 5 juin. — Nous atteignons à quatre heures et demie Bouganiéna, grand village qui ne contient pas

1. Gandiari n'a pas donné suite à ses projets de dévastation



moins de 40-à 50 groupes de cases et 1 500 à 2 000 habitants, tous Mossi.

6 juin. — Mon diatigué s'occupe de me trouver deux ou trois ânes, et, dans la matinée même, on m'en présente quelques-uns, dont on me demande 50 000 à 60 000 cauris. Je tombe d'accord pour un âne *balu*, à raison de 30 000 cauris.

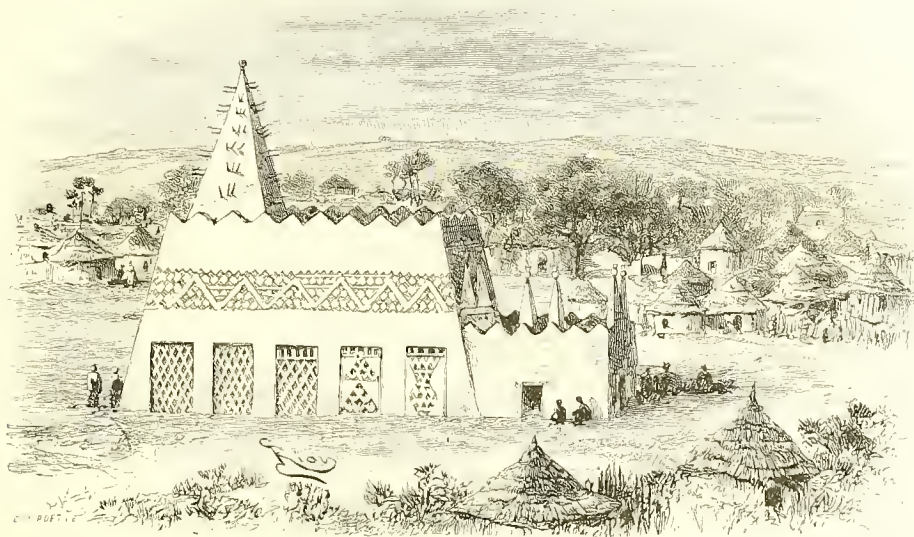
Le difficile est de trouver des cauris, j'en manque absolument pour le moment. J'ouvre quelques ballots; la vente de deux pistolets à pierre et de quelques menus articles, pierres à fusil, aiguilles, papier, glaces, me permet cependant de payer l'âne.

Bouganiéna offre quelques ressources: je réussis à me procurer du riz, des piments, des haricots; mais il n'y a pas de viande à acheter en ce moment; c'est le mois de Ramadan, et les habitants, tous musulmans, observent strictement le jeûne. Le soir, après le coucher

du soleil, ils mangent le *bakha*, préparation de farine de mil cuite, avec du tamarin: et dans la nuit a lieu un repas de haricots, de *lakhlalo* ou de riz.

La mosquée de Bouganiéna, que j'allai visiter, est ornée, sur la face nord, de petits carrés, losanges et triangles en creux, irrégulièrement disposés. Le grand minaret est, comme d'habitude, surmonté d'un œuf d'antrache. Quant aux petits minarets de la cour, ils ne sont couronnés que de gargoulettes en terre. Cette mosquée a 16 mètres de longueur sur 18 de large; sa hauteur est de 6 à 7 mètres, et le grand minaret a environ 5 mètres. A côté des petites cases rondes mossi, la mosquée paraît beaucoup plus grande qu'elle ne l'est en réalité; elle fait très bon effet.

Bouganiéna est le dernier village faisant partie du Gourounsi; la frontière du Mossi se trouve à 6 kilomètres dans l'est, et est marquée par un bas-fond marécageux.



La mosquée de Bouganiéna. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

Vendredi 8 juin. — Je me mets en route tout seul, avec mes hommes, personne n'ayant voulu m'accompagner à Banéma (premier village mossi), résidence de Boukary Naba. Ce chef, à la suite d'un différend survenu récemment au sujet de bœufs, a prévenu les Mossi de Bouganiéna qu'il ferait prisonnier tout individu qui se risquerait à venir à Banéma.

Le chemin est bien frayé: il est impossible de s'égarer. À neuf heures je m'arrête devant le groupe de cases habitées par Boukary Naba. La présence d'une dizaine de chevaux entravés sous les arbres et le bruit du tam-tam m'indiquent suffisamment que je me trouve bien devant de la résidence du chef.

Le Gourounsi dans la partie où je l'ai traversé, et surtout aux abords du fleuve et des bas-fonds, est en général couvert d'une végétation qui, sans être luxuriante, est cependant belle pour le Soudan; elle offre de temps à autre aux voyageurs des sites d'un aspect sau-

vage qui égaye, repose la vue et rompt la monotonie des pays soudanais.

Le gibier abonde partout: sans compter les perdrix, pintades, outardes, on y trouve encore toutes les variétés d'oiseaux aquatiques. À l'exception du singe, j'ai aperçu presque tous les animaux qui constituent la faune du Soudan, ou tout au moins j'ai vu leurs traces. L'éléphant notamment y est très commun; il n'y a pas de village où l'on n'en trouve des ossements.

La constitution géologique du Gourounsi est très variée: tandis qu'aux abords du fleuve il n'y a que du quartz ferrugineux et des sables aurifères, ailleurs ce sont des terrains alluviaux sur lesquels émergent tour à tour le granit gris bleu et la roche ferrugineuse. Le terrain est peu accidenté: c'est à peine si l'on aperçoit de temps à autre quelques plissements de terrain: il y a peu ou pas de ruisseaux; l'eau, se rassemblant dans quelques bas-fonds, y forme de grandes flaques cou-



vertes de nénuphars et d'autres plantes aquatiques.

Aux environs de Dallou, Bagata, Bouganiéna, l'aspect de la région change brusquement : on entre dans de grandes plaines découvertes, pour la plupart défrichées : les arbres font place à une mimosée très épineuse, qui abonde dans beaucoup d'endroits ; le terrain est argilo-siliceux, rarement on y voit du fer. Les cé et netté sont plus vigoureux que partout ailleurs : c'est une excellente région de culture.

Comme type général et comme mœurs, les Nonouma m'ont semblé offrir quelque analogie avec les Niéniégué, leurs voisins ; ils ne parlent cependant pas la même langue.

Les femmes nonouma comprennent d'une drôle de façon les soins de propreté à donner à leurs enfants. Tous les soirs le même spectacle s'offre à mes yeux. La mère, tenant l'enfant sur ses genoux, commence à lui faire ingurgiter avec la main autant d'eau qu'elle peut ; pendant ce temps le pauvre petit pousse naturellement des cris à fendre le cœur d'une mère un peu sensible, mais rien n'arrête celle-ci : tant qu'il reste une goutte d'eau dans la calabasse, le petit doit l'avaler. Si encore le lavage était terminé, il n'y aurait que demi-mal, mais là commence une opération que je n'avais pas encore vu pratiquer. La mère place son enfant sur ses cuisses, la tête tournée vers le sol, puis, se servant de sa bouche comme canule, lui fait prendre force lavements. Après chaque gorgée, elle détourne le postérieur de l'enfant, qui s'empresse de chasser avec force ce liquide. L'opération se continue jusqu'à ce que la calabasse d'eau soit épuisée. Il passe ainsi dans le corps du petit être, soit par en haut, soit par en bas, environ quatre litres d'eau par séance. Ce nouveau genre de lavement n'a pas l'air d'incommoder l'enfant, qui pleure rarement.

Le Gourounsi était bien peuplé avant que Gandiari vint y faire la guerre. J'ai traversé beaucoup de grandes ruines ; on voit aussi de nombreuses cultures abandonnées. Actuellement, le pays est à peu près ruiné, les villages à moitié abandonnés, et l'on ne cultive pas avec ardeur. Il n'est possible de se procurer que du mil et du sorgho, et encore en petite quantité ; les indigènes en ont fort peu, les chefs de village eux-mêmes sont forcés de faire du dolo avec le fruit du *kountan* (sorte de prunier sauvage). Ce dolo a un goût qui n'est

pas précisément agréable, j'en ai cependant bu sur les conseils de Diawé, qui me l'ordonnait comme laxatif.

Au nord de la partie du Gourounsi habitée par les Nonouma et à une faible distance, quelquefois même à moins d'un jour de marche, se trouve le Kipirsi. C'est une région bien peu connue, même des indigènes qui voyagent. J'ai pu cependant apprendre quelque chose sur le pays et les peuples qui l'habitent.

Dans la partie ouest du territoire et vers le coude de la Volta Noire habite un peuple encore sauvage dans le genre des Bobo. On le nomme Sommo, Songho ou Samokho ; il est hospitalier et moins féroce que ne le racontent certains marchands qui m'en ont fait une description trop fantaisiste. Cela ne l'empêche pas à l'occasion de rançonner les voyageurs.

Dans la partie est du Kipirsi, la population est dénommée Kipirsi. J'ai vu quelques Kipirsi captifs des Niéniégué de Bondoukoï et d'autres de loin dans les ruines de Bourri ; ils sont à demi sauvages et pillards à l'excès. On ne traverse leur pays que lorsqu'on y est forcé ; leur territoire faisait jadis partie du Mossi, mais ils sont aujourd'hui absolument indépendants.

G. BINGER.

(La suite à une autre livraison)



Soins de propreté. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.





Façon de saluer le *naba* (voy. p. 34). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

## DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER<sup>1</sup>.

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XVII

Chez Boukary Naba. — Curieuses coutumes de la cour du Mossi. — Préparatifs pour une fête. — On attend l'apparition du croissant. — La fête à Sakhaboutenga. — On me confie à Isaka. — En route pour Waghadougou. — Séjour dans la capitale du Mossi. — Difficultés avec Naba Sanom. — On me signifie de partir. — Retour chez Boukary Naba. — Nouvel accueil bienveillant. — Une ralle d'esclaves. — Boukary Naba veut me faire épouser trois jeunes femmes. — Mariage de mes hommes. — Retour à Bougamiéna. — Difficultés pour trouver des guides.

L'installation de Boukary Naba a plutôt l'air d'un campement que d'une habitation permanente; elle comporte un groupe d'une vingtaine de cases en *séko*<sup>2</sup> abritant sa famille et ses chevaux. A proximité de ce groupe se trouvent les cases de la valetaille et de quelques vieux captifs dévoués à Boukary Naba.

Comme les autres villages mossi que j'ai traversés, Banéma se compose d'une vingtaine de petits villages, dont j'évalue la population totale à 600 ou 700 habitants.

Boukary Naba, avec lequel je parvins à m'entretenir en mandé, ne me demanda pas d'explication. Je me rendais à Waghadougou, cela lui suffisait. « Ce qu'il y a de plus pressé, dit-il, c'est de t'installer, toi et tes hommes. » Il me fit donc conduire chez un vieux captif guerrier et m'envoya une grande calabasse de riz cuit au jus de viande, des galettes de farine de har-

cots et du dolo, ce qui constitua pour moi un excellent déjeuner, comme je n'en avais pas fait depuis longtemps.

Après avoir pris un peu de repos et avoir quitté mon vêtement de route, je mis mon uniforme et allai rendre visite à Boukary pour le remercier de son bon accueil et lui demander de m'assurer la route sur Waghadougou. Il m'accueillit fort bien, me serra la main et me pria de vouloir bien différer un peu mon départ pour célébrer avec lui la fête qui termine le jeûne du ramadan et qui devait avoir lieu dans deux ou trois jours.

Cette invitation me fut faite d'un ton si aimable et me parut si sincère que j'acceptai. Il me promit également de me mettre en route le lendemain de la fête. Boukary Naba est du reste fort bien élevé pour un nègre. Par ses manières il laisse de suite deviner qu'il appartient à une classe élevée de la société noire. C'est un grand bel homme d'une quarantaine d'années; il a la figure pleine et plutôt ronde qu'ovale; son menton se termine par une toute petite barbiche, et, quoique ta-

1. Suite. — Voyez t. LMI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113. — Suivre le commencement de cette partie du voyage sur la carte de la page 99.

2. Nattes tressées en gros roseaux.



toné en Mossi, il n'est pas défiguré. Son regard est franc. L'ensemble de sa physionomie dénote l'intelligence.

Assis sur une natte propre, il a en permanence à sa droite et prosterné devant lui un esclave, qui lui présente une petite calebasse de dolo, recouverte d'un couvercle en vannerie. Quand Boukary Naba veut boire, il touche du doigt l'échanson, qui, après avoir bu quelques gorgées de dolo, lui offre la calebasse.

Pendant que Boukary boit, tous les assistants claquent des doigts en tenant les mains près de terre. La même chose se passe lorsque le *naba*<sup>1</sup> éternue, se mouche ou crache.

Un autre usage assez curieux, c'est la façon dont les gens se présentent devant lui et saluent. Arrivés en rampant à quelques pas de l'endroit où est assis le naba, les Mossi, tête découverte, se jettent face contre terre et frappent trois fois le sol, des deux coudes, l'avant-bras vertical et l'index ouvert. Puis ils se frottent les mains en faisant lentement le mouvement d'une personne qui écrase de la pommade, ils frappent encore trois fois la terre des coudes et restent dans cette position jusqu'à ce qu'on les renvoie. Tout le monde salue le naba de même façon. J'ai vu faire ce salut au propre frère de Boukary, à Nabiga<sup>2</sup> Masy, chef de Doullougou. Il n'y a d'exceptions que pour les musulmans un peu influents; ceux-là, tout en s'approchant timidement de la royale personne, sont tenus quittes de toute cérémonie en récitant une prière.

Dimanche 10 juin. — Dès la première heure, Boukary me fait dire qu'il compte bien que je l'accompagnerai demain à cheval à Sakhaboutenga, où il a coutume de se rendre le jour de la fête. Pendant toute la journée l'entourage du naba s'occupe des préparatifs.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que, musulmans ou non, les noirs célèbrent tous cette fête. C'est une occasion pour eux de faire bombance et ils ne la laissent pas échapper. On mange tant que l'on peut, on boit beaucoup de dolo et l'on tire quantité de coups de fusil : c'est plus qu'il n'en faut aux noirs pour être heureux. Ceux qui ne possèdent qu'un arc visent la nouvelle lune et lancent quelques flèches vers l'astre, convaincus que cela leur portera bonheur. L'année prochaine à pareille époque, ils auront peut-être « gagné » un fusil, une femme ou un cheval, qui sait?

Dans la soirée il y a un moment de consternation : personne n'a vu le croissant; on s'en console cependant en se répétant que si nous ne l'avons pas aperçu ici, il s'est certainement montré ailleurs, et l'on boit du dolo pendant toute la nuit.

Mardi 12. — Dès quatre heures du matin le tam-tam résonne partout, tout le monde est affairé, on se croirait vraiment à la veille d'un événement important. Ce n'est pourtant que vers six heures et demie qu'on réussit peu à peu à se rassembler et que tout le monde est prêt (effectif total : 16 chevaux et 25 guerriers armés de fusils).

1. *Naba* veut dire : roi, maître, chef.

2. *Nabiga* veut dire en mossi : enfant de roi.

Boukary monte un très beau cheval bai brun foncé. Par-dessus sa selle il a ajusté le tapis en velours bleu et or que je lui ai donné. Le poitrail et la croupe sont couverts de tapis en drap rouge, ornés de petits dessins en losanges rapportés en blanc et en noir. La tête de la bête disparaît sous la cuivrerie, sonnettes, chaînettes, mors et autres ornements.

Boukary Naba est presque vêtu comme tous les jours; il a simplement remplacé ses babouches rouges par une paire de demi-bottes en cuir rouge et jaune, et sa coussabe bleu foncé par un vêtement de même coupe en cotonnade blanche du Haoussa sur laquelle l'indigo a fortement déteint, ce qui est très bon genre ici. Sur le sommet de son bonnet, forme chéchia, est fixée une couronne en cuir rouge et peau de panthère, à laquelle sont suspendus des pitons en fer à trois branches d'une longueur de 4 à 5 centimètres. Cet emblème royal est porté par les nabiga seulement.

Nabiga Masy, chef de Doullougou, jeune frère de Boukary, est venu passer les fêtes à Banéma. Ce jeune homme a des manières qui dénotent également un peu d'éducation et de savoir-vivre.

Les quatre jeunes gens occupant les fonctions d'échansons servent d'escorte au naba; ils sont vêtus de surtouts, sorte de petites coussabes à taille de diverses nuances, serrées à la ceinture par un cordon rouge; ils portent chacun une collerette formée de petits triangles en argent renfermant des amulettes.

Ils sont pieds nus et se distinguent des autres captifs par leur coiffure, dont les cheveux sont arrangés en cimier; le reste de la tête est entièrement rasé. Ils portent des bouseaux en cuivre, des bracelets et des anneaux de bras en même métal qui, une fois mis en place, ne peuvent être retirés que par un forgeron après un long travail.

Les autres cavaliers portent des vêtements couverts d'amulettes, des turbans ou des chapeaux de paille. Ils sont armés d'un sabre ou d'une lance.

Un gamin montant un âne noir ouvre la marche; viennent ensuite les griots avec les tam-tams et leurs trompes, les échansons, le naba et moi; Masy, les guerriers et trois marchands haoussa suivent en amateurs. Pendant la route, les cavaliers se détachent successivement et chargent en manœuvrant la lance.

Une demi-heure après notre départ nous sommes à Sakhaboutenga. On met pied à terre et l'on campe sous les arbres à l'entrée du village. Quelques musulmans du voisinage viennent saluer Boukary et lui offrir des kola en lots variant de cinq à vingt fruits, mais toujours présentés dans un coin de leur boubou. Un village des environs envoie douze grandes marmites de dolo.

Au loin et dans toutes les directions débouchent du village de longues files de musulmans allant se réunir à l'imam pour la prière; quelques curieux venant des environs montent des ânes.

La cérémonie religieuse eut lieu dans une plaine à l'est du village : c'était un spectacle grandiose. Il



régnait un grand silence dans l'assemblée. Les fidèles, rangés sur une vingtaine de rangs de profondeur, se prosternaient et se relevaient avec un ensemble parfait et une lenteur imposante. De temps en temps, la voix de l'imam s'élevait, et dans le plus profond recueillement on entendait un *aminâ* (amen) prononcé par toute l'assistance.

Il y avait là environ 3 000 personnes des deux sexes, presque toutes vêtues de blanc. Les burnous, les chéchias et cet ensemble de faces noires donnaient à la cérémonie le caractère grandiose des fêtes orientales.

La prière terminée, Boukary Naba s'avança au son

du tam-tam vers l'imam de Sakhaboutenga pour recevoir sa bénédiction, ainsi que les vœux des musulmans, qui souhaitèrent à mon illustre hôte beaucoup de chevaux et de guerriers.

Boukary Naba fit remettre à l'imam un magnifique mouton et plusieurs peaux de bouc pleines de cauris. C'est un cadeau qu'il fait tous les ans à l'imam et à Karamokho Isaka, pour lesquels il a une grande vénération. Ce sont des hommes âgés et réfléchis qui ne peuvent que lui donner d'excellents conseils.

Boukary Naba n'est musulman que pour la forme. Au moment où la prière allait commencer, il me de-



Boukary et son escorte. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

manda si je n'allais pas faire le salam. Je lui fis dire que cette fête ne concordait pas avec les fêtes des chrétiens, que par conséquent je restais auprès de lui. Il me parut enchanté que les blancs ne fussent pas musulmans.

Après de nouveaux rafraîchissements de dolo on retourna à Banéma. Ce fut une course folle à travers la campagne, les fantassins courant pêle-mêle parmi les cavaliers et tirant force coups de fusil, ce qui occasionna une charge dans laquelle deux cavaliers furent désarçonnés. Le reste de la journée se passa en libations. Boukary Naba gorgea mes hommes de nourriture et de dolo.

Mercredi 13. — Fidèle à sa parole, Boukary Naba, après m'avoir fait cadeau d'un cheval, me fait conduire le soir à Sakhaboutenga chez Karamokho Isaka, chargé de me faire accompagner jusqu'à Waghadou-gou et de me faciliter une entrevue avec Naba Sanom, chef suprême du Mossi. Boukary m'explique que, dans mon intérêt, il emploie un intermédiaire pour la présentation à Naba Sanom, n'étant pas du tout d'accord avec son frère. Il n'a que des rapports de service avec lui, et il ne le voit jamais.

Sakhaboutenga est une agglomération de nombreux petits villages qui s'étendent sur un espace de près de 4 kilomètres et comptent environ 3 000 habitants. Le



groupe où habite Isaka, ainsi que les groupes voisins et les environs de la mosquée, sont habités par des musulmans d'origine mandé, mais établis dans le Mossi depuis trop longtemps pour qu'ils aient conservé des traditions se rattachant à leur migration.

Jeudi 14. — Isaka me met en route sur Waghadougon et me donne comme guide un jeune homme qui doit me conduire à un de ses anciens élèves, revenant de la Mecque. Isaka m'accompagne jusqu'au marché et fait une prière pour moi avant de me quitter.

Quoique le paysage soit uniforme, la route ne me paraît pas trop monotone. On traverse presque d'heure en heure des groupes de villages ou des campements de culture, autour desquels il règne quelque animation, car c'est l'époque des semailles.

Vendredi 15. — Le soir, après deux courtes étapes, nous atteignons Waghadougon, la capitale du Mossi. Le guide nous dirige sur l'habitation d'El-Hadj, qui, assis sur une peau devant sa porte, ordonne de me conduire chez l'imam, lequel demeure à côté. Ce dernier, siégeant sur une sorte de couvercle rond en osier, au lieu de s'occuper de me trouver une installation, s'extasie avec ses amis sur mes chaussures, dont il croit les oeillets en or. Voyant qu'il ne se lassait pas de cette contemplation, je crus prudent de lui rappeler que mes hommes et mes animaux étaient fatigués et que la nuit approchait. Après quelques *ia sidla*, « il a raison », un des assistants me conduisit chez une veuve nommée Baouré, qui loge habituellement les gens de passage. Une pluie torrentielle nous força de précipiter notre installation, qui fut plus que sommaire la première nuit. Les gens étaient peu complaisants, il nous fut impossible de nous faire préparer quoi que ce fût en fait de nourriture, et l'on se coucha sans manger.

Waghadougon (« village de la brousse ») ou Ouor'odor'o (« beaucoup de cases ») est situé dans une grande plaine aride qui offre à cette époque de l'année un aspect désolé. Mon palefrenier va chercher le fourrage à 6 kilomètres dans l'est. Il n'est encore tombé que trois fois de l'eau cette année et ce n'est que vers la fin de juin, paraît-il, que succède à quelques violentes tornades sèches, véritables ouragans, ce que l'on peut appeler les pluies d'hivernage qui font percer la verdure.

À l'ouest et au nord, séparant le gros du village des groupes de cases les plus éloignés, se trouvent des bas-fonds marécageux, qui conservent de l'eau toute l'année et aux abords desquels les habitants creusent des trous où ils prennent leur provision. L'eau qu'ils en tirent, chargée de matières organiques, renferme des sangsues, et son absorption donne la filaire de Médine. Hommes, femmes et enfants sont atteints de ce mal. J'ai vu des personnes devenues presque infirmes, ayant jusqu'à cinq ou six vers leur sortant du genou, de la cheville, et surtout des mollets et des cuisses.

Les abords de ces mares sont très giboyeux. Ma table est toujours bien alimentée. Diawé réussit même à pourvoir mes hommes de viande; il lui arrive fréquen-

ment de rapporter sept ou huit sarcelles, quelques perdrix et des lièvres.

Waghadougon proprement dit comprend la résidence du naba, le groupe de villages musulmans (d'origine mandé), le groupe nommé Zang-ana, habité par des Marenga (Songhay), des Zang-ouér'o ou Zang-ouéto (Haoussa), quelques Tchilmigo (Foulbé), et d'autres groupes de Mossi non musulmans. Cependant on est convenu de comprendre dans Waghadougon les sept villages qui l'entourent, et qui se nomment : Tampouï, Koudou-ouér'o, Pallemtenga, Kamsokho, Gongga, Lakhallé et Ouidi. Ils ont chacun leur propre naba. J'estime que la population totale de tous ces groupes ne doit pas dépasser 5 000 habitants.

Les constructions sont rondes, en terre ou en nattes dites *séko*, suivant qu'elles sont habitées par des musulmans ou des fétichistes. Par-ci par-là, on voit cependant des constructions carrées à toit plat, parmi lesquelles je citerai l'habitation de l'imam et la mosquée (misérable petite construction), une case à un étage habitée par El-Hadj (l'ami d'Isaka) et cinq cases carrées faisant partie de la résidence du naba.

Je m'attendais à trouver quelque chose de mieux que ce qu'on voit d'ordinaire comme résidence royale dans le Soudan, car partout on m'avait vanté la richesse du naba, le nombre de ses femmes et de ses eunuques. Je ne tardai pas à être fixé, car, le soir même de mon arrivée, je m'aperçus que ce que l'on est convenu d'appeler palais et sérail n'est autre chose qu'un groupe de misérables cases entourées de tas d'ordures, autour desquelles se trouvent des paillotes servant d'écuries et de logements pour les captifs et les griots. Dans les cours, on voit, attachés à des piquets, quelques boeufs, moutons ou ânes, regus par le naba dans la journée, offrandes n'ayant pas encore de destination.

Dans la matinée, le naba reçoit généralement les visiteurs entre deux masures à un étage qui se font face. Devant celle du nord est disposé un bétonnage surélevé de 20 à 25 centimètres qui sert de trône. Sur ce bétonnage il y a une dizaine de peaux de bœuf superposées, sur lesquelles sont placés deux vieux coussins en cuir, ornés de drap rouge. Celui qui est rond sert de siège au naba, l'autre n'est là que comme décor. Je mentionnerai aussi le sabre du monarque, qui est toujours disposé devant le coussin rond. C'est un vieux sabre d'officier d'infanterie, sur le fourreau en cuir duquel on a cousu des petits morceaux de drap garance.

Les vendredis, il reçoit dans la soirée sur le derrière de sa résidence, où se trouvent trois cases basses carrées devant lesquelles est ménagé un grand demi-cercle de terrain bétonné, à côté duquel se trouve la tombe de son père défunt Hallilou, ex-naba.

Naba Sanom (nom qui signifie en mossi le chef suprême, littéralement « roi or ») porte pour les musulmans le nom d'Allassane. En 1870, à la mort de l'ex-naba Hallilou, son père, une lutte pour le pouvoir s'engagea entre Allassane et Boukary Naba. Tous les deux avaient de nombreux partisans. Boukary, préféré



du père et reconnu par tous comme plus intelligent qu'Alassane, finit cependant par perdre du terrain; l'autre l'emporta, ayant pour lui les anciens et le droit d'aînesse, qui le désignait comme héritier du trône. Il a actuellement dix-huit ans de règne.

Autant Boukary Naba paraît distingué, autant Naba Sanom a l'air vulgaire. Ces deux frères n'ont entre eux aucune ressemblance. L'aîné, Naba Sanom, peut avoir de cinquante à cinquante-cinq ans environ. Il a le menton saillant et pointu et le nez un peu sémitique, sa voix est enrouée et rauque. L'ensemble n'a rien de royal.

Son entourage se compose d'une quarantaine de

jeunes gens de quinze à vingt ans qui font, quand le naba n'est pas là, un vacarme d'enfer autour de ce que l'on peut appeler le trône. Comme cela se passe chez Boukary Naba, ils claquent des doigts dans les circonstances de rigueur; ils sont également chargés d'anneaux de cuivre et de housseaux de même métal; il y en a qui portent au bras plus de 10 kilos de cuivre. Ils ont la tête entièrement rasée ou portent les cheveux en cimier, comme les femmes du Khasso.

Les occupations de Naba Sanom sont peu sérieuses; elles consistent à recevoir des visites pendant presque toute la journée. Le matin vers six heures le tam-tam



La bénédiction (voy. p. 35). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

annonce que le naba vient de se lever. Lorsqu'il s'est lavé et réconforté par un repas, ses captifs et ses femmes se rendent chez lui pour le saluer. C'est ensuite le tour des étrangers, gens des environs, solliciteurs ou autres. Ceux-ci s'accroupissent devant le lieu de réception jusqu'à ce que le naba daigne bien paraître. Quand il y a beaucoup de monde, un des jeunes gens va prévenir le naba, qui arrive et s'assied sur son coussin en jetant un regard aimable sur l'assistance pendant que tout le monde claque des doigts. Dès que Naba Sanom est assis, les solliciteurs et visiteurs se précipitent vers l'entourage, se jettent face contre terre en se couvrant la tête de poussière, puis chacun se relève et

remet un cadeau plus ou moins important en cauris ou en vivres, selon ce qu'il sollicite. Les jeunes gens viennent ensuite dire au naba : « Un tel a apporté un sac de cauris ou une chèvre, ou un bœuf, il désire te parler ». Le naba remercie tout ce monde-là par un *nif kendé* (merci) et se retire chez lui; il est bien entendu que même la cinquantième partie des solliciteurs n'arrivent pas à glisser ce qu'ils désirent. Ceux qui sont écoutés se sont d'abord adressés à un familier qui, après avoir été grassement payé d'avance, renvoie l'affaire aux calendes grecques en disant à l'intéressé qu'on s'occupera de cela prochainement. Cela m'a rappelé en petit ce qui se passe dans certaines administrations, où



l'on « classe » également les affaires de cette façon.

Après s'être abreuvé de dolo et avoir plaisanté avec ses jeunes gens, Naba Sanom fait une seconde apparition et continue le manège jusqu'à la nuit tombante. Involontairement j'ai comparé cette scène à celle qui se passe dans nos foires, où l'on attend aussi, pour commencer le spectacle, que le public soit nombreux ; mais on a au moins le plaisir d'y entendre un boniment qui laisse un joyeux souvenir parmi les curieux, même quand on a quelque peu abusé de leur crédulité.

On comprend facilement qu'avec des journées aussi bien remplies il soit difficile à ce monarque de s'occuper utilement des affaires intérieures et extérieures de son pays : aussi le Mossi est-il dans une décadence qui ne fera que s'accroître avec le temps.

Les Mossi sont loin d'être capables actuellement de mener des expéditions comme celles qu'ils firent au commencement du *xiv<sup>e</sup>* siècle contre Tombouctou, comme le relate Ahmed Baba (*Tarikh es-Soudan*).

J'eus d'abord des relations fort amicales avec Naba Sanom, surtout les cinq jours qui suivirent la distribution de cadeaux que je lui fis. Ces relations semblaient devoir se continuer, lorsque, à la suite d'un entretien où je lui communiquai mon désir de continuer ma route vers le nord, il changea brusquement de procédés à mon égard.

Interrogé par lui sur ce que je comptais faire dans le Yatenga, je lui fis expliquer que, ce pays étant un lieu important de production et d'élevage de chevaux, il serait intéressant pour nous de connaître les méthodes d'élevage afin de les mettre au besoin en pratique dans nos possessions de l'autre côté du Niger. Ma proposition ne semblait d'abord soulever aucune difficulté, lorsqu'il me fit dire, quelques jours après, que le Yatenga (ce qui n'est nullement exact) lui appartenait, que c'était le même pays qu'ici et qu'il ne pouvait m'autoriser à y aller. Il refusa de même de me donner la permission de me diriger vers l'est. Mieux que cela : un soir, sans raison, il m'envoya un bœuf et une petite captive de six à sept ans avec l'ordre de me disposer à quitter le lendemain Waghadougou.

Comme il me devait une somme assez forte, pour une pièce de soie que je lui avais vendue, je lui fis demander de vouloir bien me régler avant de partir, ou de me rendre mes marchandises afin de me permettre de me pourvoir ailleurs d'animaux. Le naba m'envoya alors l'imam pour protester de son amitié pour moi. « Jamais, dit-il, je n'ai envoyé l'ordre de partir à ce blanc ; je ne puis tolérer qu'il aille vers le nord et vers le Haoussa, mais je lui donnerai, quand il m'en fera la demande, un chemin à son choix sur Salaga. Je vais dès maintenant me mettre en mesure de le pourvoir des animaux que je lui dois. »

Hélas ! j'attendis vingt longs jours les deux ânes qu'on avait, disait-on, envoyé querir au loin, Naba désirant me donner deux bêtes splendides. Et quels ânes je reçus ! Deux misérables bêtes dont n'importe quel marchand se serait gardé de faire l'acquisition.

Je ne lui gardai pas rancune, nous étions même les meilleurs amis du monde, et je comptais sous peu amener Naba Sanom à signer un traité avec moi, lorsque brusquement il m'envoya de nouveau l'ordre d'aller à quitter Waghadougou. A partir de ce moment il me fut impossible de communiquer avec lui. Il refusait de me recevoir et me fuyait, j'étais devenu suspect. Il fallait me résigner à partir.

On pourrait supposer que c'était parce que j'étais Européen que Naba Sanom a agi de cette façon. Pas le moins du monde. Je n'ai tout simplement pas fait exception à ce principe du naba, que tout individu venant à Waghadougou avec des marchandises quelconques doit, outre les cadeaux, lui en laisser une partie.

Pour moi, la vraie raison qui a empêché qu'on me laissât continuer ma route fut l'annonce de l'arrivée prochaine à Waghadougou d'une autre mission européenne. Ma présence ici faisait croire que j'étais l'avant-garde d'une forte expédition militaire ; c'est ce qui avait éveillé la méfiance de ce roi ignorant<sup>1</sup>.

Le 10 juillet au soir, je quittai Waghadougou en compagnie de deux jeunes gens qui devaient me servir d'escorte. Comme on me fit prendre un chemin parallèle à celui que j'avais suivi pour venir, je m'informai auprès d'Idriza, l'un de mes guides, si Naba Sanom avait changé d'idée et ne désirait plus que je me rendisse à Salaga, comme il me l'avait toujours promis.

« Pas du tout, me répondit-il. En sortant de Waghadougou, ce chemin change de direction. Il va bien à Salaga. » Interrogé sur l'itinéraire que j'avais à suivre et les noms des villages à traverser, cette canaille eut l'audace de me citer une série de villages qui n'existent pas. Une demi-heure après, il n'y avait plus de doute pour moi : on me dirigeait sur la résidence de Boukary Naba.

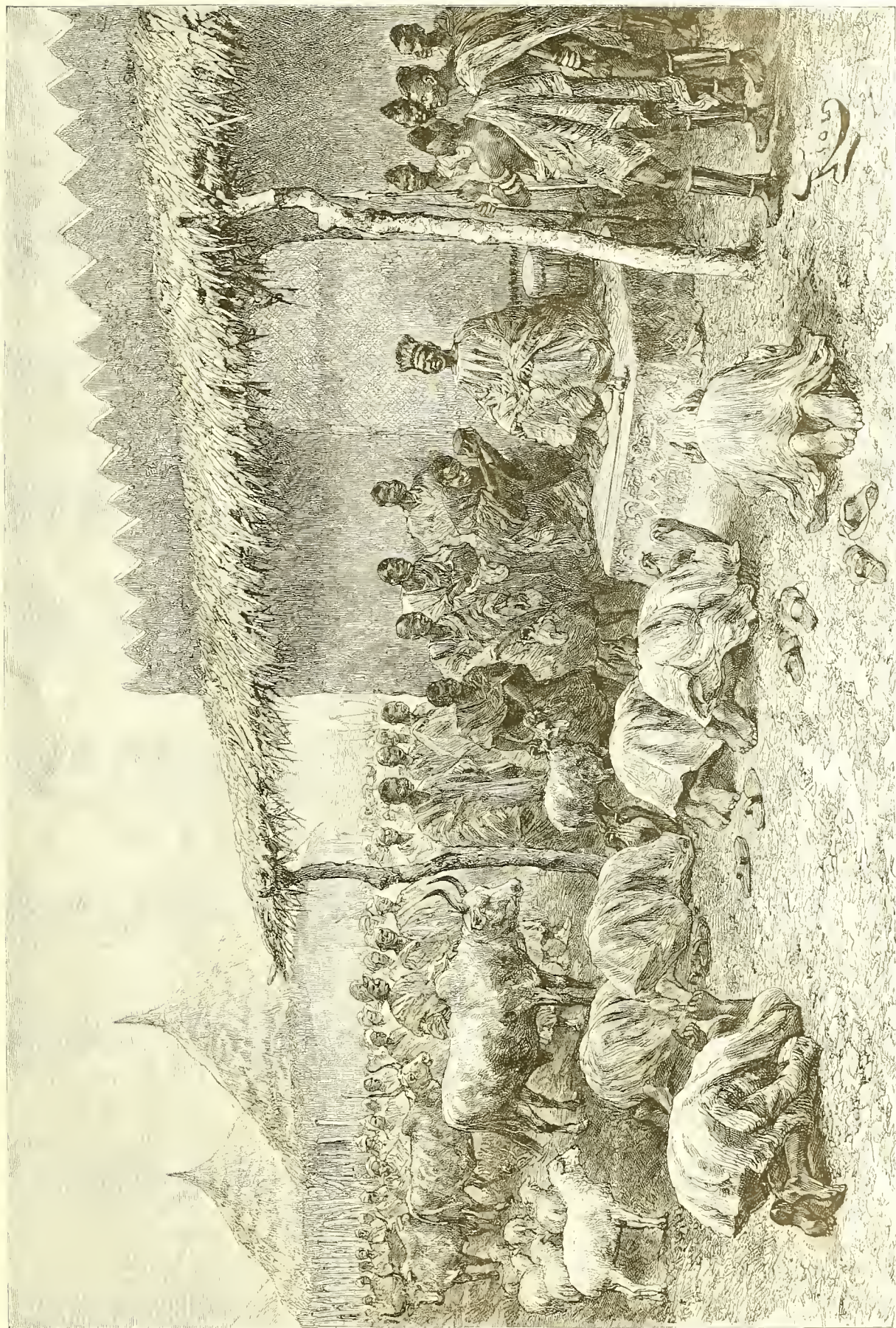
C'était bien tristement que je cheminai sur la même route que j'avais parcourue si plein d'espoir un mois auparavant. Alors j'espérais qu'avec la protection du chef du Mossi je pourrais gagner Say ou au moins raccorder mes travaux à ceux de Barth, mais à présent je me demandais ce que j'allais devenir si, pour comble de malheur, Boukary Naba, voulant plaire à son frère, me retirait son amitié et me forçait à rétrograder par le Gourounsi sur Ouahabou.

C'est dans cette disposition d'esprit que j'arrivais le samedi 13 juillet devant l'habitation de Boukary Naba. Il pouvait être environ huit heures du matin. J'étais dans une pénible situation d'esprit et bien découragé, lorsque, à ma grande surprise, je reçus deux plats d'excellente viande chaude et une grandealebasse de lait aigre. De plus, Boukary me faisait dire de reprendre mon ancien campement, de m'y installer et d'aller le voir après m'être réconforté.

Dès que Boukary me vit m'avancer vers sa case, il

<sup>1</sup> La mission dont il s'agit est vraisemblablement l'expédition du lieutenant allemand von François, qui remontait du Togo vers Gambakha.





Reception chez le noba de Waghadongou. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.



vint au-devant de moi, me tendit les deux mains et, avec son gros rire, me dit : « Eh bien, lieutenant, comment trouves-tu Waghadongon et mon frère ? » Il me fallut lui raconter tout ce qui m'était arrivé depuis que je l'avais quitté. Boukary ne me cacha pas son étonnement quand il apprit que son frère avait refusé de me laisser continuer ma route.

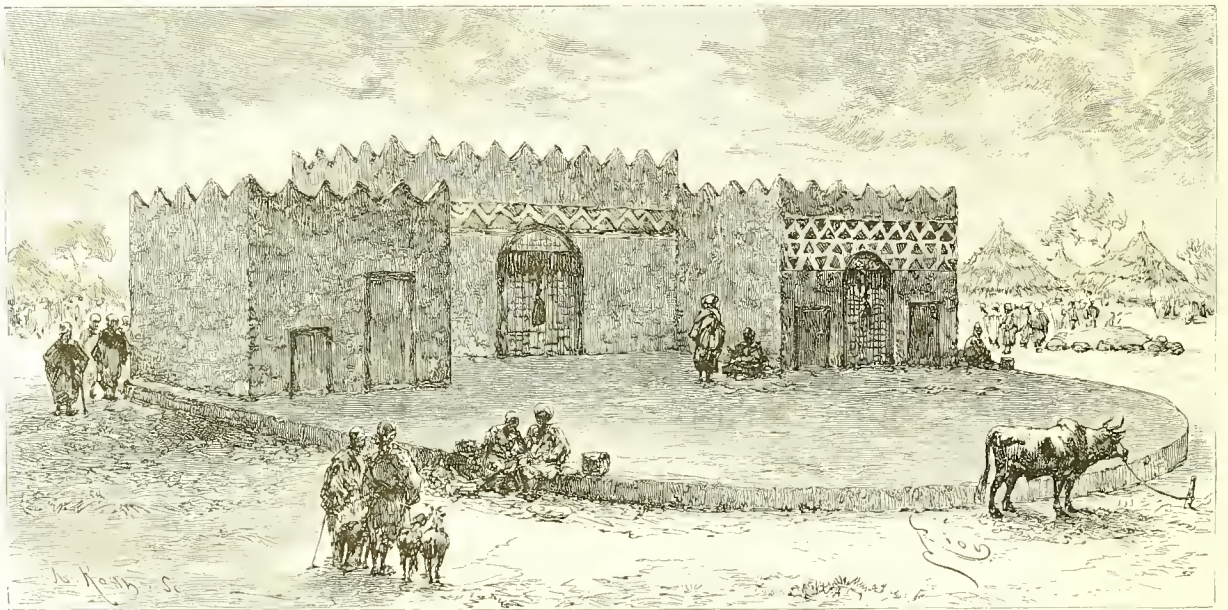
Il en fut même très peiné, et comme il ne pouvait pas m'assurer de route vers le nord, il me promit de me faire gagner le Gambakha. Puis il m'informa qu'il n'exécuterait pas l'ordre de son frère, qui lui prescrivait de me faire diriger sans m'arrêter sur Ouahabou ; sur ses instances, je dus encore accepter son hospitalité pour quelques jours.

Pendant mon séjour à Banéma, Boukary Naba ne se départit pas une seule fois de sa ligne de conduite, d'autant plus digne qu'il est excessivement rare de rencon-

trer un nègre assez indépendant d'idées pour ne pas renier ceux qui déplaisent au souverain. Il me traita avec beaucoup de bienveillance, et m'envoya tous les jours des vivres et de la viande.

Il est très regrettable pour moi qu'à mon arrivée dans le Mossi je n'aie pas trouvé Boukary Naba au pouvoir ; il m'aurait certainement facilité mon voyage, et si jamais il arrive au trône, il aidera de tous les moyens dont il dispose le voyageur européen qui passera chez lui. Cet homme a les idées larges, il aime le progrès et serait tout disposé à écouter les conseils d'un blanc. Tout en étant d'une intelligence au-dessus de la moyenne chez les noirs, il se considère comme bien inférieur à l'Européen.

Pour un héritier du trône qu'il est, puisque la succession dans le Mossi n'a lieu de père en fils que lorsque la ligne mâle collatérale est épuisée, Boukary n'a



Residence de Waghadongou — Dessin du Riou, d'après un croquis de l'auteur.

pas une position bien brillante. Naba Sanom, dans la crainte de le voir se créer quelque réputation par les armes et augmenter ainsi le nombre de ses partisans, ne l'a jamais nommé naba du moindre centre et ne lui a jamais confié la moindre expédition. Bien mieux, quand le malheureux a résidé pendant quelques années sur une frontière, son frère le déplace pour l'envoyer ailleurs. Depuis dix-sept ans, Boukary mène une vie errante, n'ayant pour ainsi dire pas de chez-soi. Pour subsister et tenir un certain rang, il est forcé de vivre de pillage et même de brigandage.

Pendant mon deuxième séjour à Banéma, Boukary, connaissant mon horreur pour le pillage et l'esclavage, et craignant de me déplaire, fit partir de nuit et sans me prévenir deux expéditions : l'une dans l'ouest sur Nabouli et l'autre vers le sud sur Baouér'a. Dès dix heures du matin, le lendemain, le retour des cavaliers fut annoncé par des coups de fusil. Bientôt après

apparut une file d'esclaves des deux sexes attachés l'un derrière l'autre à l'aide d'une corde passée autour du cou. L'expédition de Nabouli ramenait dix-sept esclaves ; celle de Baouér'a, cinq seulement et un âne chargé de sel et d'un peu de cotonnade. Dès l'arrivée de ces malheureux, on les fit boire, et, à l'aide de maillets, on leur retira les bagues et les anneaux de cuivre qu'ils portaient aux bras et aux jambes ; ensuite on procéda à leur répartition.

Dès le 18 je demandai à Boukary de me mettre en route, mais il me pria de différer mon départ de deux jours, désirant me faire faire connaissance avec son jeune frère, Salifou, qui devait arriver le surlendemain. Nabiga Salifou, comme Nabiga Masy, est aimable et intelligent. Dès son arrivée, il me rendit visite, fit tuer un bœuf à mon intention et m'envoya quelques autres provisions. Ce jeune homme ne ressemble ni comme extérieur, ni comme caractère, à





Retour des cavaliers ramenant des captifs. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.



Naba Sanom; la distinction de ces jeunes gens offre un contraste frappant avec les manières rustres de Naba Sanom, leur aîné.

Comme c'était convenu, Boukary Naba devait me diriger le lendemain par un chemin parallèle à la frontière du Gourounsi vers Béri, où je devais rallier le chemin Waghadougou-Gambakha. Salifou, dès son arrivée, en dissuada Boukary, l'informant qu'il avait appris en route que Naba Sanom avait donné l'ordre de me faire rebrousser chemin si j'essayais de gagner le Gambakha par cette voie. Boukary se vit donc forcé, à son grand regret, de me diriger sur Bouganiéna sans pouvoir satisfaire à mon désir de ne pas rentrer de nouveau dans le Gourounsi.

La veille de mon départ, il m'envoya trois jeunes femmes de vingt à vingt-cinq ans, en exprimant le désir de me les voir épouser. Il s'excusa près de moi de ne pas être assez riche pour me faire un plus beau cadeau. Passer brusquement du célibat à un triple mariage me parut un peu excessif, et je fis part de mes scrupules à Boukary Naba; je lui en renvoyai deux, n'en gardant qu'une pour faire la cuisine à mes hommes.

Ce ne fut pas aisé de refuser la main de ces jeunes femmes : Boukary tenait absolument à cette union. On trouva cependant un terrain d'entente : il fut décidé que je ferais épouser les trois femmes par mes serviteurs les plus dévoués.

Ces malheureuses étaient absolument nues. On voyait cependant qu'elles avaient l'habitude de marcher vêtues, car elles étaient toutes honteuses, et dès qu'elles eurent les mains libres, elles se couvrirent de feuilles.

Je leur distribuai à chacune trois coudées de guinée pour se faire un pagne et leur donnai un petit collier de perles.

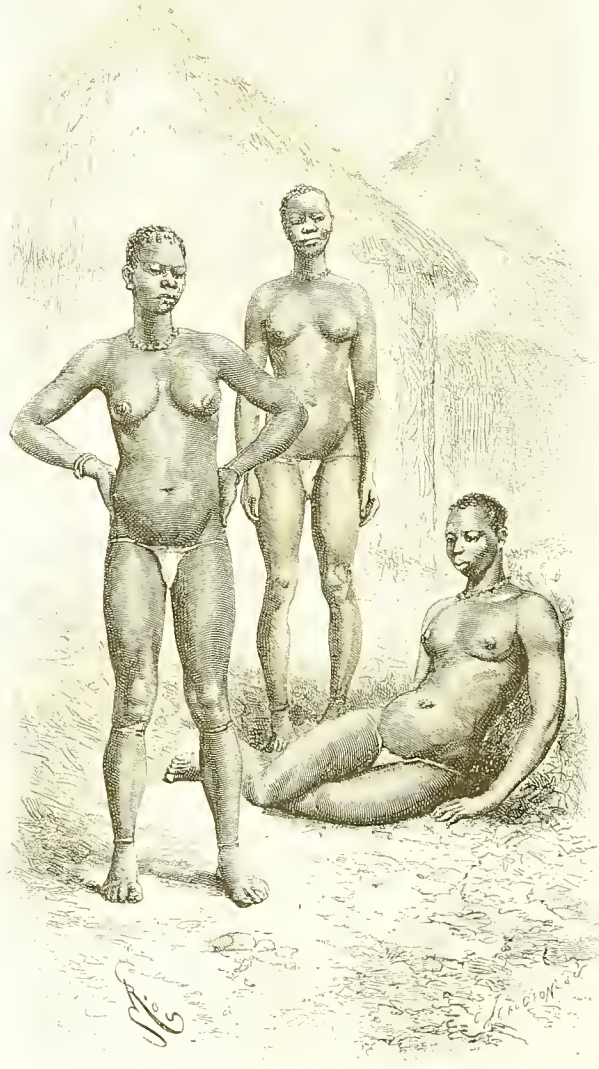
Je me mis en devoir de les marier et de les baptiser,

car, comme elles ne me comprenaient pas, il m'était difficile de savoir leur nom. A Fondou, le plus âgé de mes hommes, je donnai la femme Kassanga, qui fut appelée *Miriam*; à Birima, une Youlsi, qui fut nommée *Tenné* (de *alliné*, « lundi »); à Mamourou échut la troisième, qu'il demanda à appeler *Arba* (qui veut dire en arabe et en mandé : « quatre, jeudi »).

Le mariage eut lieu séance tenante. Je fis successivement les fonctions de tuteur, de prêtre et d'officier de l'état civil. La publication des bans et les autres formalités furent naturellement laissées de côté. Je les dotai de quelques étoffes, une couverture, quelques grains de corail et des bracelets. Quelques milliers de cauris, une calebasse de kola et de la volaille permirent au personnel de faire le repas de nocé.

Mon convoi se composait, avec ces nouvelles recrues, de sept hommes, des trois femmes et de Haïda, la petite fille que m'avait donnée Naba Sanom. Cette pauvre petite était d'une maigreur effrayante quand on me l'avait amenée à Waghadougou. Pendant le premier mois elle n'avait fait que manger et dormir. Nous ne savions pas son nom et il était impossible de la comprendre : je la baptisai *Aïda*, nom que mes noirs transformèrent en Haïda. Plus tard j'arrivai assez facilement à lui apprendre le mandé.

Dimanche 22 juillet. — Je n'ai pas voulu quitter Boukary Naba ce matin sans lui donner ma



Boukary envoie trois femmes. — Dessin de Hlou, d'après les documents de l'auteur.

jumelle, dont il a envie depuis si longtemps. Jamais je n'ai vu un homme aussi heureux que lui. Il y regarde par le gros bout et assure, avec un sérieux comique, à son auditoire, qu'à l'aide de cet instrument il voit tout ce qui se passe à Waghadougou !

Les adieux furent touchants et je reçus ses vœux de bon retour vers le *Nasaratenga* (pays des blancs). Je fus accompagné par Salifou à cheval jusqu'au ruisseau de



Banéma; là nous dûmes décharger les animaux : le cours d'eau s'était changé en une véritable rivière, il n'avait pas alors moins de 1 m. 50 de profondeur. D'après les renseignements que j'ai recueillis à Bouganiéna sur la direction de son cours, cette rivière serait l'origine d'un grand affluent de la Volta, que l'on nomme Baliviri<sup>1</sup> et qui sert de limite entre le Gourounsi et Gambakba vers Oual-Oualé.

La route entre Banéma et Bouganiéna est entièrement déserte : il ne se fait actuellement aucun commerce entre cette partie du Gourounsi et le Mossi. Presque toutes les communications ayant lieu par Baouér'a et Dakay, nous ne rencontrâmes des habitants que dans les cultures aux abords de Bouganiéna. Plusieurs me reconnurent. Mon ancien hôte, Sénousi Sâfo, chez lequel je descends, me fait un excellent accueil. De toute part, les habitants viennent me serrer la main et m'inviter à m'installer chez eux, espérant, disent-ils, que je passerai le restant de l'hivernage ici.

Telle n'était pas mon intention, et dès mon arrivée je cherchai un chemin vers Salaga et ensuite un compagnon de voyage. Comme j'acquis la certitude que Krauss, en revenant de Bandiagara, avait fait retour vers Salaga, par Sati, Oua-Loumbalé et Oua, et qu'à Waghadougon on n'avait pas pu m'affirmer si ce voyageur était venu de Salaga par Oual-Oualé ou par Gambakba, j'étais très embarrassé sur la direction à suivre, voulant à tout prix éviter de parcourir un itinéraire déjà connu. Comme il y avait doute pour Oual-Oualé, j'optai pour cette direction.

Sur l'avis de quelques anciens, on me traça un itinéraire qui m'évitait de passer par les villages hostiles et qui déviait de la route suivie habituellement. La difficulté consistait à trouver un individu qui m'accompagnerait jusque dans le Dagomba. Je m'adressai à cet effet à une sorte d'aventurier, nommé Idrisa, dont j'avais fait la connaissance à Dallou. Il consentit à

m'accompagner moyennant la valeur de trois captifs, moitié payable à Bouganiéna, moitié à mon arrivée à Oual-Oualé; mais, une fois l'arrangement terminé, il se ravisa, quelques peureux lui ayant fait entrevoir ce voyage comme assez périlleux pour qu'il n'en revint pas. Il ne fut plus possible de le décider, même en lui offrant le double de ce qu'il avait été convenu.

L'imam, sur ces entrefaites, me fit faire connaissance avec un jeune homme de Baouér'a, nommé Isaka, qui m'offrit de me conduire dans son village et de me faire recommander successivement par les chefs de village jusqu'à Koummoulou. Le départ fut fixé au mercredi 25 juillet.

## XVIII

Géographie et état politique du Mossi — Flore et faune. — Chevaux et ânes — Populations du Mossi — Gouvernement. — Notes sur le Yatenga.

Le Mossi, ou pays des Mor'o, est limité à l'ouest par le Gourounsi et le Kipirsi; il est séparé au nord-ouest du Fouta macinien par le Yatenga. Au nord, il touche au Djilgodi, à l'Aribinda et au Libtako, décrits par Barth, qui les a traversés; à l'est, ses limites s'étendent jusqu'au Gourma, ou territoire des Bimba, et au Boussangsi, dont il est séparé par la branche orientale de la Volta; enfin, il touche au sud au Mampoursi. Il est divisé en nombreuses confédérations, plus ou moins indépendantes, dont les naba sont vassaux de Naba Sanom.



Le capitaine donne sa jumelle. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

L'aspect général des régions que j'ai traversées pour me rendre à Waghadougon est celui d'une plaine élevée (altitude 600 mètres), dans laquelle on ne remarque même pas un léger plissement; le sol est uniformément plat et entrecoupé de temps à autre de terrains marécageux ou de petits biefs pleins d'eau sans écoulement apparent.

Le sol consiste en quartz, fer, argile siliceuse et granit. Ce pays m'a paru être habité et peuplé depuis fort longtemps, car je n'ai nulle part rencontré ce que nous appelons la brousse. Partout ce sont des cultures en exploitation ou des terrains anciennement défrichés dont on a momentanément abandonné la mise en

1. Volta Blanche.



œuvre, la population en ayant tiré ce qu'elle a pu jusqu'à épuisement. C'est un pays de culture et d'élevage par excellence.

Le petit gibier est très abondant partout. Les gazelles les plus communes sont l'espèce appelée *koulou* en mandé, et une variété un peu plus grande, rayée de larges bandes de poils blancs parallèles à l'échine, qu'on nomme *siné* dans la même langue. Dans le terrain marécageux il y a des caïmans d'une petite espèce, dont la longueur ne dépasse pas 2 mètres.

Le netté et le cé sont très répandus. Parmi les cé j'ai vu des arbres portant des fruits d'une forme oblongue à très petits noyaux; ils sont bien charnus et constituent un excellent dessert. Je n'ai encore rencontré cette variété nulle part ailleurs.

On cultive le petit mil (*sania*) et le sorgho blanc (*bimbiri*). Les bas-fonds sont utilisés pour la culture du riz, qui vient très bien et est aussi beau que le riz Caroline.

Le maïs n'est cultivé qu'aux abords des villages. Il en est de même de l'indigo, du coton et du tabac.

Partout où j'ai passé, les noirs m'ont vanté la richesse de production de chevaux et d'ânes du Mossi. Avant d'entrer dans ce pays j'étais persuadé que tous les chevaux qu'on rencontre dans les Etats de Kong en étaient originaires. Ce que les indigènes ne me disaient pas, c'est que les chevaux, s'ils viennent du Mossi, y sont passés en transit, si l'on peut se servir de cette expression.

Ils viennent tous du Yatenga, qui en prend peut-être lui-même une partie dans le Macina, dont il est voisin.

Il est incontestable qu'il y a des chevaux dans le Mossi, mais il n'y a pas ou peu de juments. Nous avons vu Boukary Naba aller à la fête à Sakhaboutenga avec vingt chevaux, dont cinq ou six ne lui appartenaient pas.

Dans ce dernier village il y en a peut-être autant. A Waghadougon, y compris les chevaux de Naba Sanom, il n'y a pas quarante bêtes. Il est vrai de dire que le climat de Waghadougon a la réputation d'être funeste aux chevaux, et qu'il y en a peut-être plus ailleurs. Mais, tout compte fait, nous sommes bien loin des deux mille chevaux par-ci, des trois mille chevaux par-là qui, sur un signe de Naba Sanom, viendraient à Waghadougon. C'est une fable.

Les chevaux provenant du Yatenga qu'on voit ici sont de deux races bien distinctes.

La plus commune a, sans en avoir les qualités, tous les autres caractères du cheval arabe : tête fine, encolure courte, membres grêles et croupe fuyante, crinière et queue très longues. Les robes qu'on rencontre le plus souvent sont bai, alezan, isabelle et rouan.

L'autre race, que nous devons appeler, jusqu'à plus ample information, cheval du Yatenga, n'a rien du cheval arabe. C'est une belle et forte bête, ayant les caractères de notre cheval de dragon, environ 1 m. 57 à 1 m. 62. Il se distingue par une tête fine et bien attachée, les membres inférieurs forts, bien musclés, un

sabot large et la corne bien consistante, un beau portrait large, la crinière et les crins de la queue courts. Les robes les plus communes sont : différents bai et alezan. C'est un véritable cheval de guerre, une bête que nous devrions avoir dans notre Soudan pour remonter nos spahis. Je suis persuadé qu'on doit mettre beaucoup de soins à les élever.

Quel est le peuple qui a importé le cheval en Yatenga? Nos recherches nous l'apprendront peut-être plus tard, toujours est-il incontestable que ce cheval a conservé le type arien. Si l'on en croit les savantes études de Piétrement<sup>1</sup>, le cheval arabe ne serait même autre chose qu'un cheval arien; si donc les anciens ont réussi à acclimater le cheval arien en Algérie et dans le Yatenga, nous devrions arriver à en faire autant, et même mieux, car il faut admettre que les connaissances vétérinaires sont plus étendues actuellement qu'elles ne l'étaient il y a vingt siècles. A-t-on essayé d'acclimater en Afrique, et en particulier dans le Soudan, des chevaux d'Europe?

Si le Mossi produit peu de chevaux, il est incontestable que c'est un pays de production d'ânes; il semble cependant avoir été jadis plus prospère qu'actuellement, si l'on s'en rapporte à Barth, qui signale à son passage à Dôre un convoi d'ânes considérable acheté par des gens d'Ahmadou, cheikh d'Hamdallahi. Aujourd'hui, quoique l'on trouve des ânesses dans tous les grands villages, il est moins facile de se procurer des ânes qu'à Bakel ou à Médine. J'ajouterai que ceux du Mossi sont bien moins résistants que ceux de Bakel. Dès qu'ils travaillent un peu, ils dépérissent; j'en ai fait l'expérience dans la suite de mon voyage. Ainsi, sur cinq belles bêtes achetées à Ouall-Ouallé, j'en ai perdu quatre jusqu'à Salaga. La cause du peu de résistance de ces ânes tient à ce que jamais ils ne sont employés en hivernage et qu'en saison sèche leur entraînement se borne à un ou deux voyages de Ouall-Ouallé à Salaga. Toujours à l'abri de la pluie dans les villages, ces animaux ne sont plus propres à rien au bout de deux ou trois jours de route, et meurent infailliblement, n'étant pas habitués aux intempéries. L'âne du Mossi a en outre l'échine excessivement longue; il est moins ramassé que le bourriquet court des Maures et de notre Soudan.

Il y a deux espèces de moutons dans le Mossi, toutes les deux à poil ras; l'un est petit, l'autre est le grand mouton maure. Le bœuf le plus répandu est le zébu, dont j'ai vu des sujets remarquables par leur taille et leur bon état.

Le Mossi a cela de commun avec la plupart des autres nègres soudanais, c'est qu'il n'existe pas de type assez répandu pour qu'on puisse dire : « Voilà un vrai type mossi ». On y rencontre des gens ressemblant à s'y méprendre aux Wolof, aux Mandé des bords du Niger et même aux Haoussa. Il m'est donc bien difficile d'en faire le portrait.

1. *Les chevaux dans les temps historiques et préhistoriques*. Paris, 1883. in-8°.

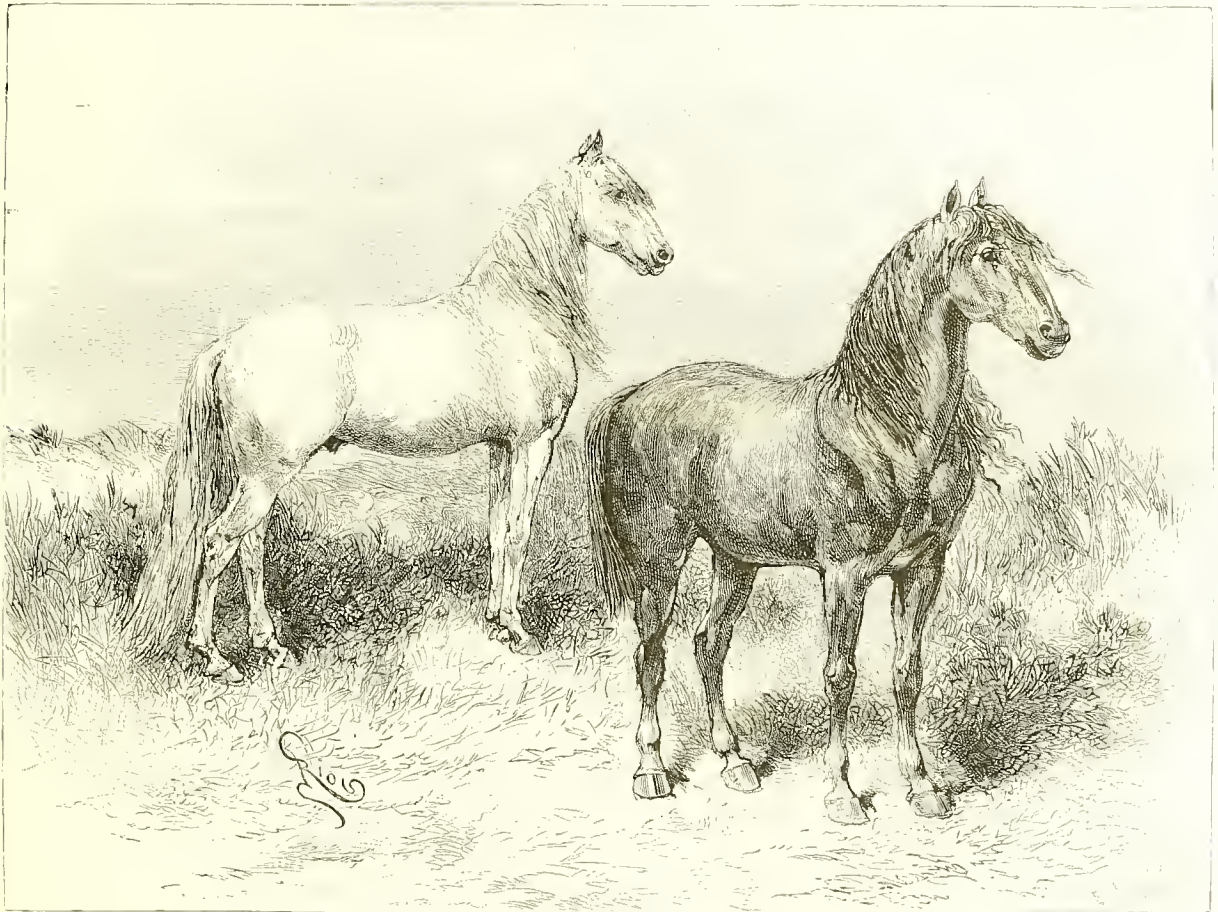


Je me bornerai donc à rappeler que l'on peut diviser la population du Mossi en deux races : l'une, la plus nombreuse, non musulmane, est assez ancienne pour qu'on puisse la considérer jusqu'à un certain point comme autochtone; on distingue ses sujets sous le nom de *Mor'o* et *Moss'i*; l'autre, musulmane, d'origine mandé, est venue des bords du Niger à l'avènement du roi Bammana, Ngolo, entre l'année 1754 et 1760. Elle est appelée par les *Mor'o* : *ia dé r'a*. Ces immigrants habitent en général les grands villages; quelques-uns de ces centres ont même été créés par eux, tels sont : Mani, Yako, Waghadougon, nom dont l'étymologie est mandé.

Les autochtones ont des noms de plantes, de choses ou d'animaux, comme les Siène-ré. Ils sont fétichistes, mais ont eu pour culte le soleil, qui porte encore aujourd'hui le même nom que Dieu : ils l'appellent *Wouidi*.

Ces deux peuples sont déjà fortement mélangés : il est impossible de les différencier par les tatouages, qui varient à l'infini.

Le costume des hommes ne diffère pas beaucoup de celui des autres Soudaniens que nous connaissons; j'ajouterai cependant qu'à côté des grandes coussabes et de la culotte ordinaire (*doroké*) des musulmans, on



Races de chevaux. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

voit fréquemment un vêtement à taille, jupe et manches, sorte de tunique ample, ainsi que le large pantalon bouffant tombant jusqu'à la cheville, le *lenta*, le bonnet dit *dioutougou*, bordé de gris-gris, et les babouches : costume en partie emprunté aux Touareg. Je n'ai pas vu porter d'étoffes de provenance européenne. Les vêtements sont tous confectionnés à l'aide de bandes de cotonnade blanche ou de couleur du Haoussa; il n'y a que quelques turbans communs qui viennent de Salaga. Les armes les plus répandues sont l'arc et la lance; tout le monde porte en outre une sorte de canne-massue nommée *dor'o*. Les cavaliers portent un bouclier en peau de bœuf dans le dos pour parer les

flèches que décochent les archers quand ils ont été dépassés par le cavalier qui les a chargés.

La femme mossi vit dans une condition d'infériorité très marquée; elle est toujours misérablement vêtue; le seul luxe que lui tolère son mari est de se charger jambes et bras d'anneaux en cuivre fondu et même souvent de grosses boules en cuivre creuses, ornements qui sont loin de rendre sa démarche gracieuse. Quelques-uns de ces anneaux sont fixés à demeure par le forgeron, d'autres se démontent à coups de marteau. Il n'est pas rare de voir des anneaux de pied peser 6 kilos la paire.

Les femmes qui ne sont pas assez riches pour se pro-



curer des anneaux en cuivre, portent des bracelets en bois ou en marbre.

La coiffure consiste en un cimier, avec le reste des cheveux rasés, ou encore la tête entièrement rasée.

La femme salue et ne parle à qui que ce soit sans se prosterner et se tenir les joues avec les paumes des mains tournées en dehors, les coudes touchant terre. Elle porte son enfant en bandoulière, l'écharpe passant sur l'épaule droite. On voit encore par ici de nombreuses filles déjà grandes errer toutes nues.

Le peuple mossi m'a paru particulièrement en retard comme industrie. C'est à peine si l'on peut citer le tissage, car il ne se confectionne presque pas de cotonnade ici. Les districts sud et sud-est vers Béri et Koupéla fabriquent seuls un peu de *koyo* blanc très commun, qui est loin de suffire à la consommation locale. Les autres tissus, que l'on peut appeler fantaisie, viennent du Haoussa et du Dagomba.

Le métier de teinturier n'est pas répandu non plus : à Waghadougon il n'y en a que deux, un songhay et un haoussa.

Comme partout, on fabrique quelques nattes, un peu de vannerie ornée avec goût et des chapeaux qui paraissent avoir été tressés pour des géants, tant la tête est spacieuse (ils sont destinés à être portés par-dessus le turban).

Les Mossi savent travailler grossièrement le fer, le cuivre et l'argent; ils connaissent la soudure, qu'ils tirent de Salaga. On fait aussi des babouches et quelques selles.

D'une façon générale, les Mossi m'ont paru plus paresseux que les autres noirs en général, ils saisissent le moindre prétexte pour chômer. Ces mots naïfs de Diawé le dépeignent bien : furieux de ne pas obtenir ce qu'il désirait, mon domestique se lamentait auprès de moi, et comme j'essayais de le calmer, il me répondit d'un air convaincu : « *Tu as raison, jamais que moi qui miré paille comme ici : quand de l'eau qui tombe tout qui halte.* » Ce qui veut dire : « Jamais je n'ai vu de pays comme celui-ci : quand il pleut, rien ne va plus. »

Le commerce n'est pas plus prospère que l'industrie.

Le marché a lieu à Waghadougon tous les trois jours comme partout dans le Mossi; les autres jours il y a petit marché. Le grand marché ne diffère des autres que par le plus grand nombre de visiteurs et le vacarme qui s'y fait. Comme dans le Follona, il s'y débite du dolo, et, en plus, le marché sert de rendez-vous à tous les griots de la région — et ils ne manquent pas. S'ils ne récoltent que peu de cauris, ils ont au moins la satisfaction d'être ivres le soir.

Après le dolo, par ordre d'importance, viennent les aliments préparés : riz, lakh-lalo, niomies, beignets de haricots, etc., puis les grains, mil, sorgho, riz, haricots, le savon, le beurre de *cé*, les condiments, un peu de sel, des kola. On y trouve aussi de petits lots de médicaments de charlatan contre la lèpre, les ophtalmies, le ver de Guinée, la maladie du sommeil, ainsi

que des chapeaux, des nattes, des paniers, de la viande, etc.

Mais ce que l'on trouve surtout en abondance sur les marchés du Mossi, c'est le *kalgou*, fabriqué avec les fruits du *néré* ou *netlé*, *Parkia biglobosa*, une belle mimosée; ces fruits sont des gousses étroites, renfermant une pulpe farineuse jaune, qui sert d'aliment et de boisson, et des graines; c'est avec ces graines fermentées que l'on confectionne la sauce dite *soumbala* ou *kalgou*.

Le Mossi est maintenant un pays engourdi, qui s'est laissé dépasser en civilisation par tous les peuples qui l'environnent. Le Djenné, le Yatenga, le Macina, le Djilgodi, le Haoussa, le Dagomba, le Kong sont tous beaucoup plus avancés et plus prospères. Favorisés par la nature, qui leur offre un territoire presque en entier propre à la culture, les Mossi se reposent, cultivent ce qui leur est nécessaire pour vivre, mais pas plus, de sorte que, s'il n'y a pas de malheureux dans ce pays, on peut dire qu'il n'y a pas non plus de gens riches. Tout le monde vivote, pour se servir d'une expression vulgaire mais qui peint bien la situation.

Ce pays pourrait être riche, sa population est très dense : pourtant, à part l'élevage des ânes et du bétail, le Mossi ne produit pas grand'chose. Les produits du sol ne suffisent pas à donner la prospérité à un pays, il faut le commerce et l'industrie, chez les noirs comme chez nous. Partout où à côté de l'agriculture l'homme s'occupe aussi de commerce et d'industrie, le pays est prospère et se développe. Nous en avons deux exemples frappants dans le Soudan : le Mandé Dioula y prospère et le Peul y périclîte.

Naba Sanom crie si souvent par-dessus tous les toits qu'il commande à 333 naba et à plus de 10 000 chevaux, qu'il finit par en être persuadé lui-même. La réalité est que Waghadougon est la plus grande agglomération du Mossi (5 000 habitants au maximum), et les autres centres, Mani, Yako, Boussomo, Sakhaboutenga, Pisséla, Koupéla, Ganzourgon, ont au maximum 3 000 habitants). Dans la majeure partie des autres villages, le chiffre de la population varie entre 50 et 500 habitants, ce qui est déjà fort beau pour un pays nègre. D'après mes calculs, cela donne en moyenne une densité de population de 20 habitants par kilomètre carré. Comme situation extérieure, le Mossi a été longtemps à l'abri des incursions de ses puissants voisins, grâce à une ceinture de peuples inférieurs et en retard qui constituaient autour de lui une sorte de rempart. Cette situation ne peut se prolonger longtemps. Naba Sanom est un homme de trop peu d'esprit, trop faible et trop mal conseillé pour perpétuer une série d'années de paix qui, mises à profit, auraient pu apporter quelque aisance à son pays.

A son avènement, Naba Sanom a été forcé de gouverner le Mossi avec un despotisme sans bornes. De crainte de perdre le pouvoir il s'est laissé entraîner à prendre des mesures trop excessives, qu'il a été forcé





Types et costumes du Mossi. — Dessin de Lion, d'après les documents de l'auteur.



de réduire. Quand ses grands vassaux ont vu cela, ils ont pris ces concessions pour de la crainte et ont commencé à travailler sourdement contre lui. Aujourd'hui les naba de Mani, de Bonssomo, de Yako et de Koupéla sont des forces avec lesquelles Naba Sanom devra compter.

Avant peu, l'empire du Mossi se désagrègera. le pays s'organisera en confédérations à l'instar du Bélédougou et du Yatenga.

C'est du reste un événement que nous, Européens, ne pouvons voir que d'un bon œil. L'expérience nous a montré que dès qu'un chef nègre commande à plus de 20 000 âmes, il rêve un empire, ses besoins augmentent, il cherche l'extension. Comme il n'a point de budget, tout est déficit, et pour le combler il lui faut faire la chasse à l'esclave. En confédération, les chefs arrivent moins rapidement. Dès qu'il y en a un qui s'élève, les autres confédérations peuvent s'allier et étouffer son ambition dans le germe. C'est le seul moyen de faire régner la prospérité.

Au sud du Mossi, un petit Etat vient d'être fondé sur les ruines du Gourounsi, par un chef de bande songhay, nommé Gandiari. Actuellement le successeur de celui-ci, Baboton, est maître de tous les pays qui limitent le Mossi au sud et au sud-ouest. Le dernier centre de résistance du Gourounsi était le gros village de Sati, situé à trois étapes au sud de Ladio. Ce village pris, Moussa, son chef, fut décapité, et aujourd'hui Sati est, pour ainsi dire, la capitale des pays conquis et le centre de rayonnement des colonnes qui vont piller. Sati est appelé par les Haoussa Camp de Gandiari, « *Sansané Gandiari* ».

Baboton se lassera évidemment d'envoyer des cadeaux en captifs à Naba Sanom, et sous peu il deviendra pour lui un ami gênant.

Quelques mots sur le Yatenga.

Contrairement à ce que Barth avait compris, ce nom

ne désigne pas une ville : le Yatenga est une vaste contrée qui sépare le Macina du Mossi ; il est limité : au nord et à l'ouest par les États Foulbé ou Macina et le territoire des Tombo ; au nord par le Djilgodi ; à l'est par le Mossi ; au sud par le Kipirsi, et à l'ouest par Bobo-Oulé.

Ce pays est organisé en confédérations à la tête desquelles sont des naba puissants, qui semblent reconnaître l'autorité de celui de Ouadiougné, le centre le plus important. Les autres résidences de naba sont : Toukhé, Kindi, Alasko, Kalanka et Kalsaka.

Le Yatenga est peuplé de races diverses. Le fond de la population est d'origine mossi, mais il y a de nombreux villages songhay, tombo, peul et hobo-oulé. Quelques-uns de ces peuples ont des cases en pierre, m'a-t-on dit, mais les habitations sont aussi misérables que si elles étaient en briques séchées au soleil.

Le pays est peu arrosé, on ne trouve l'eau que dans des puits ; il y a peu ou point de marécages. C'est un pays d'élevage : il fournit des chevaux au Mossi et au Dafina. Dans toute cette partie du Soudan, les chevaux du Yatenga sont renommés.

Le tabac est produit en grande quantité. Les habitants sont des fumeurs extraordinaires. Hommes, femmes, enfants ont toujours la pipe à la bouche.

Le Yatenga est en communication avec le Ma-

cina et le Mossi, par une route qui passe à Ouadiougné, et se rend de Waghadougou à Bandiagara ; il est en relations avec le Dafina par un chemin se dirigeant sur la colonie foulbé de Baréni, résidence de Wouidi.

Il n'est pas rare de voir le Yatenga s'allier à Wouidi et aux contingents kipirsi, pour faire des razzias d'esclaves dans les régions avoisinantes.

G. BINGER.

(La suite à la prochaine livraison.)



Ânes et âniers. — Dessin de Rion, d'après les documents de l'auteur





Iguanes dans le village (voy. p. 53) — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

## DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER<sup>1</sup>.

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XIX

En route pour le Gourounsi. — Baouér'a. — Arrivée à Koumoullou. — Habitations gourounga. — Une audience chez le naba de Koumoullou. — Une scène de carnage. — Une fable mandé. — Une étape dans les hautes herbes. — Hostilité des habitants de Kalarakho. — Tiakhané. — Kapouri. — Nous sommes dans une triste situation. — Attaque à main armée entre Kapouri et Pakhé. — Étape à Sidegou. — Sur les bords de la Volta Blanche. — Arrivée à Ouad Ouadé. — Une grave indisposition m'y retient. — L'almamy, mon hôte et les habitants.

Mercredi 25 juillet 1888. — Toutes mes tentatives ayant échoué pour obtenir un guide ou un interprète, je pris la résolution de ne pas rester à Bouganiéna et de me mettre en route sans plus tarder. L'imam et mon *diatigué* (hôte) m'accompagnent jusqu'à Tébéné (à 4 kilomètres de Bouganiéna).

À 4 kilomètres de là, on traverse Kébéro, le premier village à toits plats qui annonce les Gourounga. Cette région semble avoir été très peuplée avant l'expédition de Gandiari, car à quelques kilomètres plus loin on laisse à l'ouest un gros village presque abandonné, nommé Nabil Pakha, et avant d'entrer à Baouér'a on traverse encore deux grandes ruines qui constituaient le village de Borokho.

Arrivé à Baouér'a, Isaka me conduisit au groupe principal, habité par des Mossi musulmans *ia-dér'a*. Le plus ancien m'offrit l'hospitalité. Je fus fort bien

accueilli dans ce village; plusieurs habitants vinrent m'apporter quelques provisions et des kola. J'y ai trouvé une dizaine de Mandé originaires des environs de Djenné, établis ici provisoirement pour y faire le commerce de sel et d'esclaves avec la colonne Gandiari.

Jeu-di 26. — Isaka, auquel j'ai fait un petit cadeau, veut bien m'accompagner jusqu'à Pouna et me recommander là-bas de la part des Mossi de Baouér'a. Deux ruines, Marakha et Narana, nous séparent de Pouna: elles sont habitées chacune par deux ou trois vieillards, échappés aux gens de Gandiari.

À Pouna, qui n'est pourtant qu'un petit village, il règne aujourd'hui une certaine animation: c'est qu'il se trouve sur la route de Dakay-Oua-Loumbalé, où passent quelques porteurs de mil, allant ravitailler la colonne Gandiari.

À Pouna, comme dans la partie ouest du Gourounsi que j'ai traversée, les caïmans, qui vivent dans les marais des alentours, sont l'objet d'une grande vénération;

1. Suite. — Voyez t. LXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113; t. LXII, p. 33.



il en est de même des *iguanes* (gueules tapées), qui circulent dans le village et dans les champs de maïs; ils sont gras et dodus et mesurent jusqu'à 2 mètres de longueur. Près de la case du chef il y en avait qui dormaient au soleil; ils ne se dérangeaient même pas quand on les prenait dans les mains. Cet animal est presque domestiqué : jamais on ne le tue. Cette vénération pour l'iguane existe chez beaucoup de peuples noirs; dans le temps on m'a cité Séfé, gros village du Kaarta, où les iguanes sont très nombreux et presque l'objet d'un culte. Leur faire, même involontairement, du mal, disent les noirs, attire les plus grands malheurs sur le village.

Vendredi 27. — Isaka étant retourné à Baouér'a, le chef de Pouna me donna un homme pour me conduire à Koummoullou.

La terre végétale est abondante ici, mais les villages sont actuellement à peu près déserts; autrefois ils renfermaient une nombreuse population. Loukourou, Bala, Nitiané, Tapéo, qui se trouvent sur le chemin, n'ont conservé que quelques hommes. Toutes les femmes ont été prises par Gandiari; aussi les abords des villages seuls, sur une profondeur qui ne dépasse pas une centaine de mètres, sont-ils plantés de maïs et de *sanio* (petit mil tardif).

Bien longtemps avant de voir Koummoullou, on aperçoit au loin, dominant la plaine alentour, un cône d'une trentaine de mètres de hauteur; c'est le tas d'ordures de Koummoullou qui s'élève au milieu des groupes de cases, comme pour attester l'ancienneté de la création du village.

C'est une des rares localités gourounga qui n'aient pas été mises à sac par Gandiari, son naba ayant, à l'approche de la colonne, envoyé un cadeau assez important en captifs et en bœufs à Naba Sanom. Ce dernier obtint alors de Gandiari qu'il épargnerait Koummoullou. Cette faveur ne s'étendit cependant pas aux autres villages de cette petite confédération, qui furent tous détruits.

La demeure du naba, située à peu près au centre des groupes d'habitations qui forment le village, est une agglomération de cases à *argamaces* (terrasses), communiquant entre elles souterrainement et par les toits. Le tout est entouré d'un mur en terre de quatre mètres de hauteur flanqué de tourelles creuses servant d'écuries, mais ne pouvant être utilisées en aucune façon pour la défense. Les murs, badigeonnés à la cendre, ont un aspect assez sévère; on se croirait devant une propriété bien tenue. Malheureusement l'intérieur est loin de répondre à l'extérieur. La cour n'est qu'un bourbier; elle sert de parc aux dix bœufs et aux quelques moutons qui constituent la fortune du naba. Les cases du rez-de-chaussée, comme dans tout le Gourounsi, sont plutôt des caves que des habitations. Elles dégagent une odeur nauséabonde qui vous prend à la gorge dès qu'on y pénètre; les chèvres, les poules, y circulent librement. Les cases du premier seules peuvent être habitables pour un Européen.

Comme le logement qu'on m'avait destiné était inhabitable, mes hommes et moi nous nous installâmes sur les *argamaces*, en établissant tant bien que mal la tente pour nous mettre à l'abri de la pluie.

Dans l'intérieur des habitations règne la plus profonde obscurité; ce sont plutôt des antres que des maisons. Il y circule des rats, des crabes, des lézards et d'autres animaux nuisibles, dont le voisinage n'est pas précisément attrayant, et l'odeur fétide qui se dégage de là dedans empêche de dormir. Les punaises abondent dans les maisons en terre; il est absolument impossible de s'en garantir, même avec une moustiquaire.

Le naba, auquel je rendis visite dès que je fus sommairement installé, est le seul individu que j'aie vu vêtu. Les gens de son entourage ne portent, comme vêtements, que des peaux de bœuf, de mouton ou de chèvre, d'autres n'ont que des lambeaux de peau en forme de tablier. Ce vêtement (si toutefois on peut lui donner ce nom) ne met pas à l'abri des intempéries, il ne cache la nudité qu'imparfaitement, son port est gênant, et, dès que l'homme doit se livrer à un travail quelconque, ou faire une marche, il lui faut s'en débarrasser; aussi voit-on plus de gens tout nus qu'habillés. Quant aux femmes du naba, elles portent, comme dans tout le Gourounsi, un simple bouquet de feuilles par derrière; le devant est tout nu.

Le naba est très grand; il est vêtu d'un burnous blanc en cotonnade commune indigène. Sa moustache rasée sous le nez, laissant quelques poils qui retombent le long des coins de la bouche à la manière des Chinois, lui donne déjà un air grotesque. Mais ce qui le rend tout à fait ridicule, c'est sa coiffure : il porte, ajustées à son bonnet *mafou*<sup>1</sup>, deux gigantesques têtes d'oiseaux munies de becs. Ces têtes, recouvertes de drap rouge, brodées de cauris, tiennent à son bonnet par des courroies. L'oiseau qui fournit cette parure de luxe est un grand échassier à tête chauve, que l'on appelle vulgairement *marabout*, et dont les plumes de la queue sont très recherchées en Europe pour les éventails, les chapeaux, etc.

L'entretien, qui eut lieu en mossi, fut long et laborieux; nous arrivâmes cependant à nous comprendre. Le naba m'informa que, vivant en hostilité avec Bangzoaza, il lui était impossible, à son grand regret, de me faire conduire par ses gens jusqu'à ce village, mais que, pour m'être agréable, il me ferait conduire à Tiakhané.

Dans la soirée il vint me rendre ma visite, précédé de quatre griots qui chantaient en s'accompagnant d'un instrument de musique comme je n'en avais pas encore vu. C'est une bouteille en osier, à fond de calchasse, renfermant des graines. En l'agitant dans divers sens elle produit un bruit assourdissant.

Dimanche 29 juillet. — Une pluie continue pen-

1. Le bonnet dit *mafou* a la forme d'une toque; il est en coton brodé en losanges, de couleurs diverses. C'est la coiffure favorite de Naba Sanom et des nabiga de Waghalougou.



dant toute la matinée d'hier m'a forcé de remettre mon départ à aujourd'hui.

Le naba m'accompagne à cheval jusqu'à la limite de son territoire, qui comprend deux ruines dans cette direction. Cette espèce d'hercule avait mis pour la circonstance son boubou de guerrier, couvert d'amulettes, en dessous duquel il portait, dissimulé dans le dos, un bouclier en bois, qui lui remontait jusqu'aux oreilles. Les têtes de marabout étaient remplacées par tout un attirail de cornes suspendues à son bonnet. Après avoir fait ses recommandations au cavalier et aux deux captifs qui devaient m'accompagner, il prit congé de moi et s'en retourna, précédé de ses quatre griots, et suivi de sept guerriers munis d'ares.

En arrivant près des ruines de Zorogo ou Diorogo, Fondou, un de mes hommes, tua un énorme *sigui* noir (bœuf sauvage). Comme la région que nous

traversons vit dans la disette, et que l'étape d'aujourd'hui est fort longue, je fais camper dès que nous atteignons de l'eau, afin de permettre à mes hommes de s'occuper du dépeçage et du boucanage de la viande de l'animal.

Chaque fois que nous avons réussi à abattre une grosse pièce de gibier, le dépeçage et la préparation de la viande ont donné lieu aux mêmes scènes de cannibalisme et de sauvagerie de la part de mes noirs; c'est là qu'ils se montrent tels qu'ils sont réellement; leurs instincts sauvages reparaissent, ils ressemblent en cette occasion plutôt à des brutes qu'à des êtres humains.

Pendant que ceux qui ont les meilleurs couteaux se ruent sur la bête pour la découper, les femmes amassent du bois mort, un ou deux hommes tendent des cordes autour de quatre arbres disposés sensiblement en carré, pour y suspendre la viande; puis ils construi-



Le naba de Koumoullon et ses griots. — Dessin de Rion, d'après les documents de l'auteur.

sent au centre du carré un séchoir en branches vertes. Un coup de revolver à bout portant sur un vieux chiffon ou un tampon de vieux linge disposé à côté du bassinet d'une arme à silex dont on a préalablement bouché la lumière, procurent le feu. Dès qu'une pièce de viande est enlevée, un homme la découpe en longues lanières qu'il suspend aux cordes, ou dispose sur le séchoir. Durant le cours de cette besogne quelques-uns s'enduisent le corps de la fiente de l'animal, se lavent certaines parties du corps avec du sang; d'autres mangent avec avidité du gras-double cru, ou des boyaux à peine passés au feu. Les os, après lesquels il reste toujours un peu de viande, sont placés sur le feu, bien nettoyés et brisés pour en extraire la moelle, dont une partie est tout de suite mangée, l'autre étant employée à se graisser le corps ou à nettoyer les armes.

La nuit, quand je me réveille, je vois à la lueur des feux ces êtres à face noire, luisante, accroupis près de

quelque tas de braise. Ils rongent les os, découpent la tête, grillent les pieds, mangent de la viande, et encore de la viande, ne prenant même pas le temps de dormir. Ils sont dix, y compris les trois hommes de Koumoullon. A quatre heures du matin, tout l'intérieur de la bête, la tête, les pieds, les os, tout a disparu. Que reste-t-il de ce bœuf, dont la tête à elle seule pèse une charge? Un petit fagot de viande sèche, de 5 à 6 kilos par homme; tout le reste a été dévoré. Pour le noir, manger beaucoup est une des plus grosses jouissances qui existent. Quand, n'en pouvant plus, un noir vient, en vous gratifiant de quelques renvois, vous dire *Barka* (merci), et qu'il ajoute d'un ton souriant : « *Moi y en a plein* », vous pouvez être sûr qu'il est heureux.

C'est dans ces moments qu'il devient expansif, comme nous après le bon vin. Quand il raconte une histoire ou une aventure de chasse, c'est avec humour et en-



train; d'autres fois, il joue quelque pantomime. Ne riez pas, c'est l'enfance de l'art théâtral.

Couché sur une natte, près d'un bon feu, et en savourant une pipe de mauvais tabac, je les mettais régulièrement à contribution, quand je les voyais si bien disposés.

Ce soir-là, Fondon, qui était le héros de la journée, car c'était lui qui avait tué le buffle, nous raconta l'histoire suivante, que j'ai transcrit à peu près littéralement :

« L'Hyène dit une nuit au Lièvre : « Allons pêcher ». Ils se rendent de concert à la rivière, et bientôt le Lièvre attrape un beau poisson. Comme il fallait camper en attendant le jour, l'Hyène, qui cherchait à s'emparer du poisson, prétexta la marande, et passa sur l'autre bord de la rivière. Mais, avant de partir, et pour donner le change sur ses intentions, elle recommanda au Lièvre de faire bonne garde pendant la nuit : « Méfie-toi, ami Lièvre, le pays est infesté de voleurs, « on pourrait bien venir te voler notre poisson; en- « core une fois, veille bien. — J'ai compris, reprit le « Lièvre, tu peux être tranquille. »

« Vers le milieu de la nuit, l'Hyène, dans le but d'ac- caparer le poisson, traversa en silence la rivière pour voler son camarade. Mais le Lièvre, qui veillait bien, s'empara d'un tison et le jeta dans les yeux de l'Hyène, qui s'empessa de s'enfuir et de repasser la rivière.

« Au jour, l'Hyène, de l'autre rive, interpella le Lièvre : « Bonjour, lui cria-t-elle, tu t'es donc battu « avec les voleurs ? »

« Le Lièvre répondit, en regardant l'Hyène et en sou- riant : « Oui ». L'Hyène, honteuse, ajouta : « Pour un « gaillard si petit, tu as le bras solide : non seulement « tu as chassé le voleur et tu lui as fendu la figure, « mais encore ton coup a été si rude, que le feu du « tison a été projeté sur moi par-dessus la rive, et m'a « brûlé les yeux. »

« Conclusion : Le plus malin des deux n'est pas celui qu'on croit. »

A la sortie des ruines du Zorogo, près desquelles nous avons établi notre campement, le sentier n'existe plus, on chemine dans les hautes herbes, les hommes sont forcés de s'appeler pour ne pas se perdre. Il faut près d'une heure pour franchir un kilomètre. Heureusement que le guide connaît très bien le pays. Nous arrivons dans ces conditions devant Kalarokho, où, bien avant de soupçonner l'existence d'un village, nous entendons le cri de guerre poussé par les habitants. Bientôt ces sauvages s'échelonnent sur notre flanc gauche, l'arc bandé, les flèches à la main, attendant qu'ils soient en force pour nous attaquer. Le terrain est heureusement découvert en cet endroit, nous pouvons à notre aise observer leurs mouvements. Pendant que le cavalier de Koummoullou qui m'accompagne leur crie à tue-tête de ne pas tirer, les renforts leur arrivent. Tout en se dissimulant derrière quelques arbres, ils essayent de nous envelopper. Mes hommes continuent de défiler avec les ânes et sont prêts à faire feu. Diawé

se tient sur le flanc menacé, tandis que je ferme la marche, surveillant de mon mieux ces sauvages. Ils sont là environ une centaine, à moitié cachés par la brous- saille, dévorant des yeux les charges de mes six bourri- quots éreintés; ils nous suivent lentement, presque en rampant, et poussant des cris de fauves. Le cavalier de Koummoullou a enfin réussi à s'aboucher avec l'un d'eux; il lui parle à distance, et par ses gestes je com- prends qu'il harangue les forcés en leur expliquant que nous avons des intentions toutes pacifiques. Il fait voir aux Gourounga que nous sommes cependant armés, et qu'en cas de conflit ils n'auraient pas le dessus. « Ce n'est pas bien sûr, avec nos trois fusils ! »

Bientôt le gros de la troupe ralentit la poursuite, nous ne sommes plus suivis qu'à une distance de cent mètres environ, par six gaillards qui s'arrêtent de temps à autre pour nous viser, mais ils ne tirent pas. Arrivés à un petit ruisseau, et ne se voyant pas imités par les camarades, ils n'osent pousser plus loin et s'en retournent.

Sur une croupe découverte de l'autre côté du ruis- seau, nous nous arrêtons quelques minutes pour mettre un peu d'ordre dans le convoi et laisser respirer hom- mes et animaux.

Deux heures et demie après, nous atteignons le pla- teau sur lequel s'élève Tiakhané, à l'altitude de 1 050 mè- tres. Cette région est dominée par une ligne de hau- teurs qui court dans le sud-est. Le point culminant est un cône presque isolé, dont j'ai évalué l'altitude à 1 800 mètres. Le sol, argileux, renferme ici des paillettes de mica en abondance, comme chez les Komono.

Nous quittâmes Tiakhané à neuf heures du matin; le naba, après quelques velléités d'opposition, se décida à me faire partir, mais jusqu'à Kapouri, où nous nous arrêtàmes le soir, il m'accabla d'exigences. Je ne sais comment j'aurais pu m'en débarrasser, faute surtout de nous comprendre, sans l'intervention de deux Dagomba, venus d'un village voisin, Mamourou-iri.

Ces Dagomba expliquèrent au naba que la route est longue et difficile, et que si des guides m'accompa- gnent jusqu'à Pakhé, je ne leur refuserai certaine- ment pas un cadeau. Ils racontèrent qu'ils ont vu des Européens à Salaga et que jamais un blanc ne paye à l'avance, attendu que les récompenses qu'ils donnent sont toujours proportionnées aux services rendus.

Mardi 1<sup>er</sup> août. — Avec le secours de ces deux braves gens, je réussis à quitter Kapouri vers onze heures du matin, bien heureux d'arriver le soir à Pakhé, car là, me disait-on, tout est fini, le chemin est bon et fré- quenté.

Je dus m'arrêter quelques instants à Mamourou-iri pour saluer Mamourou, le vieux chef dagomba, et le remercier de l'intervention de ses deux hommes. Après m'avoir donné environ 1 kilo de mil et sa bénédiction, il me fit accompagner jusqu'à la limite des cultures par un de ses fils.

Pendant que je me hâtais de rejoindre mon convoi, qui avait gagné sur moi une avance de quelques cen-





Ces sauvages nous suivent presque en rampant — Dessin de Rion, d'après les documents de l'auteur



taines de mètres, surgit à environ 1 kilomètre du village une bande d'hommes armés d'arcs, flèches en mains; l'un d'eux, qui paraissait être le chef de la bande, voulut me faire rebrousser chemin. Je ne comprenais d'abord pas très bien, et j'étais fermement convaincu qu'il venait me prévenir que je courais quelque danger en continuant à m'avancer, lorsque, brusquement, il saisit la bride du cheval de Diawé et essaya de sauter en croupe. Mais comme je m'apprêtais à faire feu sur lui de mon revolver, son ardeur hippique se calma subitement et il se mit à courir avec ses hommes dans la direction du convoi, où je parvins avant lui.

Au convoi, mes hommes étaient déjà aux prises avec une autre fraction de la bande; j'arrivai juste à temps pour empêcher toute hostilité de la part de mon personnel.

Lorsque le chef de la bande nous rejoignit, j'appris de lui qu'il était envoyé par le chef de Pou ou Poukha avec mission de me ramener à ce village pour saluer son chef (lisez : lui offrir un cadeau), dont je traversais le territoire, disait-il, et que si je continuais à avancer, il pousserait le cri de guerre afin d'attirer à lui d'autres hommes qui étaient aux environs. Comme je connaissais de réputation ce village et son chef, je fis de suite signe à Diawé de filer avec le convoi et signifiai à cet aventurier que s'il nous suivait, ce serait moi qui l'attaquerais.

Cette décision sembla arrêter un instant l'ardeur de ces sauvages, mais, après s'être concertés entre eux, ils revinrent à la charge de plus belle, criant à haute voix : *Hou! hou! hou!* (leur cri de guerre) et cherchant à nous devancer; mais les trois hommes de mon convoi, armés de fusils, sortirent des rangs et s'apprêtèrent à tirer sur les plus audacieux, qui prirent la fuite et entraînèrent dans leur retraite le reste de la bande. Pendant 3 kilomètres ils continuèrent à nous suivre à une distance de 150 mètres. Bientôt je les perdus complètement de vue. C'est alors qu'apparurent les hommes de Kapouri, qui pendant tout ce temps-là avaient observé plus que la neutralité en se cachant aux environs.

Au départ de, Kapouri en effet, le chef avait mis à ma disposition trois hommes; deux avaient eu prudent de disparaître au moment où nous étions menacés par les bandits de Poukha. Un seul, garçon de vingt à vingt-cinq ans, ne me quittait pas et voulait constamment me forcer à tenir mon ombrelle ouverte. Je ne pouvais naturellement pas y songer, car il me fallait veiller et sur mes flancs et sur mes derrières et tenir mes hommes dans la main. Me voyant résister, ce malheureux, qui marchait avec moi, me suppliait d'ouvrir le parasol. Enfin, comprenant qu'il le considérait comme un fétiche, je crus ne pas devoir lui refuser cette satisfaction. Sa joie fut si grande qu'il courait de la tête à la queue de la petite colonne, dansant et gesticulant. Il était évident que pour ce jeune Gourounga ce n'était ni nos trois fusils ni notre sang-froid qui nous avaient sauvés, c'était l'ombrelle qui avait mis tout le monde en fuite.

Cette bande ne se composait que de 22 ou 23 individus armés, et ce n'était pas l'envie de les chasser qui nous manquait. Mais, voyageant dans un pays que je ne connaissais pas et dont je ne savais pas parler la langue, je crus prudent d'éviter toute hostilité de notre part, d'autant plus que, abandonnés par ceux qui devaient nous guider, j'ignorais si les villages qui nous entouraient étaient amis ou non de Poukha. Dans un pays comme celui-là, de victime on passe facilement pour accusé, n'ayant pas le moyen de se justifier ni de fournir des explications.

Une heure avant la tombée de la nuit, nous arrivons à Pakhé. Les habitants sont encore dans les cultures et travaillent au son du tam-tam. Les griots nous accompagnent, dans l'espoir de recevoir quelques cauris, et des jeunes gens viennent me saluer en me saisissant la barbe, comme c'est l'usage par ici. Cette coutume force les Gourounga à enrouler des fibres autour de leur barbe pour ne pas se la voir arrachée par quelque salutation un peu brusque.

Le naba, chez lequel on me conduit, m'installe dans une case relativement propre, s'occupe de mes animaux et renvoie les curieux, assez nombreux pour être gênants.

Mon arrivée tardive et l'état de mes animaux ne me permettent point de partir demain : je dois, à mon grand regret, rester un jour ici.

La population du village (600 à 700 habitants) m'a paru très mélangée. On y trouve des Gourounga de toutes les tribus. Il y a aussi à Pakhé une petite colonie de Dagomba. Ces gens, sans être vêtus luxueusement, portent des effets propres. Leurs femmes, coiffées de foulards, ont des pagens en cotonnade rayée de couleurs diverses, de fabrication indigène.

Autour des Gourounga, peu ou point vêtus, ils ont l'air de seigneurs. Les femmes dagomba font le petit commerce de sel, piments, tabac, beurre de cé, kola, etc., tandis que leurs maris s'occupent du commerce de bestiaux, de captifs, de coton, d'indigo, qu'ils vont vendre à Ouallé et à Gambakha.

Les Dagomba comprennent tous le mossi. J'appris par eux que le pic que j'ai signalé à Tiakhané, et que nous avons dépassé hier, se nomme Naouri-tanga, et qu'au pied du pic, sur le chemin de Pakhé, se trouve le village de Naouri. D'ici on ne met, d'après eux, que trois jours pour se rendre à Ouallé. On me conseilla de prendre le chemin d'Addoukou-iri, de préférence à celui de Koulor'o, situé plus à l'ouest.

Le chef de Pakhé ne chercha pas à m'extorquer de marchandises en dehors du cadeau que je lui fis, et le lendemain matin il mit deux hommes à ma disposition pour me conduire au chef de Midegon.

Lundi 6 août. — Après avoir passé à Midegon et à Addoukou-iri, j'arrivai à Sidegon, où, vu l'heure tardive, il ne me fut pas possible de trouver un abri; je me fis conduire à la sortie du village et campai dans un endroit découvert, près du chemin à suivre le lendemain. Une abondante pluie et une tentative de vol



de bourriquets par les habitants nous forcèrent de rester sur pied toute la nuit. Heureusement que le lendemain matin j'eus assez promptement raison des exigences du chef, qui finit par me donner deux guides, ce qui nous permit de nous mettre en route vers sept heures du matin. J'ignore s'il existe un chemin de Sidegou à Sédokho, car les deux hommes me firent prendre à travers la campagne dans un terrain très difficile pour les ânes.

A 3 kilomètres au delà de Sidegou, nous atteignîmes le bord d'une petite rivière très dangereuse à traverser à cette époque, à cause de sa profondeur (1<sup>m</sup>,70) et de la rapidité de son courant. Mes hommes transbordèrent les bagages, ayant de l'eau par-dessus la tête; ils étaient forcés de soutenir les charges à bras tendus au-dessus de l'eau. J'eus trois ânes entraînés par le courant, et Diawé faillit se noyer avec son cheval. Les deux

guides profitèrent de la circonstance pour s'évader.

Au bout d'un quart d'heure de recherches, nous trouvâmes aux abords de la rivière un petit sentier que nous nous empressâmes de prendre en toute confiance. la boussole nous donnant sensiblement la même direction que celle que nous suivions précédemment. Une heure après, j'eus le bonheur de trouver un jeune homme qui m'affirma que ce chemin était le bon et que bientôt nous apercevriions Béloung-o.

En effet, nous atteignîmes ce village peu de temps après; il s'allonge par groupes isolés sur une étendue de plus de 2 kilomètres. Les habitants nous regardaient avec curiosité, mais sans hostilité; ils m'appelaient Zanyéto (Haoussa), ce qui prouve qu'il ne passe jamais de Haoussa par ici, puisque les Gourounga ignorent la couleur de leur peau.

Le lendemain soir j'atteins Korogo, village d'envi-



L'un des hommes saisit la bride du cheval de Diawé. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

ron 800 habitants, où je vais demander l'hospitalité chez le naba. Quoique souffrant, et en prévision d'un refus de guide, je me mis en devoir, tout en ayant l'air de chasser, de chercher le chemin d'Arago. On aperçoit ce village un quart d'heure après être sorti des derniers groupes de Korogo: aussi, quand, le lendemain, le naba refusa de mettre un guide à ma disposition, sous prétexte que le cadeau que je lui faisais était insuffisant, je fis charger mes ânes et partis sans guide, à sa grande stupéfaction.

Nous comptions atteindre ce jour-là la Volta Blanche, ce cours d'eau n'étant pas éloigné, puisque la pirogue appartient au chef d'Arago: malheureusement, une pluie torrentielle nous força de nous arrêter dans ce village et d'y passer la nuit.

Mercredi 8 août. — La Volta Blanche n'est éloignée d'Arago que de 3 kilomètres. Aucune particularité dans la configuration du terrain ni dans la végétation

n'accuse la présence d'un cours d'eau. En arrivant sur ses bords on est tout surpris d'en trouver là un aussi important. La Volta sert ici de limite entre le Gourounsi et le Gambakha. Elle vient du nord-est et a environ 120 mètres de largeur. Son lit est très encaissé; ses berges ont plus de 20 mètres de hauteur. En ce moment il y a peu d'eau — l'endroit le plus profond n'a que 3 mètres, — mais à 2 mètres des bords il faut déjà nager. C'est une crue toute subite, car il y a cinq jours la rivière était encore guéable. Son courant n'excède pas trois milles à l'heure; elle est aussi considérable que le Comoé, qui coule à quelques journées de marche au nord et à l'est de Kong. J'ai appris par le chef d'Arago qu'elle est formée par la réunion de trois rivières qui se réunissent non loin l'une de l'autre à deux ou trois jours de marche en amont. L'une vient du Boussanga ou Bousangsi, l'autre sort de chez les Bimba (Gourma), enfin la troisième vient du Mossi. Aucune



de ces rivières ne doit avoir une grande importance.

Il résulte de mes informations et surtout de mon voyage de Bobo-Dioulassou au Mossi que les diverses branches de la Volta ont un cours considérablement plus long qu'on ne le supposait jusqu'à présent. Il est assez curieux de voir tous ceux qui ont parlé de la Volta répéter les uns après les autres, après avoir dit que ce fleuve a en moyenne 200 mètres de largeur, qu'il prend ses sources à trois ou quatre jours de marche au nord de Salaga.

Deux hommes cependant, Johnston et Paulitsche, ne se sont pas laissés aller à cette appréciation fantaisiste, et, en 1882 et 1884, ils n'ont pas hésité à soutenir que par la Volta on peut pénétrer bien avant dans la boucle du Niger, ce que mon voyage confirme.

La pirogue qui fait ici le service du passage est tout ce qu'il y a de plus primitif : un tronc d'arbre à peine équarri et creusé au feu. Elle peut transborder trois personnes à la fois ou deux charges d'ânes. Nulle part je n'ai vu de pirogue aussi mal conditionnée. Avant d'embarquer, il faut régler le prix du passage avec le délégué du chef d'Arago. Ces prix sont fixés à 1 100 cauris par cheval, 550 par âne avec sa charge, 200 par porteur avec sa charge. Le personnel ne transportant pas de marchandises est traversé gratuitement.

L'opération du passage de la rivière dura cinq heures, presque le triple de ce qu'il faut pour faire traverser le Niger avec le même personnel. Sur l'autre rive attendaient une trentaine de Mossi avec trois ânes; ils revenaient de Ouall-Oualé avec des kola (environ 300 kilos) et des charges de cauris. Ce sont les premiers indigènes que je rencontre; je n'en ai du reste pas vu d'autres dans la suite de mon voyage jusqu'à Ouall-Oualé.

Malgré l'heure avancée, je quittai les bords du fleuve. Le débordement de deux torrents avait inondé les rives sur une profondeur de près de 2 kilomètres, et ce n'est qu'avec beaucoup de difficulté que nous sortons de ce terrain fangeux, après avoir déchargé encore plusieurs fois les ânes. A la nuit tombante nous atteignons un

petit plateau rocheux où l'on trouve un peu d'eau dans les creux des roches. Nous installons là le campement.

Je passe la nuit suivante à Zangom. Les habitants de ce village sont de braves gens et rendent service avec complaisance. Le matin, avant de nous mettre en route, quelques-uns nous accompagnèrent jusqu'à mi-chemin de Ouall-Oualé.

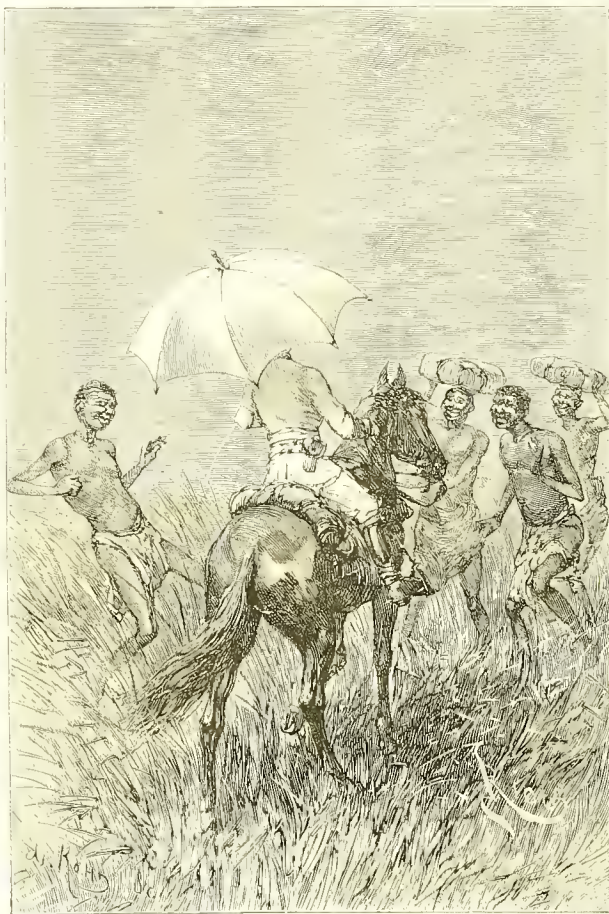
Du plateau qui sépare Zangom de Ouall-Oualé, on découvre un très beau panorama. Tandis que vers le nord les derniers contreforts du petit massif de Naouri se meuvent lentement, vers l'est court, dans une direction pres-

que sud-nord, un grand soulèvement continu, de hauteur uniforme, qui vient se terminer par un cône de déjection en face et non loin du massif de Naouri, mais sans le rejoindre; ces deux soulèvements sont séparés par une trouée de quelques kilomètres, qui livre passage à la Volta Blanche.

Ce soulèvement n'est éloigné de nous que d'une quinzaine de kilomètres; avec ses parois verticales, baignées à la base par une mer de brume et surmontées de mamelons bien arrondis dépourvus de végétation, il rappelle assez exactement les côtes du Portugal et d'Espagne telles qu'on les aperçoit, par échappées, du pont du navire entre l'embouchure du Tage et le cap Roxo. Par la pensée, je me suis immédiatement transporté sur un paquebot des Messageries maritimes faisant route vers l'Europe.

Ce doux rêve m'avait fait oublier toutes mes fatigues et laissé indifférent à la vue des premières cases de Ouall-Oualé, lorsqu'un *marhaba* prononcé par un Dagomba, en guise de bonjour, vint me rappeler que j'étais au Soudan et me faire songer à un gîte. Je demandai donc à être conduit près de l'imam Seydou Touré.

Ce vieillard me reçut très poliment; il me demanda discrètement d'où je venais et où je comptais me rendre; quand je lui eus tracé à grandes lignes l'itinéraire que j'avais suivi pour venir, il me manifesta, ainsi que toute l'assistance, son profond étonnement. Il ne comprenait pas comment j'avais pu traverser



L'ombrelle (voy. p. 54). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.





Drave et trois âmes entraînées par le courant (voy. p. 55) — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur



le Gourounsi sans une imposante escorte de marchands ou de Mossi. Je terminai mon premier entretien en manifestant à l'imam le désir de me rendre à Salaga, afin de gagner une route sûre me ramenant vers Kong. Il me dit qu'à son regret il ne pourrait satisfaire à mon désir que dans trois ou quatre jours : une guerre qui venait d'éclater entre les Dagomba de Savelongou et ceux de Kompongou rendait le chemin habituel impraticable.

Ma dysenterie m'avait considérablement affaibli. En arrivant sur les bords de la Volta Blanche je n'avais pas eu la force de gravir seul la berge opposée; il m'avait

fallu l'aide de mes hommes pour me hisser sur le talus, monter et descendre de cheval.

L'accueil bienveillant de la famille dagomba, chez laquelle je reçus l'hospitalité, les soins que me prodigua Adissa, mon hôtesse, les potions que je tirai de ma modeste pharmacie, me mirent sur pied au bout de vingt-cinq jours. L'ictère seul n'était pas guéri, mes remèdes étaient restés impuissants. Je m'adressai aux indigènes; on m'apporta bientôt des feuilles que je devais faire bouillir pour prendre des bains de vapeur et des bains chauds deux fois par jour. Je reconnus dans cette plante le *bantamaré*<sup>1</sup> des Wolof, ce qui me



Passage de la Volta Blanche. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

donna pleine confiance. Les Wolof boivent de la décoction de racine de bantamaré à chaque léger dérangement du foie et surtout lorsqu'ils sont atteints d'une sorte de jaunisse qui précède la « maladie du sommeil », que l'on nomme, sur la Petite Côte, *panda*.

Dès le troisième jour de ce remède indigène, je ressentais un mieux sensible, et le sixième tout était fini.

El-Ilédi, mon hôte, parvint aussi à guérir Diawé. Les indigènes de cette région m'ont semblé beaucoup plus versés que ceux d'autres pays sur l'emploi des plantes médicinales; ce qui leur manque, c'est d'en connaître le dosage exact et de savoir approprier la médication à tel ou tel tempérament.

Tous les habitants de cette région vivent dans la crainte de voir occuper leur pays par les Anglais, qu'ils redoutent. Ils n'ont pas de griefs sérieux contre eux; ils les détestent tout simplement parce que leurs captifs sont réfugiés chez les Anglais, et que ces derniers les conservent et les enrôlent pour être soldats.

Je n'eus pas de peine à prouver que j'étais Français, un homme de Salaga, qui vint me rendre visite, leur ayant affirmé que je n'avais rien de commun avec les Anglais qu'il avait vus à Accra. Dans la suite, lorsque, pour réaliser les cauris nécessaires à l'achat de quelques

1. En mandé : *sérrouba*.



ânes, je fis vendre des tissus et autres objets de fabrication française par mon hôte, tout le monde fut d'accord pour en reconnaître la supériorité et affirmer hautement que mes marchandises n'étaient pas à comparer à celles des Anglais.

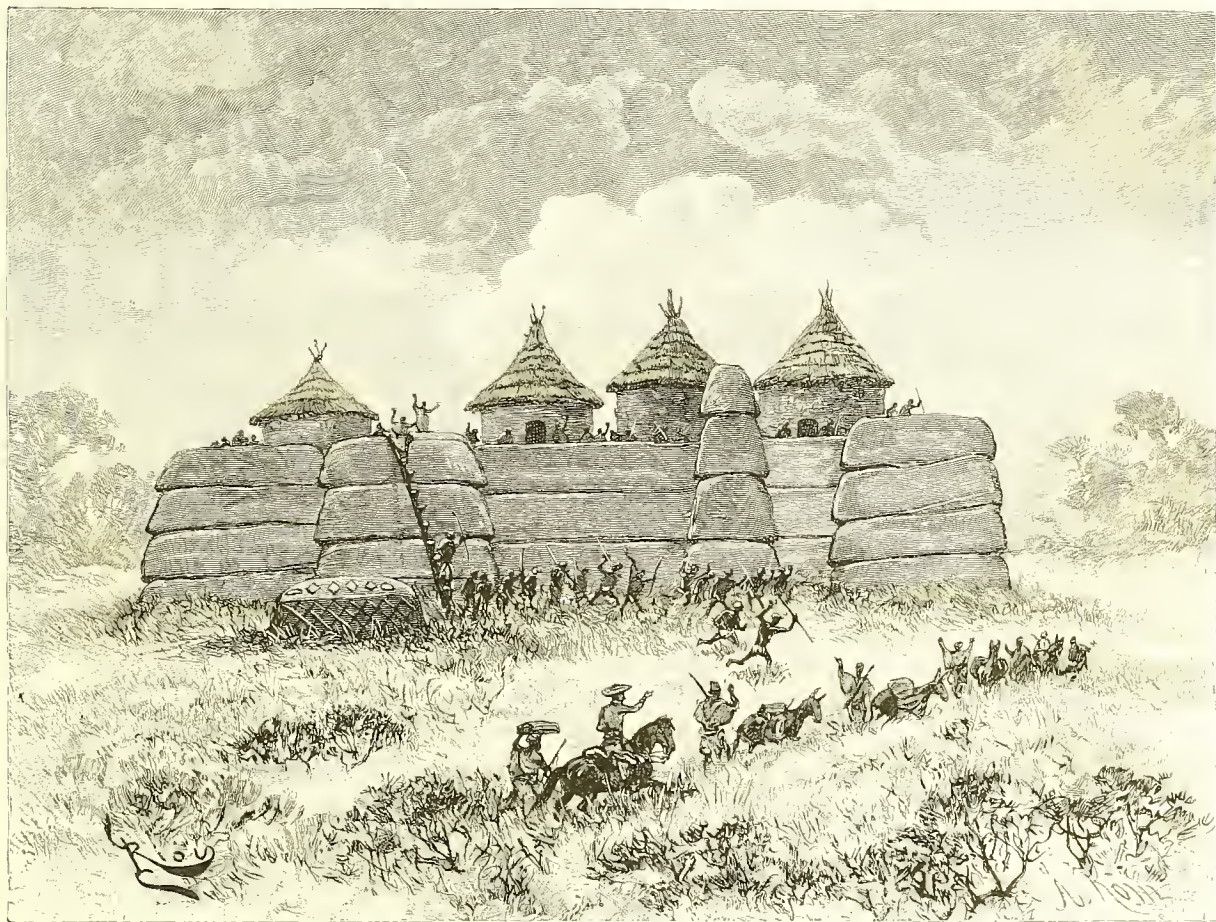
## XX

Le Gourounsi. — Populations. — Religion. — Populations du Mampoursi. — Qual-Qualé et son commerce. — Dispositions pour le départ sur Salaga.

On entend désigner par Gourounsi l'ensemble des territoires limités : à l'est par le Mampoursi et le Da-

gomba; au sud par le Gondja et les Etats de Oua; à l'ouest par le Lobi et le territoire de Niéniégué; au nord par le Dafina, le Kipirsi et le Mossi.

Ce territoire est arrosé par trois cours d'eau qui forment la Volta et par leurs affluents. La végétation y est plus luxuriante que dans les terrains ferrugineux de la vallée du Niger. Le sol, moins perméable et moins spongieux, conserve plus longtemps l'humidité; on y rencontre souvent des flaques d'eau, auprès desquelles la végétation est de toute beauté. C'est un pays couvert, légèrement ridé, offrant des sites bien curieux et souvent sauvages, une région de culture par excellence,



Construction sacrée de Gourounga (voy. p. 60). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

mais impropre à l'élevage, à cause de l'humidité et des insectes nuisibles au bétail.

La population, tout hétérogène, qui peuple cette vaste région, paraît avoir été refoulée dans ces bois par des peuples plus avancés qui l'environnent. Parlant des dialectes différents, vivant en constante hostilité entre elles et toujours sur le pied de guerre, ces tribus ont empêché les voies de communication de se développer, de sorte que le réseau en est peu compliqué. Il existe bien, comme partout, des sentiers sauvages reliant les villages les uns aux autres, mais ils sont si peu fréquentés que l'on ne peut y circuler sans guide que difficilement. En dehors des deux itinéraires décrits plus

haut reliant le Dafina au Mossi, et des chemins qui se dirigent de Sati sur Oua, on peut dire qu'il n'existe pas de voies de communication. Les noirs eux-mêmes, marchands et autres, ne parlent qu'avec un certain effroi du Gourounsi et de ses habitants.

Les divers peuples qui constituent la population du Gourounsi n'offrent pas entre eux de grandes différences de mœurs. Ils vivent depuis trop longtemps en voisins. Il est cependant notoire qu'ils appartiennent à des groupes ethnographiques distincts : les uns se rattachent au groupe Mossi, les autres à celui des Bimba ou Manpourg-Dagomba, du Gondja et même de l'Achanti. L'examen sommaire de quelques-uns des



dialectes et idiomes m'en a donné l'intime conviction. On ne pourra en opérer le classement rationnel qu'après en avoir étudié la linguistique.

Les habitations gourounga sont à peu près toutes analogues à celles que j'ai décrites au cours de ma route du Dafina au Mossi et du Mossi à Oual-Oualé. Les costumes ne diffèrent pas beaucoup entre eux : les Gourounga, hommes et femmes, sont à peu près complètement nus ; dans quelques rares districts seulement et dans les villages situés sur les voies de communication fréquentées, on rencontre des indigènes vêtus de quelques loques en cotonnade, mais c'est l'exception ; ces gens-là semblent plutôt affectionner les peaux pour se couvrir ou cacher leur nudité. Quelques femmes des tribus du sud-est ont la lèvre supérieure percée et traversée par un roseau ou un piquant de pore-épice qui leur monte le long du nez. C'est

tout le luxe féminin que j'aie eu l'occasion de constater.

La religion des Gourounga semble être le fétichisme. Ils ont des constructions rondes en terre, qui sont sacrées ; je les ai vus aussi invoquer Dieu, qui porte le même nom que le soleil (*ouindli*). Les constructions sacrées, qui affectent un peu toutes les formes et dimensions, sont revêtues de dessins géométriques, cercles, losanges, carrés, etc., peints à l'ocre rouge ou noire, ou encore bariolées de gris obtenu à l'aide de cendres délayées dans de l'eau. A Pakhé, un soir, en me promenant devant une de ces constructions, je m'étais mis machinalement à siffler. Voilà que tout le village s'attroupe et se lamente ; je venais, paraît-il, de profaner les lieux saints. Il me fallut faire expliquer, pendant une bonne heure, qu'un tel acte commis par un Européen n'avait pas du tout la même portée que s'il était commis par un indigène.



Jeunes filles portant la clot (voy. p. 62). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

Dans la région nord du Gourounsi on exploite beaucoup l'aloès ; avec les fibres on fait des fils. La feuille elle-même, pilée, sert à faire une sorte de feutre avec lequel on confectionne les bourres de fusil. On en extrait également une sorte de teinture qui, mélangée à du sable, sert de cosmétique pour les cheveux, et les rend plus noirs.

Sa racine, grillée, pilée et délayée dans de l'eau, est employée comme collyre. Cette préparation, posée en disque autour des yeux, sert de remède pour les ophtalmies dans toutes les régions du Soudan. L'aloès s'emploie aussi chez les noirs pour reformer la chair des ulcères, et surtout dans la médecine vétérinaire, comme en France.

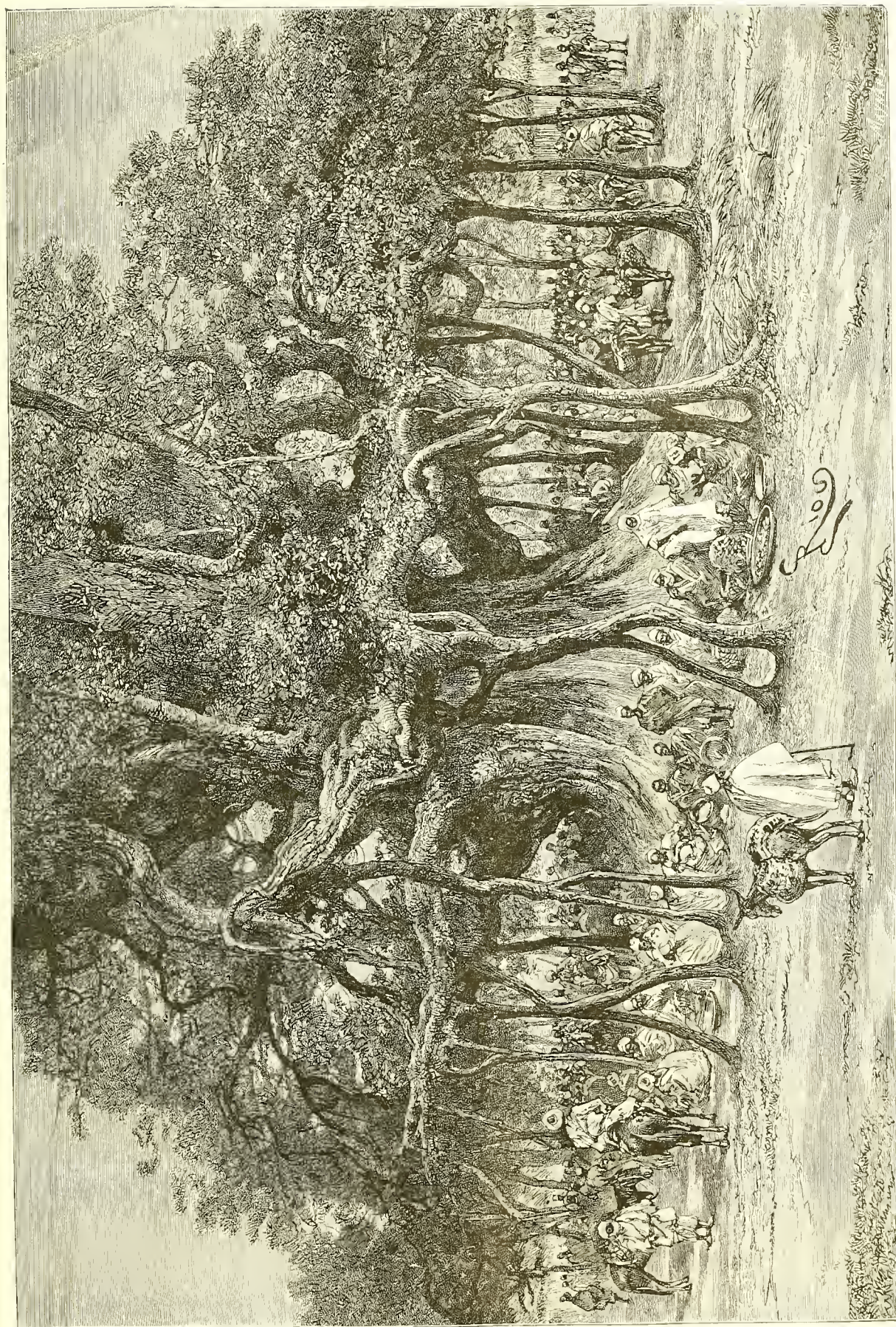
Le territoire de la rive gauche de la Volta Blanche se nomme Mampoursi<sup>1</sup>. Ses deux centres les plus im-

portants sont Oual-Oualé et Gambakha, qui ont chacun 2 500 à 3 000 habitants. Le Mampoursi est actuellement un tout petit Etat, limité au nord par le Mossi, au nord-est par le Gourma, à l'est par le Boussangsi, au sud par le Dagomba, à l'ouest par le Gourounsi.

Le territoire des Dagomba commence déjà sur la rive gauche de la rivière de Nasian, à 20 kilomètres au sud de Oual-Oualé. Le Mampoursi n'a donc qu'une profondeur de 20 milles géographiques (37 kil.) en latitude, mais il s'étend assez loin en largeur. Le souverain du Mampoursi est un Traouré (d'origine mandé) et réside à Nalirougou, village situé à quelques kilomètres de Gambakha ; il porte le titre de *mampourga naba*. Il y a environ deux siècles, le mampourga naba réunissait sous son autorité, outre le Mampoursi actuel, la région Sansanné Mango et tout le Gourounsi jusqu'à la Volta Rouge. Il prétend encore, même aujourd'hui, que son territoire est limité par cette dernière rivière.

1. Dans le Mampoursi on appelle le *mor* (langue du Mossi) *moteri* ; ex. : *a oum la moteri* (« il entend le mor »).





Sous le Janan (voy. p. 62). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur



J'ai constaté avec plaisir que chez les Mampourga la coutume barbare du tatouage tend à disparaître dans le sexe faible. On ne rencontre que fort peu de femmes défigurées. En revanche, elles ne se privent pas de se faire faire une incision en long, ou en diagonale, sur le nez et les joues. Elles se font aussi des dessins en bleu sur le front et les joues. Je ne dirai pas que c'est beau, mais ce n'est pas trop laid, et au moins original.

Rafraîchir ces petits dessins pour qu'ils paraissent toujours bien foncés, constitue une sérieuse occupation pour la femme mampourga. Munie d'une petite glace, elle étend la couleur noire sur le tatouage avec une fine barbe de plume en forme de pinceau, et la laisse sécher; puis, en guise de vernis, elle passe là-dessus un pinceau beurré, ce qui donne une teinte très brillante. Ce noir est fourni par un arbuste nommé en maudé *bou-rinké*. Les femmes en calcinent le fruit et le pilent, en y mélangeant un peu d'eau de cendre.

On voit ici des femmes et surtout des fillettes relativement jolies, surtout lorsque l'on vient du Mossi et du Gourounsi, où l'on n'est pas gâté sous ce rapport. Elles rappellent beaucoup le type mandé-dioula des filles de Kong.

Le mariage d'une jeune fille donne lieu à des réjouissances au tam-tam, qui durent plusieurs jours. Comme chez les Mandé Dioula, toutes les jeunes filles viennent prendre chez les parents de la mariée la dot de la jeune femme, qui est portée en chantant par tout le village. Il faudrait bien trois pages pour énumérer tous les biens qui composent la dot. A côté de quelques pagnes enroulés avec soin on voit triomphalement perché le bâton à faire le *tô*; ensuite, dans l'ordre le plus baroque, viennent des chaudrons, des piments, des corbeilles, du soubala, un tabouret, des balais, des foulards, des calebasses, un collier de perles, du poisson sec, etc.; il y a déjà progrès chez les Bobofing, les Niénégué et les Mbouin(g); là, la dot se réduit à deux *séko* (nattes), ou encore en tabac à priser, ou, chez les gens riches, à 4 000 cauris.

La polygamie existe dans le Dagomba, comme dans tout le Soudan. Comme on la rencontre aussi chez les peuples fétichistes, on est forcé de reconnaître qu'elle a une autre cause que l'islamisme. Les noirs n'ont pas été sans en voir souvent les inconvénients; bien souvent des guerres et des dissensions se sont élevées à cause de successions au pouvoir, au trône, qui ne manquent jamais de provoquer des compétitions entre les fils de femmes différentes d'un même chef, mais ils ne s'en corrigent pas pour cela.

Chez les Soudanais, les soins du ménage qui incombent à la femme sont si nombreux, qu'il est, pour ainsi dire, impossible à une seule femme de suffire à cette besogne.

Les femmes du Soudan, étant données les conditions dans lesquelles on les marie, et le rôle qu'elles sont appelées à jouer dans le ménage, ne sont pas précisément heureuses; et cependant, malgré le nombre de rivales avec lesquelles elles sont obligées de vivre,

on n'entend pas souvent des discussions s'élever entre elles. La bonne intelligence règne, au moins en apparence, et elles obéissent toujours à la première femme, à la plus ancienne dans le ménage.

Le 18 août, on célébra à Oual-Oualé la grande fête, ou fête du sacrifice des moutons, ce qui me donna l'occasion de voir le luxe déployé par les musulmans du village. Le costume des hommes rappelle assez celui des Mandé de Kong, mais il y a moins de grandes coussabes et peu de burnous. On porte beaucoup la coussabe à taille du Mossi. L'imam seul et quelques musulmans aisés étaient vêtus de la belle coussabe blanche du Haoussa dite *zangoussou*.

Ce vêtement est confectionné en bandelettes de 5 centimètres de largeur et brodé en lomas avec la soie blanche; c'est le linge le plus fin que j'aie vu jusqu'à présent; il coûte de 30 000 à 50 000 cauris, suivant qu'il est doublé ou non.

A l'occasion de la fête, plusieurs musulmans, sans que je les connusse, m'envoyèrent des mets tout préparés. Je dois du reste dire, à la louange de Oual-Oualé, que sa population est très hospitalière, bienveillante et fort polie. Pendant ma maladie, des musulmans envoyèrent prendre dans les villages aux environs du lait et des œufs pour me les offrir; la femme de mon diatigué eut la complaisance d'envoyer une captive jusqu'à Gambakha pour m'acheter du beurre frais; lorsque je sortais, hommes et femmes s'accroupissaient sur mon passage pour me saluer, comme l'ordonne ici la bienséance.

Le marché quotidien se tient à Fangana. C'est un marché à condiments, niomies, tabac, etc.; on y trouve aussi à acheter, à un prix élevé, de la viande de bœuf, tous les deux ou trois jours. Le grand marché se tient tous les trois jours à Bokodouré, sous un splendide banian; on y trouve, outre les choses essentielles à la vie, du coton, de l'indigo, de l'étoffe de couleur fabriquée ici, et quelquefois des vêtements confectionnés, houbous, bonnets, etc. Somme toute, Oual-Oualé n'est pas dépourvu de ressources et les vivres n'y sont pas hors de prix.

Ce n'est ni l'industrie du tissage ni celle de la teinture qui donnent aux gens de Oual-Oualé une aisance relative, c'est plutôt le commerce de transit du kola qui leur procure quelques bénéfices. La situation géographique de Oual-Oualé est excellente entre le Mossi central, Salaga et le Gourounsi. Les principaux articles d'échange sont: le sel, les kola tirés de Salaga, le *koyo* blanc, cotonnade très commune dite *taro pendé*, ou qui est fabriquée par les Mossi; en outre, quelques bœufs, moutons et ânes apportés par les Mossi.

En échange de ces produits, les Mossi remportent du cuivre en barres pour bracelets, des kola, de la cotonnade de couleur de Oual-Oualé et surtout des cauris.

Pendant mon séjour ici, il est arrivé deux fois des Mossi, dont une partie est venue camper chez mon hôte El-Hédi Touré. Rien n'est curieux comme l'arri-



vée d'une bande de ces gens-là, car on ne peut qualifier cela de caravane.

Précédés d'un *lounya*, griot jouant du petit tam-tam à cordes qui se tient sous le bras, les Mossi, au nombre d'une trentaine, portant chacun sur la tête un rouleau plus ou moins volumineux de taro, se bousculent et se précipitent dans le village en poussant de véritables cris de fauves pour annoncer leur arrivée. Ils font irruption dans tous les boulois inoccupés. Le plus ancien va saluer l'hôte qu'il a choisi et lui offre, pour se faire bien venir, la traditionnelle boule de soubhala.

La vente ne commence que le deuxième ou troisième jour, les gens de Oual-Oualé se gardant bien de se presser d'acheter leur cotonnade : ils retardent le plus possible leurs demandes, de façon à pouvoir extorquer quelques centimètres de plus par 100 cauris sous des prétextes plus ou moins fondés. Enfin, arrivés à leurs

lins, ils enlèvent tout dans une journée, en ayant soin de ne donner que de grosses cauris en paiement. Leurs achats terminés, les Mossi, auxquels il reste de trop lourdes charges de cauris, sont forcés de convertir les grosses cauris en petites, de façon à pouvoir les emporter, ce qui donne lieu à un agio de 10 pour 100. 1 100 grosses cauris n'en valant que 1 000 petites.

Pour le départ, c'est à peu près la même scène que pour l'arrivée. Pendant la moitié de la journée, le *lounya* parcourt le village pour rassembler les Mossi ; enfin, vers trois heures de l'après-midi, les premiers prêts se mettent en route, et au soleil couchant il y a encore des retardataires par les rues. Ils sont considérés par les Dagomba comme des brutes et traités comme tels ; on doit certainement les gruger à qui mieux mieux, ces malheureux mettant presque une journée pour compter quelques milliers de cauris.



Arrivée d'une bande de Mossi. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

Et Dieu sait cependant si les Dagomba sont naïfs !

Les animaux achetés au Mossi et les captifs de provenance du Gourounsi sont évacués sur Salaga, Kintampo et Daboya avec un bénéfice de 10 000 à 15 000 cauris par bœuf, 3 000 à 4 000 par mouton une fois engraisé. Ce sont encore les captifs qui donnent le plus beau bénéfice : il n'est pas rare de voir réaliser 100 pour 100 sur des lots de choix, jeunes filles ou jeunes femmes. De Salaga, outre les kola, on rapporte naturellement le cuivre, les perles, le corail, les foulards, les étoffes imprimées, la coutellerie et un peu de poudre, toujours facile à écouler, soit dans le Gourounsi, soit sur les lieux mêmes. L'eau-de-vie de traite (le gin) a fait ici son apparition, mais elle est bue en cachette ; Oual-Oualé contenant une forte proportion de musulmans, l'individu qui boit le *barasou* est mis à l'index.

Les gris-gris jouent ici un grand rôle. Mon diatigué, qui avait une femme et un enfant à Savelougou, se la-

mentait tous les jours sur le sort de sa famille : je lui donnai le sage conseil d'aller lui-même ou d'envoyer un de ses captifs à Savelougou pour chercher sa femme, puisque le village n'était pas assiégé. Il semblait vouloir se ranger à mon avis et s'était décidé à partir. Lorsqu'un musulman lui vendit un gris-gris pour attacher au cou d'un coq blanc. Il devait amarrer ce coq dans sa propre case et lui donner à boire l'encre d'un verset du Coran transcrit sur une tablette en bois — ce qui fut ponctuellement exécuté. De ce jour toutes les inquiétudes de mon hôte disparurent : sa conscience était tranquille, il avait fait son devoir.

Une autre fois, j'ai vu vendre à un Mossi un gris-gris destiné à le rendre invulnérable. Afin de bien faire ressortir la valeur de cette amulette, le vendeur se livra à l'opération suivante : l'amulette, enveloppée dans un chiffon, fut attachée sous l'aile d'un poulet soigneusement enduit de savon. Ce poulet, muni du gris-gris et



attaché par une patte à la porte d'une case, devait être invulnérable. Le Mossi, muni de son arc et placé à environ vingt mètres de cette cible vivante, fut convié à lancer trois flèches sur l'animal, le marabout le défiant de l'atteindre. Naturellement, ce poulet, qui avait déjà servi de cible dans les mêmes occasions, se tint sur ses gardes dès qu'il vit l'archer en position, et, au lieu de rester tranquillement en place, se débattit et bondit autant que le petit bout de corde le lui permettait. Bien entendu, les trois flèches ne l'atteignirent pas. Des compères qui assistaient à cet exploit offrirent au fabricant d'amulettes l'un 3 000, l'autre 4 000 cauris, et finalement le miraculeux gris-gris fut adjugé au crédule Mossi pour 2 500 cauris, presque une fortune pour ce malheureux !

Dès que je sentis mes forces revenir, je songeai à

organiser mon départ pour Salaga. Deux de mes ânes étant morts de fatigue en arrivant, et deux autres se trouvant hors de service pour le moment, je dus m'occuper à les remplacer.

J'étais très embarrassé sur le choix d'un itinéraire. Après quelques hésitations je me décidai pour un chemin légèrement à l'est, afin d'atteindre Karaga, où l'imam Seydou Touré se chargeait de me faire conduire à son collègue religieux. Prétextant le mauvais état des chemins, je ne précisai pas que j'avais l'intention de suivre ultérieurement telle ou telle direction, voulant me réserver le choix de la route Yendi ou directe Salaga, suivant le cas où l'explorateur de Gambakha serait venu par l'un ou l'autre de ces chemins.

Le départ fut arrêté au 17 septembre, le 16 étant



Retraite aux flambeaux. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

le dixième jour de moharem, fête de la Nativité du Prophète.

17 septembre (2<sup>e</sup> moharem). — La population a été sur pied une partie de la nuit, à l'occasion d'un tam-tam suivi d'une retraite aux flambeaux. Enfants et grandes personnes, munis de torches en paille, ont parcouru les rues et sont allés ensuite achever de brûler leurs torches sous les arbres aux abords du village. On voyait des centaines de feux errer en désordre par les champs; ils s'arrêtaient, puis reprenaient leur course, éclairant d'une lueur terne des groupes de faces noires et de torses nus : sous prétexte que l'on pourrait brûler ses effets, chacun, hommes, femmes, enfants, circulait tout nu.

Le son du tam-tam et d'un ou deux *boutlofo* (corne

de dagué) achevait de donner à cette scène un caractère étrange.

Comme le tam-tam avait résonné presque toute la nuit, le matin tout le monde était engourdi, aussi mon départ de Oual-Oualé n'eut-il pas lieu de bonne heure. Ce fut au milieu d'une nombreuse affluence de curieux et d'amis que le vieil imam Seydou Touré me recommanda à son captif qui devait m'accompagner jusqu'à Karaga. Le brave vieillard s'était mis en grande tenue pour me faire ses adieux. Sur la place du petit marché, après une courte prière récitée pour nous, il prit congé, me souhaitant bon retour vers ma patrie.

G. BINGER.

(La suite à la prochaine livraison.)





Marche dans la prairie inondée de Louaré. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

## DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER.

1887-1889 — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XXI

Départ de Ouall-Oualé. — Karaga. — Incidents de voyage, difficultés causées par les pluies. — Arrivée à Pabia. — Les Dagomba. — Passage de la rivière de Palari. — Entrée dans le Gondja. — Dokonkade. — Arrivée à Salaga. — Les pèlerins de la Mecque.

De Ouall-Oualé trois chemins conduisent à Karaga. Je choisis celui de Savelongou. Jusqu'à Nasian, ce chemin, quoique plus long que le précédent, est celui où il y a le moins d'eau à cette époque. El-Hédi voulut m'accompagner, il ne me quitta qu'en arrivant au petit village de Louaré. Au delà du marigot de Louaré, qu'on ne peut traverser qu'en déchargeant les animaux, le sentier n'est plus qu'un ruisseau et la campagne environnante est complètement couverte d'eau; la marche y est extrêmement pénible, aussi n'atteignons-nous Nasian que dans l'après-midi.

18 septembre. — Ce matin de bonne heure nous sommes réveillés par une violente tornade, la première de cette année; elle est accueillie avec joie par tout mon personnel, car c'est un indice certain de la prochaine fin des pluies d'hivernage.

Dès que le temps fut calmé, nous nous acheminâmes vers une rivière dont, la veille déjà, nous avions reconnu le point de passage. Ce cours d'eau, qui vient de l'est-nord-est, coule dans une plaine dépourvue

d'arbres. Ses rives mêmes sont privées de végétation. Actuellement il a environ 75 mètres de largeur, mais son lit ne doit avoir que 15 mètres. Le service du passage est assuré par deux petites pirogues en bon état et très bien travaillées; elles appartiennent au chef de Nasian, qui fait percevoir, comme partout, des droits payables en cauris.

A 500 mètres de la rivière, on quitte le chemin de Savelongou pour prendre un sentier moins large qui se dirige presque à l'est. Il longe le bord à peu de distance. De temps en temps on aperçoit sur la gauche de grands amas d'eau, qui sont en communication avec la rivière.

Il est deux heures de l'après-midi quand nous arrivons à Niombong-o; les trente cases qui composent le village semblent désertes. On se croirait dans un endroit abandonné. Il règne un silence de mort; cela me rappelle les villages de Samory sur la route du Baoulé à Sikasso; il ne manque que les cadavres dans les cases.

19 septembre. — Les cultures de Niombong-o s'étendent vers l'est, sur une profondeur de 500 mètres; elles sont dans un état splendide; les arachides surtout sont d'une grosseur extraordinaire, ce qui me fait sup-

1. Suite. — Voyez t. LMI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113; t. LXII, p. 33 et 49.



poser que les cultures ont à peine deux ans d'existence. Le chemin, tout en étant moins noyé que dans l'étape précédente, est dans un état tel que ce n'est qu'après de grandes fatigues que nous atteignons Pizzougou, après avoir traversé l'ancien emplacement d'un village.

20 septembre. — Dans l'après-midi nous atteignons Karaga, où l'imam m'installe auprès de sa demeure, chez un de ses élèves.

Je dus m'arrêter un jour à Karaga, autant pour laisser reposer mes animaux que pour prendre discrètement des renseignements sur l'itinéraire suivi par l'explorateur qui m'avait été signalé comme venu à Gambakha. Mon hôte, qui était très communicatif, m'apprit de suite que j'étais le second Européen qui venait à Karaga et que von François, mon prédécesseur, était arrivé de Yendi par Patenga, et avait fait retour par le même chemin.

Karaga est un village presque aussi gros que Oual-Oualé. La majeure partie de la population y est musulmane, mais il n'y a pas de mosquée; du reste dans toute cette région on ne m'a signalé de mosquée qu'à Yendi et Kompongou.

Je rendis visite au naba dans la matinée; il me reçut dans une case ronde à deux entrées, dite *boulou*, de dimensions extraordinaires et plus grande que les cases élevées dans certains villages de la rive droite du Niger pour y recevoir Samory lors de son passage. Ce *boulou* avait 12 mètres de diamètre.

L'assistance était nombreuse. Le naba, vêtu simplement, mais sans luxe, était assis sur un siège un peu élevé. Après m'avoir fait souhaiter la bienvenue, il me dit que, selon mon désir, il me ferait conduire par Patenga à Salaga.

22 septembre. — En quittant Karaga on traverse successivement deux petits villages de culture appartenant au naba, puis deux *tanga* dépendant de Karaga.

Quoique à flanc de coteau, le chemin est encore en partie inondé; les animaux n'arrivent à Patenga qu'à trois heures et demie de l'après-midi.

Le naba est frère cadet de celui de Karaga; il a la physionomie tout à fait intelligente, mais très rude. Il me reçut devant sa case, et dès mon arrivée il commença par me rudoyer et me parler d'un ton très autoritaire; il me dit qu'il me fallait remporter mon cadeau pour venir le lui offrir dans la matinée du lendemain. Avec ménagements, j'expliquai à ce potentat noir qu'il parlait à un Européen, qui partout où il passe a droit à des égards; en terminant, je lui signifiai que, étant depuis longtemps absent de ma patrie, je ne pouvais, pour une raison futile, remettre de jour en jour mon départ: j'étais donc décidé à m'en aller le lendemain. Loin de se fâcher, il me tendit la main en signe de conciliation et offrit de mettre à ma disposition un guide, comme l'avait fait son frère de Karaga.

Dimanche 23 septembre. — A Patenga on quitte la route qui se dirige sur Yendi pour prendre un sentier faisant à peu près du sud pour tourner sud-ouest dès la sortie de Sampiémo, petit village situé à

3 kil. 500 de Patenga. Ce sentier est passable jusqu'aux approches de Sagoué, mais avant d'entrer dans ce village il faut traverser un petit ruisseau qui a transformé la plaine en marais sur une profondeur de plus de 500 mètres. Ce passage est tellement difficile en cette saison, que non seulement tous les ânes, mais encore leurs conducteurs tombèrent dans les flaques d'eau.

Lundi 24 septembre. — Cette étape est un peu plus longue que la précédente; il est malheureusement difficile de la couper en deux.

Les arbres sont moins rabougris ici; il semblerait que la végétation va devenir bientôt plus belle. Les cés, encore chétifs, atteignent maintenant une hauteur moyenne, mais ne doivent pas donner de brillantes récoltes. Le terrain est composé de grès ferrugineux et de grès friable dans lequel sont incrustés des galets de diverses variétés. Cette région doit être privée d'eau en saison sèche; elle ressemble en cela au pays de Dokhosié et de Komono, qui est sous la même latitude. Ce qui surprend, c'est qu'il n'y ait ici ni bambous, ni palmiers; dans les villages je n'ai remarqué qu'un seul fusan, quoiqu'il soit commun sous les mêmes parallèles dans les pays de l'ouest; les mimosées sont aussi excessivement rares.

Zang, comme Sagoué, est un petit village de cent cinquante habitants environ. Son naba dispose de deux fusils et possède un cheval, qui n'en a que le nom, tellement il est laid et difforme.

En arrivant, le chef me désigne comme logement l'habitation d'un de ses griots. C'est au milieu des tam-tans de tous les modèles et dimensions connus que nous trouvons à nous installer.

J'eus à constater que la population n'était pas précisément complaisante. Ayant demandé à acheter des ignames et du mil pour mes animaux, on me fit d'abord répondre que le village était sans ressources, puis, peu à peu, on m'apporta ce que je demandais, mais en me le faisant payer le triple de sa valeur.

Non seulement ces Dagomba, pour la plupart fétichistes, ne sont pas complaisants, mais encore ils sont peu sociables. Pendant le séjour que je dus faire à Zang pour laisser reposer mes animaux, il ne se passa pas un jour sans que les gars du village vinssent chercher noise aux âniers au sujet des pâturages. Le dernier jour la querelle se changea en rixe qui menaçait de mal tourner, les hommes du village étant venus avec des haches et des pioches à défaut d'autres armes. Mes hommes, de leur côté, avaient pris les trois fusils; j'arrivai juste à temps pour mettre le holà. Deux musulmans raisonnables ayant de leur côté prêché raison, cette scène se termina par une distribution de horions reçus de part et d'autre et n'eut pas de suites fâcheuses.

Samedi 29 septembre. — Mes ânes, quoique un peu remis, ne se trouvaient pas dans un brillant état: d'eux d'entre eux étant morts, il ne m'en restait que cinq en état de porter.

Pour cette raison je dus abandonner mon chemin,



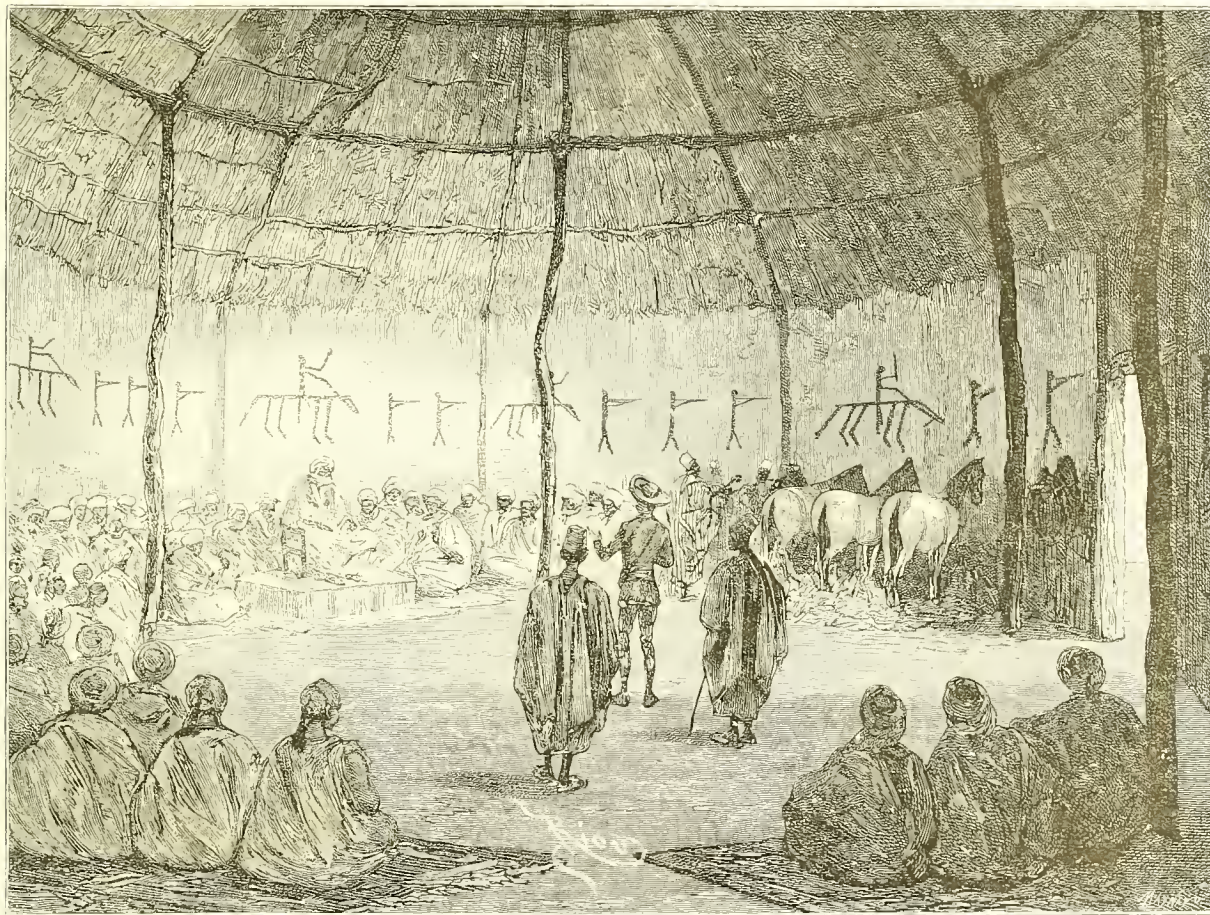
et chercher à faire le plus de sud possible, afin de gagner au plus vite la route de Yendi à Salaga, où les étapes sont plus courtes et les lieux habités plus nombreux. Je me dirigeai à cet effet sur Pabia et m'arrêtai le premier jour à Feullé.

Dans cet endroit, les Dagomba sont fort aimables. Bien que ce soit un tout petit village (une centaine d'habitants environ), il s'y tient un marché, ce qui donne un peu d'animation. Il n'y a cependant rien qui mérite d'être mentionné. Les produits ne sont pas variés : un peu de sorgho, du savon, du beurre de cè, des condiments, du tabac à priser et de mauvais dolo, dont

un habitant m'offre unealebasse, croyant me faire plaisir.

Dimanche 30 septembre. — Le terrain, qui insensiblement commence à s'abaisser à partir de Zang, continue à s'affaisser.

Pabia (Kwobia de la carte anglaise du capitaine Lonsdale) est par exception un village groupé : pour un peu je me croirais en présence d'un village wolof. Comme ceux-ci il possède cette verdure trompeuse qui fait espérer au voyageur un fouillis d'arbres pour se reposer ; mais au fur à mesure qu'on s'approche, on voit la verdure faire place au chaume. L'illusion est



Visite au naba de Karaga. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

produite par les papayers, les lianes de giraumont, les tiges de gombo et de *dadian* (plante textile) et surtout par le même acacia au maigre feuillage qui est placé comme à Dakar en bordure dans tous les jardins de Pabia. La ressemblance est frappante, même une fois entré dans le village, les habitations étant délimitées ainsi que chez les Wolof par des tapades en tiges de mil et en séko.

Pabia est le point culminant de cette région (570 mètres). L'horizon est presque aussi nettement limité que celui de la mer, et la ligne n'est brisée de temps à autre que par le sommet d'un bombax ou d'un insan, qui marque l'emplacement de quelque lieu habité.

Pabia est le dernier village dagomba que l'on rencontre dans cette direction, le village suivant faisant déjà politiquement partie du Gondja. En traversant le Dagomba, j'ai été frappé de la ressemblance qu'offre la population de cette région avec celle du Mampoursi. Je n'hésite pas à leur assigner une étroite parenté. Je pourrais presque dire que les Dagomba et les Mampourga ne font qu'un seul et même peuple. L'unique différence que j'ai constatée réside dans le degré de civilisation, les habitants du Dagomba m'ayant paru moins sociables et de mœurs plus sauvages que leurs frères du Mampoursi. Ainsi, en quittant Karaga, j'ai vu, entre les mains d'hommes et de jeunes gens qui se



rendaient dans les cultures, des côtes d'animaux et des omoplates ayant un côté biseauté en forme de tranchant. Ces os affûtés servaient de couteaux et de haches. Les arcs des Dagomba sont moins bien conditionnés que ceux que j'ai vus jusqu'à présent, moins puissants que ceux des autres peuples; ils possèdent une corde en boyau qui, une fois mouillée, ne peut plus être tendue et rend par conséquent l'arme impropre au service.

A côté de ces armes primitives on voit aussi quelques fusils à silex, tous à un coup, le « boucanier femelle » de nos Rivières du Sud. Ces armes sont entre les mains

de deux ou trois hommes par village, qui chassent, mais qui doivent le plus souvent ne rien rapporter.

Les femmes sont marquées comme les hommes, ce qui les défigure beaucoup plus que les femmes mampourga; elles ont en outre presque toutes l'habitude de cliquer. Le tabac en poudre ou en feuilles est placé entre la lèvre inférieure et les dents, comme chez beaucoup de Mandé Dioula et surtout chez les Mossi.

La danse, semblable à celle des Mampourga, est loin d'être gracieuse; par son originalité elle mérite cependant d'être décrite.

Au son de deux malheureux tam-tams, ne battant



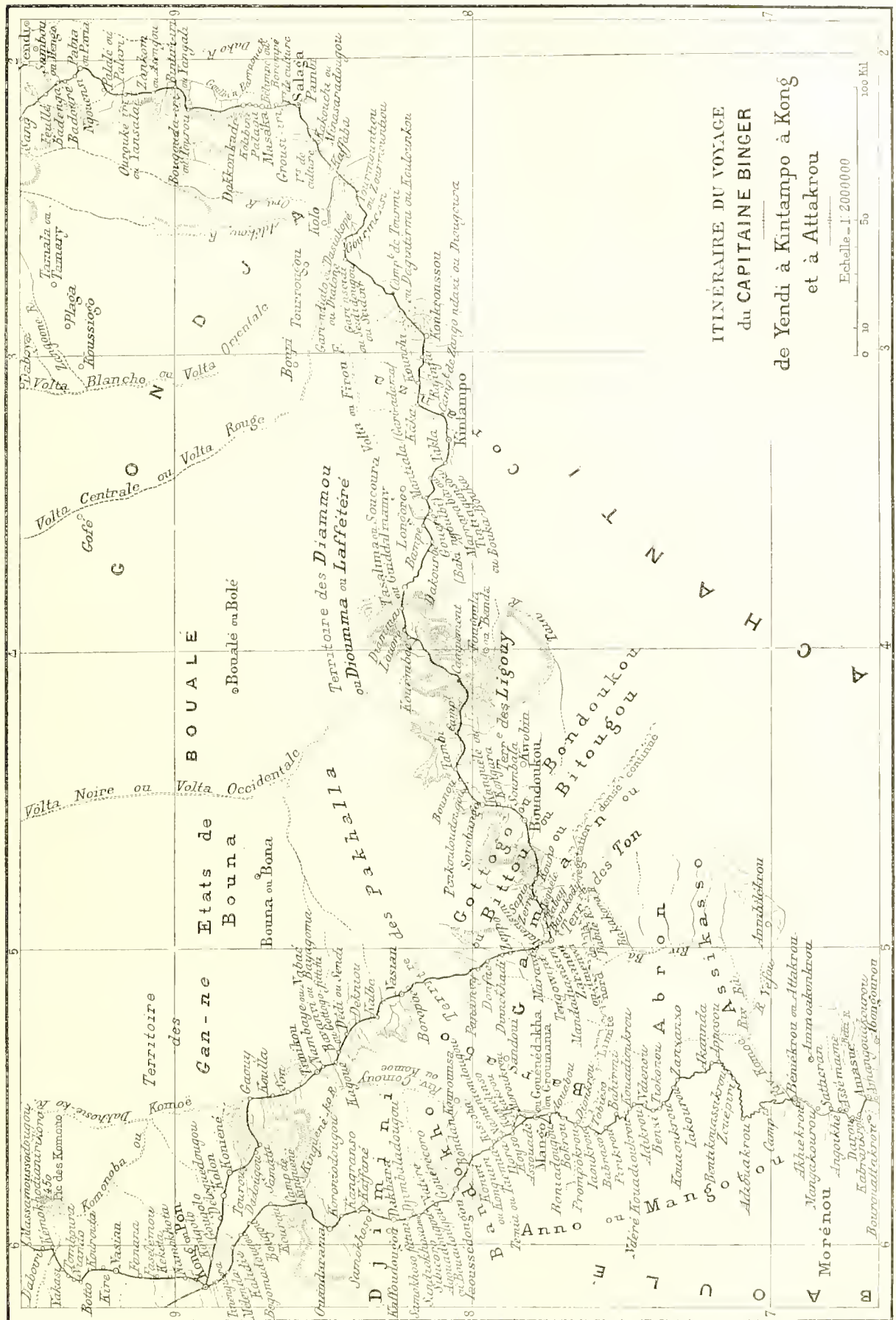
Rixe menaçante. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

même pas en mesure, se forme un cercle, duquel se détachent, des deux points diamétralement opposés, deux danseuses; elles tournent deux ou trois fois sur elles-mêmes, de façon à se donner un bon élan et à se rencontrer au centre en heurtant le plus violemment possible leurs postérieurs l'un contre l'autre. Ce choc ne manque pas quelquefois d'être très douloureux, et le plus souvent une des deux coryphées se retire en traînant la jambe et en plaçant la main sur l'endroit meurtri, ce qui ne manque jamais d'exciter l'hilarité de l'assistance et de provoquer un redoublement d'enthousiasme et de claquements de mains en l'honneur du vainqueur de cette joute.

L'industrie du Dagomba ne diffère pas de celle que j'ai signalée à Karaga. Je mentionne cependant la confection de quelques chapeaux de paille en deux couleurs, blanc et rouge, fabriqués avec beaucoup d'adresse par les gamins. Ces couvre-chefs sont presque aussi ridicules par leur forme que ceux des Dokhosié. Le bord entre autres, au lieu d'être large, pour préserver du soleil, n'a que 4 à 5 centimètres.

Le Dagomba, dans la partie où je l'ai traversé, est un pauvre pays qui doit être privé d'eau pendant une bonne partie de l'année. A l'exception de l'igname, les cultures sont négligées. Je n'ai vu que deux variétés de sorgho, le blanc et le rouge, et fort peu de mil, qui





ITINERAIRE DU VOYAGE  
du CAPITAINE BINGER

de Yendi à Kintampo à Kong  
et à Attakrou

Echelle - 1: 2000000





se réduit à une variété, le *sanio*. Ce mil, cultivé sur une trop petite échelle, se vend à un prix exorbitant, environ 30 centimes le kilo actuellement. Les petites cultures d'indigo, de coton, piments, calebasses, appartiennent pour la plupart aux Haoussa, qui quelquefois joignent à leur profession de teinturier celle de maître d'école. Un ou deux voyages par an à Salaga ou Kintampo les mettent dans une situation brillante pour ces pauvres pays. Ce sont eux aussi qui s'occupent de la culture et de la préparation du tabac.

Si l'industrie et l'agriculture ne sont pas très prospères, l'élevage du bétail l'est encore moins. Il n'y a presque pas d'animaux. L'espèce bovine est celle du Follona. Le mouton est tout ce qu'il y a de plus malingre; c'est le même que celui de Karaga. Les chèvres, également rares, sont plus belles et d'une variété qui ne diffère de celles que j'ai vues jusqu'à présent que par la robe; cette robe est presque toujours grise, et semblable à celle des chèvres dites du Thibet, mais à poil très ras.

La situation peu florissante du Dagomba ne peut être attribuée qu'au caractère apathique de ses habitants. Bien situé pour faire du commerce, ce pays devrait prospérer d'autant plus qu'il est peu soumis aux vicissitudes de la guerre.

Quoique nominativement sous la dépendance du naba de Yendi (un Traouré), le Dagomba est divisé en quantité de petites confédérations ayant un naba plus ou moins indépendant de Yendi. Les plus puissants de ces chefs sont ceux de Karaga, Savelongou, Kompongou, Gousiékhô et Mengo ou Sambou.

Lundi 1<sup>er</sup> octobre. — A quelques centaines de mètres avant d'atteindre Palalé, nous traversons un lieu de campement composé de cinq groupes d'une vingtaine de petits gourbis, au centre desquels les ânes avaient campé. C'est le campement de la dernière caravane de Haoussa qui, venant du sud, se rendait dans le Haoussa, principalement avec des kola.

Palalé ou Palari est le premier village du Gondja; il ne comprend que vingt-huit cases, abritant trois familles, dont l'une est celle du naba, qui est en même temps passeur de la rivière. C'est chez ce dernier que me conduisit mon guide et que je passai la journée, la pluie m'ayant forcé, à mon grand regret, de remettre le passage au lendemain matin.

La rivière coule à 800 mètres au sud du village; on l'aborde à un endroit où la rive n'est pas inondée, sur un petit tertre d'une superficie d'une vingtaine de mètres carrés à peine et dominant le reste du terrain de 50 centimètres environ. Le cours d'eau vient du nord-nord-ouest et coule vers l'est-sud-est, autant qu'on peut s'en rendre compte, car partout on est environné de hautes herbes : il faut grimper sur un des arbres de la rive pour juger approximativement de la direction que la rivière prend en aval, car le passage a lieu dans un coude. Quoique ce cours d'eau ne soit encore qu'un méchant torrent quand on le traverse avant d'arriver à Feullé, il a déjà pris les proportions d'une rivière.

Par son lit obstrué de branchages et couvert en partie de hautes herbes et son fort courant, il constitue un obstacle très sérieux pour ceux qui se rendent à Yendi avec ou sans animaux. Actuellement, sa largeur est d'une vingtaine de mètres, mais le lit proprement dit n'a qu'une profondeur de 3 mètres environ, et 8 à 10 mètres de largeur. Il est extraordinaire que sur cette route, qui me paraît très fréquentée, au moins encore dans les premiers mois de l'hivernage, on n'ait pas songé à construire un pont; mais je crois que dans toute cette région le pont est inconnu. Bien mieux, il n'y a même pas de pirogue, et le passage des bagages et des gens ne sachant pas nager se fait à l'aide d'un *tehilago* (mot emprunté au haoussa).

Le *tehilago* consiste en une peau de bœuf soigneusement bourrée d'herbes sèches de manière à former une sorte de bouée, sur laquelle on dispose les colis et où l'on s'assied pendant qu'un nageur la pousse doucement devant lui.

Pour confectionner le *tehilago*, on dispose, dans un trou rond ayant 30 centimètres de profondeur sur 80 de largeur et creusé sur la rive, une peau de bœuf bien souple, percée de trous sur tout son pourtour; puis on place dans la peau deux ou trois bottes de paille sèche sur laquelle on trépigne afin d'obtenir un volume réduit.

Lorsque la bouée est à peu près pleine, on passe dans les trous du pourtour une corde d'environ 3 mètres de longueur qu'on serre par un nœud coulant, afin d'obtenir un cercle de 1 mètre de diamètre. Les bords de la peau sont soigneusement repliés, roulés sur eux-mêmes en dedans et maintenus en dessous de la corde à l'aide de bouchons de paille plus forte destinés à former un solide bourrelet et à maintenir aussi l'autre paille en place.

Cette opération terminée, le *tehilago* est retiré du trou et serti au milieu à l'aide d'une solide corde, de manière à conserver la forme ronde. Une fois à flot, on y place sur la paille deux ou plusieurs colis, d'un poids total de 60 à 80 kilos, et le nageur le pousse devant lui en plaçant le bord inférieur de l'appareil entre l'épaule droite et la tête, qui servent ainsi de point d'appui; cela permet au passeur d'avoir les mouvements des bras tout à fait libres pour nager.

Le passage prit beaucoup de temps. Ce système fonctionne bien, mais il faut d'abord porter les colis à environ une centaine de mètres en aval, avec de l'eau jusqu'aux aisselles, dans un chenal taillé dans les hautes herbes. C'est à cet endroit seulement que le *tehilago* fonctionne. Sur la rive droite, ce n'est que sur un parcours de 300 mètres dans les hautes herbes inondées et des terrains glissants qu'on trouve un endroit sec permettant de placer les colis à terre. Si cet appareil ne laisse rien à désirer pour le passage des gens ou des colis, il n'en est pas de même pour les animaux, surtout pour les ânes. Ces pauvres bêtes, tout en sachant nager, luttent avec peine contre les courants un peu forts. Quand on ne leur maintient pas, à l'aide d'une





La danse — Dessin de Bonn, d'après les documents de Loutou.



corde, la tête en dehors de l'eau, elles se laissent aller au courant et risquent de se noyer. Avec le *tehilago*, cette précaution n'est pas possible; on ne peut s'en servir que difficilement pour passer des animaux; aussi j'eus à déplorer la perte d'un de nos ânes fatigué qui se noya: un autre mourut épuisé en arrivant sur l'autre rive.

Dès qu'on a quitté les terrains bas qui bordent la rivière, le sol change d'aspect: à la végétation rabougrie du Mampoursi et du Dagomba succède une flore puissante; on voit de temps à autre quelques groupes de beaux arbres, *lengué*, *sounsoumet*, *diala*.

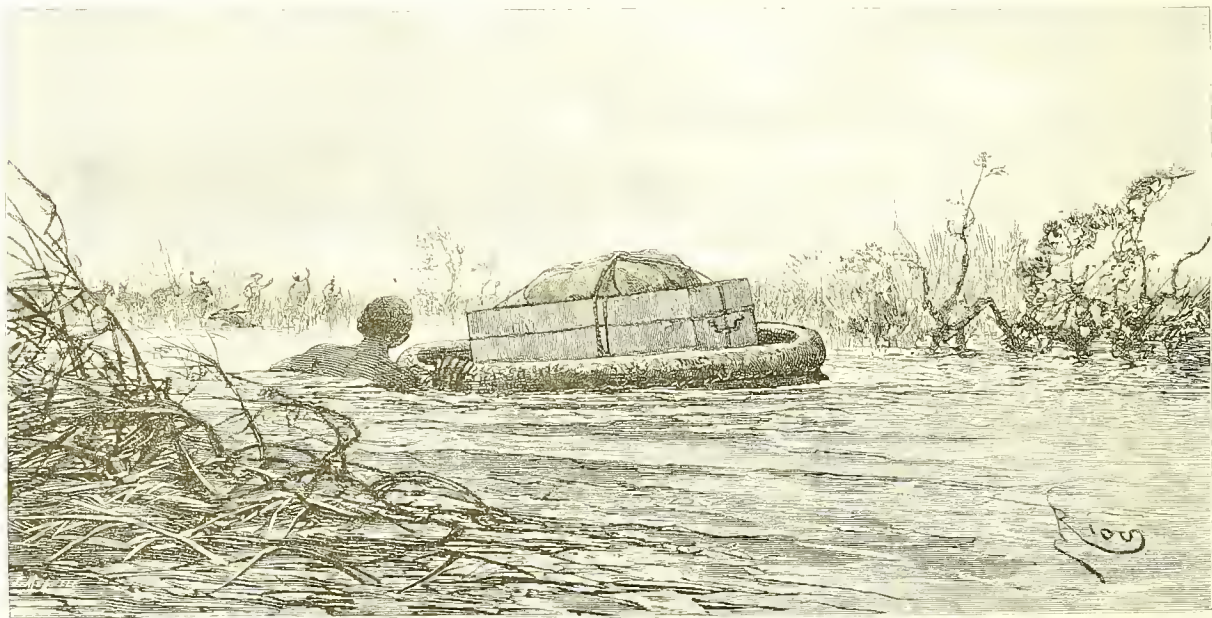
Jedi 4 octobre. — De Zankom, où je suis arrivé hier, à Biutiri-Iri, l'étape est très agréable. La végétation est plus belle que précédemment. Un peu plus loin qu'à mi-chemin on trouve un joli lieu de repos sur les bords d'un ruisseau de 1 mètre d'eau, bordé de beaux arbres, le premier que nous voyions ainsi depuis fort

longtemps. Les autres cours d'eau affectent ici, pour la plupart, la forme de marais et n'offrent que l'ombre d'arbres rabougris qui sont loin d'inviter au repos le voyageur.

Vendredi 5 octobre. — Un temps couvert pendant une partie de la matinée nous permet de faire sans fatigue l'étape, qui est un peu plus longue que les précédentes. La route, tout en étant inondée sur une grande partie du trajet, est bonne.

Bongouda-Iri ou Touron ne comprend que deux familles. Les cases, au nombre de quinze, sont dans un état d'abandon qui les fait menacer ruine; aussi beaucoup de marchands préférèrent-ils camper aux environs, surtout un peu au nord du village, près d'un bas-fond marécageux duquel les habitants tirent leur eau.

Samedi 6 octobre. — A partir de Bongouda-Iri, le chemin s'élargit; on voit qu'il est plus battu. Nous



Un *tehilago*. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

rencontrons six porteurs, avec des fusils, de la poudre et du sel, se rendant à Savelongon; les gens qui font route dans le même sens que nous transportent des paniers, du beurre de cé et d'autres produits, tabac et indigo, destinés au marché de Salaga.

Nous entrâmes dans le village de Dokonkadé par une pluie battante. Ne voyant personne dans les rues, il nous fallut errer pendant un bon quart d'heure avant de trouver l'habitation de Bémadin-Bakary, auquel l'imam de Oual-Oualé m'avait engagé à demander l'hospitalité. Bakary était parti le matin même pour Salaga, où il a une partie de sa famille. En son absence, je fus hébergé par son frère Lousiné, qui mit à ma disposition deux bonnes cases où brillaient de bons feux, et m'envoya tout ce qui était nécessaire à la subsistance de mes hommes et de mes animaux.

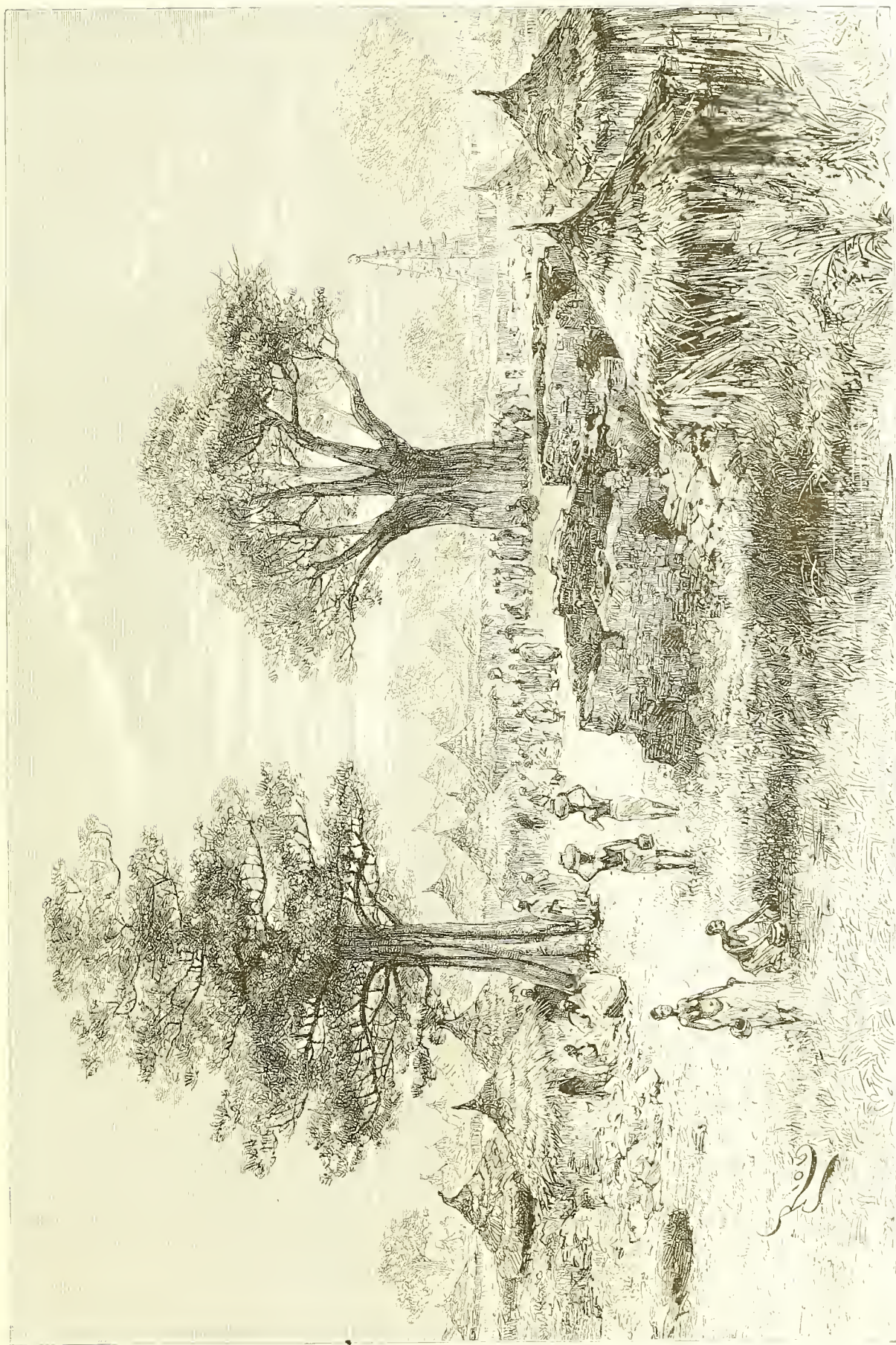
Dokonkadé est un village de 400 à 500 habitants et un lieu de culture important. Beaucoup de gens de

Salaga y sont installés avec leurs captifs afin de se livrer aux cultures pendant le mois d'hivernage. Il s'y tient un petit marché où l'on trouve à acheter des vivres; les ignames y ont naturellement la première place, comme dans toute cette région.

Lundi 8 octobre. — De Masaka, où j'ai dû camper, jusqu'à Salaga, on ne traverse pas de villages, mais on passe à portée de Bélimpé ou Bouronmpé, d'Abd-er-Rahman-Iri, de Gouronnsi-Iri, et de nombreux petits groupes de culture dépendant de Salaga, villages de captifs travaillant sous la surveillance d'une partie de la famille du propriétaire.

Aussitôt après avoir traversé un torrent nommé Bompa, le terrain se relève légèrement et l'on aperçoit quelques arbres, qui indiquent l'emplacement de Salaga. Les environs sont absolument dénudés dans un rayon de plusieurs kilomètres et l'on est tout heureux de revoir un peu de verdure: on ne s'y trompe cepen-





Salaga — Dessin de Rion, d'après les documents de l'auteur



dant pas, car au fur et à mesure que l'on s'avance, on s'aperçoit que les arbres entrevus ne sont que de maigres bombax et *doubaï* comme on en rencontre dans la plupart des villages nègres.

Un captif de Bakary m'attend à l'entrée de Salaga : il me conduit auprès de son maître, qui, prévenu, se tient à l'entrée du groupe de cases qu'il me destine.

Après m'avoir serré la main et demandé mon nom, il préside à mon installation, et me confie à son jeune frère Aboudou; il me demanda la permission de s'absenter pendant deux jours, ses affaires l'appelant à Dokonkadé. Il n'avait différé son départ que parce que mon arrivée lui était annoncée.

La présence d'un blanc à Salaga n'est plus depuis longtemps un événement. Après Bonnat et Golberry, qui y sont entrés en 1870-71, quantité d'Européens venant de la côte ont passé ici. Presque chaque saison sèche y amène de nouveaux officiers anglais; employés de commerce, missionnaires et explorateurs s'y succèdent; aussi ne fus-je pas importuné par les curieux les deux premiers jours, mais quand le bruit se répandit que j'étais Français et que je venais des établissements de l'ouest du continent, ma case fut assiégée par les curieux et les questions commencèrent.

Parmi les nombreux visiteurs que je reçus, je dois signaler le cherif Ibrahim, de Tombouctou, El-Hadj Mahama Hattî, un Logoné du Bornou, et El-Hadj Djéhéri, originaire du Haoussa. Ces trois personnages qui, comme leur titre l'indique, ont fait le pèlerinage à la Mecque, ont acquis dans leur voyage des notions en géographie que les autres noirs ne possèdent pas. Ils connaissent par ouï-dire la France, Marseille, et savent que nous avons de vastes possessions musulmanes dans le nord et dans l'ouest de l'Afrique; aussi nous désignent-ils souvent par le titre d'« amis du sultan de Stamboul ». El-Hadj Hattî a visité la Tripolitaine et la Tunisie, et El-Hadj Djéhéri, après avoir séjourné à Constantinople, s'est même rendu à Bagdad et dans l'Irak.

En fait de géographie, ils connaissent surtout l'existence de l'empire turc avec sa capitale Stamboul, Béled Béni-Israïl (probablement Jérusalem), le Caire, Alexandrie, l'Égypte, qu'ils nomment *Massara*, de *Misraïm*, Djedda, le port de la Mecque, puis Médine.

Tout bon musulman possède dans un sachet en cuir l'itinéraire, sommairement libellé, de son pays à la Mecque.

Ces itinéraires conduisent, en général, par le Haoussa, le Bornou, le Wadaï, le Darfour, le Kordofan, à El-Obeïd. La route va ensuite rejoindre le haut Nil à Khartoum, descend sur Berber, puis atteint la mer Rouge à Souakim, où l'on s'embarque pour Djedda.

D'autres itinéraires mènent par Tombouctou et le désert sur Ghadamès, Kairouan et la Tunisie. Les pèlerins mettent, au minimum, sept ans pour effectuer leur voyage aller et retour. Ils ne voyagent pas vite et sont souvent obligés de travailler en route pour se créer des ressources, afin de pouvoir continuer leur voyage.

Certains d'entre eux ne reviennent pas directement; c'est ainsi que dans les dix pèlerins que j'ai rencontrés sur ma route, un d'entre eux avait été dans l'Irak en Perse, d'autres ont été à Malte et en Tunisie, enfin la plupart ont entièrement visité l'Égypte et le Yémen.

Les trois personnages que j'ai cités plus haut s'empressèrent de me fournir des explications sur les peuples de l'Europe et surtout sur notre puissance sur terre et sur mer et vinrent apporter un dernier témoignage à l'appui du dire de quelques gens du Ségou et de Djenné établis ici, qui vantaient la bonne qualité de nos marchandises. Parmi tous les peuples noirs qui, par leur commerce, sont en relations avec les comptoirs européens, nous avons la réputation de ne vendre que des tissus de bonne qualité, de l'excellente poudre et surtout d'être très loyaux dans nos transactions. Cette réputation est certainement justifiée, car ce n'est pas nous qui fournissons aux nègres l'affreux gin et les mauvaises cotonnades; les indigènes s'en rendent très bien compte. A Salaga on sait distinguer les poudres et les étoffes de Kinjabo et d'Ago (Porto Novo), de celles d'Akkara (Accra) et de *Ga* (Christiansborg).

J'eus pour ces raisons d'excellentes relations avec la population de Salaga. Des Haoussa que j'avais rencontrés à Dionlason, et les gens de Kong établis ici depuis longtemps me firent également bon accueil.

Les nombreux Européens qui ont visité Salaga sont loin d'être d'accord entre eux pour la position de cette ville.

Mes travaux lui assignent 2° 20' longitude ouest, 8° 51' 30" latitude nord; mais il est difficile de se prononcer avant que j'aie fait retour à Kong, où mon polygone devra se refermer si mon levé est exact.

## XXII

Salaga. — Les habitations. — Quartiers de la ville. — Le marché. — Le commerce d'eau et de bois. — Article d'importation et d'exportation. — L'or. — Nouvelles de Kong. — Je communique avec la Côte des Esclaves. — Le cours du Comoé. — Les mulets du Haoussa.

*Salaga* en dagomba veut dire « boueux, glissant ». Si c'est là l'étymologie du nom, elle est bien trouvée, car je n'ai guère vu que Ouolosébougou et Ténétou qui puissent rivaliser pour la malpropreté avec la ville principale des Gondja.

Bâtie très irrégulièrement en quartiers séparés les uns des autres par des terrains vagues parsemés d'excavations pleines d'eau croupie ou par des enclos de culture, Salaga offre au voyageur le triste coup d'œil d'un village presque en ruines. Rien n'est lamentable comme ces cases sans toits et ces pans de murs à demi écroulés. Les ruelles, très étroites, ne sont que des amas d'ordures et d'eaux puantes, et les terrains vagues et petites places servent, pendant la nuit et jusque vers six heures du matin, de latrines aux habitants. Aux abords du petit marché (dit *Sokoné lokho*) et du grand marché, il est impossible de circuler sans se boucher le nez; ce serait un mauvais conseil à donner que celui



de faire, en attendant le repas, un tour de promenade à l'un ou à l'autre. Heureusement que Dieu a donné aux noirs le *douya* (urubus charognard), car, sans les travaux de vidange qu'opère cet oiseau, il y a longtemps que les habitants de Salaga seraient décimés par les épidémies.

Les habitations, en général circulaires, en terre et à toits en paille, sont celles des Mandé Dioula et des Dagomba. On voit cependant quelques grandes cases rectangulaires, à toits en paille, construites par les Haoussa. Aucune de ces habitations n'a été construite avec le moindre goût, et même neuves elles ne devaient pas offrir beaucoup de confortable; l'orientation de la porte d'entrée a généralement été laissée au hasard, et quantité d'entre elles font face à l'est, de sorte que, pendant les orages, l'eau entre partout, fait du sol un bourbier et rend la case inhabitable.

Si l'on pénètre dans la case de quelque personnage aisé, on se trouve en présence d'un curieux amalgame d'objets de toute provenance. En dehors du lit, qui consiste en un châssis en fortes tiges de mil, supporté par quatre pierres, pour l'élever au-dessus du sol, et de peaux de bœufs, servant de siège aux visiteurs, on aperçoit, rangés sur des barils de poudre vides, des chandeliers en faïence, des bouteilles et des boîtes vides de toute dimension, quelquefois une grande glace fêlée ou à moitié dépolie, de vieilles cartouchières ou gibernes appendues au mur, un fusil à tabatière sans mécanisme, dans un coin des bouteilles de gin pleines et quelques sacs de sel. J'ai même trouvé une pendule qui ne marchait pas et une lanterne à pétrole!

Dans les cases des femmes ce sont des chaudrons en cuivre, des tasses, bols, saladiers, cuvettes, sancières, vases de nuit en faïence à fleurs, — vaisselle de luxe



Une mosquée de Salaga. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

seulement, car on ne s'en sert jamais, n'en connaissant pas l'emploi.

Les mosquées de Salaga sont au nombre de cinq, dont une en ruines. Ce sont des bâtiments carrés ou rectangulaires, de quatre à cinq mètres de côté, qui n'ont pas de minarets, et qui menacent ruine. Le croyant qui se hisse sur le toit pour appeler les fidèles à la prière a le mérite de risquer sa vie tous les jours. Celle du quartier de Lampour a ses portes en menuiserie travaillées par des ouvriers achanti et ses diverses parties ajustées à l'euro péenne avec des clous et des pointes provenant d'Europe. Les habitants vous font voir ces portes comme des chefs-d'œuvre. A les entendre, on croirait avoir affaire à la porte Jean Goujon de l'église Saint-Maclou de Rouen. Un apprenti wolof de quatorze à quinze ans ferait certes mieux que cela en menuiserie.

Salaga est divisé en huit quartiers, portant des noms

différents. La population comprend des Gondja pour quatre dixièmes, des Mandé Dioula pour deux dixièmes, des Haoussa pour deux dixièmes, enfin les autres étrangers : *Dagomba*, *Nago* du *Yorouba*, de la Côte, *Achanti*, *Foulbé*, gens de *Dandawa*, *Ligonî* (triangle Boualé, Bondoukou, Kintampo), *Bornou*, *Barba*, *Pak-halla* de Bouna, et *Ton* de Bondoukou, etc., pour les deux autres dixièmes.

Il faut aussi compter dans les trois éléments les plus nombreux leurs captifs, tous *Gourounga*. La population fixe et flottante doit être de 3 000 habitants environ.

Ce mélange excessif de la population a fait des habitants de véritables polyglottes. Le gondja et le mandé sont parlés respectivement par ces deux peuples; mais quand il s'agit d'adresser la parole à un inconnu, de débattre un marché, de se dire bonjour, c'est toujours dans la belle langue haoussa.



Je n'ai jamais su par qui l'autorité était exercée à Salaga : il y a cependant un chef de village, qui réside dans le quartier de Kopépontou et qui se fait appeler *Salaga massa* ; mais chaque quartier vit sous l'autorité du plus ancien musulman et a son propre imam. Le quartier de Lampour a même un roi qui prend le titre pompeux de *Lampour massa* ou *Lampour éoura*. Je crois cependant que Salaga dépend du chef de Pambi ou Kwambi, gros village situé à 4 kilomètres dans le sud-est, qui exerce en outre son autorité sur quelques autres petits villages des environs. Ce monarque a près de lui trois ou quatre soldats indigènes anglais dont la compagnie est à Kpandon (ou Pantou, comme on prononce ici). Le rôle de ces militaires ne m'a pas paru bien défini. Vêtus d'une veste en loques, d'un pantalon en cotonnade et coiffés d'une sale chéchia, ils rôdent parfois par le marché armés d'une trique, sans cependant se mêler de rien, car la population ne se soucie pas de leur présence : c'est à peine si l'on se doute qu'ils sont soldats.

Le roi de Pambi a pour titre *outroupe*, titre qui a dû lui être donné par les Mandé quand jadis ils percevaient un droit de 100 kolas par charge (*outroufié*) et a dû lui rester. Les Goudja le nomment *coura* ou *Pambi coura*.

C'est le matin à partir de sept heures qu'il commence à régner une certaine animation dans les ruelles de Salaga. C'est l'heure à laquelle les vendeurs vont s'installer au marché. On rencontre successivement des Dagomba porteurs de pains coniques de beurre de ré de 5 à 6 kilos, de provenance du Gonziékho et du Gambakha ; des individus avec des nattes renfermant un sac qui contient quelques méchantes verroteries, des colporteurs avec un peu de calicot écri sur la tête et un ou deux foulards rouges à la main, des marchands de fusils, des femmes portant du sel et des condiments dans une calebasse.

Puis viennent : les marchands d'*akoko*, le *bakha* des Mandé (bouillie liquide de mil) ; les vendeuses de to qui répètent à l'infini en haoussa le cri de *aroua ndoua é* ; des fillettes vendant des kola et de la viande cuite, des porteurs de marmites d'ignames cuites à l'eau, saupoudrées de piments et de sel, qui se reconnaissent au cri de : *Sira ma yara yara* ; puis c'est un cavalier se rendant aux cultures monté sur un cheval étique qu'il essaye en vain de faire caracoler. A une heure plus avancée on apporte les ignames des environs, et vers midi viennent les captifs porteurs de charges de bois qu'ils sont allés chercher à 12 ou 15 kilomètres dans la campagne.

Si nous suivons tous ces gens-là au petit marché dit de Sokoné, nous trouvons, par les chemins qui aboutissent à la petite place du marché, les femmes occupées à vendre et à ranger leurs petits lots de 10 cauris de sel : les marchandes de kola et de vivres préparés héler les passants ; des ménagères disputer aux marchands un ou deux cauris ou une pincée de sel. Là où la largeur du chemin le permet, on a installé des *goua*, hangars à

toiture en paille où se tiennent des barbiers occupés à raser des patients, des cordonniers recouvrant des gris-gris ou confectionnant une gaine de couteau. Plus loin ce sont des tailleurs et des fabricants de bonnets, des marchands de tabac à fumer et à priser : puis des hangars où sont appendus quelques coudées d'étoffe imprimée, des foulards rouges ; sur les nattes trône aussi de la vaisselle en faïence peinte, un ou deux fusils, de temps à autre une mauvaise pièce de calicot écri marquée au bleu : *Deutsche Faktorei*, J.-K. Viétor ; ou encore *Basel Mission Factory*.

Les colporteurs n'ayant pas trouvé de *goua* libres circulent avec leur marchandise sur la tête : étoffes du Dagomba, couvertures de Kong dites *siriféba*, cous-sabes et pantalons en cours de durée et plus ou moins usés. Trouvent-ils quelqu'un qui demande à voir leur marchandise, le vêtement est déplié au milieu de la ruelle, et il se forme aussitôt un attroupement pour assister au débat du prix.

Du marché de Sokoné au grand marché il y a une suite presque ininterrompue de vendeurs installés derrière des nattes, sur lesquelles s'étalent du coton rouge en écheveaux, du soufre en canon, de l'antimoine, des bracelets en cuivre rouge, des perles dites rocaille, quelques feuilles de papier, des couteaux de boucher, une ou deux boîtes d'allumettes amorphes, des bouteilles de gin vides, etc.

Sur le grand marché ce sont les mêmes articles, plus la viande. Les bœufs sont égorgés sur place, tous les jours, au nombre de deux ou trois. C'est au milieu de bandes de vautours charognards que les bouchers déchiquettent la viande par petits morceaux et l'entassent en lots de 100 cauris, le tout couronné par un morceau de suif ou de nerf en guise de graisse. Les acheteurs viennent, et, après avoir tripoté avec leurs mains sales toute cette viande, finissent par faire l'acquisition d'un lot de 100 cauris en exigeant du boucher l'emballage de la viande dans une feuille.

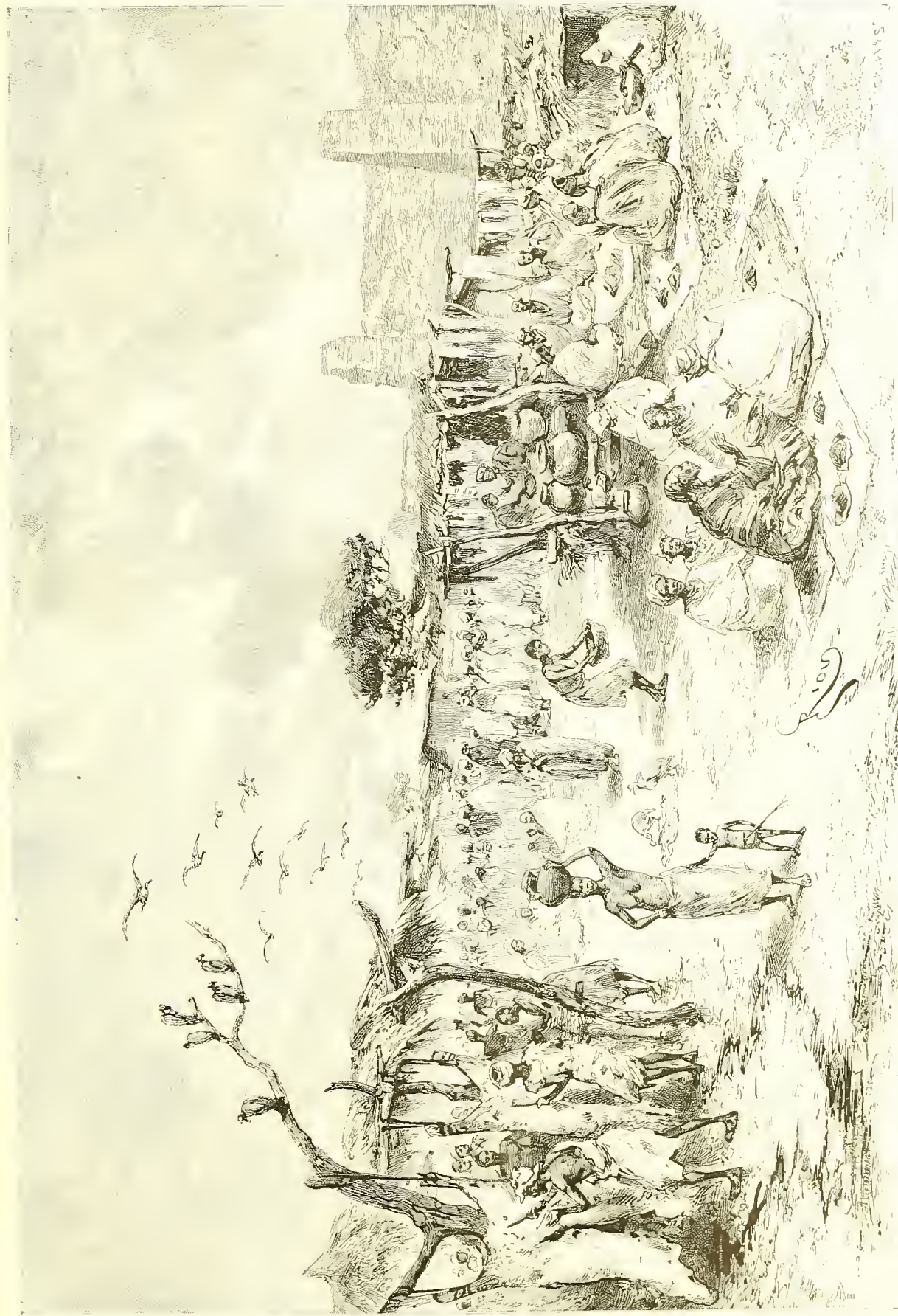
De mil, il n'y en a que fort peu sur le marché, et les bananes et citrons ne s'y voient que rarement.

A en juger par l'animation qui règne sur les deux marchés, on pourrait croire qu'il s'y traite de sérieuses affaires : il n'en est rien, ce mouvement n'est que factice. Le soir, vous voyez tous ces gens-là rentrer et compter leurs cauris. Les heureux en ont fait une recette d'un ou deux milliers. Les autres doivent se contenter de 200 à 500. Les marchands ambulants n'ont quelquefois fait aucun bénéfice et ont été forcés de vendre à prix coûtant pour vivre.

Si le petit commerce est plongé dans un semblable marasme, c'est bien la faute des indigènes, qui, au lieu de varier les produits européens qu'ils se procurent aux comptoirs de la Côte, s'en tiennent toujours à une même série d'articles, lesquels finissent naturellement par être dépréciés.

Actuellement, c'est la morte saison pour les gens de Salaga. Les Haoussa se rendant à Kintampo pour acheter des kola ne sont pas encore arrivés, mais dans





Le marché de Sahaga — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur



un mois ou deux le petit commerce des revendeuses de kola, de sel et de mets préparés va prendre de l'extension. Elles attendent toutes la saison sèche avec impatience. A l'aide des ressources qu'elles se créent ainsi, elles peuvent se procurer quelques verroteries, corail, linge, foulards, etc., voire même un peu d'argent monnayé qui sera transformé en bagues. On m'a dit aussi qu'en dehors de ce commerce honnête les beautés de Salaga en font un autre plus intime avec les étrangers, commerce qui est certainement plus lucratif pour elles que celui des niomies, du beurre de cé et des mèches en coton.

La vente du bois procure aussi quelques cauris aux propriétaires de captifs, qui ici ne sont pour ainsi dire employés qu'à cela. Une charge se vend 500 cauris. Mais c'est surtout l'eau qui est une source de revenus pour les habitants de Salaga pendant la saison sèche.

Quoique le village soit percé comme une écumoire et que l'on y trouve plus de deux cents puits répartis dans les propriétés, ruelles, places et abords du village, l'eau devient très rare à la fin de décembre, et les propriétaires des puits vendent de 100 à 150 cauris le canari de 8 litres. Si l'eau était bonne, ce ne serait pas trop cher, mais il est facile de se faire une idée de ce qu'elle peut être : on la trouve à une profondeur de 1 m. 20 en moyenne; elle reçoit les infiltrations de toute l'eau croupie, de la boue et des immondices du village; j'aurai tout dit en ajoutant qu'on enterre les morts dans le village même à une profondeur qui excède rarement 50 centimètres et souvent à moins de 2 mètres des puits.

A partir du 1<sup>er</sup> février les puits sont à sec. A cette époque, toutes les femmes et tous les enfants qui ont la force de porter se mettent en route vers cinq heures



Captifs portant du bois. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur

du matin pour aller faire provision d'eau pour le ménage et pour la vente. On va chercher cette eau au *Goulbi n'Barraou*, « marigot des Voleurs » en haoussa, à quelque distance à l'est de Masaka, où le cours d'eau se trouve plus rapproché que directement dans l'est de Salaga.

Actuellement j'envoie chercher l'eau pour boire au torrent de Boumpa, à 3 kilomètres au nord de Salaga.

Les gens de Salaga tirent aussi quelque profit de l'hospitalité qu'ils offrent aux étrangers, car s'ils ne se font pas payer directement, ils réussissent toujours à se faire donner quelque cadeau de leur locataire momentané. Ils tirent aussi quelques bénéfices du courtage.

A vrai dire, je croyais trouver un centre commercial de l'importance de notre Médine du Soudan français, mais j'ai été vite désillusionné : Salaga n'a même pas l'importance de Bobo-Dioulassou, et le chiffre d'affaires

qui s'y traite est bien inférieur à celui qui se traite dans la place d'entrepôts de Djenné et de Kong que je viens de citer.

Les différents articles qui se vendent ici sont, par ordre d'importance : le sel, la poudre, les kola, la poudre d'or, assez rare aujourd'hui, les animaux de boucherie, le beurre de cé, les ânes et les chevaux, les étoffes en bandes du Dagomba, du Kong, du Boulé, puis les articles de provenance d'Europe, parmi lesquels figure en première ligne l'*elephanten gin*, dont la fiole coûte 3 500 cauris.

Il est très curieux d'assister à un marché qui se conclut en or. Je passe sous silence les débats préliminaires pour arriver au moment critique où le vendeur du cheval, du captif, etc., ne veut plus diminuer et le marchand d'or ne veut plus augmenter. C'est alors que l'intelligent Ligoui ou Wangara essaye de fasciner son client par la vue de l'or. Sans mot dire, il



étale devant lui les trois ou quatre *barifiri* (18 grammes environ) enroulés dans un chiffon, enlève lentement le fil de coton qui ferme ce sachet improvisé, étend le métal précieux dans une petite main en cuivre en y promenant, sans se presser, un aimant, afin d'extraire les parcelles de fer s'il y a lieu. Il force l'autre à examiner l'or, à le palper, à le peser, faisant mine d'en retirer une parcelle si le poids paraît un peu fort, puis il remet la poudre d'or dans les chiffons, emballe le tout dans un foulard qu'il serre dans la poche de son boubou et dit : « *A ko di?* (qu'est-ce que tu dis [décides] ?) » et, sans attendre la réponse,

il a l'air de se retirer. L'autre, n'ayant peut-être jamais de sa vie possédé un mitkal (un quart de barifiri, soit 4 gr. 5), est ébloui par la vue de quelques grammes d'or, se voit tout d'un coup à la tête d'une fortune et, croyant que s'il laisse partir le marchand tout est perdu, finit par céder.

Salaga, par sa position entre les pays du nord et les lieux de production de kola au débouché des routes venant du Mossi, du Dagomba, du Boussangsi et du Haoussa, avait, il y a une trentaine d'années, une grande importance comme rendez-vous des marchands. De là, ceux-ci pouvaient, à leur choix, se rendre à la



Marchand fascinant un client — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

côte ou à Bondoukou, suivant qu'ils désiraient se procurer des produits européens, des kola ou de l'or. Au lieu de tirer profit de cette situation favorisée en achetant les produits les uns des autres, les gens de Salaga ont laissé le commerce se faire chez eux sans y prendre directement part et ont abandonné ainsi les bénéfices que donne le commerce de transit. Les profits faits ici ne sont pas en effet pour Salaga, ils sont emportés par les étrangers qui les ont réalisés. D'actifs intermédiaires qu'ils auraient pu devenir entre les produits européens, le kola et l'or, et les produits du nord, les habitants de Salaga sont descendus par leur incapacité au triste rang d'aubergistes ou de courtiers véreux ; ils

n'ont même pas su se créer une industrie du tissage et s'occuper de teinture, de sorte que cette population est presque pauvre. On ne trouve de gens aisés que parmi les Mandé Dioula et les Haoussa.

Cet état de choses n'a pas échappé à la clairvoyance de quelques Mandé venus de l'ouest, de Bobo-Dioulassou et de Bouna ; ils ont successivement fait prendre de l'extension à Kété, Krakye et Kintampo, au détriment de Salaga, qui dans un avenir prochain sera réduit au rang de petit village.

Un Peul originaire du Macina, venant de Porto Novo avec quelques marchandises, m'apprit que le lieutenant commandant le poste d'Agoné s'était in-



formé de moi et lui avait recommandé, dans le cas où il me rencontrerait en souffrance, d'avoir à me ramener vers notre établissement. Je remercie ici vivement ce brave compatriote, dont j'ignorais alors le nom<sup>1</sup>, qui a bien voulu se souvenir qu'un camarade parcourait ces régions et s'intéresser à ses tribulations.

Je comptais trouver auprès de ce Peul quelques renseignements sur les chemins qui mènent de Salaga à Porto Novo, chemin que je supposais contourner le nord de la lagune Avon. Mais nos possessions, d'après cet indigène, ne seraient pas en relation avec l'intérieur par cette voie, et les marchands qui se rendent de Salaga à la Côte des Esclaves suivent la rive gauche de la Volta jusqu'à Kpandou (garnison anglaise la plus septentrionale), puis de là se dirigent vers la côte par

l'Ewéawo et le Krépé sur Baguida (Bagdad), Porto Seguro, les Popo et Wydah à Ago (Porto Novo).

Un de mes premiers soins en arrivant à Salaga fut de lier connaissance avec quelques Mandé Dionla ayant voyagé et connaissant la région que je me proposais de parcourir pour effectuer mon retour à Kong. Je ne tardai pas à être servi à souhait par de réels amis, gens sans défiance, qui se mirent à ma disposition. J'acquis ainsi la certitude que les rivières de Léra et de Lokhognilé, qui ont leur confluent près de Ouasséto au nord de Kong, forment la rivière Comoé, et qu'après avoir contourné le pays de Kong ce cours d'eau se dirigeait vers le sud, laissant Bondoukou à l'est et Groumania (Mango, capitale de l'Anno) sur sa rive droite. Ce n'est donc pas la Volta Noire, comme je l'avais supposé pen-



Mules du Haoussa. — Dessin de Biou, d'après les documents de l'auteur.

dant quelque temps, et je me trouve bien en présence d'une rivière absolument française, car elle débouche près du Grand-Bassam.

Le mauvais temps et les pluies constantes m'obligent d'attendre patiemment ici le retour de la belle saison; dans ces régions, l'hivernage est en retard de deux mois sur le bassin du Niger. Tandis que dans la vallée de ce fleuve les mois les plus humides sont juillet et août, dans le bassin de la Volta le gros hivernage comprend les mois de septembre et d'octobre. Du 1<sup>er</sup> au 28 octobre il est tombé de l'eau vingt-quatre fois, soit à peu près tous les jours. Dans ces conditions, on peut dire qu'il est presque impossible de voyager.

Le 3, arrivèrent de Yendi les premiers Haoussa, au

1. J'ai appris depuis, que c'était M. Colombel, lieutenant d'infanterie de marine.

nombre d'une vingtaine, avec quelques ânes et deux superbes mules; le croisement du cheval indigène avec l'âne de Mossi donne réellement un beau produit. Ce mulet, quoique de petite taille (1 mètre à 1 m. 10) est bien proportionné, vigoureux et bien en forme. Ces animaux doivent rendre de réels services à leurs propriétaires, qui ne veulent s'en défaire à aucun prix. Désirant les envoyer comme spécimens à Bammako et les offrir au commandant supérieur du Soudan français, je cherchai à en faire l'acquisition; malheureusement le propriétaire n'y mit pas la bonne volonté que j'attendais et ne voulut pas céder ses deux animaux pour une somme raisonnable.

G. BINGER.

(La suite à la prochaine livraison.)





Les cases de Tourmountiou (voy. p. 84) — Dessin de Rion, d'après les documents de l'auteur.

## DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER<sup>1</sup>.

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XXIII

Les Gondja. — Leur histoire. — Insalubrité de Salaga. — Choix d'un itinéraire. — Superstitions des indigènes. — Départ pour Kintampo. — Sur les bords de la Volta. — Traces du passage de von François. — Belle végétation. — Les droits de douane. — Marais de Konkronsou. — Végétation splendide. — Arrivée à Kounchi, premier village achanti. — Kaka. — Les fourmis.

Les Gondja de Salaga et des environs, et du reste tous ceux que j'ai vus par la suite, offrent tellement peu de différence avec les Mampourga et les Dagomba, que je n'hésite pas à leur assigner la même origine, quoiqu'ils ne parlent ni le dagomba ni le mandé et qu'actuellement ils emploient une langue qui me paraît être un dialecte achanti. Leurs *diamou* (nom de famille et de tribu) sont empruntés en partie aux Mandé Bamba et aux Mandé Mali.

J'ai trouvé chez eux, en dehors des différents types de cases mandé, des gris-gris en tumulus des Siène-ré, la pioche à ignames des Siène-ré du Follona, du Kéné Dougou et des Mandé Dioula de Kong. J'ai aussi constaté, dans le Gondja, l'emploi très fréquent de la teinture rouge brun, dite *bassila*, qui a pour moi, comme pour beaucoup de voyageurs, une valeur presque ethnographique. Frappé de tant de ressemblances, j'ai interrogé quelques vieux Gondja : ils m'ont dit qu'ils savaient par tradition qu'ils sont d'origine mandé, mais

que leur établissement dans le bassin de la Volta est tellement ancien qu'ils ne connaissent plus aucun détail à ce sujet.

Il est probable qu'à l'époque de l'arrivée des Mandé Dioula par le Ouorodougou et le Mianka sur Kong, les fractions mandé qui constituent actuellement une partie de la population du Mampoursi et du Dagomba, et celle du Gondja tout entière, se sont portées sur Bouna, Oua et Boualé, et se sont répandues sur les deux rives de la Volta. Les fractions méridionales de ce groupe important ont été rendues tributaires par les Achanti, tandis que celles situées plus au nord ont fui devant les conquérants et sont allées occuper les régions au sud du Boussangsi et du Mossi, régions probablement à peu près désertes à cette époque, car encore aujourd'hui la densité de la population n'y est pas considérable et l'on y voit fort peu de ces vieux banans ou de ces vieux baobabs qui marquent toujours l'emplacement de lieux autrefois habités.

Pendant fort longtemps, les fractions mandé qui se sont mélangées aux Mampourga n'ont dû avoir aucune

1. Suite. — Voyez t. LXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113; t. LXII, p. 33, 49 et 65.



relation avec les familles du Gondja. C'est ce qui explique que celles-ci ne parlent pas une même langue. Elles ont même dû ménager de grands espaces inoccupés et sans chemins frayés pour servir de barrière entre eux et l'Achanti. Même cet état de choses devait exister encore il y a un siècle à peine, car Bowdich (1817) et Dupuis (1820), qui se sont occupés de la géographie de cette région, signalent les grands déserts de Gofan, de Gofati, de Ghomaty, etc., qu'ils placent dans la région séparant le Gondja du Mossi.

Ce peuple gondja a dû vivre pendant plusieurs siècles sous le joug des Achanti; il a conservé le stigmate de la servitude; il est plutôt rampant que fier; je n'ai pas vu de Gondja se livrer une seule fois à des réjouissances, et pendant les clairs de lune c'est à peine si quelques enfants battent des mains au son du tam-tam.

Depuis que la puissance des Achanti a été abattue par les Anglais, les Gondja ont cependant gravi quelques degrés de l'échelle sociale. Dans beaucoup de villages, et entre autres à Salaga, hommes et femmes se vêtent proprement et cherchent à imiter les Mandé et les Haoussa.

Salaga est loin d'être un sanatorium; c'est un des points les plus malsains que j'aie visités. Quoique relativement élevé, le plateau ferrugineux sur lequel est construite la petite ville n'est pas balayé par les vents. La malpropreté qui y règne et les émanations provenant des eaux stagnantes en font un séjour peu salubre pour les Européens et même pour les noirs étrangers et les animaux. A peine Diawé rétabli par les soins de mon diatigné de Oual-Oualé, j'eus quatre de mes hommes atteints de furoncles qui les rendirent impropres à tout service; je perdais également mes quatre derniers ânes de Bakel. Ce fut donc avec une véritable joie que je vis, dans les premiers jours de novembre, la campagne se couvrir de buées pendant les heures chaudes: les Mandé considèrent ce phénomène comme un indice certain de la prochaine fin des pluies. Je me mis donc de suite à la recherche de quelqu'un pour m'accompagner sur Kong par Bitougou (Bondoukou). Je m'adressai à cet effet à Bakary, mon diatigné. Il me confia alors au fils d'un Haoussa, notable de Kintampo, qui faisait retour avec du sel vers ce marché, et lui adjoignit un de ses propres captifs, auquel je promis de donner une charge de kola à mon arrivée.

L'apparition de la nouvelle lune exerce une influence beaucoup plus considérable que nous ne nous l'imaginons sur l'esprit des Soudaniens. Si c'est pendant le dernier quartier que la mise en route se décide, le départ est toujours renvoyé aux premiers jours de la nouvelle lune. Il n'y a pas de chef qui oserait entreprendre une expédition et mettre ses guerriers en route avant l'apparition du croissant. Il en est de même des marchands et de tout individu qui a besoin de se déplacer.

A côté de cette coutume, les jours fastes ou néfastes et les quantième du mois jouent un rôle non moins considérable. Tel ou tel peuple, tel ou tel individu ne

se mettra jamais en route un dimanche, un mardi ou un vendredi. D'autres, au contraire, choisissent ces jours-là, à la condition toutefois qu'ils tombent chez les uns sur un quantième pair, chez les autres sur un quantième impair. Ceux qui n'ont pas de conviction bien arrêtée à ce sujet prennent l'avis du kénéclala, des marabouts, ou encore s'en rapportent aux décisions de réussites qu'ils font avec des cauris.

Lundi 12 novembre. — Mon jour de départ, que j'avais fixé au lundi 12, tombe sur un des jours favoris des noirs, le septième jour de la lune. Aussi, dès la sortie de Salaga et par tous les sentiers débouchant sur le chemin principal, y a-t-il des groupes de porteurs attendant quelques retardataires de leur compagnie pour se mettre en route. J'ai compté 102 porteurs, hommes et femmes, chargés d'environ 2 000 kilos de sel et se rendant tous à Kintampo pour y prendre des kola; outre les compagnons que m'avait adjoints mon hôte Bakary, je ne manquais donc pas de société.

Le sentier serpente dans une grande plaine monotone couverte de hautes herbes, coupée par le torrent de Bempa et deux de ses petits affluents, puis traverse un petit village de culture qui se distingue par une belle plantation de tabac. A 6 kilomètres et demi de là se trouve le lieu d'étape de Kakouchi, village gondja comprenant trois familles.

Mardi 13 novembre. — De Kakouchi on se rend directement sur les bords de la Volta, en s'arrêtant au deuxième village de Kaffaba le temps nécessaire pour y faire provision d'ignames.

Arrivé sur les bords de la Volta, j'allai voir le chef des piroguiers pour débattre le prix du passage et essayer de le gagner par un petit cadeau afin de lui faire opérer tout de suite le transbordement, mais ce personnage ne me fit pas précisément bon accueil; il me demanda 12 000 cauris, au lieu de 7 000 que je devais payer d'après le tarif appliqué aux indigènes, et, pour comble, ne voulut me traverser que le lendemain. Heureusement le chef, auquel j'avais rendu visite, envoya son fils pour me dire que je payerais au piroguier ce que bon me semblerait et qu'il allait tout de suite s'occuper de nous embarquer. Étonné d'un si brusque revirement, j'interrogeai un piroguier, captif siène-ré du Follona, qui m'annonça que le passage d'un Européen, avec lequel le chef avait eu des démêlés, avait mal disposé celui-ci en faveur des blancs; mais comme ce chef terrible avait appris que j'étais un « blanc de l'Ouest » accompagné par des Wangara (Mandé), et non par des noirs du bord de la mer, il voulait me témoigner sa bienveillance en ne se montrant pas exigeant.

L'Européen dont il s'agit était probablement le lieutenant von François, qui m'avait involontairement, par sa présence à Gambakha lors de mon arrivée dans le Mossi, fait fermer par Naba Sanom les routes vers le nord et l'est. Il avait traversé la Volta et s'était rendu jusqu'à Tournountiou (village à 10 kilomètres du fleuve sur sa rive droite), puis avait fait retour à Kaffaba, où il avait cherché à acheter des pirogues pour





L'oasis marécageuse (voy. p. 85). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.



remonter le cours de la Volta. Sur le refus du chef de livrer ses embarcations, il avait commencé à en creuser lui-même dans des arbres qu'il avait fait abattre, puis, abandonnant subitement son projet, il s'était dirigé dans l'est au nord du Dahomey.

A six heures du soir, les quatre petites pirogues ont transbordé tout le monde sur l'autre rive sans autre incident que la perte d'un bœuf. Un musulman, qui parvient à ramener la bête morte sur la rive, s'empresse de lui couper le cou, sachant bien qu'il en trouvera le débit.

Nous campons sur la rive droite. La Volta est un beau fleuve de 350 mètres de largeur. Ses deux rives sont boisées sur une profondeur de 50 mètres. Actuellement rentrée dans son lit, elle coule silencieusement vers le sud-est. Ses eaux sont unies comme un miroir, et dans la soirée, quand tout le tumulte a cessé, sa surface n'est troublée que par le sillage de quelque caïman remontant le courant ou par les remous qui se forment au passage des hippopotames, se rendant par trois ou quatre à un pâturage favori. Cela nous donne l'occasion d'exercer notre adresse au tir pendant une bonne partie de la soirée.

Mercredi 14 novembre. — En quittant les bords du fleuve, on traverse encore de nombreux terrains inondés qui rendent la marche difficile et même parfois dangereuse pour les animaux. Deux petits ruisseaux embarrassés de branchages, et que l'on traverse non loin de leur confluent avec la Volta, sont encore pleins d'eau. De l'un de ces ruisseaux on aperçoit une grande nappe, qui ne doit être qu'un coude très prononcé du fleuve ou un débordement de sa rive droite, le niveau n'ayant pas suffisamment baissé pour permettre l'écoulement des eaux.

Le village de Tourmountiou ou Zourmountiou se distingue par six banans séculaires qui forment autant de jolis campements. Les cases du village, au lieu d'être du type rond, sont rectangulaires, à toits en chaume, dans le genre de celles de quelques villages dokhosié et komono des environs de Kong, construites en belle terre glaise rouge. Ces habitations constitueraient un bel ensemble par leur alignement sur deux rangs entre lesquels est ménagée une large rue ou plutôt une cour commune; mais leurs toits sont en si mauvais état que, si l'on ne voyait pas les habitants, on croirait le village abandonné depuis plusieurs années.

Jeudi 15 novembre. — En quittant Tourmountiou on traverse une grande plaine où les beaux arbres sont rares. Cependant, aux abords de quelques ruisseaux, qui ont conservé un filet d'eau, la végétation est plus belle; elle est même très luxuriante à environ 9 kilomètres de Tourmountiou, où le sentier traverse une oasis charmante, amas d'arbres splendides et de lianes inextricables. Malheureusement on ne jouit de ce spectacle que pendant une demi-heure, ce qui est insuffisant pour dissiper la triste impression que laisse cette trop monotone végétation de la région Oualé-Salaga.

Tout en me demandant pourquoi le chemin faisait aujourd'hui du nord et du nord-ouest, j'arrivai à Diatopé ou Dasia-Kopé, ou Gari-n'Diato, comme le nomment les Haoussa. Là je vis tout le monde poser bagages et se mettre à compter des cauris. Le chemin fait tout simplement ce circuit pour passer au village du nommé Diato, qui perçoit pour le chef de Kôlo un droit de 400 cauris par charge de porteur, et de 800 par âne. Que l'on vienne de Salaga ou de Kintampo, de Kaffaba ou de Kôlo, il faut s'exécuter chez Diato; et bien mieux que cela, à 2 kilomètres plus loin, à Gourmansî, le lieu d'étape, la scène se renouvelle: on paye une seconde fois, toujours pour le chef de Kôlo, 300 cauris par charge, 600 par âne!

Ainsi, à moins de 100 kilomètres de Salaga, les marchands ont déjà acquitté trois fois des droits, dont la somme s'est élevée par charge à 1 200 cauris. La perception du *fitto* m'a paru cependant arbitraire et j'ai cru remarquer que les Wangara (Mandé) et quelques porteurs captifs de gens influents de Salaga s'y soustrayaient complètement ou payaient bien moins que les Haoussa. Ces derniers s'y soumettent assez facilement. Ce n'est qu'à ce prix-là, m'ont-ils dit, qu'ils peuvent voyager sans armes et avec sécurité dans le pays. Si ces chefs sont exigeants, il faut en effet leur rendre cette justice, que l'on peut circuler sur cette route sans courir le danger d'y être attaqué. Des femmes seules et des enfants font souvent le trajet de Salaga à Kintampo, et jamais il ne leur est arrivé rien de fâcheux, attaques ou vols.

Gourmansî est construit en cases rectangulaires, comme Tourmountiou. Le village, où nous passons la nuit, est tout petit, mais aux environs il y a de nombreux petits groupes de cases de culture qui en dépendent; la population totale doit être de 200 habitants au maximum.

Vendredi 16 novembre. — Après avoir été empêchés de dormir pendant une bonne partie de la nuit par un tam-tam organisé à l'occasion du décès d'un habitant, nous nous mettons en route et traversons au petit jour un groupe de quelques cases que les Haoussa nomment Gari-n'Seidi et les Mandé Seididougou. Le chemin incline ensuite vers le sud. La végétation, plus robuste que celle des terrains ferrugineux, est fort belle dans quelques terrains humides. On ne voit cependant pas de palmiers.

Le campement de Tourmi, où nous faisons étape, est aussi connu sous le nom de Dadjintirmi et de Kouloukou; il est formé d'un groupe de paillotes disposées autour d'un netté stérile, à environ 200 mètres au nord d'un bas-fond d'où l'on tire de l'eau.

Aux alentours poussent au hasard quelques pieds d'indigo, de piments, de bananiers sans régimes, des ricins et surtout des papayers, dont une bonne partie ont été abattus et gisent couverts de fruits autour des cases. Par tout le Soudan on peut admirer le ricin, qui paraît venir à l'état spontané; il y en a plusieurs variétés, et certains pieds sont de véritables arbustes.



Le papayer du Soudan, qui ne croît pas spontanément, est le *Papaya carica*; il est représenté par deux variétés, l'une aux graines abondantes, l'autre aux graines rares ou sans graines. Cette variété est plus délicate que la première. L'arbre atteint de 3 à 4 mètres et ne porte de feuilles qu'à la couronne. Les fruits poussent le long du tronc et sont de la grosseur de belles poires. La chair du fruit est jaune, parfumée et très délicate; on la mange comme dessert ou comme le melon, avec du sel.

Le fruit renferme des graines coriaces et d'un vert foncé ressemblant aux câpres; elles ont un goût fort et

une saveur piquante; on les emploie comme vermifuge. L'arbre, le fruit et les feuilles laissent exsuder une matière laiteuse possédant les mêmes propriétés que la pepsine. La pulpe du fruit est employée par les jeunes filles pour se frictionner la peau et enlever les taches de soleil. Enfin les femmes emploient les feuilles dans les lessives. On pourrait faire avec les papayes d'excellents fruits confits et même en tirer de l'eau-de-vie.

Samedi 17 novembre. — Du campement de Tourmi à Konkronsou, l'étape n'est pas d'une longueur exagérée, mais elle est des plus fatigantes. Pendant les premiers kilomètres le sentier traverse un ruisseau et deux



Le village de Konkronsou. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

bas-fonds, dont l'un est tellement défoncé qu'il est impossible de le faire passer aux animaux chargés; l'autre provient des débordements d'une rivière de 15 à 20 mètres de largeur qui descend du sud-ouest et coule vers le nord-est. Dans son lit croît une variété de palétuviers qui par leurs racines et basses branches enchevêtrées rendent le passage difficile, quoiqu'il n'y ait que 1 m. 20 d'eau à l'endroit le plus profond. La rive droite, sur une profondeur de plusieurs centaines de mètres, est couverte d'une luxuriante végétation, fouillis de lianes et de plantes grimpantes qui font les délices de gros singes verts, les seuls habitants de ces lieux charmants. Un kilomètre plus loin commencent

les marais de Konkronsou, qui s'étendent presque sans solution de continuité pendant près de 5 kilomètres. La partie orientale de ce marécage est couverte de hautes herbes. L'eau s'étend, autant que l'on peut en juger, à 3 kilomètres vers le nord et autant vers le sud. Le milieu est traversé par un ruisseau de 5 à 8 mètres de largeur dont le courant est très rapide et la profondeur de 1 mètre à 1 m. 50. La partie ouest, séparée du premier marais par une petite plaine légèrement boisée, est une oasis de palmiers *ban*, ayant de l'analogie avec les *nyages* du Cayor et du Diander. Cette oasis est traversée par trois ruisseaux qui, gênés dans leur cours par les racines et les palmes mortes, répandent leurs



eaux partout et rendent ainsi la marche difficile aux piétons et à peu près impossible aux animaux.

Konkronson étant un lieu de repos en quelque sorte obligatoire, on y trouve toujours quelques étrangers. Des Haoussa ont profité de cela pour s'y fixer et y vendre de la viande, du maïs pilé, des ignames et d'autres provisions aux porteurs de passage. Le village, groupé autour de trois ou quatre bombax et d'un tamarinier sur lesquels sont juchés quantité de nids de cigogne à tête rouge, ressemble à un campement. La population, tant fixe que flottante, habite dans de méchants gourbis en paille, plus sommairement construits que ceux que nous font nos tirailleurs dans le Soudan français, lorsque leur séjour doit se prolonger au delà de vingt-quatre heures dans le même endroit. Autour de ces méchantes habitations s'élèvent quantité de papayers et des bouquets de bananiers chargés de beaux fruits; il y a aussi des citronniers.

Le chef de Konkronson prélève le *fitto* sur les Haoussa, à raison de 400 cauris par charge de porteur, pour le compte du chef de Pambi (près Salaga). Cet *ouroumpé*, celui de Kôlo qui fait percevoir les droits à Gari-n'Diato et Gourmanssi, et celui de Tourrougon qui rançonne sur la route de Bonalé, constituent le trio qui exerce le pouvoir sur tout le Gondja.

Lundi 19 novembre. — Je ne puis dire à quelle heure eut lieu le départ de Konkronson, puisque depuis longtemps je ne possédais plus ni montre ni chronomètre et que la lune n'était pas visible. Je fis partir mon monde dès que la pluie qui vint nous surprendre eut cessé de tomber. Au petit jour, nous dépassâmes un groupe de cases de culture, appelé par les Haoussa Rafufa parce qu'il n'est pas éloigné d'un joli ruisseau (*rafû*), que nous traversons un peu en amont d'une chute. La campagne est splendide. La végétation, très puissante, est gênante pour la marche; on circule dans maints endroits sous une voûte de hautes herbes où disparaissent ceux qui marchent devant vous; il faut se hâler pour ne pas s'égarer dans les pistes d'éléphants qui coupent et recoupent le sentier. Bientôt on entre dans une magnifique forêt où la cime des bombax se perd au-dessus d'arbres d'une essence inconnue, mais que je crois cependant avoir vus dans les belles forêts de la Casamance.

Plus loin on se trouve dans une véritable forêt de rôniers. Le rônier est appelé par le Mandé *sébé* ou *sibo*. Son nom scientifique est *Borassus Ethiopum*; Barth le signale souvent sous le nom de *deleb palm*.

Le *mânu*, qui ressemble à s'y méprendre au *cé*, atteint une hauteur de 15 à 20 mètres, tandis qu'aux environs de Kong et de Salaga on ne le rencontre encore qu'à l'état d'arbustes.

Le *soulabatando* (arbre à tabatières), ainsi appelé parce qu'il donne un fruit de la grosseur d'une orange dont les noirs font des tabatières, et qui n'atteint dans le bassin du Niger que 2 à 3 mètres de hauteur, est ici un splendide arbre de haute futaie. Le baobab, le *cé*

et le netté sont excessivement rares dans cette région; les quelques exemplaires que j'ai vus sur la rive droite de la Volta restent stériles. Le bombax (*banan* en mandé) et un arbre à tronc blanchâtre ressemblant au hêtre, sont les rois de ces végétations vierges; ils atteignent des hauteurs prodigieuses et se perdent bien au-dessus des autres arbres, dont le tronc mesure en moyenne 15 mètres de hauteur jusqu'aux basses branches.

A 2 kilomètres environ avant d'arriver à Kounchi, au milieu de cette végétation qui fait non seulement mon admiration, mais encore celle de mes noirs, on atteint une petite rivière de 8 mètres de largeur qui sert à cet endroit de frontière entre le Gondja et le Goranza (Achanti). C'est une suite de sites charmants. Le soleil et le vent sont impuissants à percer la verdure. Entre les troncs des rôniers et leurs basses branches poussent de jolies fougères; ailleurs courent de gigantesques lianes ornées de feuilles de toutes dimensions; plus loin on pourrait se croire dans quelque lieu retiré d'une belle forêt de France, si la présence d'un magnifique *Sterculia* (arbre à kola) ne rappelait l'Afrique. On est tenté de camper partout; malheureusement fourrages et vivres font défaut, et il faut abandonner ces lieux enchanteurs pour gagner Kounchi, où nous arrivons vers midi.

Au milieu d'une vaste clairière parsemée de bouquets d'arbres, de bananiers, de papayers, s'élève un groupe de cases construites en branches de palmier, à peine couvertes de feuilles de rôniers et d'herbes; c'est le village achanti de Kounchi. Sur une petite place, une perche où flotte un vieux chiffon indique l'emplacement d'un fétiche: c'est simplement un cercle moulé en terre, protégé par un petit palanquement. A côté, sous un hangar, un fils du *cabocère* perceoit 400 cauris par porteur pour le compte de son père, recette à partager avec le chef de Goranza, dont dépend Kounchi. Autour de ce représentant de l'autorité, auquel je fis visite, quelques jeunes gens s'amusaient à couvrir de verroteries une poupée (fétiche) en bois à tête en méplat. On me demande quelques grains de corail, dont ces grands enfants s'empressèrent d'orner les seins du fétiche.

Mardi 20 novembre. — Notre passage matinal dans les oasis entre Kounchi et Kâka jette l'épouvante parmi les hôtes de ces lieux charmants: les oiseaux perchés aux abords des sources qui jaillissent de tous côtés s'envolent en poussant des cris perçants; des bandes de cynocéphales d'une espèce au museau ladre, mais de la taille de ceux du bassin du Niger, hurlent en fuyant dans les lianes et les arbustes. Le tableau a quelque chose de féérique. On chemine parfois dans l'obscurité la plus profonde, puis tout à coup le sentier est éclairé par un pâle rayon de la lune mourante. A chaque pas c'est un décor nouveau. Malgré soi on s'arrête, extasié par le luxe que la nature a prodigué à ces lieux ignorés.

Kâka n'est habité que par deux familles achanti. Ce



village se fait remarquer par la propreté de ses maisons crépies en terre et badigeonnées au gris cendre. Ses habitants ont poussé le luxe jusqu'à se construire des waterclosets, fort bien compris. Ce qui gâte tout, c'est qu'ils sont placés en évidence en bordure du chemin. On s'est bien gardé de les entourer d'une feuillée : aussi voit-on de drôles de choses en passant là. Ces lieux de commodité servent aux deux sexes.

A 8 kilomètres dans le sud-sud-ouest se trouve le campement de Diongara ou Zongo-n'Dasi, où l'on fait étape.

La proximité d'un joli petit ruisseau me permit, tout en établissant mon campement au même endroit que les Haoussa, d'aller passer les heures chaudes à l'ombre et de jouir longtemps du spectacle de cette belle forêt. Mais, dès que le soleil se couche, il est prudent de s'en aller; il règne là une humidité funeste à la santé de l'Européen, et les serpents pullulent. S'il est facile de se préserver des reptiles en dégageant bien les abords du campement, il n'en est pas de même pour la fourmi à mandibules, nommée *magnan* et *kourra* en mandé, que rien n'arrête dans ses migrations. Sa piqure douloureuse et la ténacité avec laquelle elle s'acharne après quelqu'un rendent sa présence insupportable et souvent dangereuse pour les hommes et les animaux.

A l'état isolé, cet insecte serait peu ou point offensif, mais on le rencontre en innombrables légions; c'est une armée qui s'avance. Quelquefois la colonne a un développement d'une centaine de mètres et marche sur une largeur de 10 à 20 centimètres, tellement dense qu'on pourrait compter plusieurs milliers d'insectes par décimètre carré; il y en a souvent 10 à 15 rangs superposés les uns sur les autres.

Malheur au voyageur blessé ou au gibier pris au gîte ! S'il ne peut fuir, il est sûr d'être dévoré. Contre de tels ennemis, la lutte n'est pas possible. Ils s'attaquent aux muqueuses; en un clin d'œil, ils pénètrent dans le corps de leur victime, déhiquettent les yeux et la bouche; c'est la mort la plus affreuse que l'on puisse imaginer. Quarant-huit heures après la mort, un cadavre que les fourmis ont dévoré présente l'aspect d'un squelette aussi bien nettoyé qu'après une préparation anatomique de plusieurs jours. La plante des pieds seule résiste, à cause de sa semelle cornière chez les noirs, mais les os des orteils sont nettoyés : le squelette a l'air d'être chaussé de sandales en corne.

Quand on est valide, l'arrivée de ces fourmis n'est que gênante; il suffit de se déplacer et de creuser autour du campement un simple petit sillon à l'aide d'une branche d'arbre : les fourmis longeront l'obstacle sans chercher à le traverser. Il suffit également pour les mettre en déroute de se pencher au-dessus de leur parcours et de siffler sur elles d'une façon aiguë : immédiatement elles changent de direction et battent en retraite. Elles ont pour ennemi mortel un certain oiseau qu'elles semblent craindre plus que l'eau et le feu.

## XXIV

Kintampo. — Mon hôte Saâdou. — Curieuses habitations. — Population, avenir de Kintampo. — Départ pour Bondoukou. — Sur les bords de la Volta. — Massif de Kombaré. — Entrée à Bondoukou. — Nouvelles de Treich-Laplène.

Mercrèdi 21 novembre. — Du campement à Kintampo il n'y a que 12 kilomètres. Malgré cela, tous les porteurs se mettent en route de bonne heure, impatients d'arriver au terme de leurs fatigues et de pouvoir goûter quelques jours de repos bien mérités.

Mon hôte Saâdou, prévenu la veille de mon arrivée dans la ville, envoya un vieillard au-devant de moi pour me souhaiter la bienvenue et m'offrir de sa part dix beaux kola rouges. Je rencontrai cet homme sur les bords du ruisseau, où il m'attendait depuis quelques instants déjà. Sous sa conduite, je franchis rapidement les 2 kilomètres et demi qui me séparaient de Kintampo et gagnai l'habitation de Saâdou. On m'installa avec mon petit personnel dans deux cases neuves chez son fils.

Saâdou, que les Haoussa désignent aussi sous le nom de Mâdongou<sup>1</sup>, est l'homme le plus riche de Kintampo. Toute la partie sud de cette localité est plus ou moins sous ses ordres. Ses captifs sont très nombreux. Mais, contrairement à ce qui se passe toujours chez les noirs, où c'est l'homme le plus riche qui est le chef, Saâdou ne commande pas dans la ville. Cela tient à ce qu'il n'y a que peu d'années qu'il est arrivé ici. Le pouvoir est exercé par un autre Haoussa, du nom de Mahama, qui porte le titre de *zerki n'zongo* (chef du pays), mais son pouvoir est très limité et ne s'exerce pour ainsi dire que sur ses compatriotes haoussa, les autres étrangers ayant à leur tête leurs chefs propres.

Je fus admirablement reçu par Saâdou, qui m'envoya de nombreux cadeaux en vivres tout préparés, d'autres provisions, viandes et ignames et beaucoup de kola. Sous sa conduite je fis visite au *zerki n'zongo*, aux notables, chefs des Mandé et des Ligouy, et enfin au cabocère achanti.

En venant de Salaga, on débouche sur Kintampo par un sentier bien entretenu et débroussaillé qui bientôt s'introduit dans une série de jardinets clôturés, où sont cultivés des haricots, des condiments, du maïs, et où poussent des groupes de papayers et de bananiers chargés de fruits. Ces jardinets sont disposés sur les versants d'une petite ravine où coule un joli ruisseau à eau claire et limpide, alimenté par des sources jaillissant d'un sable blanc très fin. Dans quelques-uns de ces jardinets sont disposés des puits à indigo, qui chôment actuellement.

Le quartier des Dandawa (originaires d'un village situé vers le Yorouba et dont beaucoup d'habitants sont fixés à Salaga) et celui des Haoussa, par lequel on débouche, se font remarquer par leur propreté.

1. *Mâdongou* veut dire, en haoussa, « chef de caravane, homme respectable, chef de quartier ».

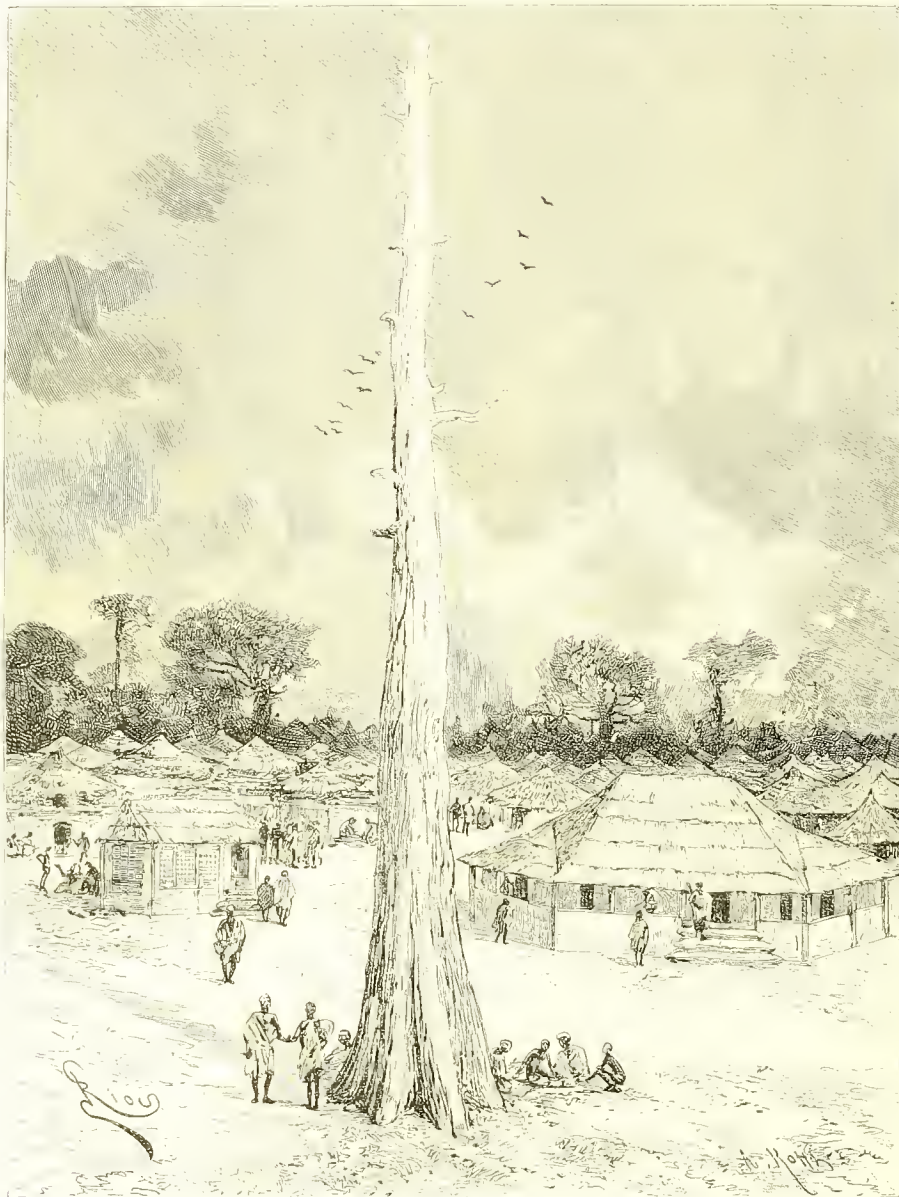


Kintampo, qui figure déjà dans les itinéraires rapportés par Bowdich et Dupuis, sous le nom de *Kantano*, ne devait être à cette époque qu'un misérable village achanti, où quelques Ligouy ou Mandé de Boualé venaient s'approvisionner en kola. Ces fruits sont apportés par les gens du Coranza, situé à égale distance de Salaga, Boualé et Bitougou. Le kola arrive à ma-

turité à deux petites journées de marche dans le sud.

Autour de la place du marché, qui se distingue par le gigantesque tronc d'un arbre mort dépourvu de branches, se sont groupés avec assez d'ordre et de symétrie les divers quartiers, habités chacun par les gens de même nationalité.

Les maisons sont disséminées et chaque propriété



Kintampo et le tronc gigantesque — Dessin de Lion, d'après les documents de l'auteur.

est délimitée par des haies en pourguère ou des clôtures en tiges de mil qui englobent quelques jardinets où poussent papayers et bananiers. Quelques habitations renferment aussi de jeunes arbres à kola, arbres de luxe seulement, car ils ne produisent pas autre chose que des fleurs, et l'on ne rencontre quelques exemplaires donnant des fruits qu'à une quarantaine de kilomètres dans le sud.

Autant de quartiers, autant de villages différents, chaque peuple ayant conservé son type de case nationale et sa façon de grouper ses habitations. A côté des cases mandé et dagomba, que j'ai déjà eu souvent l'occasion de décrire, on voit les grandes cases rectangulaires, à toits couverts en feuilles de rônier, habitées par les Ligouy, puis les élégantes maisonnettes des Achanti, consistant en une cage rectangulaire en bambou recou-





La forêt de Koukronsou (voy. p. 86). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.



verte d'un léger torchis badigeonné en gris cendre. Percées de portes assez hautes pour qu'on puisse y pénétrer sans se baisser et quelquefois de petites fenêtres carrées ressemblant à des sabords, elles sont aussi placées avec assez de symétrie, et leur alignement forme des rues perpendiculaires entre elles. Ce village achanti ressemble ainsi un peu à ce que nous autres Européens construirions si nous venions dans ce lieu, chacun avec une hache et un couteau, comme Robinson Crusoé.

Ce sont surtout les Haoussa qui ont voulu se distinguer dans l'art de construire. Je puis dire qu'à côté de quelques habitations plus confortables que celles que l'on trouve d'ordinaire chez les noirs, j'ai vu ce que l'on peut appeler des « maisons ». Je citerai d'abord la mosquée, vaste bâtiment rectangulaire, sorte de hall percé partout de portes et entouré d'une galerie d'environ 1 m. 50 formant véranda.

Puis vient l'habitation de Mahama, le zerki n'zongo, qui ressemble comme disposition à quelques maisonnettes de Gorée ou de Dakar; il n'y manque même pas le petit escalier en bois qui mène sous une véranda étroite protégée des rayons du soleil par des nattes appendues aux piliers.

Enfin, pour terminer, la maison de Saadou, mon hôte, grande construction en terre comme les deux précédentes; elle est surmontée d'un immense toit en chaume qui forme dans la partie est un vaste hall où se tiennent les femmes; l'autre partie consiste en une seule grande chambre percée d'ouvertures près du plafond pour donner de l'air, et dans laquelle on pénètre par une sorte d'antichambre voûtée de style arabe. Dans le fond sont disposés en guise de rosace quatre rayons de formes diverses.

À côté de cette population hétérogène et de ses captifs de toute nationalité, Kintampo possède, dès que les pluies ont cessé, une population flottante que l'on peut évaluer à 700 ou 800 étrangers, ce qui donne à ce village un aspect tout à fait bizarre. Chaque peuple ayant conservé sa propre langue, on entend parler sur le marché les dialectes et idiomes les plus variés. Cependant j'ai cru remarquer que le haoussa, le mandé et l'achanti étaient les trois langues les plus entendues. La population fixe et flottante de Kintampo ne dépasse pas 3 000 habitants, y compris les petits villages de culture des environs.

J'ai déjà dit combien la végétation qui couvre les abords de Kintampo est luxuriante. Au bout d'un an, entre les mains d'Européens, cet endroit pourrait devenir le lieu le plus charmant que l'on puisse rêver. Il est malheureusement à craindre qu'au contraire, dans la suite des années, les noirs, chez lesquels l'es-

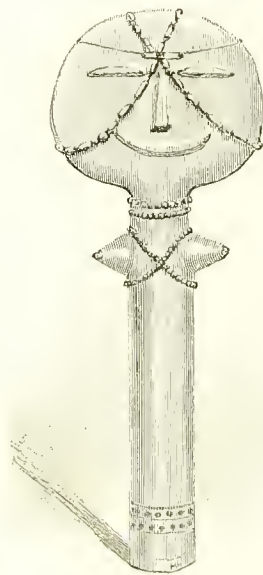
prit de destruction semble être aussi fortement inné que chez les cynocéphales, ne transforment cette contrée privilégiée et n'en fassent un lieu aussi désolé que la plupart des villes soudanaises que j'ai visitées. Les orangers, les citronniers, poussent au hasard et sans soins. L'ananas se trouve dans la brousse; on ne prend même pas la peine de récolter ce délicieux fruit pour le vendre sur le marché. Quand je désirais en manger, Fondou, un de mes hommes, allait m'en cueillir un ou deux aux environs. Le *bakha*, comme on l'appelle, a du reste une mauvaise réputation chez les noirs de cette région; ils prétendent qu'il occasionne des diarrhées dangereuses. Il n'en est rien quand on se contente d'en manger une ou deux belles tranches; ce n'est qu'en en faisant, comme certains indigènes, une trop grande consommation à la fois, qu'on paye cher sa gourmandise.

Kintampo occuperait une situation fort avantageuse dans cette région, si les chefs achanti devenaient moins exigeants et n'entravaient pas les communications avec la côte. En effet, une ligne presque droite partant de Ga (Christiansborg), passant par Koumassi et Goranza, relie Kintampo à Boualé, pour de là se bifurquer à l'ouest par Bouna et le Lobé sur Dioulasou et Djenné, à l'est par Oua, Oua-Loumbalé, Sati, sur Waghadougou, Mani, Bouentsa et le Djilgodi — deux grandes artères par lesquelles les kola se rendent jusqu'à Tombouctou, et, avec les kola, les produits européens. Malheureusement, Kintampo est tributaire, pour le sel, de Salaga, qui arrive à le livrer à meilleur compte que les Achanti, la voie fluviale étant utilisée jusqu'à Kraye; et, pour les produits d'Europe, Kintampo ne les reçoit que par Bitougou, de sorte que je n'ai pas trouvé

ce marché dans l'état florissant que je lui supposais.

Comme dans presque tous les villages commerçants, ce n'est pas en faisant le tour du marché qu'on peut juger de l'importance des transactions: on n'y voit, en effet, rien de ce qui constitue le principal trafic; c'est dans les cases qu'il faut rôder, vivre de la vie des habitants, passer des heures à siester en compagnie des diatigués en machant force kola, et observer ce qui se dit et se passe autour de vous.

Sur le marché il y a quantité d'échoppes où causent des badauds et où ne se traitent que de petites affaires. On y voit des aliments préparés, des vivres, du maïs, des ignames, du sanio, de la viande, des fruits, des condiments et surtout des ouvrages en ban, de la vannerie, des paniers et châssis, sacs et nattes servant aux transports. Le *bouakha*, ce traditionnel châssis allongé de 1 m. 10, que l'on rencontre sur la tête de tous les porteurs, se vend ici 200 cauris, et la natte servant à



La poutee de Kounchi (voy. p. 86).  
Dessin de Rion,  
d'après les documents de l'auteur.



le garnir intérieurement 200 cauris. Très léger, ce panier constitue certes le mode d'emballage et de transport le plus pratique que j'aie vu jusqu'à présent; il est employé principalement par les hommes, les femmes se servant, pour les transports, du *sibo-séqui* (panier en feuille de rônier). On trouve aussi un peu de linge indigène de provenance Boualé, Kong et Djimini, et presque rien, pour ainsi dire, en fait d'articles d'Europe, qui se bornent à quelques coudées de calicot éceru, des perles très communes, un peu de fil de coton rouge et toujours quelques foulards à 200 cauris!

Les articles importés sont : le sel, de provenance salaga; les bœufs, venus du Dagoniba et du Mossi; les esclaves, provenant du Gourounsi; et quelques articles secondaires, tels que le beurre de cé, le tabac, le soumbala.

Kintampo est le point où l'or atteint le maximum de

sa valeur; il n'est possible de se procurer ici le bariliri qu'à raison de 55 000 à 60 000 cauris, et encore ne pourrait-on en trouver qu'en petite quantité.

De Salaga à Kintampo et de ce dernier point à Bitougou les animaux de transport ne sont utilisés que pendant une très courte période, quand les herbes ont été brûlées, et que le sorgho vient d'être récolté, période qui correspond pour cette latitude aux mois de février et mars; plus tard, quand le sorgho manque, il ne faut plus songer à effectuer avec des animaux ce trajet, où les difficultés du terrain sont considérables; le porteur reste le seul moyen de transport. En ayant fait moi-même l'expérience, j'organisai mes hommes en porteurs en achetant des *bouakha* à Kintampo, et, en supprimant malles et ballots, emballages inutiles, je réussis à faire répartir mes bagages de façon à n'avoir pas besoin d'augmenter mon personnel.



Kintampo : quartier achanti. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Un homme de Sâadou qui avait fait route avec nous de Salaga à Kintampo et qui parlait fort correctement le mandé consentit à m'accompagner à Bitougou, moyennant une charge de sel que je lui achetai avant le départ, car il désirait la porter à Bitougou pour l'échanger là-bas contre des étoffes du Djimini.

Lundi 26 novembre. — En quittant Kintampo, qu'on se dirige soit sur Boualé, soit sur Bitougou, on prend une route commune au moins jusqu'à Takla; de là on a le loisir d'opter pour un des deux chemins qui mènent vers le Diaman (Gaman ou Bondoukou). Les renseignements obtenus à Kintampo n'étant pas suffisants, je me proposai, une fois rendu à Takla, de prendre de plus amples renseignements afin de me décider pour la route future.

Dès la sortie de Kintampo et quelques centaines de mètres seulement après avoir dépassé les quartiers mandé et ligouy, on commence à descendre le plateau

et à s'enfoncer dans de petits chemins creux caillouteux qui mènent à une ravine dans laquelle on ne peut descendre à cheval qu'en faisant un circuit. Cette ravine et d'autres dépressions du sol sont l'origine de petites rivières qui se rendent vers le sud. Le cours d'eau dans lequel elles se jettent a de 7 à 8 mètres de largeur. Son lit est peu profond et ses eaux roulent des cailloux et des grès assez gros. On n'atteint cette rivière qu'à 2 kilomètres de Takla, au moment où toute la nappe d'eau se précipite en cascade d'une hauteur de 30 mètres dans une ravine pleine de végétation. Cette chute, à peine éloignée d'une centaine de mètres du sentier, est splendide. On peut s'en approcher à cheval et la contempler à son aise. Actuellement, la nappe d'eau n'a guère que 30 centimètres de profondeur et la chute par elle-même n'a rien de grandiose; les eaux tombent en cascade, et le jet n'est pas direct; mais en hivernage, quand les eaux abondent et qu'elles se précipitent dans cet abîme,



le coup d'œil vaut la peine qu'on se dérange un peu de sa route.

Takla est une colonie ligouy (*veï*) qui est venue se fixer ici à la suite de la guerre livrée à ce peuple par Ardjoumani, chef de Bondoukou, et de la destruction de sa capitale Fougoula (en achanti Banda).

C'est un village fort prospère. On y trouve des bœufs, beaucoup de moutons et des provisions à bon compte sur le petit marché. Les habitants s'occupent activement du commerce du kola, et bon nombre de gens de Kong et de Boualé viennent y faire provision de ce produit.

Mardi 27 novembre. — Nous continuâmes à suivre pendant la moitié de l'étape la route de Boualé. Ce n'est qu'après avoir dépassé le petit village de Tintingsou qu'on la laisse à droite pour se diriger sur Mantiala, où l'on arrive deux heures après.

Mantiala est un gros village possédant un troupeau de bœufs, quelques moutons et chèvres. Le chef, nommé Adama, est un frère du chef de Longoro. En arrivant, j'allai lui rendre visite. Je le trouvai en nombreuse compagnie, occupé à vider quelques bouteilles de gin. Dans la soirée, après s'être remis un peu de son ivresse, il vint m'apporter quelques ignames et une tranche de poisson frais; il me recommanda de ne pas laisser approcher mes chevaux du bosquet de *soulabatando*, splendide groupe d'arbres à tabatières, leur présence en ce lieu devant attirer les plus grands malheurs sur son village.

Mercredi 28 novembre. — De Mantiala à la Volta il n'y a que 8 kilomètres. Défoncé en hivernage, ce chemin est très praticable à l'époque où nous sommes; le seul obstacle est la rivière de Takla, que l'on coupe à 1 kilomètre avant d'atteindre Gouéré, le village des passeurs. Cette rivière a 8 mètres de largeur et 1 m. 20 d'eau. On la passe sur un tronc d'arbre jeté en travers. Une liane courant d'une rive à l'autre sert de garde-fou. Les porteurs, de crainte de faire un faux pas sur ce pont improvisé, jugèrent prudent de se déshabiller et de traverser la rivière à gué.

Arrivés à la Volta, nous y trouvâmes sur les deux rives une quinzaine de personnes attendant depuis plus de vingt-quatre heures que les passeurs voulussent bien les faire traverser; aussi ce ne fut pas sans une certaine satisfaction qu'ils me virent arriver au fleuve accompagné des piroguiers. La Volta, à cet endroit, vient du sud-ouest et prend à une centaine de mètres du lieu de passage une direction presque nord. Ses rives sont peu boisées et son lit est profondément encaissé: elle a baissé déjà de 15 mètres, mais est loin d'être guéable; avec de longues perches on n'atteint pas encore le fond. L'estime sa largeur à environ 220 mètres, et, d'après nos calculs, l'altitude au sommet des berges doit être de 200 mètres.

Sur la rive gauche, je rencontrai des connaissances de Bobo-Dioulassou venant de Boualé par Fougoulabancoro et Tasalima; elles me donnèrent des nouvelles de quelques gens de Dasoulami et m'apprirent que Samory avait, au commencement de l'hivernage, levé le siège

de Sikasso, que Tiéba n'avait pas jugé à propos de le poursuivre, mais s'était contenté de brûler les neuf diassa qui restaient debout.

Je rencontrai dans le village de Bampé deux jeunes gens de Kong; ils m'apprirent qu'ils avaient vu à Bondoukou ou Bitougou un de mes compatriotes venant de Krinjabo qui me réclamait à tous les échos. Arrivé depuis longtemps, il était décidé à se rendre jusqu'à Kong s'il ne recevait pas de mes nouvelles d'ici quelques jours. Je fus aussi heureux que surpris d'une pareille nouvelle.

Jeudi 29 novembre. — De Bampé à Tasalima, c'est une longue et monotone étape; on chemine dans des terrains pauvres agrémentés d'une chétive végétation.

Vers midi nous atteignons Tasalima ou Soukoura (« village neuf »), créé depuis quatre ans à peine par les Ligouy de Fougoula. Ce village se distingue par sa propreté et la disposition de ses coquettes cases rectangulaires formant des rues qui aboutissent à une grande place de 200 mètres de côté, où l'on a eu soin de planter deux rangées de jeunes *doubaté* (ficus banian). Un groupe de Ligouy que j'abordai sous un hangar me conduisit, sur ma demande, chez le chef du village. Ce vieillard, après m'avoir offert à boire et interviewé comme il est d'usage dans ces pays, mit à ma disposition tout un corps de bâtiment pour m'abriter avec mon personnel. L'habitation de ce brave homme est presque une caserne; il y a chez lui de quoi loger 200 à 300 personnes sans être gêné.

Ce village, si de nouvelles guerres ne surviennent pas, est appelé à un avenir qui peut être brillant. Admirablement situé dans le triangle Boualé-Bitougou-Kintampo, à la porte de l'Achanti qui produit le kola, les Ligouy, très remuants, pourront facilement y attirer une partie du commerce qui se fait dans ces trois localités. Actuellement il a déjà un air prospère.

Vendredi 30 novembre. — L'étape d'aujourd'hui est des plus intéressantes. Dès la sortie de Tasalima on commence à s'élever et à franchir la croupe qui termine un soulèvement de 500 mètres d'altitude, orienté assez sensiblement nord-sud; puis on passe un large col très aplati dans lequel prennent naissance deux jolis petits cours d'eau aux rives ornées de palmiers ban. De l'autre côté de ces ruisseaux, sur la base d'un autre soulèvement, s'élève Diamma, gros village de 500 à 600 habitants, tous Diammour.

C'est à Kourmboé que je traverse la Volta Noire. Cette rivière, que j'ai rencontrée en sortant du Dafina pour entrer dans le Gourounsi (entre Boromo et Baporo) et qui déjà à cet endroit coule du nord au sud en séparant le Lobi du Gourounsi et Bouna de Boualé, vient se heurter près de Kourmboé à un épais massif de grès et de granit qui lui barre le passage et la force à quitter la direction nord-sud pour prendre une direction presque ouest-est. En aval de cet endroit elle vient une seconde fois se heurter à un pâté montagneux qu'elle n'a pu entamer, mais dont elle a fortement érodé la base, tout en prenant pendant 2 kilomètres une direction sud-nord jusqu'à ce qu'elle





Chute d'eau de Takla (voy. p. 91). — Dessin de Riou, d'après une photographie.



atteigne la base du soulèvement de Diamma. Là le fleuve s'engage dans le défilé formé par ces deux montagnes, entre lesquelles il s'est creusé un lit étroit et profond, n'ayant pas plus de 40 à 50 mètres de largeur; mais dès qu'il a pu se dégager, il s'épanouit dans la plaine de Dakourbé-Bampé et il reprend sa largeur normale, qui est de 150 à 200 mètres, comme nous l'avons vu à Gouroué deux jours avant.

Samedi 1<sup>er</sup> décembre. — Désireux de relever les principaux sommets du massif montagneux dans lequel j'allais cheminer, je ne me mis en route que lorsque le soleil fut déjà assez haut sur l'horizon pour dissiper la brume épaisse qui couvrait la campagne. Mais les sommets restèrent toute la journée noyés dans les nuages, de sorte qu'il me fut impossible de me livrer à un travail sérieux.

Aussitôt après avoir dépassé l'ancien emplacement

d'un village, la direction générale paraît être un pic que l'on aperçoit assez distinctement dans le sud-ouest, mais qui, au fur et à mesure que l'on s'en approche, semble se dédoubler.

Au pied du pic coule une petite rivière aux berges fortement érodées. Le sous-sol, que j'ai examiné en plusieurs endroits en cheminant dans son lit, est constitué par des calcaire marneux et de l'argile schisteuse. Sur sa rive droite se trouvent une dizaine de gourbis; ce lieu sert de campement.

C'est près d'un joli petit ruisseau bordé de bambous et à quelques centaines de mètres d'une ruine, que se trouve le campement habituel des gens qui font le trajet entre Bondoukou et Kintampo. Comme il était près de deux heures de l'après-midi, je me décidai à m'y arrêter.

Dimanche 2 décembre. — Je n'avais pas fait assez



Campement dans la brousse. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

de chemin la veille, aussi l'étape d'aujourd'hui fut-elle longue et pénible.

En quittant le campement, on gravit quelques petits mamelons qui se rattachent à la chaîne de droite. Du point culminant de l'un d'eux, le guide me fait voir dans le sud-est un petit massif mamelonné, au pied duquel se trouvent les ruines de Fougoula (Banda en achanti), ex-capitale des Ligouy. De ces hauteurs sortent quantité de ruisseaux, tous affluents gauches de la rivière Tain; les uns sont sans eau, les autres bordés d'une belle lisière de palmiers *ban* (*Raphia Vinifera*) et de palmiers épineux à petites dattes, palmiers de marais salés, *Phoenix spinosa*. A proximité des ruisseaux qui ont de l'eau, on distingue l'emplacement de villages dont il ne reste comme traces que les bombax et les baobabs. Les Haoussa qui voyagent sur cette route y ont construit quelques gourbis servant de campements.

Cette région n'est pas très giboyeuse; j'ai cependant

vu des *dagoué*, des bandes de cynocéphales et entendu les appels des poules de rocher, mais sans avoir l'occasion de tirer aucun de ces animaux. La végétation n'est plus celle que l'on rencontre de Konkronson à Kintampo. La rivière de Takla sert de limite nord à ce qu'on peut appeler la végétation dense; au delà c'est la triste flore du Dagomba et des environs de Salaga.

L'absence totale de cultures et le groupe des banans de Tambi que l'on aperçoit de fort loin font paraître l'étape d'une longueur atroce. Ce n'est que vers deux heures que nous rencontrons les premiers chemins conduisant dans les longans, ce qui donne quelque courage à mes porteurs, en route depuis quatre heures du matin.

Tambi se compose de trois groupes de cases, qui s'élèvent sur un vaste plateau à peu près dénudé, sur lequel poussent quelques groupes de beaux bombax et de baobabs. Ce village est habité par des Pakhalla, qui



semblent vivre dans une certaine aisance : ils possèdent un beau troupeau de bœufs, des moutons et des chèvres. Nous trouvons à acheter là à un prix raisonnable des poulets et des ignames. Le tabac à fumer, d'assez bonne qualité, s'obtient à raison de 300 grammes pour 100 cauris.

Les gens du village, dont beaucoup parlent le mandé, sont affables et prévenants. Comme j'étais désireux de camper près du chemin à suivre le lendemain, on me fit préparer une case bien propre à proximité, mais on ne voulut pas tolérer que je campasse sous l'arbre dont j'avais fait choix.

Lundi 3 décembre. — Un chemin bien entretenu et

débroussaillé mène de Tambi à Sorobango; il traverse un grand village nommé Bonnou, puis un second, ne comprenant que trois ou quatre familles, nommé Pan-kouloudougou. Les cinq petits ruisseaux que l'on traverse se rendent à la rivière Tain.

Sorobango est situé, comme Tambi, sur un plateau inculte; à part les magnifiques banans du village, rien n'y pousse, si ce n'est une herbe courte et mince, toute desséchée par le soleil. C'est pourtant cet endroit qui sert de lieu de pâture au troupeau de Sorobango, que j'évalue à 400 têtes de bétail.

Dans ce village, dont j'estime la population à 800 ou



Mosquée de Sorobango — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Treich-Laplène.

1 000 habitants, il règne une certaine animation, occasionnée par le passage de gens se rendant à Bouna, Bonalé ou Kintampo. Au centre, sur une place qui sert aussi de marché, s'élève une mosquée bien crépée en terre blanchâtre, dont les minarets sont surmontés de deux grands flambeaux en verre argenté; extérieurement et intérieurement elle est exactement semblable à la mosquée de Lokhognilé (route de Léra à Kong).

Derrière l'habitation de mon hôte est un splendide cocotier chargé de fruits, dont les habitants ignorent l'emploi. Rapporté de la Côte, ce coco, planté dans les ordures, a poussé sans soins. Personne ne songe à en

planter d'autres. Les habitants que j'ai interrogés m'ont dit qu'ils vendaient des cocos sciés en deux aux gens qui s'occupent de la vente de la poudre, et qui s'en servent comme mesure : c'est tout ce que les noirs savent tirer de cet arbre précieux.

On appelle ici le coco *nasara-tin* (palmier des chrétiens).

Mon personnel étant devenu presque insuffisant par la perte de mes ânes, je n'avais pu durant la route détacher personne pour prévenir le compatriote de Bondoukou de ma prochaine arrivée. Ayant trouvé des gens complaisants à Sorobango, je priai mon hôte de me donner un courrier pour porter un petit mot à Bondoukou, afin



d'annoncer mon arrivée. Le jeune homme revint dans la nuit, et m'informa que l'Européen qui me réclamait était parti il y avait cinq jours pour se rendre à Amenvi et y saluer Ardjoumani. Le souverain du Diamman; il me dit aussi que Sitafa, l'hôte de mon compatriote, avait tout de suite mis un homme en route pour Amenvi, afin de le prévenir de mon arrivée.

Mardi 4 décembre. — De bonne heure tout mon personnel est debout et l'on ne se fait pas prier pour se mettre en route. Nous allons enfin entrer dans un centre où mes noirs pourront exercer leur verve; il y a si longtemps qu'ils n'ont pas trouvé l'occasion de parler leur langue, le mandé dionla.

A Bondoukou, où mon arrivée a été annoncée par le jeune homme de Sorobango, les gens me font cortège.

« C'est le frère aîné du blanc qui est parti pour Amenvi, disent-ils. Conduisons-le chez Sitafa, qui était le di-tigué de son frère. »

Quelques heures seulement après mon arrivée chez Sitafa, je fus violemment secoué par un accès bilieux qui me força de garder la chambre pendant toute une semaine.

Je reçus de nombreuses visites des gens de Kong, qui me donnèrent un peu des nouvelles de toutes les personnes que j'y connais; un captil de Diarawary arrivé le même jour que moi m'annonça qu'il avait croisé l'Européen à Panamvi (route de Kong). Le lendemain, le courrier de Sitafa revenait d'Amenvi et me confirmait le départ de M. Treich-Laplène<sup>1</sup> pour Kong. Je me décidai donc à lui envoyer un courrier pour lui



Vue de Bondoukou. — Dessin de Riou, d'après un dessin de M. Treich-Laplène

annoncer mon prochain départ pour la même ville, étant résolu à me mettre en route dès que mes forces me le permettraient.

M. Treich-Laplène était arrivé à Bondoukou dès le commencement de septembre. Les gens auxquels il s'était adressé pour avoir de mes nouvelles, et entre autres Sitafa, mon hôte, avaient été, à cette occasion, d'une coupable négligence. Mon arrivée dans le Mossi ayant été annoncée à Kong, la nouvelle s'était vite colportée, et les gens de Bondoukou savaient tous que j'étais dans ce pays.

Il suffisait donc d'informer mon compatriote qu'en venant du Mossi on débouche soit à Boualé, soit à Salaga, pour qu'il envoyât tout de suite un courrier

dans ces deux directions; mais ces gens-là sont apathiques au dernier degré, et quand ils se sont reposés sur la volonté divine par le fameux *In chi allaho!* tout est dit, il est inutile de prendre aucune mesure. N'obtenant aucun renseignement, M. Treich s'était immédiatement dirigé sur Kong afin de récolter de plus amples détails sur la route que je suivais. C'était en effet le plus sage parti à prendre.

1. J'appris le nom de mon compatriote par une de ses cartes de visite que je trouvai entre les mains d'un marchand de Bondoukou.

G. BINGER.

(La suite à la prochaine livraison.)





Habitation de Sitafa, vue extérieure. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Treich-Laplène.

## DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER<sup>1</sup>.

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XXV

Les divers noms de Bondoukou. — Son histoire. — Description de la cité. — Le marché. — De l'or. — Articles d'importation et d'exportation. — Départ pour Amenvi. — Les États d'Ardjoumani. — Arrivée à Amenvi. — Une audience d'Ardjoumani. — Bizarre moyen de locomotion employé par les chefs agni. — Ethnographie. — Costumes. — Habitations. — Coutumes. — Départ pour Kong. — Beauté de la végétation. — Arrivée à Panamvi. — Rencontre avec des gens de connaissance de Kong. — Arrivée sur les bords du Comoé. — 1<sup>er</sup> janvier 1889. — Retour à Kong. — Rencontre avec Treich-Laplène. — Visite à mes amis. — Nous signons un traité. — Envoi de courriers. — Adieux de la population. — Visite de l'almamy. — Entrée dans le Djinnini. — Départ de Diawé.

Les Achanti, les Ton et les Pakhalla appellent les territoires soumis à Ardjoumani *Gaman* ou *Diamman*, les Mandé les nomment *Botlogo* ou *Gotlogo*, et les Haoussa et gens de Salaga *Bitougou*.

Bondoukou ou Bitougou est plus ancienne que Djenné, sa fondation est antérieure à 1043. D'après Ahmed Baba, qui la désigne sous le nom de Bitou, c'est en faisant le commerce du sel de Téghasa et de l'or de Bitou que Djenné s'est enrichie. Il suffit, du reste, de se promener dans Bondoukou pour acquérir la certitude qu'on est en présence d'une des plus vieilles cités soudaniennes : les cendres, débris et ordures atteignent plusieurs mètres d'épaisseur. C'est en vain qu'on chercherait de la terre servant à la confection des briquettes pour faire les cases; aussi les habitants en extraient-ils à plusieurs centaines de mètres de l'emplacement actuel de la localité. D'autres indices, tels que des ruines qui s'étendent assez loin, prouvent que le village était

jadis très grand ou qu'il s'est plusieurs fois déplacé.

Actuellement, la plupart des habitations menacent ruine; on trouve un peu partout des pans de murs écroulés et des rues passant sur l'ancien emplacement de lieux habités, dont il reste des piliers et des poutres formant portiques.

Les quartiers du centre, dans le voisinage du grand marché, sont habités par des Mandé d'origines diverses, mais venant principalement de Kong, de Bouna et de Boualé; ceux du nord sont occupés par les MARRABA (Haoussa), qui s'occupent de la teinture à l'indigo; et ceux de l'est par les Pakhalla et quelques Ton.

A part l'habitation de Sitafa Ouattara, mon hôte, et deux ou trois autres, ainsi que la mosquée neuve, Bondoukou n'est qu'un amas de masures. Les deux mosquées sont construites sur le style de celles de Kong et de Lokhognilé que j'ai déjà décrites; seule l'habitation de Sitafa mérite une mention. Bâtie en terre dans le style des habitations arabes d'El-Arouan, décrites par Leuz et Caillie, et comprenant une cour unique sur laquelle

1. Suite — Voyez t. LXI p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113; t. LXII p. 33, 49, 65 et 81.



donnent des ouvertures de toutes les chambres, cette habitation, bien crépée en terre blanchâtre, surmontée d'un couronnement dentelé, avec un minuscule minaret à chaque coin, fait très bon effet. Malheureusement, la population qui grouille là dedans laisse à désirer sous le rapport de la propreté : si l'extérieur est engageant, l'intérieur de quelques chambres n'offre pas le luxe et le soin que l'on s'attend à y trouver.

La population de Bondoukou s'élève à environ 2 500 à 3 000 habitants. L'autorité n'y est pas exercée, comme à Kong, par un chef de village; chaque quartier reconnaît l'autorité du plus ancien notable. Il y a en outre un chef religieux, l'imam, vénérable vieillard qui tranche les différends sérieux entre musulmans, et un chef de village pour les Pakhalla, qui est désigné sous le nom de *bambara massa* (« roi des infidèles »).

A Bondoukou le marché est sans importance, mais il n'en est pas de même du commerce, qui se fait dans l'intérieur des cases.

Ayant déjà longuement parlé, à propos de Kong, Salaga, Kintampo, du commerce qui se faisait entre ces marchés et Bondoukou pour le sel, le kola, les étoffes indigènes de Kong, du Djimini, de Boualé, et les captifs d'origine gourounga, je pense pouvoir passer sous silence la revue de ces articles pour arriver au commerce de l'or et des objets d'Europe, chapitre bien plus intéressant pour nous. Bondoukou peut sans contredit prendre le titre d'entrepôt d'articles d'Europe, et sous ce rapport il a une importance beaucoup plus grande que tous les marchés que j'ai visités jusqu'à présent; c'est lui qui en fournit ces derniers, y compris Kong et à l'exception de Salaga. Mais, avant de parler des objets manufacturés, il est utile de dire quelques mots de l'or.

Comme nous l'apprend Ahmed Baba dans son *Tarich es-Soudan*, Bitou (Bondoukou) était déjà renommé au XI<sup>e</sup> siècle pour son commerce de l'or. Actuellement encore on y trouve ce métal en assez grande quantité. Il est malheureusement impossible d'estimer exactement l'importance des transactions auxquelles il donne lieu. Je puis cependant affirmer que toute personne à Bondoukou possède au moins une balance à or avec ses *birita* (poids) et qu'il ne s'est pas passé un jour où je n'aie vu faire des paiements en or, soit chez mon diatigué, soit dans la première case venue et même dans la rue.

L'or se porte à Bondoukou, ou bien serti dans de petits chiffons noués avec un fil, ou dans des étuis fabriqués à l'aide de plumes de gros oiseaux, bouchés avec un tampon en bois. En général, il est en poudre; on trouve cependant assez de pépites variant de 1 gramme à 18 grammes. J'en possédai moi-même une de 44 grammes et j'en ai vu une entre les mains de Sitafa du poids de 130 gr. 5 (400 francs). Mon désir était de l'acheter et je me proposais de faire un sacrifice de 50 francs en plus pour me la procurer, mais Sitafa ne voulut pas s'en défaire, me donnant comme raison que tout le village lui connaissait cette pépité;

que s'il la vendait, cela ne lui porterait pas bonheur, car il la tenait de son père. Un autre riche musulman, qui en avait une à peu près de même grosseur, ne voulut pas non plus me la vendre. Les pépites de cette dimension sont en effet assez rares, et cela s'explique facilement, les indigènes ne lavant, pour ainsi dire, que les alluvions et terres tout à fait à proximité des cours d'eau; ils sont bien trop paresseux pour porter de l'eau à une certaine distance, et puis il faudrait piocher le sol, couper le réseau serré des racines qui en couvrent la surface : ce serait une besogne trop fatigante pour des gens d'une nature aussi molle.

Ici, et contrairement aux bassins aurifères du Lobi et du Gourounsi, l'or ne se trouve que dans les terrains boisés que nous sommes convenus d'appeler la « végétation dense ». Ils s'étendent du Diamman aux environs de Krinjabo. C'est certainement sous cette végétation vierge qu'on doit trouver les filons dont les eaux désagrègent les morceaux friables, les petites parcelles et pépites de faible poids, pour les entraîner dans les cours d'eau.

Les articles d'Europe qui font l'objet des échanges les plus importants sont au nombre de sept, savoir : le foulard rouge, dessin noir et blanc; le coton rouge filé qui entre dans la confection des étoffes indigènes et surtout des *el-harrotafe* de Kong; le drap rouge dit *mourfi*; le cuivre en baguettes; les colliers en corail, brins tout petits; une brocade blanche bien apprêtée; une sorte de tissu rouge.

Ces articles, de monnaie courante à Bondoukou, sont tous de provenance étrangère, anglaise ou allemande, et viennent de *Dioua* (Oquua ou Cape Coast) par Koumassi. Ils sont apportés à Bondoukou par des Achanti marchands, désignés sous le nom de *galli* (du verbe mandé *gallo*, « vendre, échanger, trafiquer »). Ces *galli* constituent une société à part; comme les *dioula* dans le Soudan, ils passent partout; ainsi, actuellement, tout Achanti non *galli* s'aventurant dans le Diamman a le cou coupé par les Ton, tandis que les Achanti dits *galli* y sont en toute sécurité.

Très actifs, ces gens sont en outre très sobres et économes : jamais ils n'ont fait chez Sitafa plus d'un repas par jour, et encore ne se composait-il que d'une très petite quantité de to et d'ignames. Leur unique vêtement consiste en un grand plaid en calicot de couleur, qui leur sert aussi de couverture la nuit.

Les *galli* apportent encore de la Côte de menus objets, gros couteaux, glaces, verroteries, etc., puis les piments longs dits *kani* et le piment dit *niamakou*, que les gens de Kong portent sur Djenné.

Comme industrie, il y a le tissage et la teinture, mais la production ne dépasse pas la consommation locale; nous avons vu plus haut que les gens de Bondoukou sont, sous ce rapport, tributaires de Kong, Boualé et Djimini. Bondoukou est aussi près de Krinjabo que de Cape Coast, et nous pourrions y vendre beaucoup de nos produits; malheureusement nous n'avons pas de traitants noirs à la côte, c'est ce qui nous fait



défaut, et sans nous avilir à fabriquer et imiter ces objets manufacturés allemands et anglais que j'ai cités, nous pourrions y écouler, avec de beaux bénéfices, des satinettes, des florences, des étoffes de laine légère, des vêtements confectionnés arabes, haïk, turbans, gandoura, culottes, selles de prix, etc., sans compter les livres saints musulmans et quantité d'autres articles dont je donnerai la nomenclature dans un chapitre spécial de mon livre.

Comme à Bondoukou je ne me trouvais éloigné que de deux jours de marche d'Amenvi et que j'ignorais si mon compatriote avait réussi à y faire accepter

notre pavillon, je me mis en mesure d'aller visiter le chef Ardjoumani afin de traiter au besoin avec lui dans le cas où ce n'aurait pas été fait. L'importance qu'a pour nous la région de Bondoukou ne peut échapper à personne. Ce pays et ceux de la rive droite du Comoé sont les portes par lesquelles nos produits de France devront passer pour entrer dans les Etats de Kong, dont la population, intelligente, active et commerçante, se chargera de les répandre par toute la boucle du Niger.

Jeudi 20 décembre. — Les relations commerciales sont à peu près nulles entre Bondoukou et Amenvi,



Habitation de Sita, vue intérieure. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Treich-Laplene.

résidence royale d'Ardjoumani, et l'état des chemins s'en ressent. A 1 kilomètre de Bondoukou, dès que l'on a quitté le chemin de Kong par Bondou, il n'existe plus qu'un affreux sentier qui se perd en maints endroits. Une belle petite rivière au courant rapide et ses affluents, que l'on traverse, nous obligent par leurs berges à pic à tailler des rampes d'accès pour y faire passer mes deux chevaux. Ces cours d'eau prennent leur source dans un petit massif mamelonné, duquel sortent aussi la rivière Tain et quelques-uns de ses affluents. Quoique le relief des sommets principaux ne dépasse pas 50 à 60 mètres, les pentes excessives du sentier mal tracé et les pierres roulantes rendent la

marche très pénible pour les hommes et les animaux. Aussi ne fut-ce qu'à midi que nous atteignîmes Kouffo, tout petit village perché sur le sommet d'un de ces mamelons. Ce hameau ne se trouvant pas tout à fait à moitié chemin d'Amenvi, je me décidai à pousser jusqu'à Sapia, situé à 3 ou 4 kilomètres plus loin.

Entre ces deux villages coule une petite rivière de 6 mètres de largeur dont les abords et le lit sont percés de puits à or, ce qui rend son passage difficile. J'eus l'imprudence de vouloir la traverser sans mettre pied à terre. Mon cheval s'enbourba de telle façon qu'il me fallut près d'une demi-heure pour dégager ses jambes de derrière. Le bain forcé que je pris me fit perdre une



boussole de rechange à fond lumineux que je serrais dans les fontes et qui m'était fort précieuse pendant les marches de nuit.

A Sapia, où nous arrivons vers deux heures de l'après-midi, nous ne trouvons pas d'hommes; ils sont tous partis dans les lougans. Les femmes me conduisent chez le chef du village. C'est une jeune veuve parente d'Ardjoumani; elle donne des ordres afin de me faire installer rapidement. Je suis très bien reçu dans ce village, où l'élément féminin commande et domine. Le lendemain matin il faut me démener pour en partir, on veut nous forcer à y passer la journée.

Vendredi 21 décembre. — De Sapia à Amenvi on peut dire qu'il y a un chemin et l'étape se fait sans trop de fatigue.

Les collines ont fait place à de belles vallées verdoyantes d'une épaisse végétation de grands ajoncs nommés *sangandié* en mandé. Les hautes terres sont parsemées de splendides rôniers qui fournissent le vin de palme à toute cette région.

C'est au milieu d'une de ces clairières de rôniers que s'est fixé Ardjoumani. Son village porte, outre le nom d'Amenvi, celui de Zaranou; il n'y a rien qui puisse faire supposer la résidence d'un souverain commandant à des Etats dont la superficie est de près de 50 000 kilomètres carrés. Il est constitué par un amas de cases, tant rectangulaires que rondes, entourées de clôtures en roseaux et couvertes de toits en feuilles de rônier, comprenant une rue centrale orientée à peu près nord-sud, dans laquelle circulent en liberté des bœufs et quelques ânes fétiches.

Ardjoumani, dès qu'il fut prévenu de mon arrivée, me fit installer dans un groupe de cases propres, et, le soir vers cinq heures, me fit dire qu'il me recevrait.

A l'heure indiquée, son porte-canne étant venu me chercher, j'allai saluer notre nouvel allié, devant la case duquel je vis flotter nos chères couleurs nationales.

Sous un immense parasol bleu, entouré d'une large bordure flottante en drap garance, Ardjoumani, drapé dans un pagne amarante galonné or et rouge, était assis sur une chaise en bois ornée de clous de cuivre et fumait une pipe en terre fort bien enlottée. Il me fit signe de m'asseoir à droite et devant lui.

Comme il est de rigueur ici, avant de m'asseoir j'allai saluer d'un geste les princes, fils, petits-fils, neveux, etc., assis sur des tabourets à la gauche du chef, puis les vieux conseillers, les captifs influents, assis à sa droite. Devant lui deux jeunes gens porteurs de l'épée royale faisaient face au groupe. L'épée, ou plutôt le sabre d'Ardjoumani, est une longue lame en forme de yatagan de 1 m. 20, munie de dents comme une scie; elle est surmontée d'une poignée en or fondu, creuse, comprenant une double pomme, d'un poids d'environ 1 kilogramme. Elle est dépourvue de dessins, mais ornée d'un quadrillage assez bien tracé.

Cette première entrevue ne fut qu'une visite de politesse, dans laquelle je me bornai à demander au chef pour le lendemain un autre entretien, qui fut fort cour-

tois. Ardjoumani me fit l'éloge de M. Treich-Laplène, qu'il disait mon jeune frère, et m'informa que ses hommes, qui devaient lui porter ma lettre datée de Sorobango, n'avaient pu le joindre et étaient revenus en disant que M. Treich devait être actuellement à deux ou trois marches de Kong.

Samedi 22 décembre. — Dans ma visite du lendemain, Ardjoumani, mis par moi sur la question du traité, m'apprit qu'il venait d'en signer un avec M. Treich-Laplène et m'en montra l'expédition laissée entre ses mains; il renouvela devant moi les engagements pris avec mon compatriote, et protesta hautement de son amitié pour la France et de son désir de voir les routes s'ouvrir vers la Côte; de son côté il promettait de faciliter le voyage vers la mer à tous les marchands qui voudraient passer chez lui.

Limité à l'ouest par le Comœ, qui le sépare de l'Amo et des Etats de Kong, le pays d'Ardjoumani s'étend au nord jusqu'au Lobi, à l'ouest jusqu'à la Volta, englobe le Fongoula (pays des Ligonou) pour toucher à l'Achanti entre Kwobyne et la rivière Tain, et au Sahué, à quelques kilomètres au sud des sources du Mézan. Enfin, les Etats du Bondoukou donnent la main à nos pays de protectorat, qui comprennent dans cette direction : l'Indénié ou Ndénia, l'Alangoua, le Bettié, l'Akapless et le Sanwi (pays de Krinjabo).

Ardjouma ou Adjimani ou Ardjoumani (Vendredi) est originaire d'une famille de l'Abron, de race bouanda-agni, venue d'un pays appelé Demma, sur les confins de l'Achanti. Il a succédé à Héba ou Héboï, qui lui-même a succédé à Folié; c'est le plus ancien roi dont on ait conservé le souvenir.

Le premier héritier du trône s'appelle Adoukadjou; il habite Adoukadjoucron. Le deuxième se nomme Andruli; il est chef de Bamboso. Les autres chefs influents sont : Annibilé, chef d'Annibilécron, Papey et Boitène, qui résident près de Bondoukou.

Le mode de succession au trône est analogue chez tous les peuples de race agni-achanti; la transmission se fait aux neveux fils de sœur. La charge de premier intendant du royaume est occupée par le fils aîné du roi régnant.

Cette charge est actuellement remplie par Diassy, fils aîné d'Ardjouma; il habite dans un petit village près de Bamboso.

Comme Ardjoumani me priait avec insistance d'attendre ici le retour de M. Treich, je crus bien faire, pour éviter de le froisser, de ne pas brusquer mon départ, et je lui promis de prolonger mon séjour de vingt-quatre heures. C'était déjà pour moi un grand sacrifice, Amenvi n'étant pas précisément un endroit bien agréable. Ce village n'a pas de cultures, et toutes les provisions se tirent des environs; ce n'est qu'avec les plus grandes difficultés que l'on peut s'y nourrir, et si les vivres ne vous viennent pas du chef, on risque d'y mourir de faim. Les amis, famille ou captifs de la famille royale, tout en vivant un peu aux dépens d'Ardjoumani, se créent des ressources en or, soit en prélevant leur part



de prise dans les razzias de captifs qu'opère ce souverain sur les frontières de l'Achanti, soit en percevant l'impôt, ce qui doit se faire, comme chez tous les peuples noirs, d'une façon plus ou moins arbitraire.

Au moment de mon passage à Bondoukou et pendant mon séjour à Amenvi, les chefs ou agents d'Ardjoumani portaient précisément en vue de la perception de l'or. Rien n'est curieux comme le départ de ces personnages. Assis dans un long panier porté sur la tête de deux esclaves et précédé de deux ou trois tam-tams, suivant son rang, le chef essaye de se donner un air d'importance en faisant flotter son plaid en étoffe voyante sur les flancs

du panier, et tournoyer son ombrelle dans tous les sens. Le cortège se complète par les captifs porteurs de la chaise ou du tabouret du chef, auquel est presque toujours fixée une sonnette, puis par les porteurs de gris-gris, — queues de bœufs, de chevaux ou d'éléphants, — et enfin par le ou les porte-épée ou porte-canne, qui transmettent les paroles du chef.

Dans le Diamman (Bondoukou et ses environs), la population, à l'exclusion des colonies mandé fixées à Bondoukou et dans quelques gros villages, est composée de gens à peu près de même race que les Achanti. On les désigne sous le nom de Ton. D'une taille un



Bain forcé. — Dessin de Rion, d'après les documents de l'auteur.

peu plus élevée que les Achanti du Coranza et les Galli qui viennent commercer à Bondoukou, il est facile de reconnaître chez eux les caractères physiques de la race achanti, avec laquelle je les erois fortement apparentés. La langue qu'ils parlent est l'achani presque pur. Plus au sud, à environ une journée de marche d'Amenvi, dès que l'on entre dans l'Abron, les Ton sont déjà fortement mélangés à des gens qui semblent de même race que les Sanwi (gens de Krinjabo) et que l'on désigne sous le nom de *Bouanta*; ils parlent la langue de Krinjabo, l'*agni*.

Les Ton, tels que je les ai vus dans le Diamman, sont d'une propreté excessive; ils passent plusieurs fois

par jour un temps très long à se savonner, se baigner et se frictionner à l'aide de fibres de palmier en guise d'éponge, après quoi vient le graissage de tout le corps au beurre de éc ou à l'huile de palme. Comme l'usage d'une coiffure quelconque, bonnet ou chapeau, leur est absolument inconnu, leur chevelure est l'objet de soins très minutieux. Rarement ils se rasent la tête : ils se coupent les cheveux à l'aide de ciseaux et les peignent soigneusement avec des peignes en bois fabriqués par eux ou des peignes en corne venus de la Côte. Leur vêtement consiste en une bande d'étoffe portée comme ceinture et passant entre les jambes. Avec cela ils ont un pagne en cotonnade de couleur voyante, de pro-



venance européenne ou fabriqué dans le pays, dans lequel ils se drapent fièrement comme dans un plaid.

En fait de bijoux, ils se parent volontiers de colliers et de jarretières en pierres ou perles ordinaires, auxquels est souvent suspendu, en guise de médailles ou de pendeloques, un petit morceau d'or travaillé dans le pays.

Les habitations en usage chez les Ton sont de plusieurs types, rondes, rectangulaires ou carrées; elles sont construites en bambou ou branches de palmier ban, légèrement enduites de béton ou terre glaise et badigeonnées en ocre rouge ou noire.

Presque toutes sont recouvertes en feuilles de rônier et en chaume. J'ai remarqué que les cases rondes étaient généralement réservées aux femmes, tandis que les cases carrées ou rectangulaires constituent le *home* des jeunes gens ou des maris. Toutes se distinguent des constructions des autres Soudaniens par des ouvertures larges et spacieuses en guise de portes et par leur surélévation au-dessus du sol.

Quelques cases rectangulaires d'Amenvi, de Tabaye et de Marawi ont leurs façades ornées de piliers et de dessins en creux moulés sur des lianes ou brins de bambou disposés en arcs, cercles, triangles, losanges, etc. Rarement on les trouve isolées; elles se présentent presque toujours par groupes de quatre cases formant un carré et entourant une petite cour centrale, munies de toits assez élevés; ces logements sont assez agréables à habiter, surtout pendant les heures chaudes, puisque deux d'entre eux au moins sont toujours à l'abri du soleil.

L'aménagement des cases consiste en nattes, chaises de divers modèles, tabourets, peaux de singe servant de sièges, quelques bassins en cuivre et des cruches en grès de provenance d'Europe. Au plafond une lampe en fer est généralement suspendue, à l'aide de deux chaînettes.

Les occupations des Ton sont les cultures, l'extraction de l'or, la récolte du vin de palme, le tissage.

S'il m'est difficile de renseigner le lecteur sur l'état des cultures de cette région, il m'est encore moins facile de lui parler de l'extraction de l'or; ce dernier travail n'ayant lieu que pendant l'hivernage, je n'ai pas eu l'occasion d'assister à des lavages.

La religion des Ton me paraît offrir quelque analogie avec le culte des Mandé Bambara et Malinké; comme eux, ils ont dans un lieu écarté du village une case à fétiche (*namabong* en mandé), soigneusement préservée des regards des profanes par une clôture en aloès et des arbres dans lesquels sont disposés des chaudrons sur lesquels on sacrifie les poulets.

Ils possèdent aussi toute la série des sorciers mandé dits *soubakha* (maîtres de la nuit), et pendant la nuit on entend rôder dans le village les *koma* et les *dou*, déguisés avec des vêtements en fibre de palmier et tirant de cornes d'animaux des sons qu'il est impossible de comparer à aucun cri connu; ils se servent pour cela de grandes cornes de bœufs sauvages d'une variété désignée sous le nom de *minnaba* par les Mandé.

Ce peuple a aussi de nombreux *tenné* (fétiches). Ainsi tel ou tel bois porté dans le village, ou la vue de tel ou tel animal, peut entraîner les plus grands malheurs sur le pays. Beaucoup d'entre eux ne mangent pas de chèvres, d'autres pas d'escargots, etc.

Si leur religion se bornait à l'observation et à la pratique de ces mœurs innocentes, les Ton ne seraient pas à blâmer, mais malheureusement, comme les Sanwi, les Achanti et les peuples du Dahomey, ils se livrent à la cruelle pratique des sacrifices humains, non seulement à la mort de leur souverain, mais encore à celle de tout individu ayant joui de quelque influence.

Le décès d'un personnage de marque donne lieu à des sacrifices humains qui atteignent quelquefois des proportions plus fortes qu'on ne se l'imagine, et à des orgies qui, sans se renouveler souvent, sont menées tellement à fond qu'elles occasionnent la famine de toute une région. Les convives ont le droit de s'inviter eux-mêmes et de piller partout; quand une bande semblable s'abat sur un village, c'en est fait de lui: tout ce qui n'est pas à l'abri, bœufs, moutons, volailles, ignames, bananes, est dévoré; le village n'est évacué que lorsqu'il n'y a plus rien à manger et à voler. Je suppose que c'est pour cette raison que tous les villages ton et pakhalla dissimulent si bien leurs cultures, car de la Volta à Bondoukou et de ce point au Comoé je n'ai jamais eu l'occasion de voir un loutan.

Cette coutume des sacrifices semble avoir été instituée pour préserver les chefs et personnages influents des morts violentes, le poison jouant dans ce pays un rôle considérable.

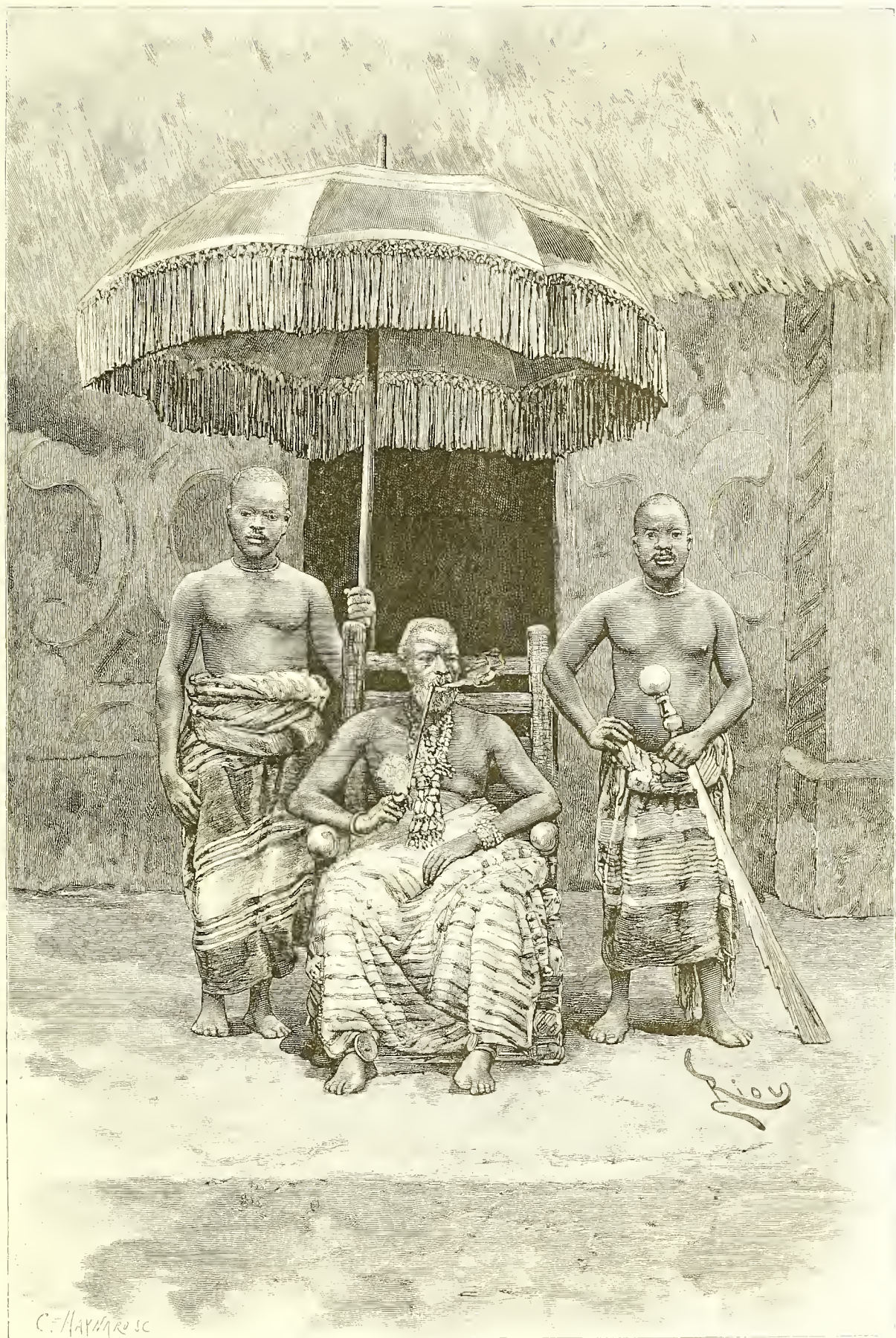
À l'avènement d'un roi, on rassemble sa maison civile et militaire et toutes les personnes qui de près ou de loin approchent le souverain, et on leur tient le langage suivant: « Vous avez tout intérêt à prolonger la vie de votre maître ou souverain, de veiller à son entière sécurité et d'empêcher qu'il ne soit empoisonné ou ne tombe dans une embûche quelconque. Votre vie est entièrement liée à la sienne: le jour où il mourra, vous serez tous décapités. »

C'est en effet ce qui a lieu: une partie des esclaves sont exécutés. Ces sacrifices humains, sans atteindre les chiffres fantastiques dont certains livres ont souvent parlé, s'élèvent cependant encore à un nombre de victimes qui varie de 8 à 20. Ce nombre s'accroîtrait certainement si les esclaves n'avaient pas, dans cette région déjà, une valeur assez grande pour qu'ils n'existent pas en aussi grande quantité que dans le Mossi et les pays limitrophes.

Treich m'a dit avoir assisté, lors de son passage, à un massacre de ce genre, à l'occasion de la mort d'un personnage influent de Bondoukou. Les Mandé m'en ont aussi souvent parlé, mais je n'ai jamais eu moi-même l'occasion d'assister ni de près ni de loin à une semblable scène de sauvagerie.

Dimanche 23 décembre. — Dans l'après-midi je me disposais à aller voir Ardjoumani pour lui demander





Ardjoumani et ses fils, roi de Bondoukou. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.



de me faire partir le lendemain afin de rallier Kong. A la même heure me parvint un courrier de M. Treich-Laplène daté du 15 décembre. Il m'informait que, arrêté depuis quelques jours à Nabaé, sur les bords de la rivière Comoé, pour attendre la réponse du chef de Kong, il venait d'apprendre par un marchand mon arrivée à Bondoukou.

C'était afin de s'assurer de la vérité de la nouvelle qu'il me dépêchait un courrier; il m'informait également que, s'il recevait l'autorisation de se rendre à Kong, il pousserait jusque-là en attendant qu'il eût le plaisir de se mettre à ma disposition.

Je saisis avec empressement cette occasion pour faire accepter mon départ par Ardjoumani: il n'y opposa aucun obstacle et me laissa partir en mettant avec complaisance un guide à ma disposition.

Lundi 24 décembre. — Sous cette latitude et tant

que l'on se trouve dans la région où la végétation dense fait son apparition, l'heure du départ, même pour les longues marches, peut être retardée sans inconvénient; le matin jusque vers dix ou onze heures il bruyasse assez fortement pour que sous bois on se croie surpris par une pluie fine, et le soleil ne paraît guère avant une heure et demie ou deux heures de l'après-midi. Dans ces conditions, et même lorsque la trace du sentier laisse à désirer, on peut faire du chemin; aussi les Ton, qui sont de véritables Bushmen, comptent-ils par étape 25 à 30 kilomètres en dehors des lacets et circuits. D'Amenvi à Krinjabo, par exemple (250 kilomètres à vol d'oiseau), ils comptent 9 à 10 jours de marche; en réalité il y en a bien 25.

De l'autre côté de la petite rivière, en pleine forêt, se trouvent deux villages de culture, autour desquels il y a un peu de maïs, du manioc, des bananiers



Un coin d'Amenvi. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

et des papayers; mais ces cultures sont étouffées par la végétation, on dirait presque abandonnées des habitants, qui, peut-être par paresse, ne s'en occupent pas.

Plus loin on passe par deux villages plus importants. Tangouvini et Maravi, également situés en forêt, mais dans d'assez grandes clairières. Zeppo, que nous traversons trois heures après, et Dinnokhadi, où nous faisons étape, sont déjà peuplés exclusivement de Pakhalla.

Dinnokhadi est un village de 200 à 300 habitants. J'y fus très bien accueilli; le chef, comme le reste de la population masculine, était sous l'influence du vin de palme.

Mardi 25 décembre. — Au nord de Dinnokhadi coule une petite rivière de 8 mètres de largeur qui, m'a-t-on dit, recevait la rivière d'Amenvi. Ce cours d'eau est un affluent de gauche de la rivière Comoé.

Actuellement il n'a que 20 centimètres d'eau, mais en hivernage il est profond et a un courant très rapide. Au delà de cette rivière et jusqu'à Donfaé existe une sorte de flore de transition. Sans être la flore commune au Soudan, elle n'est cependant plus la végétation dense; elle comporte plus de clairières et presque pas d'arbres remarquables. Nous sommes dans le pays par excellence du vin de palme; les palmiers à vin et à huile abondent, et Donfaé est renommé pour son cru dans toute la région.

Précisément au moment de mon entrée dans le village débouchaient par tous les chemins des femmes portant de gigantesques boulines de ce breuvage, et, cinq minutes après, tous les hommes du village s'installaient autour des marchandes. Je ne me fis pas prier par les convives, et comme le vin était très frais, j'en absorbai plein une petite calebasse. Dès que les habitants furent convaincus que je n'étais pas musulman,





Depart des agents d'Ardjoumani. -- Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.



il m'arriva des calbasses de toutes parts. Bon gré, mal gré, il me fallut goûter à chacune d'elles et en avaler quelques gorgées, de sorte qu'en quittant ces braves gens je me sentais tout guilleret.

Un chemin qui va de Bondoukou dans le Mangoton ou pays d'Anno, après avoir quitté à Bondou le chemin de Kong, traverse Donfaé pour se diriger par Kouanna, Taoudi, etc., sur la rivière Comoé. Ce chemin est fréquenté aussi par les gens de Baoulé, qui le prennent pour aller chercher le kola blanc de l'Anno, de sorte qu'il y a des jours où il règne une certaine animation dans ce village hospitalier.

A 7 kilomètres au nord de Donfaé on atteint la route de Bondoukou à Kong, à quelques centaines de mètres d'un petit village nommé Panamvi en ton et pakhalla, et Birindara, « A l'entrée de la brousse », en mandé.

Le jour même de mon arrivée à Panamvi, je préparai une lettre destinée à M. Treich-Laplène, dans laquelle je l'informais de ma prochaine arrivée et lui donnais quelques conseils sur la façon dont il fallait agir avec la population de Kong. Je confiai ce pli à Diawé, mon premier domestique, pensant que sa présence pourrait être utile à mon compatriote.

Mercredi 26 décembre. — De Panamvi à Nasian il y a 30 kilomètres à vol d'oiseau, mais avec les nombreux circuits que fait le sentier il faut compter 38 à 40 kilomètres. Les marchands chargés sont obligés de camper à mi-distance, sur les bords d'un des nombreux ruisseaux qui sillonnent cette vaste plaine, et dont quelques-uns ont, encore à cette époque, conservé quelques flaques d'eau.

Par suite du mauvais état de mon cheval, il me fallut faire l'étape à pied. Affaibli par un violent accès bilieux qui m'avait pris à Bondoukou, je ne me sentais pas trop vaillant; cependant je franchis à peu près sans halte la moitié du chemin. Vers midi nous prenions un peu de repos, et comme à deux heures je sentais revenir mes forces, je proposai à mes hommes de nous mettre en route pour Nasian; en marchant bien, nous arriverions avant la nuit.

Arrivés à une dizaine de kilomètres de Nasian, il me fut impossible de pousser plus loin. Cette marche au soleil m'avait considérablement affaibli, j'avais la bouche sèche et ne pouvais plus plier mes pauvres jambes; pourtant, comme Européen et comme chef d'expédition, je ne devais pas me laisser aller à un acte de faiblesse et me laisser choir sur le bord de la route. Heureusement qu'un violent incendie de la brousse nous enveloppa à hauteur des ruines de Boropoé; il fallut s'arrêter, l'éteindre et camper.

J'étais sauvé, mes noirs ne m'avaient pas vu faiblir à la marche.

Jeudi 27 décembre. — Arrivé de bonne heure à Nasian, je comptais pouvoir gagner le même jour Deknion; mais l'homme laissé en arrière avec mon cheval n'arriva que dans l'après-midi; je dus donc remettre mon départ au jour suivant.

Mon pauvre cheval était mort un peu plus loin

qu'à mi-chemin. Son palefrenier me rapporta la selle.

Nasian est un très vieux village, qui jadis devait être beaucoup plus grand qu'il n'est actuellement. Son chef jouissait de quelque influence avant l'avènement d'Ardjoumani, mais depuis il s'est retiré dans l'ouest, vers la rivière Comoé; il habite un village à côté du Barabo, nommé Nasian Massadougou. Nasian est le même village que Bowdich mentionne sous le nom de Naséa.

28 au 30 décembre. — Pendant ces trois journées de marche je fis successivement étape à Deknion (Dépakhé ou Dégouékhé), à Dédi ou Lédi, et enfin, le 30, à Kagoué.

Dimanche 30 décembre. — Kagoué se distingue des autres villages pakhalla par quelques beaux arbres à campement. J'y trouvai des gens de Kong se rendant pour la plupart à Bondoukou avec du beurre de cé et des étoffes, afin d'y acheter des kola et des piments de l'Achanti, qu'ils se proposaient de porter ensuite sur Djenné et Bandiagara.

D'autres, mais en petit nombre, se dirigeaient par le Barabo sur le Djimini et l'Anno: j'appris par ces derniers que, depuis mon départ de Kong, la paix était rétablie entre les gens de Kong et ceux de Djimini, grâce à l'intervention de Karamokho-Oulé auprès d'un de ses neveux, Bakary-Onattara, qui réside à Kwaré, rive gauche du Comoé, et qui de temps à autre se livre à des brigandages sur la frontière.

Lundi 31 décembre. — De Kagoué à Comoé il n'y a que 10 kilomètres. Au point où l'on atteint la rivière se trouve un petit village nommé Nabaé ou Nambaye, dont le chef s'occupe du transbordement des gens et des marchandises venant de la rive gauche. Quand on vient de la rive droite, ce sont les gens de Timikou qui font ce service.

C'est de Nabaé que M. Treich-Laplène avait envoyé demander au chef de Kwaré (Etats de Kong) l'autorisation de se rendre à Kong: mon compatriote était resté dans ce village; j'y fus également bien accueilli. Le chef, voulant m'éviter le passage du gué, qui se trouve à 500 mètres en amont, mit avec empressement sa pirogue à ma disposition, de sorte que de bonne heure j'arrivai à Timikou, petit village de passeurs situé à 2 kilomètres de la rivière et sur sa rive droite.

Le Comoé a de 70 à 80 mètres de largeur au point de passage. Quoique son niveau ait considérablement baissé et que du haut de ses berges on domine la rivière d'environ 15 mètres, elle est encore assez profonde pour qu'on ne puisse passer la pirogue qu'avec les pagaies, les perches étant insuffisantes pour le milieu du lit. Ce bief, qui semble s'étendre fort loin en aval, est barré en amont par une nappe de grès qui ne laisse qu'un chenal de 1 m. 20 de profondeur contre la rive droite. C'est là que se trouve le gué.

La rivière sert ici de limite entre les Etats d'Ardjoumani et le pays de Kong. C'est là que se termine le territoire des Pakhalla. Ce territoire est très étendu; il est



limité au nord par les districts sud du Lobi et le petit pays indépendant de Bouna, à l'est par la Volta Rouge, au sud-est par le Fougoula (pays des Ligony), au sud par le Diamman ou pays de Bondoukou, et à l'ouest par le Barabo, colonie mandé riveraine du Comoé, dont le centre principal est Sandouy (ou Sandui), et qui fait également partie des Etats d'Ardjoumani.

Ce vaste pays est habité par une race unique nommée *Pakhalla*; elle parle une langue qui lui est propre et que l'on appelle *ngouala*. Ce nom semble avoir pour étymologie *dagoua* et *gouada*, qui veut dire « bonjour ». Cependant, à côté de cette langue, beaucoup de

Pakhalla savent parler le dialecte achanti des Ton et le mandé.

Suivant les régions de leur territoire, les Pakhalla emploient comme habitations les cases ligony, ton, achanti, mandé; leur costume se ressent aussi de la proximité de ces quatre peuples; on peut dire cependant qu'ils ont une tendance à imiter les Ton plutôt que les autres peuples. La raison en est bien simple: ce peuple est depuis fort longtemps tributaire des Ton, qui les gouvernent; les chefs ton sont nommés par Ardjoumani.

Quelques villages pakhalla de la région méridionale



Types de Ton avec leur ombrelle. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

m'ont paru vivre dans une aisance relative; ils possèdent un troupeau, ont des ressources en vivres, et s'occupent activement de la culture du tabac. D'autres sont plongés dans une noire misère; on y voit circuler des malheureux estropiés et des gens couverts de plaies; cela tient un peu au pays ingrat qu'ils habitent, car, dès que l'on a abandonné la zone méridionale où croît le palmier, on entre dans une contrée desséchée, arrosée par des ruisseaux insignifiants qui sont à sec pendant une bonne partie de l'année. Le granit fait sa réapparition et avec lui la couche de terre végétale diminue, le terrain et les cultures sont brûlés par le soleil, la campagne est d'un aspect triste et désolé. Les terrains

ferrugineux que l'on trouve assez fréquemment ne sont pas assez riches en minerais pour que l'on puisse songer à en extraire le fer; aussi ce pays, comme celui qui est sur la rive droite du Comoé, est-il tributaire pour ses outils et les balles de fusil de la région Bobo-Dioulassou, ce qui donne lieu à un commerce très actif de la part des gens de Kong.

La configuration de toute cette région, qui n'est ni accidentée ni coupée, permet d'y porter facilement la guerre et d'y faire la chasse aux esclaves; aussi n'a-t-elle pas échappé aux Ton, qui en ont fait pendant longtemps leur pays de prédilection pour les razzias. Peu à peu la situation de ces malheureux Pakhalla s'est mo-



difficé; depuis longtemps les Ton ne leur font plus la guerre; ils se contentent actuellement de leur faire payer un lourd tribut, mais, d'autre part, ils les autorisent à venir dans le Diamman et l'Abbron extraire et laver l'or pour leur compte pendant la saison des pluies. Si les Pakhalla veulent s'en donner la peine, ils peuvent prospérer.

Deux chemins mènent de Timikon à Kong. Celui du sud, qui passe à Binimona, est fréquenté par les marchands, de préférence à l'autre, parce que les villages se trouvent plus rapprochés, ce qui permet de faire de petites étapes. Les hommes de Kong, portant de très lourdes charges, redoutent les étapes qui dépassent 15 kilomètres (à vol d'oiseau).

Quoique très fatigué par la marche à pied, je pris de préférence le chemin du nord, qui passe à Koniéné, afin de gagner deux étapes et de voir en passant les terrains aurifères que l'on m'avait signalés aux environs de Samata.

J'arrivai à huit heures du soir à Sou ou Son, petit village d'une dizaine de cases; mon entrée tardive jeta un peu l'émoi dans cette petite population, qui pour l'instant ne se composait que de femmes. Mais dès qu'elle m'entendit parler le mandé, je fus reconnu pour le « blanc de Kong » et l'on procéda à mon installation.

1<sup>er</sup> janvier 1889. — Ce n'est pas sans une certaine émotion que j'inscrivis cette date sur mon calepin de route. Tout en priant Dieu de me conserver la santé et de me ramener à ma patrie, je reprends courage en me disant : « Peut-être dans quatre, cinq, six mois, aurai-je le bonheur de revoir la France! »

C'est plein d'espoir et confiant dans l'avenir que j'atteins Gaouy.

Ce village, dont j'évalue la population à 200 habitants, respire un air de prospérité: j'y trouvai des ponlets, de la viande boucanée, des bananes, des papayes et même des tomates, ce que je n'ai rencontré que deux fois pendant mes pérégrinations.

Mercredi 2 janvier. — De Gaouy à Samata il n'y a pas de village; on traverse une grande plaine coupée un peu plus d'à mi-distance par un soulèvement en

arc de cercle qui, d'après ce que j'ai pu voir, se prolonge de l'autre côté du Comoé et fait suite au pic des Komono, auquel il paraît se rattacher. Cette ligne de hauteurs, dont les plus importants sommets n'ont que 100 mètres de relief environ, se prolonge dans le sud; on la coupe également en prenant la route de Timikou par Gouroué sur Sipolo.

C'est à 2 kilomètres avant d'arriver à Samata, autour d'une ruine, que se trouvent les terrains aurifères. Dans un rayon de 1 kilomètre, le sol est absolument à jour. Les puits ou mines sont très rapprochés; quelques-uns ont près de 3 mètres de profondeur. Pour

avoir été ainsi fouillé, il faut que ce terrain soit très riche en or. L'eau faisant défaut dans les environs, les gens de Samata la tirent de puits taillés dans le conglomérat ferrugineux et atteignant de 3 mètres à 3<sup>m</sup>,50 de profondeur. J'ignore les causes qui ont fait cesser l'exploitation de cette mine.

Judi 3 janvier. — En quittant Samata, le guide nous fit traverser deux villages sans importance, Dadougou et Toutra, où nous nous arrêtâmes quelques instants pour satisfaire à la curiosité des habitants. A Koniéné, qui est un grand village composé de plusieurs groupes, il me fallut rester une bonne demi-heure, les habitants voulant me faire boire du lait.

Nous arrivâmes dans l'après-midi au gros village de Kolon, où je fus presque choyé, y ayant rencontré des jeunes gens

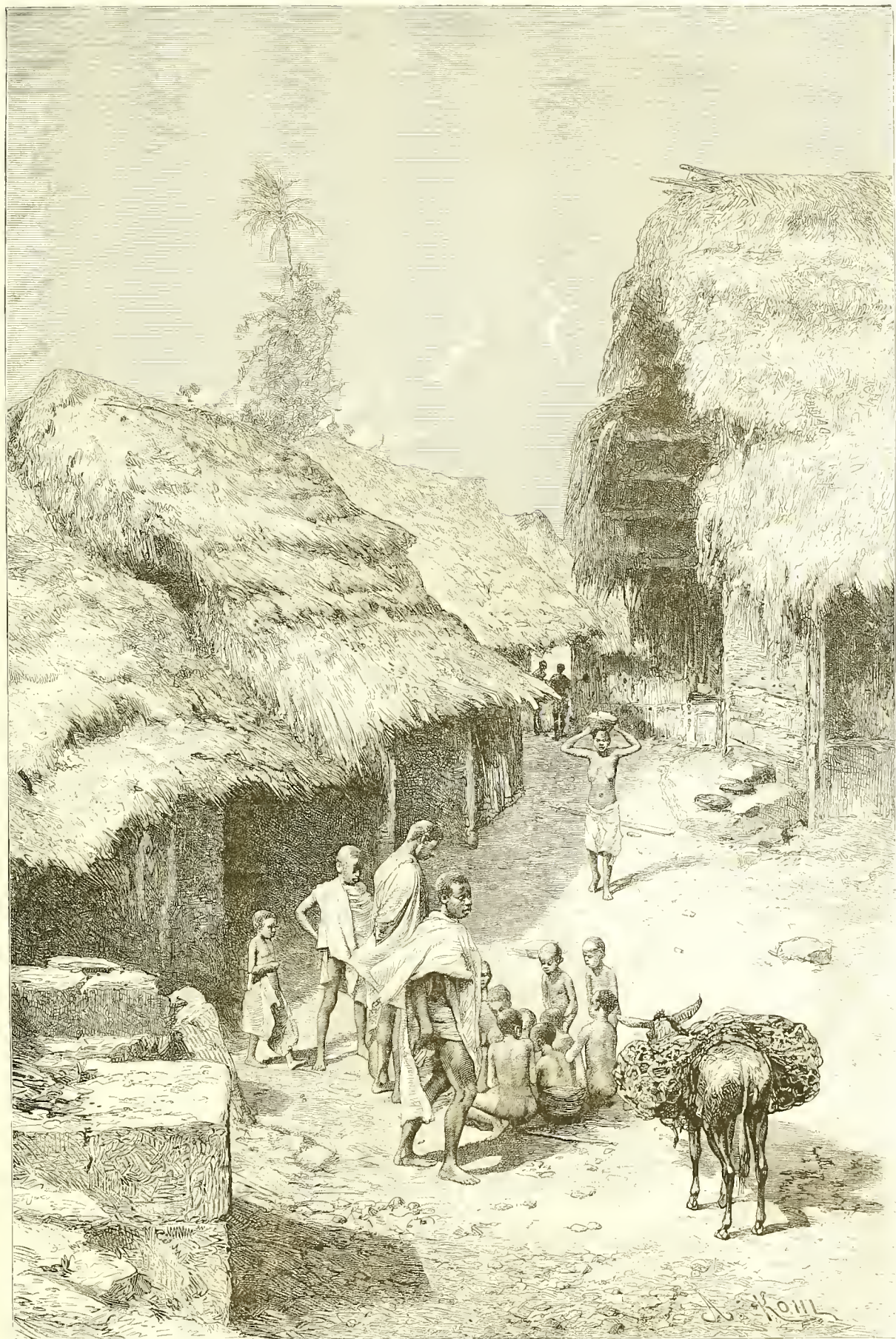
dont j'avais fait connaissance, près de Léra, et à Kong même; ils se souvenaient encore fort bien de mon nom, et le répétaient à tous les curieux. Les Mandé de toute cette région me connaissent sous le nom de lieutenant Binger, et prononcent : *iétenan Binsé*. Ces amis furent sans pitié, et malgré mon extrême fatigue il fallut leur raconter mon voyage de *a* à *z*, sous peine de les froisser.

Vendredi 4 janvier. — Les marchands chargés mettent trois jours pour se rendre de Kolon à Kong; ils font étape à Délégoudougou et Kongolo. Suffisamment entraîné à la marche, et ne craignant plus les étapes trop longues, je me décidai à brûler Délégoudougou et



Femmes portant de gigantesques bonbonnes. — Dessin de Brou, d'après les documents de l'auteur.





Types de Pakhalla. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.



à aller coucher à Kongolo. En route, je fis la rencontre de deux hommes de M. Treich qui venaient au-devant de moi avec un âne, que je m'empressai d'utiliser. Je fus fort bien reçu par le chef de Kongolo, et le lendemain je ne fis qu'un saut jusqu'à Kong, où j'entrai à huit heures du matin.

Samedi 5 janvier. — A 3 kilomètres de la ville je rencontrai Diawé, qui venait au-devant de moi avec un cheval de M. Treich. Impatient de rejoindre mon compatriote et de prendre connaissance des nouvelles de notre chère France, je traversai au galop Marrabasou, répondant de mon mieux à tous les teinturiers qui me saluaient, et me dirigeai sur l'habitation de mon ancien hôte, chez lequel M. Treich était descendu. Arrivé, grâce au cheval, presque en même temps que le courrier qui devait m'annoncer, je surpris M. Treich au moment où il se disposait à aller à ma rencontre.

L'émotion que je ressentis est difficile à décrire. Je tombai dans les bras de ce brave compatriote, qui, à peine remis d'un long séjour à la Côte de l'Or, s'était spontanément offert pour aller me ravitailler. Il m'apportait, en plus d'une lettre de ma mère, des nouvelles de quelques bons amis qui me firent oublier toutes mes fatigues et privations.

Pendant que je faisais honneur au pâté et au biscuit que m'offrit M. Treich, il me mit au courant des événements saillants qui s'étaient déroulés en Europe pendant mon absence. Quelques minutes après, un spectateur nous aurait pris pour d'anciennes connaissances; cette amitié spontanée, propre aux gens d'Afrique, nous unissait déjà.

J'appris que pendant plusieurs mois le bruit de ma mort avait circulé en France et avait failli enlever ma pauvre mère. Un courrier que j'avais expédié des environs de Kong le 10 mars 1887, parvenu à Bammako fin juin, avait heureusement fait tomber ces bruits fâcheux et rendu un peu d'espoir à ma famille et à ceux qui s'intéressaient à moi.

Sur l'initiative de M. Verdier, armateur à la Rochelle, propriétaire des comptoirs français d'Assinie et de Grand-Bassam, et grâce au concours généreux de M. de la Porte, sous-secrétaire d'Etat aux colonies, et de M. le Ministre des affaires étrangères, un convoi de ravitaillement avait été organisé à la Côte de l'Or et confié à M. Treich-Laplène.

Le concours de M. Treich-Laplène ne pouvait que m'être précieux. Il avait fait un long séjour à la côte, exercé des fonctions de résident à Assinie et accompli vers l'intérieur deux voyages successifs, qui avaient abouti en 1887 à la conclusion de deux traités plaçant le Bettié et l'Indénié sous notre protectorat. M. Treich m'apportait en outre un stock de marchandises qui allaient m'être utiles pour le retour.

Les trois jours qui suivirent mon arrivée à Kong furent employés en visites, absolument de rigueur dans cette cité soudanaise, sous peine de passer pour un malélevé. Karamokho-Oulé, les chefs des qbaila,

tout le monde enfin me fit bon accueil. Je dus partout un peu raconter les péripéties de mon voyage, aucun peuple n'égayant les Mandé Dioula en curiosité.

Pendant mon absence, Diarawary était mort; j'allai donc faire une visite à son frère et successeur Lansiri, visite de félicitations et de condoléance.

A cet effet, j'emmenai avec moi, comme il est d'usage, un musulman pour réciter une oraison funèbre; d'autre part, une bonne partie de mes voisins m'accompagna; de sorte que cette visite revêtit presque le caractère d'une cérémonie.

Pendant la prière funèbre, on se frappe le front de la main droite en disant « *amina* » (amen) chaque fois que l'auditoire le dit, puis la famille vous dit : « *ini-sé* » (merci). A ce moment, le visiteur répond : « *Allah ma tour souma sira!* » (Que Dieu vous laisse dormir en paix dans votre case)! Cette phrase dite, on donne un cadeau de 1 000 cauris quand on est dans l'aisance, et moins dans le cas contraire.

La population, étant très bien disposée envers moi, ne pouvait manquer d'accepter les ouvertures au sujet d'un traité, cette question ayant, grâce à la campagne menée par les amis que j'avais laissés à Kong, fait du chemin pendant dix mois.

Dès mon premier séjour, on était décidé à traiter, mais devant l'hostilité marquée de certaines gens, Karamokho-Oulé crut prudent de laisser les esprits s'apaiser. « Quand tu reviendras, disait-il au moment où je parlais pour le Mossi, la question sera vite réglée, laisse-moi faire, l'imam et mes amis nous aideront. »

Depuis deux mois on ne parlait que du traité à signer et de mon retour. M. Treich avait été conduit par les guides d'Ardjoumani au chef de Kwaré (petit village situé à une forte journée de marche à l'est de Kong). Dès son arrivée, Bakary, le chef de ce village, arrière-petit-fils de Sékou Ouattara, et par suite petit-cousin de Karamokho-Oulé, avait entretenu Treich de la question du traité. Tout faisait donc prévoir une issue favorable. A Kong, mon compatriote engagea cette question avec Karamokho-Oulé. Comme on me savait sur la route du retour, il fut décidé qu'on attendrait mon arrivée pour la traiter à fond. Aussi, dès que j'eus quelques instants à moi, je rédigeai les clauses et les discutai avec Karamokho-Oulé. Le 10, les signatures étaient données, et une expédition accompagnée d'un pavillon était remise à notre nouvel allié.

La question du traité réglée, je songeai à envoyer de mes nouvelles en Europe. M. Treich étant arrivé à Kong avec un personnel plus que suffisant, je renvoyai Fondou et Birama, mes deux plus vieux serviteurs, accompagnés de leurs femmes gourounga, porteurs d'un courrier adressé au commandant supérieur du Soudan français par l'entremise du commandant de Bammako. Je leur confiai également deux charges d'effets confectionnés et d'étoffes fabriquées tant à Kong que dans le bassin du Niger, destinés au sous-secré-



taire d'Etat aux colonies. Pour plus de sécurité, il fut en outre décidé que M. Treich enverrait de son côté un courrier sur Krinjabo et Assinie par Bondoukou.

Désireux de continuer ma route de retour par la rive droite du Comoé, j'en fis part aussitôt à Karamokho-Oulé, qui s'empessa de satisfaire à mon désir. Les quelques jours qui précédèrent mon départ furent employés par lui à faire prévenir les régions avoisinantes de mon prochain voyage. Nos préparatifs ne furent pas longs. Le départ de Kong fut fixé au 21 janvier. Dans les visites d'adieu que je fis avec M. Treich, j'eus la satisfaction de constater que tout le monde à Kong n'avait plus qu'un seul désir, celui de voir les chemins s'ouvrir vers la côte, le plus vite possible. Active et laborieuse, cette population comprend qu'une voie sûre vers le golfe de Guinée lui rapportera de grands béné-

fices et lui ouvrira un nouveau débouché pour son industrie. Partout, à Kong, on ne songe qu'à cela. Tributaire pour des articles d'Europe des gens de Bondoukou, de Salaga et de l'Anno, la population attend avec impatience le jour où elle pourra s'affranchir et entrer directement en relations avec nous.

A sept heures et demie du soir, la veille de notre départ, l'imam Sitafa Sakhanokho vint, accompagné de son frère et de quelques amis, me faire ses adieux, me souhaiter bon retour et me prier de saluer de leur part « le Président de la République et tous les anciens de France », pour me servir de son expression.

La démarche de cet homme, qui jouit, par sa situation comme chef religieux, d'une grande considération à Kong, et qui s'était jusqu'à présent tenu sur un terrain de neutralité à mon égard, prouve jusqu'à quel point cette population est gagnée à la France. Nous



Visite à Lansiri, à Kong. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur

serions coupables et bien coupables si nous ne profitons de ce mouvement vers nous, si nous ne continuons à entretenir de bonnes relations avec ce peuple, que je place bien au-dessus des autres que j'ai eu l'occasion de visiter dans mon voyage, et si nous ne cherchions à conserver son amitié, qu'il nous offre très loyalement dans le désir de voir la civilisation et le bien-être pénétrer chez lui.

Lundi 21 janvier 1889. — Quoique notre départ eût lieu au clair de lune, Karamokho-Oulé, accompagné de son frère et de quelques amis communs, tint à nous faire la conduite. Sous un arbre, au bord d'un petit marigot qui limite Kong au sud, il nous fit des adieux bien sincères, me recommanda de saluer le Président de la République de sa part et de l'assurer de son entier dévouement, puis il nous remit entre les mains de Bafotigué-Daou et de son frère, qui devaient nous accompagner jusque dans le Djimini.

En quittant Kong, la route du Djimini se dirige vers le sud-est pendant les premières étapes, et est presque parallèle à la route de Gottogo. Le premier village que l'on rencontre se nomme Ténenguéra. Il n'a guère que 200 habitants à l'heure actuelle, mais il était jadis très grand, et il a joué un rôle considérable dans l'histoire de Kong. C'est de Ténenguéra que la fraction des Mandé Dioula qui comprenait les familles Ouattara, Barou et Daou vint s'établir lorsqu'elle quitta les pays mandé. L'ancêtre des Ouattara, nommé Fatiéba, le « père Tiéba », commença une série d'expéditions qui devaient rendre sa famille maîtresse de toute cette région jusqu'à la rivière Comoé. Bien que le pays fût occupé par une population hétérogène composée de cinq éléments assez différents les uns des autres, cette conquête paraît cependant avoir été assez laborieuse pour occuper tout le règne de son successeur, Sékou Ouattara, règne qui se termina par une série de mas-



sacres, et par la prise de Kong, où s'étaient réfugiés les derniers éléments de résistance.

La population primitive, dont on retrouve encore des vestiges dans toute la région, est désignée actuellement par les Mandé Dioula sous le nom de *Sonangui*, mot qui veut plutôt désigner les captifs armés, c'est-à-dire pouvant être utilisés en cas d'expédition. En effet les Mandé Dioula musulmans ne font la guerre que d'une façon tout à fait exceptionnelle, à la dernière extrémité.

A Ténenguéra habite un arrière-petit-fils de Sékou-Ouattara, Massa Gouli; il est le fils puiné de Pinetié, qui a quitté le pays et est établi actuellement au nord de Bobo-Dioulassou, chez les Tagouara. Ce parent de Karamakho-Oulé n'étant pas levé au moment de notre passage, cela nous épargna une visite et nous permit d'arriver de bonne heure à Mélanda, après avoir traversé le petit village de Gougollo.

A Mélanda, où Bafotigué nous fait descendre, réside Dabéla, le frère aîné de Massa-Gouli. Comme beaucoup de noirs fils de chef, ce jeune homme se figure qu'en sa qualité de descendant de Sékou, il doit s'abstenir de travailler; aussi vit-il presque dans la misère; il ne peut nous recevoir que fort modestement.

Mardi 22 janvier. — Dabéla nous dirige sur Bogomadougou, où habite Badioula, huitième petit-fils de Sékou-Ouattara. En l'absence de ce chef, parti aux funérailles d'un ami, à Sokolo (route du Gottogo), nous sommes reçus par Sory, son chef de captifs, qui nous donne quelques provisions en ignames et mil, et nous facilite l'achat d'une chèvre au prix de 1 750 cauris.

Mercredi 23 janvier. — Kourou, où nous faisons étape, est le dernier village des États de Kong dans cette direction. Au delà, on entre dans le pays de Djimini, qui est indépendant. A Bougon, petit village au nord de Kourou, on me fait faire un détour avec le cheval, cet animal étant considéré par ce

village comme un *tenné* (fétiche qui porte malheur).

Dans le pays de Djimini et l'Anno (Mangotou), c'est l'âne qui répand la terreur; aussi les marchands, quand ils viennent du nord, ne peuvent-ils dépasser Kourou avec les ânes, et quand ils viennent de l'est, de Bondoukou ou de Baoulé, doivent-ils les laisser à Tenko (rive gauche du Comoé). C'est pour cette raison que nous fûmes forcés de nous défaire de l'excellent âne de M. Treich, qui aurait pu nous rendre de réels services. N'ayant qu'un cheval pour nous deux, nous faisons alternativement nos étapes à pied ou en selle.

A quelque chose malheur est bon; cela nous obligeait à nous refaire un peu à la marche, car il allait falloir bientôt nous débarrasser de notre cheval. Le sorgho n'est plus cultivé au delà de Djimini et le climat du pays d'Anno est aussi funeste aux chevaux que celui du Dianman, où j'avais perdu mes deux dernières bêtes.

Diawé, mon premier domestique, avait quitté Dogofili, son village, y laissant une jeune fille qu'il devait épouser. Ce brave garçon songeait continuellement à s'en retourner, mais par délicatesse il n'osait m'en parler, ayant pris l'engagement de m'accompagner jusqu'à la fin de la campagne. Désirant le récompenser pour le dévouement dont il fit preuve pendant toute la durée de nos pérégrinations, je lui offris,

quand nous atteignîmes Kong, de faire retour vers Bammako. Le pauvre garçon ne voulut pas me quitter avec les deux hommes chargés du courrier. Il ne consentit à partir que quand il serait sûr de me voir en bonne route, de sorte qu'il m'accompagna jusqu'à la frontière des États de Djimini. Là, il fit retour avec Bafotigué, dont le frère devait, sur les instructions de Karamokho-Oulé, nous accompagner jusqu'à Ouandarama et nous remettre entre les mains de Péminian.

G. BINGER.

(La suite à la prochaine livraison.)



M. Treich-Laplène. Dessin de Riou, d'après une photographie.





Femmes puisant de l'eau au Comoé (voy. p. 114). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

## DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER<sup>1</sup>.

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XXVI

Dans le Djimini. — Ethnographie. — Dakhara. — Industrie, commerce. — Les régions limitrophes. — Kamélinso. — Le Comoé. — Premières plantations de kola. — Arrivée dans la capitale de l'Anno. — Honnêteté proverbiale des habitants de l'Anno. — Industrie, commerce, agriculture. — Départ pour Aouabou. — La marmite fétiche. — Population de l'Anno. — Mœurs, coutumes, armes, ustensiles. — Un mot sur Sansanné Mango. — Entrevue avec Kommona Gouin. — Palabres. — Histoire de l'Anno. — Un animal inconnu. — Départ d'Aouabou. — Entrée dans la grande forêt. — J'attrape un mal gênant. — Les mines d'or. — Le *fouta*. — Rencontre de Gan-ne. — Voyage en hamac. — Comment on voyage dans la forêt. — Longues et pénibles étapes. — Arrivée sur les bords du Comoé à Attakrou.

Jeudi 24 janvier 1889. — Le pays de Kong est séparé du Djimini par une zone inhabitée de 25 kilomètres de profondeur, coupée par une petite rivière de 7 à 8 mètres de largeur nommée Kenguéné, qui sert de frontière entre les deux Etats. Pendant cette marche j'ai observé plusieurs soulèvements de grès ou de granit de 30 à 50 mètres de relief environ, et un autre groupe de collines peu élevées vers le sud. D'après leur orientation, ces petites boursoufflures et poussées semblent se rattacher au système du pic de Komono, auquel elles se relient par les hauteurs de Gonroué-Gaouy-Samata.

1. Suite. — Voyez t. LXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113; t. LXII, p. 33, 49, 65, 81 et 97.

LXII. — 1598<sup>e</sup> LIV.

Tout près d'Ouandarama, il y a de splendide granit bleu, qui émerge des deux côtés de la route, ce qui force les habitants à étendre leurs cultures assez loin.

A Ouandarama, notre logeur, un brave musulman nommé Karamokho-Sirifé, nous fit admirablement recevoir par Péminian, chef des trois villages qui constituent Ouandarama; il nous donna des poulets et plusieurs charges d'ignames et refusa absolument de nous laisser quitter son village le lendemain.

Les trois groupes qui forment Ouandarama sont respectivement habités par des Mandé Dioula, des Mandé Ligouy (Veï), que l'on appelle ici *Kalo Dioula*, et enfin par les autochtones, ou plus anciens occupants, les



Kipirri; ces derniers ne sont qu'une fraction des Sièné-ré, comme je l'ai de suite constaté, car beaucoup de femmes ont la lèvre supérieure percée et les jeunes gens portent des plumes blanches dans les cheveux. Par la forme de leurs briquettes et leur façon de construire les cases rondes, par leur tatouage, la variété de leurs bœufs et surtout l'idiome qu'ils parlent, ils sont plutôt à rattacher aux Sièné-ré du Follona, qui diffèrent assez sensiblement des Sièné-ré du Kéné Dougou, du Pomporo et du Mienka.

Samedi 26 janvier. — Péminian, qui jouit d'une certaine influence dans cette partie du Djimini, nous donna un de ses captifs pour nous accompagner chez Domba Ouattara, chef du Djimini, nous recommander à lui de la part du chef de Kong, et le prier de nous faire conduire au chef de l'Anno ou Mangotou.

Précédés du guide, nous suivîmes pendant quelques kilomètres la route qui conduit dans le Diammara par Dabakhala, autre village important du Djimini, puis nous nous dirigeâmes sur Koroniodougou et Kangransou, deux villages mandé très propres, où l'on semblait s'occuper avec activité du tissage et de l'élevage du bétail, partout fort prospère. Nous fîmes ensuite une petite halte dans un village kipirri nommé Samasokhosou (« village des perceurs d'éléphants ! »). De là à Dombasou il n'y a que deux petites localités à traverser.

Le village où réside Domba Ouattara, chef du Djimini, est connu sous trois noms différents. On l'appelle indifféremment Dombasou, Dakhara ou Kafoudougou.

Dakhara n'est pas de création récente, à en juger par ses habitations délabrées et les ordures entassées à portée du village; aussi le séjour n'en est-il pas précisément agréable; on peut cependant faire quelques promenades dans les sentiers menant à un fourré qui limite le village au sud et sur la bordure duquel poussent quelques citronniers et des pourguères, *Jatropha curcas*, que je n'ai vu nulle part atteindre un pareil degré de vigueur. J'ai trouvé des pieds ayant 25 centimètres de diamètre, de véritables troncs.

Jeudi 31 janvier. — Domba nous fit diriger sur Iaosédougou et nous adressa au chef du village kipirri qui est à l'ouest du village mandé. Cette région est bien peuplée. Nous traversâmes successivement Samasokhosoufittini, Djimbaladougou, Sandiokhosou, appelé aussi Sibicoro (qui signifie « à côté des rôniers »), gros village sur la rive droite d'un ruisseau à eau courante, aux abords marécageux, qui porte le nom de Songonokô, puis Agouadougou, Natéré et Gouérécoro. Tous ces villages ont un troupeau de bœufs, des chèvres et quelques moutons. On semble y cultiver avec succès le coton et le riz.

Par suite de mauvais renseignements, je n'atteignis que le 3 février Kamélinson, premier village de l'Anno.

Le Djimini m'a paru fort bien peuplé. J'estime la densité de sa population à 12 habitants par kilomètre carré. Elle est composée mi-partie de Kipirri (de race sièné-ré), mi-partie de Mandé et de Kalo Dioula (Vei) venus de Diammara. On y cultive surtout le coton, à

l'aide duquel on fabrique des étoffes rayées bleu et blanc, d'un bon marché exceptionnel. Ces étoffes sont connues dans toute la boucle du Niger et donnent lieu à un mouvement d'affaires très important pour le Djimini: elles se vendent presque aussi bon marché que les cotonnades blanches du Mossi, auxquelles elles font dans la région de Salaga une très sérieuse concurrence. Les gens du Djimini s'occupent aussi de la vente du kola blanc, qu'ils vont prendre chez les producteurs mêmes, ce fruit étant cultivé avec succès dans l'Anno, comme nous le verrons plus loin. A l'aide du kola et des cotonnades, ils se procurent du sel et des captifs qu'ils échangent dans l'Anno, l'Indénié ou le Baoulé contre de la poudre et des fusils. Ils alimentent aujourd'hui d'armes et de munitions les guerriers d'un Mandé nommé Morou, qui ravage depuis quelques années le Tagouano. Je n'ai pu obtenir de renseignements précis sur cet aventurier ni sur le pays qu'il occupe, ce Morou n'ayant pas de résidence fixe et errant dans la région à l'instar des colonnes qui opèrent dans le Gourounsi.

Dimanche 3 février. — Kamélinson, comme je l'ai dit, est le village frontière de l'Anno quand on vient du Djimini; il est habité exclusivement par des Ganne, et porte aussi, pour cette raison, le nom de Gansoura. Nous fûmes reçus par un beau vieillard à barbe blanche qui s'empressa de nous faire installer de son mieux, car les cases de ce village sont fort mal entretenues. Les femmes et les jeunes filles se sont toutes crues obligées de nous faire un cadeau, de sorte que le riz, les ignames, bananes, papayes et poulets ne nous ont pas fait défaut.

Ce village, quoique d'un aspect misérable, a la réputation d'être riche. Beaucoup d'habitants en effet portent comme bijoux des pépites d'or. Ils m'ont aussi paru travailleurs et possèdent des plantations de kola. Les femmes s'occupaient de la cueillette du fruit et triaient les kola par grosseurs et par qualités. J'y ai également vu préparer du savon avec le fruit du *kobi*, qui est assez commun à cette latitude.

Lundi 4 février. — Le chef de Kamélinson, au lieu de nous faire conduire directement sur Mango (Gouénédakha), nous archemina sur Morokrou ou Morodougou, où résident deux chefs parents du roi de l'Anno. Comme ce détour me rapprochait du Comoé, sur lequel je voulais me procurer quelques renseignements, je ne fis aucune objection et me laissai conduire à Morokrou<sup>1</sup>, où nous fûmes bien accueillis par Lendou et Gouani, les chefs de l'endroit.

Le Comoé (rivière d'Akba) a ici plus de 100 mètres de largeur; il est très fortement encaissé; actuellement encore il n'est pas guéable, et les perches ne peuvent servir à manœuvrer les pirogues que sur les rives. Les gens du village viennent y prendre leur eau. Les femmes descendent pour la puiser par un sentier pres-

1 La terminaison *krou* ou *kourou* correspond, en langue agni, aux terminaisons *sou* et *dougou* des Mandé. L'une et l'autre veulent dire « village de, habitation de », etc.



que à pic et remontent avec adresse leur potiche sur la tête, ce qui serait presque un tour de force pour des Européennes.

D'après le dire de toutes les personnes que j'ai eu l'occasion d'interroger, le Comoé, dans la partie entre Nabaé et Moroukrou et de ce point à Attakrou<sup>1</sup>, n'offrirait pas de difficultés à la navigation en pirogue; cependant les indigènes n'utilisent pas le fleuve pour leurs communications, et donnent comme raison qu'ils ne sont pas experts dans la fabrication des pirogues; en cela je suis absolument d'accord avec eux : les embarcations que j'ai vues sont toutes grossières, massives et peu maniables; avec de tels bateaux il ne faut pas songer à naviguer, ils sont tout justes capables de traverser la rivière.

Mardi 5 février. — Gouami nous fit faire étape le lendemain dans le centre le plus important de l'Anno. S'il existe une question embrouillée pour le voyageur, c'est bien celle de la dénomination de ce marché. Beaucoup de Mandé désignent le centre commercial de la région sous le nom de *Mango* et la région sous celui de *Mangotou* (brousse de Mango). L'un et l'autre de ces noms sont impropres, car le pays est appelé par ses habitants Anno depuis Kamélinso jusqu'aux frontières de l'Indénie, et le centre commercial désigné sous le nom de Mango en mandé se nomme ou Groûmania ou Gouènedakha. Groûmania est le nom *agni*, Gouènedakha le nom *gan-ne*. D'autres l'appellent aussi Mango, Koffésou, quoique cette dénomination ne se rapporte en réalité qu'à une sorte de faubourg habité par les autochtones.

C'est dans ce faubourg de Koffésou ou Koffikrou (en agni) que l'on nous fit loger. Ce faubourg n'est éloigné de Groûmania que de quelques centaines de mètres, ce qui me permit d'y aller pendant la grosse chaleur. Des amis que j'y rencontrai me conduisirent chez quelques notables mandé et me firent l'amitié de me présenter et de me recommander au personnage le plus influent de la ville, à Ahmadou Sakhanokho, dont l'amitié me fut très précieuse lorsque le moment vint de traiter avec le chef de l'Anno.

Groûmania est irrégulièrement bâti, comme presque tous les centres de ces régions, mais sa situation n'en est pas moins bien choisie. La ville est entourée de plantations. On y trouve quelques cocotiers et un ou deux orangers. Groûmania est situé dans la zone de transition entre la végétation peu épaisse de la région de Kong et celle, si dense et si touffue, du bassin inférieur du Comoé. Aux environs on voit de fort beaux sites, surtout sur les bords du Comoé, près de Siripon et Assouadé. En quittant Moroudougou ou Moroukrou surtout, j'étais très agréablement surpris en traversant de grandes oasis boisées d'essences rappelant nos hêtres et nos frênes, avec le sol tapissé de petites pousses de toute nuance produisant une réunion de tous les verts que l'on puisse rêver.

1. Attakrou est le premier village de l'Indénie que l'on rencontre en venant de l'Anno.

On ne saurait croire combien une plante ressemblant aux nôtres peut agir sur le moral de ceux qui depuis longtemps ont quitté l'Europe. Tout se réveille, la patrie vous apparaît, la famille, les amis; le cœur bat plus fort; bien qu'étant faible, exténué, on se sent revivre. Ces joies sont trop courtes, hélas! et pendant qu'avec ce brave Treich nous nous laissions aller aux doux rêves du retour, devant nous défilaient, comme pour nous rappeler à la réalité, les troncs dépouillés des arbres à *fou*, dont l'écorce sert à confectionner les vêtements des Gan-ne et des Agni. De temps en temps une échappée laissait entrevoir des friches de bananiers, des fouillis d'ananas ou encore une plantation de kola; plus loin apparaissaient de petites clairières à peine couvertes d'un chaume rabougri et de quelques termitières avec un gigantesque bombax, dernier survivant d'un village peut-être jadis prospère, mais dont le nom même a échappé aux habitants.

Je ne veux pas quitter Groûmania sans donner au lecteur une idée du mouvement commercial de ce lieu, qui passe pour le plus honnête du monde noir. L'honnêteté des gens habitant l'Anno est proverbiale : on peut laisser un colis en souffrance dans un chemin quelconque, il ne sera sûrement pas volé; l'habitant s'en charge volontiers et le remet consciencieusement à son chef de village, qui jamais n'en disposera et sera toujours prêt à le faire remettre à son destinataire à la première réquisition de ce dernier.

L'industrie de Groûmania consiste surtout en tissage et teinture. Ce peuple semble spécialisé dans la fabrication de cet article si avantageux du Djimini, la cotonnade commune blanche à raies bleues, qui fait une si sérieuse concurrence aux produits similaires blancs du Mossi.

Les Mandé de Kong, de Bouna, de Boualé, y importent beaucoup de ferronnerie tirée des pays sièné-ré et de la partie nord des États de Kong; en échange, ils se procurent les tissus dont je viens de parler ou bien alors le kola blanc. L'abondance et le bon marché excessif de ce produit lui permettent de supporter trente jours de transport et d'atteindre Bobo-Dioulassou ou Salaga en donnant de très gros bénéfices. Dans les villages du Mangotou (environs de Groûmania), ce kola ne se paye qu'une cauri pièce; rendu à Salaga il se vend en gros 25 cauris et en détail jusqu'à 40. En échange, on prend généralement dans ces deux autres centres du sel, qui se vend à Groûmania un prix exorbitant, les communications avec le littoral du golfe de Guinée étant devenues très difficiles, pour des raisons que nous indiquerons dans la suite de notre relation.

À côté de ce mouvement commercial très actif, l'Anno produit le *fou* en quantité considérable. Le fou est l'écorce d'un arbre qui atteint de grandes dimensions, et dont le tronc a l'aspect de celui du hêtre. C'est peut-être le même arbre que Schweinfurth signale dans l'Ouganda, l'Ounyoré et chez les Monbottou. Ce voyageur le nomme *rokko*. C'est probablement l'*Urostigma Kotschyannum*. La façon de le préparer est bien origi-



nale : avant de détacher l'écorce du bois, on la bat avec un maillet allongé couvert d'encoches formant des rainures. Cette première opération a pour but de détacher l'enveloppe extérieure de l'écorce, la partie rugueuse qui constitue, à proprement parler, l'épiderme. Ce travail terminé, l'écorce, qui a un aspect rougeâtre, est battue avec des maillets plats sans encoches, de façon à se détacher du tronc, puis par une série de battages on arrive à la rendre tout à fait souple et malléable.

Quand le travail est terminé, elle présente l'aspect d'un grossier tissu dans le genre des nattes tressées en fibres de palmier sur le littoral, ou des *tapa* des mers du Sud, mais son épaisseur varie entre 3 et 5 millimètres. Le prix du fou diffère naturellement suivant la surface : j'en ai vu de 3 à 4 mètres carrés.

On en confectionne tous les vêtements, surtout le pagne pour femmes, des sacs, des bonnets, etc., que l'on teint soit en rouge brun, soit en bleu indigo. Les petits morceaux, les déchets, sont utilisés comme serviettes. Dans le pays de Kong, personne ne sort sans une bande de fou, avec laquelle on éponge la sueur et l'on se lave. Les très gros morceaux sont utilisés comme emballage, servent à l'occasion de stores, de portes, de nattes pour dormir, et le plus souvent sont employés à réparer les toits que les intempéries ont endommagés.

Les femmes s'occupent beaucoup d'utiliser les feuilles d'ananas, en confectionnant du fil avec leurs fibres. Mis en écheveaux, ce fil est vendu écreu ou teint en rouge minium à l'aide du kola, ou en bleu avec l'indigo, ou encore en jaune avec le souaran. Il sert aux musulmans à broder les coussabes, les bonnets, les pantalons. A Bobo-Dioulassou, un écheveau d'une douzaine de fils d'un mètre coûte près de 500 cauris.

Enfin, une des spécialités des marchands de l'Anno est de fournir les armes et surtout les poudres à petits grains, qui leur proviennent d'Assinie et de Grand-Bassam et qui sont les plus appréciées dans toute la boucle du Niger.

Malheureusement, il y a souvent pénurie, les communications vers la mer laissant toujours à désirer et les pays Sanwi étant surtout trop protectionnistes. On peut dire qu'il est presque impossible aux hommes de l'Anno d'arriver à nos comptoirs. Quand nous aurons ouvert à ces gens-là une route sûre vers la mer, le chiffre d'affaires de nos compatriotes de la Côte se quintuplera.

Mercredi 6 février. — Koffi, le chef de Koffiéso, refusa absolument de nous introduire auprès de Kommona-Gouin ou Gabran-Gouin, chef de l'Anno, qui réside à Aouabou. Il faut nous rendre au préalable à Boniadougou, où réside Diandiane, un chef qui jouit de quelque considération dans la région. J'avais bien peur d'être forcé d'accepter son hospitalité, et de subir de nouveaux retards, mais ce brave homme, en nous voyant, Treich et moi, n'insista que mollement. La vue des visages pâles a eu l'air de l'impressionner assez fortement pour ne lui permettre de nous regarder qu'à la dérobée. Après l'avoir salué et pris congé de lui, nous nous dirigeons vers le sud-est sur Aouabou, qui n'est

éloigné de Boniadougou que de quelques kilomètres.

Aouabou, résidence du souverain de l'Anno, est un bien misérable village, comprenant une trentaine de cases rectangulaires qui abritent la famille royale et quelques captifs de Kommona-Gouin.

Sur une place, devant l'habitation royale, se trouvent deux baobabs entre lesquels est une grosse pierre qui supporte un chaudron en cuivre de 1 m. 20 de diamètre. Il y a bien un mois qu'on me berce de cette douce surprise : « Voir la marmite d'Aouabou, qui est tombée du ciel ».

J'ai beau m'évertuer à l'examiner, jamais je ne pourrai me persuader que c'est un aéro-chaudron ; il a bel et bien été fabriqué en Europe et même à une époque qui ne doit pas être éloignée de plus de deux cents ans. Quel est l'individu qui a eu la constance de le charrier de la mer ici ? je l'ignore, toujours est-il que le chaudron est là, et qu'il fait et fera encore l'admiration de plus d'une génération. Une pierre en guise de billot qui se trouve à côté indique suffisamment qu'il y a à peine une trentaine d'années, au temps où les mœurs achanti étaient encore en vigueur, la pierre et la marmite servaient de lieu de sacrifice. Actuellement, et depuis que l'islamisme s'est infiltré dans la région par les Mandé, ce chaudron n'a plus que le rôle d'oracle : les sorciers du roi le consultent la nuit quand il y a de graves décisions à prendre.

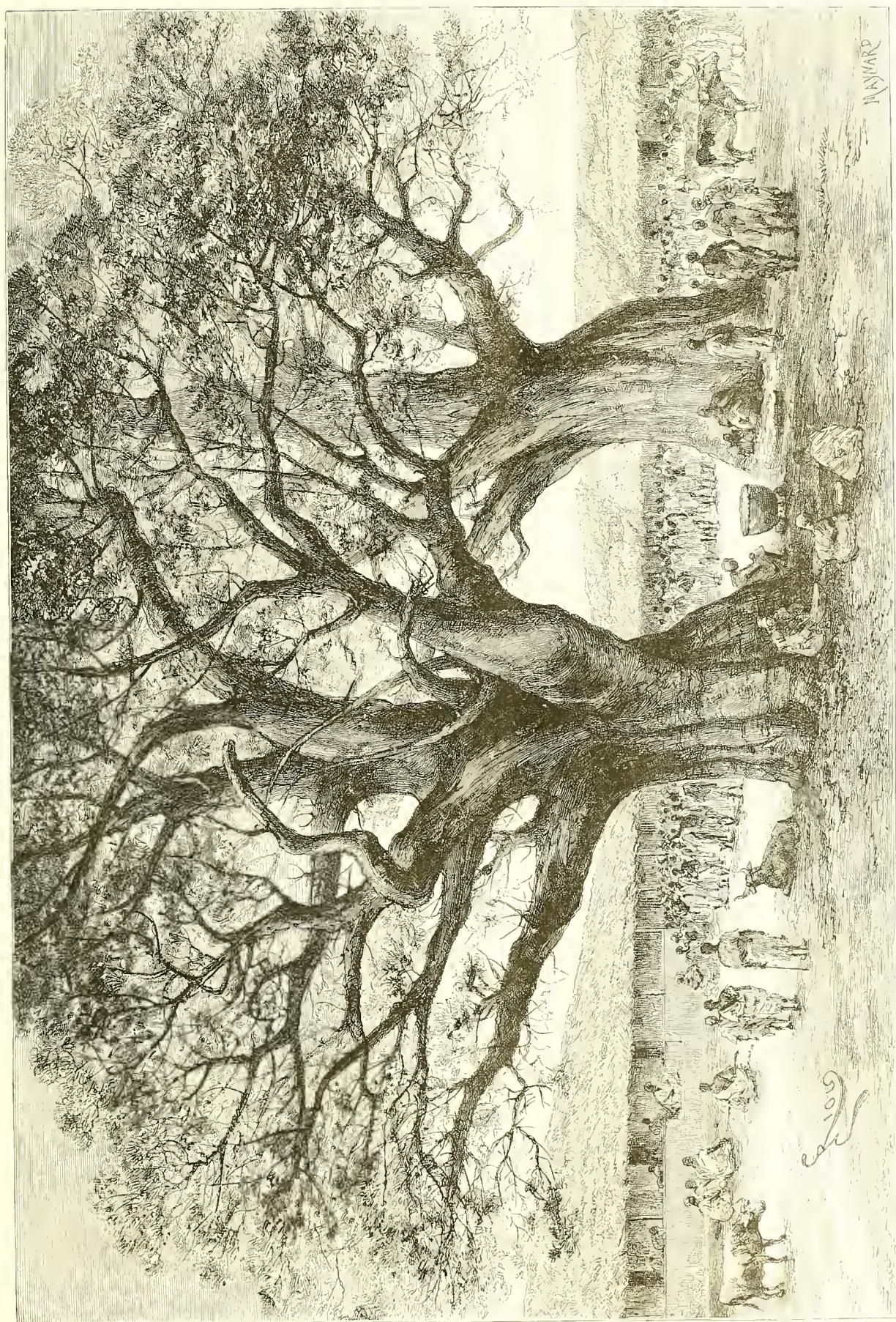
Je crois fermement que les gens d'Aouabou considèrent ce chaudron plutôt comme tombé du ciel que fabriqué par des Européens ; et je vais étonner beaucoup en disant que dans la plupart des pays que j'ai visités on ne nous croit pas assez adroits pour fabriquer des fusils. A peu près partout, on regarde l'Européen comme un simple intermédiaire entre le noir et des êtres surnaturels qui, aux yeux de ces populations ignorantes, sont seuls capables de fabriquer un canon de fusil ou des soieries.

Cela tient à une fausse interprétation des ouvrages musulmans qui ont pénétré chez les peuples noirs. On y dit : « De l'autre côté de la mer habitent les blancs ». Le noir ne comprend pas qu'il s'agit d'une distance en largeur, il est persuadé que c'est après avoir traversé une couche d'eau considérable en profondeur qu'on atteint les pays peuplés de blancs. J'ai déjà eu l'occasion de raconter plus haut que l'on me croyait amphibie. Le seul fait de prendre mon tub une fois par jour et de saisir souvent ce prétexte pour éloigner les êtres gênants qui ne me laissaient pas de répit, faisait dire à ces braves gens que pour moi l'existence n'était possible qu'à la condition de passer une partie de ma journée au fond de l'eau dans une grande calebasse en toile (mon tub).

A Aouabou, Treich et moi fûmes reçus royalement, par les soins de Kommona-Gouin, qui nous fit donner à plusieurs reprises du mouton, et, quelques jours avant notre départ, un bœuf qu'il envoya prendre dans un de ses villages.

Dès la seconde entrevue, et après lui avoir fait un





La demeure royale — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.



joli cadeau, auquel il répondit du reste en m'envoyant trois pépites d'or, je crus devoir le pressentir sur l'importance qu'il y avait pour lui à se placer sous notre protectorat, comme venaient de le faire le Bondoukou, les Etats de Kong et le Djimini. Dans une première réunion, qui ne comprenait que quelques chefs des villages voisins, il me demanda de nouveaux délais, afin de pouvoir réunir tous les personnages influents de son pays. Pressé par moi, il fit cependant diligence en expédiant de suite des courriers, de sorte que je n'eus à séjourner en tout que douze jours à Aouabou. Ces lenteurs me donnèrent le temps d'étudier un peu la région et ses habitants.

L'Anno est habité par trois peuples de races distinctes.

Les plus anciens sont les Gan-ne. Ils semblent n'avoir jamais vécu que dans les épaisses forêts de la région, où viennent le kola et le palmier à huile. Leur type est caractérisé par une taille au-dessous de la moyenne, une figure ronde et pleine, une peau d'un brun chocolat. J'en ai vu trop peu pour les esquisser comme je le voudrais. On n'en rencontre guère que quelques-uns par-ci par-là dans les villages, ou encore dans la forêt, portant des charges de fon, de kola ou d'amandes de palme. Dans ces forêts épaisses, presque dépourvues de sentiers, on ne doit pas songer à employer des animaux pour les transports, ils ne pourraient passer : tout transport doit se faire à dos d'hommes ou alors en pirogue.

Du reste, le cheval et l'âne ne pourraient y subsister. La végétation est tellement vivace, que les graminées atteindraient hauteur d'homme quelques jours après les semailles. La tige serait gigantesque, mais ne produirait pas de graines; il faudrait se livrer à des défrichements perpétuels; les lianes et les jeunes pousses envahiraient les cultures et étoufferaient les graminées. Le sol est tapissé de jeunes pousses d'arbres et de bouquets d'ananas; on n'y trouve pas un brin d'herbe.

Les lianes sont très nombreuses, les branches enchevêtrées les unes dans les autres; il est impossible de porter quelque chose sur la tête, les charges tomberaient à tout instant. C'est pourquoi les Gan-ne organisent leur fardeau en hotte, deux lianes servent de bretelles. De cette façon ils ont les mains libres et peuvent se frayer un passage en écartant les lianes ou en les coupant à l'aide d'un long couteau qu'ils portent toujours à la main. Ces couteaux sont de différents modèles. La lame varie de 35 à 50 centimètres de longueur. Les habitants se servent de cette espèce de sabre d'abatis avec une grande adresse.

Les Gan-ne habitent surtout les confins du Baoulé et semblent s'être retirés devant l'arrivée des migrations dans l'Anno. Les Agni de l'Anno ont une origine commune avec les Agni de l'Abron (le Bondoukou méridional), de l'Indénié, du Morénou, de l'Alangoua, du Bettié, du Sahué, du Sanwi (pays de Krinjabo), de l'Akapless, des confins de l'Abua (Appolonie), et même de ceux qui habitent le cours inférieur de la rivière Ban-

damma (rivière de Lahou), aux environs de Tiassalé.

Les Mandé appellent *Ton* les gens de race agni; c'est une appellation impropre; les Ton habitent le Bondoukou central et parlent l'achanti presque pur, tandis que les Agni de l'Anno parlent la même langue que les gens de Krinjabo; ils sont en un mot de la même famille que les habitants de l'Abron et de l'Assikaso qu'on nomme *Bouanda*. Le vrai nom, le nom des indigènes, par lequel ils désignent et le peuple et sa langue, c'est *Agni*.

Les hommes de cette race sont très propres; ils passent une bonne partie de la journée à se baigner et à se savonner en se servant de fibres d'arbres ou de fou comme éponge. Après chaque bain, ils se graissent le corps avec du beurre de cé, dans lequel ils introduisent volontiers du muse ou toute autre forte odeur. Il est très rare que les gens de race agni se rasant la tête; ils ont tous une coupe de cheveux à peu près uniforme: cheveux coupés courts (environ 2 centimètres), de façon à pouvoir les peigner, ce qui est une de leurs grandes occupations.

Les peuples de race agni et les Gan-ne semblent, à force d'avoir vécu en commun, s'être adonnés aux mêmes pratiques superstitieuses. Quantité d'objets et d'animaux, et en général tous ceux qui sont blancs, sont fétiches et sacrés: les œufs, les poules blanches, certains arbres, etc. Cette coutume s'étend même souvent à des femmes et à des hommes qui, pour se distinguer des profanes, se bariolent de blanc avec de la cendre délayée dans de l'eau.

Ces individus voués au fétiche sont consultés comme oracles dans beaucoup de cas; ils sont maîtres en l'art d'empoisonner et pratiquent la médecine.

Lorsqu'un malade a besoin du ministère d'un de ces médecins-sorciers, il le fait mander.

L'homme de l'art, en arrivant près du malade, pose un fétiche devant celui-ci (généralement une sculpture en bois représentant un homme ou une femme). Quoique cette statue soit grossièrement exécutée, il n'y manque jamais les détails anatomiques intimes.

Puis le médecin bariolé de blanc danse une sarabande désordonnée autour du malade, et se fait montrer le siège du mal. Après un court massage, le docteur ne manque jamais de retirer du membre malade une écaille ou un fragment d'os qu'il avait eu soin de dissimuler dans une de ses mains. Le malade ne manifeste aucun étonnement de se voir retirer un corps étranger de sa jambe ou de son ventre, sans incision apparente, et — ce qu'il y a de bien curieux — neuf fois sur dix il se dit guéri!

Si la religion de ces peuples se bornait à ces sottes pratiques, elle serait bien inoffensive; malheureusement les sacrifices humains existent encore chez eux. Ils ont cependant la pudeur de les cacher aux yeux des Européens.

Les villages gan-ne et agni de l'Anno sont presque tous construits d'après un même type et forment généralement une grande rue unique.



Les habitations et leur ameublement sont analogues à ceux décrits dans le Bondoukou, mais construits avec moins de soin et mal entretenus. On trouve dans presque tous les villages un ou deux bancs d'une dizaine de mètres de longueur, sur lesquels on s'assied pendant les veillées. Ils sont aménagés tout simplement à l'aide de deux troncs d'arbres montés sur

un chevalet; l'un sert de siège et l'autre de dossier.

Ils ont cependant aussi le *banon* ou *benteng* des Mandé, ce fameux hangar où les oisifs viennent se reposer pendant les heures chaudes.

Le grenier de ces hangars sert de magasin à ignames ou à maïs.

L'Anno ne se nourrit pour ainsi dire que d'ignames



Un Gan-ne dans la forêt. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

et de bananes, les céréales ne viennent pas ici. Le pays a aussi fort peu de bétail; cinq ou six villages à peine possèdent quelques vaches; les autres n'ont guère que des moutons et des chèvres.

Les abords des villages sont couverts de broussailles et de bois, dans lesquels circulent d'étroits sentiers conduisant aux défrichements, jardins à bananes, à manioc, ou champs d'ignames. Ces deux végétaux forment la

base de l'alimentation des peuplades forestières de l'Anno.

Aux quatre points cardinaux du village se trouve un endroit aménagé pour y servir de cabinets. Ou bien c'est une sorte d'échafaudage fait de troncs d'arbres, ou un arbre coupé le long duquel on a creusé un fossé, ou bien encore de véritables fossés avec feuillée, tels qu'on les fait construire dans les campements par



les troupiers. Ces endroits se nomment *bacaso* en langue agni, ce qui veut dire : « l'endroit du morceau de bois ».

On trouve peut-être ces détails un peu oiseux, mais il est si rare dans ces pays de rencontrer des gens propres, qu'il serait injuste de ne pas leur rendre justice.

L'Anno comprend aussi quelques colonies mandé qui se sont surtout fixées à Groûmania. Elles sont venues du Diammara, du Kong et du Kouroudougou. La colonie mandé a toujours été très puissante, elle a fourni de nombreux contingents lors des guerres qu'ont soutenues le Dagomba, le Mampoursi et le Gondja contre le souverain de Nalirougou.

On sait, comme je l'ai dit plus haut, que les guerriers mandé de Groûmania sont restés sur le théâtre de la guerre et ont obtenu de grandes concessions de ter-

rain sur la route de Yendi au Haoussa, où ils ont créé un centre très important encore aujourd'hui et dont l'existence nous a été révélée par les itinéraires que Barth a obtenus par renseignements. Cette ville s'appelle toujours « le camp de Mango », *Sansanne Mango*. Les chefs actuels de Sansanne Mango sont encore aujourd'hui des Ouattara.

Quand la puissance achanti est tombée, d'autres Mandé ont quitté l'Anno et ont fondé des colonies dans le Barabo (rive gauche du Comoé à l'est de l'Anno). Cette colonie mandé du Barabo est placée sous l'autorité d'Ardjoumani.

Pendant notre séjour à Aouabou je me rendais souvent chez Kommona-Gouin pour le saluer, lui parler de la France et du commerce des Européens, ce qui l'amena à me confier que depuis longtemps déjà il avait le désir d'entrer en relations avec nos comptoirs de



Un indigène de race agni faisant sa toilette (voy. p. 118). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

Mouoso (Grand-Bassam). Voici à peu près dans quels termes je l'ai engagé à traiter :

« La protection que nous avons accordée à Amatifou (ex-chef du Sanwi) et que nous continuons à son successeur Aka Simadou, est un sûr garant que nous ne voulons pas la guerre et que nos intentions sont tout ce qu'il y a de plus pacifique. Ce que je suis venu faire dans ces régions, tous vous l'avez compris : je veux vous aider à vous passer des nombreux intermédiaires et courtiers qui vous enlèvent le plus gros de vos bénéfices, et, par un accord entre nous, vous faciliter l'accès de nos comptoirs. » Il s'engagea à ouvrir une route suffisamment large de Groûmania à Atakrou (premier village de l'Indénié) et à ne concéder le droit de venir commercer dans son pays qu'à nos nationaux.

Cet homme, comme généralement tous les chefs âgés, est un brave et digne homme ; il a toute ma sympathie. Il est retiré dans son petit village d'Aouabou, à la porte

de Groûmania, et a l'air d'administrer honnêtement son pays ; partout on nous a fait l'éloge de sa probité et de sa façon de gouverner. Sa bonté est proverbiale.

Son intérieur est très modeste : il se tient presque toujours dans un hall formé de quatre petites cases rectangulaires ; l'une renferme le panier dans lequel le transportent quatre vigoureux gaillards, quand il se déplace ; on y voit aussi quelques lances, des fusils à silex et une belle peau de panthère, cadeau du chef de Bouna.

Une autre case contient toute une série de tam-tams, autour desquels sont amarrées quantité de mâchoires humaines, derniers trophées de la guerre que Diané son ancêtre livra à Fofié, un des prédécesseurs d'Ardjoumani, qui fut tué à Moroukrou deux jours après avoir traversé le Comoé. La mâchoire de Fofié est amarrée au plus gros tam-tam.

Cette demeure royale n'est ni gaie ni séduisante, et





Un malade en consultation (voy. p. 118) — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.



ce n'est pas la présence de Kommona-Gouin qui l'égayera. Habillé en musulman, coiffé d'une grande échénia rouge, il est toujours assis sur une grande chaise élevée, entouré d'un ou deux de ses enfants. Le pauvre roi est presque aveugle; il porte une barbe blanche à peine cultivée, dont l'extrémité (la barbiche), teinte en rouge au henné ou avec du jus de kola, est roulée sur elle-même et forme une assez grosse pelote, ce qui lui donne un air tout à fait grotesque.

Le cadre d'un palabre n'augmente guère le faste royal de la cour d'Anno. Le public est plus nombreux cependant, et c'est un peu plus original, la parole n'étant portée que par les porte-canne, sorte de factotums qui ont en mains une canne sculptée et ne font que répéter les paroles du roi ou des intéressés venant solliciter ou rendre compte d'une mission. Dans ces palabres il y a aussi, souvent, des individus faisant fonction d'huissiers : ils indiquent les places à occuper par les assistants, leur font donner des tabourets, etc., en un mot s'occupent de l'ordre des préséances; on reconnaît ces individus à une tête de singe qu'ils portent suspendue au cou : c'est la chaîne de nos huissiers.

Depuis l'avènement de Diané, qui régnait vers 1823, les chefs de l'Anno ont toujours été musulmans. Avec l'avènement de ce chef et sa conversion à l'Islam il se produisit une grosse perturbation dans le mode de succession au trône. Auparavant, le prince héritier était toujours, comme dans les peuples de race agni, le neveu (fils de sœur) du roi, tandis qu'en ce moment la succession, tout en étant également latérale, comprend d'abord les frères par rang d'âge, puis l'ainé des fils de frère, — quand les choses se passent normalement, car très souvent le pouvoir est usurpé, comme dans tous les gouvernements nègres.

Avant la décadence de l'Achanti, l'Anno était l'allié de la cour de Koumassie et agissait de concert avec elle contre le Bondoukou et l'Abron, de sorte que jamais l'Anno n'a vécu en bonne intelligence avec ses voisins de la rive gauche du fleuve; mais grâce à la médiation des Mandé musulmans de Groûmania et du Barabo il n'y a pas de gros conflits; l'animosité mutuelle de ces peuples ne se traduit que par des confiscations de marchandises, qui s'opèrent généralement dans l'Indénié.

L'Anno a aussi de temps à autre des démêlés avec le Baoulé, mais ces querelles ne sont que locales et ne s'étendent guère qu'aux gens du Baoulé qui habitent Amakourou, à deux étapes dans l'ouest de Ndiénou. En somme, ce pays est très tranquille; il est même fort heureux pour nous que l'Anno ne soit pas l'allié du Bondoukou, chacune de ces régions ayant une importance considérable par ses voies de communication qui débouchent de l'Indénié. En cas d'hostilité ou de guerre dans l'un des deux pays, on peut prendre ou la rive droite ou la rive gauche du Comoé.

Vendredi 15 février. — Le séjour à Aouabou, qui commence à me peser d'une façon excessive, tire heureusement à sa fin. Dans l'après-midi, pendant un

grand palabre, on a accepté tous les articles du traité que j'ai présenté. Les dernières hésitations ont été levées grâce à l'intervention de mon ami Almadou-Sakhanokho, le notable mandé de Groûmania, qui a voulu signer à côté de Kommona-Gouin.

Le soir, on a fait un tam-tam de quelques heures et l'on s'est séparé après de nombreuses poignées de main. Le roi voulait me faire prolonger mon séjour de quelques jours encore, et le lendemain je dus faire usage de tous les arguments possibles pour lui démontrer l'importance que j'attachais à un départ prochain.

À la très grande satisfaction de mon compagnon, à la mienne et à celle de mes hommes, il se décida pour le lendemain dimanche. Cette vie d'attente était insupportable. Nous avions tous hâte d'atteindre la mer, que depuis deux ans je faisais entrevoir à mes hommes comme le terme définitif de nos tribulations.

Samedi 16 février. — Depuis hier soir nous vivons dans l'abondance. Les gens du village viennent de nous amener un bœuf et des moutons, cadeau de Kommona-Gouin. Tout a été abattu par notre hôte Acra, le porte-canne du roi, qui est musulman, pour pouvoir offrir de cette viande au roi et à sa maison. Nous nous réservons un mouton, auquel je fais couper le cou par un de mes hommes non musulman, afin de ne pas être forcé d'en distribuer ou, pour parler franchement, afin de pouvoir en offrir sans le voir accepté par les musulmans, car nous allons bientôt n'avoir que du poisson sec et du singe boucané.

Un chasseur a rapporté une antilope qu'il venait de tuer dans un champ d'ignames; c'est une variété que je n'avais pas encore rencontrée et qui ne vit que dans les grandes solitudes boisées du Comoé.

Très bas de jambes, les cornes tout à fait inclinées en arrière, de manière à ne donner aucune prise aux branches ni aux lianes, cet animal semble avoir été créé exprès pour vivre dans les fourrés. Il mesure environ 70 centimètres au garrot. Son pelage est très foncé et ne comporte que des poils très courts et clairs. Sa chair est fortement musquée.

Nous en avons acheté un gros morceau pour nos dernières 400 cauris, car Aouabou est le dernier village vers le sud où ces coquilles aient cours : ailleurs la monnaie consiste en poudre d'or et en pépites; mais les dénominations des poids et valeurs ont changé : on emploie déjà ici le système de Krinjabo, d'Assinie et de Grand-Bassam, qui diffère de celui de Bondoukou, de Salaga et de Kong.

Dimanche 17 février. — Les adieux à la population d'Aouabou et à Kommona-Gouin, auquel nous promettons de revenir, nous prennent une bonne heure. Enfin, à six heures vingt, notre petite troupe de porteurs s'ébranle, précédée d'un guide de Kommona-Gouin qui, à l'approche de Bookrou et de Prompokrou, souffle dans une trompe d'éléphant à laquelle sont fixées deux mâchoires humaines, trophée d'une guerre contre les Ton du Gaman. À Prompokrou, où nous faisons une halte de dix minutes pour laisser souffler nos porteurs,



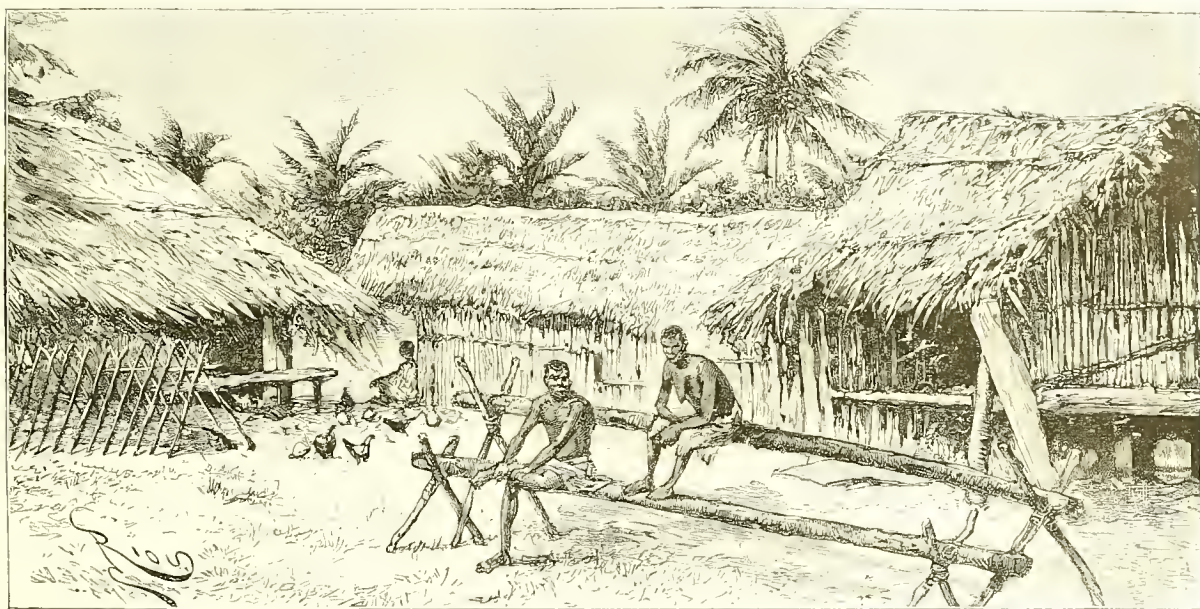
nous trouvons une délégation de gens de Dionkrou, petit village sur notre flanc gauche, qui vient pour nous inviter à camper chez eux, et nous ne pouvons nous remettre en route que lorsque le guide a affirmé que par ordre du roi nous devons coucher à Iaoukrou, où nous arrivons vers dix heures du matin.

La végétation est très puissante dans cette région : de grosses branches servant de pieux pour les enceintes et clôtures poussent avec autant de facilité qu'une bouture de pourguère dans le Cayor. Dans la case où nous habitons, un jeune homme émonde le petit palanquement qui entoure le fétiche *accra*. Ce fétiche, très répandu dans l'Agni, se retrouve dans toutes les maisons. C'est généralement un arbuste planté au milieu de la cour, au pied duquel on voit un ou deux vieux chaudrons vides en terre cuite, un autre contenant de l'eau et une quantité d'œufs ou de coquilles d'œufs. Le

tout est entouré d'un petit palanquement qui sert de protection contre les animaux, poules, chèvres, moutons, etc., car les enfants et les grandes personnes se gardent bien d'y toucher. J'ai demandé souvent quelle était la vertu de ce fétiche sans jamais rien apprendre. Cadia, un Agni de Krinjabo, interprète de Treich, se contentait de me répondre que c'est une coutume du pays et qu'il n'en savait pas plus long.

Nous avons été bien accueillis à Iaoukrou. C'est la première fois que nous réussissons à nous procurer du vin de palme depuis notre départ du Bondoukou, ce qui est très agréable, car l'eau est mauvaise dans toute la région.

Lundi 18 février. — Un quart d'heure après avoir quitté Iaoukrou, nous atteignons un petit village nommé Tobiéso. Une marche fatigante à travers la forêt nous mène à Babraso, où nous goûtons un bon



Type d'un village gau-ne ou agni. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

repos de vingt minutes, avant de repartir pour Piri-krou, où nous devons faire étape.

Les étapes sont pénibles. Quelques sections du chemin sont cependant relativement bien débroussaillées, mais une partie située entre deux chemins de culture est excessivement difficile; le sentier fait des méandres à n'en plus finir, et toutes les dix minutes on est forcé de franchir des troncs d'arbres qui sont en travers de la route, déracinés par les ouragans en hivernage ou tombés de vétusté. A Babraso le chef du village, assis sous un hangar, se livre à des démonstrations d'amitié; il veut nous garder, nous offrir l'hospitalité. On est presque tenté d'accepter, mais la raison reprend vite le dessus : un jour perdu peut entraîner d'autres, on en perd déjà assez mal à propos, et bon gré mal gré on se met en route, satisfait, en arrivant à l'étape, de voir qu'on s'est rapproché d'une journée de marche de la mer.

En quittant Babraso, nous traversons de splendides plantations de kola. Ces arbres sont plantés en quinconce alternant avec des palmiers à huile.

Cette variété de *sterculia* produit le kola blanc et le kola rose. Le tronc ressemble un peu comme écorce à notre hêtre et la feuille au figuier; mais ce qui m'a frappé, c'est qu'à un mètre de terre tous les troncs se bifurquent. Les branches ne sont pas émondées quand elles sont jeunes, de sorte que, dès que l'arbre commence à prendre de la vigueur, les indigènes sont forcés d'étayer les branches pour les empêcher de se briser.

J'ai vraiment éprouvé un sensible plaisir en voyant le nègre se livrer à une culture dont le rendement n'est pas immédiat. Hélas! partout où j'étais passé, j'ai trouvé les noirs si indolents, si peu prévoyants! C'est à peine s'ils plantaient de temps à autre un bombax sur la place du marché; ils n'ont pas encore eu l'idée de multiplier l'arbre à café et le néré, qui sont cepen-



dant d'un bon rapport, même dans les pays d'origine. Les quatre indigènes qui me restaient et auxquels je faisais remarquer que les Gan-ne étaient plus prévoyants qu'eux, se promirent bien de les imiter en rentrant et de planter des cé et des néré. Ceux de Treich rapportaient même des graines de quelques arbres de la zone de Kong, tellement ils étaient convaincus. Ils n'en feront rien, je les connais : un tam-tam dans leur village leur aura fait tout oublier. Le noir est enfant, il le restera encore longtemps.

Depuis notre départ d'Aouabou je souffrais cruellement d'une grosseur dans l'aine droite. Les gens, me voyant souffrir ainsi et me traîner péniblement par les chemins en m'appuyant sur un bâton, ne manquaient pas de me demander ce qui causait mon infirmité. Je dus, bon gré mal gré, faire voir cette grosseur aux bonnes femmes de Piri-krou, qui, après avoir palpé le mal, s'en allèrent par la forêt chercher des médicaments. Dans la soirée une femme *médecin*, accompagnée d'une jeune femme, vint dans ma case, et, après avoir mâché chacune une ou deux variétés de feuilles et d'herbes, toutes deux me crachèrent la préparation sur le mal. Ce remède m'ayant permis de dormir sans fièvre, je fis ramasser des herbes par mes hommes, qui tous les jours en arrivant à l'étape me soignaient de cette façon. J'aurais enduré plus volontiers mes horribles souffrances si elles ne m'avaient empêché de rôder aux abords des villages ; malheureusement je dus me borner à lever la route suivie et limiter mes excursions à une distance de 50 mètres, le repos m'étant indispensable pour achever ma guérison et me permettre de repartir le lendemain.

Mardi 19 février. — Encore une étape bien pénible que celle d'aujourd'hui : quatre longues heures de marche appuyé sur mon bâton. Le sentier est très mal entretenu et serpente à l'infini. J'ai franchi plus de 50 troncs d'arbres. Heureusement que l'étape est intéressante ; nous traversons une région aurifère excessivement riche, à en juger par la façon dont elle est fouillée. Le terrain est composé pour deux tiers de quartz

semé de rose, pour un tiers d'argile sablonneuse couleur d'ocre jaune. Les puits à extraction sont creusés à 5 et 6 mètres de profondeur et atteignent environ 70 centimètres de diamètre.

Pour permettre à l'ouvrier d'y descendre facilement, on ménage dans la paroi du puits un bourrelet assez solide qui y descend en hélice. Afin d'empêcher l'hélice de se dégrader trop facilement lorsqu'on y appuie les pieds et les mains pour la descente et l'ascension, les bourrelets sont revêtus d'une couche de terre glaise qui les solidifie.

Le manque d'eau pendant la saison sèche donne lieu

à deux façons d'extraire l'or qui diffèrent essentiellement entre elles. En saison sèche, les indigènes exploitent les puits à côté des ruisseaux, lavent les alluvions et en tirent la poudre d'or et la petite pépite en assez grande quantité pour que ce métier soit très rémunérateur pour tous les gens des environs.

Les habitants de villages situés à plusieurs jours de marche au nord sont aussi autorisés à se livrer à ce travail, moyennant une légère redevance à payer au moment de s'en retourner chez eux.

Pendant la saison sèche l'or est seulement exploité par les gens du village. C'est alors qu'ils creusent des puits profonds et qu'ils concassent les quartz, se bornant à rechercher les pépites. Ce procédé fait que toute la menue poudre est perdue, faute d'eau et par conséquent de lavage.

C'est là un des placers

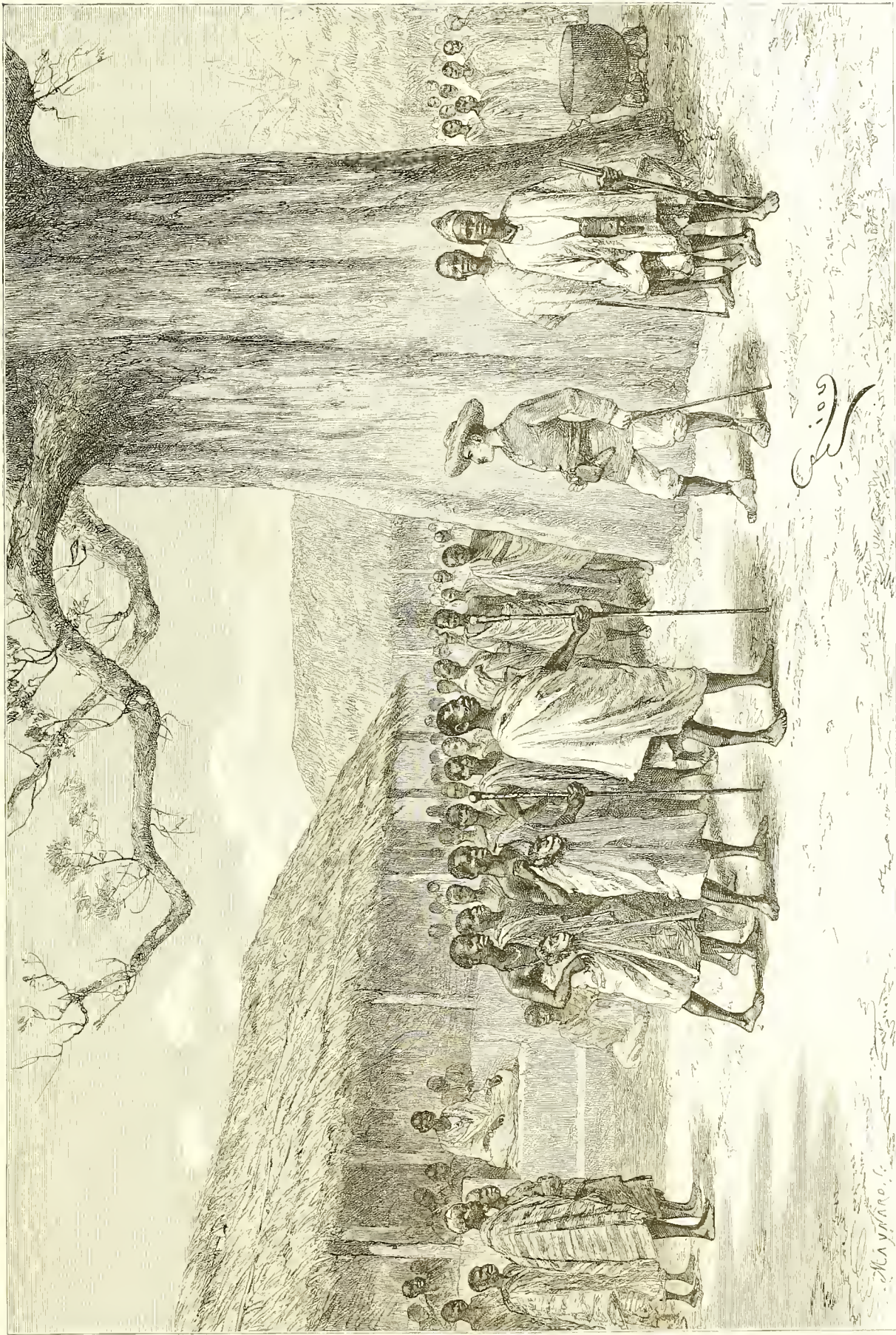
réputés les plus riches avec ceux de l'Alangoua (région située sur la rive gauche du Comoé entre le fleuve et le confluent du Mézan). Bien dirigée, et entre les mains de gens plus pratiques, cette exploitation pourrait donner un beau rendement, surtout si l'on amenait l'eau du Comoé, par des conduits, sur les lieux mêmes.

Dans toute cette région il n'est pas un homme qui ne possède de l'or ; ainsi, à Ndéré-Kouadioukourou, où nous faisons étape, nous sommes rejoints par un habitant de Bahirmi, village que nous avons traversé à huit heures et demie. Cet individu vient nous prier de nous intéresser à un vol de 20 onces d'or dont il venait d'être victime (20 onces d'or représentent 2 000 fr.



Kommona-Gouin — Dessin de Riou, d'après un dessin de M. Treich-Laplène.





Calabar à Aouabou. Signature du traité. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.



environ). Et encore cet homme disait qu'heureusement le voleur n'avait trouvé que cela.

Les gens de Krinjabo, et entre autres Cadia, qui était venu ici faire la traite de la poudre d'or, m'ont affirmé qu'ils avaient vu des pépites pesant 5 et 6 onces d'or (de 500 à 600 francs). J'avoue que la plus grosse que j'aie vue ne pesait que 400 francs, mais, toute exagération à part, je crois qu'il y a de l'or en quantité, soit en poudre, soit en pépites. Dans les conversations, on entend parler de sommes prêtées s'élevant à 10, 15, 20 onces; des amendes infligées à des hommes adultères s'élèvent à 3 et 4 onces, ce qui prouve que parler de 300 ou 500 francs d'or ici n'a rien d'excessif.

Ndéré-Kouadioukourou est le premier village où les cases ne sont plus couvertes en chaume. Les clairières sont rares ici, l'herbe fait défaut, ce qui a forcé les in-

digènes à devenir industriels et à couvrir les cases avec de larges feuilles d'arbres de 20 centimètres de long sur 15 de large. Ils les disposent à peu près comme nous les ardoises, mais ils en mettent naturellement une épaisseur de 5 à 6 centimètres pour se garantir de la pluie et du soleil.

Les cases sont assez bien entretenues et comportent quelques grossières peintures à l'ocre jaune, rouge ou cendre. J'ai vu également deux portes sculptées assez originales.

Les dessins ne sont pas très réguliers, mais ils font assez bon effet. Le système de fermeture consiste en deux pitons et un cadenas de fabrication européenne.

Dans tous ces villages nous avons été bien reçus. La population est paisible et bienveillante. Presque toujours on nous offre quelques ignames, des bananes, des



En route pour Attakrou. — Dessin de Rion, d'après les documents de l'auteur.

œufs, un ou deux poulets et des graines de palme pour préparer le *fouto*.

La graine de palme est ici la base de toutes les sauces, comme ailleurs le gombo, la feuille de baobab et, dans le Mossi, le *soumbala*.

Pour en indiquer l'emploi il me faut parler du *fouto*, le plat national des gens de race agni.

La base du *fouto* est « l'huile de palmier », que fournit en abondance, dans toute la région à végétation dense, l'*Elæis guineensis*, vulgairement le palmier à huile. Ce palmier croît à l'état spontané; il est aussi beaucoup cultivé, mais pas autant qu'il le sera du jour où le Comoré sera ouvert à la civilisation jusqu'à Groumania. Les indigènes habitant entre 8 degrés de latitude nord et le littoral du golfe de Guinée se livrent tous à l'industrie de l'huile de palme, mais aujourd'hui ils ne peuvent l'écouler faute de communications faciles avec la côte.

Le palmier à huile produit deux régimes par an. Dès qu'il est à maturité, le régime est coupé. Les amandes, enveloppées dans une sorte de matière fibreuse rouge, sont extraites des alvéoles et bouillies dans de l'eau. On les bat ensuite dans des mortiers en bois afin d'en retirer l'amande. Puis on fait bouillir de nouveau le sarco-carpe fibreux qui enveloppe l'amande. Le corps gras qu'il renferme, dans une proportion de 65 à 70 pour 100, surnage, et l'eau est recueillie dans des cuillers en bois. Cette graisse est d'un beau rouge orange, et fraîche elle a un goût aromatisé auquel on s'habitue volontiers.

L'huile fraîche étant obtenue, on en arrose du poisson sec, du poulet, une viande quelconque, mais surtout du singe fumé, préalablement cuit à l'eau, et l'on replace à nouveau sur le feu. Quelques plantes aromatiques cueillies dans la forêt et surtout une bonne poignée de piments en font un mets déli-



cieux, qui étant fortement assaisonné excite beaucoup l'appétit.

Avec cette sauce on mange soit de l'iguame bouillie, soit de la banane verte cuite à l'eau et pilée pour en former un pain consistant.

Pour bien savourer le fouto, ou *arié* en agni, il faut le manger sans fourchette. On prend avec les doigts une motte de pain de bananes que l'on trempe dans la sauce tout en rongeant de temps à autre une cuisse ou une aile de poulet.

C'est cette huile de palme qui donne lieu à un si important commerce d'échange sur toute la côte occi-

dentale d'Afrique. Elle est expédiée en tonneaux de 500 à 600 kilogrammes appelés *ponchons* sur les marchés de Marseille, de Liverpool et de Hollande.

Les alcalis, tels que la potasse et la soude, la saponifient et forment avec elle des savons jaunes, blancs; on en obtient même de la bougie.

Mercredi 20 février. — Nous traversons Kouandioukrou et Adikrou, gentils petits village où les habitants ont l'air très bienveillant. Dans cette région, l'or est aussi exploité; mais j'ai cependant remarqué bien moins de puits sur le chemin même : l'exploitation a lieu dans des endroits situés à quelques kilomètres



Dans le hamac, au milieu des fourrés. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

du sentier que nous suivons à l'est et à l'ouest. Nous arrivons à Ndiénou vers neuf heures et demie du matin. Il était temps, mon mal n'avait fait qu'empirer, et c'est exténué que je me jette sur ma natte dans la case que le chef du village met à notre disposition.

Jeudi 21 février. — Il m'est impossible de continuer ma route. La grosseur dont je suis affligé est dure et plus grosse que le poing; elle m'occasionne une fièvre très intense qui me fait délirer, malgré les fortes doses de quinine que j'absorbe. Ce brave Treich me force à rester couché et nous remettons le départ au lendemain. La journée est occupée par un palabre dans

lequel nous engageons huit hommes pour porter nos bagages; cela permettra à huit de nos porteurs de se relayer pour mon transport dans un hamac dont Treich a eu la bonne idée de se munir à son départ d'Assinie.

Pour l'installer il ne s'agissait que de trouver une solide perche longue et légère et d'y amarrer solidement les extrémités.

Le chef de Ndiénou mit une grande complaisance à nous procurer des hommes, il fut convenu qu'ils seraient payés à raison de 2 *takou* par jour et par homme, livrables en poudre d'or, et, pour chaque journée de retour, 1 *takou* (50 centimes). Ces hommes



prirent l'engagement de nous servir jusqu'à Attakrou, premier village de l'Indénié, sur la rive gauche du Comoé.

Vendredi 22 février. — Cette étape, tout en apportant un grand soulagement à mon état, a été bien fatigante. Mes huit porteurs ne savent pas encore habilement manœuvrer le hamac; ils le portent deux par deux, un à chaque extrémité, et se relayent de demi-heure en demi-heure. Le sentier serpente tellement qu'il faut user des plus grandes précautions pour tourner avec une perche de 2 m. 50 supportant un hamac. Les lianes et les rameaux vous battent la figure, des branches mortes vous tombent sur la tête, et enfin à maintes reprises on risque de s'empaler sur de jeunes arbres coupés à un mètre du sol. Dans ces conditions, le voyage d'un malade dans un hamac n'offre qu'un seul avantage, celui de le transporter; quant à lui éviter la souffrance, il n'y faut pas songer. J'étais calé par un coussin et des couvertures, ce qui me permettait de faire usage de ma boussole et de noter mes azimuts. En arrivant à l'étape, je mettais mon travail au net. Je puis le dire, jamais la mise au net de mon levé topographique n'a subi un retard de plus de vingt-quatre heures.

Samedi 23 février. — Les porteurs, déjà un peu habitués, m'ont moins fatigué aujourd'hui; ils commencent à savoir faire évoluer le hamac assez facilement à travers les innombrables détours de la forêt. De plus, Kwaoukrou et Iaoukrou, séparés l'un de l'autre par une petite heure de marche, nous font paraître le temps moins long et l'étape moins harassante. A neuf heures, nous entrons à Zanzanso, grand village neuf qui vient récemment d'être déplacé; il s'élève dans une belle friche encore fumante, au milieu d'une splendide végétation.

Il y a là, partout, des arbres magnifiques et d'essences inconnues au-dessus du 8°30' latitude. Le kola ne semble plus être cultivé ici. La seule occupation de cette population est l'extraction de l'or et la culture des bananiers et du manioc. Les ananas croissent à profusion, mais les indigènes ne semblent pas en être bien friands. Je crois qu'ils font plutôt leurs délices de quelques variétés de singes et surtout du *kouamé* (nom

agni), sorte de cynocéphale à poil blanc sale très rare, à la figure ladre.

Mercredi 27 février. — Nous quittons à six heures le village d'Adiouakrou, notre étape de la veille. En route, nous dépassons un endroit où l'on peut bivouaquer et où l'on trouve un peu d'eau; après y avoir fait une halte de vingt minutes, et vers midi, nous atteignons un autre endroit où l'on campe d'ordinaire, près d'un petit ruisseau qui a un bief contenant un peu d'eau croupie.

Nous avons déjeuné d'un riz préparé je ne sais trop comment, et le soir, avant de nous coucher, nous avons mangé une boîte de *corned beef*, de l'igname et du maïs grillé. Une tasse de thé et une cuillerée à café d'élixir de la Grande-Chartreuse nous donnent l'illusion d'un excellent dîner. Je me suis endormi ce jour-là avec une quiétude parfaite sur l'issue de notre voyage. Hélas! j'étais bien bas. Ce brave Treich m'a avoué, depuis, que plus d'une fois il s'était relevé la nuit pour sentir si mon cœur battait encore.

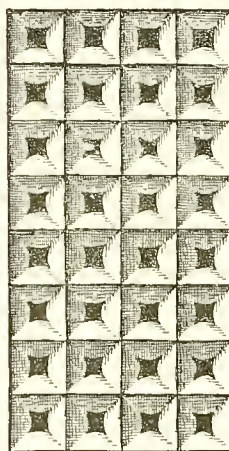
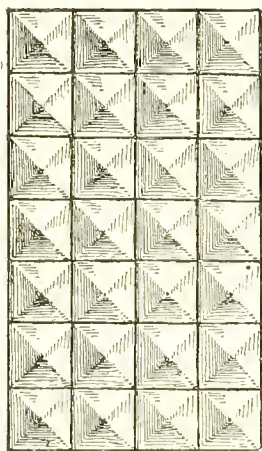
Jeu di 28 février. — Dieu, quelle étape! nous avons surtout fait du sud. En avons-nous décrit des circuits! Et comme cela fatigue! cette même flore, ces mêmes plantes, ce pays uniforme, mais joli quand même! Mes porteurs de hamac sont sur les dents, ils n'en peuvent plus, les malheureux. Nous faisons des poses fréquentes

pour les ménager. Enfin, à midi et demi nous trouvons un chemin sur notre droite, qui se dirige vers l'ouest, vers le Baoulé. Quelques Gan-ne nous laissent entrevoir que nous n'allons pas tarder à atteindre le fleuve. Une heure après, à notre grande joie, j'aperçois mon brave Mamourou apportant un bidon d'eau du fleuve que j'offre à mes porteurs éreintés.

A une heure trente-cinq, nous arrivons sur les bords du Comoé, à Attakrou. Ma dernière pensée a été de prendre ma boussole, d'y faire une visée en amont et en aval, avant de m'affaïsser épuisé, rendant grâce à Dieu de m'avoir laissé les forces nécessaires pour atteindre les pirogues qui devaient nous permettre de regagner la Côte.

G. BINGER.

(La fin à la prochaine livraison.)



Portes sculptées (voy. p. 126).





Bords du Comoé à Attakrou. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

## DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE.

PAR M. LE CAPITAINE BINGER<sup>1</sup>.

1887-1889 — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XXVII

Attakrou. — En quête de pirogues. — Descente du Comoé. — La forêt. — Bettié et Bènié-Couannié. — Une maison européenne. — Mon premier verre de vin. — Encore la navigation fluviale. — Chutes et rapides. — Deux étapes à pied. — Malamalasso. — Arrivée de Baoto. — Pénible voyage de nuit. — Nous atteignons le *Diamant*. — Arrivée à Grand-Bassam. — Accueil à la factorerie Verdier. — Le capitaine au long cours Bidaud. — Mes compagnons noirs.

La situation d'Attakrou au bord du Comoé et au point terminus de la navigation fluviale, à proximité des chemins du Baoulé, du Morénou, de l'Anno, du Barabo et de l'Abron, y a attiré quantité de marchands Ahua (Appoloniens), qui viennent s'y fixer avec des produits de nos factoreries d'Assinie, de Grand-Bassam et de la colonie anglaise de Dioua (Cape Coast). Ces Appoloniens, qui sont très remuants et marchands par excellence, aussi intelligents que les Mandé et les Haoussa, ont installé par les rues et dans les cours des habitations des boutiques volantes avec étalage où dominent surtout les fusils à pierre dits « boucaniers mâles et femelles », des barils de poudre, des caisses de

gin, du sel en paniers fabriqué par les riverains du littoral, quelques étoffes à très bon marché, des perles en rocaïlle, et quantité d'autres objets, tels que cadenas, colliers de corail, couteaux, sabres d'abatis, etc.

Le mouvement commercial, tant par le Comoé que par la voie de terre, semble assez important, et pendant notre route de Groûmanïa à Attakrou nous avons rencontré presque tous les jours quelques charges de produits européens.

Dimanche 3 mars. — Il nous a fallu deux jours avant de trouver des pirogues. Je ne me suis pas trop plaint de ce repos forcé.

En quittant Attakrou, le fleuve coule presque en arc de cercle, mais la direction générale est sud. Partout il y a du fond. Au bout d'une heure environ nous lais-

1. Suite. — Voyez t. LXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113; t. LXII, p. 33, 49, 65, 81, 97 et 113.



sons sur la rive droite un énorme banc de sable, puis un quart d'heure après on atteint un joli îlot boisé, en face duquel et sur la rive gauche se trouve le petit village d'Akhiékrou ou Akhiékourou.

Deux femmes qui lavent vont appeler le chef de village, qui nous apporte deux bouteilles de gin pleines de vin de palme frais. Point n'est besoin de manœuvrer habilement pour accoster : le chenal est tellement peu profond (à peine 10 centimètres d'eau) que la pirogue s'échoue d'elle-même, ce qui nous permet de déguster à loisir cet excellent breuvage.

Nous franchissons quelques passages assez difficiles, et trouvons enfin un joli bief, qui nous mène sans encombre à Sattieran, où nos hommes sont arrivés depuis deux heures environ ; il est quatre heures et demie de l'après-midi au moment d'accoster. Il n'est pas possible de s'imaginer ce qu'un voyage de dix heures en pirogue est fatigant ; aussi, au lieu d'aller me promener autour du village, me suis-je mis tout de suite à transcrire le récit de notre premier jour de navigation, pour pouvoir plus à mon aise et l'esprit tranquille m'allonger et reposer mes reins courbaturés.

Lundi 4 mars. — Au petit jour nos porteurs se mettent en route. Treich et moi nous embarquons dans notre frêle pirogue avec quelques bananes grillées au feu qui doivent composer notre déjeuner. Un bief profond limité par un petit barrage facile, à hauteur de la rivière de Zébedou, et par le barrage d'Assémaone, nous permet de naviguer assez rapidement ; malheureusement il y a encore de nouveaux barrages.

C'est jusqu'à Kabrankrou, où commence une série de très longs méandres, que les pirogues d'Attakrou devaient nous conduire. Il faut nous résigner à gagner Aniasué à pied. A cet effet nous nous installons d'abord à Kabrankrou, village comprenant une seule famille venue récemment du Morénou.

Treich, me laissant avec son domestique et un de ses hommes, part le lendemain de bonne heure pour Aniasué, afin de me renvoyer les huit porteurs qui doivent me prendre avec le hamac.

Mardi 5 mars — Quelle longue et affreuse journée ! Je souffre tellement de mon espèce de hernie que je m'évanouis en essayant de marcher. La douleur est intolérable. Une vieille femme du village, très compatissante, est allée, sans qu'on le lui demandât, chercher des feuilles pour me faire un cataplasme, de sorte que dans l'après-midi je suis un peu soulagé.

Les cases sont couvertes, dans cette région comme dans l'Anno, de larges feuilles d'arbre et surtout de feuilles servant à emballer les kola. Ces toitures sont faites avec un grand soin. Les feuilles sont maintenues sur les branches qui forment la cage de la toiture par de petites fiches en bois. Pas une fissure ne laisse pénétrer le soleil. C'est ici également que j'aperçois la première couverture en palmes. Elle est arrangée et combinée avec beaucoup de savoir, et disposée par lots de cinq à six palmes bien assujetties ensemble. Non

seulement cette toiture est solide, mais elle est encore élégante.

Mercredi 6 mars. — Il est impossible de songer à se mettre en route ; mes malheureux porteurs sont incapables de continuer leur voyage en me portant dans le hamac ; aussi n'ai-je pas de peine à faire remettre le trajet au jour suivant.

Jeudi 7 mars. — Nous sommes partis ce matin dès qu'il faisait jour, à cinq heures trois quarts. On ne peut se rendre compte de ce qu'un voyage en hamac est fatigant pour un malade. Malgré toute la bonne volonté des porteurs, on est cogné, par suite des sinuosités du sentier, contre les arbres et les lianes. Les indigènes, pour se faciliter le passage, ont coupé de jeunes arbres à environ 80 centimètres ou 1 mètre du sol. Ce sont autant de pieux sur lesquels on manque de se faire empaler. Les lianes, les arbres, contre lesquels on heurte le hamac dans les tournants, font tomber des bois morts, des nids de termites, des feuilles sèches et des rameaux pourris, qui vous aveuglent. On peut encore s'estimer très heureux de n'être pas blessé, estropié par quelque bois mort volumineux qui, suspendu dans les airs à une hauteur de 20 mètres, s'effondre au moindre choc. De soleil, point. Il règne dans cette forêt de trente jours de marche une sorte de demi-obscurité qui fatigue. On a soif de voir le jour, de voir de l'herbe, car ici le sol n'est tapissé que de jeunes pousses d'arbres et de fouillis d'ananas. Pas de fougères, pas de fleurs, rien qui réconforte, qui parle au cœur, à l'âme — la monotonie est terrible dans ces régions. Et cependant, comme toute cette forêt est grandiose et mystérieuse ! Comme on s'y promènerait volontiers si l'on n'avait la préoccupation du lendemain ! Comme ce silence est imposant ! Ni le vent ni le soleil ne pénètrent dans cette immensité. A 100 mètres des villages, on est isolé du monde. C'est à peine si l'on aperçoit les oiseaux : ils vivent dans les cimes, goûtant à la fois la lumière et l'ombre ; leur babil n'arrive pas jusqu'au sentier, étouffé par les coups de sabre des indigènes qui frayent le chemin en coupant des arbres et des lianes qui ont quelquefois 20 centimètres d'épaisseur. De temps à autre on entend cependant fuir un gibier, qui en se sauvant paraît tout briser sur son passage, et ce n'est qu'une toute petite gazelle de la grosseur d'une chèvre. Dans les pauses, quand, assis dans le sentier, tout le monde se réconforte d'une igname bouillie froide, ou de quelques bananes, il passe à 20 ou 30 mètres au-dessus de votre tête une joyeuse bande de singes, dont les cris sont étouffés par le craquement des bois morts, qui tombent en plein sur votre tête et vous forcent à vous garer.

Ces forêts sont tellement imposantes que la vue d'un sentier à peine ébauché qui coupe le vôtre vous cause une joie infinie ; on se dit : « Il y en a donc d'autres aussi qui traversent ces solitudes ». Quand ces sentiers se représentent et surtout quand ils sont tracés dans une direction opposée à celle que l'on suit, le courage se ranime, les forces reviennent, la tête de la caravane

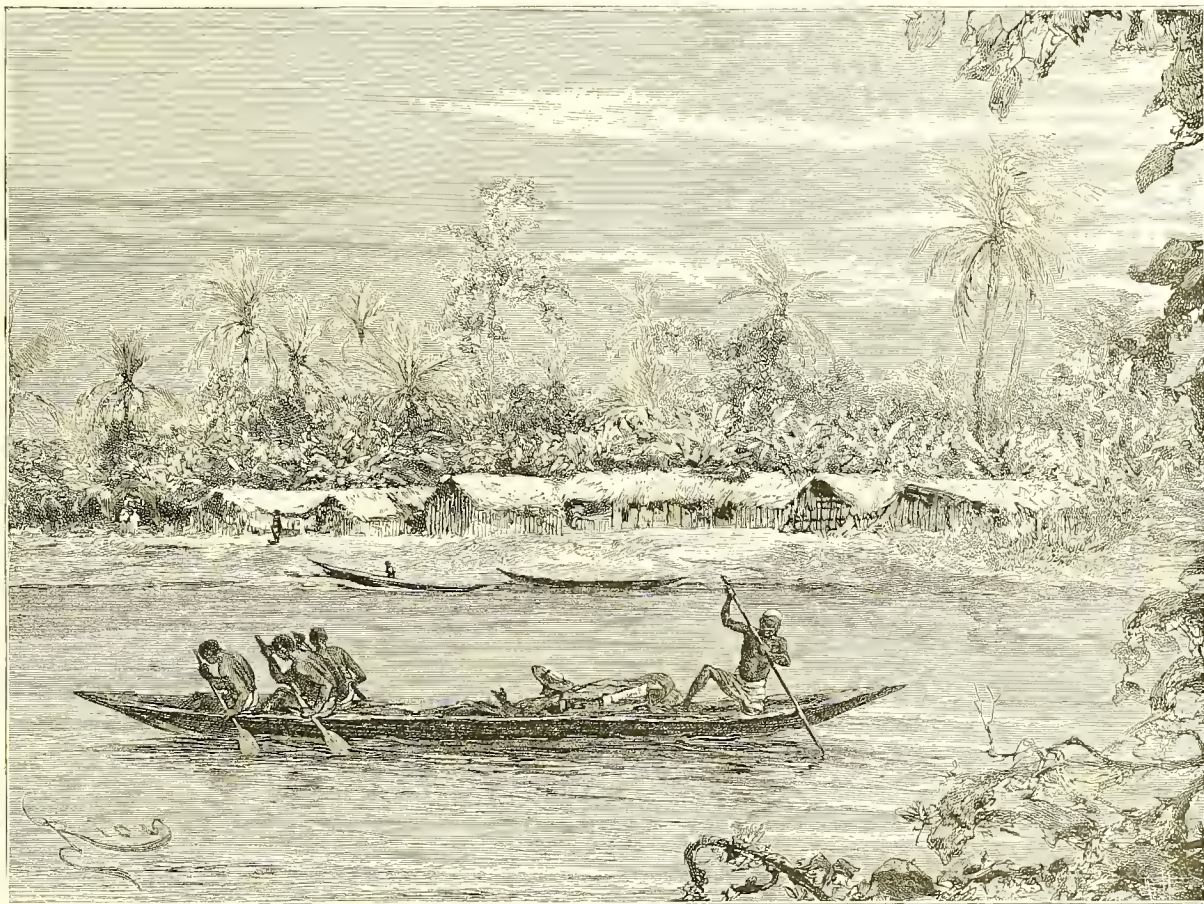


annonce « un chemin de jardin » ; c'est l'indice de la proximité d'un village ; mais, hélas ! il faut quelquefois marcher encore pendant deux mortelles heures pour l'atteindre.

Quel bonheur ! comme le cœur bondit ! comme on se sent vivre ! Quelques instants après on rencontre un tronc à demi creusé qui doit fournir une pirogue, puis peu à peu des plantations de palmiers à huile, un sentier élargi, une bananeraie ; puis viennent ces sommets de toits à couleur incertaine, recouverts de feuilles mortes ou de palmes bistres, le chant du coq, ou ce bruit de crécelle rythmé qui révèle la présence d'un tisserand.

Oh ! ce chant du coq, quelle douce illusion il m'a produite bien souvent, fatigué, avançant avec peine, ne sachant si je rencontrerais bientôt le village, l'oreille au guet avec mes braves noirs ! « Comment serons-nous accueillis ? » nous disions-nous en l'entendant. Hélas ! le désir d'arriver à l'étape nous faisait prendre pour la réalité ce qui n'était qu'une illusion de notre cerveau fatigué. Quand nous arrivions au village tant envidé, le coq dormait, ainsi que les habitants. C'était une fiction.

Aujourd'hui, à part les chemins de bananeraie aux abords de Kabrankrou et d'Aniasué, nous n'avons rencontré que le sentier d'Assémaone, auprès duquel nous



Couché dans la pirogue. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

avons fait une halte d'un quart d'heure. Une demi-heure avant d'arriver à Aniasué, quelques habitants venus au-devant de moi ont voulu à toute force aider mes porteurs, et c'est porté par eux que j'entre vers midi à Aniasué, un assez grand village (700 à 800 habitants).

Treich, depuis son arrivée à Aniasué, n'était pas resté inactif : il avait engagé des pourparlers avec le chef, Kakou-Anougoua, de sorte que les pirogues étaient promises pour le surlendemain.

Samedi 9 mars. — Nous avons pu quitter ce matin Aniasué à sept heures. Tout notre monde est réparti dans trois pirogues de 6 à 7 mètres de longueur. A sept heures dix nous saluons, en passant, les habitants

d'Amangouakourou, puis nous franchissons quelques barrages.

Vers deux heures et demie nous arrivons à Ahinikourou. Ce village n'ayant que quatre cases, nous campons sur la rive. J'en suis d'autant plus satisfait que pendant le trajet j'ai cru comprendre, dans une conversation des piroguiers, qu'ils seraient enchantés de nous planter là et de repartir de nuit avec leurs pirogues vides pour Aniasué, ce qui nous gênerait considérablement.

La descente du fleuve a du charme : ce sont des pays si nouveaux et qui diffèrent tant du Sénégal, que forcément on s'y intéresse.

En quittant Attakrou, les rives s'affaissent insensible-



ment : au lieu d'être abruptes, elles viennent mourir dans l'eau, par une pente douce. Point de ces longs villages comme dans le Fouta et le pays sonninké de Bakel, où toute la population est sur la rive pour vous voir passer. Ici les lieux habités sont cachés dans la végétation ; leur présence ne se révèle que par le vert tendre des plantations de bananiers et un ou deux toits qui émergent en bordure sur une toute petite clairière.

D'autres fois, le village, enfoui sous la végétation, n'est deviné que par un chemin d'atterrissage et une ou deux pirogues au mouillage. Pas de bruit, le silence n'est troublé que par les piroguiers qui se stimulent

d'instant en instant avec le cri souvent répété de « *Diakha! diakha!* » qui veut dire : « Pagayons ! pagayons ! »

Dans la journée, pendant la grosse chaleur, il est difficile de rechercher l'ombre des rives ; elles sont défendues par des bois morts et des racines qui rendent la navigation difficile. Je regrette bien mes joyeuses fusillades sur les bords de l'île à Morfil (Sénégal), où toute la journée on peut s'amuser à tirer des singes, des oiseaux aquatiques, des caïmans ou des hippopotames. Ici, rien, ou à peu près ; le fleuve paraît mort, on croirait qu'il n'est pas habité ; les seuls indices qui dénoteraient la présence des hommes consistent en petites



Case avec couverture en palmes (voy. p. 130). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

pêcheries dans le lit des cours d'eau qui se déversent dans le Comoé, près de leur confluent. Aujourd'hui, cependant, Treich a tiré deux coups de fusil sur des tin-tans, oiseaux pêcheurs bruns, à huppe, qui poussent des cris perçants en prenant leur vol, et sur un aigle pêcheur à tête blanche perché sur la cime d'un arbre mort.

Dimanche 10 mars. — Quel miracle ! nous avons réussi à quitter Abinierou avec nos trois pirogues à cinq heures et demie. Ici, comme ailleurs du reste, quand on est à la merci des indigènes et des piroguiers, il est difficile de rassembler ceux qui doivent vous accompagner à un titre quelconque ; on peut se considérer comme ayant une fière chance quand on réussit

à se mettre en route avant sept heures du matin ; aussi nous sentons-nous tout heureux, mon compagnon et moi, de partir avant le lever du soleil.

Le trajet est assez agréable, il n'offre pas trop de difficultés. Au delà d'Aricokrou, on trouve l'embouchure d'une rivière de 4 mètres de largeur qui arrose l'Alangoua, petit pays très riche en terrains aurifères. Les rives du fleuve s'inclinent en pente douce : pas de berges escarpées, rien qui dénote de grandes inondations pendant les fortes crues ; cependant, les piroguiers m'ont fait voir sur la rive même un gigantesque bombax, qui est entaillé à la hache à 7 ou 8 mètres au-dessus du niveau actuel des eaux. C'est, paraît-il, le point le plus





La forêt. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.



élevé qu'aient atteint les plus grandes crues des trente dernières années.

Vers midi nous atteignons Adoukassikrou (rive gauche), où nous nous décidons à passer la nuit, nos piroguiers nous demandant de ne pas pousser jusqu'à Blékoum, village suivant, à cause du passage de Dabibosson, qui, paraît-il, est très dangereux à franchir et demande surtout une grosse dépense de forces physiques.

Adoukassikrou offre suffisamment de cases pour nous abriter; nous sommes cependant forcés de camper sur la rive, à cause de nos piroguiers, qui cherchent à nous abandonner et dont l'envie de s'en retourner se manifeste de plus en plus. Par surcroît de précautions je leur fais laisser les pagayes dans les pirogues et ordonne à une partie de mes hommes d'y coucher.

Lundi 11 mars. — Aujourd'hui, nous avons eu une bien pénible journée. Embarqués à cinq heures un quart ce matin, nous ne sommes arrivés à Abradine qu'à trois heures de l'après-midi. Malade et épuisé comme je le suis, ces dix heures de navigation sous un soleil de plomb m'ont exténué.

Nous avons encore franchi un certain nombre de ces barrages: difficiles en cette saison, ils sont bien plus dangereux pendant les hautes eaux. Nous trouvons dans les roches qui les constituent quantité de pirogues brisées et suspendues dans toutes les positions. Dans le passage d'Adiamalan j'en ai compté jusqu'à sept, ce qui prouve que pendant une certaine époque de l'année cet endroit doit être très dangereux à franchir même pour les gens qui connaissent bien la rivière.

Dans cette partie de son cours, le fleuve reçoit le Mézan, qui prend sa source dans l'Indénié, et qui a été exploré par l'Anglais Lonsdale et par Treich-Laplène. Peu après le confluent, nous atteignons Abradine, où nous sommes fort bien reçus par le chef Bourbé.

Mardi 12 mars. — J'ai passé une bien affreuse nuit: ma grande fatigue d'hier ne m'a pas permis de reposer, j'étais très agité, et ce matin, en me réveillant, je me suis trouvé presque aussi fatigué qu'en me couchant hier soir. Pour comble de malheur, les piroguiers ont tout l'air de nous avoir abandonnés. Comme les embarcations étaient gardées par mes Mandé armés de mes deux fusils, ils n'ont pu se sauver de nuit par eau. Une rapide inspection des cases du village me permet de mettre la main sur les pagayes, que je distribue aux gens de Treich, qui pour la plupart habitent les environs de la lagune Aby et savent s'en servir. Bourbé, nous voyant décidés coûte que coûte à partir pour Bettié, essaye de rallier les piroguiers, mais ces derniers refusent d'embarquer; ils craignent, disent-ils, que les gens de Bettié ne les retiennent comme otages, leurs concitoyens d'Aniasué ayant laissé des dettes dans cet endroit. Ne voulant pas perdre un temps précieux, je fais pousser les pirogues au large, et nous voilà partis, laissant nos piroguiers à Abradine.

La descente s'opère plus aisément que nous ne pensions. Nos hommes, sachant que Bettié est un point important à atteindre, redoublent d'ardeur. A partir de

Benié-kassikrou, le Comoé est obstrué de nombreux îlots, mais laisse cependant dans le barrage qui les longe un chenal praticable. A une heure nous apercevons sur la rive droite les toits de Bettié: nous sommes à cinq étapes de Grand-Bassam! — et sûrs de trouver là un fidèle allié.

Mercredi 13 mars. — Il fait bon aujourd'hui se reposer et écrire: les préoccupations sont moindres, et je me crois presque au terme de mon voyage.

En arrivant hier, et au moment d'accoster, des gens de Bettié placés sur la rive nous prièrent de ne pas débarquer de suite, et d'attendre un instant, pour donner le temps à Béné-Couamié, leur chef, de nous recevoir avec le cérémonial qui convient.

Dix minutes ne se sont pas écoulées que le tam-tam résonne, les olifants jettent leurs notes plaintives, des cris partent un peu de tous côtés, et Béné-Couamié paraît au haut de la berge, précédé d'un pavillon tricolore et de sa musique. Il est sur un cheval de bois porté par des esclaves. Béné est proprement vêtu, et drapé dans un plaid en soie et laine de fabrication européenne. Après nous avoir souhaité la bienvenue et serré la main, il nous engage à le suivre et nous conduit à son habitation. S'il m'était réservé une surprise, c'est bien celle de trouver ici une construction à l'européenne, installée très confortablement; cette maison a un étage, et elle comporte des escaliers et des vérandas très bien conditionnés.

Le rez-de-chaussée sert de magasins; c'est là que Béné-Couamié met ses marchandises, car ce chef est un des plus importants traitants de la région. Une des chambres sert d'atelier de menuiserie et l'autre de logement au menuisier charpentier qui construit les escaliers, balustrades, portes et volets, et veille à l'entretien. Ce menuisier est un Appolonien venu de Cape Coast, c'est en même temps le gardien des marchandises et l'homme d'affaires de notre hôte.

On monte au premier par deux escaliers en bois fort bien construits, avec balustrade à jour en bois façonné. Les escaliers mènent à un vaste palier servant de chambre d'audience, qui donne par une large ouverture sur une petite salle couverte de nattes dans laquelle se trouvent deux tables et quelques sièges, chaises ou fauteuils, fabriqués en palmier. Une carafe et deux verres à pied bleu, une image de la Vierge<sup>1</sup> et une grande glace dans des cadres en bois complètent le décor de ce petit vestibule-salon.

De chaque côté de cette salle, et séparées par une cloison et des rideaux en étoffe du pays, se trouvent des alcôves formant chambre à coucher, sur lesquelles donne de chaque côté une autre petite chambre.

L'ameublement des alcôves consiste en une chaise et un lit en bois, sorte de châssis grossièrement fait, semblable aux lits des Ouolof de Saint-Louis. Chaque couchette est munie d'une bonne pailleasse bourrée de

<sup>1</sup> Personne n'est chrétien dans cette région. Béné-Couamié possédait cette sainte image tout simplement parce que, pour lui, elle personnifiait la femme européenne.



paille de maïs et d'oreillers, le tout recouvert de tapis en cotonnade du pays ou de pagnes de Rouen. Les vérandas sont protégées par une toiture en palmes artistement tressées, qui les met à l'abri du soleil et de la pluie.

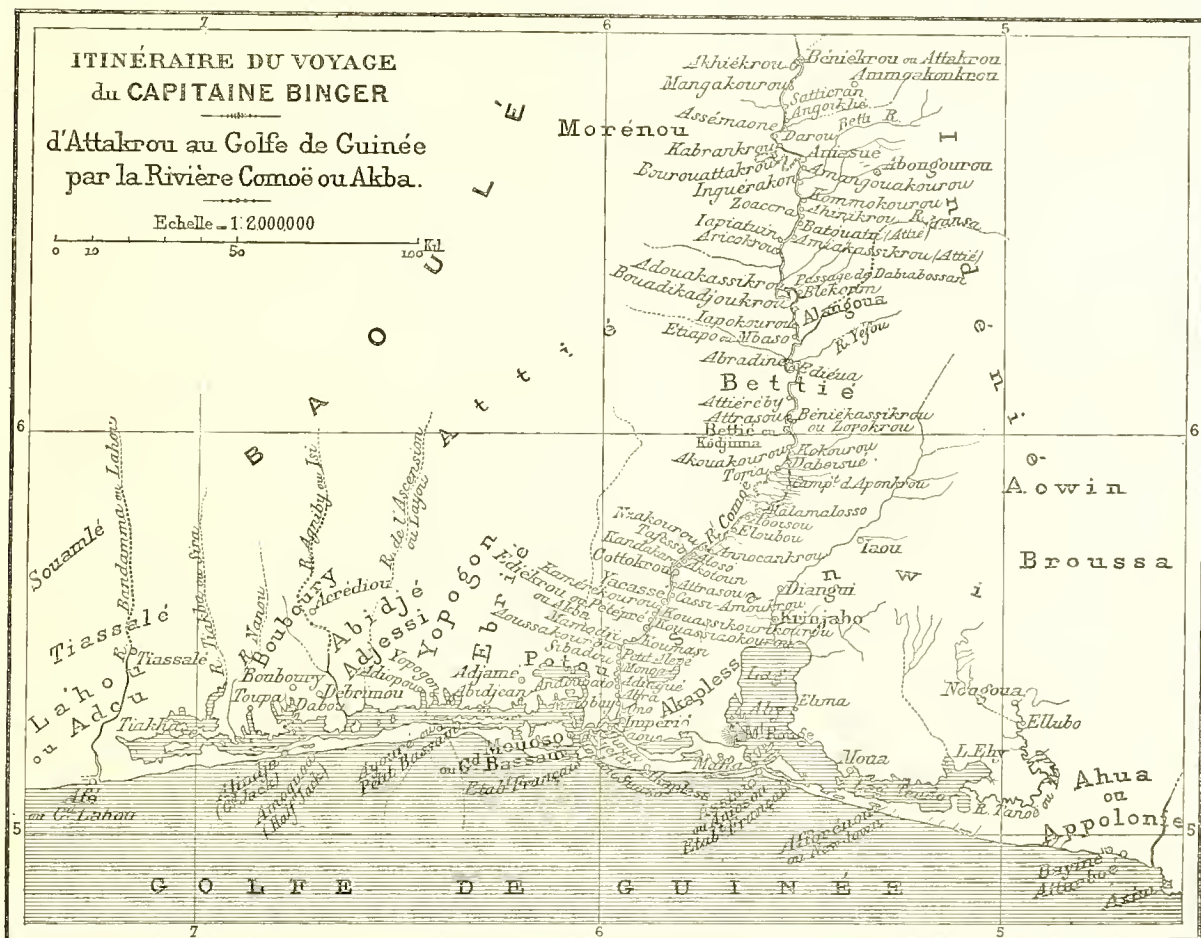
Je laisse à penser si, après avoir couché pendant plus de deux ans par terre, sur une natte, généralement en pleine brousse, j'ai dû trouver cet intérieur charmant!

Non seulement nous étions très bien installés, Treich et moi, dans chacune de ces alcôves, mais encore nous avions trouvé à notre adresse une petite caisse contenant six bouteilles de vin, quelques boîtes de con-

serve et une quarantaine de biscuits, c'est-à-dire plus qu'il n'en fallait pour nous faire oublier nos souffrances. A l'unanimité il fut décidé qu'on goûterait au vin pour le dîner, dont le menu ne laissait rien à désirer; le voici :

Potage julienné.  
Fouto au singe.  
Petits pois au lard.  
Biscuits.  
Vin.  
Thé sucré.  
Pipes et tabac.

Nous avons si bien diné que je suis tenu d'avouer



L. Thuillier, del.

que le lendemain nous avons eu quelque peine à nous lever. Je me sentais, ainsi que mon compagnon, la tête un peu lourde, et cependant nous n'avions bu à nous deux que 75 centilitres de vin environ — mais il y avait si longtemps que j'en étais privé! Une autre joie nous était réservée : la délicate attention des employés de la maison Verdier de Grand-Bassam ne s'était pas bornée à la nourriture corporelle : il y avait encore, enveloppant les biscuits, une demi-douzaine de journaux de Bordeaux et de la Rochelle (de trois mois de date), que nous avons lus et relus plusieurs fois sans en perdre un seul mot, annonces comprises; ce qui m'a permis de constater une fois de plus qu'on a beau s'ab-

senter des années, on est toujours heureux de lire et relire même les choses les plus insignifiantes, pourvu que cela vienne de votre pays.

Bénié-Couamié nous fit de nombreux cadeaux en vivres, bananes et viande, et me pria d'accepter une bague en or surmontée de deux petits canons. Il parle d'une façon assez correcte le mandé, que lui ont appris des esclaves et surtout un musulman qui a été son hôte pendant plusieurs années. Sa propre habitation est moins luxueuse que celle qu'il a mise à notre disposition; elle comporte plusieurs cases construites autour d'une cour centrale, à l'instar des habitations des gens du Bondoukou et de l'Anno décrites plus haut.



Dans l'une d'elles se trouve cette sorte de châssis en bois découpé en forme de cheval, muni de brancards, sur lequel Béné se fait porter dans les villages de son domaine, quand il ne peut se servir de la voie fluviale comme moyen de locomotion. De même qu'Ardjoumani, chef du Bondoukou, il a un parasol, qui achève de le rendre tout à fait grotesque sur cette monture plus primitive que le cheval de bois d'un gamin de six ans.

Ceci n'empêche pas Béné d'être un brave et digne chef, aimant les Français. Son intelligence m'a paru supérieure pour un noir. Ce qui m'a surtout frappé

chez lui, c'est qu'il est actif, nerveux et presque emporté — tout à fait français d'allure.

Son village, que l'on nomme aussi Kodjinna, a environ 500 à 600 habitants. Il est situé dans une position qui lui permet d'intercepter à son gré la navigation sur le Comœ. Les roches et les flots en amont et en aval permettent à des tireurs, même armés de fusils à pierre, d'empêcher qu'il ne soit de passer. Bourbé, chef d'Abradine, avait voulu, il y a quelques dizaines d'années, forcer les passes de Betté, mais Béné et ses gens lui ont tué beaucoup de monde et fait sa flottille prisonnière.

Depuis ce jour Bourbé a reconnu la suzeraineté de



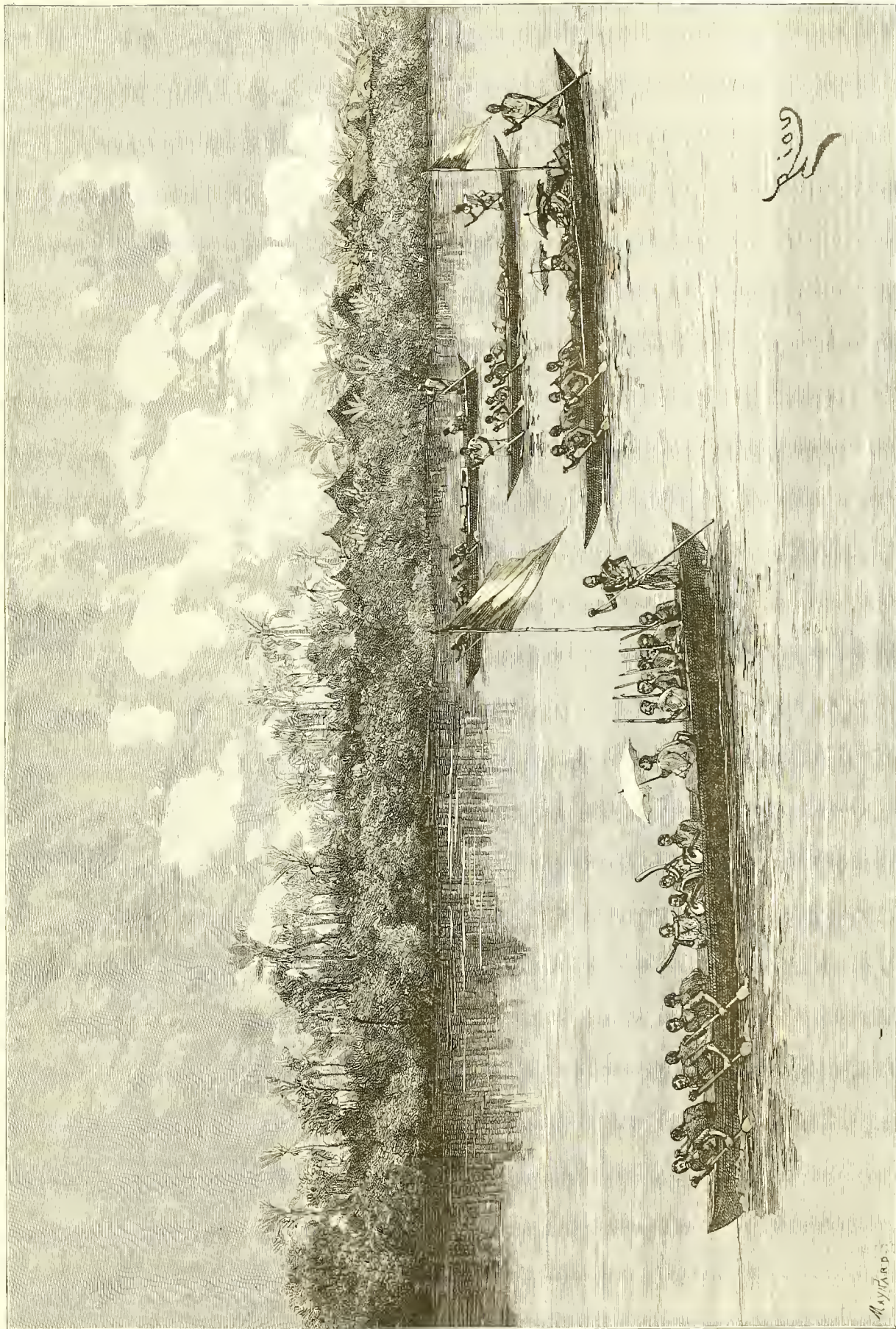
Réception de Béné-Couamié. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

Béné-Couamié en devenant son plus fidèle allié et ami. Il se plaît lui-même à raconter ce fait d'armes de son vainqueur.

Jeudi 14 mars. — La journée d'aujourd'hui a été bien employée. Nous avons réglé dans un palabre différentes questions politiques en litige avec Béné. Ce que ce dernier réclame surtout de nous, c'est une protection efficace du fleuve en aval de Betté; il se plaint que les gens de Krinjabo établis à Cottokrou, ainsi que le chef de l'Akapless et du Grand-Alépe, entravent les communications, ce qui lui cause un grand préjudice. Le fleuve, qui appartient à tout le monde, n'est pas libre : tout le monde y commande. « Moi-même,

ajoute-t-il, je me ferais fort de vendre cinquante fois plus de marchandises que je n'en écoule, s'il y avait une autorité réelle qui tienne en respect les populations turbulentes de la rivière. » Béné-Couamié m'a instamment prié d'envoyer une garnison française dans son village; il en ressent si bien la nécessité qu'il m'a donné à entendre qu'il ferait tout ce qu'il est possible pour faciliter son installation. « Le traité que j'ai signé avec les Français, dit-il, est un sûr garant que votre gouvernement me veut du bien, mais pourquoi ne donne-t-on pas suite au programme qui s'impose, celui de la protection de la rivière et des marchands qui y naviguent? »





La flottille au départ. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.



Je n'ai pu qu'approuver le désir de ce brave allié et je lui ai promis de m'employer auprès du gouvernement, à ma rentrée en France, pour activer une solution si désirée, et par lui, et par ceux qui ont des intérêts dans la rivière.

Vendredi 15 mars. — Ce matin, nous ne sommes partis que vers neuf heures.

La grosse pirogue de Béné-Couamié, qui peut contenir une trentaine d'hommes, fut mise à notre disposition. A l'arrière, amarré à un long bambou de 5 mètres, flottait notre pavillon, celui que Treich avait remis en 1887. D'autres embarcations plus petites transportent la musique de Bettié (quatre tam-tams et trois olifants) ainsi que l'escorte réglementaire, sorte de garde du corps, composée de sept ou huit guerriers armés de fusils qui accompagnent toujours Béné.

Dès que l'on a dépassé Bettié, on rencontre une série d'îlots boisés, bordant le fleuve, tant sur sa rive droite que sur sa rive gauche. Une demi-heure après, on atteint le barrage et la chute d'Amenvo.

Cet endroit est difficile et dangereux à franchir. Le fleuve est barré par une série de grosses roches ne laissant qu'un couloir étroit, dans lequel tombe une chute de 3 m. 50 de hauteur. Pour passer les pirogues en descendant, on décharge les bagages, qui sont portés à dos d'hommes de l'autre côté, puis les pirogues sont traînées sur les roches et lancées dans le rapide, d'où elles gagnent avec une rapidité vertigineuse l'extrémité d'une île où on les recharge après avoir au préalable vidé l'eau dont elles se remplissent dans ce trajet dangereux. Deux hommes munis de perches gouvernent dans la descente et parent les roches avec leurs bambous.

Pour remonter le fleuve, l'opération est un peu plus laborieuse : les pirogues doivent être traînées sur un long parcours rocheux, le rapide étant trop difficile à remonter. Béné-Couamié, que j'ai interrogé, m'a assuré que pendant les hautes eaux il existe un chenal profond et calme entre l'île et la rive gauche, par lequel la navigation se fait absolument sans danger.

Du barrage d'Amenvo à Daboisé, la navigation n'offre que des difficultés bien faciles à vaincre : ce sont trois hauts-fonds de gravier sur lesquels ne subsiste que peu d'eau.

Samedi 16 mars. — De Daboisé à Toria, petit village situé à 5 ou 6 kilomètres en aval, on peut profiter du fleuve pour voyager, mais à partir de Toria la navigation du Comoé est interrompue jusqu'à Malamalasso.

A Daboisé, on se trouve encore et toujours dans cette même forêt, qui commence avec l'Anno à quelques étapes au sud de Kong pour ne se terminer qu'à la mer. Le chemin, quoique fréquenté par des porteurs, n'est qu'un étroit sentier, dont le tracé sinueux ne laisse rien à envier aux autres sentiers du haut Comoé ; il coupe le ruisseau Blagaso un peu avant l'embranchement du chemin qui va à Toria, puis on atteint un autre petit cours d'eau nommé Abradé Dabré. Celui-ci, d'après la légende, doit être franchi dans le plus profond

silence : celui qui parlerait en le traversant risquerait d'être frappé d'une mort foudroyante. Par respect pour les croyances de nos indigènes agni, nous nous sommes mis à leur unisson, et c'est sans parler que nous avons traversé ce ruisseau imposant et mystérieux.

Dimanche 17 mars. — Nous avons campé à Aponkrou. Il a plu une partie de la nuit, les feux sont éteints, et ce matin nous avons eu toutes les peines du monde à nous réchauffer. En raison de ce vilain temps, nous ne nous mettons en route qu'à huit heures. Comme je me sens un peu plus vigoureux, je vais essayer de faire l'étape à pied, autant pour me réchauffer que pour ne pas être trempé par l'eau qui imprègne le feuillage et qui tombe à chaque heurt du hamac contre les lianes et les troncs d'arbres. Le chemin est passable jusqu'à la petite rivière Zanda, que l'on atteint après avoir franchi trois autres ruisseaux. Cette rivière Zanda serpente à l'infini et suit la même dépression que le sentier, qui la traverse onze fois.

Vers midi, après avoir franchi un dernier ruisseau, nous avons gravi une petite croupe au sommet de laquelle on débouche comme par enchantement sur Malamalasso et le Comoé.

De ce point on jouit d'une vue splendide. Le village, qui n'est en quelque sorte qu'un point occupé par deux ou trois familles de gens dévoués à Béné-Couamié, est bâti en amphithéâtre sur le fleuve. N'étaient la grande quantité de palmiers, les couronnes des bananiers et surtout les troncs élancés d'arbres qui atteignent des hauteurs prodigieuses, on se croirait presque en face d'un paysage des bords de la Meuse, entre Mézières et Givet. Les berges mamelonnées sont presque des collines. Leur pied, qui vient de mourir sur la rivière, est formé de gros blocs de roche, placés par la nature, symétriquement dans quelques endroits, pêle-mêle et au hasard dans d'autres. De petits ruisseaux, simples filets d'eau, viennent tomber en cascades dans le fleuve à quelque distance du village.

Lundi 18 mars. — L'intendant de Béné, qui habite Malamalasso, s'occupe aujourd'hui de nous trouver des pirogues et les gens nécessaires à leur armement. Le départ ne doit s'effectuer que demain. Béné, du reste, doit envoyer ses instructions en même temps que des payeurs. Ces gens-là arrivent en effet dans la soirée et se mettent à notre disposition. Au même moment nous entendons notre personnel faire une véritable manifestation à Baoto, l'interprète de la factorerie Verdier, de Grand-Bassam, qui vient d'accoster avec sa pirogue.

Notre arrivée prochaine ayant été signalée à la Côte, autant par les marchands que par les courriers que Treich avait successivement envoyés de Kong et d'Attakrou, nos compatriotes avaient cru bien faire en nous envoyant leur homme de confiance en même temps que de nouvelles provisions.

Baoto est un jeune homme fort aimable, bien élevé pour un noir et sachant correctement parler français. Il était vêtu d'un immaculé complet en couil blanc et



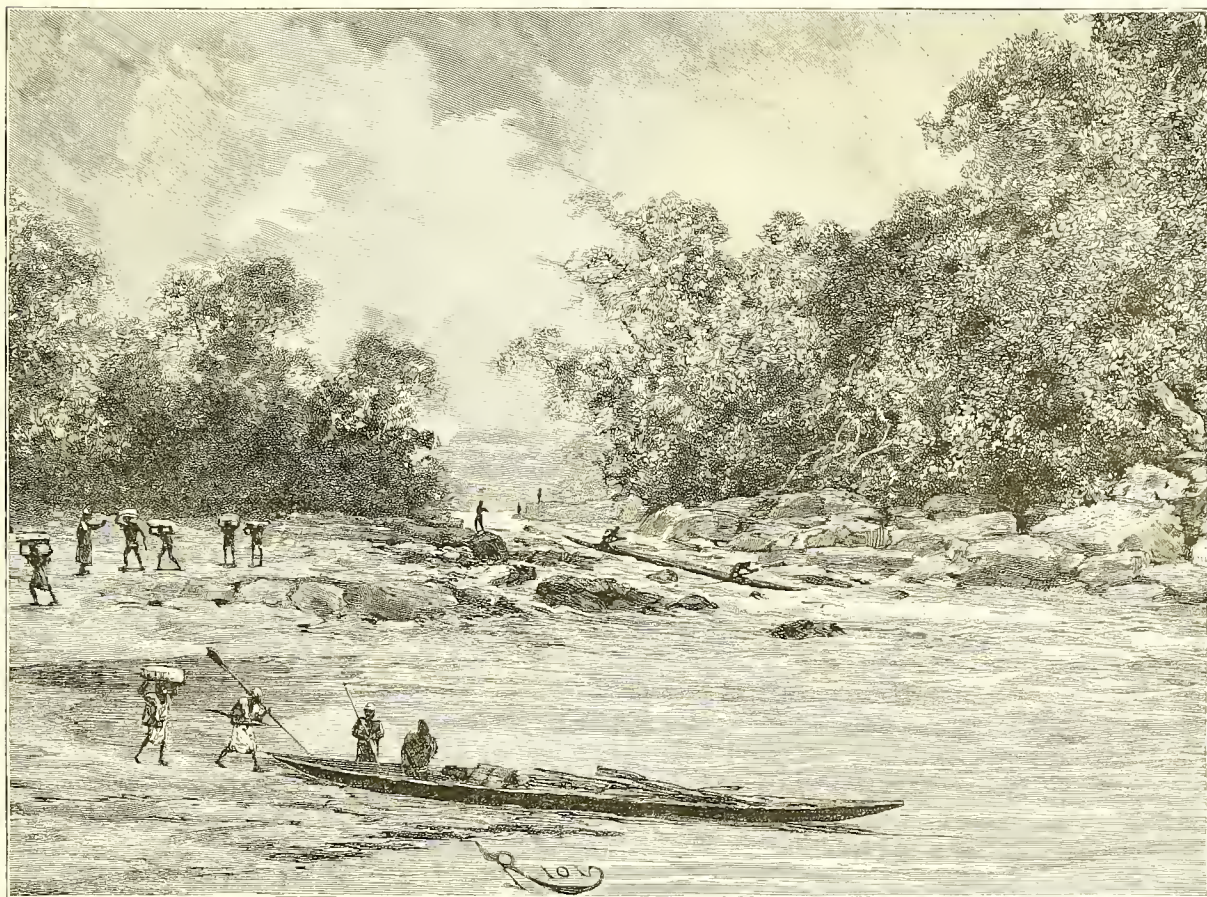
coiffé d'un élégant panama; dans un tel accoutrement, il avait l'air, à côté de nous, d'un riche planteur qui nous aurait eus à son service. En remontant le fleuve, il avait prévenu les villages de notre prochain passage et obtenu d'eux que l'on mît partout des pirogues à notre disposition.

Mardi 19 mars. — A cinq heures, nous étions sur pied et en plein à nos préparatifs de départ. A cinq heures et demie nos trois pirogues poussaient au large. La navigation est facile ici. Les barrages sont aisés et comportent chacun au moins un chenal bien praticable.

Le paysage est à peu près semblable à celui de

l'Alangoua, mais plus mamelonné et aussi plus riant. Les berges sont constituées par des collines de 30 à 40 mètres de hauteur; elles sont bien boisées. Les palmiers à huile abondent. Aux abords des villages il y a quelques défrichements, des champs de manioc et des bananeraies. Le cocotier, qui plus au nord n'existe qu'à l'état de curiosité, se multiplie devant tous les villages, et près des embarcadères il y en a de nombreuses touffes.

Cottokrou, où nous arrivons à une heure, est un gros village, possédant une vingtaine de pirogues. Treich et Baoto se multiplient pour en faire presser l'arme-



Chutes d'Amenvo. — Dessin de Rion, d'après les documents de l'auteur.

ment. Il fait une grande chaleur, un temps orageux très lourd, qui inquiète les indigènes; ils hésitent à se mettre en route. Je commençais déjà à désespérer, assis sur la rive même au pied d'un splendide ficus, lorsque vers deux heures et demie tout semble s'arranger à notre grande satisfaction, et à trois heures dix nous arrivons à nous embarquer.

A partir d'Attrasou, et après avoir navigué dans une quantité de pêcheries, on prend, le long de la rive droite, un chenal d'une dizaine de mètres de largeur et d'environ 1 kilomètre de longueur, qui constitue un rapide très dangereux. Les pirogues descendent avec une vitesse vertigineuse; on embarque des paquets d'eau,

encore bien heureux de ne pas chavirer ou de n'être pas lancé contre les rochers.

De l'autre côté de ce rapide se trouve une série d'îles devant lesquelles s'élève un gros village, nommé Cassi-Amonkrou, que les indigènes nous signalent en passant.

Ce rapide nous mène devant Yacassé, où nous rencontrons le premier représentant officiel du royaume de Krinjabo. C'est un porte-canne d'Aka-Simadou; il se tient sur la rive, précédé d'un homme portant un pavillon français; lui-même, en signe d'autorité, tient à la main une canne de 1 m. 50 munie d'une pomme comme celle des tambours-majors; cette canne est



recouverte d'une bande de papier d'argent ou d'étain.

Après les politesses d'usage, nous recommandons à ce fonctionnaire les piroguiers de Cottokrou qui doivent nous accompagner. Il nous promet de ne pas entraver leur retour, ce qui les décide à continuer la route. Je croyais les incidents terminés, lorsque vers six heures du soir — trois quarts d'heure après avoir quitté Yacassé — les piroguiers veulent à toute force gagner la rive et refusent de nous conduire plus loin. Devant Kouassi-Kourikourou, l'obstination augmente ; décidé à ne pas tolérer une semblable mutinerie, je prends un de mes fusils Beaumont et menace de tirer sur le premier qui manifeste l'intention de s'arrêter : cela les décide à continuer.

Vers six heures et demie il fait nuit noire. Les pirogues se trouvant prises dans les pêcheries, nos hommes doivent y faire des passes à coups de sabre et à coups de hache, puis nous atteignons un profond bief où il y a de nombreux hippopotames ; à chaque instant un de ces monstres surgit de l'eau à côté de notre embarcation. Nous avons failli chavirer vingt fois. C'est peut-être le moment le plus dangereux que nous ayons eu à passer dans notre descente. Si un de ces pachydermes, en nageant ou en plongeant, nous avait chavirés, nous étions sûrement noyés, Treich et moi, n'ayant pas la force nécessaire pour gagner la rive à la nage. L'obscurité était si profonde qu'on ne distinguait rien, ni devant soi, ni autour de soi ; les berges étaient invisibles, il nous aurait été impossible de savoir dans quelle direction il fallait nager. En prévision d'un semblable accident, et pour sauver mes documents, j'avais fait un ballot de mes rouleaux en fer-blanc, contenant mes cartes, levés et journal de marche, enveloppé le tout dans une moleskine et amarré soigneusement à l'aide de cordes ce précieux paquet à ma pirogue. C'était un terrible moment à passer, un de ceux pendant lesquels les âmes les mieux trempées se livrent à d'anxieuses réflexions.

Enfin, à huit heures et demie nous sommes tous réunis à Pétépré, très gros village à cheval sur les deux rives du fleuve ; il porte aussi le nom d'Ediékrou, et s'appelait dans le temps Akba. Ce point a été longtemps le terminus de la partie explorée de la rivière : c'est pour cela que les Européens ont appelé le Comoé rivière d'Akba. Le premier Européen qui ait remonté le Comoé est M. Lartigue, capitaine au long cours de la maison Régis et Fabre ; il alla plusieurs fois à Pétépré (Akba) et fit des sondages à quelques kilomètres au-dessus.

Plus tard, par ordre du commandant Bouet-Willauvez, on refit le même voyage sans dépasser ce point. Enfin, en 1850, Heccuard, sous-lieutenant de spahis, se disposait à gagner par cette voie le Ségon, mais, abandonné par ses guides entre Akba et Yacassé, il dut revenir à la Côte sans rapporter de nouveaux renseignements sur le cours du Comoé.

En attendant que la lune veuille bien nous éclairer, nos hommes et nous faisons un sommaire repas. Un peu avant dix heures, la lune étant assez haute au-

dessus de l'horizon, nous nous remettons en route.

Nous distinguons très bien Koumasi et Mamodji, village de la rive droite, et bientôt après nous atteignons le confluent de la rivière Tossan, puis Aouassakourou. Enfin, à onze heures et demie, au delà du tournant, nous apercevons la silhouette blanche du *Diamant*.

Ce n'est pas sans de bien douces impressions que je posai le pied sur le petit bâtiment français, dont le premier maître chargé du commandement s'empressa de mettre la cambuse sens dessus dessous pour nous recevoir le mieux possible : nous étions sauvés !

Deux matelas installés dans le rouf nous permirent de passer une bonne nuit. Hélas ! nous l'avions bien gagnée. Ceux-là seuls qui ont voyagé en pirogue peuvent se représenter ce que doit être une navigation interrompue d'une dizaine de jours, avec une dernière étape de vingt heures, dont dix sous le soleil, dans une frêle embarcation comme la nôtre.

Mercredi 20 mars. — Au lendemain de cet heureux jour succéda la descente sur Grand-Bassam.

Le *Diamant* est une belle chaloupe à vapeur non pontée, comprenant un équipage de 4 blancs et 8 ou 10 laptots sénégalais ; elle a un toit autour duquel, pour la nuit, on borde un rideau en toile afin de mettre l'équipage à l'abri de l'humidité. Le premier maître, commandant du bord, a un rouf sur l'arrière. L'armement consiste en un hotchkiss. Les hommes du *Diamant* sont tous armés de kropatscheks.

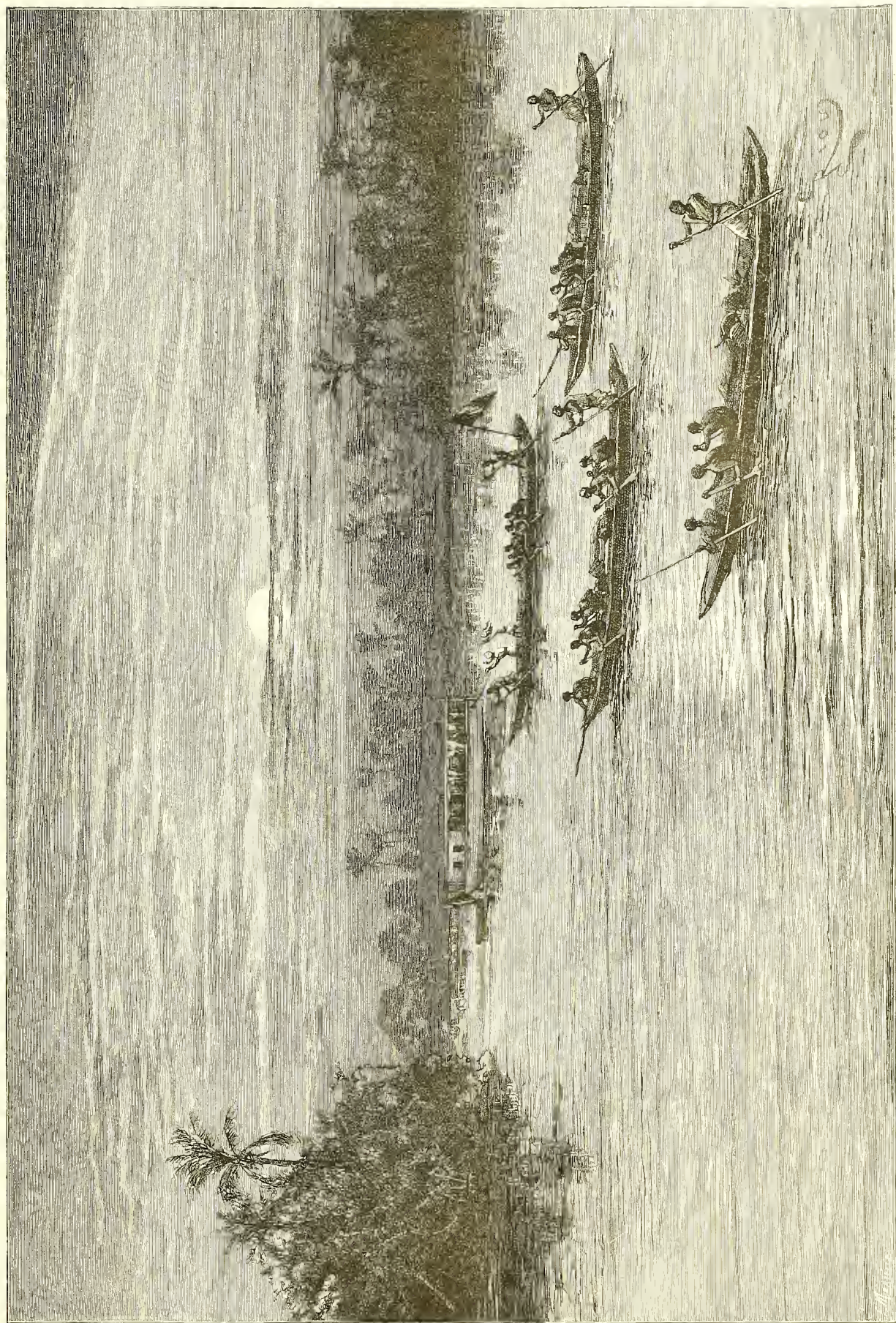
Ce petit bâtiment file environ 6 à 7 nœuds à l'heure et gouverne très bien. Installé à l'avant avec ma boussole, en compagnie du pilote, ce n'est pas sans une certaine satisfaction que je me disais : « Enfin j'en suis à mon dernier *topo* ».

La navigation est facile, il n'y a que quelques précautions à prendre au départ, à cause d'un banc de roches qui se termine par le travers de Sibadou et où l'on voit encore l'épave de l'avisio *Ebrié*, qui s'y est perdu il y a une trentaine d'années ; c'est là aussi que se sont jadis échoués le *Serpent* et le *Gué n'dar*, deux avisos qui ont une belle page dans la conquête de ces pays. A partir de ce point, le *Diamant*, qui cale un peu plus d'un mètre, chargé comme il l'était, peut naviguer sans danger ; le fleuve a partout environ 200 mètres de largeur et il y a du fond. Les rives sont bien peuplées. Les villages, très grands, se touchent presque.

A partir d'Ono, ils se trouvent sur la rive gauche, qui est plus élevée et moins marécageuse. Le plus important d'entre eux est Impérié, placé sous l'autorité d'Amangoua, sorte d'aventurier originaire de l'Akapless, qui pille de temps à autre la rivière. Comme Béné-Couamié, ce seigneur a une belle maison à un étage, bâtie à l'européenne. Le passage de la canonnière a dû quelque peu le troubler : on ne voit personne sur la plage. Ces gens-là, qui tous ont quelque acte de brigandage à se reprocher, ont cru prudent de s'éloigner à notre approche.

Au delà d'Impérié se trouve Yaou, puis vient l'embouchure de la rivière ou lagune Kodiouboué, dont l'entrée,





Arrivée du *Diamant*. — Dessin de Rion, d'après les documents de l'auteur.



comme celle d'Ono, est barrée par des troncs d'arbres charriés par les eaux.

Impérié et Yaou ont toujours été des centres turbulents, dont les chefs, agissant soit pour leur propre compte, soit pour le chef de l'Akapless qui réside à Bounoua, dans l'intérieur, fermaient complètement le Comoé aux transactions. A plusieurs reprises il fallut châtier ces villages. En 1849, l'amiral Bouet-Willaumez, avec 250 marins et laptots tirés de la *Pénélope*, du *Caiman* et de l'*Adour*, infligea une sérieuse défaite à Aka, l'ancien chef de l'Akapless; plus récemment on a encore dû châtier Impérié. Depuis quelques années, de nouveaux traités conclus avec le roi de Bounoué ont assuré une paix qui n'est troublée de temps à autre que par des rapines exercées par Amangoua, chef d'Impérié.

Vers midi nous atteignons l'entrée de la lagune d'Elbric, et nous passons presque à raser terre devant Mouosou (Grand-Bassam village) ou Blé; le chef nous fait force salutations avec son pavillon. Quoique encore éloigné des factoreries, je me tenais à l'avant, en vigie, guettant la mer; enfin, vers une heure, je vis par le travers les lames déferler sur la plage et flotter notre cher pavillon national au-dessus de la factorerie Verdier. Quelques semaines après, ce devait être le Sénégal, la France et Paris!

Le *Diamant*, tout fier de nous ramener, avait pris un air de fête et arboré, en arrivant au mouillage, un beau pavillon neuf. En moins de temps qu'il n'en fallut pour accoster, prévenus par le sifflet, les trois employés de la factorerie Verdier, M. Bidaud, l'agent principal, en tête, vinrent nous prendre à bord. Quelle fête pour nous et pour eux! car nos braves compatriotes étaient certainement aussi heureux que nous de nous voir arriver. On mit tout à notre disposition: logement confortable, nourriture exquisite, journaux, lettres qui nous attendaient, je ne sais plus, j'étais si heureux sur le moment que je ne m'en souviens plus bien.

M. Bidaud est capitaine au long cours. Après avoir conduit plusieurs bateaux à Grand-Bassam pour le compte de M. Verdier, l'armateur et négociant si désintéressé qui envoya M. Treich à ma rencontre, il devint agent principal des factoreries Verdier à Grand-Bassam et à Assinie. Au moment où nous arrivions, il remplissait les fonctions de résident de France à la Côte-d'Or. C'est un de ces braves modestes, ayant comme titre une carrière toute d'abnégation. Je me liai de suite d'amitié avec lui. Aujourd'hui surtout je me rappelle avec bonheur nos conversations sur le banc de quart de la terrasse de la factorerie, et ses théories pleines de bon sens sur l'avenir et la politique des pays qu'il administrait de son mieux avec les modestes moyens mis à sa disposition par la métropole.

Et comme il me soignait et prévenait mes moindres désirs! Je me rappellerai toujours avec quelle prudence il modérait mon appétit, qui était devenu de la voracité; son gros rire quand il me traitait de naufragé de la *Méduse*, et qu'il me prouvait que ce n'était que pro-

gressivement qu'il me tolérerait les plats réputés indigestes.

Qu'il reçoive ici l'expression de ma bien sincère reconnaissance pour tout ce qu'il a fait pour moi, tant en son nom qu'au nom du brave Français qu'il représentait, M. Verdier.

En arrivant, je télégraphiai de suite au gouverneur du Sénégal notre arrivée, et le surlendemain je recevais la dépêche suivante:

« Gouverneur Sénégal à Résident Grand-Bassam. Gouvernement me charge transmettre félicitations pour succès mission à Binger et Treich. »

En arrivant ici, mes quatre indigènes mandé qui me restaient avec Arba, femme gourounga mariée à Mamourou, un de mes hommes, vinrent me remercier de les avoir conduits à la mer. « Ce que tu nous disais depuis si longtemps était vrai. Les blancs n'ont qu'une parole. Tu nous avais dit que tu nous mènerais à la mer, et nous nous en éloignons tous les jours, puisqu'elle est à Saint-Louis et que nous allions vers le soleil levant, mais tu en sais plus long que nous, et ce que tu disais était vrai, à moins que toute la terre ne se soit retournée. — Dieu est grand et toi tu sais beaucoup de choses. — La mer, nous n'y connaissons rien, puisque nous ne l'avons jamais vue, mais puisque tu nous dis que nous ne sommes qu'à dix jours de Saint-Louis, nous nous embarquerons avec confiance avec toi. Tu es notre père et notre mère, et nous sommes heureux que tu ne sois pas mort en route. »

Ces braves gens, pendant que nous sommes restés à Grand-Bassam, passaient leur temps accroupis sur la plage à regarder la mer déferler, ne pouvant s'expliquer ce phénomène. Probablement ces gens simples, étonnés eux-mêmes du voyage qu'ils ont fait, pensent avoir été le jouet d'un être surnaturel dont j'ai été en quelque sorte l'instrument. En cela ils n'ont pas tout à fait tort. Dans leur simplicité, mes braves noirs, qui ont autant souffert que moi, se rendent bien compte qu'on ne peut venir à bout de telles tribulations par le hasard, l'intelligence et le savoir exclusivement: comme moi, ils pensent que le Tout-Puissant nous a aidés à surmonter tous les obstacles.

Mon personnel m'a rendu bien des services. Quand j'ai pris ces noirs, ils n'étaient même pas dégrossis. En rentrant, ces pauvres gens étaient presque civilisés. Si jamais j'ai l'occasion de les revoir, ce n'est pas en domestiques que je les traiterai, je leur donnerai une bien cordiale poignée de main d'ami dévoué.

## XXVIII

Arrivée à Grand-Bassam. — Départ pour la France. — Conclusion.  
— Les résultats de notre mission. — L'avenir du Soudan français.

Aucun paquebot français ni anglais ne devant passer à Grand-Bassam avant une dizaine de jours, j'en profitai pour mettre mes notes en ordre. J'eus aussi l'occasion de recueillir quelques renseignements sur Grand-



Bassam et la Côte d'Or française. On les trouvera tout au long dans mon ouvrage en deux volumes, qui paraîtra à la fin de cette année.

J'y renvoie également pour le récit de l'excursion dans la lagune d'Ebrié, que je fis avec MM. Bidaud et Treich-Laplène sur le petit vapeur *Paul Bert*. Elle ne rentre pas dans mon exploration proprement dite du Niger au golfe de Guinée.

Je fus bien heureux de visiter, grâce à l'extrême obligeance des agents de la maison Verdier, les pays si peu connus de la lagune. A cette satisfaction venait s'ajouter le double bonheur de nous savoir, mon compagnon et moi, nommés chevaliers de la Légion d'honneur, par décret du 1<sup>er</sup> avril. Le gouverneur du Sénégal nous télégraphia cette bonne nouvelle.

Le brave Treich ne put malheureusement la fêter avec nous. Une heure après notre rentrée à la factorerie, il dut s'aliter, pris d'un accès de fièvre, et pendant huit jours il fut entre la vie et la mort. Le 4 avril le câble nous signala le prochain passage de la *Nubia*, de l'*African Steam Navigation Company*; le dimanche 7 le vapeur était au mouillage, et la mer assez bonne pour nous permettre de franchir la barre sans chavirer. Treich était dans un tel état de faiblesse qu'on le hissa à bord à l'aide d'un tonneau, sans qu'il eût connaissance de son embarquement. Mais deux jours après il allait déjà mieux; l'air frais de la mer avait produit son effet salutaire: il était hors de danger.

A Saint-Louis je rendis compte de ma mission au gouverneur du Sénégal. Le 3 mai je m'embarquai à Dakar sur la *Provence*, vapeur de la Société des transports maritimes, qui me débarquait le 11 mai 1889 à Marseille. Le 12 j'étais à Paris, au milieu de ma famille et de mes amis.

Je dois l'avouer, bien que cela puisse étonner: de tous mes dangers et de toutes mes fatigues, je ne gardais plus qu'une impression presque attrayante.

En Afrique, l'homme vit réellement; livré à lui-même, toujours en face de situations difficiles et compliquées, il peut donner largement cours à son initiative, il se sent vraiment quelqu'un sur la terre. Le bonheur est certainement toujours relatif, mais croit-on que ceux qui, avant moi et comme moi, ont abandonné tout pendant plusieurs années pour augmenter un peu notre prestige loin de la mère patrie et qui ont élargi un tant soit peu le cercle de nos connaissances géographiques ne sont pas heureux à leur manière?

Certainement oui, ils le sont. Je l'affirme pour eux et pour moi. Avoir des souffrances de temps à autre est encore le meilleur moyen de se sentir vivre.

Je résumerai dans mon ouvrage les résultats politiques et commerciaux de ma mission. Il me suffira de dire ici que nous avons complété pour notre part, Treich et moi, l'œuvre dont le programme avait été tracé par les généraux Faidherbe et Brière de Lisle. Tandis que le général Borgnis-Desbordes, les colonels Boilève, Combe, Frey, Gallieni et Archinard, nos com-

mandants supérieurs du Soudan français, assuraient notre influence entre le Sénégal et le Niger et plaçaient une partie de la rive droite de ce fleuve sous notre protectorat, nous avons eu la bonne fortune de relier par traités nos établissements du Soudan français à ceux de la Côte d'Or française. On peut aller aujourd'hui du cap Blanc au golfe de Guinée et du cap Vert au Mossi sans quitter le territoire soumis à notre influence.

Il s'agit maintenant de mettre ces domaines en valeur et de songer à l'extension de notre commerce national. Il faut empêcher le dépeuplement de ces vastes régions, en mettant fin aux luttes que se font entre eux les souverains indigènes. On devra créer des voies de pénétration, pour assurer l'écoulement des richesses naturelles du pays, qui, faute de ces voies, sont aujourd'hui sans valeur. Il faut permettre au commerce, qui n'a fait jusqu'ici qu'effleurer les bords du vaste continent, de pénétrer jusqu'à son centre.

Or la voie commerciale la plus importante de toutes nos possessions est jalonnée par le Comoé, Kong, Bobo-Dioulassou et Djenné, et pour y accéder les voies les plus rationnelles ont leur origine à la mer, au golfe de Guinée.

C'est sur cette côte qui, du Cavally au Comoé, a un développement de 600 kilomètres, que se trouve la base d'opérations sur laquelle notre commerce devra s'établir, c'est là qu'il récoltera tout de suite les fruits des sacrifices qu'il s'imposera.

L'examen des recettes douanières et l'excédent des recettes de la Côte d'Or suffisent à faire ressortir la prospérité de nos possessions du littoral du golfe de Guinée et les espérances que nous sommes en droit de fonder sur elles.

Comment en serait-il autrement?

De la côte au Djimini, sur une profondeur de plus de 300 kilomètres, s'étend une forêt vierge renfermant de riches essences, bois de menuiserie, de charpente, d'ébénisterie de couleur, tinctoriaux, fibreux. Cette grande forêt se prolonge le long de tout le littoral, elle a une superficie de 180 000 kilomètres carrés, le tiers de la France entière.

Les indigènes y exploitent le caoutchouc, l'huile de palme et d'autres graisses végétales. Ils y cultivent l'arbre à kola, et l'ananas y pousse à l'état spontané. On y trouve du miel, de la cire. Les singes y fournissent de la pelleterie très recherchée. Enfin partout, sous cette puissante végétation, les indigènes exploitent le sous-sol. L'or est très abondant; il y a des gisements aurifères exploités par les indigènes dans tout le bassin du Comoé et dans celui de la Volta.

Le bassin entier du Comoé n'est qu'un immense *placer* à peine entamé. De Grand-Bassam et d'Assinie à Groûmania et Bondoukou, toutes les transactions se font en or.

Au nord de ces opulentes et riches régions on entre dans la zone des céréales et des graisses végétales. Le cé, la pourguère, le ricin abondent. Au delà, ce sont



les riches pâturages du Mossi, les plantations de tabac, de coton, d'indigo, de textiles.

La plupart de ces produits sont cultivés sur une petite échelle parce que les indigènes n'en trouvent pas l'économe. Notre établissement chez eux ferait augmenter, quintupler le rendement de leurs terres. La fertilité excessive de ces terrains vierges permettrait d'y acclimater des produits qui, sous un faible volume, représentent une grosse valeur. Les plantations de café de Libéria, celles de la maison Verdier à Elima, nous dispensent de nous étendre davantage sur les espérances que nous sommes en droit de fonder sur nos nouvelles possessions.

On doit ajouter à ces produits les bananes, ananas et papayes, avec lesquels on peut fabriquer des conserves. Les tabacs, l'indigo, le coton, le cacao, la vanille, les poivres, fournissent encore d'importants éléments d'échange.

Enfin nous faut-il, pour prouver qu'on peut faire des affaires considérables sur la Côte, citer à nouveau l'exemple des Jack-Jack, qui, illettrés, seuls, sans intermédiaires, traitent directement avec les maisons de Liverpool, et font en moyenne 10 millions d'affaires par an?

Cette partie de la Côte se prête d'une façon admirable à la pénétration. Une dizaine de cours d'eau s'y déversent; ils sont tous navigables pour les pirogues et ouvrent ainsi, vers le cœur de la boucle du Niger, des voies d'accès variant de 100 à 600 kilomètres vers l'intérieur.

Voilà ce qu'est notre domaine colonial du Soudan occidental. Il nous reste maintenant à examiner si l'Etat seul peut mener à bien la pénétration et exploiter, pour le mieux des intérêts de nos nationaux, ces immenses et riches régions.

Nous ne le pensons pas. L'Etat ne peut pas coloniser, exploiter directement à l'aide de ses propres agents; il lui faut des auxiliaires, et sans l'initiative privée nos colonies ne seront rien.

Pourquoi ne pas concéder l'exploitation de notre

colonie de la Côte d'Or à des sociétés particulières ou à des concessionnaires isolés, sous certaines garanties? L'Etat y aurait tout à gagner, sans de lourdes charges pour son budget; il aurait ainsi une colonie prospère, dont les revenus seraient de beaucoup supérieurs aux dépenses.

La Côte d'Or française se prête admirablement au système des concessions; nous y possédons neuf cours d'eau, dont chaque vallée pourrait, avec la portion de côte correspondante, faire l'objet d'une concession.

Nous verrions ainsi nos nationaux créer leurs établissements principaux au Cavally, aux Bérily, à la rivière San Pedro, au rio Sasandra, au Fresco, au Lahon, aux Jack-Jack avec le bassin de l'Isi, à Grand-Bassam avec le bassin du Comoé, à Assinie avec le bassin du Tendo et la rivière Bia.

De proche en proche, chaque compagnie gagnerait du terrain vers l'intérieur, créerait de nouvelles factoreries avec des écoles, et la civilisation pénétrerait ainsi comme un coin jusqu'au centre de la boucle du Niger.

Parallèlement à l'action des Compagnies, marcheraient les missionnaires; une fois sur le terrain des intérêts communs, on arriverait facilement à s'entendre pacifiquement avec les peuples de l'intérieur.

Avec le commerce s'échangeant les idées; notre civilisation pénétrerait

lentement, mais sûrement. La violence et la force ne peuvent mener qu'à un désastre; seul le lent mouvement du progrès peut imposer nos idées et nos mœurs aux indigènes.

Travaillons avec méthode et patience et nous verrons nos efforts couronnés de succès; ne rêvons pas la transformation trop brusque de l'Afrique, employons la méthode lente, mais sûre, de la pénétration commerciale, et nous réussirons, nous en avons la ferme, intime et bien sincère conviction.

G. BINGER.



M. Bidaud. — Dessin de Riou, d'après une photographie.











Binger, Louis Gustave

LIBRARY

Du Niger au Golfe de Guinee

BORROWER'S NAME

ROOM











SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES



3 9088 00068 4670